00064913

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-1.

Digitized with financial assistance from
Government of Maharashtra
on 30 January, 2020

LYCÉE,

OU

COURS DE LITTÉRATURE.

TOME TROISIEME.

LYCÉE,

OU

COURS

DE LITTÉRATURE

ANCIENNE ET MODERNE;

PAR J. F. LAHARPE.

Indocti discant, et ament meminisse periti.

64913

TOME TROISIEME.

A PARIS.

CHEZ TOUS LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1800.

00064913

PREMIERE PARTIE.

ANCIENS.

LIVRE PREMIER.

POÉSIE.

CHAPITRE IX.

De la satyre ancienne.

SECTION PREMIERE.

Parallele d'Horace et de Juvenal.

QUINTILIEN dit en propres termes, que la *satyre appartient toute entiere aux Romains: satyra quidem tota nostra est.* Sans doute il veut dire seulement qu'en ce genre ils n'ont rien emprunté des Grecs; car il ne pouvait pas ignorer qu'Hypponax et Archiloque ne s'étaient rendus que trop fameux par leurs satyres, qui pouvaient plutôt s'appeler de véritables libelles, si l'on en juge par les effets horribles qui en résulterent, et par la punition de leurs au-

teurs. Hypponax fut chassé de son pays, et Archiloque fut poignardé. Ce dernier avait si cruellement diffamé Lycambe, qui lui avait refusé sa fille, que le malheureux se donna la mort. Archiloque fut l'inventeur du vers ïambe, dont les Grecs et les Latins se servirent dans leurs pieces de théâtre. Mais dans ses mains ce fut, dit Horace, *l'arme de la rage.* Le lyrique latin avoue qu'il s'est approprié cette mesure de vers dans quelques-unes de ses odes; mais il ajoute avec raïson qu'il est bien loin d'en avoir fait un si détestable usage. Ses satyres, ainsi que celles de Juvenal et de Perse, sont écrites en vers hexametres. Ainsi l'assertion de Quintilien se trouve suffisamment justifiée, puisque les satyriques latins n'imiterent les Grecs ni dans la forme des vers ni dans le genre des sujets.

La satyre, suivant les critiques les plus éclairés, est un mot originairement latin. Il n'a rien de commun avec le nom que portent dans la fable ces êtres monstrueux qu'elle représente entiérement velus et avec des pieds de chevre. Il vient du mot *satura*, qui, dans les auteurs de la plus an-

cienne latinité, signifiait un mélange de toutes sortes de sujets. Dans la suite, on l'appliqua plus particuliérement aux ouvrages qui avaient pour objet la raillerie et la plaisanterie. Enfin, Ennius et Lucillius déterminerent la nature de ce genre d'écrire, et l'on ne donna plus le nom de satyres qu'aux poésies dont le sujet était la censure des mœurs. Lucilius sur-tout s'y rendit très-célebre, et quoiqu'il eût écrit du tems des Scipions, il avait encore dans le siecle d'Auguste des partisans si zélés, qu'on murmura beaucoup contre Horace, qui, en louant le sel de ses écrits et sa courageuse hardiesse à démasquer le vice, avait comparé son style incorrect, diffus et inégal, à un fleuve qui roule beaucoup de fange avec quelques parcelles d'or. Quintilien lui-même trouve ce jugement d'Horace trop sévere. Il nous est impossible de savoir au juste à qui l'on doit s'en rapporter: il ne nous reste que quelques vers de Lucilius.

Heureusement nous sommes à portée de confirmer l'opinion de ce même Quintilien sur Horace, qui, selon lui, est infiniment plus pur et plus châtié que Lucilius,

et a excellé sur-tout dans la connaissance de l'homme.

> Horace, l'ami du bon sens,
> Philosophe sans verbiage,
> Et poëte sans fade encens,

a dit Gresset; et il est vrai qu'on ne peut ni railler plus finement, ni louer avec plus de délicatesse. Sa morale est à-la-fois douce et pure; elle n'a rien d'outré, rien de fastueux, rien de farouche. Nul poëte n'a mieux connu le langage qui convient à la raison; il ne prêche pas la vérité, il la fait sentir; il ne commande pas la sagesse, il la fait aimer. Il connaît les dangers du rôle de censeur, et il trouve en lui-même de quoi les éviter tous. Vous ne pouvez l'accuser de morgue? car en peignant les travers d'autrui, il commence par avouer les siens, et s'exécute lui-même de la meilleure grace du monde; vous ne pouvez vous plaindre qu'il prêche; car il converse toujours avec vous. Il a trop de gaîté pour être taxé d'humeur ni de misanthropie. Enfin le plus grand inconvénient de la morale, c'est l'ennui, et il a tout ce qu'il faut pour y échapper; une variété de tons inépuisable, des épisodes de toute espece,

des dialogues, des fictions, des apologues, des peintures de caracteres, et l'usage le plus adroit de cette forme dramatique, toujours si heureuse par-tout où elle peut entrer, et dont, à son exemple, Voltaire, parmi les Modernes, a le mieux senti tous les avantages. C'est à lui qu'il appartenait de bien apprécier Horace: c'est à lui qu'il sied bien de dire dans cette charmante épître, l'un des meilleurs ouvrages de sa vieillesse.

Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.

. . . . . .

Sur le bord du tombeau, je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grace et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.
Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
En rendant grace aux dieux de nous l'avoir donnée.

Voilà le meilleur résumé de la lecture des satyres et des épîtres d'Horace; car on peut joindre ensemble ces deux ouvrages qui ont à beaucoup d'égards le

même caractere, si ce n'est que les épîtres avec moins de force dans la pensée, ont cette aisance et ce naturel qui est du genre épistolaire. Mais le résultat est le même; c'est que l'auteur est le plus aimable des poëtes moralistes, et par cela même le plus utile, parce que ses préceptes, dont la vérité est à la portée de tous les esprits, dont l'application est de tous les momens, renfermés dans des vers pleins de précision et de facilité, vous accoutument à faire sur vous le même travail, le même examen qu'il fait sur lui, et qui a pour but, non pas de vous mener à une perfection dont l'homme est bien rarement capable, mais de vous apprendre à devenir chaque jour meilleur et pour vous-même et pour les autres.

M. Dusaulx, de l'académie des inscriptions, à qui nous devons la meilleure traduction en prose qu'on ait encore faite de Juvenal, a mis à la tête de son ouvrage un très-beau parallele de ce satyrique et d'Horace son devancier. Je vais le rapporter en entier, quoiqu'un peu étendu: il est trop bien écrit pour paraître long. Mais en rendant justice au talent de l'écrivain, je me permettrai quelques

teur d'Horace, qu'il me semble avoir traité un peu rigoureusement, en même-temps qu'il montre pour Juvenal un peu de cette prédilection si excusable dans un traducteur, qui s'est pénétré, comme il le devait, du mérite de son original.

» Comme on a coutume, pour déprimer » Juvenal, de le comparer avec Horace, je » vais essayer de faire sentir que ces deux » poëtes ayant en quelque sorte partagé le » vaste champ de la satyre, l'un n'en saisit » que l'enjoûment, l'autre la gravité, et que » chacun d'eux, fidelle au but qu'il se pro- » posait, a fourni sa carriere avec autant de » succès, quoiqu'ils ayent employé des » moyens contraires. Cette maniere de les » envisager, plus morale peut-être que lit- » téraire, n'en est pas moins capable de les » montrer par le côté le plus intéressant. » Voyons dans quelles circonstances l'un » et l'autre peignirent les mœurs, et ce qui » constitue la différence de leurs carac- » teres..... Avec autant de sagacité, plus » de goût, mais beaucoup moins d'éner- » gie que Juvenal, Horace semble avoir » eu plus d'envie de plaire que de corriger. » Il est vrai que la sanglante révolution qui

» venait d'étouffer les derniers soupirs de
» la liberté romaine, n'avait pas encore eu
» le temps d'avilir absolument les ames : il
» est vrai que les mœurs n'étaient pas aussi
» dépravées qu'elles le furent après Tibere,
» Caligula et Néron. Le cruel mais poli-
» tique Octave semait de fleurs les routes
» qu'il se frayait sourdement vers le des-
» potisme. Les beaux-arts de la Gréce,
» transplantés autour du Capitole, fleuris-
» saient sous ses auspices : le souvenir des
» discordes civiles faisait adorer l'auteur
» de ce calme nouveau. On se félicitait de
» n'avoir plus à craindre de se trouver, à
» son réveil, inscrit sur des tables de pros-
» cription, et le Romain en tutelle oubliait,
» à l'ombre des lauriers de ses ancêtres,
» dans les amphithéâtres et dans le cirque,
» ces droits de citoyen dont ses peres
» avaient été si jaloux pendant plus de huit
» siecles. Jamais la tyrannie n'eut des pré-
» mices plus séduisantes; l'illusion était
» générale, ou si quelqu'un était tenté de
» demander au petit neveu de César de
» quel droit il s'érigeait en maître, un re-
» gard de l'usurpateur le réduisait au si-
» lence. Horace aussi bon courtisan qu'il

» rait été mauvais soldat, Horace éclairé
» par son propre intérêt, et se sentant in-
» capable de remplir avec distinction les
» devoirs pénibles d'un vrai républicain,
» sentit jusqu'où pouvaient l'élever sans
» efforts la finesse, les graces et la mesure
» de son esprit, qualités peu considérées
» jusqu'alors chez un peuple turbulent, et
» qui n'avait médité que des conquêtes.
» Ainsi la politesse, l'éclat et la fatale sé-
» curité de ce regne léthargique n'avaient
» rien d'odieux pour un homme dont
» presque toute la morale n'était qu'un cal-
» cul de voluptés, et dont les différens
» écrits ne formaient qu'un long traité de
» l'art de jouir du présent, sans égard aux
» malheurs qui menaçaient la postérité.
» Indifférent sur l'avenir, et n'osant rap-
» peler la mémoire du passé, il ne songeait
» qu'à se garantir de tout ce qui pouvait
» affecter tristement son esprit, et troubler
» les charmes d'une vie dont il avait habi-
» lement arrangé le système. Estimé de
» l'empereur, cher à Virgile, accueilli des
» grands et partageant leurs délices, il n'af-
» fecta point de regretter l'austérité de
» l'ancien gouvernement; c'eût été mal

» répondre aux vues d'Auguste et de Mé-
» cène, qui s'étaient déclarés ses protec-
» teurs. Le premier, dit-on, feignit de
» vouloir abdiquer : le second l'en dé-
» tourna. Il fit bien pour le prince et pour
» lui-même. Que seraient-ils devenus
» tous deux au milieu d'un peuple libre,
» l'un avec son caractere artificieux, et
» n'ayant plus de satellites, l'autre avec sa
» vaine urbanité ? Dès-lors il fallut se taire
» ou parler en esclave. Mais Horace bien
» sûr que les races futures, enchantées de
» sa poésie, affranchiraient son nom, vit
» qu'il pouvait impunément être le flatteur
» et le complice d'un homme qui régnait
» sans obstacle. Aussi les éloges qu'il dis-
» tribuait étaient-ils uniquement relatifs à
» l'état présent des choses, et au crédit ac-
» tuel des personnes dont il ambitionnait
» le suffrage. On ne trouve en aucun en-
» droit de ses écrits ni le nom d'Ovide flé-
» tri par sa disgrace, ni celui de Cicéron
» que *Rome encore libre*, dit Juvenal, avait
» appelé le dieu tutélaire, le pere de la pa-
» trie. Mais il n'a point oublié de chanter
» les favoris de la fortune ; ceux-là n'a-
» vaient rien à craindre [illegible]

» enjouée que mordante, elle ne s'égayait
» qu'aux dépens de cette partie subalterne
» de la société, dont il n'attendait ni célé-
» brité ni plaisirs. Nul ne connut mieux
» que lui le pouvoir de la louange: nul ne
» sut l'apprêter plus adroitement, ni gagner
» avec plus d'art la bienveillance des pre-
» miers de l'empire; et c'est par-là sur-tout
» que son livre est devenu cher aux cour-
» tisans. Avouons-le cependant, tout
» homme qui pense, ne peut s'empêcher
» d'en faire ses délices. Le client de Mé-
» cene joignait des qualités éminentes et
» solides à des talens agréables. Non moins
» philosophe que poëte, il dictait avec une
» égale aisance les préceptes de la vie et
» ceux des arts. Comme il aimait mieux
» capituler que de combattre, comme il
» attachait peu d'importance à ses leçons,
» et qu'il ne tenait à ses principes qu'au-
» tant qu'ils favorisaient ses inclinations
» épicuriennes, ce Protée compta pour
» amis et pour admirateurs ceux mêmes
» dont il critiquait les opinions ou la
» conduite.

» Juvenal commença sa carrière où
» l'autre avait fini la sienne; c'est-à-dire,

» qu'il fit pour les mœurs et pour la liber[illegible]
» ce qu Horace avait fait pour la décen[illegible]e
» et le bon goût. Celui-ci venait d'ap-
» prendre à supporter le joug d'un maître,
» et de préparer l'apothéose des tyrans.
» Juvenal ne cessa de réclamer contre un
» pouvoir usurpé, de rappeler aux Romains
» les beaux jours de leur indépendance.
» Le caractere de ce dernier fut la force
» et la verve, son but de consterner les
» vicieux et d'abolir le vice presque légi-
» timé. Courageuse mais inutile entreprise!
» Il écrivait dans un siecle détestable, où
» les lois de la nature étaient impunément
» violées, où l'amour de la patrie était ab-
» solument éteint dans le cœur de presque
» tous ses concitoyens, de sorte que cette
» race abrutie par la servitude, par le luxe
» et par tous les crimes qu'il a coutume de
» traîner à sa suite, méritait plutôt des
» bourreaux qu'un censeur. Cependant
» l'empire ébranlé jusques dans ses fonde-
» mens, allait bientôt s'écrouler sur lui-
» même. Le caractere romain était telle-
» ment dégradé, que personne n'osait pro-
» férer le mot de liberté. Chacun n'était
» sensible qu'à son propre malheur, et ne

» le conjurait souvent que par la délation.
» Parens, amis, tout, jusqu'aux êtres inani-
» més, devenait suspect. Il n'était pas per-
» mis de pleurer les proscrits : on pu-
» nissait les larmes. Finissons : car excepté
» quelques instans de relâche, l'histoire de
» ces temps déplorables n'est qu'une liste
» de perfidies, d'empoisonnemens et d'as-
» sassinats. Dans ces conjonctures Juvenal
» méprise l'arme légere du ridicule, si fa-
» miliere à son devancier. Il saisit le glaive
» de la satyre, et court du trône à la ta-
» verne, frappant indistinctement qui-
» conque s'est éloigné du sentier de la
» vertu. Ce n'est pas, comme Horace, un
» poëte souple, et muni de cette indiffé-
» rence faussement appelée philosophique,
» qui s'amuse à reprendre quelques travers
» de peu de conséquence, et dont le style,
» *voisin du langage ordinaire*, coule au
» gré d'un instinct voluptueux. C'est un
» auteur incorruptible, c'est un poëte bouil-
» lant, qui s'éleve quelquefois avec son su-
» jet jusqu'au ton de la tragédie. Austere
» et toujours conséquent aux mêmes prin-
» cipes, chez lui tout est grave, tout est im-
» posant, ou s'il rit, son rire est encore

» plus formidable que sa colere. Il ne s'agit
» par-tout que du vice et de la vertu, de la
» servitude et de la liberté, de la folie et
» de la sagesse. Il eut le courage de sacri-
» fier à la vérité tant de bienséances équi-
» voques, et tant d'égards politiques, si
» chers à ceux dont toute la morale ne
» consiste qu'en apparences. Ne dissimu-
» lons point qu'il a mérité de justes repro-
» ches, non pas pour avoir dénoncé de
» grands noms déshonorés, mais pour
» avoir alarmé la pudeur: aussi n'ai-je pas
» dessein de l'en justifier. J'observerai seu-
» lement qu'Horace, tant vanté pour sa dé-
» licatesse, est encore plus licencieux, et
« qu'il à le malheur de rendre le vice ai-
» mable; au lieu qu'en révélant des hor-
» reurs dont frémit la nature, on voit qu'il
» entrait dans le plan de Juvenal de mon-
» trer à quel point l'homme peut s'abrutir,
» quand il n'a plus d'autres guides que la
» mollesse et la cupidité. Sans ces taches
» qui sont du siecle et non de l'auteur, on
» ne trouverait rien à reprendre dans ses
» écrits: l'esprit qui les dicta ne respire
» que l'amour du bien public: s'il reprend
» les ridicules, ce n'est qu'autant qu'ils

» tiennent au vice ou qu'ils y menent.
» Quand il sévit, quand il immole, on n'est
» jamais tenté de plaindre ses victimes,
» tant elles sont odieuses et difformes. Je
» sais qu'on l'accuse encore d'avoir été
» trop avare de louanges; mais quand on
» connaît le cœur humain, quand on ne
» veut ni se faire illusion à soi-même, ni
» tromper les autres, en peut-on donner
» beaucoup ? Il a peu loué: le malheur
» des temps l'en dispensait. Ce qu'il pou-
» vait faire de plus humain, était de com-
» patir à la servitude involontaire de quel-
» ques hommes secrétement vertueux,
» mais emportés par le torrent. Au reste,
» il était trop généreux pour flatter des ty-
» rans, et pour mendier les suffrages de
» leurs esclaves. Les éloges ne sont don-
» nés le plus souvent qu'en échange : il
» méprisait ce trafic. Il aimait trop sincè-
» rement les hommes pour les flatter; mais
» ce qui pouvait leur nuire l'indignait, et
» nous devons à cette noble passion la
» plus belle moitié de son ouvrage, je veux
» dire la plus sentencieuse, et la plus géné-
» ralement intéressante en tout temps, en
» tous lieux. Après avoir combattu les

» vices reconnus pour tels, il comprit qu'il
» fallait encore remonter à la source du
» mal, et dissiper le prestige des fausses
» vertus. Car il faut, dit Montagne, *ôter*
» *le masque aussi bien des choses que des*
» *personnes.* De-là ces satyres ou plutôt
» ces belles harangues contre nos vains
» préjugés, plus forts et bien autrement
» accrédités que la saine raison.

» Il est aisé maintenant de sentir pour-
» quoi Horace a plus de partisans que Ju-
» venal. On sait que depuis long-temps la
» vertu sans alliage n'a plus de cours, que
» ceux qui la professent dans toute sa pu-
» reté, ont toujours plus d'adversaires que
» de disciples, et qu'ils révoltent plus sou-
» vent qu'ils ne persuadent. Supposé que
» les riches, presque toujours insatiables,
» fussent sans pudeur et sans humanité,
» quand il s'agit de devenir encore plus
» riches; supposé que l'or, au lieu de cir-
» culer également dans tous les membres
» de l'Etat et de porter la vie, ne servît
» plus qu'à fomenter le luxe insolent des
» parvenus; quel serait, je vous prie, le
» sort de deux orateurs, dont l'un plai-
» derait la cause du superflu, et l'autre

» celle du nécessaire? Il est évident que le » premier triompherait auprès de nos Cré- « sus; mais le second n'ayant pour amis « que les infortunés, je tremblerais pour » lui. Le grand talent d'un écrivain chez » les peuples arrivés à ce déclin des » moeurs, qu'on appelle l'exquise politesse, » est moins de dire la vérité que ce qui » plaît aux hommes puissans. Si ces réfle- » xions sont justes, on m'accordera que les » ambitieux, les hommes sensuels, et ceux » qui flottent au gré de l'opinion, n'ont » que trop d'intérêt à préférer à l'âpre cen- » sure de Juvenal la douceur et l'urbanité » d'un poëte indulgent, qui, non content » d'embellir les objets de leurs goûts et » d'excuser leurs caprices, sait encore au- » toriser leurs faiblesses par son exemple. » Souvent, dit Horace, je fais, au préjudice « de mon bonheur, ce que ma propre rai- » son désavoue. Il convient encore qu'il » n'avait pas la force de résister à l'attrait » du moment, et que ses principes variaient » selon les circonstances. Il faut l'entendre » exalter tour-à-tour et la modération de » l'ame, et son activité dans la poursuite » des honneurs, tantôt vanter la souplesse

» d'Aristippe, tantôt l'inflexibilité de Caton,
» et comme si le coeur pouvait suffire en
» même-temps aux affections les plus con-
» traires, approuver dans le même ouvrage,
» et la modestie qui se cache, et la vanité
» qui brûle de se produire au grand jour.
» S'il est vrai que l'humanité s'affaiblit et
» s'altere à mesure qu'elle se polit, le plus
» grand nombre doit aujourd'hui donner
» la préférence à celui qui sait le mieux
» amuser l'esprit et flatter l'indolence du
» coeur, sans paraître toutefois déroger
» aux qualités essentielles qui constituent
» l'homme de bien. C'est principalement
» à ces titres qu'Horace ne peut jamais
» cesser d'être d'âge en âge le confident
» et l'ami d'une postérité que de nouveau :
» arts, et par conséquent des besoins nou-
» veaux, éloigneront de plus en plus de la
» simplicité naturelle. Mais l'homme libre,
» s'il en est encore, celui qui s'est bien
» persuadé que le vrai bonheur ne con-
» siste que dans nous-mêmes, qu'excepté
» les relations de devoir, de bienveillance
» et d'humanité, toutes les autres sont chi-
» mériques et pernicieuses; celui qui s'est
» fait des principes constans, qui ne con-

» naît qu'une chose à desirer, le bien, » qu'une chose à fuir, le mal, et qui se dé- » vouerait plutôt à l'opprobre, à la mort, » que de trahir sa conscience dont le té- » moignage lui suffit; celui-là, n'en doutez » point, préférera sans hésiter la rigueur « d'une morale invariable à tous les pal- » liatifs d'un auteur complaisant. Ainsi Ju- » venal serait le premier des satyriques, si » la vertu était le premier besoin des hom- » mes; *mais*, comme il le dit lui-même, *on* » *vante la probité, tandis qu'elle se* » *morfond.*

» Je conclus de ces considérations » qu'Horace écrivit en courtisan adroit, » Juvenal en citoyen zélé; que l'un ne » laisse rien à desirer à un esprit délicat et » voluptueux, et que l'autre satisfait plei- » nement une ame forte et rigide. »

Voilà sans doute un morceau d'une éloquence austere et digne d'un traducteur de Juvenal. Mais est-il bien réfléchi? Horace mérite-t-il tous les reproches qu'on lui fait, et Juvenal tous les éloges qu'on lui donne? Enfin les motifs de la préférence assez généralement accordée au premier, sont-ils en effet ceux que l'on nous

présente ici? C'est ce que je vais me permettre d'examiner, sans autre intérêt que celui de la vérité, qui doit aux yeux d'un littérateur philosophe, tel que celui qui a écrit ce morceau, l'emporter sur toute autre considération; et comme il ne s'est fait aucun scrupule de réfuter dans un autre endroit de son discours l'opinion d'un de ses confreres sur Juvenal, j'espere qu'il ne trouvera pas mauvais que je combatte la sienne. Dussé-je me tromper, une discussion de cette nature, avec un homme du mérite de M. Dusaulx, ne peut qu'être honorable pour moi, et intéressante pour tous les amateurs des lettres.

D'abord nos deux auteurs sont-ils suffisamment caractérisés par cette premiere phrase, qui sert de fondement à tout le reste du parallele: »l'un n'a saisi que l'en»joûment de la satyre, l'autre que la gra»vité?» J'avoue qu'Horace est très-enjoué; c'est chez lui tout-à-la-fois un don de la nature et un principe de goût. C'est d'après un de ses vers, cité par-tout, que s'est établie cette maxime qui n'est pas contestée, que souvent le ridicule, même dans les sujets les plus import[illegible]

de force et d'efficacité que la véhémence. Des exemples sans nombre pourraient le prouver; mais il n'y en a point de plus frappant que celui qu'a donné Montesquieu. L'auteur de l'*Esprit des lois* savait autre chose que plaisanter, et c'est pourtant avec la seule arme du ridicule qu'il a attaqué l'Inquisition. Croira-t-on pour cela qu'il en sentît moins toute l'horreur? On en peut juger par celle qu'il inspire pour le monstre qu'il terrasse en riant. Mais quel rire! C'est bien le cas d'appliquer ici ce mot heureux que M. Dusaulx loue avec tant de raison dans Juvenal: »quand Dieu regarde les méchans, il en »rit et les déteste.» C'est qu'en effet il y a un rire mêlé de mépris et d'indignation, qui exprime le sentiment le plus amer que l'excès du vice et du crime puisse inspirer à l'homme de bien. Ce n'est pas là, il est vrai, le rire d'Horace; mais aussi ce n'est pas l'Inquisition qu'il combat. M. Dusaulx convient lui-même qu'à l'époque où Horace écrivait, les moeurs étaient beaucoup moins dépravées, moins scandaleuses, moins atroces qu'elles ne le devinrent depuis Tibere jusqu'à Domitien.

Il aurait pu ajouter, à la louange d'Auguste, que les sages lois de ce prince contribuerent à rétablir une sorte de décence, et à réprimer une partie des désordres qu'avaient entraînés les guerres civiles. Mais il semble que M. Dusaulx ne veuille pas rendre plus de justice à Auguste qu'au poëte dont il fut le bienfaiteur, et c'est encore, à mon gré, un petit tort que j'oserai lui reprocher.

Horace a donc très-bien fait d'être enjoué dans ses satyres, non-seulement parce que les traits de la plaisanterie sont à craindre pour le vice, mais parce que c'est un agrément de plus dans ce genre d'écrire, et que pour instruire et corriger, il faut être lu. Mais n'a-t-il été qu'enjoué? ne sait-il pas donner souvent à la raison et à la vérité le sérieux qui leur est propre? n'a-t-il pas assez de goût pour savoir que la satyre demande et comporte tous les tons, qu'en tout genre il faut en avoir plus d'un, et qu'un poëte moraliste ne doit pas toujours rire? Est-il plaisant lorsqu'il met dans la bouche d'Otellus un si bel éloge de la tempérance et de la frugalité, opposées à ce luxe de la table qu'il reproche

aux Romains de son temps? Peut-on mieux marquer le juste milieu qui sépare l'avarice de l'économie, et la sordide épargne de la sage simplicité? Peut-on mettre dans un jour plus intéressant les avantages d'une vie saine et active, si propre à faire aimer les mets les plus vulgaires et la nourriture la plus modeste? Est-il plaisant dans la satyre sur la noblesse, où il parle d'une maniere si touchante de l'éducation qu'il a reçue de son pere l'affranchi, et du tendre souvenir qu'il conserve de ce pere respectable? N'est-ce pas d'après lui qu'on a fait ce vers de Mérope?

Je n'aurais point aux dieux demandé d'autre pere.

Je pourrais citer cent autres endroits remplis de cette excellente raison, de ce grand sens qui nous ramene à ses écrits; on y verrait qu'il sait fort bien se passer du mérite de la plaisanterie, comme il sait ailleurs s'en servir à propos. Mais je m'en rapporte à M. Dusaulx lui-même qui dit plus bas: » Tout homme qui pense, ne » peut s'empêcher d'en faire ses délices. » Le client de Mécene joignait des qua-

»lités éminentes et solides à des talens »agréables. Non moins philosophe que »poëte, il dictait avec une égale aisance »les préceptes de la vie et ceux des arts.» Je n'ai rien à ajouter à cet éloge si juste et si complet. Mais ce portrait est-il celui d'un écrivain qui *n'a saisi que l'enjoûment de la satyre?* Ce n'est point à moi de concilier M. Dusaulx avec lui-même. Il me suffit de me servir d'une de ses phrases pour réfuter l'àutre, et je suis trop heureux de le combattre avec ses propres armes.

Mais d'un autre côté, est-il vrai que Juvenal n'*ait saisi que la gravité* du genre satyrique? Il en a sans doute; mais si j'osais hasarder mon opinion contre celle de son élégant traducteur, qui doit, je l'avoue, être d'un grand poids, je croirais que les caracteres dominans de ce poëte sont plutôt l'humeur, la colere et l'indignation. Ce sont là du moins les mouvemens qui se manifestent le plus souvent dans ses écrits. Il dit lui-même que *l'indignation a fait ses vers*, et l'on n'en peut douter en le lisant. Cette disposition naturelle s'était encore fortifiée par l'habitude de ces déclamations scholastiques qui avaient occupé sa jeu-

nesse

nesse, et qui ont fait dire à Boileau avec tant de vérité :

Juvenal élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

C'est là qu'il s'était accoutumé à ce style violent et emporté, qui nuit très-certainement à la meilleure cause, en conduisant à l'exagération. Son traducteur en est convenu : il reconnaît que *son zèle est quelquefois excessif*. Il n'en faudrait pas d'autre témoignage que son épouvantable satyre contre les femmes, que Boileau n'auroit pas dû imiter, d'abord parce qu'un grand écrivain doit se garder d'un sujet qui, comme tous les lieux communs, en prouvant trop, ne prouve rien; ensuite parce qu'en attaquant indistinctement une des deux moitiés du genre humain, il faudrait songer combien la récrimination serait facile, et si une femme qui aurait le talent des vers, ne ferait pas tout aussi aisément contre les hommes une satyre qui ne prouverait pas plus que celles qu'on a faites contre les femmes; enfin parce que la justice, qui est de règle en toute occasion, exigerait qu'en disant le mal, on dît aussi le bien qui le balance,

et qu'on n'allât pas envelopper ridiculement tout un sexe dans la même condamnation. Boileau du moins pousse la complaisance jusqu'à dire qu'*il en est jusqu'à trois* qu'il pourrait excepter. Juvenal n'est pas si modéré: il n'en excepte aucune. Il en suppose une qui ait toutes les qualités: » Eh bien! dit-il, elle sera insupportable par son orgueil, et mettra son » mari au désespoir sept fois par jour.« Quoi donc! est-ce ainsi que l'on instruit, que l'on reprend, que l'on corrige? Est-ce là *la gravité* de la satyre, dont le but doit être si moral? et doit-elle n'être qu'un jeu d'esprit et une déclamation de rhéteur? Je me rappelle à ce propos un mot très-sensé d'une femme, devant qui un jeune homme parlait de tout le sexe avec un ton de dénigrement qu'il croyait très-philosophique: » Ce jeune homme, » dit-elle, ne se souvient-il pas qu'au » moins il a eu une mere? «

» Horace semble avoir eu plus d'envie » de plaire que de corriger. « D'abord tout poëte, tout écrivain doit jusqu'à un certain point desirer de plaire; car ce n'est qu'en plaisant qu'il peut être utile. Ce fut

certainement le but principal d'Horace dans ses odes, dans ses épîtres, et l'on peut y joindre l'envie de s'amuser, quand on connaît son goût pour la poésie, et la tournure de son caractere. Mais dans ses satyres, sa composition me paraît plus sévere, plus morale, et suffisamment adaptée au genre. Cette distinction qui est réelle, est ici d'autant plus importante, que M. Dusaulx, pour juger Horace comme poëte satyrique, ne cite jamais que ses épîtres, quoique pour être conséquent, il ne fallût citer que ses satyres.

» Eclairé par son propre intérêt, et se » jugeant incapable de remplir avec dis- » tinction les devoirs pénibles d'un vrai » républicain, il sentit jusqu'où pouvaient » l'élever sans efforts la finesse, les graces » et la culture de son esprit, qualités peu » considérées jusqu'alors chez un peuple » turbulent, qui n'avait médité que des » conquêtes. «

Ces suppositions sont peut-être plus raffinées que solides. Il est probable que, même sous le gouvernement républicain, le caractere doux et modéré d'Horace,

son goût pour les lettres, pour le loisir et l'indépendance, l'aurait écarté des emplois publics, puisque sa faveur même auprès d'Auguste ne l'engagea pas à les rechercher. Mais rien ne nous prouve que dans le cas où il en eût été chargé, il s'en fût mal acquitté. Il avait de la probité et de l'esprit: pourquoi n'aurait-il pas été capable de faire ce que fit Othon, qui plongé dans toutes les débauches imaginables, (ce qui est fort au-delà d'Horace) fut dans son gouvernement de Portugal, de l'aveu de tous les historiens, un modèle de sagesse et d'intégrité? Mais dans tout état de cause, cela n'était point nécessaire au bonheur d'Horace ni à sa considération. Car il n'est pas vrai que les talens de l'esprit en eussent si peu chez les Romains avant Auguste. Térence avait vécu dans la société la plus intime avec Scipion et Lælius, les deux hommes les plus considérables de leur temps; et l'on peut croire qu'Horace n'aurait pas été moins bien traité par les principaux citoyens de la république.

» La politesse, l'éclat et la fatale sécu-
» rité de ce règne léthargique, n'avaient

» rien d'odieux pour un homme, dont » presque toute la morale n'était qu'un » calcul de voluptés, et dont les différens » écrits ne formaient qu'un long traité de » l'art de jouir du présent, sans égard aux » malheurs qui menaçaient la postérité... il » n'affecta point de regretter l'*austérité* de » l'ancien gouvernement... il vit qu'il pou- » vait être impunément le flatteur *et le* » *complice* d'un homme qui régnait sans » obstacle. «

J'ai peine à concevoir quels reproches on prétend faire ici à Horace. Veut-on dire que s'il avait été un vrai républicain, *la politesse et l'éclat* du regne d'Auguste l'auraient indigné? Mais pourquoi veut-on qu'il ait pensé autrement que tout le reste des Romains? C'est M. Dusaulx lui-même qui vient de nous dire vingt lignes plus haut ces propres paroles: » Le souvenir » des discordes civiles faisait *adorer* l'au- » teur de ce calme nouveau... *L'illusion* » *était générale.* « En quoi donc Horace est-il répréhensible d'avoir partagé les sentimens de tous ses concitoyens? Pourquoi voudrait-on qu'il eût été seul républicain? Il ne reste qu'une seule réponse

possible, c'est de soutenir que tout le monde avait tort, et qu'il fallait abhorrer le pouvoir d'Auguste. Mais cette derniere réponse nous obligera seulement à répéter ce qui depuis long-temps est démontré, que les Romains ne pouvaient ni ne devaient avoir une autre façon de penser. Que peut signifier la *fatale sécurité de ce regne léthargique*, et cette *austérité de l'ancien gouvernement*, que l'on voudrait qu'Horace eût *regrettée*? Certes, il y avait long-temps qu'il n'était plus question d'*austérité* ni du *gouvernement ancien*. C'est cinquante ans auparavant, c'est dans le temps des guerres de Marius et de Sylla que l'on pouvait encore *regretter* quelque chose. Mais après cinq ou six guerres civiles, toutes plus sanglantes les unes que les autres, *la sécurité* du regne d'Auguste était-elle *fatale* ou salutaire? Il n'y a pas de milieu: ou il faut convenir que les Romains eurent raison de se trouver très-heureux sous le gouvernement d'Auguste, ou il faut prouver que Rome pouvait encore être libre. Mais M. Dusaulx sait aussi bien que moi que ce n'est plus une question. S'il existe dans l'histoire un résultat

bien avoué, bien reconnu, c'est qu'il était moralement et politiquement impossible qu'une république riche et corrompue, qui envoyait des armées puissantes dans les trois parties du monde, sans aucun pouvoir coactif, capable d'en imposer aux généraux qui les commandaient, ne fût pas à la merci du premier ambitieux qui voudrait régner. Marius et Sylla l'avaient déjà fait: Pompée au retour de la guerre de Mithridate, pouvait être le maître de Rome, et c'est pour ne l'avoir pas voulu, qu'il devint l'idole du sénat. César et Antoine avaient régné. M. Dusaulx nous dit lui-même que tous les défenseurs de la liberté avaient péri, que tous les Romains étaient enchantés de respirer enfin sous une autorité tranquille. Que deviennent donc les reproches qu'il adresse au poëte? Pourquoi l'appelle-t-il *esclave* et *flatteur*? Quand tout le monde est content du gouvernement, quand il est bien avéré que Rome ne pouvant plus se passer d'un maître, n'a rien à desirer, que d'en avoir un bon, quand elle l'a trouvé, celui qui prend sa part du bonheur général, comme tous les autres, est-il *un esclave* ou seulement

un homme raisonnable? Et celui qui loue son bienfaiteur, n'est-il qu'*un flatteur* ou bien un homme reconnaissant?

Ces louanges d'ailleurs étaient-elles dénuées de fondement? M. Dusaulx dans ses notes traite Auguste avec beaucoup de mépris: ce n'est pas ainsi qu'en parlent les historiens. Il avait de l'esprit, des talens et du caractere: c'en est assez pour rendre sa haute fortune concevable. Il manqua de courage dans plusieurs occasions; mais il en montra beaucoup dans d'autres, ce qui prouve seulement que la bravoure n'était pas chez lui une qualité naturelle, mais une affaire de raisonnement et de calcul, et qu'il ne s'exposait que quand il le croyait nécessaire. A l'égard de son regne, il semble consacré par le suffrage de tous les siecles. Il faut, sans doute, détester Octave; mais il faut estimer Auguste. Il y a eu véritablement deux hommes en lui, que parmi les modernes l'on n'a pas toujours assez distingués, et il ne faut pas que l'un de ces deux hommes nous rende injustes envers l'autre. M. Dusaulx dit que son caractere a été *dévoilé*, depuis que des philosophes ont écrit l'histoire.

Il suffisait de la lire dans les Anciens pour avoir une idée très-juste de ce caractere, qui n'a jamais été une énigme. Aucun d'eux n'a reproché aux écrivains de son temps les éloges qu'Auguste en a reçus, et c'est une injustice du nôtre de faire un crime à Horace et à Virgile, d'avoir célébré un regne qui fit pendant quarante ans le bonheur de Rome, et qui valut à Auguste, après sa mort, l'hommage le moins équivoque de tous, les regrets et les larmes de tout l'empire. On veut toujours confondre ce regne avec les proscriptions d'Octave. On peut contester les louanges ; mais jusqu'ici l'on n'a pas, ce me semble, démenti les regrets, et quand les peuples pleurent un souverain, il faut les en croire. Songeons que c'est un principe très-dangereux de refuser justice à celui qui fait le bien après avoir fait le mal. Soit remords, soit politique, en un mot quel qu'en soit le motif, il est de l'intérêt général de n'ôter jamais aux hommes l'espérance d'effacer leurs fautes en devenant meilleurs. Je crois avoir assez prouvé qu'Horace ne devait ni regretter le passé, ni se plaindre du présent. On

l'accuse de n'avoir pas pensé à *l'avenir*. Assurément, c'est l'attaquer de toutes les manieres. Mais sous quel point de vue veut-on que cet *avenir* l'ait occupé? Il pouvait craindre, (ce qui est arrivé) que des tyrans ne succédassent à un bon maître. Mais cette crainte peut exister en tout temps dans un gouvernement absolu, et en supposant que la liberté républicaine eût été rétablie un moment, comme elle pouvait l'être par l'abdication d'Auguste, on devait avoir une autre crainte; c'était que cette liberté ne fût bientôt troublée par de nouvelles guerres civiles. L'une ou l'autre de ces inquiétudes doit être l'objet des hommes d'état, de ceux qui peuvent influer sur la chose publique; mais aucune de ces considérations ne peut déterminer le ton ni le genre de la satyre, et peut-être M. Dusaulx a-t-il voulu remonter un peu trop haut, pour tracer les devoirs du satyrique et les différens caractères des deux poëtes qu'il a comparés.

Ce qu'il dit d'Horace, qu'il sentit jusqu'où ses talens pouvaient *l'élever* sous un empereur, pourrait le faire regarder comme un politique ambitieux [illegible]

pourtant vrai que jamais homme ne fut plus éloigné ni de l'ambition, ni de la cupidité. Il refusa la place de secrétaire d'Auguste, place qui pouvait flatter la vanité et éveiller l'espérance, et sa fortune et ses vœux furent toujours au-dessous des offres de Mécene. On sait que c'est à deux hommes de lettres, Virgile et Varius, qu'il dut la protection et l'amitié des favoris d'Auguste : ce ne sont pas là les recommandations d'un intrigant.

Est-il juste de dire que *toute sa morale n'était qu'un calcul de voluptés, et ses écrits un traité de l'art de jouir*? On peut aimer et chanter le plaisir, et avoir une autre morale que le calcul des jouissances. La sienne aurait-elle été appelée celle de tous les honnêtes gens, si elle n'avait pas un autre caractere? Il était épicurien, il est vrai, mais dans le vrai sens de ce mot: les gens instruits savent combien l'on s'en est éloigné dans l'acception vulgaire. Horace fidelle à la véritable doctrine d'Epicure, fut toujours loin des excès: on voit par ses écrits où il se peint avec tant de naïveté, qu'il n'était sujet ni à la débauche grossiere, ni à l'ivresse, ni à la crapule, ni

aux folles profusions, qu'il n'avait de luxe d'aucune espèce; que tous ses goûts étaient modérés. Il recommande sans cesse cette modération dans les desirs, cette précieuse médiocrité, la mere du bonheur et de la sagesse; mais ce qu'il établit comme le fondement de tout, c'est d'avoir la conscience pure, et pour me servir de ses expressions, *de ne pâlir d'aucune faute: nullâ pallescere culpâ.* Il veut que l'on s'accoutume à se commander à soi-même, à réprimer les penchans déréglés, les passions violentes, que l'on travaille continuellement à corriger ses défauts, et qu'on pardonne à ceux d'autrui. Indulgence pour les autres et sévérité pour soi, voilà les deux grands pivots de sa morale. Y en a-t-il de meilleurs? Nul écrivain n'a parlé avec plus d'intérêt des douceurs de la retraite, des attraits et des devoirs de l'amitié, des charmes d'une vie champêtre et paisible, et de cet amour de la campagne, qui se mêle si naturellement à celui des beaux-arts. Tel est l'épicuréisme d'Horace, et s'il avait beaucoup de vrais sectateurs, je crois que la société y gagnerait.

M. Dusaulx reconnaît que *mi*[illegible]

ne sut apprêter plus adroitement la louange. Mais on peut ajouter qu'il n'a loué que tout ce qu'il y avait de plus estimé dans l'empire, Agrippa, Pollion, Métellus, Quintilius Varus. Son commerce épistolaire avec Mécene respire à-la-fois l'enjoûment le plus aimable et la plus douce sensibilité. C'est parmi les Anciens celui qui a le mieux saisi ce ton de familiarité noble et décente, qui a servi de modele à Voltaire, et que bien peu d'hommes peuvent atteindre, parce qu'il faut pour en avoir la juste mesure, infiniment d'esprit, de grace et de délicatesse. On conçoit aisément, en lisant Horace, qu'il ait été si cher à ses amis, et qu'Auguste entre autres, l'ait aimé avec tendresse. Mécene en mourant le recommandait à ce prince en peu de mots; mais ils sont remarquables: *Souvenez-vous d'Horace, comme de moi-même.* Auguste ne lui sut point mauvais gré du refus qu'il avait fait d'être son secrétaire. Il se contente d'en plaisanter avec lui dans une de ses lettres: » J'ai parlé de vous devant votre ami Septimius: il vous dira » quel souvenir j'en conserve. Car quoi- » qu'il vous ait plu de faire avec moi le

» fier et le renchéri, je ne vous en veux pas » plus pour cela. « Une autre fois il lui écrit. » Ne doutez point de tous vos droits sur » moi. Usez-en comme si vous viviez dans » ma maison. Vous ne pouvez mieux faire ; » vous savez que c'est mon intention, et que » je veux vous voir toutes les fois que votre » santé vous le permettra. « Je citerai encore une autre lettre ; car il est curieux de voir comment le maître du monde écrivait au fils d'un affranchi : » Sachez que je » suis très-piqué contre vous, de ce que » dans la plupart de vos écrits, ce n'est » pas avec moi que vous vous entretenez » de préférence. Avez-vous peur de vous » faire tort dans la postérité, en lui ap- » prenant que vous avez été mon ami ? « Horace fut sensible à ce reproche obligeant, et lui adressa cette belle épître, la premiere du second livre, *cum tot sustineas*, etc.

Tant de caresses, tant de séductions ne tournerent point la tête du poëte philosophe, et ne l'empêcherent point de passer la plus grande partie de sa vie, soit à Tivoli, dont le nom est devenu si célebre, soit à sa petite terre du pays des Sabins,

Il faut l'entendre badiner avec Mécene sur l'opinion qu'on a de son grand crédit, sur la persuasion où l'on est que Mécene s'entretient avec lui des secrets de l'état, *tandis que le plus souvent*, dit-il, *nous parlons de la pluie et du beau temps.* Il lui promit une fois, en partant pour la campagne, de n'y être que cinq jours; il y resta un mois, et finit par lui écrire qu'il ne reviendrait à Rome qu'au printemps, et sa lettre est datée du mois d'août. » Que » voulez-vous? lui dit-il. Je ne suis pas « malade, il est vrai, mais je crains de le de- » venir. Il faut me prendre comme je suis. « Quand vous m'avez enrichi, vous m'avez » laissé ma liberté: j'en profite. « On a beaucoup répété qu'Horace était un *courtisan*; il est sûr qu'il en avait la politesse et les graces; mais on voit qu'il n'en eut ni l'activité, ni l'inquiétude, ni même la complaisance.

Après avoir refusé beaucoup à Horace, M. Dusaulx n'accorde-t-il pas un peu trop à Juvenal? » Il ne cessa de réclámer con- » tre un pouvoir usurpé, de rappeler aux » Romains les beaux jours de leur indé- » pendance. « Je viens de relire toutes ses

satyres: j'avoue que je n'ai vu nulle part qu'il réclamât contre le pouvoir arbitraire, ni qu'il revendiquât les droits de la liberté républicaine. Je sais qu'il fit une satyre contre Domitien, et qu'il peint en traits énergiques l'effroi qu'inspirait ce monstre, et la lâcheté de ses courtisans. Mais Domitien n'était plus; mais tout ce qu'il dit est personnel au tyran; mais il n'y a pas un mot qui tende à combattre en aucune maniere le pouvoir impérial; et puisqu'il faut tout dire, ce même Domitien qu'il déchire après sa mort, il l'avait loué pendant sa vie. Il l'appelle le seul protecteur, le seul guide qui reste aux arts et aux lettres. Je veux qu'il ait été trompé par cette apparence de faveur accordée aux gens de lettres, qui fut un des premiers traits de l'hypocrisie particuliere à Domitien, comme Lucain fut séduit par les trompeuses prémices du regne de Néron; mais Lucain dans sa Pharsale, n'en éleve pas moins un cri continuel et terrible contre la tyrannie. C'est lui qui *réclame* bien formellement *contre le pouvoir usurpé*, qui s'indigne que les Romains portent un joug que la lâcheté de leurs ancêtres a forgé,

qui répete sans cesse le mot de liberté, qui crie aux armes contre les tyrans, qui implore la guerre civile comme préférable cent fois à la servitude. Voilà parler en républicain, en Romain. Aussi Lucain fut conséquent : sa conduite et sa destinée furent telles qu'on devait l'attendre d'un homme qui écrit de ce style sous Néron. Il conspira contre lui avec Pison, et finit, à vingt-sept ans, par s'ouvrir les veines. Je ne reproche point à Juvenal d'avoir eu moins de courage et d'être mort dans son lit; mais je ne lui donnerai pas non plus des louanges qu'il ne mérite point. Je ne trouve chez lui qu'un seul endroit qui exprime quelque regret pour la liberté: c'est dans sa premiere satyre, lorsqu'il se fait dire: » As-tu un gé-» nie égal à ta matiere? es-tu comme tes » devanciers, prêt à tout écrire avec cette » franchise animée dont je n'ose dire le » nom? « Ce nom qu'il n'ose prononcer est évidemment celui de liberté. Mais ce regret, comme on voit, est enveloppé et timide; il semble même ne porter que sur la liberté des écrits; enfin c'est le seul de cette espece qu'on remarque chez lui. Cette

satyre fut écrite, comme presque toutes les autres, sous Trajan; plusieurs le furent sous Adrien; une seule fut composée sous Domitien, celle où il eut le malheur de le louer. La date de ses écrits peut donc infirmer à un certain point ce que dit son traducteur des temps où il écrivait, pour justifier l'excès d'amertume et d'emportement qui est le même dans toutes ses satyres. Quoi! Juvenal, après avoir vécu sous Domitien, a vu tout le regne de Trajan, l'un des plus beaux que l'histoire ait tracés, il a vu tour-à-tour régner un monstre et un grand homme, et ce contraste si frappant, ce contraste que Tacite nous a si bien fait sentir, Juvenal ne l'a pas senti! C'est après Domitien et sous Trajan qu'il n'a que des satyres à faire, qu'il ne trouve pas une vertu à louer, pas un mot d'éloge pour le modele des princes, lui qui avait loué Domitien! Il ne profite pas de cette réunion de circonstances, si heureuse pour un écrivain sensible, qui sait combien les tableaux de la vertu font ressortir ceux du vice, combien ces peintures contrastées se prêtent l'une à l'autre de force et de pouvoir, combien ces dif-

férentes nuances donnent au style d'intérêt, de charme et de variété! Et c'est là, pour conclure, un des vices essentiels de ses ouvrages: une monotonie qui fatigue et qui révolte. La satyre même ne doit pas être une invective continuelle, et l'on ne peut nous faire croire ni que l'homme sage doive être toujours en colere, ni que la colere ait toujours raison. Qu'est-ce qu'un écrivain qui ne sort pas de fureur, qui ne voit dans la nature que des monstres, qui ne peint que des objets hideux, qui semble s'appesantir avec complaisance sur les peintures les plus dégoûtantes, qui m'épouvante toujours et ne me console jamais, qui ne me permet pas de me reposer un moment sur un sentiment doux? Joignez à ce défaut capital la dureté pénible de sa diction, son langage étrange, ses métaphores accumulées et bizarres, ses vers gonflés d'épithetes scientifiques, hérissés de mots grecs, et lorsque tant de causes se réunissent pour en rendre la lecture si difficile, faut-il donc chercher dans la corruption humaine et dans la dépravation de notre siecle les motifs de la préférence que l'on donne à un poëte tel

qu'Horace, dont la lecture est si agréable? Est-il bien sûr que Juvenal soit parmi nous si formidable pour la conscience des méchans? Les mœurs qu'il attaque sont en grande partie si différentes des nôtres, il peint le plus souvent des excès si monstrueux, et qui par notre constitution sociale nous sont si étrangers, (1) qu'un homme très-vicieux parmi nous pourrait, en lisant Juvenal, se croire un fort honnête homme. N'est-il donc pas plus simple de penser que s'il est peu lu, c'est qu'il a peu d'attraits pour le lecteur, c'est qu'il a peint beaucoup moins les travers, les faiblesses, les défauts et les vices communs à l'humanité en général, qu'un genre de perversité particulier à un peuple parvenu au dernier degré d'avilissement, de crapule et de dépravation, dans un climat corrupteur, sous un gouvernement détestable, et avec la dangereuse facilité d'abuser en tout sens de tout ce que mettaient à sa discrétion les trois parties du monde connu? Il faut se souvenir que les degrés de corruption tiennent non-seulement à l'immoralité, mais aux moyens:

(1) Ceci était écrit en 1787.

si nous ne sommes ni ne pouvons être aussi dépravés que les Romains, c'est que nous ne sommes pas les maîtres du monde.

Toutes ces considérations nous autorisent à ne point admettre la conclusion par laquelle M. Dusaulx termine son parallele; que si Juvenal a peu de partisans, c'est qu'*il professe la vertu sans alliage et dans toute sa pureté*, et que *les ambitieux et les hommes sensuels ont intérêt à lui préférer un poëte indulgent, qui embellit les objets de leurs goûts, excuse leurs caprices, et autorise leurs faiblesses par son exemple.* Il y a ici une espece de sophisme que j'ai déjà indiqué, et qui pourrait, sans doute, contre l'intention de l'auteur, faire prendre le change à des lecteurs inattentifs. M. Dusaulx peint ici dans Horace non pas le poëte satyrique, mais l'auteur d'odes galantes et voluptueuses et de quelques épîtres badines. Ce n'est pas là montrer les objets sous leur véritable point de vue. Ce n'est pas quand Horace invite à souper Glycere et Lydie, ou plaisante avec ses amis, qu'il faut le comparer à Juvenal. Celui-ci même, tout Juvenal qu'il était, probablement n'écrivait pas à sa maîtresse,

s'il en avait une, du ton dont il écrivait ses satyres: il lui aurait fait peur. M. Dusaulx sait bien que chaque genre a son style. Il faut donc nous montrer dans les satyres d'Horace cette *indulgence pour les caprices et les faiblesses;* il faut nous faire voir les objets des passions *embellis*, la morale mêlée *d'alliage*, et ce n'est pas ce que j'y ai vu. Que serait-ce donc si nous jugions Juvenal, qu'on nous donne ici pour un philosophe si austere, non par ses satyres, mais par ce que ses amis disaient de lui? Martial, son ami le plus intime, lui écrit d'Espagne ces propres mots: » Tandis que couvert d'une robe trempée » de sueur, tu te fatigues à parcourir les » antichambres des grands, je vis en bon » paysan dans ma patrie. « Est-ce là cet homme si étranger au monde? Nous venons de voir qu'Horace le fuyait quelquefois, et voilà Juvenal qui le recherche. On ne l'aurait pas cru: c'est que pour bien juger, pour saisir des résultats sûrs, il ne faut pas s'en tenir à des aperçus vagues; il faut considérer les choses sous toutes leurs faces, lire tout, et entendre tout le monde.

Je conclus que les beautés semées dans les écrits de Juvenal, et qui malgré tous ses défauts lui ont fait une juste réputation, sont de nature à être goûtées sur-tout par les gens de lettres, seuls capables de dévorer les difficultés de cette lecture. Il a des morceaux d'une grande énergie: il est souvent déclamateur, mais quelquefois éloquent; il est souvent outré, mais quelquefois peintre. Ses vers sur la pitié, justement loués par M. Dusaulx, sont d'autant plus remarquables, que ce sont les seuls où il ait employé des teintes douces. La satyre sur la noblesse est fort belle; c'est à mon gré la mieux faite, et Boileau en a beaucoup profité. Celle du Turbot, fameuse par la peinture admirable des courtisans de Domitien, a un mérite particulier: c'est la seule où l'auteur se soit déridé. Celle qui roule sur les Vœux, offre des endroits frappans; mais en total c'est un lieu commun appuyé sur un sophisme. Il n'est pas vrai qu'on ne doive pas desirer une longue vie ni de grands talens, ni de grandes places, parce que toutes ces choses ont fini quelquefois par être funestes à ceux qui les ont obtenues. Il n'y a qu'à

répondre que beaucoup d'hommes ont eu les mêmes avantages sans éprouver les mêmes malheurs, et l'argument tombe de lui-même : c'est comme si l'on soutenait qu'il ne faut pas desirer d'avoir des enfans, parce que c'est souvent une source de chagrins. Pour répondre à ce raisonnement, il n'y aurait qu'à montrer les parens que leurs enfans rendent heureux, et dire, pourquoi ne serais-je pas du nombre? De plus, il est faux qu'un pere ne doive pas souhaiter à son fils les talens de Cicéron, parce qu'il a péri sous le glaive des proscriptions; et quel homme, pour peu qu'il ait quelque amour de la vertu et de la véritable gloire, croira qu'une aussi belle carriere que celle de Cicéron soit payée trop cher par une mort violente, arrivée à l'âge de soixante-cinq ans? Qui refuserait à ce prix d'être l'homme le plus éloquent de son siecle et peut-être de tous les siecles, d'être élevé par son seul mérite à la premiere place du premier empire du monde, d'être trente ans l'oracle de Rome, enfin d'être le sauveur et le pere de sa patrie? S'il était vrai que le fer d'un assassin qui frappe une tête blanchie

par

par les années, pût en effet ôter leur prix à de si hautes destinées, il faudrait croire que tout ce qu'il y a parmi les hommes de vraiment grand, de vraiment desirable, n'est qu'une chimere et une illusion.

Au fond, cette satyre si vantée, se réduit donc à prouver que les plus précieux avantages que l'homme puisse desirer sont mêlés d'inconvéniens et de dangers, et c'est une vérité si triviale, qu'il ne fallait pas en faire la base d'un ouvrage sérieux.

Horace ne tombe point dans ce défaut, qui n'est jamais celui des bons esprits, et sans vouloir revenir sur l'énumération de ses différentes qualités, je crois, à ne le considérer même que comme satyrique, lui rendre, ainsi qu'à Juvenal, une exacte justice, en disant que l'un est fait pour être admiré quelquefois, et l'autre pour être toujours relu.

SECTION II.

De Perse et de Pétrone.

La gravité du style, la sévérité de la morale, beaucoup de concision et beau-

coup de sens, sont les attributs particuliers de Perse. Mais l'excès de ces bonnes qualités le fait tomber dans tous les défauts qui en sont voisins.

Qui n'est que juste, est dur: qui n'est que sage, est triste,

a si bien dit Voltaire, et cela est vrai des ouvrages comme des hommes. La gravité stoïque de Perse devient sécheresse; sa sévérité que rien ne tempere, vous attriste et vous effraie; sa concision outrée le rend obscur, et ses pensées trop pressées vous échappent. Aussi est-il arrivé que bien des gens, rebutés d'un auteur si pénible à étudier et si difficile à suivre, l'ont jugé avec humeur et en ont parlé avec un mépris injuste. D'autres qui l'estimaient en proportion de ce qu'il leur avait coûté à entendre, l'ont exalté outre mesure, comme on exagere le prix d'un trésor qu'on a découvert et qu'on croit posséder seul. Un Pere de l'Eglise le jeta par terre, en disant: *puisque tu ne veux pas être admiré, reste là.* Un autre jeta ses ouvrages au feu, peut-être pour faire cette fausse pointe: *brûlons-les pour les*

claires. Plusieurs savans, entre autres Scaliger, Meursius, Heinsius et Bayle n'ont été frappés que de son obscurité. D'autres l'ont mis au-dessus d'Horace et de Juvenal. Cherchons la vérité entre ces extrêmes, et quand nous aurons assez travaillé sur cet auteur pour le bien comprendre, nous serons de l'avis de Quintilien qui dit de Perse : » Il a mérité beau-» coup de gloire et de vraie gloire. « C'est qu'en effet sa morale est excellente et son esprit très-juste, qu'il a des beautés réelles et propres au genre satyrique ; que son expression est quelquefois très-heureuse ; que ses préceptes sont vraiment ceux d'un sage, et que plusieurs de ses vers ont été retenus comme des proverbes de morale. C'en est assez peut-être pour dédommager de la peine qu'il donne au lecteur qui veut le connaître; car c'en est une, et il faut d'abord avouer que c'est là un défaut véritable. L'obscurité est toujours blâmable, puisqu'elle est directement opposée au but de tout auteur, qui est de répandre la lumière. On a dit pour le justifier, que voulant attaquer Néron indirectement et sans trop s'exposer, il s'en-

veloppait à dessein ; mais cette apologie est insuffisante. Elle ne pourrait regarder qu'un petit nombre de vers, où l'on croit, avec assez de vraisemblance, qu'il a voulu désigner le tyran ; et l'obscurité de Perse est par-tout à-peu-près égale. De plus, l'application plus ou moins incertaine de tel ou tel endroit, ne rend pas la diction en elle-même plus difficile à expliquer. Il faut dire encore à la louange de Perse, que ce n'est ni l'embarras de ses conceptions, ni la mauvaise logique, ni la recherche d'idées alambiquées, qui jette des nuages sur son style ; c'est la multiplicité des ellipses, la suppression des idées intermédiaires, l'usage fréquent des tropes les plus hardis, qui entassent dans un seul vers un trop grand nombre de rapports plus ou moins éloignés les uns des autres, et offrent à l'esprit trop d'objets à embrasser à-la-fois ; c'est enfin la contexture même de ses satyres, composées le plus souvent d'un dialogue si brusque et si entrecoupé, qu'il faut une grande attention pour suivre les interlocuteurs, s'assurer quel est celui qui parle, suppléer les liaisons, et renouer le fil qui se rompt à tout moment. Mais quand

ce travail est fait, on s'aperçoit que tout est juste et conséquent, et l'on se plaint seulement que l'auteur ait eu une tournure d'esprit si extraordinaire, qu'on dirait qu'il ait trouvé trop commun d'être entendu, et qu'il n'ait voulu être que deviné.

Mais, je le répète, il vaut la peine de l'être, et ceux qui ne savent pas sa langue, pourront, en lisant l'estimable traduction qu'en a faite M. Selis, et les notes et les dissertations également instructives qu'il y a jointes, s'assurer que Perse est un écrivain d'un vrai mérite, et digne de l'honneur que lui a fait Boileau de lui emprunter plusieurs traits, plusieurs morceaux qui ne sont pas les moins heureux de ses satyres. Tel est ce vers si connu:

Le moment où je parle est déjà loin de moi,

qui dans l'original ne tient que la moitié d'un vers. Telle est cette belle prosopopée de l'Avarice et de la Volupté, dont Boileau n'a imité que la moitié.

Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher.
Debout, dit l'Avarice, il est temps de marcher.

Eh! laissez-moi — Debout — Un moment — Tu répliques!
— A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques, —
— Nimporte, leve-toi. — Pourquoi faire après tout? —
Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre et le gingembre. —
— Mais j'ai des biens en foule et je puis m'en passer. —
— On n'en peut trop avoir, et pour en amasser,
Il ne ne faut épargner ni crime ni parjure,
Il faut souffrir la faim et coucher sur la dure;
Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet,
N'avoir en sa maison ni meuble ni valet,
Parmi les tas de blé vivre de seigle et d'orge,
De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous égorge. —
Et pourquoi cette épargne enfin? — L'ignores-tu?
Afin qu'un héritier bien nourri, bien vêtu,
Profitant d'un trésor en tes mains inutile,
De son train quelque jour embarrasse la ville.
Que faire? il faut partir: les matelots sont prêts.

Mais dans Perse, pendant que l'Avarice éveille cet homme, de l'autre côté du lit, la Volupté l'exhorte à dormir sur l'une et l'autre oreille, en sorte que le malheureux ne sait à qui entendre. Le tableau est plus fort par ce contraste [illegible] l'on ne sait pourquoi Despréaux n[illegible] entier.

Une des singularités de Perse, c[illegible] qui n'était admirateur passionné d'Hora[illegible]

Il le caractérise fort bien dans un endroit de ses satyres, et dans une foule d'autres il se sert de ses idées, de manière à faire voir qu'il n'y avait point de lecture qui lui fût plus familiere. C'est un exemple peut-être unique dans l'histoire littéraire, que cette espece de commerce entre deux auteurs qui sont si loin de se ressembler.

Perse a de quoi intéresser ceux à qui les qualités personnelles d'un auteur rendent encore ses ouvrages plus chers. Il avait de la naissance et de la fortune, deux moyens de séduction, sur-tout dans un siecle très-corrompu, et pourtant il s'adonna de bonne heure à la philosophie stoïcienne, qu'il étudia sous le célebre Cornutus. Son maître devint bientôt son ami, et cette amitié est peinte avec des traits nobles et touchans, dans une satyre qu'il lui adresse. Cornutus sentit, en homme sage, tout le danger que courait son disciple, s'il publiait ses satyres sous un regne tel que celui de Néron: il l'engagea à les renfermer dans son portefeuille. Cette réserve prudente, et la pureté de ses mœurs ne le garantirent pas d'une mort prématurée. Il fut enlevé à

vingt-huit ans, et par-là il échappa du moins au chagrin que lui aurait causé la fin cruelle de Lucain, avec qui il était très-étroitement lié. Il légua une somme considérable et sa bibliotheque à Cornutus, qui n'accepta que les livres. Ce philosophe ne voulut pas se charger de mettre au jour les poésies de Perse, quoiqu'il en eût fait ôter le nom de Néron, qui avait été remplacé par celui de Midas. Il pensait avec raison que c'est une imprudence inutile, d'irriter un méchant homme, qu'on ne peut pas espérer de corriger. Cesius Bassus, poëte lyrique, à qui Perse adresse aussi une de ses satyres, fut plus hardi et plus heureux. Il les fit paraître, et quoiqu'il y eût quatre vers de Néron tournés en ridicule, son courage resta impuni. Pour achever l'éloge de Perse, il ne faut pas oublier qu'il fut l'ami de Traséas, celui dont Tacite a dit que Néron résolut sa perte, quand il voulut attaquer la vertu même.

Les fragmens recueillis à différens temps sous le nom de Satyre de Pétrone, *Petronii satyricon*, rappellent et confirment ce que nous avons dit, qu'on

lait originairement de ce nom de satyre, une espece d'ouvrage très-irrégulier, mêlangé de tous les tons et de tous les objets, et qui même pouvait ne pas être écrit en vers; car la plus grande partie de ce qui reste de Pétrone est en prose, et les vers dont elle est entremêlée sont de différente mesure. Quand le hasard fit retrouver ces lambeaux sans ordre et sans suite, un passage de Tacite mal-entendu fit tomber les savans dans une étrange erreur, qui depuis a été reconnue et complétement réfutée, et n'en est pas moins répandue encore aujourd'hui, tant il est difficile de déraciner les vieux préjugés. Tacite parle d'un Pétrone qui fut consul sous Néron, et l'un des plus intimes favoris de cet empereur. C'était, dit l'historien, un homme d'une délicatesse exquise dans le choix des voluptés, un vrai précepteur de mollesse: c'est à ce titre qu'il était devenu si agréable à Néron, qui en avait fait l'intendant de ses plaisirs, et ne trouvait rien à son goût, que ce qui étoit de celui de Pétrone. Cette faveur dura tant que Néron se contenta d'être voluptueux; mais lorsqu'il tomba dans la débauche grossiere

et dans la crapule, il eut honte de lui-même devant le maître dont il n'était plus le disciple: il fallut cacher à Pétrone des infamies qu'il méprisait, et Néron en était venu au point de rougir devant un voluptueux de bon goût, comme on rougit devant la vertu. Tigellin, le ministre et le flatteur de ses sales débauches, profita de cette disposition pour écarter un concurrent qu'il redoutait, et sut bientôt le rendre odieux et suspect au tyran, au point de le faire condamner à la mort. Cette mort est célèbre par le sang-froid et l'insouciance qui l'accompagna. Saint-Evremond la préfère à celle de Caton: il oublie qu'il ne fallait pas les comparer. Pétrone, avant de mourir, traça par écrit le détail des nuits infames de Néron, sous des noms supposés, et le lui envoya dans un paquet cacheté. C'est ce paquet qui vraisemblablement n'a jamais été connu que de Néron seul, que des savans ont cru être cette satyre mutilée, qui nous est parvenue sous le nom de Pétrone. Quand Voltaire s'est moqué de cette ridicule supposition, on n'a paru voir dans ce paradoxe qu'un des traits ordinaires du pyrrho-

nisme qu'il a porté sur beaucoup d'objets. Mais ce qu'on ne sait pas communément, c'est que cette opinion sur Pétrone est fort antérieure à Voltaire; que Juste-Lipse avait déjà élevé sur cet article des doutes qui approchaient beaucoup de la probabilité, et que le savant Blaëu a démontré clairement qu'il était impossible que l'ouvrage de Pétrone fût la satyre de Néron, ni que l'auteur eût été le Pétrone, d'abord favori et ensuite victime du tyran. La licence cynique et les fréquentes lacunes de cet écrit tronqué, qui n'a ni commencement ni fin, ne permettent pas d'en faire l'exposé ni d'en apercevoir le plan; mais il est certain que les aventures triviales d'une société de débauchés du dernier ordre, ne peuvent ressembler aux nuits de Néron, quelque idée qu'on s'en fasse; qu'un jeune empereur qui avait de l'esprit ne peut pas être représenté dans le personnage de Trimalcion, vieillard chauve, difforme et imbécille, que les soupers de Néron ne pouvaient pas ressembler au repas ridicule de ce vieil idiot; et que sa femme *Fortunata*, aussi insipide que lui, n'a rien de commun avec l'impératrice

Poppée, l'une des femmes les plus belles et les plus séduisantes de son temps. Il est très-probable que cette rapsodie est de quelque élève de l'école des rhéteurs, d'un jeune homme qui n'était pas sans quelque talent, et qui a choisi la forme la plus commode pour joindre ensemble ses ébauches de littérature et de poésie, et le tableau de la mauvaise compagnie où il avait vécu. Il fait une critique fort sensée des déclamateurs de son temps, et son Essai poétique sur les guerres civiles n'est pourtant qu'une déclamation, où il y a quelques traits heureux. Plusieurs de ses peintures ont de la vérité, mais dans un genre commun, facile et même bas. Quelques fragmens de poésie et le conte de la matrone d'Ephese, que la Fontaine a imité d'une maniere inimitable, sont ce qu'il y a de mieux dans Pétrone. Bussi Rabutin en a traduit presque littéralement l'histoire d'Eumolpe et de Circé, en y substituant des noms de la cour de Louis XIV; et il n'est pas étonnant que dans un ouvrage tel que le sien, il ait choisi un pareil modèle. D'ailleurs les louanges très-exagérées de Saint-Evremond avaient mis Pétrone à

mode. Il n'en parle qu'avec enthousiasme, parce qu'il le croyait homme de cour, que ce mot en imposait beaucoup, et que Voiture et lui regardaient comme une preuve de bon goût, de ne reconnaître une certaine délicatesse que dans les écrivains qui avaient vécu à la cour. On opposait au pédantisme de l'érudition qui avait régné long-temps, une autre sorte d'abus, la recherche de l'esprit, l'affectation de la galanterie et la prétention à l'urbanité et au ton de courtisan. Moliere contribua beaucoup à faire tomber ce ridicule, accrédité par des personnes de mérite en plus d'un genre, et faites pour dominer sur l'opinion. Cette époque de notre littérature, considérée sous ce point de vue, ne sera pas un des objets les moins curieux et les moins dignes de notre attention, lorsqu'il sera temps de le traiter.

SECTION III.

De l'épigramme et de l'inscription.

L'épigramme, dans le sens que l'on donne aujourd'hui à ce mot, est de tous les genres de poésie celui qui se rappro-

che le plus de la satyre, puisqu'il a souvent le même objet, la censure et la raillerie; et même dans le langage usuel, un trait mordant lancé dans la conversation, s'appelle une épigramme. Mais ce mot s'applique aussi par extension à une pensée ingénieuse; ou même à une naïveté qui fait le sujet d'une petite piece de vers. Ce terme en lui-même ne signifie qu'inscription, et et il garda chez les Grecs, dont nous l'avons emprunté, son acception étymologique. Les épigrammes recueillies par Agathias, Planude, Constantin, Hieroclès et autres, qui forment l'Anthologie grecque, ne sont gueres que des inscriptions pour des offrandes religieuses, pour des tombeaux, des statues, des monumens: elles sont la plupart d'une extrême simplicité, assez analogue à leur destination; c'est le plus souvent l'exposé d'un fait. Beaucoup sont trop longues, et presque toutes n'ont rien de commun avec ce que nous nommons une épigramme. Voltaire, qui savait cueillir si habilement la fleur de chaque objet, a tracé les seules qui remplissent l'idée que nous avons de cette espece de poésie. Les voici.

Sur une statue de Niobé.

Le fatal courroux des dieux
Changea cette femme en pierre.
Le sculpteur a fait bien mieux;
Il a fait tout le contraire.

Sur l'aventure de Léandre et d'Héro.

Léandre conduit par l'amour,
En nageant disait aux orages:
Laissez-moi gagner les rivages;
Ne me noyez qu'à mon retour.

Sur la Vénus de Praxitèle.

Oui, je me montrai toute nue
Au dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, et j'en rougis;
Mais Praxitèle, où m'a-t-il vue?

Sur Hercule.

Un peu de miel, un peu de lait,
Rendent Mercure favorable.
Hercule est bien plus cher, il est bien moins traitable:
Sans deux agneaux par jour il n'est point satisfait.
On dit qu'à mes moutons ce dieu sera propice;
Qu'il soit béni, mais entre nous
C'est un peu trop en sacrifice:
Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups?

La derniere est une des plus jolies on ait faites: c'est Laïs sur le retour,

consacrant son miroir dans le temple de Vénus, avec ces vers:

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurais me voir en ce miroir fidelle,
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

Martial, chez les Latins, a aiguisé l'épigramme beaucoup plus que les Grecs. Il cherche toujours à la rendre piquante; mais il s'en faut bien qu'il y réussisse toujours. Son plus grand défaut est d'en avoir fait beaucoup trop. Son recueil est composé de douze livres; cela fait environ douze cents épigrammes; c'est beaucoup: aussi en pourrait-on retrancher les trois quarts, sans rien regretter. Lui-même s'accuse en plus d'un endroit de cette profusion; mais cet aveu ne diminue rien de l'importance qu'il a attachée à ces nombreuses bagatelles. Elles nous sont parvenues dans le plus bel ordre, telles qu'il les avait rangées, et même avec les dédicaces à la tête de chaque livre. Cela est fort consolant, sans doute, mais pas assez pour nous dédommager de la perte de tant d'ouvrages de Tite-Live, de Tacite et de Sall[illegible]

que le temps n'a pas respectés autant que le recueil de Martial. Le premier livre est tout entier à la louange de Domitien. La postérité lui saurait plus de gré d'une bonne épigramme contre ce tyran. Au reste, ces louanges roulent toutes sur le même sujet: il n'est question que des spectacles que Domitien donnait au peuple, et Martial répete de cent manieres qu'ils sont beaucoup plus merveilleux que tous ceux qu'on donnait auparavant. Cela fait voir quelle importance les Romains attachaient à cette espece de magnificence, et en même-temps combien il était peu difficile de flatter l'amour-propre de Domitien.

Martial est aussi ordurier que notre Rousseau dans le choix de ses sujets; mais il y a l'infini entre eux pour le mérite de l'exécution poétique. Rousseau a excellé dans ses épigrammes licencieuses, au point d'en obtenir le pardon, si l'on pouvait pardonner ce qui est contraire aux bonnes mœurs. Martial, pour être obscene, n'en est pas meilleur; et condamnable en morale, il ne peut pas être absous en poésie: autant valait, ce me sem-

ble, être honnête. Il dit quelque part qu'un poëte doit être pur dans sa conduite, mais qu'il n'est pas nécessaire que ses vers soient chastes. On peut lui répondre qu'au moins il ne faut pas qu'ils soient licencieux. Le petit nombre d'épigrammes qu'on a retenues de lui, est heureusement de celles qu'on peut citer partout. J'en ai traduit une qui peut servir de leçon à Paris comme à Rome, et qui ne corrigera pas plus l'un que l'autre : elle est adressée à un avocat.

On m'a volé : j'en demande raison
A mon voisin, et je l'ai mis en cause
Pour trois chevreaux et non pour autre chose.
Il ne s'agit de fer ni de poison;
Et toi tu viens, d'une voix emphatique,
Parler ici de la guerre punique,
Et d'Annibal et de nos vieux héros,
Des triumvirs, de leurs combats funestes.
Eh ! laisse là tes grands mots, tes grands gestes.
Ami, de grâce, un mot de mes chevreaux.

CHAPITRE X.

De l'élégie et de la poésie érotique chez les Anciens.

Les Latins dans le genre de l'élégie et de la poésie érotique, ont encore été les imitateurs des Grecs; mais les modeles ont péri, et les imitations nous sont restées. Nous ne connaissons les élégies de Callimaque, de Philétas et de Mimnerme que par la réputation qu'elles avaient chez les Anciens, et par les témoignages glorieux des meilleures critiques de l'antiquité. Quoique le mot *élégie* vienne du grec ελεγος, qui signifie cómplainte, cependant elle n'était pas toujours plaintive; elle fut originairement, comme aujourd'hui, destinée à chanter différens objets, les dieux, le retour d'un ami ou le jour de sa naissance; ou, comme a dit Boileau, elle *gémissait sur un cercueil*. La meilleure de cette derniere espece est celle Ovide sur la mort de Tibulle. L'élégie souvent le chant de l'amour heureux malheureux. C'est pour cela que j'ai

cru devoir joindre ensemble ce que j'avais à dire de l'élégie et de la poésie érotique ou amoureuse. C'est dans ce genre que Catulle s'est sur-tout distingué, et c'est par lui que je commencerai.

CATULLE.

Une douzaine de morceaux d'un goût exquis, plein de grace et de naturel, l'ont mis au rang des poëtes les plus aimables. Ce sont de petits chefs-d'œuvres, où il n'y a pas un mot qui ne soit précieux, mais qu'il est aussi impossible d'analyser que de traduire. On définit d'autant moins la grace qu'on la sent mieux. Celui qui pourra expliquer le charme des regards, du sourire, de la démarche d'une femme aimable, celui-là pourra expliquer le charme des vers de Catulle. Les amateurs les savent par cœur, et Racine les citait souvent avec admiration. On peut croire que ce poëte tendre et religieux ne parlait pas des épigrammes obscènes ou satyriques du même auteur, qui en général ne sont pas dignes de lui, même sous les rapports du bon goût. Il y en a plusieurs contre César, qui, pour toute vengeance, l'in-

vita à souper. Il ne faut pas trop admirer César; car les épigrammes ne sont pas bonnes; et je croirais volontiers que le tact fin de César fit grace aux épigrammes en faveur des madrigaux. Si Catulle lui récita ses vers sur le moineau de Lesbie, et son épithalame de Thétis et Pelée, son hôte dut être content de lui; il dut voir dans Catulle un génie facile, qui excellait dans les sujets gracieux, et pouvait même s'élever au sublime de la passion.

L'épisode d'Ariane, abandonnée dans l'île de Naxos, qui fait partie de l'épithalame, est du petit nombre des morceaux où les Anciens ont su faire parler l'amour. On ne peut le louer mieux qu'en disant que Virgile, dans son quatrième livre de l'Enéide, en a emprunté des idées, des mouvemens, quelquefois même des expressions, et jusqu'à des vers entiers. L'Ariane de Catulle a servi à embellir la Didon de Virgile. Peut-on douter qu'un homme qui a rendu ce service à l'auteur de l'Enéïde, n'eût pu devenir un grand poëte, s'il eût aimé le travail et la gloire. Mais Catulle n'aima que le plaisir et les voyages, deux choses qui laissent peu de

loisir pour les lettres. Il était né pauvre, et des amis généreux l'enrichirent, entre autres Manlius, dont il fit l'épithalame, sujet usé dont il sut faire un ouvrage charmant, parce que le talent rajeunit tout. Il fut lié aussi avec Cicéron et Cornélius Nepos: c'est à ce dernier qu'il a dédié son livre. Nous l'avons tout entier; il ne contient pas cent pages, et a rendu son auteur immortel. A-t-il eu tort de n'en pas faire davantage? Tous les écrivains de l'ancienne Rome l'ont comblé d'éloges, sans doute parce qu'il écrivait bien, peut-être aussi parce qu'il écrivit peu. Il suivit son goût, satisfit celui des autres, et n'effraya pas l'envie. Que lui a-t-il manqué? rien que de jouir plus long-temps d'une vie qu'il savait si bien employer pour lui-même. Il mourut à cinquante ans.

OVIDE.

Les ouvrages et les malheurs d'Ovide l'ont rendu également célèbre. La postérité jouit des uns, et n'a pu encore expliquer les autres. Son exil est un mys-

tere sur lequel la curiosité s'est épuisée en conjectures inutiles. Il est bien sûr que son poëme de l'*Art d'aimer* en fut le prétexte; mais sa discrétion, apparemment nécessaire, nous en a caché la véritable cause. Il répete en vingt endroits: »Mon crime est d'avoir eu des yeux? »Pourquoi ai-je vu ce que je ne devais »pas voir?« Qu'avait-il vu? c'est ce que nous ignorons. *On a cru, on a même écrit de son temps, qu'il avait surpris* Auguste *commettant un inceste. Rien* n'est moins vraisemblable. *Il eût été trop* maladroit de rappeler sans cesse à ce prince ce qui devait le faire rougir. Il est plus probable qu'ayant un accès facile dans la maison d'Auguste, qui estimait [illegible], il fut témoin de quelque action honteuse à la famille impériale; et ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est qu'après la mort d'Auguste, Tibere ne rappela point Ovide de son exil, d'où l'on peut conclure que dans ce qu'il avait vu, Auguste n'était pas le seul qui fût compromis. Quoi qu'il en soit, ce fut un abus du pouvoir, un acte de tyrannie très-odieux, que d'exiler un chevalier

romain pour la faute d'autrui. Le prétexte de cette cruauté était absurde. Comment osait-on punir les vers d'Ovide, beaucoup moins libres que ceux d'Horace? Ces réflexions ont été faites, et il faut les répéter, parce qu'on ne peut pas trop souvent condamner l'injustice, sur-tout dans ceux qui peuvent être injustes impunément.

Ovide accoutumé aux délices de Rome, et transporté, à l'âge de cinquante ans, aux extrémités de l'empire romain, sur les bords de la mer Noire, dans un pays sauvage et sous un climat très-rigoureux, aurait été assez puni, quand même il eût commis la faute la plus grave. Que sera-ce, si l'on songe qu'il était innocent? Il mérite sans doute la pitié, et l'on peut même lui pardonner d'avoir été accablé de son exil, comme Cicéron le fut du sien. Je sais que Gresset a dit:

Je cesse d'estimer Ovide,
Quand il vient sur de faibles tons,
Me chanter pleureur insipide,
De longs [illegible]s.

Gresset en parle bien à son aise. Il faut

se

se souvenir qu'il y a tel exil qui peut paraître pire que la mort, et celui d'Ovide était de cette espèce. Sans parler de ses autres maux, il était séparé d'une femme qu'il adorait; et la plus intéressante de ses élégies, sans nulle comparaison, est celle où il détaille les circonstances de son départ, la derniere nuit qu'il passa dans Rome, et les adieux tendres et douloureux de son épouse. Ne jugeons pas le malheur de si loin, et ne croyons pas que la sensibilité soit toujours une faiblesse. Ce que je reproche à Ovide, ce n'est pas de sentir son infortune; elle était affreuse; c'est d'en adorer l'auteur; c'est l'excès continuel et fatigant de ses flatteries, prodiguées à son oppresseur; c'est cette basse [illegible], qu'il porta au point de lui élever, même après sa mort, un autel où il sacrifiait tous les jours. Voilà ce que le malheur ne peut excuser, parce que rien n'oblige d'être vil. Au reste, sa bassesse et son encens furent perdus, et ses deux divinités, Auguste et Tibere, furent également sourdes pour lui.

Les élégies composées pendant son exil, et qu'il intitula *les Tristes*, sont, à l'ex-

ception de celle dont je viens de parler, généralement fort médiocres. Il joint à la monotonie du sujet celle du style : il a trop peu de sentimens et beaucoup trop d'esprit. On voit que la douleur ne saurait passer de son ame jusques dans son style, et l'on croirait qu'il s'amuse de ses plaintes et de ses vers.

Ovide né avec un génie facile et abondant, une imagination riante et voluptueuse, et comme a dit M. Marmontel,

Enfant gâté des Muses et des Graces,
De leurs trésors brillant dissipateur,
Et des plaisirs savant législateur;

Ovide était bien plus fait pour être le peintre des voluptés que le chantre du malheur. Ses trois livres des *Amours*, ouvrage de sa jeunesse, ont tout l'éclat, toute la fraîcheur de l'âge où il les composa : il est impossible d'avoir plus d'esprit et d'agrément. Il n'a, je l'avoue, ni la sensibilité, ni l'élégance, ni la précision de Tibulle : il est moins passionné que Properce. On peut lui reprocher l'abus de la facilité, de fréquentes répétitions d'idées, et quelquefois du mauvais goût;

mais quelle foule d'idées ingénieuses et de détails charmans ! Quelle vérité d'images gracieuses et de mouvemens toujours aimables ! Comme il aime franchement le plaisir ! C'est là ce qui manque à tant d'auteurs qui ont voulu l'imiter. On voit trop que c'est un air qu'ils se donnent, et qu'ils sont beaucoup plus sages qu'ils ne voudraient nous le faire croire. Ils n'ont pas ce ton de vérité, sans lequel on ne persuade jamais. Ils oublient qu'on n'a jamais bonne grace à vouloir être ce qu'on n'est pas. Boileau a si bien dit !

Chacun pris dans son air, est agréable en soi,
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Et malheureusement cet air-là s'aperçoit tout de suite. Il en est des livres comme de la société : dans l'un et dans l'autre il ne faut point avoir d'autre caractere que le sien. Ovide ne cherche pas à en imposer et n'en impose point. Lorsque dans la troisieme élégie de son livre des *Amours*, il promet à sa maîtresse de n'aimer jamais qu'elle, et assure que de son naturel il n'est point inconstant, on en a déjà vu assez pour être bien sûr qu'il promet plus qu'il ne peut tenir, qu'il ne

la trompe pas, mais qu'il se trompe lui-même. Aussi ne tarde-il pas à confesser qu'il aime toutes les femmes, et qu'il n'est pas en lui de ne pas les aimer toutes. Il ne manque pas d'en donner de très-bonnes raisons, et cette confession qui n'est pas très-édifiante, est au moins une de ses plus jolies pieces. Il se plaint de cette malheureuse disposition à aimer, avec un sérieux qui est très-amusant. On juge bien qu'il ne songe pas à intéresser par le tableau d'une belle passion. L'on ne peut pas être moins scrupuleux en amour. Il ne traite pas mieux que les autres cette beauté qu'il rendit si célebre sous le nom de Corinne, et qui la premiere avait éveillé son génie. Il eut la discrétion de se servir d'un nom feint, parce que c'était une dame romaine, au lieu que Délie, Néere, Némesis et autres, célébrées par Tibulle et Properce, étaient des courtisanes. Quelques-uns ont cru que cette Corinne n'était autre que Julie, fille d'Auguste, et que cette liaison découverte fut la véritable cause de sa disgrace. Sidonius Apollinaris l'a écrit expressément; mais cette opinion est destituée de toute vra-

lance. S'il eût eu à se reprocher e faute, aurait-il osé dire sans cesse à Auguste qu'il ne l'avait offensé que par une erreur involontaire? Il paraît par ses écrits que cette Corinne l'aima passionnément, et que si elle finit par lui être infidelle, c'est qu'il lui en avait donné l'exemple. Il se plaint amérement de sa jalousie continuelle, dans une de ses élégies, et sur-tout de ce qu'elle le soupçonne d'une intrigue avec sa femme de chambre. Il faut voir quel pathétique il met dans ses plaintes, que de protestations, de sermens: on serait tenté d'en être la dupe. Mais il n'a pas envie qu'on le soit; car la piece qui suit immédiatement, et qui peut-être partit avec l'autre, est adressée à cette même femme de chambre, qui était, à ce qu'il nous apprend lui-même, une brune très-piquante. Il l'accuse d'avoir donné lieu par quelque indiscrétion aux soupçons de sa maîtresse; il lui reproche d'avoir rougi comme un enfant, lorsqu'elle l'a regardée, il lui rappelle avec quel sang-froid il sut mentir, lui, avec quelle intrépidité il s'est parjuré, quand il a été question de

se justifier, et finit par lui demand[illegible] rendez-vous. Il y a là de quoi décre[illegible] à jamais tous les sermens des poëtes. Voilà les *Amours* de celui qui a fait l'*Art d'aimer*. Mais il ne faut pas s'y tromper: le titre latin ne présente pas tout-à-fait l'idée que nous attachons à ce mot *aimer*. Ce titre *Artis amatoriæ*, signifie proprement *l'art de faire l'amour;* et en cela le poëte a raison; car l'un ne s'apprend pas, et l'autre peut en effet se réduire en art.

La division seule du poëme suffit pour prouver le but de l'auteur: dans le premier livre il traite du choix d'une maîtresse, dans le second des moyens de lui plaire et de se l'attacher long-temps. C'est à-peu-près le plan qu'a suivi Bernard, et l'on voit déjà le premier et le plus grand défaut communs aux deux ouvrages, c'est que dans l'*Art d'aimer*, tant latin que français, on trouve tout, excepté de l'amour. On me dira qu'il ne pouvait gueres s'y trouver: c'est donc un sujet mal choisi. On ne s'accoutume point à entendre parler si long-temps d'amour sans que le cœur y soit pour rien. L'imagination est trompée, et par conséquent

refroidie. Je ne parlerai point ici du poëme de Bernard, si ce n'est pour dire qu'il est infiniment supérieur à celui d'Ovide par le mérite de l'exécution. De plus, Ovide est ici bien inférieur à lui-même. Ce poëte si agréable dans ses *Amours*, est en général médiocre et froid dans *l'Art d'aimer*. Aussi est-il infiniment moins difficile de réussir dans des pieces détachées que dans un poëme régulier, où il faut avoir un plan et aller à un but. Dès le premier livre, le lecteur sent trop que l'ouvrage n'aura rien d'attachant. Qu'est-ce qu'un millier de vers, pour vous apprendre à chercher une maîtresse? Le cœur répond d'abord qu'on la trouve sans la chercher, et que cet arrangement ne se fait pas comme dans la tête du poëte. Ovide vous envoie courir les places publiques, les temples, les spectacles, la ville, la campagne, les eaux de Baies, pour trouver celle à qui vous puissiez dire, je vous aime. *Elle ne tombera pas du ciel*, dit-il, *il faut la chercher*. Ne voilà-t-il pas une belle découverte? Viennent ensuite quantité de détails minutieux, qu'il faut renvoyer au village des *Petits soins* dans la carte de

Tendre, et dont quelques-uns pourraient être agréables dans une piece badine, mais qui ne doivent pas être des leçons débitées d'un ton sérieux. L'auteur y joint cinq ou six épisodes, plus insipides, plus déplacés les uns que les autres. A propos des spectacles, il raconte l'enlévement des Sabines: s'il veut prouver la disposition que les femmes ont à aimer, il choisit décemment la fable de Pasiphaé. En un mot, quoiqu'il y ait quelques détails ingénieux et quelques jolis vers, le tout ne présente qu'un ramage mesuré, et la facilité de dire des riens en vers faibles et négligés.

Quand vous avez trouvé la femme que vous voulez aimer, Ovide met en question, et très-sérieusement, si c'est un bon moyen pour devenir son amant, que de commencer par être celui de sa femme de chambre. Il examine le pour et le contre, pese les avantages et les inconvéniens, et enfin il décide, pour rendre à chacun ce qui lui appartient, que la femme de chambre ne doit passer qu'après la maîtresse. On vient de voir que sur ce point il prêchait d'exemple. Encore une

Pois ; tout cela pourrait faire le sujet d'une saillie poétique, d'un badinage; mais rédiger de pareils préceptes, c'est se moquer du monde.

Le second chant est meilleur, quoiqu'il commence par un long épisode sur l'aventure de Dédale et d'Icare, aussi mal amené que ceux qui précedent. Il est ici question des moyens de plaire, et l'on peut penser qu'Ovide n'était pas ignorant en cette matiere, analogue d'ailleurs à la tournure de son esprit et à la nature même de son talent, où l'on remarque toujours, s'il est permis de le dire, une sorte de coquetterie. Il y a des endroits bien maniés, des observations que tout le monde a faites, il est vrai, mais exprimées d'une maniere piquante, et qui marquent beaucoup de connaissance des femmes, un épisode de Vénus surprise avec le dieu Mars, le seul qui aille bien au sujet; mais malgré ces beautés de détail, le vice de ce sujet se fait toujours sentir.

Ovide apparemment a voulu obtenir grace auprès des femmes pour toutes ses infidélités; car il emploie, à les instruire,

le troisieme livre de son *Art d'aimer*. Il leur enseigne comment il faut s'y prendre pour plaire aux hommes, pour avoir des amans, pour les garder, quel parti il en faut tirer, à quel point il faut les tourmenter pour les attacher davantage, combien elles doivent être en garde pour n'être pas trompées; enfin il va jusqu'à leur apprendre à duper les époux, les surveillans et même un peu leurs amans. Il s'est bien douté qu'il y aurait des gens assez méchans pour trouver ses leçons inutiles; aussi commence-t-il par poser en principe que les femmes trompent beaucoup moins que les hommes, et il ajoute qu'après nous avoir donné des armes contre elles, il est juste de leur en donner contre nous. Il se fait donner cet ordre par Vénus elle-même, et il s'en acquitte parfaitement. Il descend jusqu'aux plus petites circonstances, dans tout ce qui peut avoir rapport à l'art de plaire. Il marque quelle couleur d'habit convient aux brunes et aux blondes; il épuise la science de la toilette: il prescrit la mesure du rire, selon qu'on a les dents plus ou moins belles. On ne peut pas être plus profond dans les

bagatelles. Il ne néglige pourtant pas le solide, et s'occupe de leurs intérêts. » L'homme riche, dit-il, vous fera des » présens; le jurisconsulte dirigera vos af- » faires; l'avocat défendra vos cliens. Pour » nous autres poëtes, il ne faut nous de- » mander que des vers. « Il ne manque pas cette occasion de faire le plus bel éloge des poëtes ses confreres, et sur-tout il affirme qu'il n'y a point d'amans plus tendres, plus constans, plus fidelles que ceux qui cultivent les Muses. Voilà trois belles qualités qu'il nous accorde, et l'on ne manquera pas de dire qu'en nous traitant si bien, il est un peu suspect dans sa propre cause, et que d'ailleurs son exemple affaiblit un peu son autorité. Je ne saurais en disconvenir; mais pourtant, s'il nous donne trop, ce n'est pas une raison pour nous refuser tout. Voyons, sans trop de partialité, ce qui doit nous rester de ce qu'il nous attribue. Tendres: il a raison; les gens à imagination sont plus passionnés que d'autres, et il entre beaucoup d'imagination dans l'amour: ceux qui en manquent doivent être des amans un peu insipides, et c'est pour cela qu'on

a dit que les sots ne pouvaient pas aimer. Constans : c'est beaucoup ; ici Ovide vous flatte un peu. L'imagination est mobile, cependant il est possible que distraite de temps en temps par d'autres objets, elle revienne toujours à l'objet de préférence, et si les poëtes ne sont pas très-constans, ils peuvent bien aussi n'être pas plus inconstans que d'autres. Fidelles : oh ! c'est ici la grande difficulté. La fidélité, c'est la perfection, et l'on sait qu'en approcher plus ou moins, c'est tout ce qui est donné à notre fragile nature. On lit, il est vrai, dans la liste des personnages d'un opéra de Quinault, *troupe d'amans fidelles* ; mais on sait aussi que cela ne se trouve par *troupes* qu'à l'Opéra : c'est le pays des merveilles. Et puis, il faudrait s'entendre, et savoir à quoi l'on met la fidélité, et combien de temps il faut aimer pour être réputé en conscience amant fidelle. Chacun là-dessus fera sa mesure, parmi les hommes s'entend ; car toutes les femmes n'auront qu'un cri, et diront Toujours, sans se donner même le temps d'examiner si elles sont de force à soutenir leur dire, et si on ne les embarrasse-

rait pas quelquefois en les prenant au mot. Toujours, est le mot de l'amour et de l'illusion; mais il ne faut pas croire que ce soit celui du mensonge. C'est de très-bonne foi qu'on le prononce quand on aime. Le propre de l'amour, et c'est là aussi un de ses grands charmes, c'est d'avoir toujours raison, même quand il n'a pas le sens commun, et d'être toujours vrai en ne débitant que des chimeres. Il est aussi impossible à celui qui aime bien, de ne pas croire qu'il aimera toujours, qu'il l'est à un homme de sang-froid de concevoir comment l'amour peut durer toujours. L'essentiel n'est donc pas, après tout, même pour les femmes, d'être toujours aimées, mais de l'être bien parfaitement, de l'être de maniere à se persuader de part et d'autre que cela ne saurait finir, comme l'essentiel n'est pas d'avoir la plus longue vie, mais d'avoir la plus heureuse. Or, en ce sens les poëtes ne seront pas les plus mal partagés; car nous sommes convenus tout-à-l'heure qu'ils aimaient parfaitement, c'est-à-dire comme des fous: la folie en ce genre est la perfection. Je me flatte que ce petit commentaire sur

Ovide ne paraîtra pas hors du sujet, et que ni les femmes, ni les amans, ni les poëtes ne peuvent s'en plaindre.

Ovide ne borne pas là ses leçons; mais les dernieres sont d'un genre qui me force à borner cette analyse. Cependant je ne finirai point cet article sans rendre encore hommage à la variété fertile et au caractere aimable de cet écrivain, qui a su se plier avec succès à des genres si différens. J'ai parlé ailleurs de ses Métamorphoses, et l'on sait quelle place éminente elles occupent parmi les plus belles productions de l'antiquité. Ses *Fastes*, dont nous n'avons que les six premiers livres, sont bien inférieurs, mais ne sont pas non plus sans mérite: cet ouvrage est aux Métamorphoses ce qu'est un dessin à un tableau. Les *Fastes* ont peu de coloris poétique; mais on y remarque toujours la facilité du trait. Ses *Héroïdes*, sorte d'épîtres amoureuses, que l'on peut rapprocher de ses élégies, ont le défaut de se ressembler toutes par le sujet. Ce sont toujours des amantes malheureuses et abandonnées. C'est Phillis qui se plaint de Démophoon, Hypsipile de Jason, Déjanire d'Hercule, Laodamie

de Protésilas, etc. On conçoit la monotonie qui résulte de cette suite de plaintes, de reproches, de regrets qui reviennent sans cesse; mais on ne saurait employer plus d'art et d'esprit à varier un fond si uniforme. Il y a même des morceaux touchans, et d'une sensibilité qui doit nous faire comprendre aisément le grand succès qu'obtint sa tragédie de *Médée*. Nous ne l'avons plus; mais Quintilien a dit qu'elle faisait voir ce que l'auteur aurait pu faire, s'il avait su régler son génie, au lieu de s'y abandonner. Il faut avouer en effet, avec les critiques les plus éclairés, qu'Ovide, dans tous ses ouvrages, a plus ou moins abusé d'une facilité toujours dangereuse, quand on ne s'en défie pas. Il ne se refuse aucune maniere de répéter la même pensée, et quoique souvent elles soient toutes agréables, l'une nuit souvent à l'autre. On peut lui reprocher aussi les faux brillans, les jeux de mots, les pensées fausses, la profusion des ornemens. Ainsi venant après Virgile, Horace et Tibulle, les modeles de la perfection, a marqué le premier degré de décadence chez les Latins, pour n'avoir pas

eu un goût assez sévere et une composition assez travaillée.

A le considérer du côté moral, quoique ses écrits, comme a dit un de nos poëtes,

Alarment un peu l'innocence,

il n'a du moins montré dans ses poésies que cette espece d'amour que l'on peut avouer sans honte, et c'est un mérite presque unique dans la corruption des mœurs grecques et romaines. Il dut à sa passion extrême pour les femmes d'être préservé de la contagion générale. Il était d'un caractere très-doux, et lui-même se rend ce témoignage dans un endroit de ses *Tristes*, que la censure n'a jamais attaqué sa personne ni ses écrits: aussi était-il l'ami et le panégyriste de tous les talens. Tous les écrivains célebres qui furent ses contemporains, sont loués dans ses vers avec autant de candeur que d'affection, et il en est plusieurs parmi eux dont les ouvrages ont été perdus, et qui ne nous sont connus que par ses éloges.

PROPERCE.

Les poésies de Properce respirent toute la chaleur de l'amour, et quelquefois de la volupté, et Ovide l'a bien caractérisé, lorsqu'il a dit en parlant de ses élégies, *les feux de Properce*:

Et Properce souvent m'a confié ses feux.
Sæpe suos solitus recitare Propertius ignes.

Mais il fait un usage trop fréquent de la mythologie, et ces citations trop facilement empruntées de la fable, ressemblent plus aux lieux communs d'un poëte qu'aux discours d'un amant. Une chose qui lui est particuliere parmi les poëtes érotiques, c'est qu'il est le seul qui n'ait célébré qu'une maîtresse. Il répete souvent à Cynthia qu'elle seule sera à jamais l'objet de ses chants, et il lui a tenu parole. Cependant il ne faut pas croire qu'il ait été aussi fidelle dans ses amours que dans ses vers; car il fait à un de ses amis à-peu-près le même aveu qu'Ovide. » Chacun, dit-il, a son défaut: le mien est d'aimer toujours quelque chose. « Il convient que c'est sur-tout au théâtre qu'il ne peut s'empêcher de désirer tout ce qu'il voit. Il

avoue même à Cynthia qu'il a eu quelque goût pour une Lycinna, mais si peu, si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler. Après tout, à juger de cette Cynthia par le portrait qu'il en fait, elle ne méritait pas plus de fidélité. Jamais femme n'eut plus de disposition à tourmenter, à désespérer un amant, et jamais amant ne parut si malheureux et ne se plaignit tant que Properce. C'est même ce qui répand le plus d'intérêt dans ses ouvrages; car on sait que rien n'intéresse tant que la peinture du malheur. On plaint d'autant plus Properce qu'après avoir bien reproché à sa maîtresse ses duretés, ses hauteurs, ses caprices, il finit toujours par une entière résignation: il murmure contre le joug; mais le joug lui est toujours cher, et il veut le porter toute sa vie. Il paraît que malgré l'inconstance de ses goûts, il avait un penchant décidé pour Cynthia, et il revenait toujours à elle, comme malgré lui. C'est une alternative de louanges et d'injures qui peint au naturel les différentes impressions qu'il éprouvait tour-à-tour. Tantôt il la représente comme plus belle que toutes les déesses; tantôt il l'avertit de ne

passe croire si belle, parce qu'il lui a plu de l'embellir dans ses vers et de vanter l'éclat de son teint, quoiqu'il sût fort bien que tout cet éclat n'était qu'emprunté. Ici, il lui attribue toute la fraîcheur de la jeunesse ; ailleurs, il lui dit qu'elle est déjà vieille. Enfin, après cinq ans il perd patience, il rompt sa chaîne, et ses adieux sont des imprécations dans toutes les formes, ce qui fait douter que cette chaîne soit en effet bien rompue ; car l'indifférence n'est pas si colere. Aussi après ces adieux solennels qui finissent le troisieme livre, on voit dans le quatrieme reparaître Cynthia, qui, toujours assurée de son pouvoir, vient chercher son esclave dans une maison de campagne, où il soupait avec deux de ses rivales. Elle est si furieuse et si terrible, qu'à son aspect les deux compagnes de Properce commencent par prendre la fuite, et le laissent tout seul vider la querelle. Cynthia, après l'avoir bien battu, consent à lui pardonner, à condition qu'il chassera l'esclave qui s'est mêlé d'arranger cette partie de campagne, qu'il ne se promenera jamais sous le portique de Pompée, rendez-vous ordinaire

des femmes romaines, qu'il n'ira point dans les rues en litiere ouverte, et qu'au spectacle il aura les yeux baissés. On voit qu'elle le connaissait bien, et qu'elle savait de quoi il était capable. Properce se soumet à tout, et devient plus amoureux que jamais; et puis fiez-vous aux imprécations et aux ruptures.

TIBULLE.

Tibulle a moins de feu que Properce; mais il est plus tendre, plus délicat: c'est le poëte du sentiment. Il est sur-tout, comme écrivain, supérieur à tous ses rivaux. Son style est d'une élégance exquise, son goût est pur, sa composition irréprochable. Il a un charme d'expression qu'aucune traduction ne peut rendre, et il ne peut être bien senti que par le cœur. Une harmonie délicieuse porte au fond de l'ame les impressions les plus douces: c'est le livre des amans. Il a de plus ce goût pour la campagne qui s'accorde si bien avec l'amour! car la nature est toujours plus belle, quand on n'y voit qu'un seul objet. Chaulieu, le disciple d'Ovide et le chan-

tre le l'inconstance, parle ainsi de Tibulle, dans une épître à l'abbé Courtin.

Ovide que je pris pour maître,
M'apprit qu'il faut être fripon.
Abbé, c'est le seul moyen d'être
Autant aimé que fut Nason.
Catulle m'en fit la leçon.
Pour Tibulle, il était si bon,
Que je crois qu'il aurait dû naître
Sur les rivages du Lignon,
Et qu'on l'eût placé là peut-être
Entre la Fare et Céladon.

Au surplus, il ne serait pas juste d'exiger, dans des poésies amoureuses, cette unité d'objet nécessaire à l'intérêt d'un roman. Tibulle lui-même, amoureux de si bonne foi, a chanté plus d'une maîtresse. Il paraît que Délie eut ses premieres inclinations, et c'est elle qui lui a inspiré ses meilleures pieces. Némésis et Néera la remplacerent tour-à-tour, et qui sait après tout si c'était Tibulle qui avait tort? Il est sûr au moins que celles qu'il aima conserverent de lui un souvenir bien cher, puisque nous apprenons de ses contemporains que

Délie et Némésis qui lui survécurent (car sa mort fut prématurée), suivirent ses funérailles, et avec toutes les marques de la douleur. C'étaient pourtant des courtisanes; mais on sait qu'à Rome et à Athènes, il y a eu des femmes de cette condition qui tenaient un rang très-distingué par leur esprit, leurs talens et le choix de leur société; et sans doute les maîtresses d'un homme tel que Tibulle n'étaient pas des femmes ordinaires.

Je ne dirai rien de Gallus, plus connu par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son temps et par les beaux vers de Virgile, que par ceux qu'il nous a laissés. Quintilien lui reproche une versification dure, et les fragmens que nous en avons justifient ce jugement. C'est à Tibulle qu'il en faut revenir; c'est lui qu'il faut relire quand on aime; c'est en le lisant qu'on se dit: heureux l'homme d'une imagination tendre et flexible, qui joint au goût des voluptés délicates le talent de les retracer; qui occupe ses heures de loisir à peindre ses momens d'ivresse, et arrive à la gloire en chantant ses plaisirs! C'est pour lui que le travail de produire devient

une nouvelle jouissance. Pour parler à notre ame, il n'a besoin que de répandre la sienne. Il nous associe à son bonheur, en nous racontant ses illusions et ses souvenirs; et ses chants pleins des douceurs de sa vie, ses chants, qui ne semblaient faits que pour l'amour qui repose, ou pour l'oreille de l'amitié confidente, sont entendus de la derniere postérité.

Quelque difficulté qu'il y ait à traduire Tibulle, je n'ai pu résister au plaisir d'en essayer du moins une imitation: j'ai choisi la premiere élégie, selon moi, la meilleure de toutes.

Qu'un autre, poursuivant la gloire et la fortune,
Troublé d'une crainte importune,
Empoisonne sa vie et perde son sommeil;
Que dévouant à Mars sa pénible carriere,
La trompette sinistre et le cri de la guerre
Retentissent à son réveil.
Pour moi, qui des grandeurs n'ai point l'ame frappée,
Puissé-je, sans rien craindre et sans rien envier,
Cacher tranquillement près d'un humble foyer
Ma pauvreté désoccupée!
Que souriant à mes loisirs,

Toujours la flatteuse espérance
M'offre dans le lointain la champêtre abondance,
Ornant l'étroit enclos qui borne mes desirs.
Que des biens que j'attends l'agréab' promesse
Suffise à mes amusemens.
Je soignerai ma vigne et mes arbres naissans;
Armé de l'aiguillon, de mes bœufs indolens
J'irai gourmander la paresse,
Qu'avec plaisir souvent j'emporte dans mon sein
L'agneau s'égarant sur la rive,
Le chevreau qu'en courant sa mere inattentive
A délaissé sur le chemin!
J'offrirai de mes biens les rustiques prémices
Aux dieux de la vendange, aux dieux du laboureur.
Divinités des champs, qui l'êtes du bonheur,
Vous recevez toujours mes premiers sacrifices.
J'épancho le lait pur en l'honneur de Palès.
Je présente des fruits sur l'autel de Pomone,
Et des épis que je moissonne,
J'assemble et forme une couronne,
Que ma main va suspendre au temple de Cérès.
Vous, jadis les gardiens d'un plus ample héritage,
Avant que des destins j'eusse éprouvé l'outrage,
Mais de ma pauvreté devenus protecteurs,
O Pénates consolateurs!
Jadis le sang d'une génisse

Vous payait le tribut de mon nombreux troupeau ;
Aujourd'hui le sang d'un agneau
Est mon plus riche sacrifice.
Vous l'aurez cet agneau, le plus beau de mes dons.
Vous verrez du hameau la folâtre jeunesse,
Autour de la victime exprimant l'alégresse,
Demander en chantant des vins et des moissons,
Ah! prêtez à leurs chants une oreille facile,
Et ne dédaignez pas notre simplicité.
Le premier vase aux dieux autrefois présenté,
Fut pétri d'une simple argile.
Je n'ai point regretté le bien de mes aïeux ;
Content de mon champêtre asile,
Content de reposer sur la couche tranquille,
Où le sommeil ferme mes yeux.
O qu'il est doux, lorsque la pluie
A petit bruit tombe des cieux,
De céder à l'attrait d'un sommeil gracieux!
Qu'il est plus doux encor, la nuit, près de Délie,
De se sentir pressé dans ses bras amoureux,
Et d'entendre mugir l'aquilon en furie!
Ce sont là les plaisirs que je demande aux dieux.
Qu'il soit riche, celui que des travaux sans nombre
Ont comblé de trésors si chérement payés ;
Je suis pauvre, et je vais chercher le frais et l'ombre,
Assis près d'un ruisseau qui murmure à mes pieds.

Ah! périsse tout l'or de la superbe Asie,
Si, pour l'aller ravir, il faut quitter Délie;
S'il faut lui coûter quelques pleurs.
Que Messala prétende aux lauriers des vainqueurs,
Et que des ennemis les dépouilles brillantes,
Ornent de son palais les portes triomphantes.
Moi, je suis dans les fers d'une jeune beauté;
Je vis sous les lois de Délie.
Pourvu que je te voie, ô maîtresse chérie!
Je renonce à la gloire, à la postérité;
Il n'est point d'honneurs que j'envie;
Rien ne vaut mon obscurité.

Oui, j'irais avec toi, sur un mont solitaire,
Conduire un troupeau sur tes pas;
Je consens à n'avoir d'autre lit que la terre,
Pourvu que tu sois dans mes bras.
Eh! d'un lit somptueux l'éclatante parure
N'en écarte pas les ennuis.
La pourpre et le duvet, les eaux et leur murmure
Ne font pas la douceur des nuits.
Qu'importe à nos desirs la couche la plus belle,
Lorsqu'on y veille dans les pleurs,
Lorsqu'on appelle en vain la maîtresse infidelle,
Qui porte ses amours ailleurs?
Hélas! sans les amours comment souffrir la vie?

Quel cœur, quel cœur d'airain, ô ma chere Délie!
Goûtant le bonheur d'être à toi,
Pourrait te préférer une gloire frivole!
Les triomphes du Capitole
Valent-ils un regard que tu jettes sur moi?
Ah! que ma paupiere mourante
Se tourne encor vers toi dans mon dernier moment;
Que par un dernier mouvement,
Je presse encor tes mains de ma main défaillante.
Tu pleureras sans doute auprès de mon bûcher.
Tes yeux, ces yeux si pleins de charmes,
Répandront sur moi quelques larmes,
Tu n'as pas un cœur de rocher.
Tu pleureras, Délie; et l'amant jeune et tendre,
Et l'amante, objet de ses vœux,
Te verront honorer ma cendre,
Et s'en retourneront, les larmes dans les yeux.
Mais garde d'outrager ta belle chevelure,
De blesser de ton front l'ivoire ensanglanté.
Aux manes d'un amant c'est faire trop d'injure,
Que d'attenter à ta beauté.

Hâtons-nous, dérobons à la Parque inflexible
Le moment de jouir, d'aimer et d'être heureux,
Le temps entraîne tout dans sa course insensible.
La mort viendra bientôt, de son voile terrible,

Couvrir nos amours et nos jeux.
Le temps n'épargne point les amans et les belles,
Et l'amour ne sied pas au déclin de nos ans.
Il ne repose point ses inconstantes ailes
Sur une tête à cheveux blancs.
Je suis encor à lui ; je vis sous sa puissance.
Content du peu qui m'est resté,
Je coule en paix mes jours, sans chercher l'opulence,
Et sans craindre la pauvreté.

ANCIENS.

LIVRE SECOND.

ÉLOQUENCE

61019

INTRODUCTION.

Nous passons de la poésie à l'éloquence: des objets plus sérieux et plus importans, des études plus séveres et plus réfléchies vont remplacer les jeux de l'imagination, et les illusions variées du plus séduisant de tous les arts. Ce n'est pas qu'ils n'ayent tous entre eux des rapports nécessaires et des points de contact, par lesquels ils communiquent les uns avec les autres. Ainsi l'imagination, non pas, il est vrai, celle qui invente, mais celle qui peint et qui émeut, est essentielle à l'orateur comme au poëte; et le poëte, dans le plus vif accès d'enthousiasme, ne doit pas perdre de vue la raison. Mais celle-ci domine beaucoup plus dans l'éloquence, et celle-là dans la poésie. En

quittant l'une pour l'autre, nous devons nous figurer que nous passons des amusemens de la jeunesse aux travaux de l'âge mûr. Car la poésie est pour le plaisir, et l'éloquence est pour les affaires. Les vers ne sont gueres un objet sérieux que pour celui qui les compose: ce qui fait son occupation, est le délassement de ses lecteurs. Mais quand le ministre des autels annonce dans la chaire les grandes vérités de la morale, auxquelles l'idée d'un premier Etre, rémunérateur et vengeur, donne une sanction nécessaire et sacrée; quand le défenseur de l'innocence fait entendre sa voix dans les tribunaux, quand l'homme d'Etat délibere dans les conseils sur le sort des peuples; quand le citoyen plaide dans les assemblées législatives la cause de la liberté; quand le digne panégyriste du talent et de la vertu leur décerne des éloges, qui sont un encouragement pour les uns,

pour les autres un reproche, et pour tous une instruction; enfin quand le littérateur philosophe prépare dans le silence de la retraite ces réclamations courageuses, qui déferent les abus, les erreurs et les crimes au tribunal de l'opinion publique, alors l'éloquence n'est pas seulement un art, c'est un ministere auguste, consacré par la vénération de tous les citoyens, et dont l'importance est telle, que le mérite de bien dire est un des moindres de l'orateur, et qu'occupés de nos propres intérêts plus que du charme de ses paroles, nous oublions l'homme éloquent, pour ne voir que l'homme vertueux et le bienfaiteur de l'humanité.

C'est ainsi que s'établit cette admirable correspondance entre tout ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, la vertu et le génie; c'est ainsi que, par un heureux mélange, nos plus précieux intérêts tiennent à nos émo-

tions les plus douces; c'est ainsi que se révele à tout homme qui pense, la puissance réelle et la véritable dignité des arts, et que les leçons de l'histoire et les événemens de notre âge, le passé qui nous instruit, le présent qui nous afflige ou nous console, l'avenir qui nous menace ou nous rassure, tout se réunit pour nous rappeler un principe éternel, que la frivolité ne comprend pas assez pour y croire, que les hommes pervers et puissans comprennent trop bien pour ne le pas craindre, et que la raison a trop su apprécier pour ne le pas répéter sans cesse; je veux dire que l'ignorance, le préjugé et l'erreur sont en tout genre les plus cruels ennemis des nations, et que les connaissances, les lumieres, les talens sont en effet leurs derniers protecteurs, et les vrais instrumens de leur salut et de leur félicité.

En présentant les arts de l'esprit

sous un point de vue si imposant, je ne prétends point dissimuler combien ils ont souvent dégénéré de leur noble institution. Toutes les choses humaines ont deux faces; mais l'équité demande que l'une des deux ne nous fasse pas perdre l'autre de vue. Les arts et les talens sont comme toutes les autres especes de puissances : les plus respectables en elles-mêmes peuvent être les plus odieuses et les plus avilies, ou par la négligence qu'on y apporte, ou par l'abus qu'on en fait.

L'éloquence dans un cardinal de Retz, a été le fléau de l'Etat; mais dans un l'Hopital, un Mathieu Molé (pour ne parler encore ici que des siecles passés) c'était la sauvegarde du peuple. Faisons la même distinction dans un ordre de choses moins élevé, et nous, nous n'aurons point l'injustice de déprécier l'art d'écrire, parce qu'il est devenu pour tant de gens un métier malheureusement trop

facile. C'est là, puisqu'il faut le dire, le principe de toute dégradation, et le prétexte dont se servent la vanité et l'envie pour rabaisser ce qui doit être honoré. Les rhéteurs et les déclamateurs des écoles romaines étaient des pédagogues vulgaires; mais un Quintilien qui, pendant vingt ans, eut l'honneur, unique dans Rome, de tenir, aux frais du gouvernement, une école publique d'éloquence et de goût; un Quintilien qui a transmis ses leçons à la derniere postérité, en a mérité l'hommage et la reconnaissance. Un froid panégyrique d'un homme médiocre, composé par un médiocre écrivain, peut n'être qu'une amplification de collége; mais l'oraison funebre d'un pasteur vertueux, (*) prononcée par un évêque digne d'être

(*) Celle de M. Léger, curé de Saint-André-des-Arts, faite par son éleve et son ami, l'évêque de Senez.

son éleve ; mais l'éloge de Marc-Aurele, composé par un orateur philosophe ; mais le beau plaidoyer, où l'avocat-général Servan associa la cause de tout un peuple d'opprimés à celle d'un protestant, et la fit triompher ; mais plus d'un ouvrage de nos jours, où la plus riche éloquence n'a servi qu'à développer les plus importans objets de la législation et du gouvernement, ces grandes et belles productions, j'ose le dire, ne sont pas proprement des livres, mais des lois, des bienfaits, des exemples, des monumens ; et si dans ce genre, comme dans tout autre, on a reproché trop souvent aux hommes une justice tardive, je crois m'honorer, ainsi que vous, en vous offrant l'occasion de devancer l'hommage de nos neveux et la voix de l'avenir.

Si l'éloquence est si importante dans son objet, si noble dans ses motifs, si utile dans ses travaux, ne

dédaignons pas la science qui lui sert de guide et d'introductrice, la théorique. Ne nous faisons pas scrupule de revenir un moment sur ces premieres notions, qui sont le plus souvent pour la jeunesse un passe-temps plutôt qu'une instruction, et qui peuvent être aujourd'hui plus fructueuses pour des esprits plus formés. C'est la connaissance des premiers principes bien développés et bien conçus, qui nous met à portée de mieux sentir le mérite de ceux qui ont su les appliquer. Souvenons-nous, pour me servir d'une comparaison de Quintilien, que la voix du plus grand orateur a commencé par n'être que le bégayement de l'enfance, et nous ne mépriserons pas les premieres traces qui marquent la route du génie. Quand la magie des décorations théâtrales nous représente la majesté d'un temple, la pompe d'un palais, la verdure d'un bocage, nos yeux sont en-

chantés de ce spectacle ; mais pour leur faire cette agréable illusion, il a fallu d'abord étudier les effets de la perspective, le jeu de la lumiere et des ombres, et le prestige des couleurs.

Je m'étais proposé d'analyser avec vous la Rhétorique d'Aristote ; mais plusieurs raisons m'en ont détourné. D'abord les quatre livres qu'il a composés sur cette vaste matiere, et dont le dernier, adressé à son disciple Alexandre, n'est qu'un résumé des trois premiers, sont un traité de philosophie, plus encore que de l'art oratoire. Aristote se fondant sur ce que ceux qui avaient écrit avant lui sur le même sujet, en avaient trop négligé la partie morale, embrasse celle-ci de préférence, et d'autant plus qu'elle était analogue à sa maniere de considérer les objets. Accoutumé à généraliser toutes ses idées, il applique à la rhétorique la méthode

des universaux. Ainsi, par exemple, à-propos du genre délibératif qui roule particuliérement sur la discussion de l'utile et de l'honnête, il passe en revue tous les rapports sous lesquels les actions humaines peuvent être ou honnêtes ou utiles. A-propos du genre judiciaire, il examine la nature des preuves, la vraisemblance ou l'invraisemblance, le réel ou le possible, la maniere d'accuser ou de défendre, d'émouvoir dans le cœur des juges les différentes passions qui peuvent les déterminer, comme la haine ou l'amour, l'indignation ou la pitié; mais il traite toutes ces matieres avec l'austérité d'un philosophe, qui veut d'abord que l'on songe à être un bon moraliste avant d'être orateur. C'est là, sans doute, une excellente étude pour celui qui, se destinant à cet emploi, veut asseoir son art sur une base solide, et connaître bien tous les matériaux qu'il doit mettre

en œuvre. Mais, vous le savez, ce n'est pas là ce qui doit nous occuper. Il ne s'agit point ici de former des orateurs ni des poëtes, mais d'acquérir une idée juste de la belle poésie et de la saine éloquence. Nous n'enseignons point à broyer les couleurs, ni à tenir le pinceau; mais à voir, à juger, à sentir l'effet et l'expression du tableau, et le mérite du peintre. A l'égard des moyens que l'artiste emploie, et des principes qu'il doit suivre, il suffit qu'ils ne nous soient pas étrangers; c'est à lui seul à les approfondir pour les pratiquer. Quintilien lui-même, dans ses Institutions oratoires, se contente d'indiquer les différentes parties de l'art, et d'y joindre des préceptes de goût. Il renvoie aux écoles ceux qui veulent en savoir davantage. Son ouvrage, rempli d'esprit et d'agrément, est celui qui nous convient, et c'est avec lui que nous allons revenir sur

les élémens de l'art oratoire, dont nous ne prendrons que ce qu'il nous faudra pour lire ensuite les orateurs avec plus de plaisir et plus de fruit, et nous familiariser avec cette partie du langage didactique, qu'il n'est pas permis d'ignorer, quand on a reçu quelque éducation.

ANCIENS.

LIVRE II.

ÉLOQUENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Analyse des Institutions oratoires de Quintilien.

SECTION PREMIÈRE.

Idées générales sur les premières études, sur l'enseignement, sur les regles de l'art.

Si quelque chose peut donner un nouveau prix à ce livre immortel, c'est l'époque où il fut composé. C'était celle de l'entiere corruption du goût; et ce qu'entreprit Quintilien fait autant d'honneur à son courage qu'à ses talens. Né sous Claude, il avait vu finir les beaux jours de l'éloquence, long-temps portée à son plus haut degré par Cicéron et Hortensius, et sou-

tenue ensuite par Messala et Pollion, mais bientôt précipitée vers sa décadence par la foule des rhéteurs, qui ouvraient de tous côtés des écoles d'un art qu'ils avaient dégradé. Il faut avouer aussi que la chute de la république avait dû entraîner celle des beaux-arts. L'éloquence qu'on nomme délibérative, celle qui traitait des plus grands objets dans le sénat ou devant le peuple, était nécessairement devenue muette, lorsqu'il ne fut plus permis à la liberté de monter dans la tribune, et lorsque dans un sénat esclave il ne fut plus question que de déguiser avec plus ou moins d'esprit la bassesse des adulations que l'on prodiguait au despote, dont la volonté était la premiere des lois, ou d'envenimer avec plus ou moins d'art les lâches accusations que des délateurs à gages intentaient contre quelques citoyens vertueux, que le regard ou le silence du tyran avaient désignés pour victimes. Il y avait encore des tribunaux; mais ils se sentaient, comme tout le reste, de la dépravation générale. Les grandes affaires ne s'y traitaient plus; il ne s'agissait plus d'y déférer un Verrés, un Clo-

dius à l'indignation publique. On n'y portait que ces controverses obscures, où les avocats songeaient plus au gain qu'à la renommée. Ce n'était plus le temps où le barreau était la premiere arêne ouverte au talent qui voulait se faire connaître; où les défenses et les accusations judiciaires étant un des grands moyens d'illustration, les hommes les plus considérables de l'Etat ne demandaient qu'à se signaler de bonne-heure en dénonçant d'illustres coupables, en défendant des accusés contre les plus puissans adversaires; où une ambition honorable cherchait des inimitiés éclatantes. L'art des orateurs n'était plus qu'un métier de jurisconsulte et d'avocat. L'éloquence s'éleve ou s'abaisse en proportion des objets qu'elle traite et du théâtre où elle s'exerce. Ainsi pour se faire remarquer dans cette lice obscure, on eut recours à de petits moyens. Les minces ressources du bel-esprit, la puérile affectation des anthitheses, la froide profusion des lieux communs, le ridicule abus des figures, en un mot toute l'afféterie d'un art dépravé qui veut relever de petites choses, voilà ce

qu'on admirait dans cette Rome, autrefois la rivale d'Athènes. *Les déclamations* (1) des écoles avaient achevé de tout gâter. On appelait de ce nom des discours sur des sujets feints, qui étaient les exercices journaliers des jeunes étudians. Ces sortes de discours prononcés publiquement par les maîtres de rhétorique ou par leurs écoliers, avaient une vogue incroyable. On se portait en foule à cette espece de spectacle, le seul qui offrît du moins le fantôme de l'éloquence, à ces mêmes Romains qu'elle ne pouvait plus appeler au barreau ni aux assemblées du peuple. Comme les sujets communs des discussions judiciaires ne paraissaient pas aux rhéteurs assez intéressans pour y faire briller leur esprit et piquer la curiosité, ils imaginaient à plaisir les questions les plus bizarres, les causes les plus extraordinaires et telles qu'elles ne pouvaient que très-rarement se présenter dans les tribunaux. Nous avons encore des essais de ces

(1) On les nommait ainsi, parce que ces discours étaient déclamés dans les écoles avec emphase. Et s'exercer chez soi au débit et à l'action oratoire, s'appelait aussi déclamer, *declamare*.

controverses imaginaires, les uns de Sénèque, le pere du philosophe, d'autres très-faussement et très-ridiculement attribués à Quintilien. En voici quelques-uns du premier, qui peuvent faire juger des autres. Premier sujet: la loi ordonne que celui qui aura fait violence à une fille libre, soit condamné à la mort ou à l'épouser sans dot. Un jeune homme en viole deux dans une nuit. L'une veut l'épouser, l'autre demande sa mort. Plaidoyer pour l'une et pour l'autre. Second sujet: la loi ordonne qu'une vestale coupable d'une faiblesse sera précipitée du haut d'un rocher. Une vestale accusée de ce crime, invoque Vesta, se précipite et n'en meurt pas. On veut lui faire subir le même supplice une seconde fois. Plaidoyer pour et contre. Troisieme sujet: la loi permet à quiconque surprendra sa femme en commerce adultere avec un homme, de les tuer tous les deux. Un soldat qui avait perdu ses deux bras à la guerre, surprend ainsi sa femme, et ne pouvant se faire justice à lui-même, il donne ordre à son fils de percer de son épée les deux coupables. Le fils le refuse, et le pere le déshérite,

La cause est portée en justice: plaidoyer pour le pere et pour le fils.

Voilà les frivoles jeux d'esprit, où les rhéteurs et leurs disciples épuisaient toutes les subtilités de la dialectique et toutes les finesses de leur art. Qu'arrivait-il? C'est que les jeunes gens, après avoir passé des années entieres à exalter leur imagination et à se creuser la tête sur des chimeres, arrivaient au barreau, presque entiérement étrangers aux affaires qui s'y traitaient, et au ton qu'elles exigeaient. C'étaient de froids et pointilleux sophistes, et non de bons avocats, encore moins de grands orateurs. Car on imagine bien que le style de ces compositions bizarres se ressentait du vice des sujets: rien de vrai, rien de senti, rien de sain; des raisonnemens captieux, des pointes, de faux brillans, des tours de force; c'est tout ce qu'on remarque dans ce qui nous reste de ces étranges plaidoiries. Tout l'esprit qu'on y a perdu ne vaut pas une page de Cicéron ou de Démosthene.

C'est de-là qu'est venu parmi nous l'usage d'appeler *déclamation*, en vers et en prose, ce défaut aujourd'hui presque général

général, qui consiste à exagérer ambitieusement les objets, à s'échauffer hors de propos, à se perdre dans des lieux communs étrangers à la question. Dans tous ces cas, plus on veut élever et animer son style, plus on le rend déclamatoire, parce qu'au lieu de montrer un orateur rempli de son sujet, ou un personnage pénétré de sa situation, on nous montre à-peu-près ce même jeu d'esprit qui était propre aux anciens déclamateurs.

Malheureusement il parut à cette époque un écrivain célebre, qui ayant assez de mérite pour mêler de l'agrément à ses défauts, contribua beaucoup à la perte du bon goût. Ce fut Séneque, qui né avec beaucoup plus d'esprit que de véritable talent, était plus intéressé que personne à ce que l'esprit tînt lieu de tout, et qui trouva plus commode de décrier l'ancienne éloquence, que de chercher à l'égaler. Il ne cessait, dit Quintilien, de se déchaîner contre ces grands modeles, parce qu'il sentait que sa maniere d'écrire était bien différente de la leur, et qu'il se défiait de la concurrence. Son style haché, sentencieux, sautillant, eut aux yeux des Romains

le charme de la nouveauté, et ses écrits eurent une vogue prodigieuse, que sa longue faveur et sa grande fortune durent augmenter encore. Pour être à la mode, il fallait écrire comme Sénèque. » Rien » n'est si dangereux, dit judicieusement » l'abbé Gédoyn, que l'esprit dans un écri» vain qui n'a point de goût. Les traits de « lumières dont il brille, frappent les yeux » de tout le monde, et ses défauts ne » sont remarqués que d'un petit nombre » de gens sensés. « Ils n'échapperent point à Quintilien, qui conçut le projet courageux de faire revivre la saine éloquence décréditée, et de la faire rentrer dans tous ses droits. Il commença par la plus efficace de toutes les leçons, mais la plus difficile de toutes, l'exemple. Il parut au barreau avec éclat, et ses plaidoyers que nous avons perdus, furent regardés comme les seuls qui rappelassent le siecle d'Auguste. On retrouva, on reconnut avec plaisir cette diction noble, naturelle, intéressante, qui depuis si long-temps était oubliée. Son livre *des Causes de la corruption de l'éloquence*, qui ne nous est pas parvenu, ouvrit les yeux des Romains;

car il y a toujours un grand nombre d'hommes désintéressés, qui sont dans l'erreur sans y être attachés, et qui ne demandent pas mieux que de voir la lumiere, quand on la leur présente. On vit dans Quintilien le restaurateur des lettres. On se réunit pour l'engager à enseigner publiquement un art qu'il possédait si bien, et on lui assigna des appointemens sur le trésor public, honneur qu'on n'avait encore fait à personne. L'empereur lui confia l'éducation de ses neveux, et le décora des ornemens consulaires. Quintilien pour mieux répondre à la confiance et à l'estime qu'on lui témoignait, renonça aux exercices du barreau, quelque attrait et quelque avantage qu'ils lui offrissent, et se consacra pendant vingt ans à donner des leçons à la jeunesse romaine. C'est dans la retraite qui suivit ce long travail, qu'il composa ses *Institutions oratoires*: il avait alors près de soixante ans. L'antiquité nous a transmis son nom avec les plus grands éloges, et Martial l'appelle *la gloire de la toge romaine*.

Gloria romanæ, Quintiliane, togæ.

Mais son plus bel éloge est sans contredit son ouvrage.

Il est divisé en douze livres. Il prend l'orateur dès le berceau et dirige ses premieres études. Les idées générales qui remplissent les deux premiers livres, sont, pour les parens et pour les maîtres, même en mettant à part le dessein particulier de l'auteur, d'excellens préceptes d'éducation. Il combat victorieusement ceux qui prétendent qu'il ne faut appliquer un enfant à aucune espece d'étude avant l'âge de sept ans. » J'aime mieux, dit-il, m'en » rapporter à ceux qui ont cru avec Cri- » sippe, qu'il n'y avait dans la vie de » l'homme aucun temps qui ne demandât » du soin et de la culture. Qui empêche » que dès le premier âge on ne cultive » l'esprit des enfans, comme on peut cul- » tiver leurs mœurs? Je sais bien qu'on » fera plus dans la suite en un an que l'on » n'aura pu faire durant tout le temps qui » a précédé; mais il me paraît néanmoins » que ceux qui ont tant ménagé les en- » fans, ont prétendu ménager encore » les maîtres. Après tout, que veut-on » que fasse un enfant depuis qu'il com-

» mence à parler? Car enfin il faut bien
» qu'il fasse quelque chose; et si l'on peut
» tirer de ses premieres années quelque
» avantage, si petit qu'il soit, pourquoi
» le négliger? Ce que l'on pourra prendre
» sur l'enfance, est autant de gagné pour
» l'âge qui suit. Il en est de même de tous
» les temps de la vie. Tout ce qu'il faut
» savoir, qu'on l'apprenne toujours de
» bonne heure: ne souffrons point qu'un
» enfant perde ses premieres années dans
» l'habitude de l'oisiveté. Songeons que
» pour ces premieres études, il ne faut
» que de la mémoire, et que non-seule-
» ment les enfans en ont, mais qu'ils en
» ont même beaucoup plus que nous. Je
» connais trop aussi la portée de chaque
» âge, pour vouloir qu'on tourmente d'a-
» bord un enfant, et qu'on lui de-
» mande plus qu'il ne peut. Il faut se gar-
» der sur-tout de lui faire haïr l'instruc-
» tion, dans un temps où il ne peut en-
» core l'aimer, de peur que le dégoût
» qu'on lui aura une fois fait sentir ne le
» rebute pour toujours. L'étude doit être
» un jeu pour lui. Je veux qu'on le prie,
» qu'on le loue, qu'on le caresse, et qu'il

» soit toujours bien aise d'avoir appris ce » que l'on veut qu'il sache. Quelquefois ce » qu'il refusera d'apprendre, on l'enseignera à un autre; c'est le moyen de piquer sa jalousie. Il voudra le surpasser, » et on lui laissera croire qu'il a réussi. » Cet âge est fort sensible à de petites récompenses; c'est encore une amorce » dont il faut se servir. Voilà de bien petits » préceptes pour un aussi grand dessein » que celui que je me suis proposé. Mais » comme les corps les plus robustes ont eu » de faibles commencemens, tels que le » lait et le berceau, les études ont aussi » leur enfance. «

Ceux qui ont lu *Emile* croiront entendre Rousseau : on indique ici les idées qu'il a si bien développées. Mais il y en a une sur la mémoire, qui est d'une telle importance, que je ne puis m'empêcher de m'y arrêter. Ce que dit Quintilien de celle des enfans est encore plus vrai de celle des jeunes gens, et par malheur nous savons trop tard quel trésor nous avons alors à notre disposition, et combien il importe de s'en servir dans le temps. Soyons bien assurés que dans tout ce qui regarde

la mémoire et l'intelligence, il n'y a rien dont on ne soit capable depuis dix ans jusqu'à trente: c'est alors qu'on peut tout apprendre et tout retenir. Les organes encore neufs ont tant d'aptitude et d'énergie! la tête est si saine et le corps si robuste! toutes les idées sont si fraîches! toutes les perceptions si vives! toutes les images si présentes! et c'est pour cela peut-être que le temps à cet âge paraît si long; c'est que tout fait trace dans notre esprit, et que le passé nous est toujours présent. Cette foule de sensations qui ont marqué tous les instans de la durée, nous a laissé comme une longue histoire, qui nous semble ne devoir pas avoir de fin. Mais à mesure que nos organes s'alterent, la multiplicité des objets commence à y mettre de la confusion; l'attention soutenue, le long travail nous deviennent plus difficiles; les distractions sont plus fréquentes et les délassemens plus nécessaires. S'il était permis raisonnablement de se plaindre d'un ordre de choses qui, sans doute, de quelque manière qu'on l'envisage, n'a pu être que ce qu'il est, on serait tenté de murmurer contre la nature, qui d'ordinaire

augmente en nous le desir d'apprendre et de connaître, lorsque nous en avons moins de moyens. Il semble que dans la jeunesse elle nous aveugle sur nos propres facultés, et permette aux passions de nous en dérober le regret. Ce n'est pas que dans la maturité l'esprit n'ait toute sa force pour produire; mais il en a bien moins pour apprendre. L'homme né avec la plus heureuse mémoire, s'étonne à quarante ans, d'être obligé de lire deux et trois fois ce qu'à vingt une seule lecture rapide aurait gravé dans son souvenir. Cette altération des facultés intellectuelles nous est d'autant plus sensible, que c'est celle à laquelle on s'attend le moins. Tout nous avertit de bonne heure de la faiblesse de nos sens; mais on est long-temps accoutumé à faire à-peu-près ce qu'on veut de son esprit. Nous avons dans nous je ne sais quel sentiment qui nous porte à croire que les organes de la pensée ne doivent souffrir aucun affaiblissement, et quand on vient à l'éprouver, on s'étonne, on s'indigne, pour ainsi dire, de se voir échapper une force qu'on avait crue impérissable. Elle ne l'est pourtant pas,

ceux qui ont apporté en naissant ce goût des connaissances, que souvent les séductions de la jeunesse font négliger, et qu'on remet à satisfaire dans un autre temps, ne sauraient trop se redire, que c'est à la premiere moitié de notre vie qu'appartient particuliérement cet inappréciable don de la mémoire, et que c'est alors qu'il en faut faire usage, si l'on ne veut passer l'autre moitié à le regretter.

Quintilien examine une autre question, qui revient encore tous les jours, et sur laquelle les avis sont partagés: si l'éducation domestique est préférable à celle des écoles publiques. On trouve chez lui les mêmes objections et les mêmes réponses qu'on fait aujourd'hui. Il décide pour l'éducation des classes, et sa principale raison, qui paraît assez fondée, c'est qu'il faut de bonne heure accoutumer les jeunes gens à vivre en société. Ce motif, qui bien examiné, peut s'appliquer à toutes sortes de personnes, est décisif surtout pour celui qui se destine au barreau. » Que celui, dit-il, qui doit vivre au mi» lieu de la multitude et dans le grand jour » d'un théâtre public, s'habitue de bonne

» heure à ne pas craindre l'aspect des hom-
» mes ; qu'on ne le laisse point pâlir dans
» l'ombre de la solitude. Il faut que son
» esprit s'anime et s'éleve, au lieu que
» dans la retraite il contracte une sorte de
» langueur, il se couvre d'une espece de
» rouille, ou bien il s'enfle d'une vaine
» confiance en lui-même. Car celui qui ne
» s'expose point à être comparé aux autres,
» juge toujours trop favorablement de lui;
» ensuite quand il faut hasarder en public
» le fruit de ses études, le grand jour le
» blesse; tout est nouveau pour lui, parce
» qu'il a eu le tort d'étudier seul avec lui-
» même ce qu'il devait pratiquer aux yeux
» de tout le monde. «

A cette raison qui est relative au disciple, Quintilien en ajoute une qui regarde le maître. Il pense que celui-ci fera toujours beaucoup mieux dans une école fréquentée que dans une maison particuliere. » Un maître qui n'a qu'un enfant à
» instruire ne donnera jamais à ses paroles
» tout le poids, tout le feu qu'elles au-
» raient, s'il était animé par une foi
» d'auditeurs. Car la force de l'éloquen
» réside principalement dans l'ame: il fau

» pour que notre ame soit puissamment » affectée, qu'elle se fasse de vives ima- » ges des choses, et qu'elle se transforme, » pour ainsi dire, dans celles dont nous » avons à parler. Or, plus elle est par » elle-même noble et élevée, et plus elle » a besoin d'être ébranlée par un grand » spectacle. C'est alors que la louange lui » fait prendre un essor plus haut, que l'ef- » fort qu'elle fait lui donne un élan plus » vif, et qu'elle ne conçoit plus rien que » de grand. Au contraire, on sent je ne » sais quel dédain d'abaisser à un seul » auditeur ce sublime talent de la parole, » qui coûte tant de soins et de travaux, et » de sortir pour lui seul des bornes du lan- » gage ordinaire. Qu'on se représente en » effet un homme qui prononce un dis- » cours avec le ton, les gestes, les mou- » vemens, la chaleur, la fatigue d'un ora- » teur, et tout cela pour une personne » qui l'écoute: ne ressemblera-t-il pas à » un insensé? Si l'on ne devait jamais par- » ler qu'en particulier, il n'y aurait point » d'éloquence parmi les hommes. «

Ce qu'on vient de dire de celui qui parle, est tout aussi vrai de celui qui

écoute. Dans l'un et l'autre cas on est moins bien, seul, qu'en société; et cette observation est ici, ce me semble, d'autant mieux placée, qu'elle peut servir de réponse à une objection, que quelques personnes avaient d'abord faite contre cet établissement si honorable aux lettres, et à qui votre approbation, manifestée par des témoignages si flatteurs, promet cette stabilité qui seule peut le rendre national. On a dit que tout ce qu'on entend dans ce Lycée, pouvait se lire dans le cabinet avec tout autant de fruit. J'oserais croire au contraire, (et cette opinion est fondée sur la nature même et sur l'expérience) que si nous sommes assez heureux pour être de quelque utilité, elle doit être ici plus certaine et plus étendue que par-tout ailleurs. Je connais tous les avantages de la lecture particuliere, sur-tout dans les matieres abstraites qui exigent beaucoup de méditation; mais pour celles que nous traitons ici, qui, généralement ont plus besoin d'être bien saisies que long-temps approfondies, qui sont plus faites pour donner du mouvement à l'esprit que pour le con-

damner au travail, cette forme des assemblées publiques et cette habitude des mêmes exercices, me paraît préférable à toutes les autres. En ce genre l'oreille vaut mieux que l'œil, pour retenir et arrêter la pensée. Les sensations sont plus vives quand elles ne sont pas solitaires ; elles sont plus sûres quand elles paraissent confirmées par tout ce qui nous environne ; l'attention de chacun est soutenue par celle des autres ; ce qu'on a senti en commun laisse une trace plus profonde. Chacun remporte des idées acquises, qu'il compare à loisir avec les siennes, et il se fait en quelque sorte un travail général et simultané de tous les esprits, qui tourne tout entier au profit de la raison et de la vérité.

Quintilien fait passer son élève par tous les genres d'instruction qui doivent occuper les premières années et précéder l'étude de l'éloquence. Il le met d'abord entre les mains du grammairien, qui doit lui apprendre à parler, à écrire correctement sa langue, à lire les poëtes grecs et latins, à connaître les regles de la versification, à sentir le charme de la poésie, à prendre

une idée générale de l'histoire. Il veut de plus qu'il ne soit pas étranger à la musique ni à la géométrie, afin que l'une lui forme l'oreille et lui donne le sentiment de l'harmonie, et que l'autre l'accoutume à la justesse et à la méthode. Il sent bien qu'on sera étonné de tout ce qu'il demande de l'éleve qu'il veut préparer à l'éloquence. Mais il ne fait en cela que répéter ce que recommande Cicéron dans son traité *de l'Orateur*, et se justifie comme lui en disant qu'il ne se regle sur aucun de ceux qu'il connaît, mais qu'il veut tracer le modele idéal d'un orateur accompli, tel qu'il l'a conçu: dût-il ne jamais exister, chacun du moins en prendra ce dont il sera capable, et ira jusqu'où il peut aller. On s'attend bien qu'il n'omet pas la politique ni la jurisprudence, sans lesquelles on ne peut traiter ni les affaires de l'état, ni celles des particuliers. Il prévoit qu'on se récriera sur la multitude des connaissances qu'il exige. Il faut voir les raisons et les exemples dont il s'appuie, et dont le détail nous menerait trop loin de notre objet. Mais l'espece de péroraison qui termine ce morceau, et finit son premier li-

vre, vous fera d'autant plus de plaisir, que vous verrez combien l'auteur était pénétré de cet amour des arts et de ce noble enthousiasme, sans lequel il est impossible d'y exceller, ni de les faire aimer aux autres.

» Avouons que nous grossissons les diffi-
» cultés pour excuser notre indolence. Ce
» n'est pas l'art que nous aimons: nous ne
» voyons pas dans l'éloquence telle que je
» l'ai conçue, c'est-à-dire, inséparable de
» la vertu, nous n'y voyons pas la plus
» belle, la plus honorable des choses hu-
» maines: nous n'y cherchons qu'un vil et
» sordide trafic. Eh bien! que sans tous
» les talens que je demande, on se fasse
» écouter au barreau, qu'on puisse même
» s'y enrichir; j'y consens; mais celui qui
» aura devant les yeux cette image divine
» de l'éloquence, qu'Euripide a si bien
» nommée la Souveraine des ames, celui-
» là n'en verra pas l'avantage et le fruit
» dans un salaire abject, mais dans l'élé-
» vation de ses pensées, dans les jouissan-
» ces de son ame, jouissances continuelles
» et indépendantes de la fortune. Il don-
» nera volontiers aux arts et aux sciences

» le temps que l'on perd dans l'oisiveté,
» dans les jeux, les spectacles, les conver-
» sations frivoles, le sommeil et les fes-
» tins, et trouvera plus de douceur dans
» les études de l'homme de lettres, que dans
» tous les plaisirs de l'ignorance. Car une
» providence bienfaisante a voulu que nos
» occupations les plus honnêtes fussent
» aussi les plus satisfaisantes et les plus
» douces. «

A l'égard des auteurs qu'il faut mettre les premiers entre les mains des jeunes gens, c'est une question qui ne lui paraît pas difficile à résoudre. Ce n'est pas que de son temps, il n'y eût des gens qui prétendaient que les auteurs les plus médiocres étaient ceux qu'il convenait de faire lire les premiers, et cette opinion a été renouvelée de nos jours. (1) Le prétexte de ce frivole paradoxe, c'est que la première jeunesse n'est pas à portée de sentir toutes les beautés des écrivains supérieurs. Non, mais elle est très-susceptible de se laisser séduire par le mauvais goût, avant de con-

(1) Dans le livre intitulé *Adele et Théodore*, ou *lettres sur l'éducation*. Il en sera parlé ailleurs.

naître le bon; et pourquoi l'exposer à ces impressions trompeuses, qu'on n'est pas toujours sûr d'effacer ? Le précepte de Quintilien est fort simple et n'en est pas moins bon. » Mon avis est qu'il faut lire » les meilleurs auteurs dès le commence- » ment et toujours. « Mais il donne d'abord la préférence à ceux qui ont écrit avec le plus de netteté. Il préfere, par exemple, Tite-Live à Salluste; mais il place avant tout Cicéron; et après lui ceux qui s'en rapprocheront le plus. Il ajoute: » Il est deux excès opposés dont il » faut également se garder. Ne souffrons » pas que le maître, par une admiration » aveugle de nos antiquités, laisse les en- » fans se rouiller dans la lecture de nos » vieux auteurs, tels que les Gracches, » Caton, et autres du même temps: ils y » prendraient une maniere d'écrire dure, » seche et barbare. Trop faibles pour at- » teindre à la force des pensées et à la no- » blesse des sentimens, ils s'attacheraient » à l'expression, qui, sans doute, était » bonne alors, mais qui ne l'est plus au- » jourd'hui; et contens d'imiter ce qu'il y » a de défectueux dans ces grands hommes,

» ils seront assez sots pour croire qu'ils
» leur ressemblent. D'un autre côté, il faut
» prendre garde qu'ils ne se passionnent
» pour les Modernes, au point de mépri-
» ser les Anciens, et d'aimer dans les écri-
» vains de nos jours jusqu'à leurs défauts,
» jusqu'à cette profusion d'ornemens qui
» énerve le style. Gardons-nous qu'ils ne
» se laissent séduire par cette sorte de luxe
» et de mollesse, qui les flatte d'autant plus
» qu'elle a plus de rapport avec la faiblesse
» de leur âge et de leur jugement. Quand
» ils auront le goût formé, et qu'ils seront
» capables de s'en tenir à ce qui est bon,
» ils pourront tout lire indifféremment, An-
» ciens et Modernes, de maniere qu'ils
» prendront des uns la force et la solidité,
» purgée des ordures d'un siecle grossier,
» et des autres cette élégance qui est un
» mérite réel, lorsqu'elle n'est pas fardée.
» Car la nature ne nous a pas faits pires que
» nos ayeux; mais le temps a changé no-
» tre goût, et trop amateurs de ce qui flatte,
» nous avons porté le raffinement et la dé-
» licatesse plus loin qu'il ne fallait. Aussi
» les Anciens ne nous ont pas tant surpas-
» sés par le génie que par les principes. «

On voit combien ceux de Quintilien étaient mesurés et réfléchis, combien il était digne de la place qu'il occupait. En les appropriant à notre siecle, nous pourrons en tirer cette conséquence, que les ouvrages de Corneille ne doivent être donnés à un jeune homme dont les lectures seront bien dirigées, qu'après que Despréaux et Racine auront suffisamment formé son goût. Je me souviens très-distinctement que plusieurs de mes camarades de rhétorique, qui ne manquaient pas d'esprit, me citaient avec enthousiasme le rôle de Rodelinde, dont ils prenaient la bizarre enflure pour de la noblesse, et celui d'Attila, dont la férocité brutale leur paraissait de la grandeur. Un instituteur éclairé qui aurait conduit leurs études, les aurait amenés par degrés au point de sentir d'eux-mêmes, que cette grandeur qu'ils cherchaient était réellement dans Cinna et dans les Horaces. Un autre genre de défaut peut leur faire illusion dans un auteur tel que Fontenelle, et s'ils ne sont pas bien accoutumés, par la lecture des classiques, à ne goûter que ce qui est sain, l'abus qu'il fait de son esprit et ses agrémens recher-

chés, pourront leur paraître ce qu'il y a de plus charmant et de plus parfait.

Comme les mêmes erreurs reviennent assez naturellement aux mêmes époques, on ne s'étonnera pas que du temps de Quintilien, comme aujourd'hui, il y eût des gens qui soutenaient avec une hauteur qui leur paraissait sublime, et qui n'était que risible, que tout ce qu'on appelle art, regles, principes, était ou des chimeres ou des superfluités, et que la nature seule faisait tout. Quintilien veut bien employer deux chapitres à les combattre, non pas qu'il ne sût très-bien qu'aux yeux de la raison une assertion si insensée ne mérite pas même d'être réfutée sérieusement ; mais il savait aussi qu'une pareille doctrine peut être du goût de bien des gens, et d'autant plus aisément qu'il n'y a rien de si commode, rien qui flatte plus l'amour-propre et la paresse, que de pouvoir prendre l'ignorance pour le génie. Car d'ailleurs, les sophismes puérils dont on s'efforce de s'appuyer, ne peuvent pas résister au plus léger examen. Ce sont toujours de faux exposés hors de la question, et c'est toujours la mauvaise foi qui vient

au secours de la déraison. Ils se moquent de l'autorité de tel ou tel, et feignent d'oublier que ce n'est pas tel ou tel qui fait autorité, mais la raison et l'expérience qui sont des autorités de tous les temps.

Je me rappelle qu'un de ces prédicateurs d'ignorance, après avoir rejeté avec le plus noble mépris toutes les regles du théâtre, admettait pourtant, par je ne sais quel excès de complaisance, l'unité d'action et d'intérêt, *non pas*, disait-il, *comme regle d'Aristote, mais comme regle du bon sens.* Eh! mon ami, qui jamais t'en a demandé davantage? qui jamais fut assez imbécille pour prétendre que c'était le nom d'Aristote qui faisait que telle ou telle regle était bonne à suivre? Et quand ce serait Lycophron, qui aurait dit le premier qu'un poëte tragique dans son drame, et un peintre dans son tableau, ne doit traiter qu'un sujet, il faudrait encore le croire, non pas par respect pour Lycophron, mais par respect pour le bon sens.

N'écoutons donc que le bon sens, et il nous dira que les hommes n'ont que des idées acquises, et que ces idées s'étendent s'éclairent et se fortifient par la communi-

cation des esprits; que les hommes ne font rien que par degrés, et n'arrivent à aucune espece de connaissances que par une progression plus ou moins lente; qu'en tout genre, après des essais très-multipliés et très-défectueux, on apprend par la comparaison ce qui est bien et ce qui est mal; qu'alors ce qu'on appelle un art n'est que le résultat de la raison et de l'expérience, réduit en méthode; que le but de cet art est d'épargner à ceux qui nous suivront, tout le chemin qu'ont fait ceux qui nous ont précédés, et qu'il faudrait nécessairement recommencer, si l'on n'avait pas des guides. Qu'y a-t-il de plus simple et de plus clair? Et qui peut nier qu'un tel procédé ne soit bon à quelque chose? — Mais il est arrivé qu'on a fait quelquefois des choses louables, sans connaître les regles. — Eh bien! c'est qu'on a fait alors comme ceux qui sont venus les premiers: on a deviné quelque partie par la réflexion et le talent; mais a-t-on été bien loin? jamais. — Shakespear a trouvé des effets dramatiques et produit des beautés, et n'a jamais suivi aucune regle. — Vous vous trompez. Quand il a bien fait, il a suivi

la nature, la vraisemblance et la raison, qui sont les fondemens de toutes les regles, et s'il eût connu celles d'Aristote, comme notre Corneille, s'il eût suivi l'exemple des Grecs, comme notre Racine, je ne suis pas sûr qu'il les eût égalés ; (car cela dépend du plus ou du moins de génie ;) mais je suis sûr qu'il aurait fait de meilleures pieces.

Il y a des gens qui disent que l'arithmétique est inutile, parce qu'en calculant de tête, il leur est arrivé, comme à bien d'autres, par un instinct qui leur montrait le chemin le plus court, de séparer les unités, les dixaines et les centaines. Fort bien : vous avez deviné comment on fait une addition. Mais je vais vous apprendre comment, par un procédé un peu plus compliqué, on multiplie un nombre par un autre, comment on le divise ; je vous enseignerai des signes de convention, avec lesquels vous comparerez les quantités de toute espece, comme on calcule par des chiffres les quantités numériques, et vous saurez l'algebre ; et vous serez tout étonnés d'avoir appris en quelques matinées ce que vous n'auriez pas deviné de toute votre vie.

Mais pour en revenir à l'éloquence, Quintilien marque avec beaucoup de sagacité les différens préjugés qui peuvent faire croire à la multitude ignorante, qu'en parlant ou en écrivant, on a plus de force quand on a moins d'art. » Il n'y a point » de défaut, dit-il, qui ne soit voisin de » quelque qualité. Ainsi rien n'est plus » aisé que de prendre la témérité pour la » hardiesse, la diffusion pour l'abondance, » l'impudence pour une noble liberté. Un » avocat effronté se permet beaucoup plus » qu'un autre la violence et l'invective, et » quelquefois pourtant se fait écouter, » parce que les hommes entendent assez » volontiers ce qu'ils ne voudraient pas » dire eux-mêmes. De plus, celui qui ne » connaît aucune mesure dans son style, » et va toujours à ce qui est outré, peut » quelquefois rencontrer ce qui est grand; » mais cela est rare, et ne saurait com- » penser tout ce qui lui manque. Il se peut » encore que celui qui dit tout paraisse » abondant; mais il n'y a que l'homme » habile qui ne dise que ce qu'il faut. En » s'écartant de la question et se dispensant » des preuves, on évite ce qui peut paraître

» froid

» froid à des esprits gâtés, et ce qui pa-
» raît nécessaire aux bons esprits. A force
» de chercher des pensées saillantes, si
» l'on en rencontre quelques-unes d'heu-
» reuses, elles font d'autant plus d'effet,
» que tout le reste est plus mauvais;
» comme les éclairs brillent dans la nuit.
» Consentons qu'on appelle gens d'esprit
» ceux qui écrivent ainsi, pourvu qu'il
» soit bien sûr que l'homme éloquent se-
» rait très-fâché qu'on fît de lui un sem-
» blable éloge. La vérité est que l'art ôte
» en effet quelque chose à la composition,
» mais comme la lime au fer qu'elle polit,
» comme la pierre au ciseau qu'elle ai-
» guise, comme le temps au vin qu'il mû-
» rit. «

Il me semble qu'il est difficile de pen-ser avec plus de justesse, d'instruire avec plus de précision et d'avoir raison avec plus d'esprit.

Il n'oublie pas ces déclamateurs em-portés, qui sont toujours hors d'eux-mê-mes, on ne sait pourquoi. » Ceux-là, dit-
» il, donnent aux écrivains qui font le
» plus d'honneur aux lettres, les dénomi-
» nations les plus injurieuses dont ils puis-

» sent s'aviser; ils les traitent d'auteurs » *faibles*, *froids*, *ternes*, *timides*, *pusillanimes*, etc.« Ne dirait-on pas que Quintilien avait lu la veille nos brochures, nos satyres, et nos journaux? Il conclud ainsi : » Félicitons-les de se trouver éloquens à si » peu de frais, sans science, sans peine » et sans étude. Pour moi, je charmerai » mes loisirs et ma retraite, en cherchant » à rassembler dans ce livre tout ce que je » croirai pouvoir être utile aux jeunes » gens d'un meilleur esprit. C'est le seul » plaisir qui me reste après avoir renoncé » aux exercices du barreau et à l'ensei- » gnement public, dans un temps où l'on » paraissait encore desirer que je conti- » nuasse mes fonctions. «

Un des reproches les plus communs et les plus injustes que l'on fasse aux vrais littérateurs, c'est un entêtement aveugle et superstitieux, qui veut tout assujettir aux mêmes regles. On va voir si Quintilien sait assigner les restrictions convenables, et si la raison chez lui devient pédantesque et la sévérité tyrannique.

» Que l'on n'exige pas de moi ce que » beaucoup ont voulu faire, de renfermer

» et de circonscrire l'art dans des bornes » nécessaires et immuables. Je n'en con- » nais point de cette espece. La rhétori- » que serait une chose bien aisée, si l'on » pouvait ainsi la réduire en système. La » nature des causes et des circonstances, » le sujet, l'occasion, la nécessité chan- » gent et modifient tout... « Il compare ici l'orateur à un général d'armée qui regle ses dispositions sur le terrain, sur les trou- pes qu'il commande, sur celles qu'il a à combattre: le parallele est aussi juste que fécond. » Vous me demandez, poursuit-il, » si l'exorde est nécessaire ou inutile, s'il » le faut faire plus long ou plus court, » si la narration doit être serrée ou éten- » due, si elle doit être continue ou inter- » rompue, si elle doit suivre l'ordre des » faits ou l'intervertir: c'est votre cause » qu'il faut consulter... Il faut se détermi- » ner suivant l'exigence des cas, et c'est » pour cela que la principale partie de » l'orateur est le jugement. Je lui recom- » mande avant tout de ne jamais perdre » de vue deux choses, la bienséance et » l'utilité. Son premier objet, c'est le bien » de sa cause. Je ne veux point que l'on

» s'asservisse à des regles trop uniformes et
» trop générales : il en est peu qu'on ne
» puisse, qu'on ne doive quelquefois vio-
» ler. Que les jeunes gens se gardent de
» croire savoir tout, pour avoir lu quel-
» ques abrégés de rhétorique. L'art de
» parler demande un grand travail, une
» étude continuelle, une longue expé-
» rience, beaucoup d'exercice, une pru-
» dence consommée, une tête saine et
» toujours présente : c'est ainsi que les re-
» gles bien appliquées peuvent être utiles,
» et qu'on apprend également à s'en ser-
» vir et à ne pas trop s'y astreindre. Nous
» irons donc tantôt par un chemin et tan-
» tôt par un autre ; si les torrens ont em-
» porté les ponts, nous ferons un détour,
» et si le feu a gagné la porte, nous passe-
» rons par la fenêtre. Je traite une ma-
» tiere qui est d'une étendue, d'une varié-
» té infinie, et qu'on n'épuisera jamais.
» J'essayerai de rapporter ce que les mai-
» tres ont dit, de choisir les meilleurs
» préceptes qu'ils ayent donnés, et si je
» trouve à propos d'y changer, d'y ajou-
» ter, d'y retrancher quelque chose, je
» le ferai. »

Il faut voir les objets de bien haut pour en apercevoir ainsi d'un coup-d'œil toute l'immensité, et il n'appartient qu'aux grands esprits de dire avec Pope:

Que l'art est étendu! que l'esprit est borné!

Je pourrais extraire un bien plus grand nombre de ces idées substantielles, dont abondent ces deux premiers livres, qui sont comme les prolégomenes de l'ouvrage, ou plutôt je les traduirais tout entiers, si je me laissais aller au plaisir de traduire. Mais il faut avancer vers le but, et résister à la tentation de s'arrêter sur la route. On trouve à chaque pas de ces observations simples, mais lumineuses, que l'expérience a confirmées par des exemples frappans. L'auteur en conseillant aux jeunes éleves de meubler leur mémoire des meilleurs écrits, remarque qu'une citation, qui vient à propos et qui est placée naturellement, nous fait souvent plus d'honneur, et produit plus d'effet que les pensées qui sont à nous. Cet avis apparemment parut bon à suivre à ce fameux Coadjuteur de Paris, dans

une occasion remarquable que lui-même rapporte dans ses Mémoires. On venait de lire dans l'assemblée du parlement où il était, un écrit que le garde-des-sceaux avait remis aux députés de la magistrature, et qui accusait le coadjuteur de brouiller tout pour son intérêt, et de sacrifier l'état à l'ambition d'être cardinal. On s'attendait qu'il allait faire son apologie; elle pouvait être embarrassante, et de plus elle éloignait l'objet de la délibération présente, qui était pour le moment un coup de parti. Heureusement ce n'était pas à lui d'opiner, et il eut le temps de se recueillir. Il sentit qu'il fallait payer d'audace, en trouvant quelque moyen d'échapper à la nécessité de se justifier, qu'il fallait revenir promptement au résultat que l'on voulait éviter. Quand ce fut à son tour de parler, il se leva avec confiance et du ton le plus imposant: »Je ne puis ni ne dois, dans la circons»tance présente, dit-il, répondre à la »calomnie, qu'en me rendant devant »vous, messieurs, le même témoignage »que se rendait l'orateur romain: *in dif»ficillimis reipublicæ temporibus, urbem*

» *nunquam deserui, in prosperis nihil de* » *publico delibavi, in desperatis nihil ti-* » *mui.* » *Dans les temps les plus orageux de la république, je n'ai jamais abandonné la patrie; dans ses prospérités, je ne lui ai rien demandé pour moi, et dans ses momens les plus désespérés, je n'ai rien redouté.* Il observe lui-même que ce passage avait en latin une grace et une force qu'on ne saurait rendre en français. Quoi qu'il en soit, il fit un assez grand effet pour l'enhardir à passer sur-le-champ à l'objet principal de la délibération, et à rejeter loin de lui toute apologie, avec autant de hauteur que Scipion montant au Capitole. Il fit ce jour-là tout ce qu'il voulut. En sortant de l'assemblée, tout le monde alla chercher dans Cicéron le passage qui avait paru si beau. On l'aurait cherché longtemps : il n'y en a pas un mot. Tout ce latin-là était de lui, et cette aventure est assez plaisante pour qu'on se permette de dire qu'*il ne perdit pas son latin.*

SECTION II.

Des trois genres d'éloquence, le démonstratif, le délibératif et le judiciaire.

Quintilien considere la matiere qu'il traite, sous trois rapports principaux, qui la partagent, l'art, l'artiste et l'ouvrage. Les divisions subséquentes sont formées des différentes parties qui sont propres à chacune de ces trois choses. Il examine, (et c'est peut-être trop de complaisance qu'il eut pour les rhéteurs et les sophistes de son temps), si la rhétorique doit s'appeler un art, une science, une force, une puissance, une vertu. Toutes ces questions, à-peu-près aussi frivoles que subtiles, étaient fort à la mode dans les écoles grecques et romaines, et il fallait bien ne pas paraître les ignorer. Heureusement nous sommes dispensés d'en savoir tant, et nous nous entendons assez quand nous disons que l'éloquence est l'art de persuader, et que la rhétorique est une science qui contient les préceptes de cet art. Sans vouloir prétendre à la précision rigou-

reuse des définitions, qui n'est pas nécessaire hors des matieres philosophiques, on peut cependant établir cette différence générale entre une science et un art, que l'une se borne à la spéculation, et que l'autre produit un ouvrage. Ainsi l'on est astronome, physicien, chimiste, sans faire autre chose qu'étudier la nature, mais on n'est poëte qu'en faisant des vers, orateur qu'en faisant un discours, peintre, qu'en faisant un tableau, etc.

Quintilien définit la rhétorique, *la science de bien dire*, et cette définition est peut-être meilleure en latin qu'en français, d'abord parce que le mot *dicere* a une toute autre force dans une des deux langues, que dans l'autre; ensuite parce que l'auteur entend par *bien dire*, non-seulement parler éloquemment, mais ne rien dire que d'honnête et de moral, ce que le latin peut comporter, mais ce que les mots français correspondans ne présentent pas. Au reste, Quintilien est conséquent; car il n'accorde le nom d'orateur qu'à celui qui est en même-temps éloquent et vertueux. Il serait à souhaiter que cela fût vrai; mais je crains bien que l'amour

qu'il avait pour son art ne le lui ait fait voir sous un jour un peu trop avantageux. César, de l'aveu de Cicéron, était un très-grand orateur, et n'était pas un homme vertueux.

J'approuve encore moins Quintilien, lorsqu'il condamne, par des raisons assez frivoles, cette définition de l'éloquence assez généralement adoptée, l'art de persuader. Il objecte que ce n'est pas la seule chose qui persuade, que la beauté, que les larmes, les supplications muettes persuadent aussi. Mais n'est-ce pas abuser du mot de persuader, qui, en latin comme en français, entraîne sans qu'on le dise, l'idée de la persuasion opérée par la parole? A proprement parler, la beauté charme, les pleurs attendrissent, mais l'éloquence persuade. Les exemples même qu'il cite viennent à l'appui de cette distinction très-fondée. » Lorsque Antoine, » l'orateur, plaidant pour Aquilius, dé- » chira tout-à-coup l'habit de l'accusé, et » fit voir les blessures qu'il avait reçues en » combattant pour la patrie, se fia-t-il à » la force de ses raisons? Non, mais il » arracha des larmes au peuple romain qui

» ne put résister à un spectacle si tou-
» chant, et renvoya le criminel absous. «
Je réponds à Quintilien: donc, de votre aveu, le peuple romain ne fut pas persuadé; il fut touché.

Mais tout le monde sera de son avis, lorsque se plaisant à relever l'excellence de l'art de parler, il nous dit: » Si le Créa-
» teur nous a distingués du reste des ani-
» maux, c'est sur-tout par le don de la parole.
» Ils nous surpassent en force, en pa-
» tience, en grandeur de corps, en du-
» rée, en vîtesse, en mille autres avan-
» tages, et sur-tout en celui de se passer
» mieux que nous de tous secours étran-
» gers. Guidés seulement par la nature,
» ils apprennent bientôt et d'eux-mêmes
» à marcher, à se nourrir, à nager. Ils
» portent avec eux de quoi se défendre
» contre le froid; ils ont des armes qui
» leur sont naturelles; ils trouvent leur
» nourriture sous leurs pas; et pour toutes
» ces choses que n'en coûte-t-il pas aux
» hommes? La raison est notre partage, et
» semble nous associer aux immortels;
» mais combien elle serait faible sans la
» faculté d'exprimer nos pensées par la pa-

» role, qui en est l'interprête fidelle? C'est-
» là ce qui manque aux animaux, bien
» plus que l'intelligence, dont on ne sau-
» rait dire qu'ils soient absolument dé-
» pourvus... Donc si nous n'ayons rien re-
» çu de meilleur que l'usage de la parole,
» qu'y a-t-il que nous devions perfection-
» ner davantage? Et quel objet plus digne
» d'ambition, que de s'élever au-dessus
» des autres hommes, par cette faculté
» unique qui les éleve eux-mêmes au-des-
» sus des bêtes? «

Quintilien distingue, ainsi qu'Aristote et les plus anciens rhéteurs, trois genres de composition oratoire, le démonstratif, le délibératif et le judiciaire. Le premier consiste principalement à louer ou à blâmer, et comprend sous lui le panégyrique et l'oraison funebre qui étaient en usage chez les Anciens comme parmi nous, mais avec les différences que devaient y mettre les mœurs et la religion. L'oraison funebre, par exemple, a chez nous un caractère religieux; elle ne peut se prononcer que dans un temple, et fait partie des cérémonies funéraires: l'orateur doit être un ministre des autels, et cet éloge

des vertus et des talens, trop souvent ne fut accordé qu'au rang et à la naissance, dans ces mêmes chaires où l'on prêche tous les jours le néant de toutes les grandeurs humaines. Chez les Anciens, l'oraison funebre avait un caractere public, mais nullement religieux ; c'était un des parens du mort, qui la prononçait dans l'assemblée du peuple. On y faisait paraître les images des ancêtres, et c'était pour les grands de Rome une occasion de faire valoir aux yeux du peuple la noblesse, l'illustration, et les titres de leur famille. Les historiens ont remarqué que Jules-César, encore fort jeune, faisant ainsi l'éloge funebre de sa tante Julie, exalta en termes magnifiques leur origine commune qu'il faisait remonter d'un côté jusqu'à la déesse Vénus, et de l'autre jusqu'à l'un des premiers roi de Rome, Ancus Martius. » Ainsi, disait-il, on trouve dans ma famille » la sainteté des rois, qui sont les maîtres » des hommes, et la majesté des dieux, qui » sont les maîtres des rois. «

Parmi les morceaux du genre démonstratif chez les Anciens, on compte principalement le panégyrique d'Evagore, roi

de Salamine, qui avec une faible puissance avait fait de grandes actions. Celui de la république d'Athènes, du même auteur, ne peut pas être rangé dans la même classe, parce qu'ayant pour principal objet d'engager les Athéniens à se mettre à la tête des Grecs pour faire la guerre aux Barbares, il rentre dans le genre délibératif. Vient ensuite le panégyrique de Trajan, le chef-d'œuvre du second âge de l'éloquence romaine, c'est-à-dire, lorsque déchue de sa premiere grandeur, elle substituait du moins tous les agrémens de l'esprit aux beautés simples et vraies qui avaient marqué l'époque de la perfection. L'ouvrage de Pline, malgré ses défauts, lui fait encore honneur dans la postérité, sur-tout parce qu'en louant un souverain, l'auteur fut assez heureux pour ne louer que la vertu.

On a reproché à Trajan de s'être prêté avec trop de complaisance à s'entendre louer dans un discours d'apparat, pendant plus de deux heures. Mais les lettres de Pline justifient le prince de cette accusation trop légérement intentée. On y voit que le panégyrique, tel que nous l'a-

vons, ne fut jamais prononcé; que ce n'était originairement qu'un remercîment d'usage, adressé, dans le sénat, par le consul désigné, à l'empereur qui l'avait choisi pour cette dignité. Pline, en s'acquittant de ce devoir, s'étendit un peu plus que de coutume sur les louanges de Trajan, et ce morceau fit un plaisir si général, qu'on engagea l'auteur à le développer et à en faire un ouvrage. C'est ce qui nous a valu le panégyrique que nous lisons aujourd'hui, que Trajan lut sans doute, mais que l'auteur ne prononça point. On est heureux d'avoir à relever ces sortes d'erreurs, et d'éloigner de la vertu le reproche d'avoir manqué de modestie.

Un autre ouvrage de la même espece, mais d'un style bien différent, c'est le discours qui, parmi ceux de Cicéron, est intitulé assez improprement *pro Marcello*, *pour Marcellus*, comme s'il eût plaidé pour lui, ainsi qu'il avait fait pour Ligarius et pour le roi Déjotare. Ce discours n'est en effet qu'un remercîment adressé à César, et dont la beauté est d'autant plus admirable, qu'il ne pouvait pas être préparé. Marcellus avait été un des plus

ardens ennemis de César: depuis la défaite de Pharsale, il s'était retiré à Mitylene; où il cultivait en paix les lettres, qu'il aimait passionnément. Dans une assemblée du sénat, où Pison avait dit un mot de lui comme en passant, son frere Caïus s'était jeté aux pieds du dictateur, pour en obtenir le retour de Marcellus. César qui semblait ne demander jamais qu'une occasion de pardonner, se plaignit, avec beaucoup de douceur, de l'opiniâtreté de Marcellus qui paraissait vouloir toujours être son ennemi, et ajouta que, si le sénat desirait son rappel, il n'avait rien à refuser à une si puissante intercession. Les sénateurs répondirent par des acclamations, et s'approcherent de César pour lui rendre des actions de grace, d'autant plus touchés de ce qu'il venait de faire, que Marcellus était un des meilleurs et des plus illustres citoyens de Rome, et qu'ils s'attendaient moins à la faveur qu'ils venaient d'obtenir. César, quoiqu'il ne pût pas douter des dispositions du sénat, qui venaient de se manifester si clairement, voulut recueillir les suffrages dans les formes, et l'on croit que son intention avait

été d'engager Cicéron à parler. Ce grand citoyen, depuis que César régnait dans Rome, avait gardé le silence dans toutes les assemblées du sénat, ne voulant ni offenser le dictateur qui le comblait de témoignages d'estime et de bienveillance, ni prendre aucune part à un gouvernement qui n'était plus fondé sur les lois. Il était intime ami de Marcellus, et César qui le connaissait, se douta bien que sa sensibilité ne résisterait pas à cette épreuve: il ne fut pas trompé. Cicéron se leva, quand ce fut son tour d'opiner, et au lieu d'une simple formule de compliment dont s'étaient contentés les autres consulaires, l'orateur adressa au héros le discours le plus noble, le plus pathétique, et en même-temps le plus patriotique, que la reconnaissance, l'amitié et la vertu puissent inspirer à une ame élevée et sensible. Il est impossible de le lire sans admiration et sans attendrissement. On convient qu'en ce genre il n'y a rien à comparer à ce morceau; et quand on fait réflexion qu'il faut ou démentir les témoignages les plus authentiques, ou croire qu'il fut composé sur-le-champ; lorsque

ensuite on se rappelle tout ce qu'il faut aujourd'hui de temps, de réflexions et de travail, pour produire quelque chose qui approche du mérite de ces productions du moment, qui ne mourront jamais; on serait tenté de croire que ces Anciens étaient des hommes d'une nature supérieure, si l'on ne se souvenait que dans les anciennes républiques l'éloquence respirait son air natal, et qu'elle n'a été parmi nous que transplantée; que dans les gouvernemens libres, l'habitude de parler en public et la nécessité de bien dire donnaient à l'orateur un ressort et une facilité dont nous n'avons pu long-temps avoir d'idée; que l'ame qui est le premier mobile de toute éloquence, était chez eux remuée sans cesse par tout ce qui les environnait, aiguillonnée par les plus pressans motifs, échauffée par les plus puissans intérêts, exaltés par les plus grands spectacles. C'est alors, c'est avec cette réunion d'encouragemens et de secours, que l'homme s'éleve au-dessus de lui-même.

Si le talent est rare, il est plus rare encore qu'il soit placé de maniere à produire tout ce qu'il peut. Il ne connaît lui-même

toute sa force, que lorsqu'il lui est permis de la déployer. Nul ne trouve tout en lui-même, et le génie, comme tout le reste, veut avoir sa place, pour avoir toute sa valeur. Ouvrez devant lui une carriere immense: qu'il voie toujours au-delà de son essor, et cet essor sera sans bornes. L'exercice continuel de ses forces sera en proportion de l'espace qu'il aura à parcourir, et c'est cet exercice qui jusqu'ici nous a manqué. Nous ne concevons rien aux prodiges des athletes; mais sommes-nous élevés et nourris comme eux? Et qui de nous pourrait se flatter de comprendre comment Cicéron a pu faire en un moment un si beau discours, à moins d'avoir été accoutumé comme lui à parler dans le sénat de Rome?

Un autre exemple non moins frappant de cette facilité qui n'est étonnante que pour nous, et dont nous ne voyons pas que les Anciens ayent jamais été surpris, parce qu'ils en voyaient tous les jours des exemples, c'est la premiere Catilinaire; c'est cette harangue foudroyante qui terrassa l'audace de ce fameux scélérat, lorsqu'il osa se présenter dans le sénat ro-

main, au moment même où Cicéron allait y rendre compte de tous les détails de la conjuration qu'il venait de découvrir. Cette harangue si célebre est de l'autre espece de genre démonstratif, opposée à celle dont je viens de parler. Cette seconde espece s'étend sur le blâme, comme l'autre sur la louange. Elle est dictée par l'indignation, par la haine, par le mépris, comme l'autre par l'admiration, la reconnaissance, l'amitié: elle est aussi regardée comme la plus facile, parce que les passions violentes sont celles qui nous dominent et nous entraînent avec le plus d'impétuosité, et que généralement les hommes entendent plus volontiers le blâme que la louange: il faut leur apprêter celle-ci avec plus d'art, et l'on peut risquer l'autre avec moins de précaution. C'est par la même raison que dans le genre judiciaire, Quintilien remarque que l'accusation est plus aisée que la défense. » J'ai vu, dit-il, de médiocres avocats se » tirer assez bien de l'une; mais il n'y a » qu'un orateur qui puisse réussir dans » l'autre. «

La seconde Philippique de Cicéron

est encore un monument mémorable dans le même genre. C'est le tableau de tous les vices, de tous les crimes de Marc-Antoine, peint des plus effrayantes couleurs. On sait qu'elle coûta la vie à son auteur. Il ne l'avait pas prononcée; mais elle avait été publiée à Rome et lue dans tout l'empire. Antoine ne la pardonna pas, et devenu triumvir, il se vengea par un arrêt de proscription, c'est-à-dire, comme un brigand se vengerait d'un magistrat, s'il avait des bourreaux à ses ordres.

Parmi nous le genre démonstratif comprend, outre l'oraison funebre, les sermons dont l'objet est de détourner du vice et de prêcher la vertu, les discours prononcés dans les académies ou devant les corps de magistrature, et depuis environ trente ans, l'éloge des grands hommes. Cette nouvelle branche ajoutée à l'éloquence française n'est pas celle qui a fleuri avec le moins d'éclat, ni le moins fructifié pour l'utilité générale.

Dans le genre délibératif proprement dit, dont l'objet est de délibérer sur les affaires publiques, sur la guerre, sur la

paix, sur les négociations, sur les intérêts politiques, sur tous les points généraux de législation ou de gouvernement, nous n'avions ni ne pouvions rien avoir, avant la révolution de 1789, à opposer aux Grecs et aux Romains, et l'on sent assez que ce genre qui est le triomphe de l'éloquence républicaine, ne trouve point de place dans les gouvernemens monarchiques. Mais nous avons des ouvrages qui tiennent en partie de ce genre et du genre démonstratif. Tels sont ceux où l'on traite particuliérement quelque question importante de morale ou de politique, ou de législation comme le *Livre sur les opinions religieuses*, le discours *Sur le préjugé des peines infamantes*, et un très-petit nombre d'autres, qui ont pour but de faire voir ce qu'il faut admettre et ce qu'il faut rejeter.

L'éloquence délibérative tient une très-grande place dans les historiens de l'antiquité, et fait un des principaux ornemens de leurs ouvrages; elle n'en tient presque aucune dans nos histoires modernes, et cette différence est encore une suite nécessaire de la différence des mœurs et des gouvernemens. Thucydide, Xénophon,

Tite-Live, Salluste, Tacite, n'ont nullement choqué la vraisemblance, en prêtant de fort beaux discours à des hommes d'Etat reconnus pour très-éloquens, et dont plusieurs même avaient laissé des recueils manuscrits des harangues qu'ils avaient prononcées en diverses occasions, dans le sénat ou devant le peuple, lorsqu'on y délibérait des affaires de la république. Mais comme parmi nous les délibérations qui influent sur le sort des peuples, n'avaient pas la même forme, et qu'un homme d'état n'était nullement obligé d'être orateur, un historien ne se croyait pas non plus obligé de l'être, et c'est encore une des raisons de la sécheresse de nos histoires.

C'est dans les ouvrages de Démosthene et de Cicéron qu'on trouve les modeles de cette espece d'éloquence, la plus auguste de toutes et la plus imposante. Les Philippiques de l'orateur grec ont été souvent citées avec de justes éloges, et personne n'est plus disposé que moi à les confirmer, quoique Démosthene me paraisse avoir été encore au-delà, quand il a parlé pour lui-même. A l'égard de Cicéron,

l'on peut citer sur-tout le discours pour la loi *Manilia*, et ceux où il combattit la loi agraire. Il y remplit les deux objets du genre délibératif, de persuader et de dissuader. Le tribun Manlius proposait au peuple de donner à Pompée, par commission extraordinaire, le commandement des légions d'Asie, destinées à faire la guerre contre Mithridate. Cette commission ne pouvait être décernée que par un plébiscite, c'est-à-dire, par une loi particuliere revêtue de l'autorité du peuple, et souffrait d'autant plus de difficultés, qu'on venait d'en donner une toute semblable à ce même Pompée, lorsqu'on l'avait envoyé contre les pirates de Cilicie. Les principaux du sénat, et à leur tête Hortensius et Catulus, s'opposaient de toute leur force à la publication de la loi, regardant, non sans raison, comme un exemple dangereux dans une république, qu'on accumulât sur la tête d'un seul homme des commandemens extraordinaires. C'est dans cette occasion que Catulus, homme d'un mérite éminent et d'une vertu respectée, demandant au peuple romain à qui désormais il confierait les guerres les plus périlleuses

leuses et les plus importantes expéditions, s'il venait à perdre par quelque accident ce même Pompée, qu'il exposait sans cesse à de nouveaux dangers, entendit tout le peuple lui répondre d'une voix unanime, *à vous-même, Catulus*; témoignage le plus honorable qu'un citoyen ait jamais reçu de sa patrie. Cicéron, ami de Pompée, et persuadé que la premiere de toutes les lois, c'est le salut de la république, monta pour la premiere fois dans la tribune. Il avait alors quarante et un an, et n'avait encore exercé ses talens que dans le barreau. Pour parler dans l'assemblée du peuple, il fallait communément être revêtu de quelque magistrature. Il venait d'être nommé préteur. Le peuple accoutumé à l'applaudir dans les tribunaux, vit avec joie le plus illustre orateur de Rome, paraître devant lui, et malgré l'éloquence d'Hortensius et l'autorité de Catulus, Cicéron l'emporta, la loi fut promulguée, et il fut permis à Pompée de vaincre Mithridate.

Mais s'il eut dans cette affaire l'avantage de parler pour un homme déjà porté par la faveur publique, le cas était bien différent lorsqu'il fut question de la loi du par-

tage des terres. C'était depuis trois cents ans le vœu le plus cher des tribus romaines, l'appât journalier et le cri de ralliement de la multitude, le signal de la discorde entre les deux ordres, et l'arme familiere du tribunat. Mais je dois avertir ici, (1) puisque j'en ai l'occasion, que ces lois agraires, qui furent chez les Romains le sujet de tant de débats, n'avaient d'autre objet que de distribuer à un certain nombre de citoyens pauvres, une partie des terres conquises, qui appartenaient à la république, qu'elle affermait à des régisseurs, et dont le revenu, très-considérable, la dispensait de mettre aucun impôt sur le peuple. On voit d'ici, sans que j'entre dans une discussion qui n'est pas de mon sujet, pourquoi les bons citoyens s'opposerent toujours à ces lois ; mais on voit sur-tout qu'il n'y était nullement question de porter la moindre atteinte à la propriété, qui fut toujours sacrée chez les Romains, comme chez tous les peuples policés, encore moins de faire une égale répartition de toutes les terres entre tous

(1) Ceci fut ajouté et prononcé en 1794.

les citoyens, comme on pourrait la faire en établissant une colonie dans une contrée nouvellement découverte, ou comme la firent autrefois les Barbares du Nord, quand ils asservirent l'Europe. L'idée d'un semblable partage entre vingt-cinq millions d'hommes, établis en corps de peuple depuis une longue suite d'années, n'entra jamais dans la tête des plus déterminés bandits dont l'histoire fasse mention, pas même dans celle des sicaires de la troupe de Catilina : celui qui en aurait parlé sérieusement, eût passé à-coup-sûr pour un fou furieux. Cette monstruosité inouie était réservée, ainsi que tant d'autres, à l'extravagance atroce des scélérats qui ont de nos jours désolé la France. L'exécution en était impossible de tant de manieres, qu'ils y ont renoncé, même quand ils pouvaient tout, et ils ont trouvé plus court et plus simple d'ensanglanter la terre, au lieu de la partager ; de prendre tout, au lieu de tout *niveler ;* de faire de vastes déserts, au lieu de petites portions ; d'entasser des cendres et des cadavres, au lieu de poser des bornes ; et de prendre en main, au lieu de la toise et du niveau, la faulx

de la mort, sous le nom de *faulx de l'égalité.*

Rullus, tribun du peuple, avait entrepris de faire revivre cette loi agraire, tant de fois proposée et toujours combattue. Cicéron, alors consul, Cicéron, qui devait son élévation au peuple, mais qui aimait trop ce même peuple pour le flatter et le tromper, attaqua d'abord les tribuns dans le sénat, et appelé par eux dans l'assemblée du peuple, devant qui la question avait été portée, il ne craignit pas de le rendre juge dans sa propre cause, lui montra évidemment de quelles illusions le berçaient des citoyens avides et ambitieux, qui couvraient d'un prétexte accrédité leurs intérêts particuliers ; enfin, il poussa la confiance jusqu'à inviter les tribuns à monter sur-le-champ dans la tribune, et à discuter la question avec lui contradictoirement, en présence de tous les citoyens. Il fallait, pour faire un pareil défi, être bien sûr de sa propre force et de celle de la vérité. Les tribuns, quelque avantage qu'ils dussent avoir à combattre sur leur terrain, n'oserent pas lutter contre un homme qui tournait les esprits comme

il voulait; et battus devant le peuple comme ils l'avaient été dans le sénat, ils garderent un honteux silence. Depuis ce temps, il ne fut plus question de la loi *agraire*, et Cicéron eut la gloire d'avoir fait tomber ce vieil épouvantail, dont les tribuns se servaient à leur gré pour effrayer le sénat.

Le genre judiciaire comprend toutes les affaires qui se plaident devant des juges. Ce genre, ainsi que les deux autres, n'a pas eu la même forme parmi nous que chez les Anciens; car quoiqu'il soit vrai, dans un sens, qu'il *n'y a rien de nouveau sous le soleil*, il est aussi vrai dans un autre, que tout a changé et que tout peut changer encore. Notre barreau ne ressemble pas même aujourd'hui à celui des Grecs et des Romains: les particuliers ne sont pas accusateurs: il n'y a point d'affaires contentieuses portées au tribunal du peuple. La plus mémorable de toutes celles de cette derniere espece, fut la querelle d'Eschyne et de Démosthene, dont je parlais tout-à-l'heure; et la défense de ce dernier passe pour le chef-d'œuvre du genre judiciaire. Mais aussi, toutes choses d'ail-

leurs égales, que de raisons pour que cela fût ainsi ? Et quel homme eut jamais à jouer un plus grand rôle sur un plus grand théâtre? Ce n'est pas ici le lieu de s'y arrêter; il faut suivre Quintilien.

Quoique ces trois genres doivent avoir des caracteres différens, suivant la différence de leur objet, il observe avec raison, non-seulement qu'il y a des qualités qui doivent leur être communes, mais même qu'il est certains côtés par lesquels ils se touchent de très-près, et rentrent même en partie les uns dans autres. Ainsi par exemple, l'orateur qui délibere, doit souvent mettre en usage les mêmes moyens d'émouvoir, que celui qui plaide. Ils doivent tous deux employer le raisonnement et le pathétique, quoique ce dernier ressort soit plus particuliérement du genre judiciaire chez les Anciens, où l'on s'étudiait sur-tout à chercher tout ce qui pouvait émouvoir les juges ou les citoyens rassemblés. C'est dans cette partie que Cicéron excellait, au jugement de Quintilien, et par laquelle il a surpassé Démosthene. On croyait à Athènes ce talent si dangereux, qu'il était expressément défendu de s'en

servir dans les causes portées devant l'Aréopage. La loi prescrivait aux avocats de se renfermer exactement dans la discussion du fait, et s'ils s'en écartaient, un huissier était chargé de les interrompre et de les faire rentrer dans leur sujet. S'il y en avait eu un de cette espece au Palais, il aurait eu de l'occupation. Au reste, cette défense n'avait lieu que dans l'Aréopage, regardé comme le plus sévore et le plus inflexible de tous les tribunaux: ailleurs, il était permis à l'orateur de se seryir de toutes ses armes.

Ce serait une question assez curieuse, de savoir si la plaidoierie ne doit être effectivement que la discussion tranquille d'un fait. A raisonner en rigueur, on n'en saurait douter ; et certes, si nous avions une idée exacte de ce mot, le plus auguste que l'on puisse prononcer parmi les hommes, *la loi*, un juge qui n'en est que l'organe, qui doit être impassible comme elle, et ne connaître ni la colere ni la pitié, devrait regarder comme un outrage, que l'on cherchât à l'émouvoir, c'est-à-dire à le tromper. C'est le croire capable de juger suivant ses propres impressions, et

non suivant la loi qui n'en doit point recevoir, qui ne doit prononcer que sur les faits, et demeurer étrangere à tout le reste. Mais, il faut l'avouer, il est bien difficile que la rigueur de la théorie soit applicable à la pratique. Avant tout, il faudrait que les lois fussent au point de perfection, où le juge n'a rien à faire qu'à les appliquer au cas proposé, n'a rien à prendre sur lui, rien à interpréter, rien à restreindre, en un mot, n'est que la voix d'une puissance qui, par elle-même, est muette. Or, cette perfection est-elle possible? Dans la jurisprudence criminelle, je le crois, sur-tout avec un *jury* bien institué: dans la jurisprudence civile, beaucoup plus compliquée, je ne le crois pas. Ce qui est certain, c'est que, même sans atteindre à ce dernier période, il faut au moins s'en rapprocher le plus qu'il est possible, et comme nous en étions infiniment éloignés, comme par la nature de nos ordonnances judiciaires, le juge pouvait beaucoup plus que la loi; il fallait bien laisser l'orateur remplir son premier devoir, qui est sans contredit de défendre, par tous les moyens qu'on lui permet, les intérêts qui lui sont confiés.

Quant aux caracteres principaux qui distinguent en général les trois genres, le résultat de Quintilien est que le panégyrique, l'oraison funebre, et tous les discours d'appareil, sont ceux où l'éloquence peut déployer le plus de pompe et de richesse, parce que l'orateur qui n'est chargé d'aucun intérêt, n'a d'autre objet que de bien parler. C'est là que le style est susceptible de tous les ornemens de l'art, que la magnificence des lieux communs, l'artifice des figures, l'éclat des pensées et de l'expression trouvent naturellement leur place. L'éloquence délibérative doit être moins ornée et plus sévere; elle doit avoir une dignité proportionnée aux grands sujets qu'elle traite. Il n'est pas permis alors à l'orateur d'occuper de lui, mais seulement de la chose qui est en délibération. Il doit cacher l'art, et ne montrer que la vérité. L'éloquence judiciaire doit être principalement forte de preuves, pressante de raisonnemens, adroite et déliée dans les discussions, impétueuse et passionnée dans les mouvemens, et puissante à émouvoir les affections dans le cœur des juges.

Après avoir assigné ces caracteres, il

avertit que, suivant l'occasion et les circonstances, chacun des trois genres emprunte quelque chose des autres; qu'il y a des causes où le style peut être très-orné, des délibérations où peut entrer le pathétique. Parmi nous, le genre démonstratif l'admet très-heureusement, comme on le voit dans les oraisons funebres de Bossuet et de Fléchier, dans les sermons de Massillon et de l'abbé Poulle, et dans ceux qui se sont montrés dignes de marcher sur leurs traces.

Le genre judiciaire est celui sur lequel Quintilien s'étend davantage, comme sur celui qui, de son temps sur-tout, était d'un plus grand usage. Il y distingue cinq parties: l'exorde, la narration, la confirmation, la réfutation et la péroraison. Ce sont encore celles qui composent la plupart des plaidoyers de nos jours. L'exorde a pour but de rendre le juge favorable, attentif et docile; la narration expose le fait; la confirmation établit les moyens; la réfutation détruit ceux de la partie adverse; la péroraison résume toute la substance du discours, et doit graver dans l'esprit et dans l'ame du juge les impressions

qu'il importe le plus de lui donner.

Je ne les suivrai pas dans le détail des préceptes; c'est l'étude de l'avocat. Je me borne à choisir quelques traits dont l'application peut s'étendre à tout, et intéresser plus ou moins tous ceux qui lisent ou qui écoutent.

Il veut que l'exorde en général soit simple et modeste, qu'il n'y ait rien de hardi dans l'expression, rien de trop figuré, rien qui annonce l'art trop ouvertement. Il en donne une raison plausible. » L'orateur n'est pas encore introduit dans » l'ame de ses auditeurs; l'attention qui » ne fait que de naître, l'observe de sang- » froid. On lui permettra davantage, quand » les esprits seront échauffés.

» La narration doit être courte, claire » et probable. Elle sera courte, s'il n'y a » rien d'inutile; car dans le cas même où » vous aurez beaucoup de choses à dire, » si vous ne dites rien de trop, vous ne » serez pas trop long. Elle sera claire, si » vous ne vous servez pour chaque chose » que du mot propre, et si vous distin- » guez nettement les temps, les lieux et » les personnes. Il est alors si important

» d'être entendu, que la prononciation » même doit être soignée de maniere à ne » rien faire perdre à l'oreille du juge. Enfin » elle sera probable, si vous assignez à cha- » que chose des motifs plausibles et des » circonstances naturelles. «

Il reproche aux avocats de son temps, de ne pas sentir assez cette nécessité de ne rien laisser perdre de la narration. » Ja- » loux des applaudissemens d'une multi- » tude assemblée au hasard ou quelque- » fois même gagée, ils ne peuvent se con- » tenter du silence de l'attention. Ils sem- » blent ne se croire éloquens que par le » bruit qu'ils font ou qu'ils excitent. Bien » expliquer un fait comme il est, leur pa- » raît trop commun et trop au-dessous » d'eux. Mais n'est-ce pas plutôt faute de » le pouvoir que de le vouloir? Car l'ex- » périence apprend que rien n'est si dif- » ficile que de dire ce qu'après nous » avoir entendus, chacun croit qu'il eût » dit aussi bien que nous. Ce qui produit » cet effet sur l'auditeur, ne lui paraît pas » beau, mais vrai. Or, l'orateur ne pa- » jamais mieux que lorsqu'il semble d » vrai, puisque son seul but est de p

» suader. Nos avocats, au contraire, re-
» gardent l'exposition comme un champ
» ouvert à leur éloquence : c'est là qu'ils
» veulent briller; c'est là que le style, le
» ton, les gestes, les mouvemens du corps,
» tout est également outré. Qu'arrive-t-il ?
» C'est qu'on applaudit à l'action de l'a-
» vocat, et qu'on n'entend pas la cause. «

Il ajoute que rien ne demande un plus grand art que la narration judiciaire. » Il
» est bon qu'elle soit ornée, afin que le
» récit trop nu ne devienne pas insipide
» et ennuyeux ; mais cet ornement doit
» consister sur-tout dans le choix des ter-
» mes, dans une élégance sans apprêt,
» dans l'agrément et la variété des tournu-
» res. C'est un chemin qu'il faut rendre
» agréable pour l'abréger, mais où rien
» ne doit détourner du but. Comme la
» narration ne comporte pas les autres
» beautés de l'art oratoire, il faut qu'elle
» en ait une qui lui soit propre. C'est dans
» ce moment que le juge est plus attentif,
» et que rien n'est perdu pour lui. De plus,
» je ne sais comment il se fait qu'on croit
» avec plus de facilité ce qu'on a entendu
» avec plaisir. «

Il cite pour modele le récit du meurtre de Clodius, dans le plaidoyer pour Milon; et c'est en effet dans ce genre ce que l'antiquité nous a laissé de plus parfait.

Dans la confirmation ou l'exposé des preuves, la division des points principaux lui paraît essentielle. » Elle est fondée, » dit-il, sur la nature même qui veut qu'on » procede d'une chose à une autre; elle » aide beaucoup à la mémoire de celui qui » parle, et soutient l'attention de ceux qui » écoutent. « Mais en même-temps il blâme l'abus des subdivisions multipliées, » qui deviennent subtiles et minutieuses, » ôtent au discours toute sa gravité, le » hachent plutôt qu'elles ne le partagent, » coupent ce qui doit être réuni, et pro- » duisent la confusion et l'obscurité, pré- » cisément par le moyen inventé pour les » prévenir. «

Tous ces préceptes, comme on voit, sont applicables pour nous de plus d'une maniere, et par exemple, la manie de subdiviser est un des vices de la prédication: il est quelquefois fatigant dans Bourdaloue. Quant à ce grand précepte de l'ordre et de la méthode, il n'y en a point

de plus fécond ni de plus essentiel dans presque tous les genres de composition, mais sur-tout dans ce qui regarde l'enseignement. Il faut y avoir réfléchi, il faut même avoir mis la main à l'œuvre, pour sentir toute la difficulté et tous les avantages d'une bonne méthode et d'une disposition lumineuse. C'est une des parties de l'art, dont le ressort est caché, et dont on ne voit que l'effet sans savoir ce qu'il a coûté. Rien n'est plus nécessaire pour attacher le lecteur ou l'auditeur, que de lui montrer toujours un but, et de lui mettre dans les mains le fil qui doit le conduire; car l'esprit de l'homme est naturellement paresseux et veut toujours être mené : il est naturellement curieux, et a toujours besoin d'attendre quelque chose : c'est le secret de la méthode, et ce qui en fait le prix. C'est aussi par cette raison que pour enseigner bien moins qu'on ne sait il faut savoir beaucoup, et qu'on ne peut transmettre aux autres une partie de ses connaissances, sans les avoir long-temps et mûrement digérées. Avant d'introduire les autres dans une longue carrière, il ne suffit pas de l'avoir reconnue, il faut pou-

voir l'embrasser toute entiere d'un coup-d'œil, savoir tous les chemins par où l'on passera, dans quels endroits et combien de temps on veut s'arrêter, tout ce qu'on doit rencontrer sur son passage; et comment pourra-t-on suivre un guide avec confiance et avec plaisir, si lui-même a l'air de marcher au hasard et de ne savoir où il va? Quoi de plus fatigant qu'un écrivain qui veut vous communiquer des idées dont lui-même ne s'est pas rendu compte, qui loin de vous épargner de la peine ne vous montre que la sienne, veut répandre la lumiere dans les esprits quand le sien est couvert de nuages, et loin de vous apporter le fruit et le résultat de ses pensées, vous associe au travail de ses conceptions?

La confirmation et la réfutation nous conduisent aux preuves: les unes dépendent de l'avocat, les autres n'en dépendent pas. Les dernieres sont les témoins, les écritures, les sermens; les autres sont les argumens et les exemples. Les argumens se divisent en propositions générales et particulieres, et il s'ensuit qu'un orateur doit être bon logicien. Mais tout ce

détail n'est pas de notre sujet, et Quintilien lui-même après l'avoir traité à fond, avertit qu'il faut posséder la dialectique en philosophe et l'employer en orateur.

La péroraison que les Grecs appelaient récapitulation, ανακιφαλαιωσις, est la partie du discours où l'on rassemble toutes ses forces pour porter le dernier coup. C'est le triomphe de l'éloquence judiciaire, surtout chez les Anciens dont les tribunaux, entourés d'une foule innombrable de peuple, où même la tribune aux harangues, quand c'était lui qui jugeait, offraient un vaste théâtre à l'action oratoire. Là se développaient toutes les ressources du pathétique. Mais Quintilien avertit de ne pas s'y arrêter trop long-temps; il rappelle un mot d'un Ancien, déjà cité par Cicéron: *rien ne se seche si vîte que les larmes. Nil citius arescit lacrymâ.* »Le temps calme »bientôt les douleurs même réelles: com»bien doivent se dissiper plus facilement »les impressions illusoires, qui n'agissent »que sur l'imagination! Que la plainte ne »soit pas trop longue; sinon l'auditeur en »est fatigué, il reprend sa tranquillité, »et revenu de la pitié passagere qui l'avait

» saisi, il retrouve toute sa raison. Ne » laissons donc pas refroidir le sentiment, » et quand nous l'avons porté jusqu'où il » peut aller, arrêtons-nous, et n'espérons » pas que l'ame soit long-temps sensible à » des douleurs qui lui sont étrangeres. Là, » plus qu'ailleurs, il faut que le discours » non-seulement se soutienne, mais qu'il » aille toujours en croissant; tout ce qui » n'ajoute pas à ce qu'on a dit, ne sert » qu'à l'affaiblir, et le sentiment s'éteint » dès qu'il languit. «

Un autre avertissement qu'il donne, c'est de ne pas essayer le pathétique, si l'on ne se sent pas tout le talent nécessaire pour le bien manier. » Comme il n'y a » point d'impression plus puissante, lors- » qu'on parvient à la produire, il n'y en » a point qui refroidisse davantage, si l'ef- » fet est manqué. Il vaudrait cent fois mieux » alors laisser les juges à leurs propres dis- » positions; car en ce genre les grands » mouvemens, les grands efforts sont tout » près du ridicule, et ce qui ne fait pas » pleurer, fait rire. «

Les objets sensibles ont aussi beaucoup de pouvoir dans cette partie, comme la

vue des cicatrices, les blessures, les habits teints de sang, les enfans en larmes, les femmes en deuil, les vieillards en cheveux blancs. On en vit un exemple terrible, lorsqu'Antoine mit sous les yeux du peuple romain la robe sanglante de César. » On savait qu'il était tué; son corps était » déjà mis sur le bûcher; cependant ce vê- » tement ensanglanté offrit une image si » vive du meurtre, qu'il sembla qu'en ce » moment même on frappait encore Cé- » sar. « N'oublions plus ce qui a été si ridiculement et si malheureusement oublié parmi nous, qu'il est de la nature de l'homme d'être mené par des objets sensibles, et qu'il n'y a que des sots ou des monstres qui puissent se croire plus forts que la nature humaine.

Nous apprenons de Quintilien que les avocats de son temps faisaient d'autant plus d'usage de ces moyens, que tout les favorisait au barreau, et que d'ailleurs ils ne demandaient pas beaucoup d'imagination. Mais aussi il en fait voir le danger, lorsqu'on n'a pas apporté assez d'attention à s'assurer de toutes les circonstances du moment, et à prévoir tous les incon-

véniens. »Souvent, dit-il, l'ignorance et »la grossiéreté des cliens contredit trop »ouvertement les paroles et les mouve»mens de l'orateur. Ils paraissent insensi»bles, quand il les peint le plus affectés, »et rient même quelquefois, lorsqu'il les »représente tout en pleurs.« Il raconte à ce sujet un tour assez plaisant, qu'il joua lui-même à un avocat qui plaidait contre lui, pour une jeune fille que son frere, disait-elle, refusait de reconnaître. Au moment de la péroraison, l'avocat ne manqua pas de prendre la jeune personne dans ses bras, et sortant de son banc, il la porta dans le banc opposé où il avait vu ce frere, comme pour la lui remettre malgré lui, et la déposer dans le sein fraternel. Mais Quintilien qui avait vu de loin arriver cette figure de rhétorique, avertit d'avance son client de s'évader dans la foule, en sorte que l'avocat qui avait apporté cette enfant avec des cris et des mouvemens très-violens, ne trouva plus personne à qui la présenter, et déconcerté par ce contre-temps imprévu, n'imagina rien de mieux que de la reporter très-tranquillement, et de la remettre où il l'avait prise.

» Un autre, plaidant pour une jeune » femme qui avait perdu son mari, crut » faire merveille en exposant le portrait de » cet époux misérablement assassiné. Mais » ceux à qui il avait dit de montrer ce por- » trait aux juges au moment de la pérorai- » son, ne sachant pas ce que c'était qu'une » péroraison, chaque fois que l'orateur je- » tait les yeux de leur côté, ne manquaient » pas d'avancer le portrait; et enfin quand » on vint à le considérer, on vit que celui » que la veuve pleurait tant, était un vieil- » lard décrépit. On en rit si fort, qu'on ne » pensa plus au plaidoyer. «

» On sait ce qui arriva à Glycon. Il avait » amené à l'audience un enfant, dans la » pensée que ses cris et ses larmes pour- » raient attendrir les juges, et son précep- » teur était auprès de lui pour l'avertir » quand il faudrait pleurer. Glycon, plein » de confiance, lui adresse la parole, et » lui demande pourquoi il pleure: *c'est que* » *mon précepteur me pince.* « On a souvent conté ce fait comme étant de nos jours: on voit qu'il est de vieille date, comme tant d'autres contes.

Quintilien, pour achever de faire voir

le vice de tous ces moyens factices, que les jeunes gens apportaient de l'école des rhéteurs, raconte la leçon aussi piquante qu'ingénieuse, que donna Cassius Sévérus, l'un des meilleurs avocats de son temps, à un jeune orateur qui s'avisa de lui dire en l'apostrophant tout-à-coup: *Pourquoi me regardez-vous avec cet air farouche? Moi!* dit Cassius, *je n'y pensais seulement pas. Mais apparemment que cela est écrit dans votre cahier, et je vais vous regarder comme vous le voulez;* et en même-temps il lui lança un regard épouvantable.

Mais si Quintilien marque les écueils du pathétique, c'est pour en relever davantage le mérite et la puissance, quand il est heureusement mis en œuvre. » Bien » des gens savent trouver des raisons et » déduire des preuves; mais enlever les » juges à eux-mêmes, leur donner telle » disposition que l'on veut, les enflammer » de colere ou les attendrir jusqu'aux larmes, voilà ce qui est rare, voilà le vrai » table empire que l'éloquence a sur les » cœurs. Les argumens naissent d'ordinaire » du fond de la cause et le bon droit n'en

» manque pas, de sorte que celui qui ga-
» gne sa cause par leur moyen, peut croire
» qu'il n'avait besoin que d'un avocat.
» Mais quand il s'agit de faire une sorte
» de violence aux juges, c'est ce que les
» cliens ne peuvent nous apprendre, et ce
» qui ne se trouve point dans leurs mémoi-
» res. Les preuves font penser aux juges
» que notre cause est la meilleure; mais
» les sentimens que nous leur inspirons,
» leur font souhaiter qu'elle le soit, et no-
» tre affaire devient la leur. Aussi l'effet
» des argumens et des témoignages ne se
» manifeste que quand ils portent leur ar-
» rêt. Mais lorsqu'on vient à bout de les
» émouvoir, on sait, avant qu'ils soient
» levés de leur siege, quel sera leur juge-
» ment. Quand on les voit tout-à-coup
» fondre en larmes, comme il arrive quel-
» quefois dans ces belles péroraisons qui
» toucheraient les cœurs les plus insensi-
» bles, l'arrêt n'est-il pas déjà prononcé?
» Que l'orateur tourne donc tous ses ef-
» forts de ce côté, et qu'il s'attache parti-
» culiérement à cette partie de l'art sans
» laquelle tout le reste est faible et stérile:
» le pathétique est l'ame du plaidoyer. »

Les extrêmes se touchent, et Quintilien passe tout de suite à un moyen tout opposé, le rire et la plaisanterie. Il sent combien ce ressort est délicat à manier: il y faut la plus grande finesse de tact et la connaissance la plus juste de l'à-propos; il semble même que ce moyen soit en quelque sorte étranger à l'éloquence. Mais l'expérience prouve tout ce qu'il peut produire, et souvent une plaisanterie bien placée a fait tomber le plus grand appareil oratoire. »On a remarqué, dit-il, que cette es»pece de talent a manqué à Démosthene, »et que Cicéron en a abusé.« Quintilien, tout admirateur qu'il est de ce grand homme, avoue qu'il a trop aimé la raillerie, au barreau comme dans la conversation; mais il soutient que la plaisanterie de Cicéron est toujours celle des honnêtes gens et des gens de goût, qu'il avait soin de ne la placer ordinairement que dans l'interrogation des témoins, et dans cette partie de la plaidoirie qu'on appelait altercation, c'est-à-dire, lorsque les deux avocats dialoguaient contradictoirement. Si l'on veut d'ailleurs s'assurer de la mesure parfaite qu'il savait y garder, lorsqu'il

qu'il le fallait, il n'y a qu'à lire l'oraison pour Murena, où il plaidait contre Caton. Il fallait affaiblir l'autorité de ce redoutable censeur, sans blesser la vénération qu'il inspirait; il devait de plus garder lui-même la dignité de sa place, puisqu'alors il était consul. Il prit le parti de jeter sur le rigorisme des principes stoïques de Caton, une teinte de ridicule si légere et si douce, qu'il fit rire les auditeurs et les juges, sans que Caton fût en droit de se fâcher.

Il avait d'ailleurs des reparties qui portaient coup, celle, par exemple, qu'il fit à Hortensius, qui, plaidant pour Verrès, dit à propos d'une question que Cicéron faisait à un témoin. *Je n'entends pas les énigmes. Je m'en étonne*, répliqua Cicéron, *vous avez chez vous le sphinx.* Remarquez qu'Hortensius avait reçu de Verrès un sphinx d'airain, estimé comme un morceau précieux. La réplique, comme on voit, n'était pas un simple jeu de mots.

Je dirai encore en passant que ce mot, sur une femme qui prétendait n'avoir que trente ans, *je le crois; car il y en a vingt que je le lui entends dire*, ce mot qu'on a cité cent fois comme moderne, est de Cicéron.

Quintilien a classé et examiné les trois genres du discours oratoire: or, tout discours est composé de deux choses, les pensées et les mots. Les pensées dépendent de l'invention et de la disposition des parties, et il en a traité en parlant de tous les moyens que peut employer l'orateur, et de la maniere dont il doit les distribuer. Les mots dépendent de l'élocution, et c'est ce dont il lui reste à s'occuper. Car l'orateur a trois devoirs à remplir, d'instruire, de toucher, de plaire. Il instruit par le raisonnement; il touche par le pathétique; il plaît par l'élocution. » C'est, » continue Quintilien, de ces trois choses » la plus difficile, au jugement même des » orateurs. En effet, Antoine, l'aïeul du » triumvir, disait qu'il avait vu bien des » gens diserts et pas un homme éloquent. » Il appelait disert celui qui disait sur un » sujet ce qu'il fallait dire: il entendait par « éloquent celui qui disait comme il fa- » lait dire. Depuis lui, Cicéron nous a » dit aussi que savoir inventer et disposer » est d'un homme de sens; mais que sa- » voir exprimer est d'un orateur. En con- » séquence il s'est particuliérement étudié

» à bien enseigner cette partie de la rhéto-
» rique. Le mot même d'éloquence fait as-
» sez voir qu'il a raison. Car être éloquent,
» à proprement parler, n'est autre chose
» que de pouvoir produire au-dehors tou-
» tes ses pensées, toutes ses conceptions,
» tous ses sentimens et les communiquer
» aux autres; et sans cette faculté, tout ce
» que nous avons enseigné jusqu'ici de-
» vient inutile. Or, si l'expression ne donne
» pas à la pensée toute la force dont elle est
» susceptible, vous n'aurez rien fait qu'à
» demi. Voilà donc sur-tout ce qu'il faut
» apprendre, et à quoi l'art est absolu-
» ment nécessaire: voilà quel doit être
» l'objet de nos soins, de nos exercices, de
» notre imitation; voilà l'étude de toute la
» vie; voilà ce qui fait qu'un orateur l'em-
» porte sur un autre orateur, et qu'un style
» est plus parfait qu'un autre. Car les écri-
» vains asiatiques et ceux des Romains dont
» le goût est corrompu, n'ont pas toujours
» péché dans l'invention ou la disposition;
» mais les uns trop enflés ont manqué de me-
» sure dans la diction, et les autres, ou secs
» ou affectés, ont manqué de force dans le
» style. «

» Qu'on n'aille pas en conclure néan-
» moins qu'il ne faut s'occuper que des
» mots. Je me hâte d'aller au-devant de cet
» abus, que quelques personnes pour-
» raient faire de ce que je viens de dire.
» Il faut les arrêter tout court, et me décla-
» rer d'abord contre ces gens qui se consu-
» ment vainement à agencer des paroles,
» sans se mettre en peine des choses, qui
» sont pourtant les nerfs du discours. Ils
» cherchent l'élégance, qui est charmante en
» elle-même, il est vrai, mais quand elle est
» naturelle, et non pas quand elle est af-
» fectée. «

Quintilien se sert ici d'une comparaison dont la justesse est frappante, et très-propre à faire comprendre comment une qualité nécessaire pour faire valoir toutes les autres ne produit pourtant rien par elle-même, si elle est seule. » Ne voyons-
» nous pas que ces corps robustes que
» l'exercice a fortifiés, et qui ont un air de
» santé, tirent leur beauté des mêmes cho-
» ses qui font leur force? Tous leurs
» membres sont bien attachés, bien pro-
» portionnés; ils n'ont ni trop ni trop peu
» d'embonpoint, leur chair est à-la-fois

» ferme et vermeille; mais qu'ils se mon-
» trent à nous, peints de vermillon et cou-
» verts de fard, ils perdront à nos yeux
» toute la beauté que leur force leur don-
» nait. Je veux donc que l'on pense aux
» mots, mais que l'on soit encore plus oc-
» cupé des choses. Car d'ordinaire les
» meilleures expressions tiennent à la pen-
» sée même, mais par malheur nous les
» cherchons, nous les poursuivons comme
» si elles voulaient se dérober à nous.
» Nous ne croyons jamais que ce qu'il faut
» dire soit si près, et comme à notre por-
» tée; nous voulons le faire venir de loin;
» nous faisons violence à notre génie.
» C'est cette recherche qui nuit au dis-
» cours; car les termes qui plaisent le plus
» aux esprits sensés, sont simples comme le
» langage de la vérité; au contraire, ces
» mots qui ne montrent que la peine qu'on
» a eue à les trouver, n'ont pas la grace
» qu'ils affectent, ne laissent rien dans
» l'esprit et offusquent la pensée. Cepen-
» dant Cicéron avait déclaré assez nette-
» ment que le plus grand vice qu'un dis-
» cours puisse avoir, c'est de s'éloigner
» trop de la maniere ordinaire de parler.

» Mais apparemment Cicéron n'y entendait rien : c'est un barbare en comparaison de nous. Nous n'aimons plus rien de ce que la nature a dicté ; nous voulons non pas des ornemens, mais des raffinemens, comme si les mots pouvaient avoir quelque beauté, quand ils ne conviennent pas aux choses qu'ils veulent exprimer... Je conclus qu'il faut avoir un grand soin de l'élocution, pourvu qu'on sache bien qu'il ne faut rien faire pour l'amour des mots, les mots eux-mêmes n'ayant été inventés que pour les choses. «

SECTION III.

De l'élocution et des figures.

Quintilien distingue trois qualités principales dans l'élocution oratoire, la clarté, la correction, l'ornement. La clarté dépend sur-tout de la propriété et de l'arrangement naturel des mots ; la correction résulte de la régularité des constructions ; l'ornement naît de l'heureux emploi des figures. Il veut que la diction de l'orateur soit si claire que la pensée frappe

l'esprit, comme la lumiere frappe les yeux. Il a raison, sans doute, puisque ceux à qui l'orateur s'adresse ne peuvent l'entendre trop tôt ni trop bien; mais quoiqu'en général la premiere qualité du style soit la clarté, il serait trop rigoureux d'exiger qu'en tout genre d'écrire elle fût toujours portée au même point. Il est des matieres abstraites qui ne comportent que le degré de clarté proportionné à l'étendue et à la profondeur des idées et à l'attention du lecteur, et ce serait alors une prétention de la paresse, de vouloir que l'écrivain rendît sensible, au premier aperçu, ce qui, pour être entendu, a besoin d'être médité. Un ouvrage tel que le *Contrat Social* ou *l'Esprit des Lois*, ne peut pas se lire comme un ouvrage oratoire. La raison en est simple, c'est que le philosophe et l'orateur se proposent un but différent: l'un veut sur-tout vous forcer à réfléchir; l'autre ne doit pas même vous laisser le temps de la réflexion.

Pour ce qui regarde la propriété des termes, Quintilien observe qu'il ne faut pas prendre ce mot dans un sens trop littéral; car il n'y a point de langue qui ait

précisément un mot propre pour chaque idée, et qui ne soit souvent obligée de se servir du même terme pour exprimer des choses différentes. La plus riche est celle qui a le moins besoin de ces sortes d'emprunts, qui sont toujours des preuves d'indigence. Parmi nous, par exemple, on se sert du même mot pour dire qu'on aime le jeu et les femmes. Les Grecs avaient au moins un mot particulier pour signifier l'amour d'un sexe pour l'autre, ἔρως, et cette distinction était juste. Les Latins en avaient un, *pietas*, qui, en exprimant l'amour des enfans pour leurs parens, caractérisait un sentiment religieux, et cette idée était un précepte de morale.

Quintilien remarque aussi que la propriété des termes est si essentielle au discours, qu'elle est plutôt un devoir qu'un mérite. Je ne sais ce qui en était de son temps: on peut croire que les premieres études étant généralement plus soignées, l'habitude de s'énoncer en termes convenables, et d'avoir, en écrivant, l'expression propre, n'était pas très-rare. Aujourd'hui, si c'est un devoir, comme il le dit, ce devoir est si rarement rempli, qu'on peut, sans scru-

pule, en faire un mérite. Nous nous sommes tellement accoutumés à croire que tout se devine, et que rien ne s'apprend; il y a si peu de gens qui ayent cru devoir étudier leur langue, qu'il ne faut pas s'étonner, si, parmi ceux qui écrivent, il en est tant à qui la propriété des termes est une science à-peu-près étrangere. Il n'y a que nos bons écrivains à qui l'usage du mot propre soit familier. Lorsque nous en serons à la littérature moderne, nous serons peut-être étonnés de l'excès honteux d'ignorance, que l'on peut reprocher en ce genre à beaucoup d'auteurs qui ont eu de la réputation, ou qui même en conservent encore. Sans doute, il n'y a point d'écrivain qui ne fasse quelques fautes de langage, et celui-même qui se mettrait dans la tête de n'en jamais faire, y perdrait beaucoup plus de temps que n'en mérite un si minutieux travail. Mais il y a loin de quelques légeres inexactitudes, de quelques négligences, à la multitude des solécismes et des locutions vicieuses, que l'on rencontre de tout côté. Parmi les maux qu'a faits aux lettres ce déluge d'écrits périodiques, qui, depuis vingt-cinq

ans, inonde toute la France, il faut compter cette corruption épidémique du langage, qui en a été une suite nécessaire. Pour peu qu'on réfléchisse un moment, il est aisé de s'en convaincre. Mais je me réserve de développer cette vérité, lorsque je traiterai en particulier des journaux, depuis leur naissance jusqu'à nos jours. Avouons-le; ce qu'on lit le plus, c'est les journaux. Ils contiennent, en quelque genre que ce soit, la nouvelle du jour, et c'est en conséquence la lecture la plus pressée pour le plus grand nombre, et assez souvent la seule. Or, par qui sont faits ces journaux? (Je laisse à part les exceptions que chacun fera aussi bien que moi, et je parle en *général*) par des hommes qui certainement n'ont choisi ce métier facile et vulgaire, que parce qu'ils ne sauraient faire mieux, par des hommes qui savent fort peu, et qui n'ont ni la volonté ni même le temps d'en apprendre davantage. De plus, comment les lit-on, aussi légérement qu'ils sont faits. Chacun y cherche d'un coup-d'œil ce qui lui convient, et personne ne pense à examiner comme ils sont écrits: ce n'est pas là ce

dont il s'agit. Qu'arrive-t-il? Ces feuilles éphémeres, rédigées avec une précipitation qui serait dangereuse même pour le talent, à plus forte raison pour ceux qui n'en ont point, fourmillent de fautes de toute espece: il est impossible à un homme de lettres d'en lire vingt lignes, sans y trouver presque à chaque mot, l'ignorance ou le ridicule. Mais ceux qui sont moins instruits s'accoutument à ce mauvais style, et le portent dans leurs écrits ou dans leur conversation; car rien n'est si naturellement contagieux que les vices du style et du langage, et nous sommes disposés à imiter, sans y penser, ce que nous lisons, et ce que nous entendons tous les jours. Ce n'est pas ici le moment de porter jusqu'à la démonstration ce qui est assez prouvé pour quiconque a un peu réfléchi: je m'écarterais trop de mon objet, et celui-là est assez important pour être un jour traité à part. C'est alors qu'on sentira que les gens de lettres (et toutes les fois que je me sers de ce terme, je n'entends jamais par-là que ceux qui méritent ce nom), que les gens de lettres ne doivent être taxés ni d'humeur ni d'exagération, lorsqu'ils an-

noncent un si grand mépris pour ces malheureuses rapsodies, devenues l'aliment de la multitude. On verra que ceux qui les composent, ignorent le plus souvent la valeur des mots dont ils se servent, ne savent pas même construire une phrase, ni dire ce qu'ils veulent dire, prodiguent au hasard des mots techniques qu'ils n'entendent pas, et le style figuré dont ils n'ont pas la premiere idée. C'est dans les journaux que vous trouverez des *combats polémiques*, ce qui signifie des *combats combattans*. Pourquoi? c'est que le journaliste ne savait pas que polémique venant d'un mot grec πολεμος, qui signifie *guerre*, veut dire au propre ce qui a rapport à la guerre, et par extension au figuré, ce qui a rapport à la dispute: ainsi l'on dit des écrits polémiques, le genre polémique, une dissertation polémique. Il avait lu tous ces mots-là sans savoir ce qu'ils signifiaient, et il a mis, à tout hasard, des *combats polémiques*. Ailleurs vous trouverez qu'il faut voir cette actrice dans un rôle plus *conséquent*, pour dire dans un rôle plus important. Il faut pardonner aux garçons marchands de la rue

Saint-Denis de vous dire, en vous montrant une étoffe, *ceci est plus conséquent*, et de croire que *conséquent* est synonyme de ce qui est de conséquence. Mais n'est-ce pas une ignorance ignominieuse, dans un homme qui écrit, de se méprendre si grossièrement sur un mot si connu? Quel homme bien élevé ne sait pas que *conséquent* signifie ce qui est d'accord avec soi-même dans toutes ses parties? Quand une proposition est régulièrement déduite d'une autre, elle est *conséquente*: un homme est *conséquent*, lorsque sa conduite est d'accord avec ses principes, quand ses actions sont d'accord avec ses intérêts; et dans le cas contraire, il est *inconséquent*. Le peuple qui corrompt toujours le langage, parce qu'il n'en sait pas les principes, a trouvé plus court de dire *conséquent*, pour *de conséquence*; des écrivains ignorans l'ont répété, et par une suite de cet esprit d'imitation, dont je parlais tout-à-l'heure, des gens même qui devraient bien parler, font tous les jours la même faute.

Outre l'impropriété des termes, il assigne quelques autres causes de l'obscurité

qu'il faut éviter dans le style, comme l'usage fréquent des mots vieillis ou étrangers, ou particuliers à quelque province, l'embarras des constructions, la longueur des phrases, qui fait oublier à la fin ce qui a été mis au commencement, la concision affectée et excessive, qui retranche des mots nécessaires en voulant ôter le superflu. Quant à la correction, il recommande fort sagement de ne pas s'en occuper jusqu'au degré de scrupule, que nous nommons dans notre langue purisme. Cette sévérité vétilleuse qui se défend certaines irrégularités, que le langage familier a introduites même dans le style soutenu, est un défaut dans l'éloquence et un ridicule dans la conversation. C'est un travers où tombent quelques provinciaux, qui voulant faire voir qu'ils parlent bien, montrent seulement qu'ils ne connaissent pas cette aisance et ce naturel d'expression, l'un des caracteres particuliers de la bonne compagnie de la capitale, et qui est, à proprement parler, l'urbanité du langage, comme elle était autrefois l'atticisme dans Athènes. Quintilien rapporte à ce propos, que Théophraste fut recon-

nu pour étranger par une marchande d'herbes de cette ville; et comme on demandait à cette femme, à quoi elle s'en était aperçue, *c'est*, dit-elle, *qu'il parle trop bien*. Il conclut que la diction de l'orateur doit être telle, que les gens éclairés l'approuvent et que les ignorans l'entendent.

Il vient enfin aux ornemens du discours, aux figures, grand sujet pour les rhéteurs, mais dont il ne convient de traiter didactiquement que dans un livre fait exprès, et qui ne doivent nous fournir ici que quelques observations sur leur origine, leur usage et leur abus. Il ne s'agit pas en effet de recommencer notre rhétorique, et de plus, il faut l'avouer, c'en est bien la partie la plus frivole. Quand on veut expliquer cette nombreuse nomenclature, rien ne ressemble plus à la leçon de M. Jourdain, à qui l'on enseigne gravement de quelle maniere il ouvre la bouche pour faire un *O*. La catachrese, et l'hyperbate, et la synecdoche, et l'antonomase, ces monstres des classes, épouvantail des enfans, sont à-peu-près comme leurs poupées qu'ils trouvent creuses en dedans, quand ils les ont déchirées.

N'est-on pas bien avancé, lorsqu'on sait qu'en disant l'orateur romain, au lieu de Cicéron, on fait une antonomase, c'est-à-dire qu'on met une qualification à la place d'un nom propre, que lorsqu'on dit les mortels au lieu des hommes, on fait une synecdoche, parce qu'on prend le plus pour le moins; que lorsqu'on dit une feuille de papier, on fait une catachrese ou un abus de mots, parce qu'on applique par extension au papier le mot de feuille, qui ne convient qu'aux végétaux? Tous ces noms scientifiques donnés aux différentes modifications du langage, n'apprennent ni à mieux parler ni à mieux écrire, et ne peuvent occuper avec quelque utilité que ceux qui veulent faire une analyse métaphysique des différens procédés d'une langue, soit que le besoin, ou la commodité, ou l'agrément les ait fait naître, soit que les passions et l'imagination les ayent employés pour ajouter à la force de l'expression. Par exemple, si l'on dit une feuille de papier, c'est évidemment par nécessité: le mot propre manquant pour l'objet, l'on a eu recours à ce qui en approchait le plus, et comme une

feuille d'arbre est plate, mince et légere comme du papier, on a dit feuille de papier, quoique le papier n'ait point de feuilles. D'autres figures ont été inventées pour la variété et l'agrément, et c'est ainsi qu'on a pris la partie pour le tout, le contenant pour le contenu, la cause pour l'effet, le signe pour la chose signifiée, etc. L'imagination alors s'est portée sur la partie de l'objet qui l'avait le plus frappée, comme lorsqu'on dit une voile pour un vaisseau, le trône pour l'autorité royale, une excellente plume, pour un excellent écrivain. C'est ainsi que se sont formés les tropes ou conversions de mots, c'est-à-dire les figures de diction, par lesquelles un mot est détourné de sa propre signification pour en prendre une autre. Voilà ce qu'il faudrait dire aux commençans, pour les accoutumer à se rendre compte des expressions dont ils se servent, et les familiariser avec les notions primitives de la formation des langues. Mais on s'en tient au technique qui les effraie, et qu'ils apprennent sans l'entendre. On leur demande gravement ce que c'est qu'une métonymie, ce qui d'abord leur

fait une frayeur horrible; car il faut bien leur pardonner d'être comme Pradon,

Qui croyait ces grands mots des termes de chimie.

BOIL.

Et quand ils sont parvenus à dire ce que c'est, ils n'en sont gueres plus avancés: ils oublient bientôt le mot même, parce qu'on ne leur a pas rendu la chose assez sensible, et qu'elle leur a été présentée sous un appareil pédantesque. Il faudrait au contraire leur dire: n'ayez pas peur; les mots grecs n'y font rien; il a bien fallu s'en servir, parce que notre langue n'a pas de mots combinés, et que métonymie est plus court que transposition de nom; mais d'ailleurs c'est la chose la plus simple. On dit une flotte de cent voiles, au lieu d'une flotte de cent vaisseaux, et l'on prend ainsi la partie pour le tout: pourquoi? C'est que la premiere chose qui frappe les yeux dans un grand nombre de navires, ce sont les voiles, et que le moyen le plus court pour dénombrer une flotte, c'est de compter les voiles; ainsi, cette métonymie ou transposition de nom n'a été employée que par une suite naturelle de la premiere impression que l'ob-

jet faisait sur la vue. Avec cette méthode on habituerait les enfans à penser, et le mot resterait plus aisément dans leur mémoire, lorsqu'il serait attaché à une idée.

Cette figure est d'un usage si familier, qu'il n'y a personne qui ne s'en serve à tout moment et sans y penser. Dans l'éloquence et dans la poésie, il y a mille moyens de la varier et d'en tirer des effets nouveaux; mais le degré de hardiesse qu'on y met et qui en fait tout le prix, doit être mesuré sur les circonstances et sur la nature du sujet. C'est la métonymie qui fait toute la beauté de ces deux vers de *l'Orphelin de la Chine*:

[redacted]s vainqueurs ont parlé: *l'esclavage en silence*
Obéit à leur voix dans cette ville immense.

L'expression est neuve: c'est la première fois qu'on s'est servi du mot d'esclavage, qui signifie la condition des esclaves, pour exprimer les esclaves eux-mêmes pris collectivement: c'est en cela que consiste la figure: mettez à la place les *esclaves en silence*, et tout l'effet est détruit. D'où vient cette différence? Ce n'est pas seulement de ce que les *esclaves en silence* n'aurait

rien qui fût au-dessus de la prose, mais c'est que le poëte, en personnifiant *l'esclavage*, agrandit le tableau, et par une expression vaste vous montre toute une ville, une *ville immense*, habitée par *l'esclavage* seul, et par *l'esclavage en silence*. Ce sont là des traits de maître; mais ôtez cette figure de la place où elle est, ôtez-la d'un sujet où l'imagination est déjà élevée par de magnifiques peintures des exploits de Gengiskan, par l'idée d'un peuple conquérant du monde, par la pompe du style oriental dont la piece a reçu l'empreinte dès les premiers vers; transportez-la dans Mérope ou dans Oreste; elle y paraîtra trop poétique, elle sera froidement fastueuse, et ne peindra rien. Supposons que dans Oreste, l'auteur, voulant peindre la consternation des habitans d'Argos sous la tyrannie d'Egysthe, eût fait dire à Pammene:

L'esclavage en silence obéit à sa voix.

C'était un luxe de poésie, déplacé dans la bouche d'un vieillard affligé qui pleure son maître, et les connaisseurs n'auraient remarqué ce vers que pour le critiquer.

C'est pourtant, si l'on y prend garde, absolument la même idée: dans les deux cas il s'agit de représenter un peuple qui tremble, et qui se tait sous une domination étrangere. Mais combien les circonstances doivent changer le caractere du style! Voyez comment l'auteur d'Oreste fait parler Pammene, lorsqu'il se plaint à Oreste de la lâcheté du peuple d'Argos.

Hélas! le citoyen, timidement fidelle,
N'oserait en ces lieux imiter ce saint zele.
Dès qu'Egysthe paraît, la piété, Seigneur,
Tremble de se montrer, et rentre au fond du cœur.

Voilà deux tableaux dont le fond est le même, mais dont la couleur est bien différente: c'est que dans l'un, le poëte en traçant l'épouvante qu'a répandue l'invasion des Tartares dans le plus grand empire du monde, ne veut parler qu'à l'imagination, par une peinture qui n'est qu'accessoire, et ne tient pas au fond du sujet: il se permet donc très-à-propos l'éclat et la hardiesse des expressions. Mais dans l'autre, il veut parler au cœur, parce qu'à cette faiblesse timide du peuple d'Argos, tient le retardement d'une vengeance légi-

time ; qui est précisément le sujet de la piece. Il se sert donc, non pas d'expressions magnifiques, mais d'expressions touchantes, propres à inspirer l'intérêt, la pitié, l'indignation :

La piété, Seigneur,
Tremble de se montrer, et rentre au fond du cœur.

Ce rapport continuel du style au sujet est si important, sur-tout dans les ouvrages dramatiques, où tout doit tendre au même effet, que, d'un bout à l'autre d'une piece, chaque expression doit être, en quelque sorte, subordonnée à un caractere et à un but général. Mais ce sentiment si juste des convenances, qui produit la perfection du style, est une espece de magie, qui non-seulement n'est donnée qu'à très-peu d'hommes, mais qui même a nécessairement peu de juges : il faut beaucoup de réflexion pour l'apercevoir, et assez volontiers on jouit de son plaisir sans songer à en chercher les causes. Il n'est pas si rare qu'on le croit, d'avoir une certaine justesse d'esprit, et ce qui le prouve, c'est que le vrai en tout genre ne manque guères son effet sur les hommes rassemblés ;

mais il n'est pas très-commun d'exercer son esprit ni de réfléchir sur ses lectures. C'est là ce qui fait que les grands écrivains sont plus généralement admirés que parfaitement sentis; mais c'est en même-temps une raison pour excuser ceux que le sentiment réfléchi de la perfection rend plus passionnés pour tout ce qui s'en approche, et plus séveres pour ce qui s'en éloigne. Il faut songer que l'une de ces deux impressions ne peut pas exister sans l'autre. Quand on relit sans cesse avec délices ceux qui possedent ce rare et grand talent d'imprimer à chaque ligne la couleur du sujet, comment supporter cette foule d'écrivains qui n'en ont pas même l'idée, qui font, de toutes sortes de teintes rassemblées au hasard, une bigarrure monstrueuse? En faut-il davantage, pour que dès la premiere page, un lecteur un peu exercé reconnaisse un homme étranger à son art? Pourquoi, parmi tant de pieces de théâtre, en est-il si peu dont on puisse soutenir la lecture? il n'en faut pas chercher ailleurs la raison. Mais d'un autre côté pourquoi trouvera-t-on si souvent l'homme de lettres occupé à relire Racine et Voltaire, que

tout le monde sait par cœur? c'est que chaque fois qu'il les lit, il y trouve une foule de jouissances particulieres, qu'il ne faut pas envier à l'homme sensible qui a dévoué sa vie aux beaux arts, puisque ces jouissances sont les plus douces et les plus pures, je dirais presque les seules, qui lui tiennent lieu des sacrifices qu'il a faits et des dégoûts qu'il peut éprouver.

Boileau avait raison de se moquer de Pradon, qui ne savait pas ce que c'était qu'une métonymie; mais dans le même endroit il a tort, ce me semble, d'en vouloir justifier une que l'on avait censurée et qui méritait de l'être. Vous verrez, dit-il, dans une épître à ses vers,

Vous verrez mille auteurs pointilleux,
Piece à piece épluchant vos sons et vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles.
Traiter tout noble mot de terme hasardeux,
Et dans tous vos discours, comme monstres hideux,
Huer la métaphore et la métonymie,
Grands mots que Pradon croit des termes de chimie.
Vous soutenir qu'un lit ne peut être *effronté*, etc.

C'est dans la satyre contre les femmes qu'il s'était servi de cette expression.

T'accommodes-tu mieux de ces douces Ménades,
Qui dans leurs vains chagrins, sans mal toujours malades,
Se font des mois entiers, sur un *lit effronté*,
Traiter d'une visible et parfaite santé?

Je louerai volontiers le dernier vers. Il y a vraiment de l'art à cette contradiction apparente : *se faire traiter d'une santé parfaite*, comme on se fait traiter d'une maladie, exprime très-bien l'inconséquence d'une fausse malade, qui veut qu'on la guérisse d'un mal qu'elle n'a pas ; mais je trouve abusive et forcée la figure qui attribue au lit *l'effronterie* de la malade. Il faut, comme l'observe très-judicieusement Dumarsais dans son excellent traité des Tropes, que dans toute figure l'imagination aperçoive toujours un rapport clair et prochain. Ainsi l'on dirait très-bien un lit adultere, un lit criminel, quoique dans la réalité un lit ne soit pas plus *adultere* ni *criminel*, qu'il n'est *effronté*; mais l'esprit saisit sur-le-champ le rapport des idées, et voit dans le lit l'instrument de l'adultere et le théâtre du crime; et comment voir de *l'effronterie* dans un lit? Au reste, cette faute est la seule de ce genre qui soit dans

tous les ouvrages de Boileau, et l'on n'en est que plus fâché que cet esprit si judicieux, qui plus d'une fois eut la sagesse de profiter du peu qu'il y avait de bon sens dans les mauvaises critiques dont on l'accablait, ait voulu précisément s'obstiner à défendre la faute la plus évidente qu'il eût commise.

Je renvoie à ce même traité des Tropes que je viens de citer, et aux autres ouvrages relatifs au même sujet, ceux qui voudront étudier en détail l'artifice des figures ; car il ne faut redire nulle part, ni sur-tout ici, ce qu'on peut trouver dans les livres ; mais il faut bien s'arrêter un moment sur celle qui est en même-temps la plus générale, la plus variée et la plus belle de toutes les figures de mots, la métaphore. Le nom même en est devenu tellement usuel, qu'il a perdu sa gravité scholastique. Cependant la définition en est un peu abstraite ; mais comme toutes les définitions, elle s'éclaircit bientôt par les exemples. On peut définir la métaphore, une figure par laquelle on change la signification propre d'un mot en une autre signification, qui ne convient à ce mot

qu'en vertu d'une comparaison qui se fait dans l'esprit. Ainsi quand on dit que le mensonge prend les couleurs de la vérité, le mot *couleurs* n'est plus dans son sens propre; car le mensonge n'a pas plus de couleurs que la vérité, *couleurs*, veut donc dire ici apparences; mais l'esprit saisit sur-le-champ le rapport qui existe entre les *couleurs* et les apparences, et la figure est claire. La métaphore a cet avantage, dit très-bien Quintilien, que, graces à elle, il n'y a rien que l'on ne puisse exprimer. Mais ni lui, ni Dumarsais, ni aucun rhéteur, que je sache, n'a songé à remonter à la véritable origine de la métaphore, qui pourtant me paraît assez facile à reconnaître. La métaphore passe presque toujours du moral au physique, parce que toutes nos idées venant originairement des sens, nous sommes portés à rendre nos perceptions intellectuelles plus sensibles par leurs rapports avec les objets physiques: de-là vient que presque toutes les métaphores sont des images, et des espèces de similitudes et de comparaisons. Quand je dis d'un homme en colere, *il est comme un lion*, c'est une similitude:

j'exprime la ressemblance générale entre un homme irrité et un lion. Si je vais plus loin et que je dise: tel qu'un lion, qui, les yeux étincelans et se battant les flancs de sa queue, s'élance avec un rugissement terrible; tel etc., je détaille les circonstances de la similitude et je fais une comparaison. Si je dis simplement, quand cet homme est en fureur, c'est un lion, je fais une métaphore, et la métaphore comme on voit, n'est au fond qu'une comparaison abrégée qu'acheve l'imagination.

Cette figure est donc née de notre disposition habituelle à comparer nos affections morales avec nos sensations, et à nous servir des unes pour exprimer plus fortement les autres. On a dit qu'un homme était *bouillant de colere*, parce qu'on a senti que cette passion donnait au sang un mouvement et une agitation extraordinaire, semblable au bouillonnement de l'eau sur le feu. C'est de la même maniere que nous sommes *enivrés*, *consumés*, *glacés*, *embrâsés*, *noircis*, *flétris*, etc. Une seule de ces métaphores expliquée suffit pour faire connaître la nature de toutes les autres. Mais il y en a aussi

où les objets matériels sont comparés entre eux. On a dit *la fleur de l'âge*, parce que l'éclat et la fraîcheur de la premiere jeunesse a rappelé les végétaux quand ils fleurissent. On a dit *les glaces de la vieillesse*, parce qu'on a vu qu'elle enchaînait les articulations et arrêtait les mouvemens, à-peu-près comme la glace, en se formant, ôte à l'eau sa fluidité.

Cette figure et la métonymie, qui est elle-même une espece de métaphore, sont celles dont l'usage est le plus fréquent dans le discours. Elles sont à la portée du peuple, comme de l'orateur et du poëte. Tous les hommes figurent plus ou moins leur langage, selon qu'ils sont plus ou moins affectés, et qu'ils ont plus ou moins d'imagination; et la métaphore est la plus belle de toutes les figures, parce qu'elle réunit deux idées dans un même mot, et que ces deux idées deviennent plus frappantes par leur réunion. Quand on dit que la beauté se flétrit, le mot de *flétrir* se rapporte également aux femmes et aux fleurs, et cet assemblage si naturel et si intéressant plaît à l'imagination. Mais de ce que la métaphore est par elle-même si

commune, il s'ensuit encore que c'est le choix qui en fait le mérite. Il faut qu'elle soit juste, c'est-à-dire qu'elle exprime un rapport fondé sur la nature des choses. Rien n'est plus choquant qu'une figure incohérente : comme elle annonce la prétention d'une beauté, elle est fort au-dessous du terme propre, si elle manque son effet. On s'est moqué avec raison de ces vers de Rousseau :

Et les jeunes zéphirs, de leurs chaudes haleines,
Ont *fondu l'écorce* des eaux.

L'image est fausse; car on ne peut pas fondre une *écorce*. Il faut de plus que la métaphore soit nécessaire, c'est-à-dire qu'elle ait plus de force que le mot propre, sans quoi celui-ci est préférable. Elle n'est faite, dit ingénieusement Quintilien, que pour remplir une place vacante, et quand elle chasse le terme simple, elle est obligée de valoir mieux. Il faut encore qu'elle soit adaptée au sujet, et qu'il n'y ait pas trop de disproportion dans les idées dont elle n'est qu'une comparaison implicite. Ainsi on a eu raison de blâmer ce vers, où l'on

dit en parlant d'un cocher qui assujettit ses chevaux au frein :

> Il soumet l'attelage à l'*empire* du mords :

l'idée d'*empire* est trop grande pour un mords de cheval. Il faut aussi se garder de tirer la métaphore d'objets bas et dégoûtans. Corneille a péché contre cette regle, lorsqu'il a dit en parlant des soldats de Pompée :

> Dont plus de la moitié *piteusement* étale
> Une indigne *curée* aux vautours de Pharsale.

Le mot de *curée* offre une image qui dégoûte, et que rejette le style noble. *Piteusement* n'est pas une figure, mais ne devait pas non plus entrer dans une tragédie : il ne convient pas au style soutenu. Enfin quand la métaphore aurait toutes les qualités requises, il ne faut pas la prodiguer ; car alors on tombe dans l'affectation et la monotonie, deux mortels défauts en tout genre.

L'allégorie, considérée comme figure de style, et dans le langage des rhéteurs, n'est proprement qu'une métaphore continuée : car elle consiste à dire une chose pour en

faire entendre une autre. Quand le sens est parfaitement clair, et que les rapports ne sont ni trop multipliés ni appelés de trop loin, cette figure peut être d'un très-bel effet dans l'éloquence et dans la poésie. Dans la tragédie de *Rome sauvée*, Catilina dit, en parlant de Cicéron :

Sur le vaisseau public, ce pilote égaré,
Présente à tous les vents un flanc mal assuré;
Il s'agite au hasard; à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.

Il n'y a pas là une seule expression qui ne soit employée dans un sens détourné. Le vaisseau, c'est la république; le pilote c'est Cicéron; les vents, sont les ennemis de l'Etat; la tempête, c'est la conjuration; cette suite de métaphores forme ce qu'on appelle une allégorie. On sent combien il est essentiel qu'elles soient toutes bien cohérentes; une seule qui s'écarterait de la première idée établie, gâterait tout. C'est un défaut trop fréquent dans les épîtres de Rousseau :

Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent que peut faire souffler
Dans les fourneaux d'une tête échauffée,
Fatuité sur *sottise greffée*,

Dans les trois premiers vers, la métaphore, quoique forcée dans l'expression, est au moins suivie dans les objets. *Les fourneaux d'une tête* sont une figure peu naturelle; mais on conçoit du moins que le *vent souffle dans les fourneaux;* ce qu'on ne peut pas concevoir, c'est que *la fatuité greffée sur la sottise fasse souffler le vent.* Ici la justesse des rapports physiques est détruite : elle l'est encore plus dans les vers suivans de la même épître.

C'est l'emphatique et burlesque étalage
D'un faux sublime, *enté* sur l'assemblage
De ces grands mots, *clinquant* de l'oraison,
Enflés de vent et vides de raison.

La métaphore est triplement mauvaise, parce qu'elle change trois fois d'objet. Voilà le sublime *enté* sur de grands mots, qui sont du *clinquant* : comment peut-on être *enté* sur du *clinquant?* Le premier ne peut se rapporter qu'aux arbres; le second qu'à des compositions métalliques; et puis, comment du *clinquant* peut-il être *enflé de vent?* c'est encore un troisieme ordre de choses. Il ne faut pas dissimuler combien ce style est vicieux : il est d'autant moins

excusable, que l'auteur en ce même endroit veut donner des leçons de goût, et tombe précisément dans les défauts qu'il reproche aux autres. Ce n'est pas que pour être en droit de reprendre des fautes, il faille absolument n'en commettre aucune ; car en ce cas qui oserait *jeter la premiere pierre* au mauvais goût? Mais il est bien malheureux et bien mal-adroit de parler de vers

Enflés de vent et vides de raison,

en même-temps qu'on en donne l'exemple. Prenons-en un tout contraire dans un grand poëte, que Rousseau, aveuglé par la haine, attaquait dans cette épître, et voulait particuliérement désigner. La Henriade va nous offrir un modele de ces métaphores continues qui forment l'allégorie: elle est soutenue pendant dix vers sans la moindre apparence d'effort, ni le moindre défaut de justesse, mérite en ce moment le plus remarquable pour nous, indépendamment de tous les autres. Il fallait peindre Henri III, (à l'instant où la ligue commence à éclater contre lui,) faisant un effort passager pour sortir de son indolence, mais démêlant mal ses intérêts, apercevant à

peine ses dangers, et bientôt oubliant tout pour se replonger dans le sein des plaisirs et de la mollesse. Voilà le propre : voici le figuré.

Henri se réveilla du sein de son ivresse :
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis,
Mais du jour importun ses regards éblouis
Ne distinguerent point, au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondaient sur sa tête ;
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las et se rejetant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris et parmi les délices,
Tranquille, il s'endormit au bord des précipices.

Le tableau est achevé, et comme toutes les couleurs en sont graduées ! Comme les nuances sont bien marquées ! Cette césure qui coupe le vers à la premiere syllabe, *las — et se rejetant*, c'est la faiblesse accablée qui retombe. Et dans le dernier vers, cette césure à la troisieme syllabe, *tranquille, — il s'endormit*, c'est l'indolence qui s'endort. Voilà pour ce qui regarde l'usage de l'allégorie dans le discours. Quant à l'abus, observons que plus il y a de mérite à soutenir cette figure dans

une étendue raisonnable, plus il y a de mal-adresse à la prolonger au-delà des bornes. Il y a dans certains livres de nos jours des exemples d'une continuation de la même métaphore pendant quatre pages; c'est alors un jeu d'esprit aussi ridicule qu'insipide, et que les sots prennent pour de l'imagination.

Nous donnons un sens plus étendu à l'allégorie, quand nous appelons de ce nom une fiction poétique, où des êtres moraux sont personnifiés, comme le Temple de l'Amour dans la Henriade, l'Episode de la Mollesse dans le Lutrin, et tant d'autres. Il y a aussi d'autres allégories plus courtes et renfermées dans un petit nombre de vers, qui forment une variété agréable dans la poésie morale ou didactique. Tels sont ces vers de Voltaire dans le Discours sur la modération:

Jadis trop caressé des mains de la Mollesse,
Le Plaisir s'endormit au sein de la Paresse.
La langueur l'accablait; plus de chant, plus de vers,
Plus d'amour, et l'Ennui détruisait l'univers.
Un dieu qui prit pitié de la nature humaine
Mit auprès du *Plaisir le Travail* et la Peine.
La Crainte l'éveilla, l'espoir guida ses pas;
Ce cortege aujourd'hui l'accompagne ici bas.

Lemierre a très-bien caractérisé l'Allégorie dans ce vers de son poëme de *la Peinture*:

L'Allégorie habite un palais diaphane.

Et dans le même poëme, il en fait un très-bel usage, en traçant le portrait allégorique de l'Ignorance.

Il est une stupide et lourde déité:
Le Tmolus autrefois fut par elle habité.
L'ignorance est son nom: la Paresse pesante
L'enfanta sans douleur aux bords d'une eau dormante.
Le Hasard l'accompagne, et l'Erreur la conduit:
De faux pas en faux pas, la Sottise la suit.

Les anciens hiéroglyphes des Egyptiens, des Scythes, et de quelques autres peuples de l'Asie, étaient des especes d'allégories qui parlaient aux yeux; mais moins ingénieuses, à en juger par ce que nous en connaissons, que les fables emblématiques des Grecs, dont notre poésie moderne s'est enrichie. Quand le roi des Perses, Darius Ier: dans son expédition contre les Scythes, se fut engagé témérairement dans leurs vastes solitudes, où il perdit une grande partie de son ar-

mée, ils lui envoyerent un ambassadeur, qui, sans lui rien dire, lui présenta de leur part, cinq flêches, un oiseau, une souris, une grenouille, et se retira. Il fut question de savoir ce que signifiait cette ambassade énigmatique. Un Persan, qui avait quelque connaissance du caractere et du langage de ce peuple, expliqua ainsi leurs présens: » A moins que vous ne » puissiez voler dans les airs comme les » oiseaux, ou vous cacher sous la terre » comme les souris, ou dans les eaux » comme les grenouilles, vous n'échappe- » rez pas aux flêches des Scythes. « Il se trouva qu'il avait bien deviné. Mais Darius avait interprété cet emblême d'une maniere toute différente, et pourtant tout aussi plausible. Il prétendait que c'était un témoignage de la soumission des Scythes, qui lui faisaient hommage des animaux nourris dans les trois élémens, et lui abandonnaient leurs armes. C'est une mauvaise allégorie que celle qui n'a qu'une intention, et qui en offre deux. C'est p[ar] la même raison que les apologues, [qui] sont encore une autre espece d'allégo[rie] doivent avoir un sens unique et cl[air]

Dans tout ce qui a pour objet de laisser apercevoir une vérité voilée, on doit faire en sorte que le voile ne la cache pas, mais laisse seulement le plaisir de l'entrevoir. Le masque de la comédie doit être ressemblant sans charge et sans grimace, et le voile de l'allégorie doit être artistement tissu, mais transparent.

On connaît le trait de Tarquin le Superbe, lorsque son fils, tout puissant dans la ville de Gabie, lui envoya demander ce qu'il devait faire. Tarquin, qui se promenait dans son jardin, se mit à abattre les têtes des pavots avec une baguette qu'il tenait à la main, et renvoya le député sans autre réponse: c'était une allégorie muette. Le fils l'entendit comme il convenait à un homme élevé par un tyran, et trouva moyen de faire périr les principaux des Gabiens, pour livrer la ville à son pere.

Nous voilà un peu loin des figures de rhétorique; mais tous ces faits de différente nature servent à prouver que les principes des arts sont soumis à la même logique et à la même loi des rapports, qui sert à expliquer les actions humaines, et

à en faire connaître les ressorts; et c'est pour cela que la rhétorique du penseur Aristote, qui écrivait pour des hommes, et non pas pour des écoliers, est en partie un traité de morale.

L'ironie, l'ellipse, l'hyperbole, sont si connues que leurs noms même, quoique grecs et didactiques, sont de la langue habituelle. L'ironie équivaut à une autre figure, appelée antiphrase ou contre-vérité; car elle a toujours pour but de faire entendre le contraire de ce qu'elle dit. Elle peut, selon les occasions, appartenir également à la gaîté, au courroux, au mépris; ces derniers peuvent donc l'introduire dans le style noble, et dans les sujets les plus hauts, mais rarement; car il ne faut pas laisser le temps de sentir qu'elle est voisine de la plaisanterie. L'ironie est quelquefois la dernière ressource de l'indignation et du désespoir, quand l'expression sérieuse leur paraît trop faible, à-peu-près comme dans ces grandes douleurs qui égarent un moment la raison, un rire effrayant prend la place des larmes qui ne peuvent pas couler. Tel est cet endroit admirable du rôle d'C

dans Andromaque, lorsqu'après avoir tué Pyrrhus, pour plaire à Hermione, il apprend qu'elle n'a pu lui survivre, et qu'elle vient de se donner la mort.

Grace au ciel, mon malheur passe mon espérance.
Oui, je te loue, ô ciel! de ta persévérance, etc.

Il finit par ce vers si terrible :

Eh bien! je suis content, et mon sort est rempli.

Ce mot, *je suis content*, dans la situation d'Oreste, est le sublime de la rage, et ceux qui se rappellent d'avoir entendu prononcer ce vers à l'inimitable Lekain, avec de levres tremblantes, les dents serrées et un sourire infernal, peuvent avoir une idée de ce que c'est que la tragédie, quand l'ame de l'acteur peut sentir comme celle du poëte.

L'ellipse ou omission, qui consiste à supprimer, un ou plusieurs mots, pour ajouter à la précision, sans rien ôter à la clarté, est une des figures les plus communes du langage ordinaire. La plupart des ellipses de ce genre sont ce qu'on appelle des phrases faites; mais celles qu'invente le génie du style, pour avoir une

marche plus rapide et une impulsion plus forte, doivent être moins fréquentes dans l'éloquence que dans la poésie. On sait que cette derniere a obtenu plus de liberté, précisément parce qu'elle a plus d'entraves ; et d'ailleurs, il convient qu'en général le poëte ose plus que l'orateur. Au reste, les ellipses oratoires et poëtiques sont plus difficiles dans notre langue que dans celles des Anciens, parce que ses procédés sont plus méthodiques, et qu'elle est, par sa nature, forcée pour ainsi dire, à la clarté. On peut encore remarquer que le style des historiens est plus favorable à la concision elliptique que celui des orateurs: les premiers donnent plus à la réflexion, et les autres attendent plus de l'effet du moment.

Les auteurs latins qui ont le plus d'ellipses, sont Salluste et Tacite. Leur diction serrée, et qu'il faut souvent suppléer, est toute différente de celle de Cicéron, et devait l'être. Celui qui voulait émouvoir, ne devait pas négliger l'harmonie qui naît de l'arrondissement et des cadences nombreuses, l'un des ressorts avec lesquels on meut les multitudes assemblées;

les deux historiens voulaient sur-tout faire penser, et la concision avertit d'être attentif.

L'hyperbole n'est pas moins du langage familier que l'ellipse ; mais comme on est accoutumé à la réduire à sa juste valeur, l'abus qu'on en fait tous les jours, n'empêche pas qu'elle ne puisse entrer heureusement dans le style noble, et surtout dans les sujets où notre esprit est monté au grand, comme dans l'ode et l'épopée. Alors, comme il est naturel à l'imagination une fois émue, d'agrandir jusqu'à un certain point les objets, on peut en ce genre la servir à son gré ; mais il ne faut lui montrer que ce qu'elle peut naturellement se figurer; car outrer l'hyperbole, c'est exagérer l'exagération. On admire avec raison ces beaux vers qui terminent le second chant de la Saint-Barthélemy :

Et des fleuves français les eaux ensanglantées
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

On sait bien qu'il y a quelque chose au-de là de l'exacte vérité; mais ici la vérité est en elle-même si terrible, qu'on n'a-

perçoit pas ce que le poëte y ajoute. Au contraire, lorsque Théophile, retiré dans le midi de la France, dit au roi Louis XIII,

On m'a mis, loin de votre empire,
Dans un désert où les serpens
Boivent les pleurs que je répands,
Et soufflent l'air que je respire:

on sent que l'hyperbole est un peu forte, même quand il aurait été dans les déserts de l'Afrique.

Une figure tout opposée à celle-ci, et dont le nom grec est trop scientifique et trop peu connu pour être cité ici (*), est celle qu'on peut appeler en français la diminution: c'est l'art de paraître affaiblir par l'expression ce qu'on veut laisser entendre dans toute sa force. C'est avec cette adresse que s'exprime Iphigénie lorsqu'elle dit à son pere, après avoir paru résignée à obéir:

Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense,
Si d'une mere en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose dire, Seigneur, qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour *ne pas souhaiter* qu'elle me fût ravie.

(*) La *litote*.

Ne pas souhaiter! l'expression est bien faible; mais comme cette retenue même, après ses protestations d'obéissance, en laisse entendre au cœur d'un pere plus qu'elle n'en dit! De même lorsque Chimene tout en larmes, dit à Rodrigue:

Vas, *je ne te hais point.*

Croit-on qu'elle se contente de ne le *pas haïr*! Cet artifice de diction bien ménagé produit le même effet qu'une femme modeste et sensible qui baisse les yeux, quand elle craint l'expression de ses regards.

Outre les figures de mots, destinées à orner le style, la rhétorique distingue aussi des figures de pensée, qui ne sont que certaines formes que la passion ou l'artifice oratoire donnent à la construction du discours. La plupart ne prouvent que l'envie qu'ont eue les rhéteurs de donner de grands noms aux procédés les plus simples de l'élocution, et quand elles sont expliquées, on est tenté de dire, quoi! ce n'est que cela. Il en est pourtant quelques-unes qui sont vraiment d'un grand effet, et appartiennent à la véritable éloquence. Telle

est l'apostrophe, qui doit être le mouvement d'une imagination fortement ébranlée, ou d'une ame puissamment affectée, comme dans cette exclamation de Bossuet: *Glaive du seigneur! quel coup vous venez de frapper! toute la terre en est étonnée.* Comme dans ces vers si touchans d'Andromaque:

Non, nous n'espérons plus de vous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector.

On sent que cette apostrophe aux murs de Troye, est l'accent naturel de la douleur et du regret, et c'est ainsi que les figures sont bien placées. La Prosopopée, personnification qui fait parler les morts et les choses inanimées; est d'un usage plus rare. Plus cette figure est hardie, plus elle a besoin d'être amenée. Fléchier s'en est [illegible] très-noblement dans l'oraison funebre de Montausier. » Oserais-je, dans ce discours, » employer la fiction et le mensonge? ce » tombeau s'ouvrirait, ces ossemens se re» joindraient et se ranimeraient pour me » dire: pourquoi viens-tu mentir pour moi, » qui ne mentis jamais pour personne? Ne » me rends pas un honneur que je n'ai pas

» mérité, à moi qui n'en ai voulu rendre » qu'au vrai mérite. Laisse-moi reposer » dans le sein de la vérité, et ne viens » pas troubler ma paix par la flatterie que » j'ai haïe. «

La suspension et la prétermission sont fréquemment employées dans l'éloquence et dans la poésie, et lorsqu'elles le sont bien, elles ont un très-grand pouvoir. La suspension consiste à faire attendre ce que l'on va dire, à l'annoncer de loin, afin de forcer l'esprit à s'y arrêrer davantage. On conçoit bien qu'il faut que la chose en vaille la peine, sans quoi l'artifice retomberait sur celui qui s'en servirait si maladroitement; mais quand on est sûr de frapper un grand coup, il y a de l'art à le suspendre. L'orateur ressemble alors au gladiateur qui éleve le fer le plus haut qu'il peut pour porter un coup plus terrible, ou bien au sauteur qui prend son élan de très-loin, pour le prendre plus rapide. Le grand Corneille a bien su tirer parti de cette figure, dans cette scene immortelle d'Auguste avec Cinna, lorsqu'après l'énumération de ses bienfaits, l'empereur poursuit ainsi :

Tu t'en souviens, Cinna : tant d'heur et tant de gloire,
Ne peuvent pas si tôt sortir de ta mémoire.
Mais ce qui ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

Si retranchant les trois premiers vers, il eût dit d'abord le dernier qui suffisait pour le sens, l'effet serait beaucoup moins grand. Mais la suspension l'augmente au point, qu'au moment où l'on entend le dernier hémistiche, il est presque impossible de ne pas faire le même mouvement et de ne pas jeter le même cri que Cinna.

La prétermission est une autre sorte d'artifice : il consiste dans une forme de phrase négative, par laquelle on semble ne pas vouloir dire ce que pourtant on dit en effet. *Je ne vous dirai point, je ne vous rappellerai point, je ne vous reprocherai point telle, telle chose; mais* et L'on appuie alors sur la seule que énonce positivement. Cette figure a un double avantage; elle ne diminue en rien la valeur des choses que l'on a l'air d'écarter et fortifie beaucoup celle sur laquelle on insiste, comme on va le voir par des exemples. Alzire, obligée d'avouer à Zamore qu'elle vient d'épouser Gusman,

et

et qu'elle a quitté sa religion pour celle des chrétiens, Alzire aime avec trop de passion, pour se trouver elle-même excusable; mais pourtant elle ne veut pas que son amant ignore tout ce qui peut l'excuser. Elle se garde bien de lui dire: »Vois »quelle était ma situation: je t'ai cru »mort; un pere ordonnait; je m'immo»lais au salut de ma patrie!« Tout cela est très-vrai, et pourtant serait très-froid dans la bouche d'une amante. Il faut donc qu'elle s'excuse, sans paraître vouloir s'excuser. C'est ce que fait la prétermission.

Je pourrais t'alléguer pour affaiblir mon crime
De mon pere sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas;
Que des chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée;
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux qui t'ont mal défendu.
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse;
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis: il me suffit: je t'ai manqué de foi:
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi,
etc.

bien la véritable éloquence, qui

n'est jamais que l'expression juste d'un sentiment vrai. Assurément, on ne peut donner de meilleures raisons; cependant elles ne sont bonnes aux yeux de Zamore, que parce qu'elle-même les trouve insuffisantes, du moment où elle l'a revu. Aussi lorsqu'elle ajoute tout de suite:

Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable!

Il répond, comme tout le monde répondrait pour lui:

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable.

Sans doute, ce n'est pas parce que cette forme de discours s'appelle une prétermission, que ce passage est si beau; mais cependant il n'est pas inutile que la rhétorique ait développé l'art de cette figure, c'est un avertissement de s'en servir au besoin, et ceux qui l'auront bien saisie, sauront mieux en faire usage. C'est surtout un secours pour les jeunes gens, et il faut bien que les leçons aident la faiblesse et suppléent l'expérience, que l'imitation vienne au secours du talent et facilite ses progrès.

Je citerai encore un autre exemple de la prétermission, tiré du second chant de la Henriade, où Henri IV fait à la reine Elisabeth le récit de l'horrible journée de la Saint-Barthélemy.

Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son pere,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mere,
Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés.
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.

Que sera donc ce qui va suivre, puisque celui qui trace cet épouvantable tableau, semble lui-même n'en être pas étonné! tel est l'artifice de la prétermission: sans affaiblir l'horreur de cette peinture, elle va rendre plus frappante celle qui suit.

Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez;
Ces monstres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs freres,
Et le bras tout souillé du sang des innocens
Osaient offrir à Dieu cet exécrable encens.

La réticence mérite aussi qu'on en fasse

mention. C'est une figure très-adroite, en ce qu'elle fait entendre non-seulement ce qu'on ne veut pas dire, mais souvent beaucoup plus qu'on ne dirait. Telle est celle-ci dans le rôle d'Agrippine:

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée
Et ce même Séneque, et ce même Burrhus,
Qui depuis.... Rome alors estimait leurs vertus.

Voltaire l'a imitée dans la Henriade,

Et Biron jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis... mais alors il était vertueux.

L'imitation même est si frappante, qu'elle pourrait passer pour une espece de larcin. Mais Voltaire était si riche de son fonds, qu'il ne se faisait pas scrupule de prendre sur celui d'autrui.

Une autre réticence encore plus belle, parce qu'elle tient à une situation théâtrale, c'est celle d'Aricie dans la tragédie de Phedre.

Prenez garde, Seigneur, vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains.
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
Un... votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre.

Cette interruption subite doit épouvanter

Thésée; aussi commence-t-il dès ce moment à sentir de vives inquiétudes et à se reprocher son emportement.

La malignité et la haine ont bien connu tout ce que pouvait la réticence, par le chemin qu'elle fait faire à l'imagination: aussi n'ont-elles point d'armes plus affilées ni de traits plus empoisonnés. C'est la combinaison la plus profonde de la méchanceté, de savoir retenir ses coups et de les porter par la main d'autrui; et malheureusement c'est aussi la plus facile. Rien n'est si aisé et si commun que de calomnier à demi-mot, et rien n'est si difficile que de repousser cette espece de calomnie. Car, comment répondre à ce qui n'a pas été énoncé? Deviner l'accusation, c'est avouer en quelque sorte qu'elle n'est pas sans fondement: aussi le seul parti qu'il y ait à prendre, c'est de porter un défi public à l'accusateur timide et lâche; et l'innocence alors peut lever la tête, quand il cache la sienne dans les ténebres.

C'en est assez sur les figures dont j'ai [illegible]qué les principales et les plus connues. [illegible]i point suivi pas à pas Quintilien:

dans cette partie, comme dans beaucoup d'autres, c'est un instituteur qui parle à des disciples, et dont le but n'est pas le mien. Si j'ai choisi beaucoup de mes exemples dans les poëtes, c'est qu'il fallait faire voir que les mêmes figures appartiennent d'ordinaire à la poésie comme à l'éloquence; que, d'ailleurs, les passages des poëtes sont plus présens à la mémoire, plus généralement connus, plus faciles à retenir, et qu'enfin les beaux vers sont comme des lieux de repos et de délassement, où l'esprit aime à s'arrêter dans la route aride et épineuse des préceptes.

Quintilien emploie un chapitre à traiter de ce qu'on nomme des pensées; car c'est ainsi qu'on appelle, comme par excellence, celles qui sont énoncées dans une forme précise et sentencieuse. Elles donnent de l'éclat aux discours; mais c'est un des genres d'ornement qui ont le plus d'inconvéniens et de dangers, si l'on n'a pas soin d'en être sobre. Les pensées, les maximes, les sentences, ont un air d'autorité qui peut donner du poids au discours, si l'on y met de la réserve, mais

qui autrement montre l'art à découvert. Elles sont voisines de la froideur, parce qu'elles supposent communément un esprit tranquille; aussi convient-il que l'orateur, et encore plus le poëte, les tourne en sentimens le plus qu'il est possible. Il est plus facile de communiquer ce qu'on sent, que de persuader ce qu'on pense. De plus, ces sortes de pensées ont un brillant qui leur est propre, et si elles reviennent fréquemment, elles détournent trop l'attention du but principal, et paraissent en quelque sorte détachées du reste de l'ouvrage. Or, l'orateur et le poëte doivent toujours songer à l'effet total. C'est à quoi ne pensent pas ceux qui ont la dangereuse prétention de tourner toutes leurs phrases en maximes. Plus cette forme est imposante, plus il faut la réserver pour ce qui mérite d'en être revêtu. Celui qui cherche trop les pensées, risque de s'en permettre beaucoup de communes, de forcées, de fausses même; car rien n'est si près de l'erreur que les généralités. D'ailleurs, on ne peut pas avoir, dit fort bien Quintilien, autant de traits saillans qu'il y a de fins de phrases,

et quand on veut les terminer toutes d'une maniere piquante, on s'expose à des chutes puériles. Ajoutez que cette maniere d'écrire coupe et hache en petites parties le discours, qui, sur-tout dans l'éloquence, doit former un tissu plus ou moins suivi; que ces traits répétés éclairent moins qu'ils n'éblouissent, parce qu'ils ressemblent plus aux étincelles qu'à la lumiere, et qu'enfin plus ils sont agréables en eux-mêmes, plus la profusion en est à craindre, parce que les expressions vives sont plus près que les autres de la satiété.

Quintilien traite ensuite de l'arrangement des mots, du nombre, de l'harmonie périodique; mais tout ce qu'il dit se rapporte en grande partie à la langue latine. Quant à ce qu'il prescrit sur la convenance du style, sur les bienséances oratoires, sur la nécessité d'exercer sa mémoire et de former sa prononciation, sur cette partie si importante pour l'orateur, qu'on appelle action, sur l'habitude d'écrire, sur les moyens de se mettre en état de parler sur-le-champ, quand il en est besoin, sur les avantages qu'on retire de l'étude des grands modeles; tous ces

rens objets rentrent particuliérement dans le dessein général de l'ouvrage, qui est de former l'orateur du barreau, et même à plusieurs égards, sont plus applicables aux tribunaux romains qu'aux nôtres, quoiqu'il y ait toujours beaucoup à profiter pour quiconque se destine à la noble profession d'avocat.

Il faut terminer ce précis, peut-être déjà trop long : je crains toujours de trop m'arrêter sur les ouvrages didactiques. Nous avons encore à analyser ceux de Cicéron sur le même sujet, et nous passerons ensuite aux orateurs grecs et romains, avec d'autant plus d'empressement, que les modeles sont toujours plus intéressans que les préceptes.

CHAPITRE II.

Analyse des ouvrages de Cicéron sur l'art oratoire.

RIEN ne semble plus curieux et plus intéressant que d'entendre Cicéron parler de l'éloquence, et l'on croirait volontiers que l'examen de ses ouvrages sur cette matiere doit être un des objets les plus agréables que nous puissions avoir à considérer. Il ne faut pourtant pas s'y tromper: Cicéron parle à des Romains, et il y a long-temps qu'il n'y a plus de Romains. Plus ses traités oratoires sont habilement appropriés à l'instruction de ses concitoyens, et plus il doit s'éloigner de nous. Ce n'est pas que les principes généraux, les premiers élémens ne soient en tout temps et en tous lieux les mêmes: nous l'avons vu en parcourant Quintilien. Mais tous les moyens, toutes les finesses, toutes les ressources de l'art, tout ce qui appartient aux convenances de style, aux

bienséances locales, tous ces détails si riches sous la plume d'un maître tel que Cicéron, sont tellement adaptés à des idées, à des formes, à des mœurs qui nous sont étrangeres, que pour en séparer ce qui peut nous convenir, il faut un travail particulier, une étude suivie, que jusqu'ici l'on n'avait droit de prescrire qu'à ceux qui se destinaient au barreau; et c'est là sur-tout le grand objet de Cicéron, celui qu'il a toujours devant les yeux. Comme il avait passé sa vie dans les combats judiciaires, comme les tribunaux étaient la lice journaliere où se signalaient les orateurs, il regarde l'accusation et la défense comme le plus pénible effort et le plus beau triomphe de l'éloquence. Sans cesse il représente l'orateur comme un soldat qu'il faut armer de toutes pieces, et qui doit à tous les instans être prêt à tous les genres de combats. Quelque louange qu'il donne à l'éloquence délibérative, à celle qui a pour objet de louer ou de blâmer, quelque mérite qu'il y reconnaisse, il donne toujours la palme à l'éloquence du barreau; comme à celle qui exige le plus grand nombre de qualités réunies. Cette

opinion paraît fondée pour ce qui regarde les tribunaux romains, et nous pourrons nous en convaincre tout-à-l'heure, en voyant les différens personnages qu'un orateur devait y soutenir, quand il plaidait une cause. A l'égard du barreau français, ce n'est pas ici le moment d'établir la comparaison; il sera temps de s'en occuper, lorsque nous traiterons de l'éloquence moderne.

Mais ce qu'il importe d'établir avant tout, ce que la lecture des Anciens nous apprend à chaque page, et ce que la différence des mœurs nous a fait oublier trop long-temps, c'est la haute importance que l'on attachait à Rome, peut-être encore plus que dans Athènes, au talent de la parole. Il faut bien se redire qu'il n'y avait chez les Romains que deux grands moyens d'illustration, les talens militaires et l'éloquence. Il faut se souvenir que Crassus, Antoine, Hortensius, Cicéron, furent élevés aux premières dignités de la république, parce qu'ils étaient éloquens. On en trouve la raison dans la nature du gouvernement. Quand un talent est d'un usage nécessaire et habituel pour quicon-

que se mêle de l'administration, il faut absolument que ceux qui le possedent dans un dégré supérieur soient honorés et révérés. Il y a une gloire généralement reconnue à faire mieux que les autres ce que tous ont le desir et le besoin de bien faire, et plus la concurrence est nombreuse et publique, plus la supériorité est éclatante. Or, il n'en était pas de Rome comme de quelques gouvernemens modernes, où les titulaires des grandes places ne les possedent pas toujours pour les remplir, où l'on convient d'une espece de partage qui donne le pouvoir, les honneurs et les émolumens aux chefs et le travail aux subalternes; enfin, où quiconque a de quoi payer un secrétaire, peut à toute force se dispenser de savoir écrire une lettre. A Rome, on ne pouvait pas si facilement se cacher dans son impuissance, et ne paraître que sous le nom d'autrui. Il fallait payer de sa personne et se produire au grand jour. Il fallait savoir parler au sénat, devant le peuple et au Forum, souvent sans préparation et toujours de mémoire; et si l'on n'était pas obligé de s'en acquitter avec un grand succès, il

était du moins honteux de montrer de l'incapacité. De-là ces études si longues et si multipliées, qui étaient celles de toute la jeunesse romaine, depuis les fils des consuls jusqu'à ceux des affranchis. De-là cette nécessité de se montrer tel qu'on était, devant une multitude de juges, qui voyant tous les jours ce qu'ils pouvaient attendre de chacun, étaient intéressés à mettre chacun à sa place. C'est ainsi que des hommes qui n'avaient d'autre recommandation que leur mérite, parvenaient à ces dignités éminentes où la plus grande naissance ne conduisait pas toujours; c'est ainsi qu'un Cicéron, né dans un village d'Italie, obtint le consulat que l'on refusait aux Catilina, aux Céthégus, aux Lentulus, issus des plus grandes familles de Rome, et parés de ces noms fameux que l'on respectait depuis l'origine de la république. Ce même Cicéron, né parmi nous, n'eût été probablement qu'un homme de lettres célèbre, ou un excellent avocat.

Si l'on a ces idées bien présentes à l'esprit, on ne sera pas étonné du nom et de la dignité des interlocuteurs qu'a choi-

sis Cicéron dans les dialogues qui composent ses trois livres intitulés *de l'Orateur;* car à l'exemple de Platon, il semble avoir adopté de préférence la forme du dialogue dans presque tout ce qu'il a écrit sur la philosophie ou sur l'éloquence. Cette forme a de grands avantages: elle ôte au ton didactique ce qu'il a de naturellement impérieux, en substituant la discussion de plusieurs à l'enseignement d'un seul; elle écarte la monotonie en variant le style, suivant les personnages; elle tempere la sécheresse et l'austérité des préceptes par l'agrément de la conversation; enfin elle développe le pour et le contre de chaque opinion, avec la vivacité et l'abondance que chacun de nous a naturellement en soutenant l'avis qui lui est propre; elle montre les objets sous toutes les faces et dans le plus grand jour. On a objecté qu'elle avait un inconvénient, celui de laisser quelquefois en doute quel est l'avis de l'auteur lui-même. On a fait ce reproche à Platon plus qu'à Cicéron, et je ne crois pas qu'au fond l'un le mérite plus que l'autre. Il est assez facile, par le plan même du dialogue, de voir dans la

bouche de qui doit se trouver la doctrine que l'auteur croit la meilleure. On peut croire, par exemple, toutes les fois que Platon met Socrate en scene, que c'est par sa voix qu'il va s'expliquer, parce qu'il est assez vraisemblable que Platon, ayant été disciple de Socrate, ce qu'il fait dire à son maître est précisément ce qu'il pense lui-même. Quand Cicéron fait parler Antoine et Crassus, l'un sur les moyens que peut employer l'orateur dans les questions judiciaires, l'autre sur l'élocution qui lui convient, il est bien évident que leurs principes sont ceux de Cicéron, qui les nomme, en vingt endroits de ses ouvrages, les deux hommes les plus éloquens dont Rome puisse se glorifier. Mais quelle distance d'un traité de rhétorique, rédigé dans la forme usuelle et méthodique, et tel qu'un maître le dicte à des écoliers, à cette conversation si noble et si imposante établie par Cicéron! Quelle manière plus heureuse de donner une grande idée de son art, que de représenter les premiers hommes de la république, des personnages consulaires, tels qu'Antoine et Crassus, et son gendre Scœvola, grand

pontife, et la lumiere du barreau romain pour la jurisprudence, employant le loisir et le repos de la campagne, pendant le peu de jours de liberté que leur laisse la solennité des jeux publics, à s'entretenir sur l'éloquence, en présence de deux jeunes gens de la plus grande espérance, Lucius Cotta et Servius Sulpitius, qui pressent ces grands hommes de leur révéler leurs idées et leurs observations sur cet art dont ils ont été depuis long-temps les modeles? Tel est l'entretien que Cicéron suppose avoir eu lieu, lorsqu'il était à peine sorti de l'enfance, environ cinquante ans avant le temps où il écrit, et lui avoir été rapporté par Cotta. C'est un effort de mémoire qu'il prétend faire en faveur de son frere Quintus, qui lui avait demandé ses idées sur l'éloquence. Il est probable qu'en effet cette conversation n'était pas tout-à-fait une supposition; que Cotta en avait parlé à Cicéron, et lui en avait rapporté les principaux résultats; que celui-ci dans la suite saisit l'occasion de travailler sur un fonds qui lui avait paru intéressant et riche, et que le prince des orateurs romains, quelque droit

que lui donnât la vieillesse et la gloire, (il avait alors soixante et un ans) de dicter les leçons de son expérience et les lois de son génie, aima mieux se dérober au danger de s'ériger en législateur, et préféra de se mettre à couvert sous la vieille autorité de deux maîtres fameux, qui avaient été avant lui les premiers organes de l'éloquence romaine.

Le lieu de la scene est à Tusculum, l'un des plus agréables cantons de l'Italie, où Crassus avait une maison de plaisance, et où Cicéron en eut une aussi. Le lendemain d'une conversation sérieuse et même triste sur la situation des affaires publiques, Crassus, comme pour se distraire lui et ses amis de leurs réflexions chagrines, se mit à parler des avantages attachés à l'étude de l'éloquence, non pas, disait-il, pour y exhorter Sulpitius et Cotta, mais pour les féliciter de ce qu'à leur âge ils étaient déjà assez avancés, non-seulement pour être au-dessus de tous les autres jeunes gens, mais même pour mériter d'être comparés à ceux qui avaient plus d'années et d'expérience. » J'avoue, pour-» suit-il, que je ne connais rien de plus

» beau que de pouvoir, par le talent de
» la parole, fixer l'attention des hommes
» rassemblés, charmer les esprits, gouver-
» ner les volontés, les pousser ou les re-
» tenir à son gré. Ce talent a toujours fleuri,
» a toujours dominé chez les peuples libres,
» et sur-tout dans les états paisibles. Qu'y
» a-t-il de plus admirable que de voir un
» seul homme, ou du moins quelques
» hommes, se faire une puissance parti-
» culiere d'une faculté naturelle à tous?
» Quoi de plus agréable à l'esprit et à l'o-
» reille qu'un discours poli, orné, rempli
» de pensées sages et d'expressions nobles?
» Quel magnifique pouvoir que celui qui
» soumet à la voix d'un seul homme les
» mouvemens de tout un peuple, la reli-
» gion des juges et la dignité du sénat?
» Qu'y a-t-il de plus généreux, de
» plus royal que de secourir les sup-
» plians, de relever ceux qui sont abat-
» tus, d'écarter les périls, d'assurer aux
» hommes leur vie, leur liberté, leur
» patrie? Enfin, quel précieux avantage
» que d'avoir toujours à la main des ar-
» mes qui peuvent servir à votre défense
» ou à celle des autres, à défier les mé-

»chans ou à repousser leurs attaques?«

Crassus ne s'en tient pas à ces traits généraux qui caractérisent l'éloquence, et qui tous sont avoués et incontestables. Cette espece d'introduction le conduit au principe favori de Cicéron, déjà établi dans l'avant-propos du dialogue, et que Crassus énonce enfin en ces termes: »Si »l'on veut embrasser dans une définition »complete toutes les facultés propres à »l'orateur, à mon gré celui-là mérite un »titre d'un si grand poids, qui, sur quel»que sujet qui se présente à développer »dans le discours, peut parler de mé»moire, avec sagesse, avec ordre, avec »les mouvemens du style et la dignité de »l'action.«

On doit s'attendre que cette définition, aussi étendue qu'imposante, peut être attaquée. Crassus s'y attend bien lui-même; car il ajoute tout de suite, comme pour expliquer sa pensée et prévenir les objections: »Si l'on trouve que j'ai été trop »loin dans ces mots, *sur quelque sujet* »*qui se présente*, chacun peut en retran»cher ce qu'il voudra; mais je tiens pour »constant, que quand même l'orateur,

» étranger aux autres connaissances, ne » saurait que ce qui concerne les délibéra- » tions et les jugemens, s'il se trouve dans » le cas de parler de ces autres choses » qu'il n'a pas étudiées, dès qu'il les aura » apprises de ceux qui font profession de » les savoir, il en parlera mieux qu'eux- » mêmes ne pourraient en parler. «

Et voilà le sens réel et précis de l'assertion de Crassus et de Cicéron : voilà le seul résultat admissible des différentes discussions qui remplissent ce premier livre, sur la nature et l'étendue de la science de l'orateur. Il faut dire aussi, pour la justification de Crassus, ce qu'il répete plusieurs fois, qu'il ne prétend pas caractériser l'orateur tel qu'il existe, mais tel qu'il le conçoit possible. Or, il soutient, avec quelque fondement, que pour avoir une idée parfaite d'un art, il faut le considérer dans toute la perfection dont il est susceptible. Scœvola, après l'avoir combattu, revient à son opinion, avec la restriction que Crassus lui-même y a mise. Pour Antoine, après avoir rendu compte de quelques disputes sur le même sujet, dont il avait été témoin, lorsqu'il visitait les phi-

losophes et les rhéteurs d'Athènes, il avoue qu'il serait à souhaiter que l'instruction la plus étendue vînt toujours au secours de l'éloquence. C'est même en conséquence de ce principe, qui étend si loin les devoirs et les facultés de l'orateur, qu'Antoine avance que dans un petit traité, composé à son retour de Gréce, il avait dit ces propres mots : *j'ai bien connu des hommes diserts, mais pas un homme vraiment éloquent.* Il entend par homme éloquent, celui qui est en état d'embellir et d'agrandir tout par la parole, et qui possede dans son imagination et dans sa mémoire une source inépuisable d'élocution, prête à se répandre sur tous les objets. Ce qu'il ajoute est remarquable. » Cela nous est difficile, » sans doute, à nous, que l'ambition de » paraître, entraîne dans le tourbillon du » Forum, avant que nous soyons suffisam- » ment instruits; mais cela n'est pas moins » dans l'ordre des choses naturelles et pos- » sibles; et si, pour l'avenir, je puis ré- » gler mes conjectures sur la mesure de » génie que montrent mes contemporains, » je ne désespere pas qu'un jour, avec plus » de vivacité dans l'étude que nous n'en

» mettons et que nous n'y en avons mis, » avec plus de loisir, avec une facilité d'ap- » prendre plus grande et plus mûrie, avec » plus d'émulation et d'activité, il n'existe » enfin cet orateur que nous cherchons; et » s'il faut dire ce que je pense, ou cet ora- » teur est Crassus, ou ce sera un homme, » qui, né avec un génie égal, aura lu, » entendu et composé davantage, et qui » pourra ajouter quelque chose à ce qu'est » aujourd'hui Crassus. «

Ne pourrait-on pas croire que Cicéron prophétise ici par la bouche d'Antoine, et prophétise sur lui-même? Ce qui est certain, c'est que tous les traits qu'il a rassemblés jusqu'ici paraissent lui convenir, et ne convenir qu'à lui seul. Il était non-seulement le plus éloquent, mais le plus savant des Romains, et il a fait dire à Antoine, il n'y a qu'un moment, que rien n'est plus propre à nourrir et à fortifier le talent de l'orateur, que la multitude des connaissances. Quoiqu'alors celles que l'on pouvait acquérir fussent plus bornées qu'aujourd'hui, cependant il na pas voulu dire, et lui-même en convient, que l'orateur devait tout savoir; mais il a soutenu qu'il

était de l'essence du talent oratoire de pouvoir orner tous les sujets, autant qu'ils en sont susceptibles, et c'est précisément ce qu'il avait fait; car il avait écrit, et toujours avec agrément et abondance, sur toutes les matieres générales de philosophie, de politique et de littérature. Il n'était nullement étranger à l'histoire, puisqu'il avait fait celle de son consulat; ni à la poésie, puisqu'il avait composé un poëme à l'honneur de Marius. Ainsi, graces à l'amour du travail qui était en lui au même degré que le talent, il était précisément l'homme qu'il demande, celui qui ne se contente pas d'être exercé aux luttes du barreau et aux délibérations publiques, mais qui peut écrire éloquemment sur tous les objets qu'il voudra traiter.

Antoine exige de l'orateur la sagacité du dialecticien, la pensée du philosophe, presque l'expression du poëte, la mémoire du jurisconsulte, la voix et le geste d'un grand acteur. Mais il ne va pas encore si loin que Crassus, qui, pour former cet homme accompli, veut, indépendamment des dons naturels tant de l'esprit que du corps, un exercice

exercice continuel, l'habitude d'écrire, et d'écrire avec soin, l'attention à fortifier sa mémoire, à observer au théâtre tous les vices de prononciation, tous les mouvemens désagréables qu'il faut éviter; qui recommande, comme une chose très-utile, de traduire les orateurs grecs, et comme une chose nécessaire d'étudier l'histoire; qui conseille la lecture des poëtes, et sur-tout qu'en lisant les philosophes et les historiens, on s'accoutume à les commenter, à les réfuter, à examiner dans chaque question qui se présente chez eux ce qu'il y a de plus probable, et à discuter pour et contre; enfin, qui veut une connaissance profonde des lois de l'antiquité, des coutumes, de la constitution de la république, des droits des alliés, de la discipline du sénat, et qui ajoute à cet ensemble déjà si vaste, cette tournure d'esprit délicate et enjouée qui apprend à faire usage à propos de la bonne plaisanterie, comme d'un assaisonnement nécessaire au discours. Antoine, qui faisait profession de n'avoir jamais étudié la jurisprudence, et qui ne faisait pas un très-grand cas de la philosophie grecque, mais

dont le talent consistait principalement dans une grande adresse à manier l'arme de la dialectique, et qui sur-tout passait pour être formidable dans la réfutation, soutient ici son caractere. Il resserre beaucoup la carriere que Crassus ouvre à l'éloquence; et qui pourtant, au gré même d'Antoine, demeure assez étendue, puisqu'elle renferme dans son domaine les tribunaux, le sénat et les assemblées du peuple. Il est bien sûr que c'est là proprement l'empire de l'orateur; mais quoiqu'Antoine observe avec raison qu'il y a fort loin de ce genre de talent à celui d'écrire éloquemment sur des matieres de philosophie, de politique et de goût, il n'est pas moins vrai que tous ces objets sont du ressort de l'éloquence qui doit se plier à tous les tons, et il ne faut pas reprocher à Crassus de voir l'art dans toutes ses dépendances. Aussi les raisonnemens d'Antoine, dans cette partie, sont-ils plus spécieux que solides, sur-tout lorsqu'il prétend qu'il n'est pas nécessaire à un avocat d'être jurisconsulte, et qu'il lui suffit, pour chaque cause, d'être instruit des lois relatives au cas qui est mis en question.

On sent que cette ressource passagere, qui peut quelquefois suffire au grand talent, ne peut pas se comparer, dans l'usage journalier, à des connaissances méditées et approfondies. Crassus ne répond à la réfutation d'Antoine que par quelques mots de politesse et de plaisanterie, et saisit agréablement l'occasion de se joindre à Sulpitius et à Cotta, pour obtenir de lui qu'il expose à ces deux jeunes éleves ce qu'a pu lui apprendre une longue habitude du Forum, puisqu'enfin c'est là qu'il lui plaît de borner à-peu-près les fonctions de l'orateur. Antoine ne peut s'en dispenser; mais la conversation est remise au lendemain, parce qu'il faut aller se reposer pendant la chaleur du jour. Scœvola, le jurisconsulte, témoigne son regret de ne pouvoir entendre Antoine, parce qu'il est invité chez Lœlius. » Quoiqu'Antoine » ait maltraité la jurisprudence, dit-il, en » plaisantant, je ne lui en veux pas tant » d'en avoir dit du mal, que je lui sais » gré de nous avoir avoué si ingénûment » qu'il ne la connaissait pas. «

Lorsqu'on se rappelle la prédilection qu'avait Cicéron pour la secte des Acadé-

miciens, qui avait pour principe de discuter beaucoup et d'affirmer peu, et de reconnaître bien plus de choses probables que de choses démontrées ; on n'est pas surpris, dans le second dialogue, où Antoine joue le premier rôle, de le voir, dès son exorde, revenir presque entièrement à l'avis de Crassus, et avouer en badinant qu'il n'a voulu qu'essayer, dans sa réfutation, s'il lui enleverait ses deux jeunes disciples, Sulpitius et Cotta; mais qu'actuellement, devant les nouveaux auditeurs qui leur sont arrivés, il ne songe qu'à dire sincérement ce qu'il pense. Ces auditeurs sont le vieux Catulus et César, l'oncle du dictateur, tous deux compris parmi les meilleurs orateurs de leur temps, Catulus distingué sur-tout par la pureté et l'élégance de la diction, César par le talent de la plaisanterie. Tels sont les nouveaux personnages qu'amene Cicéron à Tusculum pour écouter Antoine, et l'on s'aperçoit bientôt que pour cette fois la doctrine qu'il prêche est bien selon le cœur de celui qui le fait parler, et que c'est en effet Cicéron qu'on entend. La jurisprudence exceptée, sur laquelle on ne pouvait pas

faire revenir Antoine avec vraisemblance, parce qu'il était notoire qu'il n'en avait jamais étudié que ce qui était nécessaire à ses causes, il passe d'ailleurs en revue les différens genres où l'éloquence peut s'exercer; et voici sa conclusion qui paraît entiérement conforme à ce qu'avait toujours pensé Cicéron. » Je vous dirai le résultat, » non pas de ce que j'ai appris, mais (ce » qui est plus fort) de ce que j'ai moi-» même éprouvé. Dans toutes les matieres » que je viens de détailler, l'art de bien » dire n'est qu'un jeu pour un homme qui » a de l'esprit naturel, de l'habitude et de » l'instruction: le grand ouvrage de l'ora-» teur est dans le genre judiciaire, et je » ne sais s'il est quelque chose de plus diffi-» cile parmi les œuvres de l'esprit humain. » C'est là que le plus souvent la multitude » ignorante ne juge du talent de l'avocat » que par l'événement; c'est là qu'on a de-» vant soi un ennemi qu'il faut sans cesse » frapper et repousser; c'est là que sou-» vent celui qui doit décider est l'ami de » votre adversaire ou votre propre ennemi; » qu'il faut ou l'instruire, ou le détromper, » ou l'exciter, ou le réprimer, enfin pren-

» dre tous les moyens pour le mettre dans » la disposition qu'exigent la circonstance et » votre cause ; qu'il faut le ramener de la » bienveillance à la haine, et de la haine » à la bienveillance, et avoir, pour ainsi » dire, des ressorts tout prêts pour le mon- » ter, suivant le besoin, à la sévérité ou » à l'indulgence, à la tristesse ou à la joie ; » qu'il faut mettre en usage le poids des » sentences et d'énergie des expressions, » et animer tout par une action variée, vé- » hémente, pleine de feu, pleine de vie, » de vérité, de sensibilité. «

On reconnaît bien à ce langage un homme accoutumé aux triomphes du barreau, qui a éprouvé tout ce qu'ils avaient de difficile, et senti tout ce qu'ils avaient de glorieux. On ne peut nier non plus que ce ne soit dans ce genre que l'éloquence antique a produit les plus belles choses, et que Démosthene et Cicéron ont laissé le plus de chefs-d'œuvres. Mais pourtant il ne faudrait pas prendre à la lettre ce qu'on vient d'entendre, que tout le reste *est un jeu*. Ce mot qui est dans la bouche d'Antoine, est en effet sorti de l'ame de Cicéron. Ce sont de ces mots qui peignent plutôt

l'homme qu'ils n'expriment la chose, qui révelent le secret de ses préférences et de ses affections plus qu'ils n'établissent la mesure précise de ses jugemens. C'est ainsi que j'ai entendu dire cent fois à cet homme qui avait tout tenté et si souvent réussi, à Voltaire: *Il n'y a au monde qu'une chose difficile, c'est de faire une belle tragédie.* Il le disait du fond du cœur; mais qu'est-ce que cela prouvait? qu'en faudrait-il conclure? qu'en effet tout le reste est aisé? lui-même ne le croyait pas. Ces expressions exagérées et passionnées prouvaient seulement que de tout ce qu'il avait composé, la tragédie était ce qui lui avait coûté le plus de peine et valu le plus de gloire.

Il faut croire qu'il en était de même de Cicéron. Ses deux *Verrines* et la *Milonienne* sont certainement ce qu'il a fait de plus beau, et ce qui dut lui coûter le plus; mais croira-t-on que lui-même regardât comme une chose si facile de faire *les Catilinaires*, la *seconde Philippique*, la harangue pour *la loi Manilia*, le remercîment à César pour Marcellus, tous morceaux admirables et qui ne sont pas dans

le genre judiciaire ? et refuserons-nous une juste admiration à ces harangues qui sont un des principaux ornemens des historiens grecs et sur-tout des latins, fort supérieurs en ce genre ? de nos jours on les juge déplacées. J'examinerai, à l'article des historiens, si, en prononçant cette condamnation, l'on n'a pas oublié la différence des mœurs. Mais ce qui suffit pour prouver combien les Anciens différaient de nous sur ce point, c'est qu'Antoine, l'interprête de Cicéron, parmi les genres d'écrire qui exigent de l'éloquence, compte expressément l'histoire; il dit en propres termes: *Qu'est-ce qu'un historien qui ne sera pas orateur ?*

Mais c'est sur-tout celui du barreau dont il s'occupe, ainsi que Crassus. Il desire que celui qui annonce un talent naturel pour cette profession, et qui a fait toutes les études qu'elle demande, se propose particuliérement quelque excellent modele à imiter; conseil fort sage que l'on a vu suivre de nos jours par plusieurs jeunes avocats, qui s'attachaient volontiers à ceux qui jouissaient déjà d'une réputation méritée. Il exige qu'on ne se charge d'aucune

cause sans l'avoir examinée avec l'attention la plus scrupuleuse, et sans la connaître aussi parfaitement qu'il est possible. Cette précaution, trop souvent négligée, lui paraît avec raison de la plus grande importance et pour la morale et pour le succès. Il rend compte de ce qu'il a coutume de pratiquer dans ces sortes d'occasions, et l'on ne saurait donner une meilleure leçon à ceux qui exercent le même ministere. » Quand quelqu'un vient m'exposer sa » cause, j'ai coutume de faire pour un mo» ment le rôle de sa partie adverse, et je » plaide contre lui, afin de le mettre à » portée de me développer toutes ses rai» sons. Quand il est parti, je me charge » tour-à-tour de trois personnages que je » soutiens avec une égale équité, celui de » mon client, celui de mon adversaire, » celui du juge. Je marque les différens » points de la cause; ceux qui m'offrent » plus d'avantage que de difficulté, je me » propose de les traiter; ceux qui sont tels » que, de quelque façon qu'on les prenne, » ils me sont plus défavorables qu'avanta» geux, je les mets entiérement à l'écart. » Je m'assure donc bien positivement de

» mes moyens, et je sépare avec soin deux » choses que bien des gens confondent par » trop de confiance, le temps de méditer » une cause et le temps de la plaider. «

Ensuite il s'étend sur la nature des différentes causes et sur la maniere de les considérer, sur l'art de s'insinuer dans l'esprit des juges, sur la meilleure méthode à employer dans la disposition des preuves, sur l'espece d'autorité que donne à l'orateur la considération personnelle attachée aux mœurs et à la probité. Quant au secret d'émouvoir les passions, il donne pour l'éloquence le même précepte qu'Horace pour la poésie. » Il faut (dit-il) » éprouver vous-mêmes les affections que » vous voulez communiquer. Je ne sais ce » qui arrive aux autres, mais pour moi » jamais je n'ai cherché à exciter dans le » cœur des juges la douleur, la pitié, l'in» dignation, que je ne fusse pénétré moi» même des sentimens que je voulais faire » passer dans leur ame. Il faut, s'il est per» mis de s'exprimer ainsi, que l'orateur » soit en feu, s'il veut allumer un incen» die. «

Tout cet article qui regarde les diverses

passions qu'il s'agit d'inspirer aux juges, est traité avec une sagacité et développé avec une facilité et une abondance d'élocution, dignes d'un si grand maître. Antoine en vient à ce qui regarde la plaisanterie; mais alors il laisse la parole à César, renommé pour cette espece de talent; et la longueur de la dissertation qu'il entreprend sur cet objet prouve combien cette partie occupait de place dans l'art oratoire. C'est qu'indépendamment des plaidoyers proprement dits, où la plaisanterie pouvait être plus ou moins employée, il y avait encore deux parties essentielles de la plaidoirie, l'interrogation des témoins qui appartenait à l'avocat, et l'altercation. On appelait de ce nom la discussion dialoguée et contradictoire des faits, des témoignages, des moyens, qui succédait aux discours suivis et préparés, et qui demandait beaucoup de présence d'esprit et une grande habitude de parler.

Il est à remarquer que Scœvola, l'un des interlocuteurs du premier dialogue, n'est point présent à celui-ci, et il paraît que Cicéron l'a écarté à dessein, parce qu'il ne convenait pas qu'on fît un traité sur la

plaisanterie, en présence d'un homme aussi grave qu'un grand pontife. Ces sortes de bienséances sont soigneusement observées par les Anciens, et Cicéron sur-tout, qui ne recommande rien tant à l'orateur que l'exacte observation des convenances de toute espece, avait trop de délicatesse et de goût pour y manquer.

Comme ce sont souvent des circonstances subites et imprévues, qui donnent lieu aux traits les plus plaisans, il importe de savoir saisir l'à-propos, et cette heureuse promptitude d'esprit rappelle à César un trait de Crassus dans un genre tout opposé à la plaisanterie, mais très-remarquable par l'habileté de l'orateur à profiter d'un accident inattendu, et par le grand effet qu'il produisit. Crassus plaidait contre Brutus, jeune homme qui déshonorait son nom, qui avait dissipé son patrimoine et vendu toutes les terres de sa famille, qui n'avait aucun talent qui rachetât la dépravation de ses mœurs, et qui, de plus, comme pour se venger de la mauvaise réputation qu'il avait, intentait des accusations injustes et calomnieuses contre les meil-

leurs citoyens. C'était Crassus dans ce moment qu'il attaquait, et pendant que celui-ci parlait, le hasard fit que le convoi de Junia, femme respectable et aïeule de Brutus, morte peu auparavant, vint à passer devant le Forum, et à la suite de son convoi paraissaient les images de ses ancêtres, que l'on avait coutume de porter dans ces lugubres cérémonies. Car les Romains, ainsi que tous les peuples policés et même sauvages, ont honoré les morts par respect pour les vivans : ils ont honoré la nature humaine dans sa dépouille mortelle. On a consacré, d'un bout du monde à l'autre, ces asiles souterrains où la plus excellente des créatures attend dans le silence des tombeaux le réveil de l'éternité ; on a consacré l'appareil funéraire qui nous avertit que l'homme ne meurt pas tout entier; on a consacré la pierre qui couvre des cendres chéries, afin que la douleur pût venir y répandre des larmes sur les restes d'un pere, d'une mere, d'une épouse. Ce n'est qu'en France, au dix-huitieme siecle, que des hommes, qui apparemment se rendaient justice en ne se distinguant pas des bêtes brutes et féroces,

n'ont mis aucune différence entre le cadavre d'un homme et celui d'un chien. Opprobre et exécration! (et puisse ma voix retentir, pour nous justifier, jusqu'aux extrémités du monde et jusqu'aux dernieres générations!) opprobre et exécration sur les monstres, qui, en violant les tombeaux des morts qu'ils dépouillaient, en refusaient aux victimes qu'ils égorgeaient! Je sais que ceci est une digression; mais rien n'est déplacé, rien n'est perdu toutes les fois qu'il s'agit d'élever un cri de vengeance, contre ceux qui pendant si longtemps ont élevé impunément un cri de guerre contre l'espece humaine toute entiere.

Crassus s'interrompt, et s'adressant à Brutus. »Eh bien, lui dit-il, que veux-tu »que cette femme révérée dise à ton pere »du fils qu'il nous a laissé? Que veux-tu »qu'elle dise à tous ces grands hommes tes »aïeux dont nous voyons les images, à »ce Brutus à qui nous devons notre liber»té? S'il demande ce que tu fais, quel est »l'état, quel est le genre de gloire et de »vertu dont tu t'occupes, que lui dira»t-on? Est-ce d'augmenter ton patrimoine?

» Ce n'est pas ce qu'il y aurait de plus di-
» gne de ton nom ; mais cela même ne
» t'est plus possible : il ne t'en reste rien :
» tes débauches ont tout dévoré. Est-ce
» de l'étude du droit civil? Ton pere s'y
» est distingué ; il nous en a laissé des mo-
» numens ; mais pour toi, on lui dira qu'en
» vendant tout ce que tu en as reçu pour
» héritage, tu ne t'es pas même réservé le
» siége paternel où il écrivait. Est-ce de
» l'art militaire? mais tu n'as jamais vu un
» camp. Est-ce de l'éloquence? Mais tu ne
» la connais même pas, et tout ce que tu
» as de voix et de facultés, est employé à
» ce trafic honteux de calomnies publiques,
» qui est ta derniere ressource. Et tu oses
» voir le jour! tu oses regarder tes juges!
» Tu oses te montrer dans le Forum, dans
» cette ville, aux yeux de tes concitoyens!
» tu ne frémis pas de honte et d'effroi, à
» l'aspect de cet appareil funéraire, de ces
» images sacrées qui t'accusent, de ces
» ancêtres que tu es si loin d'imiter, qu'il
» ne te reste pas même un asile où tu puis-
» ses encore les placer!

On peut juger par la véhémence et l'énergie de cette accablante apostrophe, si

Crassus avait l'ame et l'imagination d'un orateur. Cicéron qui n'en pouvait conserver tout au plus qu'un bien faible souvenir puisqu'il entrait à peine dans l'adolescence lors de la mort de Crassus, mais qui avait pour le talent cet amour si naturel aux belles ames et aux esprits supérieurs, a consacré à sa mémoire les regrets les plus touchans ; et ce morceau qui commence le troisieme livre de son ouvrage, forme une espece d'épisode aussi intéressant que bien placé, qui peut aussi en être un dans cette analyse, et vous distraire un moment de la sévérité du ton didactique.

» Comme je me disposais, mon cher » frere, à rapporter dans ce troisieme livre » les leçons de Crassus, qui s'était engagé » à parler après Antoine sur l'élocution » oratoire, j'ai été frappé d'un souvenir » douloureux. Ce beau génie qui méritait » l'immortalité, cette douceur de mœurs, » cette vertu si pure, tout fut détruit par » une mort soudaine, dix jours après les » entretiens que vous venez de lire. Crassus » revenu à Rome, le dernier jour des jeux, » fut vivement affecté d'une harangue du

» consul Philippe, dans laquelle il avait
» dit au peuple qu'avec un sénat tel que
» celui qu'on avait alors, il ne pouvait pas
» répondre de l'administration des affaires
» publiques. Le sénat s'étant assemblé en
» grand nombre, le matin des ides de sep-
» tembre, le tribun Drusus qui l'avait con-
» voqué, après s'être plaint du consul, de-
» manda qu'on délibérât sur l'outrage qu'a-
» vait fait au sénat le premier magistrat de
» la république, en le calomniant auprès
» du peuple. J'ai souvent entendu dire aux
» hommes les plus éclairés, que toutes les
» fois que Crassus parlait, il semblait n'a-
» voir jamais mieux parlé; mais que l'on
» convint ce jour-là que, s'il avait cou-
» tume d'être au-dessus des autres, il avait
» été cette fois au-dessus de lui-même. Il
» déplora le malheur du sénat, qui sem-
» blable au pupille dépouillé par un tuteur
» infidelle, ou à l'enfant abandonné par ses
» parens, voyait sa dignité héréditaire en-
» vahie par un brigand sous le nom de con-
» sul, qui après avoir ruiné l'Etat autant
» qu'il était en lui, n'avait en effet rien de
» mieux à faire que de lui enlever le se-
» cours et les lumieres du sénat. Philippe

» était violent, accoutumé à manier la pa-
» role et à faire tête à ceux qui l'attaquaient.
» Il sentit vivement les atteintes que lui
» portait Crassus, et résolu de contenir un
» pareil adversaire, il s'emporta jusqu'à
» prononcer contre lui une amende, et
» lui ordonner, suivant l'usage, d'en don-
» ner caution sur ses biens. C'est alors que
» Crassus poussé à bout, parla, dit-on,
» comme un dieu : *Penses-tu*, lui dit-il,
» *que je te traiterai, en consul, quand tu*
» *ne me traites pas en consulaire? Penses-tu*
» *quand tu as déjà regardé l'autorité du sé-*
» *nat comme un bien de confiscation, quand*
» *tu l'as foulée aux pieds en présence du*
» *peuple romain, m'effrayer par de sem-*
» *blables menaces? Si tu veux m'imposer*
» *silence, ce n'est pas mes biens qu'il faut*
» *m'ôter; il faut m'arracher cette langue*
» *que tu crains, étouffer cette voix qui n'a*
» *jamais parlé que pour la liberté, et quand*
» *il ne me restera plus que le souffle, je*
» *m'en servirai encore, autant que je le*
» *pourrai, pour combattre et repou[illegible]'a*
» *tyrannie.* Il parla long-temps ave[illegible]
» leur, avec force, avec violence.
» digea, sur son avis, le décret du sénat

» conçu dans les termes les plus forts et les
» plus expressifs, dont le résultat était que
» toutes les fois qu'il s'était agi de l'intérêt
» du peuple romain, jamais la sagesse ni
» la fidélité du sénat n'avait manqué à la
» république. Crassus assista même à la
» rédaction du décret. Mais ce fut pour
» cet homme divin le chant du cygne: ce
» furent les derniers accens de sa voix; et
» nous, comme si nous eussions dû l'en-
» tendre toujours, nous venions au sénat,
» après sa mort, pour regarder encore la
» place où il avait parlé pour la derniere
» fois. Il fut saisi dans l'assemblée même
» d'une douleur de côté, suivie d'une sueur
» abondante et d'un frisson violent; il ren-
» tra chez lui avec la fievre, et au bout de
» sept jours il n'était plus. O trompeuses
» espérances des hommes! ô fragilité de la
» condition humaine! ô vanité de nos projets
» et de nos pensées, si souvent confondus au
» milieu de notre carriere! (*) Tant que la vie
» de Crassus avait été occupée dans les tra-
» vaux du Forum, il était distingué par les

(1) Bossuet a imité ce beau mouvement dans l'oraison funebre de la reine d'Angleterre.

» services qu'il rendait aux particuliers, et » par la supériorité de son génie, et non » pas encore par les avantages et les hon- » neurs attachés aux grandes places; et » l'année qui suivit son consulat, lorsque » d'un consentement universel, il allait » jouir du premier crédit dans le gouverne- » ment de l'Etat, la mort lui ravit tout-à- » coup le fruit du passé et l'espérance de » l'avenir! ce fut sans doute une perte amere » pour sa famille, pour la patrie, pour » tous les gens de bien; mais tel a été » après lui le sort de la république, » qu'on peut dire que les dieux ne lui » ont pas ôté la vie, mais lui ont accordé » la mort. Crassus n'a point vu l'Italie en » proie aux feux de la guerre civile; il n'a » point vu le deuil de sa fille, l'exil de » son gendre, la fuite désastreuse de Ma- » rius, le carnage qui suivit son retour; » enfin, il n'a point vu flétrir et dégrader » de toutes les manieres cette république » qui l'avait fait le premier de ses cit » lorsqu'elle même était la premie » républiques.

» Mais puisque j'ai parlé du pou » de l'inconstance de la fortune, je n

» besoin pour en donner des preuves écla-
» tantes, que de citer ces mêmes hommes
» que j'ai choisis pour mes interlocuteurs,
» dans ces trois dialogues que je mets au-
» jourd'hui sous vos yeux. En effet, quoi-
» que la mort de Crassus ait excité de jus-
» tes regrets, qui ne la trouve pas heu-
» reuse, en se rappelant le sort de tous
» ceux qui dans ce séjour de Tusculum,
» eurent avec lui leur dernier entretien?
» Ne savons-nous pas que Catulus, ce ci-
» toyen si éminent dans tous les genres de
» mérite, qui ne demandait à son ancien
» collegue Marius que l'exil pour toute
» grace, fut réduit à la nécessité de s'ôter
» la vie? Et Marc-Antoine, quelle a été
» sa fin? La tête sanglante de cet homme
» à qui tant de citoyens devaient leur sa-
» lut, fut attachée à cette même tribune,
» où pendant son consulat il avait défendu
» la république avec tant de fermeté, et
» que pendant sa censure il avait ornée des
» dépouilles de nos ennemis. Avec cette
» tête tomba celle de Caïus César, trahi
» par son hôte, et celle de son frere Lu-
» cius, en sorte que celui qui n'a pas été
» le témoin de ces horreurs, semble avoir

» vécu et être mort avec la république.
» Heureux encore une fois Crassus, qui
» n'a point vu son proche parent Publius,
» citoyen du plus grand courage, mourir
» de sa propre main; la statue de Vesta,
» teinte du sang de son collegue, le grand
» pontife Scœvola; ni l'affreuse destinée
» de ces deux jeunes gens qui s'étaient at-
» tachés à lui, Cotta qu'il avait laissé flo-
» rissant, peu de jours après déchu de ses
» prétentions au tribunat par la cabale de
» ses ennemis, et bientôt obligé de se ban-
» nir de Rome; Sulpitius en butte au même
» parti; Sulpitius, qui croissait pour la
» gloire de l'éloquence romaine, attaquant
» témérairement ceux avec qui on l'avait
» vu le plus lié, périr d'une mort sanglante,
» victime de son imprudence, et perdu
» pour la république. Ainsi donc, quand
» je considere, ô Crassus! l'éclat de ta vie
» et l'époque de ta mort, il me semble que
» la providence des dieux a veillé sur l'une
» et sur l'autre. Ta fermeté et ta vertu t'au-
» raient fait tomber sous le glaive de la
» guerre civile, ou si la fortune
» sauvé d'une mort violente,
» te rendre témoin des funérailles de ta

» trie; et tu aurais eu non-seulement à gé-
» mir sur la tyrannie des méchans, mais
» encore à pleurer sur la victoire du meil-
» leur parti, souillée par le carnage des
» citoyens. «

Quand Cicéron écrivait ce morceau, les maux présens devaient le rendre encore plus sensible sur le passé. Cet ouvrage fut composé dans le temps de la guerre civile entre César et Pompée, et quand l'auteur nous montre cette tête sanglante de l'orateur Antoine, attachée à la tribune, ne se rappelle-t-on pas aussitôt celle de Cicéron lui-même, placée, quatre ans après, à cette même tribune par cet autre Antoine, qui, bien différent de son illustre aïeul, se signala par le crime et la tyrannie, comme l'orateur s'était signalé par ses talens et ses vertus?

Ce dernier livre roule principalement sur l'élocution, et sur-tout ce qui est relatif à l'action oratoire. C'est Crassus qui porte la parole, parce qu'il excellait particulièrement dans cette partie. C'est là qu'on aperçoit, plus que par-tout ailleurs, sous quel point de vue aussi vaste que hardi et lumineux, Cicéron avait embrassé tout l'art ora-

toire. Il ne peut se résoudre à séparer l'orateur du philosophe et de l'homme d'Etat. Il se plaint du préjugé des esprits étroits et pusillanimes, qui rappetissant tout à leur mesure, ont séparé ce qui de sa nature devait être inséparable. Il reproche aux rhéteurs d'avoir renoncé par négligence et par paresse à ce qui leur appartenait en propre, en se tenant au talent de bien dire, comme s'il était possible de bien dire sans bien penser, et souffrant que les philosophes s'attribuassent exclusivement tout ce qui est du ressort de la morale, usurpation évidente sur l'éloquence. Il va jusqu'à réclamer en faveur de ses prétentions, cette chaîne immense qui lie ensemble toutes les connaissances de l'esprit humain. Il les voit comme nécessairement combinées et dépendantes les unes des autres; et cette idée aussi grande que vraie, qui a été de nos jours la base de l'Encyclopédie, et qui est mieux exposée dans la préface qu'elle n'est exécutée dans le livre, Cicéron, de tous les Anciens, paraît être le seul qui l'ait connue.

Dans cet autre trait qui a pour titre *l'Orateur*, où Cicéron s'adressant à Brutus,

tus, parle en son propre nom, et se propose de tracer les caracteres de la plus parfaite éloquence, il pose encore pour premiere base la philosophie. Il traite des trois genres de style, le simple, le sublime et le tempéré, dont la division, (depuis lui et Quintilien qui l'a suivi presque en tout) est devenue généralement classique, quoiqu'au fond elle ne soit pas fort importante, et que ni l'un ni l'autre ne s'y soient beaucoup attachés. Il se moque très-gaîment de ceux des Romains qui couvrant d'un beau nom leur médiocrité, nommaient exclusivement atticisme une simplicité nue, dénuée de tout ornement, et s'appelaient, comme par excellence, les seuls écrivains attiques, semblables à cet historien français, qui, persuadé qu'il était du très-bon air de prendre l'esprit en aversion, parce qu'on en a souvent abusé, disait à un homme de lettres de ses confreres, avec une fierté qu'il croyait très-noble, en lui présentant un livre de sa composition: *Tenez, monsieur, lisez cela: il n'y a pas d'esprit là-dedans*; et il faut avouer qu'il disait vrai.

L'atticisme consistait dans une grande

pureté de style et dans une extrême délicatesse de goût, qui rejetait toute recherche et toute enflure, mais qui n'excluait aucun des ornemens convenables au sujet, aucun des grands mouvemens de l'éloquence. Cicéron le prouve par l'exemple de Démosthene, qui était bien aussi attique qu'un autre, et qui abonde en figures hardies, beaucoup moins, il est vrai, de celles qu'on appelle figures de diction, que de celles qu'on nomme figures de pensée. C'est ce qu'oubliaient ou voulaient oublier ces mauvais écrivains de Rome, qui sentaient bien qu'il était plus aisé d'éviter la bouffissure des orateurs d'Asie, que d'atteindre à l'éloquente simplicité de Démosthene, mais qui auraient bien voulu que l'un parût une conséquence de l'autre.

Outrez un principe vrai, vous trouverez l'erreur. Il y a un autre excès opposé à cette faiblesse timide dont se moque Cicéron: c'est la prétention continuelle au grand, au sublime. Ceux qui croient que ce vice de style a quelque chose de [illegible] en lui-même, et que c'est ce qu'on appelle un beau défaut, seront un peu étonn[illegible]

des expressions de Cicéron: elles méritent d'être rapportées: elles paraîtront peut-être un peu dures, mais il les justifie, et il faût l'écouter. Il vient de parler des deux genres, le simple et le tempéré; il passe au sublime. » Il y a, dit-il, une dif-» férence essentielle entre ce dernier et » les deux autres. Celui qui compose dans » le genre simple, s'il a de l'esprit, de la » finesse, de la délicatesse, sans chercher » rien au-delà, peut passer pour un » bon orateur. Celui qui travaille dans le » genre tempéré, pourvu qu'il ait suffisam-» ment de cette sorte d'ornemens qui lui » conviennent, ne peut courir de grands » hasards; car lors même qu'il sera infé-» rieur à lui-même, il ne tombera pas » de très-haut. Mais celui qui prétend » au premier rang dont il s'agit ici, s'il » veut toujours être vif, ardent, impé-» tueux, si son génie le porte toujours » au grand, s'il en fait son unique étude, » s'il ne s'exerce qu'en ce genre, et qu'il » ne sache pas le tempérer par le mélange » des deux autres, il n'est digne que de » mépris. «

L'arrêt peut nous sembler sévere; mais

ce sont les propres expressions de l'auteur, et si nous nous souvenons que dans l'éloquence, comme dans la poésie, la convenance du style au sujet est la qualité sans laquelle toutes les autres ne sont rien, et que de plus, il est ici question de l'orateur du barreau, nous entrerons aisément dans la pensée de Cicéron. Voici comme il la développe, en prouvant que celui qui est toujours dans l'extrême, n'est bon à rien, et ne mérite par conséquent aucune estime. » L'orateur, dit-il, qui joint à la » simplicité de la diction la finesse des pen- » sées, plaît par la raison et la sagesse; » l'orateur dont le style est orné, plaît par » l'agrément; mais celui qui veut n'être que » sublime, ne paraît même pas raisonna- » ble. Que penser en effet d'un homme » qui ne peut traiter aucune matiere d'un » air tranquille, qui ne sait mettre dans » son discours ni méthode, ni définition, » ni variété, ni douceur, ni enjoûment, » quand sa cause demande à être traitée » de cette maniere en tout ou en partie? » Que penser de lui, si sans avoir pour » les esprits, il s'enflamme dès le commen- » cement? C'est absolument un frénétique

» parmi des gens de sens rassis; c'est un » homme ivre parmi des gens à jeun et de » sang-froid. «

Au reste, il ne faut pas s'étonner de trouver Cicéron si sévere. » Je suis (dit-il) » si difficile à contenter, que Démosthene » même ne me satisfait pas entiérement. » Non, ce Démosthene qui a effacé tous » les autres orateurs, n'a pas toujours de » quoi répondre à toute mon attente et à » tous mes desirs; tant je suis, en fait » d'éloquence, avide et comme insatiable » de perfection. «

Il ne s'épargne pas lui-même sur les productions de sa premiere jeunesse, et sa sévérité est d'autant plus louable que les fautes qu'il reconnait pouvaient lui paraître justifiées par le succès. Mais Cicéron n'était pas de ces hommes qui croient qu'on n'a rien à leur répliquer lorsqu'ils ont dit: j'ai été applaudi, donc j'ai raison. Cicéron nous dit au contraire en homme qui aime encore mieux l'art que son talent: j'ai été applaudi et j'avais tort. Il rappelle un morceau de son premier plaidoyer, prononcé, á l'âge de vingt-quatre ans, pour Roscius d'Amerie, et que nous

avons encore. Ce discours, quoique très-inférieur à ce qu'il fit depuis, annonçait déjà tout ce qu'il pouvait faire: il fut extrêmement applaudi, non pas tant, dit l'auteur, à cause de ce qu'il était qu'à cause de ce qu'il promettait. Il y eut sur-tout un endroit qui excita beaucoup d'acclamations, et qu'il condamne formellement comme une composition de jeune homme, qu'on n'excuserait pas dans la maturité. Il s'agit du supplice des parricides, qui, comme l'on sait, étaient liés vivans dans un sac et jetés à la mer. » Qu'y a-t-il, disait le jeune » avocat, qui soit plus de droit commun » que l'air pour les vivans, la terre pour » les morts, l'eau de la mer pour ceux qui » sont submergés, le rivage pour ceux que » la tempête y a rejetés? Eh bien! les par- » ricides vivent, et ils ne jouissent point » de l'air; ils meurent, et le sein de la » terre leur est refusé; ils flottent au mi- » lieu des vagues, et n'en sont point bai- » gnés; ils sont poussés par les rochers, » et ne peuvent s'y reposer. «

L'éclat de ce morceau est encore relevé dans le latin par un arrangement de

mots et un nombre qui appartiennent à la langue. Mais il ne faut qu'un moment de réflexion, pour voir que cette description séduisante n'est qu'un vain cliquetis de mots qui éblouissent en se choquant, un assemblage d'idées frivoles ou fausses. Qu'est-ce que cette distinction de l'air qui est commun aux vivans, et de la terre qui est commune aux morts? Est-ce que la terre n'est pas aussi commune aux vivans? De plus, il est faux qu'un homme jeté à la mer dans un sac ne soit pas mouillé par les flots, et ne puisse pas être porté sur un rocher. Mais quand tout cela serait vrai, qu'importe? Et qu'est-ce que cela prouve? Ce défaut paraîtra bien plus choquant, si l'on se rappelle qu'il était question de défendre un fils accusé de parricide. Est-ce là le moment de s'amuser à un vain jeu d'esprit et de symétriser des anthiteses?

On ne trouve rien de pareil dans les autres discours de Cicéron; mais il était dans l'âge où il est pardonnable de s'égarer en montrant de l'imagination. Il s'était livré à la sienne dans ce morceau, et comme il dit fort bien, »il convient qu'un »jeune homme donne l'essor à son es-

» prit, et que la fécondité s'épanche sous » sa plume. J'aime qu'il y ait à retrancher » dans ce qu'il fait. «

La conclusion de ce traité, c'est que l'orateur le plus parfait est celui qui sait le mieux proportionner sa composition aux objets qu'il traite, qui sait traiter les petits sujets avec simplicité, les sujets médiocres avec agrément, les grandes choses avec noblesse. C'est la conclusion du traité précédent, c'est celle de Quintilien, c'est dans tous les temps celle de tous les bons critiques.

Les autres ouvrages de Cicéron sur l'art oratoire sont, 1°. deux livres intitulés de l'*Invention*, qui ne sont, à ce qu'il nous apprend lui-même, que le résumé des leçons qu'il avait prises dans les écoles, et les cahiers de sa rhétorique. Comme il était déjà très-distingué, ses camarades les publierent par un excès de zele, qu'il trouva indiscret et mal entendu; 2°, un petit traité des *Topiques*, mot grec qui ne signifie plus aujourd'hui qu'un remede local, mais qui dans la langue des anciens rhéteurs signifiait les lieux communs du raisonnement, ou les sources générales

où l'on pouvait puiser des argumens pour toutes sortes d'occasions. Cet ouvrage est tiré d'Aristote, et purement scolastique.

3°. Un traité des *Partitions oratoires*, ou de la division des parties du discours, emprunté aussi d'Aristote, qui dans tout ce qui regarde les élémens des arts de l'esprit, a servi de guide à tous ceux qui sont venus après lui. Ce livre est de la même nature que le précédent, et n'est fait que pour être étudié par les gens de l'art.

Enfin le livre intitulé *Brutus*, ou *des Orateurs célebres*, qui n'est qu'une histoire raisonnée de l'éloquence chez les Grecs et chez les Latins. Ce que j'en pourrais extraire ici me servira mieux d'introduction, quand j'aurai à parler des orateurs d'Athènes et de Rome.

APPENDICE,

OU

OBSERVATIONS

Sur les deux chapitres précédens.

IL ne faut pas donner à ces divisions et subdivions élémentaires, que vous avez vues dans Quintilien et Cicéron, plus d'importance qu'elles n'en doivent avoir. Il est sans doute très-aisé de les ignorer et de s'en moquer; mais il est utile de les connaître et de les réduire à leur juste valeur. Il convient d'abord de remarquer pourquoi les Anciens se sont attachés à ces sortes de définitions et de subdivisions: c'est que les premiers maîtres de l'art, les premiers rhéteurs ont été des sophistes; que par conséquent ils ont apporté jusques dans les arts d'imagination les termes scolastiques, dont la rigoureuse précision ne semble pas faite pour ces sortes d'objets. La grande réputation d'Aristote

qui surpassa tous ces rhéteurs, qui réunit tous leurs principes et les perfectionna dans sa Rhétorique, le nom et l'exemple de Cicéron et de Quintilien, qui suivirent la même route en y semant les fleurs de leur génie, tout a servi à consacrer cette méthode, dont ces grands hommes ont su couvrir les inconvéniens. Elle n'est pourtant pas tout-à-fait inutile : tout ce qui sert à classer les objets, sert aussi à les éclaircir; mais il n'y a point de procédé didactique qui soit si près de l'abus. Si ces classifications, même dans les sciences, sont souvent insuffisantes et même inexactes, elles le sont bien plus encore dans les arts d'imagination. Appliquons cette espece de critique à cette division du genre démonstratif, délibératif et judiciaire.

Les Anciens appelaient genre démonstratif celui qui sert à la louange et au blâme. Un homme qui ne saurait que la langue française, aurait peine à se persuader que le mot *démonstratif* fût susceptible de ce sens-là. *Démontrer*, chez nous, c'est porter un objet jusqu'à l'évidence; mais en latin et en grec, il signifie aussi ce que serait chez nous le mot *expositif*: il voulait

dire ce qui expose un objet dans toute sa beauté, ce qui l'expose dans toute sa laideur, dans ses avantages ou désavantages, dans sa gloire ou dans sa honte, etc. Ils renfermaient dans cette définition l'éloge ou la satyre, d'une ville, d'un empire, d'un héros, le panégyrique des morts ou l'oraison funebre, les discours à la louange des dieux, etc.

Le genre délibératif était celui qui sert à résoudre les questions agitées dans les assemblées politiques; le judiciaire, celui qui sert à résoudre les questions agitées dans les tribunaux.

Mais qui ne voit, au premier aperçu, que ces trois genres rentrent nécessairement par beaucoup d'endroits les uns dans les autres? Il est très-difficile d'établir un objet judiciaire sans avoir à louer ou à blâmer, soit que vous soyez accusateur ou accusé; et vous voilà rentré dans le genre démonstratif.

La plupart des questions judiciaires rentrent aussi dans le genre délibératif. Il s'agit de savoir si un tel est coupable ou non; si tel délit, si tel fait a eu lieu ou n'a pas eu lieu; s'il doit être appliqué à tel pu-

cipe, ou à tel autre; s'il doit être ou non considéré sous tel point de vue; et voilà un genre délibératif.

Il faut pourtant rendre justice aux Anciens, et savoir ce qui leur a servi d'excuse dans cette méthode. Ils se sont la plupart appliqués particulièrement à faire valoir le genre judiciaire, à montrer sa supériorité sur tous les autres, en raison de la difficulté, et il a été l'objet des ouvrages didactiques des plus grands hommes, des orateurs les plus célebres de l'antiquité: il suffit de les nommer, Cicéron et Quintilien. Cette préférence tenait toujours aux mœurs, aux coutumes, aux habitudes et à l'esprit des gouvernemens. Il y avait chez eux une institution d'une extrême importance, et que dans une république je crois nécessaire: c'était l'accusation particuliere, la faculté qu'avait chaque citoyen d'en accuser un autre, mais toujours aux termes d'une loi, jamais autrement.

Vous voyez d'ici quelle importance dut acquérir chez ces peuples, dans Athènes et à Rome, le talent de l'accusation et de la défense, et comment la division des

genres leur servait à mettre au-dessus de tout le judiciaire. Ce genre se trouvait naturellement lié aux plus grands intérêts de l'Etat. Les accusations étaient ou publiques ou privées, car il s'agissait de délits qui regardaient l'Etat ou des particuliers. Tous les intérêts se croisaient, soit pour l'accusation, soit pour la défense. Souvent même la destinée de l'Etat était attachée au gain d'un procès.

Jugez par-là de l'importance extraordinaire que ces peuples mettaient à approfondir la science de l'accusation et de la défense, et par conséquent de tous les secrets de ce qu'ils appelaient le genre judiciaire.

Les ouvrages de Cicéron et de Quintilien ne traitent presque que de cette matiere; et c'est encore ce qui confirme l'observation que j'ai faite en commençant, que ces genres rentrent les uns dans les autres; car, puisque des hommes qui se sont proposé d'établir et de développer toutes les parties de l'art, ont cru l'avoir fait, en les appliquant à un seul des trois genres, il en résulte évidemment que les regles qui sont bonnes pour un genre le

sont pour les autres, et que la division devient à-peu-près gratuite et inutile.

Une autre division, qui suivait celle-là, me paraît encore moins fondée: c'était la division qu'ils établissaient entre le genre simple, le genre tempéré et le genre sublime.

Ils appelaient genre simple celui qui convient aux sujets vulgaires et subordonnés; le genre tempéré, celui qui est susceptible de simplicité et d'ornement. Il y a encore ici une différence d'une langue à une autre. Le genre tempéré, *genere temperato*, ne signifie pas ce qui est calme, ce qui est posé; il signifie chez eux qui est mélangé, susceptible d'amalgame, comme de simplicité et d'ornement; c'était proprement un genre mixte.

Le genre sublime était réservé aux grands sujets. Il est bien facile d'observer que cette division-là n'a pas d'objet bien distinct, et qu'elle ne conduit à aucun résultat essentiel. Dans l'application, il s'ensuivrait qu'un genre de discours pût être tellement simple, qu'il ne pût comporter ni sublime, ni même aucun ornement; et

alors serait-il oratoire? De même le genre susceptible d'ornement peut-il l'être au point d'exclure la simplicité, qui, en tout genre, a son prix?

A l'égard du genre sublime, il n'y a point de sujet qui exige, qui vous permette même d'être continuellement sublime. L'homme qui voudrait être toujours sublime, ne serait que ridicule et insensé.

Cette espece de définition est donc vague et même futile, et il en faut revenir à ce grand principe, qu'il n'y a à considérer dans l'éloquence que la convenance; que ce que Quintilien appelait *aptè dicere*, parler convenablement: ce mot renferme tout. Le point capital est de bien saisir le rapport naturel qui se trouve entre le sujet et le style qui lui convient, entre tel ordre d'idées et tel genre de diction: le principe est vaste et fécond; les détails sont infinis: nous y entrerons autant qu'il nous sera possible.

Une troisieme classification pouvait avoir un objet plus direct et plus réel: ce sont les parties de la composition. Elles ont été divisées en invention, disposition et élocution. Cette division est raisonna-

ble ; elle est bonne dans tout état de cause. Il faut toujours commencer par concevoir son sujet et les matériaux qu'il comporte : c'est ce qu'ils appellent l'invention. Il faut en disposer les parties dans un ordre naturel et judicieux : voilà la disposition.

Il faut enfin savoir les traiter dans un style adapté au sujet, ce qui est l'élocution ; et cette dernière partie était au jugement de Quintilien et de Cicéron, la plus difficile de toutes : elle l'est encore aujourd'hui ; car c'est en charmant l'oreille et l'imagination que l'on arrive jusqu'au cœur, et que l'on parvient à éclairer et à persuader.

Les Anciens comprenaient dans la partie de l'invention, le choix des preuves, les pensées, les exemples, les autorités, les passions à émouvoir, les lieux communs, etc. Ils comprenaient dans la disposition ce qui est de l'essence de tout discours, l'exorde, la proposition, c'est-à-dire la question ou le fait, la confirmation, la réfutation, s'il y a lieu, et la péroraison.

Vous sentez que l'examen de ces cinq objets acquiert plus d'intérêt, et devient susceptible de plus de développemens, à

mesure qu'il s'agit de discours qui comportent plus d'étendue, car, sans doute, il ne faudrait pas toujours, dans une assemblée délibérante, s'astreindre à faire proprement un exorde, à développer une confirmation, et ensuite une réfutation, et enfin une péroraison. Il s'en faut de beaucoup que toute espece de délibération soit de nature à embrasser toutes ces parties, dans l'étendue que l'on peut leur donner.

Il n'est pas moins vrai que quelque sujet que vous traitiez, il est naturel et même essentiel de commencer par prévenir vos auditeurs, soit en votre faveur, s'il est question d'une cause personnelle, soit en faveur de la cause pour laquelle vous parlez, soit même contre l'avis que vous voulez infirmer.

L'exorde, qu'on peut appeler en langage plus familier, début, exige donc de la réflexion et du choix. Ensuite il sera essentiel, avant de passer à la confirmation (et ceci peut s'appliquer aussi à l'éloquence délibérative,) de bien déterminer l'état d'une question quelconque, et de poser le principe, auquel la question est

applicable. Avec ce procédé de logique, tout esprit juste est sûr d'arriver à une démonstration.

Après la confirmation, vient naturellement la réfutation de l'avis contraire; et à l'égard de la péroraison ou récapitulation, elle consistera à résumer et à présenter en peu de mots les points les plus décisifs qui doivent déterminer l'assentiment.

En revenant sur chacune de ces parties, nous trouverons que l'exorde doit être ordinairement de la plus grande clarté, de la plus grande simplicité, de la plus grande netteté, à moins que l'occasion ne vous présente un mouvement heureux, ce que les Anciens appelaient l'exorde *ex abrupto*, par lequel vous commenciez à heurter impétueusement, ou un sophisme révoltant, ou une proposition totalement illégale et insensée. Quand vous avez cet avantage sur l'adversaire que vous voulez renverser, vous pouvez l'attaquer de front, sans préparation, sans ménagement, sans vous donner même le temps d'aiguiser vos armes. A moins de cette circonstance, il est toujours utile et préférable de s'assurer

d'un début, qui puisse vous concilier l'auditeur et attirer son attention.

L'orateur peut faire entrer dans son exorde des réflexions qui lui sont personnelles, des retours sur lui-même: rien n'est plus naturel dans le judiciaire ; rien n'est plus délicat dans la délibération. Communément ces retours sur soi-même sont susceptibles de quelque apparence d'amour-propre; et à moins que l'apologie ne les rende nécessaires, (car l'on pardonne tout à celui qui est obligé de se justifier) il ne faut gueres se permettre cette espece d'exorde personnel: il vaut mieux employer des exordes généraux, qui présentent quelques vérités applicables au fait dont il s'agit. L'avantage de ces exordes est de vous assurer une prévention avantageuse dans l'esprit des auditeurs, qui s'aperçoivent que vous êtes capable d'embrasser ces vérités universelles, ces principes lumineux, auxquels tous les cas particuliers viennent se rejoindre. Généralement en toute matiere à délibérer, on ne peut trop se hâter d'en venir à la question: ainsi deux ou trois phrases d'exorde suffisent ordinairement.

Les questions sont générales ou particulieres: si elles sont générales, c'est le cas où la logique doit triompher; si elles sont particulieres, s'il s'agit de tel ou tel individu, c'est là où la louange ou le blâme, tout ce que les Anciens appelaient les ressorts du genre démonstratif, doit se déployer. Voyez Cicéron contre Pison, Vatinius; Démosthene contre Eschyne, etc.

A l'égard de la péroraison ou récapitulation, elle ne peut gueres s'appliquer, avec quelque étendue, qu'aux discours médités; mais elle est toujours nécessaire, parce qu'il importe de laisser dans l'ame de ses auditeurs une idée nette et une impression profonde de ce qu'on a voulu persuader.

La récapitulation doit sur-tout représenter, avec la plus grande force possible, les différens endroits touchés dans le discours, qui ont dû produire le plus d'effet. Il faut leur donner une forme nouvelle, pour caractériser, avec plus d'énergie, ce que l'on n'avait fait que présenter.

Presque toujours les dernieres phrases

sont les plus décisives, quand elles sont bien adaptées à la question.

Les premieres notions générales sont dans les arts ce qu'il y a de plus abstrait, et par conséquent ne peuvent être exemptes d'un peu de sécheresse. C'est lorsque l'on vient de la théorie des préceptes à l'application des exemples, que les arts et l'enseignement des arts peuvent atteindre tout l'intérêt qu'ils comportent; c'est alors qu'on en aperçoit toute l'étendue, surtout dans les ouvrages des classiques anciens ou modernes. Vous trouverez sans doute bon, que dans les séances subséquentes, j'applique de temps en temps à chacun des principes sur lesquels je reviendrai, quelques-uns des morceaux les plus frappans d'éloquence grecque ou latine, que je mettrai sous vos yeux.

CHAPITRE III.

Explication des différens moyens de l'art oratoire, considérés particuliérement dans Démosthene.

SECTION PREMIERE.

Des orateurs qui ont précédé Démosthene, et du caractere de son éloquence.

UN trait remarquable dans l'histoire de l'esprit humain, c'est que ce sont deux républiques qui ont laissé au monde entier les modeles éternels de la poésie et de l'éloquence. C'est du sein de la liberté que se sont répandues deux fois sur la terre les lumieres du bon goût, qui éclairent encore les nations policées de nos jours. On a très-improprement appelé Siecle d'Alexandre, celui qui a commencé à Périclès et fini sous ce fameux conquérant, dont les triomphes en Asie n'eurent assurément aucune part à la gloire littéraire des Grecs, qui expira précisément à cette

époque avec leur liberté. De tous ces grands empires qui avaient précédé le sien, il n'est resté que le souvenir d'une puissance renversée ; mais les arts de l'imagination, le goût, le génie, ont été du moins le noble héritage que l'ancienne liberté nous a transmis, et que nous avons recueilli dans les débris de Rome et d'Athènes.

Ces arts si brillans, portés à un si haut point de perfection, eurent, comme toutes les choses humaines, de faibles commencemens. Ce qui nous reste d'Antiphon, d'Andocide, de Lycurgue le rhéteur, d'Hérode, de Lesbonax, ne s'éleve pas au-dessus de la médiocrité. Périclès, Lysias, Isocrate, Hypéride, Isée, Eschyne paraissent avoir été les premiers dans le second rang; car Démosthene est seul dans le sien. On remarque dans ce qui nous reste d'Isocrate une diction ornée, élégante, de la douceur, de la grace, sur-tout une harmonie soignée avec un scrupule qui est peut-être porté trop loin. Sa timidité naturelle et la faiblesse de son organe l'éloignerent du barreau et de la tribune ; mais il se procura une autre espece

tion, en ouvrant une école d'éloquence, qui fut pendant plus de soixante ans la plus célebre de toute la Gréce, et rendit de grands services à l'art oratoire, comme l'atteste Cicéron dans son jugement sur les orateurs grecs. Je ne puis mieux faire que de rapporter ce précis, fait par un juge si distingué, et qui était beaucoup plus près que nous des objets dont il parlait.

» C'est dans Athènes (dit-il) qu'exista le » premier orateur, et cet orateur fut Pé- » riclès. Avant lui et Thucydide son con- » temporain, on ne trouve rien qui res- » semble à la véritable éloquence. On croit » cependant que long-temps auparavant, » le vieux Solon, Pisistrate et Clisthene » avaient du mérite pour leur temps. Après » eux, Thémistocle parut supérieur aux » autres par le talent de la parole, comme » par ses lumieres en politique. Enfin Pé- » riclès, renommé par tant d'autres qua- » lités, le fut sur-tout par celle de grand » orateur. On convient aussi que dans le » même temps Cléon, quoique citoyen » turbulent, n'en fut pas moins un homme » éloquent. A la même époque, se pré- » sentent Alcibiade, Critias, Théramene;

» comme il ne nous reste rien d'aucun d'eux,
» ce n'est gueres que par les écrits de Thu-
» cydide que nous pouvons conjecturer
» quel était le goût qui régnait alors. Leur
» style était noble, élevé, sentencieux,
» plein dans sa précision, mais par sa pré-
» cision même un peu obscur. Dès que
» l'on s'aperçut de l'effet que pouvait pro-
» duire un discours bien composé, bien-
» tôt il y eut des gens qui se donnerent
» pour professeur dans l'art de parler. Gor-
» gias le Léontin, Trasimaque de Calcé-
» doine, Protagore d'Abdere, Prodique
» de l'île de Cos, Hippias d'Elée et beau-
» coup d'autres, se firent un nom dans ce
» genre. Mais leur prétention ressemblait
» trop à la jactance; car ils se vantaient
» d'enseigner comment d'une mauvaise
» cause on pouvait en faire une bonne.
» C'est contre ces sophistes (1) que s'éle-
» va Socrate, qui employa pour les com-
» battre toute la subtilité de la dialectique.
» Ses fréquentes leçons formerent beau-

(1) Voilà la preuve de ce qui a été dit [illegible], que les sophistes avaient été les premiers [illegible] la rhétorique.

» coup de savans hommes, et c'est alors » que la morale commença à faire partie de » la philosophie, qui jusques-là ne s'était » occupée que des sciences physiques. «

» Tous ceux dont je viens de parler étaient » déjà sur leur déclin, lorsque parut Iso- » crate dont la maison devint l'école de la » Gréce, grand orateur, maître parfait et » qui sans briller dans les tribunaux, sans » sortir de chez lui, parvint à un degré de » célébrité, où dans le même genre nul » ne s'est élevé depuis. Il écrivit bien, et » apprit aux autres à bien écrire. Il con- » nut mieux que ses prédécesseurs l'art ora- » toire dans toutes ses parties; mais sur- » tout il fut le premier à comprendre que » si la prose ne doit point avoir le rythme » du vers, elle doit au moins avoir un » nombre et une harmonie qui lui soit pro- » pre. Avant lui, on ne connaissait aucun » art dans l'arrangement des mots: quand » cet arrangement était heureux, c'était » un effet du hasard; car la nature elle- » même nous porte à renfermer notre pen- » sée dans un certain espace, à don- » ner aux mots un ordre convenable, et à » terminer nos phrases le plus souvent d'une

» manière plus ou moins nombreuse. L'o-
» reille elle-même sent ce qui la remplit
» ou ce qui lui manque; nos phrases sont
» coupées par les intervalles de la respira-
» tion, qui non-seulement ne doit pas nous
» manquer, mais qui même ne peut être
» gênée sans produire un mauvais effet. «

Cicéron parle ensuite de Lysias, d'Hyp' de, d'Eschyne, et après leur avoir pa.é le tribut d'éloges qu'ils méritent, il s'exprime ainsi: » Démosthene réunit la
» pureté de Lysias, l'esprit et la finesse
» d'Hypéride, la douceur et l'éclat d'Es-
» chyne, et quant aux figures de la pen-
» sée et aux mouvemens du discours, il
» est au-dessus de tout: en un mot, on ne
» peut imaginer rien de plus divin. «

L'éloge de Démosthene revient sans cesse sous la plume de Cicéron, comme celui de Racine sous la plume de Voltaire. Ainsi chacun d'eux n'a cessé d'exalter l'homme qu'il devait craindre le plus, et à qui il ressemblait le moins. Ce doit être sans doute un des avantages du génie de sentir plus vivement que personne le charme de la perfection, parce qu'il en connaît toute la difficulté; et cet au-

doit contribuer à le mettre au-dessus de la jalousie naturelle à la rivalité. L'intérêt de son plaisir l'emporte alors sur celui de son amour-propre: il jouit trop pour rien envier: il est trop heureux pour être injuste.

Il y a malheureusement des exceptions à cette vérité, comme à toute autre; mais je ne m'occupe dans ce moment que des exemples d'équité, et celui de Cicéron est d'autant plus frappant, la justice qu'il rend à Démosthene fait d'autant plus d'honneur à tous les deux, que les caracteres de leur éloquence, comme je viens de le dire sont absolument différens. Cicéron est de tous les hommes celui qui a porté le plus loin les charmes du style et les ressources du pathétique. Il se complaît dans sa magnifique abondance; raconte avec tout l'art possible, et pleure avec grace. C'est pourtant lui qui regarde Démosthene comme le premier des hommes dans l'éloquence judiciaire et délibérative, parce que nul ne va plus promptement et plus surement à son but, qui est d'entraîner la multitude ou les juges. C'est Cicéron qui vante la supériorité de Démosthene, l'élévation de

ses idées et de ses sentimens, la dignité de son style, et son impulsion victorieuse. Fénelon lui rend le même hommage et le préfere à Cicéron que pourtant il aime infiniment, tant il était de la destinée de Démosthene de subjuguer en tout genre et ses juges et ses rivaux.

On sait tous les obstacles qu'il eut à vaincre et tous les efforts qu'il fit pour corriger, assouplir, perfectionner son organe, et pour rendre son action oratoire digne de sa composition: mais peut-être n'a-t-on pas fait assez d'attention à ce qu'il y avait de grand dans cette singuliere idée, d'aller haranguer sur les bords de la mer, pour s'exercer à haranguer ensuite devant le peuple. C'était avoir saisi, ce me semble, sous un point de vue bien juste, le rapport qui se trouve entre ces deux puissances également tumultueuses et imposantes, les flots de la mer et les flots d'un peuple assemblé.

Raisonnemens et mouvemens, voilà toute l'éloquence de Démosthene. Jamais homme n'a donné à la raison des armes plus pénétrantes, plus inévitables. La vérité est dans sa main un trait perçant

qu'il manie avec autant d'agilité que de force, et dont il redouble sans cesse les atteintes. Il frappe sans donner le temps de respirer, il pousse, presse, renverse et ce n'est pas un de ces hommes qui laissent à l'adversaire terrassé le moyen de nier sa chute. Son style est austere et robuste, tel qu'il convient à une ame franche et impétueuse. Il s'occupe rarement à parer sa pensée; ce soin semble au-dessous de lui; il ne songe qu'à la porter toute entiere au fond de votre cœur. Nul n'a moins employé les figures de diction; nul n'a plus négligé les ornemens; mais dans sa marche rapide il entraîne l'auditeur où il veut, et ce qui le distingue de tous les orateurs, c'est que l'espece de suffrage qu'il arrache, est toujours pour l'objet dont il s'agit et non pas pour lui. On dirait d'un autre, il parle bien: on dit de Démosthene, il a raison.

SECTION II.

Des diverses parties de l'invention oratoire, et en particulier de la maniere de raisonner oratoirement, telle que l'a employée Démosthene, dans la harangue pour la couronne.

L'invention oratoire consiste dans la connaissance et dans le choix des moyens de persuasion. Ils sont tirés généralement des choses ou des personnes; mais la maniere de les considérer n'est pas la même, à plusieurs égards, dans les délibérations politiques que dans les questions judiciaires. Dans celles-ci, de quoi s'agit-il d'ordinaire? Tel fait est-il constant? est-il un délit? Quelle loi y est-elle applicable? L'âge, la profession, les mœurs, le caractere, les intérêts, la situation de l'accusé, rendent-ils le fait probable ou improbable? Voilà le fond du genre judiciaire. Dans le délibératif, il s'agit, suivant les anciens rhéteurs, de ce qui est honnête, utile, ou nécessaire. Mais Quintilien rejette ce dernier cas, et prenant le

mot dans son acception rigoureuse, c'est-à-dire, pour ce que l'on est contraint de faire par une nécessité insurmontable, il prétend que cette contrainte ne peut exister, dès qu'on préfere la liberté de mourir. Il cite en exemple une garnison à qui l'on dirait: il est nécessaire de vous rendre; car si vous ne vous rendez pas, vous serez passés au fil de l'épée; et il ajoute qu'il n'y a point là de nécessité, puisque les soldats peuvent répondre, nous aimons mieux mourir que de nous rendre. Ni le raisonnement, ni l'exemple, ne me paraissent concluans. Sans doute, il n'y a pas de nécessité absolue de se rendre, quand on aime mieux mourir. Mais l'art oratoire, comme la morale et la politique, admet une nécessité relative; et la question peut être considérée sous un autre point de vue. On peut demander si la place est assez importante pour sacrifier à sa conservation la vie d'un grand nombre de braves gens, qui peuvent servir encore long-temps la patrie, et alors un orateur pourrait fort bien établir, comme une nécessité, l'obligation de conserver à l'état des défenseurs dont il a besoin. Cette es-

pece de nécessité morale peut avoir lieu dans une foule d'autres cas semblables; ce n'est autre chose qu'une utilité plus impérieuse, et c'est même, à vrai dire, la seule nécessité qui puisse être mise en délibération; car la contrainte, qui naît d'une force physique, n'est pas susceptible de discussion.

On ne répond pas à tout en disant, je mourrai, comme on ne satisfait pas à tout en sachant mourir. C'est toujours une sorte de courage, il est vrai, mais ce n'est ni le plus rare, ni le plus difficile, ni le plus utile de tous. Beaucoup de gens acceptent la mort, quand elle est sûre, avec une résignation qu'on peut appeler fermeté et non pas énergie. L'énergie consiste à braver le danger de la mort, quand elle est encore douteuse, à risquer tout pour la détourner, et à ne la vouloir que comme la derniere extrémité. Nous serons à jamais un exemple de la réalité de cette distinction: ce n'est pas le premier qu'offre l'histoire; mais c'est le plus frappant de tous. Si tant de citoyens traînés aux cachots ou aux supplices sous le règne des tyrans; si tous ces hommes, qui ont mor-

tré tant de patience dans les fers et tant de sérénité sur l'échafaud, avaient eu le véritable courage, le courage de tête, ils auraient compris que les victimes étant en bien plus grand nombre que les bourréaux, ceux-ci, les plus lâches des hommes, n'osaient tout, que parce que les autres souffraient tout. Ils auraient senti que dès qu'il n'y a plus d'autre loi que la force, il vaut cent fois mieux périr les armes à la main, s'il le faut, que d'être traînés à la boucherie; et il aurait suffi même d'en montrer la résolution pour en imposer à des misérables, qui n'ont jamais su qu'égorger des hommes sans défense. Le mot de ralliement de tout citoyen, c'est la loi; et dès qu'on invoque contre lui une autre espece de force, il doit, pour toute réponse, mettre la main sur le glaive; c'est pour cela qu'il lui a été donné; et comme a dit un ancien poëte:

Ignorantne datos, ne quisquam serviat, enses?

Si la leçon que nous avons reçue à cet égard a été nécessaire, elle a été assez forte pour qu'on puisse espérer qu'elle ne sera pas perdue.

Ne prenons donc point les mots usuels dans la rigueur du langage métaphysique, qui a quelquefois égaré les Anciens; et dans celui de l'art oratoire, appelons nécessaire ce qu'on peut appeler ainsi en morale, c'est-à-dire, tout ce qui est indispensablement commandé par l'intérêt de la chose publique; et sous ce rapport, rien ne rentre plus naturellement dans l'ordre des délibérations.

Les Anciens faisaient une autre espece de division générale. Le judiciaire, dit Cicéron, roule sur l'équité, le délibératif sur l'honnêteté, ou en d'autres termes, l'un sur ce qui est équitable, l'autre sur ce qui est honnête. Ici se fait encore apercevoir la différence du génie des langues, et la diversité d'acception dans les termes correspondans d'une langue à l'autre. Car on demandera d'abord si tout ce qui est honnête n'est pas équitable, et si tout ce qui est équitable n'est pas honnête. Mais dans le langage de leur barreau, les Latins entendaient par *æquitas*, *quod æquum est*, ce qui est conforme au droit positif, aux lois; et par honnête, *honestum*, ce qui est conforme à la morale uni-

verselle, à la conscience de tous les hommes; et cette distinction n'était rien moins que chimérique; car les lois sont nécessairement imparfaites, et la conscience est infaillible. D'où il suit que la loi, qui ne saurait prévoir tous les cas, offre souvent des dispositions qui ne sont pas celles que dicterait l'exacte honnêteté. C'est en ce sens qu'un de nos auteurs a dit dans une tragédie :

La loi permet souvent ce que défend l'honneur.

Et l'honneur ici ne signifie que ce qu'il devrait toujours signifier, l'honnêteté.

Ainsi, pour éviter la confusion des idées dans notre langue, nous dirons, en adoptant la division de Cicéron, que le judiciaire roule sur ce qui est de l'ordre légal, et le délibératif, sur ce qui est de l'ordre politique; et comme dans l'un et dans l'autre, la justice, l'ordre moral et social sont également intéressés, nous en conclurons de nouveau que ces genres se rapprochent et se confondent dans les principes généraux, soit de la nature, soit de l'art, quoiqu'ils s'éloignent par la diversi-

té des cas, qui doit déterminer celle des moyens oratoires.

Ces moyens sont, 1°. les preuves déduites par le raisonnement, qui applique les principes aux questions; 2°. les preuves tirées des faits qu'il s'agit d'établir, ou de nier, ou d'expliquer suivant les regles de la probabilité, et tout cela suppose de la logique; 3°. les autorités et les exemples, ce qui est d'un si grand usage et d'un si grand pouvoir dans l'éloquence, et ce qui suppose la connaissance de l'histoire; 4°. ce que les Anciens ont nommé *lieux communs*, c'est-à-dire les vérités de morale et d'expérience généralement applicables à toutes les actions humaines, les considérations tirées de l'instabilité des choses de ce monde, des dangers de la prospérité, de l'ivresse de la fortune, de la pitié qu'on doit au malheur, de l'orgueil de la richesse, des inconvéniens de la pauvreté, et mille autres semblables, dont le détail est infini, et que l'orateur doit placer suivant l'occasion, ce qui demande des vues philosophiques sur la condition humaine; 5°. enfin, les sentimens et les passions, ce que les Latins appe-

laient *affectus*, les Grecs, παθη, et ce que nous avons extrêmement restreint par un mot qui n'en est point l'équivalent, le mot de *pathétique*, qui ne comprend que l'indignation et la pitié au lieu que les termes génériques du grec et du latin comprennent toutes les affections de l'ame, que l'orateur peut mettre en œuvre comme favorables à sa cause ou à son opinion; la compassion et la vengeance, l'amour et la haine, l'émulation et la honte, la crainte et l'espérance, la confiance et le soupçon, la tristesse et la joie, la présomption et l'abattement; et c'est là ce qui est spécialement du grand orateur, et ce qui dépend sur-tout des mouvemens du style: c'est en cette partie que Démosthene a excellé. Il n'a point fait usage du pathétique touchant, comme Cicéron; ses sujets ne l'y portaient pas; mais il a supérieurement manié le pathétique véhément, qui est plus propre au genre délibératif, comme l'autre au genre judiciaire. Vous voyez si j'ai eu tort de faire entrer l'histoire et la philosophie dans le plan d'un cours de littérature, tel que doit le faire celui qui voudra être véritablement un

homme de lettres. Car un homme de lettres ne doit être nullement étranger au talent de la parole, et ce talent, pour s'élever à un certain degré, doit s'appuyer de toutes les connaissances que je viens d'indiquer.

Que sera-ce en effet qu'un orateur, s'il n'est pas logicien, s'il ne s'est pas accoutumé à saisir avec justesse la liaison ou l'opposition des idées; à marquer avec précision le point d'une question débattue; à démêler avec sagacité les erreurs plus ou moins spécieuses qui l'obscurcissent; à bien définir les termes; à bien appliquer le principe à la question, et les conséquences au principe; à rompre les filets d'un sophisme, dans lesquels se retranche l'ignorance ou s'enveloppe la mauvaise foi? Sans doute il doit laisser à la philosophie l'argumentation méthodique, et la seche dialectique, qui n'operent que la conviction. L'orateur prétend [illegible] il veut persuader; car si la résistance de la vérité n'est souvent qu'une erreur, plus souvent encore peut-être cette résistance est une passion; et c'est [illegible] l'ennemi le plus opiniâtre, et le plus [illegible]

Il faut donc que l'orateur, non-seulement nous montre le vrai, mais nous détermine à le suivre; non-seulement nous montre ce qui est honnête, mais nous détermine à le faire; et c'est pour cela que la logique oratoire doit joindre les mouvemens aux raisonnemens. Mais les mouvemens ne seront puissans, qu'autant que les raisonnemens seront justes, et alors rien ne pourra résister à cette double force, faite pour tout entraîner. C'était celle de Démosthene, le plus terrible athlete qui jamais ait manié l'arme de la parole. Il se sert du raisonnement comme d'une massue, dont il frappe sans cesse, et dont chaque coup fait une plaie. Je me suis souvent rappelé, en le lisant, cet endroit de l'Enéïde, où Entelle, plein de la force des dieux, fait pleuvoir sur le malheureux Darès un grêle de coups, et le pousse d'un bout de l'arêne à l'autre, jetant le sang par le nez, par la bouche et par les oreilles.

Præcipitemque Daren ardens agit æquore toto.
Creber utraque manu pulsat versatque Dareta.

C'est précisément l'image de Démosthene, quand il a en tête un adversaire;

et malheur à qui se trouvait sous la main de ce rude joûteur. C'est chez lui que je vais prendre d'abord des exemples de moyens et de formes oratoires: j'en tirerai ensuite de Cicéron, et vous jugerez la différente maniere de ces deux grands hommes.

Dans ce fameux procès pour la couronne, où Démosthene avait toute raison, Eschyne s'était rejeté sur la teneur du décret de couronnement, et sur le texte des lois, matiere où la chicane des mots trouve toujours des ressources faciles; et l'accusateur, homme de beaucoup de talent, les avait fait valoir avec toute l'adresse possible. Une loi défendait de couronner un comptable: il prétend que Démosthene l'est, d'où il conclud que le décret est illégal et nul. Il se fondait sur ce que Démosthene était encore chargé de l'administration des spectacles, et l'avait été de la réparation des murs d'Athènes. La premiere comptabilité n'avait aucun rapport au décret, qui ne couronnait Dém[illegible] que pour la gestion qui con[illegible] paration des murs. Il est vrai q[illegible] cette derniere, il n'avait [illegible]

compte; mais il en avait une fort bonne raison; c'est qu'il avait presque tout fait à ses dépens; et c'était précisément pour récompenser cette libéralité civique et reconnue, que le sénat, bien loin de lui demander des comptes, lui avait décerné une couronne d'or. Mais Eschyne s'était retranché dans le texte littéral, et de plus avait affecté de mêler et de confondre deux comptabilités fort distinctes, celle des spectales, et celles des murs: c'était bien là une matière de pur raisonnement. Vous allez voir comme Démosthene sait la rendre oratoire, comme il la relève par la noblesse des pensées et des sentimens, en même-temps qu'il fait rayonner l'évidence des principes et des faits par une logique lumineuse.

» Si je passe sous silence la plus grande » partie de ce que j'ai fait pour le bien de » la république, dans les différentes fonc- » tions qu'elle m'a confiées; c'est parce » que ma conscience m'assure de la vôtre, » et pour en venir plutôt aux lois que l'on » prétend avoir été violées par le décret » de Ctésiphon; Eschyne a tellement em- » barrassé et obscurci tout ce qu'il a dit à » ce sujet, qu'en vérité je ne crois pas que

» vous l'ayez compris mieux qu'il n'a pu » se comprendre lui-même. A ces longues » déclamations, je répondrai, moi, par une » déclaration nette et précise. Il a cent » fois répété que je suis comptable. Eh » bien! je suis si loin de le nier, que pen- » dant ma vie entiere je me tiens votre » comptable, ô mes concitoyens! de tout » ce que j'aurai fait dans l'administration » des affaires publiques. «

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un moment (car la chose en vaut la peine), pour remarquer ce que c'est que la véritable éloquence, celle qui vient de l'ame: *pectus est quod disertum facit.* Cette expression simple et franche d'un grand et beau sentiment de citoyen, n'a-t-elle pas déjà fait tomber toutes les ingénieuses arguties d'Eschyne? et en même-temps comme elle est vraiment oratoire, et fondée sur la connaissance des hommes! comme Démosthene connaît bien ses auditeurs et ses juges! comme il est sûr d'en obtenir tout, en se mettant entre leurs mains, et même dans celles de son adversaire, et en offrant beaucoup plus qu'on ne peut lui demander! Et qu'on ne dise

pas qu'une pareille déclaration est bien facile, que tout le monde peut la faire. Oui, mais il s'agit de l'effet qu'elle doit produire, et il ne faut pas s'y tromper; cet effet ne tient pas seulement au talent, mais à la personne et à son caractere ; pour s'exprimer ainsi avec succès, il faut être pur. Un homme dont la probité serait équivoque, ne serait que ridicule en tenant ce langage; on sourirait de pitié; et un fripon reconnu serait sifflé. Aussi les Anciens définissaient l'orateur *vir bonus dicendi peritus*; un homme de bien, instruit dans l'art de la parole. Cette déclaration ne serait donc plus oratoire, si elle n'était pas vraie. Nous aurons occasion par la suite de relever cette singerie maladroite, ce charlatanisme impudent des hommes pervers, qu'on a vus si souvent emprunter et défigurer ces expressions du témoignage intime que peut se rendre la vertu, et qui ne sont dans leur bouche qu'un outrage de plus qu'ils osent lui faire. Il est impuni, je l'avoue, quand il s'adresse à des complices ou à des esclaves; mais quand la voix publique est libre, elle fait justice sur-le-champ de cette insolente hy-

pocrisie. Je n'en rapporterai qu'un exemple, antérieur même à la révolution. Un homme qui n'avait point mérité la mort qu'on lui a fait subir depuis, mais dont l'immoralité servile et vénale était connue, Linguet, s'avisa un jour de s'appliquer en pleine audience, ce vers d'Hippolyte dans la tragédie de *Phedre*.

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

A peine le plus honnête homme aurait-il pu, sans être taxé de quelque jactance, se donner à lui-même en public un pareil éloge, qui n'est permis qu'à la vertu calomniée. Linguet fut accueilli par une huée universelle; il se retourna vers l'assemblée avec des regards menaçans, comme nous l'avons vu depuis montrer le poing à l'assemblée constituante. Mais ces moyens, qui, quoique très-communs aujourd'hui, ne sont pas plus d'un orateur que d'un honnête homme, parce que la décence est inséparable de l'honnêteté, ne servirent qu'à faire redoubler les huées. Cela était juste, et il faut avouer que jamais c[illegible] ne fut plus malheureuse. Je reviens [illegible] mosthene, et c'est revenir de loin; [illegible] tinue ainsi :

» Mais je soutiens en même-temps qu'il » n'y a aucune magistrature qui puisse me » rendre comptable de ce que j'ai donné; » entends-tu, Eschyne, de ce que j'ai » donné. Et je vous le demande, Athé- » niens, lorsqu'un citoyen a employé sa » fortune pour le bien de l'état, quelle se- » rait donc la loi assez inique, assez cruelle, » pour le priver du mérite qu'il a pu se faire » auprès de vous, pour soumettre ses libé- » ralités à la forme rigoureuse des exa- » mens, et l'amener devant des réviseurs, » chargés de calculer ses bienfaits? Une » pareille loi n'existe pas: s'il en est une, » qu'on me la montre. Mais, non, il n'y » en a point; il ne saurait y en avoir. » Eschyne a cru vous abuser par un so- » phisme bien étrange: parce que je suis » comptable des deniers que j'ai reçus pour » l'entretien des spectacles, il veut que je » le sois aussi de mes propres deniers, que » j'ai donnés pour la réparation de nos » murs. Le sénat le couronne, s'écrie-t-il, » et il est encore comptable! — Non, le » sénat ne me couronne pas pour ce qui » exige des comptes, mais pour ce qui n'en » comporte même pas, c'est-à-dire, pour

» mon bien, dont j'ai fait présent à la ré-
» publique. — Mais, poursuit-il, vous
» avez été chargé de la reconstruction de
» nos murailles; donc, vous devez compte
» de la dépense. — Oui, si j'en avais fait;
» mais c'est précisément parce que je n'en
» ai fait aucune, parce que j'ai tout fait à
» mes dépens, que le sénat a cru me devoir
» des honneurs. Un état de dépense de-
» mande en effet un examen; mais pour des
» dons, pour des largesses, il ne faut point
» de registres; il ne faut que des louanges
» et de la reconnaissance. «

Prenons, dans ce même discours, un autre endroit où la logique de Démosthene avait beaucoup plus à faire: c'était réellement le point délicat de la cause, celui où elle se présentait sous un aspect vraiment douloureux. Démosthene, qui, sans magistrature légale, était en effet le premier magistrat d'Athènes et même des républiques alliées, puisqu'il gouvernait tout par ses conseils et animait tout par son éloquence, avait seul fait décréter la guerre contre Philippe; et la guerre avait été malheureuse. On savait bien qu'il n'y avait pas de sa faute; mais enfin, le malheur

qui aigrit les hommes ne les rend-il pas injustes? Le ressentiment n'est-il pas quelquefois aveugle? n'est-on pas naturellement trop porté à s'en prendre à celui qui est la cause, innocente ou non, de nos infortunes? Et supposé qu'on lui pardonne, n'est-ce pas du moins tout ce qu'on peut faire? Est-on bien disposé d'ailleurs à le récompenser et à l'honorer? C'était là l'espérance d'Eschyne, et le fort de son accusation, le mobile de toutes ses attaques. Il paraît même qu'il n'avait osé hasarder tant de mensonges et de calomnies, que dans la persuasion où il était, qu'il accablerait Démosthene du poids des désastres publics, de maniere à ce qu'il ne pût s'en relever; et c'est dans ce sens que la harangue pour la Couronne est d'autant plus admirée, qu'il y avait plus de difficultés à vaincre. Tous les événemens étaient contre l'orateur: l'essentiel était de se sauver par l'intention, ce qui n'offrait pas une matiere aussi facile que celle d'Eschyne. Celui-ci avait à sa disposition tous ces lieux communs qui sont si puissans dans l'éloquence, quand l'application en est sous nos yeux, le sang des citoyens ré-

pandu, la dévastation des campagnes, la ruine des villes, le deuil des familles, et tant d'autres objets déplorables, qu'il étale et développe avec tout ce que l'art a de plus insidieux, tout ce que l'indignation a de plus amer, tout ce que la haine a de plus perfide. Je ne m'occupe point encore ici des moyens de toute espece que lui oppose Démosthene; ils viendront à leur place. Je m'arrête à notre objet actuel, au raisonnement oratoire. Distinguer l'intention du fait, était bien facile, mais ne suffisait pas à beaucoup près. Il fallait tellement la séparer de l'événement, la caractériser par des traits si frappans et si nobles, que Démosthene et les Athéniens parussent encore grands, quand tout avait tourné contre eux. Nous verrons ailleurs l'article qui concerne particuliérement les Athéniens; mais, pour Démosthene, il prend un parti, dont la seule conception prouve la force de sa tête et les ressources de son génie. Il nie formellement qu'il ait été vaincu; il affirme qu'il a été vainqueur, qu'il a réellement triomphé de Philippe; et ce qui est plus fort, il le prouve. Ecoutons-le s'adresser à Eschyne.

» Malheureux! si c'est le désastre pu-
» blic qui te donne de l'audace, quand tu
» devrais en gémir avec nous, essaie donc
» de faire voir, dans ce qui a dépendu de moi,
» quelque chose qui ait contribué à notre
» malheur, ou qui n'ait pas dû le préve-
» nir. Par-tout où j'ai été en ambassade,
» les envoyés de Philippe ont-ils eu quel-
» que avantage sur moi? Non, jamais; non,
» nulle part; ni dans la Thessalie, ni dans
» la Thrace, ni dans Byzance, ni dans The-
» bes, ni dans l'Illyrie. Mais ce que j'avais
» fait par la parole, Philippe le détruisait
» par la force; et tu t'en prends à moi! et
» tu ne rougis pas de m'en demander
» compte! Ce même Démosthene, dont tu
» fais un homme si faible, tu veux qu'il
» l'emporte sur les armées de Philippe, et
» avec quoi? avec la parole? car il n'y avait
» que la parole qui fût à moi; je ne dis-
» posais ni des bras, ni de la fortune de
» personne: je n'avais aucun commande-
» ment militaire; et il n'y a que toi d'assez
» insensé pour m'en demander raison.
» Mais que pouvait, que devait faire l'ora-
» teur d'Athènes? Voir le mal dans sa
» naissance, le faire voir aux autres, et

» c'est ce que j'ai fait; prévenir, autant
» qu'il était possible, les retards, les faux
» prétextes, les oppositions d'intérêts, les
» méprises, les fautes, les obstacles de
» toute espece, trop ordinaires entre les
» républiques alliées et jalouses, et c'est
» ce que j'ai fait; opposer à toutes ces dif-
» ficultés le zele, l'empressement, l'amour
» du devoir, l'amitié, la concorde, et
» c'est ce que j'ai fait. Sur aucun de ces
» points, je défie qui que ce soit de me
» trouver en défaut; et si l'on me demande
» comment Philippe l'a emporté, tout le
» monde répondra pour moi: Par ses ar-
» mes qui ont tout envahi, par son or qui
» a tout corrompu. Il n'était pas en moi
» de combattre ni l'un ni l'autre; je n'avais
» ni trésors, ni soldats. Mais, pour ce qui
» est de moi, j'ose le dire, j'ai vaincu Phi-
» lippe; et comment? en refusant ses lar-
» gesses, en résistant à la corruption.
» Quand un homme s'est laissé [illegible]
» l'acheteur peut dire qu'il a trio[illegible]
» lui; mais celui qui demeure inc[illegible]
» ble, peut dire qu'il a triomphé [illegible]
» rupteur. Ainsi donc, autant qu[illegible]
» pendu de Démosthene, Athèn[illegible]

» victorieuse, Athènes a été invincible. «

N'est-ce pas là le chef-d'œuvre de l'argumentation oratoire? N'entendez-vous pas d'ici les acclamations qui ont dû suivre un si beau morceau? et ne concevez-vous pas que rien n'a dû résister à un génie de cette force? Remarquez toujours, ce que je ne saurais faire remarquer trop souvent, que pour employer des moyens de ce genre, il faut les trouver dans son ame: elle seule peut les donner: l'art peut apprendre à les disposer et à les orner, mais il ne saurait les fournir. C'est à l'orateur sur-tout que s'applique ce mot heureux et si souvent cité, de Vauvenargues: » Les grandes » pensées viennent du cœur. « Je dirai donc à celui qui voudra devenir éloquent: Commencez par être un bon citoyen, c'est-à-dire un honnête homme; car l'un ne va pas sans l'autre. Aimez-vous avant tout la patrie, la justice et la vérité? Vous sentez-vous incapable de les trahir jamais, pour quelque intérêt que ce soit? La seule idée de flatter un moment le crime, ou de méconnaître la vertu, vous fait-elle reculer de honte et d'horreur? Si vous êtes tel, parlez, ne craignez rien.

Si la nature vous a donné du talent, vous pourrez tout faire: si elle vous en a refusé, vous ferez encore quelque chose, d'abord votre devoir, ensuite un bien réel, celui de donner un bon exemple aux autres, et à la bonne cause un défenseur de plus.

SECTION III.

Application des mêmes principes dans la Philippique de Démosthene, intitulée de la Chersonese.

Ce qui manque à ceux qui n'ont d'autres facultés que celles de leur ame, c'est surtout la méthode et le raisonnement; c'est cette série d'idées fortifiées les unes par les autres, cette accumulation de preuves qui vont toujours en s'élevant, jusqu'à ce que l'orateur, dominant de haut, et comme d'un centre lumineux, finisse par donner une secousse impétueuse à tout cet amas, et en écrase ses adversaires. C'est alors que les mouvemens, comme je l'ai indiqué, décident la victoire; mais il faut que les raisonnemens l'ayent préparée; sans

cela, les mouvemens heurtent et ne renversent pas. Que l'impérieuse vérité arrache d'abord à tous les esprits cet assentiment secret et involontaire: Il a raison: alors l'orateur, qui se sent le maître, commande en effet, ou plutôt la raison commande pour lui, et on obéit.

C'est la tactique de Démosthene dans ses harangues délibératives, qui forment la plus grande partie de ses ouvrages, et qui, sous différens titres, sont toutes véritablement des *Philippiques*, puisqu'elles ont toutes le même objet, celui de réveiller l'indolence des Athéniens, et de les armer contre l'artificieuse ambition de Philippe.

On doit comprendre sous ce nom, non-seulement les quatre harangues qui portent spécialement le titre de *Philippiques*, mais toutes celles qui ont pour objet les démêlés de Philippe avec les Grecs et les Athéniens, telles que les trois qu'on nomme ordinairement les *Olynthiaques*,

qui roule *sur la Paix*, proposée par
de Macédoine, celle qui fut pro-
à l'occasion d'une *Lettre* de ce
prince, et celle qui est intitulée *de*

la Chersonese. Cela compose dix harangues, et cette derniere est, à mon gré, la plus belle; mais toutes peuvent être regardées comme des modeles. On n'y trouve pas, il est vrai, les grands tableaux, les grands mouvemens, les développemens vastes de la harangue *pour la Couronne*, ni cette espece de lutte si vive et si terrible qui appartient au genre judiciaire, où deux athletes combattent corps à corps. Mais il faut remarquer aussi l'avantage particulier et peut-être unique, attaché à ce dernier sujet, à cette grande querelle d'Eschyne et de Démosthene; il faut se représenter toute la Gréce rassemblée, pour ainsi dire, dans Athènes pour entendre les deux plus fameux orateurs dans leur propre cause! et quelle cause! L'homme qui, depuis vingt ans, gouvernait par la parole Athènes et la Gréce, opposant aux attaques les plus malignes et les plus furieuses de la haine et de la calomnie, la peinture aussi brillante que fidelle de son administration, c'est-à-dire, l'histoire des Grecs en même-temps que la sienne. L'intérêt des événemens se joignait ici à celui du procès. Démosthene, en défendant sa gloire, dé-

fendait celle d'Athènes et des Grecs. Son âme devait être à-la-fois élevée par tous les sentimens de la grandeur nationale, et échauffée par tous les mouvemens d'une indignation personnelle. Il a devant lui son adversaire et la Gréce, l'une qui l'honore et l'autre qui l'outrage. Que ne devait-il, que ne pouvait-il pas faire pour être digne de l'une, et pour triompher de l'autre? C'était vraiment entre Eschyne et lui un combat à mort; car dans Athènes et à Rome, le bannissement était une sorte de peine capitale. Cet assemblage de circonstances si importantes rendait son discours susceptible de tous les genres d'éloquence: la piquante amertume des réfutations et des récriminations, la hauteur des idées politiques, tous les feux de la gloire et du patriotisme, se réunissaient naturellement dans une plaidoirie de cette nature, et tout s'y trouve au plus haut degré. N'oublions jamais que le génie est plus ou moins porté par le sujet, et que les hommes s'agrandissent avec les choses, comme les choses avec les hommes.

Le mérite des Philippiques est celui qui appartient proprement à l'éloquence déli-

bérative, une discussion animée, pressante, lumineuse, une série de raisonnemens qui se fortifient les uns par les autres, et ne laissent ni le temps de respirer, ni l'idée de contredire; des formes simples, quelquefois même familieres, mais de cette familiarité décente, et en quelque sorte noble, qui, avec la précision, la pureté et la rapidité de la diction, composaient ce que les Anciens appelaient atticisme.

J'ai cru que, même sans une connaissance parfaite des affaires de la Gréce, nécessaire seulement à qui voudra connaître à fond l'esprit de ses orateurs, quelques morceaux choisis dans leurs écrits pourraient plaire au plus grand nombre des lecteurs. Mais je n'ai pas cru pouvoir mieux faire, pour donner une idée plus étendue du plus fameux de tous ces maîtres de la parole, que de traduire en entier une de ses *Philippiques*. J'ai choisi la sixieme, qui a pour titre de *la Chersonese*; elle n'est pas longue, et jamais orateur ne fut moins diffus que Démosthene. Il est vrai qu'en cela le goût des Athéniens servait de regle et de mesure aux harangueurs. Ce peuple

ingénieux et délicat n'aimait pas qu'on abusât de son loisir, ni qu'on se défiât de son intelligence. Il se piquait d'entendre, pour ainsi dire à demi-mot, et il lui arrivait d'interrompre, à la tribune, ceux qui n'allaient pas au fait. On peut juger de cette espece de sévérité par un mot de Phocion. Il était renommé par une concision singuliere, et par une diction austere et âpre comme ses mœurs. Son laconisme énergique l'emporta plus d'une fois sur l'atticisme de Démosthene, qui disait de lui, *c'est une hache qui coupe mes discours.* Phocion, un jour qu'il se disposait à monter à la tribune, paraissait fort rêveur; et comme on lui en demandait la cause, *je songe*, (dit-il) *comment je ferai pour abréger ce que j'ai à dire* (1).

(1) Il y a loin de cette sobriété de paroles à la verbeuse ambition qu'affectaient parmi nous les orateurs du barreau. C'est là qu'il semblait que le mérite d'un discours se mesurât sur sa durée. L'on était aussi satisfait d'avoir parlé long-temps, qu'on pourrait l'être d'avoir bien parlé. Passe encore, que le commun des plaideurs en juge ainsi, et s'imagine que leur avocat n'en a jamais dit assez; mais l'ineptie

Un court exposé sur la situation respective de Philippe et des Grecs, à cette

des habitués qui faisaient les réputations de la cour du palais, venait à l'appui de ce ridicule préjugé. On les entendait dire avec le ton d'une admiration emphatique: *Maître un tel a parlé deux heures; l'avocat-général a parlé quatre heures.* La raison pourrait en conclure le plus souvent qu'ils avaient débité bien des inutilités; mais l'ignorance conclud tout différemment, et s'extasie.

Cette différence entre les Anciens et nous tient encore à celle du gouvernement. Quand tout citoyen est admis à parler de la chose publique, selon le droit et l'occasion, le dégoût de la prolixité et le mérite de la précision se font aisément sentir, et la mesure commune des jugemens, c'est l'importance des matieres, et la faculté que chacun a de les traiter. Mais quand c'est le métier d'un petit nombre de parler en public, quand ce métier est circonscrit dans une sphere étroite et privée, l'on s'étend d'autant plus en paroles, qu'on est plus borné sur les objets; on se retourne en tout sens, pour occuper le plus de place que l'on peut. C'est ainsi qu'une plaidoirie sur un testament ou sur une substitution, est d'ordinaire beaucoup plus longue, qu'aucune des harangues de Démosthene et de Cicéron sur les plus grands intérêts publics, et sur les affaires les plus considérables. Des dix Philippiques, il n'y en a pas une qui excédât une demi-heure de lecture. Les plus longs plaidoyers de Cicéron ou de Démosthene ne tiendraient pas plus

époque, suffira pour mettre chacun en état de comprendre l'orateur, que je vais faire parler dans notre langue.

d'une heure, et celui *de la Couronne*, le plus étendu de tous, ce chef-d'œuvre si riche à tous égards, qui devait renfermer et qui renferme tant d'objets, ne comporte pas un débit de plus d'une heure, si l'on en retranche la lecture des actes publics, qui étaient les pieces probantes.

Tous les avocats pourtant ne donnent pas également dans cette diffusion; il en est qui savent se proportionner au sujet. On cite même un exemple d'une précision fort extraordinaire et fort plaisante, et qui par cela même réussit à cause de la rareté du fait, mais dont je serais fort éloigné de vouloir faire un modele à suivre. Dans une petite ville de province, un mauvais peintre fut accusé d'avoir fait un enfant à une fille, qui réclamait des dommages et intérêts. Ce pauvre homme avait pour tout bien, outre son talent de peindre quelques dessus de portes et quelques enseignes, la charge de *peintre de la ville*, qui valait, je crois, une centaine d'écus. Il était d'ailleurs fort mal partagé pour la figure et pour l'esprit. Voici le plaidoyer de son avocat, qui fut conservé par les curieux: il avait opposé ce qu'on appelle en justice *des fins de non-recevoir*.

» Mes fins de non recevoir sont bien simples. On » ne peut séduire une fille que par l'un de ces trois » moyens, ou la figure, ou l'argent, ou l'esprit. Or, » celui pour qui je plaide est laid, fort laid, sot et

Philippe, dont l'ambition n'était point bornée par ses petits états, et dont les talens étaient fort au-dessus de sa puissance héréditaire, avait formé le hardi projet de dominer dans la Gréce. C'était beaucoup entreprendre pour un roi des Macédoniens, nation jusques-là méprisée des Grecs, qui la traitaient de barbare. Philippe, devenu à-la-fois politique et guerrier, à l'école du Thébain Pélopidas, qui avait élevé sa jeunesse, mit à profit les leçons d'un grand homme, qui avait cultivé en lui des facultés naturelles. Il créa une puissance militaire, à-peu-près comme de nos jours Frédéric, et prépara ainsi pour son fils la conquête de l'Asie, en lui soumettant la Gréce. Son armée devint bientôt redoutable; elle était composée de la phalange macédonienne, corps d'infanterie qui fut invincible, jusqu'à ce qu'il se fût mesuré contre les légions romaines, et de la cavalerie thessalienne, la meilleure

» fort sot, gueux et très-gueux. Laid: regardez-le. »Gueux: il est *peintre de la ville*. Sot: interrogez-le. »Je persiste dans mes conclusions. «

L'assemblée éclata de rire, et le procès fut gagné tout d'une voix

que l'on connût alors, et qui dans la suite fit remporter à Pyrrhus sa premiere victoire sur les Romains. Il forma des généraux qui furent comptés depuis parmi les meilleurs d'Alexandre, tels qu'Attale et Parmenion. Avec ces troupes, conduites par des chefs de ce mérite, bien entretenues et toujours en action, il se portait rapidement dans les différentes contrées de la Gréce, suivant les occasions qu'il savait faire naître, ou attendre, ou saisir; car ce fut la politique encore plus que la force qui fit ses succès. Il trouvait, il est vrai, de grandes facilités dans cet esprit de jalousie, de défiance et de rivalité, qui animait les républiques grecques les unes contre les autres, et suscitait des divisions continuelles. Philippe, prodigue de sermens, de caresses et d'argent, avait partout des ministres et des orateurs à ses gages; et ils trompaient facilement la multitude, qui n'est jamais plus asservie que quand elle croit commander. C'est par le secours de ces agens mercenaires qu'il dirigeait de loin toutes les résolutions de ces divers états, les uns plus forts, les autres plus faibles; et quand il les avait brouil-

lés, il ne manquait pas d'intervenir dans la querelle, et sous prétexte de secourir l'un contre l'autre, il finissait par dépouiller tous les deux. C'est ainsi qu'il était parvenu à se faire livrer le passage des Thermopyles et le pays de Phocéens, qui lui ouvrait l'Attique; qu'il s'était emparé de l'Eubée, qui, du côté de la mer, tenait en respect, par sa seule position, tout le territoire d'Athènes; qu'enfin il avait pris Amphipolis et beaucoup d'autres villes, soit de Thrace, soit de Thessalie. Cersoblepte, un des petits rois thraces, redoutant ses entreprises, et voulant se ménager contre lui l'appui des Athéniens, avait pris le parti de leur céder la Chersonese, presqu'île avantageusement située sur l'Hellespont, et qui pouvait être très-utile à une nation puissante sur mer, telle qu'était alors Athènes. Cardie, l'une des villes principales de cette presqu'île, avait refusé de se soumettre comme les autres à la domination athénienne, et s'était mise sous la protection de Philippe, qui avait dans ce moment une armée dans la Thrace. Athènes, qui avait envoyé une colonie dans la Chersonese, la fit soutenir par des

troupes, chargées d'observer Philippe. Diopithe qui les commandait, regardant avec raison comme une hostilité la protection que ce prince accordait aux Cardiens, se jette sur les terres qu'il possédait dans la Thrace maritime, les pille, les ravage, et remporte un riche butin, qu'il met en sureté dans la Chersonese. Philippe, trop occupé ailleurs pour en prendre vengeance, porte de grandes plaintes aux Athéniens, sous prétexte qu'il n'y avait point entre eux et lui de déclaration de guerre. Il réclame les traités qu'il avait violés le premier; et ses créatures s'empressent d'appuyer ses réclamations et s'emportent contre Diopithe. On demande qu'il soit rappelé, qu'on envoie même contre lui un autre général pour le forcer à la soumission, en cas de résistance, et que Philippe reçoive des satisfactions. Cette lâcheté insensée devait révolter Démosthene. Il monte à la tribune, et parle ainsi:

» Il faudrait, Athéniens, que ceux qui » vous parlent dans cette tribune, tous éga- » lement exempts de complaisance ou d'a- » nimosité, ne songeassent qu'à énoncer

» ce qui leur paraît le meilleur à faire, sur-
» tout quand nous avons à délibérer sur
» de grands intérêts publics. Mais, puis-
» que parmi nos orateurs, il en est qui se
» laissent conduire, soit par un esprit
» de contention et de jalousie, soit par
» d'autres motifs personnels, c'est à vous
» du moins de mettre de côté toutes ces
» considérations particulieres, pour ne
» vous occuper qu'à résoudre et exécuter
» ce que vous croirez utile à l'Etat.

» De quoi s'agit-il aujourd'hui? de la
» Chersonese menacée par Philippe, qui,
» depuis onze mois, est dans la Thrace
» avec une armée; et de quoi nous par-
» lent vos orateurs? des opérations et des
» entreprises de Diopithe. Pour moi, j'at-
» tache fort peu d'importance aux accusa-
» tions intentées contre un de vos géné-
» raux, que vous pouvez, quand vous le
» voudrez, poursuivre aux termes de la
» loi, soit tout-à-l'heure, soit dans un
» autre temps, peu importe; et je ne vois
» pas pourquoi ni moi ni qui que ce soit
» ici, nous nous échaufferions sur un pa-
» reil sujet. Mais ce que cherche à nous
» enlever Philippe notre ennemi, Philippe

» dont les troupes couvrent les bords de
» l'Hellespont ; ce que vous ne pourrez
» plus ni réparer ni ressaisir, si vous en
» manquez l'occasion ; voilà ce qui est pres-
» sant, voilà sur quoi il faut statuer sur-le-
» champ, sans permettre que de vaines et
» tumultueuses altercations vous le fassent
» perdre de vue.

» Je n'entends pas sans étonnement, je
» l'avoue, bien des choses qui se disent
» dans vos assemblées. Mais rien ne m'a
» plus surpris que ce qui s'est dit devant
» moi dans le sénat ; que quiconque se pro-
» posait de vous parler dans les circons-
» tances actuelles, devait déclarer formel-
» lement s'il vous conseillait la guerre ou
» la paix. Non, ce n'est plus là que nous
» en sommes. Si Philippe se tenait tran-
» quille, s'il n'avait pas violé les traités,
» ravi vos possessions, s'il ne soulevait pas,
» s'il n'armait pas contre vous les peuples
» en même-temps qu'il se les attache, sans
» contredit, il ne tiendrait qu'à vous de
» rester en paix ; et pour ce qui vous con-
» cerne, je vous y vois aussi disposés qu'il
» est possible de l'être. Mais si d'un côté
» nous avons sous les yeux les traités qu'il

» a jurés avec nous, si de l'autre il est ma-
» nifeste qu'avant même que Diopithe par-
» tît de ces murs à la tête de cette colonie,
» à qui l'on reproche aujourd'hui d'être la
« cause de la guerre, Philippe, contre
» tout droit et toute justice, s'était em-
» paré déjà de ce qui vous appartient; si
» vos propres décrets, rendus à ce sujet,
» accusent authentiquement ces violations
» des engagemens pris avec nous, si tou-
» tes les fois qu'il s'est lié avec les Grecs
» ou avec les Barbares, il n'a eu évidem-
» ment d'autre objet que de vous faire la
» guerre, que signifie donc ce qu'on vient
» vous dire, qu'il faut choisir la guerre ou
» la paix? Eh! vous n'en avez plus le choix;
» il ne vous reste qu'un seul parti, qui est
» à-la-fois celui de la justice et de la né-
» cessité; c'est de repousser l'agresseur,
» et c'est le seul dont on ne vous parle pas!
» A moins cependant qu'on ne prétende
» que Philippe, pourvu qu'il n'attaque pas
» l'Attique, le Pyrée, nos murailles, ne
» nous fait point injure, et n'est pas en
» guerre avec nous. Mais je ne puis penser,
» Athéniens, que ceux qui établiraient de
» semblables regles d'équité, et marque-

» raient ainsi les limites de la guerre et de » la paix, vous parussent avoir l'idée de » ce que prescrit la justice, de ce que vous » pouvez supporter sans honte, et de ce » qu'exige votre sureté. Il y a plus: ils ne » s'aperçoivent pas qu'eux-mêmes, en » parlant ainsi, justifient Diopithe qu'ils » accusent: car, enfin, pourquoi serait- » il permis à Philippe de faire tout ce qu'il » lui plaît, pourvu qu'il n'envahisse pas » l'Attique, s'il n'est pas permis à Diopi- » the de secourir les Thraces, sans être » accusé d'allumer la guerre? — Mais (dit- » on) il ne faut pas souffrir que des sol- » dats mercenaires ravagent les bords de » l'Hellespont, ni que Diopithe, en levant » des vaisseaux étrangers, fasse le métier » de pirate. —

» Soit: je suis persuadé des bonnes in- » tentions de ceux qui vous tiennent ce » langage: sans doute, ils n'ont d'autre in- » térêt que celui de l'équité et le vôtre. » En ce cas, je n'ai plus qu'une question » à leur faire, et la voici: quand ils au- » ront dissipé et anéanti votre armée, en » diffamant le général, qui a trouvé dans » ses propres ressources les moyens de

» l'entretenir, qu'ils nous disent comment
» ils feront pour anéantir aussi l'armée de
» Philippe. S'ils restent sans réponse, il
» est clair, Athéniens, qu'ils n'ont qu'un
» but; et c'est de vous ramener au même
» état de choses, qui, dans ces derniers
» temps, a porté un coup si funeste à la
» puissance d'Athènes. Vous le savez: rien
» n'a donné à Philippe tant d'avantage sur
» nous, que d'avoir toujours une armée
» sur pied, qui le met à portée de saisir
» toutes les occasions: il vous prévient
» par-tout, parce qu'après avoir délibéré
» à loisir avec lui-même, il agit subitement
» et quand il lui plaît: il attaque, il ren-
» verse: nous, au contraire, ce n'est qu'au
» bruit de ses invasions que nous commen-
» çons des préparatifs longs et tumultuai-
» res. Mais qu'arrive-t-il? ce qui doit tou-
» jours arriver à ceux qui s'y prennent trop
» tard: il garde, lui, sans danger, ce qu'il
» a pris sans obstacle; et nous, après de
» grandes dépenses inutiles, après bien
» des efforts superflus, après avoir bien
» vainement montré toute l'envie possible
» de le traverser et de lui nuire, que nous
» reste-t-il? l'impuissance et la honte.

» Mettez-vous donc bien dans l'esprit, » Athéniens, que tandis qu'on vous amuse » ici de vaines paroles, au fond, tout ce » que l'on veut, c'est que vous restiez oi- » sifs au-dedans et désarmés au-dehors, » afin que Philippe, pendant ce temps, » puisse faire à son aise tout ce qui lui » conviendra. Jugez-en par ce qui se passe » aujourd'hui. Il occupe depuis long-temps » la Thrace et la Thessalie avec des trou- » pes nombreuses: si, avant l'époque des » vents étésiens, il assiege Byzance, croyez- » vous que les Byzantins persistent dans » leurs préventions contre vous, au point » de ne pas sentir le besoin de votre se- » cours? Eh! à votre défaut, ils appelle- » raient dans leurs murs des auxiliaires, » quels qu'ils fussent, (même ceux dont » ils se méfieraient encore plus que de » vous,) plutôt que de rester à la merci de » Philippe, à moins cependant qu'il ne » vienne à bout de s'emparer de leur ville, » avant que personne puisse le savoir; et » si nous n'avons point de troupes sur les » lieux, si, quand nous voudrons y en en- » voyer, les vents s'y opposent, n'en dou- » tez pas, les Byzantins sont perdus. —

» Mais ce sont des peuples qu'a égarés un » mauvais génie, et leur conduite envers » nous a été insensée. — Oui, mais ces » insensés, il faut les sauver, et les sauver » pour nous.

» Sommes-nous sûrs enfin que Philippe » ne se porte pas dans la Chersonese? n'a- » t-il pas dit dans sa lettre qu'il comptait » se venger de ces peuples? et n'est-ce pas » une raison de plus pour y laisser une ar- » mée que nous avons là toute formée, qui » pourra défendre le pays et inquiéter » l'ennemi? Si nous la perdons, cette ar- » mée, et que Philippe entre dans la Cher- » sonese, que ferons-nous alors? — Nous » mettrons Diopithe en justice. — Nous » voilà bien avancés. — Nous ferons pas- » ser des secours. — Et si la mer n'est pas » tenable? — Mais Philippe n'attaquera » pas la Chersonese. — Et qui vous l'a » dit? qui vous en répond? «.

Voilà un modele de précision dans le dialogue hypothétique, l'une des formes les plus piquantes que l'on puisse donner à la discussion. Mais il faut bien prendre garde à un inconvénient très-dangereux, où tombent souvent ceux qui emploient ce moyen

moyen sans en connaître le principe et les effets. Ils se font des objections faibles ou ineptes, qui ne sont nullement celles qu'on leur oppose ou qu'on peut leur opposer; et alors ce petit artifice devient puéril et retombe sur eux. Quand on fait parler ses adversaires, il faut répondre à leur pensée, et non pas à la sienne; être bien sûr de ce qu'ils peuvent dire, et bien sûr de la réplique. Ici, Démosthene ne met dans leur bouche que ce qu'ils avaient dit, ou ce qu'ils étaient obligés de dire pour n'être pas inconséquens. Trois fois il les fait parler, et trois fois il les terrasse d'un seul mot. Il reprend.

» Considérez donc, Athéniens, dans » quel temps et dans quelle saison de l'an- » née on vous conseille de retirer vos trou- » pes de l'Hellespont, et de l'exposer sans » défense aux entreprises de Philippe. Que » dis-je? voici une considération d'une » toute autre importance : si revenant de » la haute Thrace, il laisse de côté la » Chersonese et Byzance, et attaque Chal- » cis et Mégare, comme en dernier lieu » la ville d'Orée, aimez-vous donc mieux » être obligés de l'arrêter sur vos fron-

» tieres, que de l'occuper loin de vous? «

L'orateur bien affermi sur les faits qu'il a exposés et sur les conséquences à en tirer, ce qui, graces à sa forte logique, a été pour lui l'affaire d'un moment, ne craint point de risquer un avis qu'il sait bien n'être point du goût de la plupart des Athéniens; mais aussi s'est-il réservé, pour le soutenir, les moyens les plus puissans, ceux qu'il va tirer des affections morales d'un peuple qu'il avait bien étudié. Il le connaissait sensible à la honte, jaloux de sa réputation et de ses lumieres, très-sujet à se laisser tromper par négligence, mais aussi très-irascible contre ceux qu'il voyait convaincus de l'avoir trompé. Ce sont autant de leviers dont l'orateur va se servir, pour mettre en mouvement cette multitude indolente et inattentive. Il a fait briller l'évidence; il va faire tonner la vérité; et vous verrez comment un citoyen parle à un peuple. On n'avait pas imaginé dans Athènes, non plus qu'en aucun endroit du monde, de donner ce titre de peuple à un ramas de brigands: ceux-là, il faut bien les flatter; comment ne pas flatter des complices? ceux-là, il faut bien les appe-

ler un peuple *essentiellement bon* : c'était le refrain de nos tyrans. Mais Démosthene savait, comme les Athéniens, que si les hommes étaient *essentiellement bons*, ils n'auraient pas besoin de lois ; il parlait à un véritable peuple, très-susceptible d'erreurs, de faiblesse, de prévention ; mais qui avait une patrie, une religion, une morale et des mœurs sociales, et à qui l'on pouvait en conséquence montrer impunément la vérité, même la dure vérité, la vérité poignante, pourvu qu'il fût sûr de la bonne foi et des intentions de l'orateur. Ceux qui ne sont pas familiarisés avec les Anciens, et qui ne connaissent que cette vile adulation, sans cesse prodiguée parmi nous à la plus vile multitude, cet abject popularisme, nommé si improprement *popularité*, ne concevront rien à la véracité hardie et véhémente de Démosthene, à ces reproches amers et violens dont il frappe ses concitoyens pour les réveiller et les éclairer ; et ils seront encore bien plus surpris de l'accueil qu'on fit à ce discours et du succès qu'il obtint.

» D'après ces faits et ces réflexions, mon avis est que bien loin de licencier l'ar-

» mée que Diopithe s'efforce de maintenir
» pour le service de la république, il faut
» au contraire lui fournir de nouvelles for-
» ces, de l'argent et des munitions. En ef-
» fet, si l'on demandait à Philippe ce qu'il
» aime le mieux, que les troupes de Dio-
» pithe, (de quelque espece qu'elles soient
» je ne veux disputer là-dessus avec per-
» sonne:) soient autorisées, honorées, ren-
» forcées par le peuple d'Athènes, ou dis-
» persées et détruites par la malveillance
» de vos orateurs, qui doute que ce der-
» nier parti ne fût celui qu'il préférât? Ain-
» si ce que notre ennemi souhaiterait le
» plus au monde, c'est précisément ce que
» vous voulez faire!.... Et vous demande-
» rez encore pourquoi nos affaires vont si
» mal!... Je vais vous le dire nettement,
» Athéniens; je vais mettre sous vos yeux
» et votre situation et votre conduite : en
» deux mots, nous ne voulons ni combattre
» ni payer. Nous voulons attirer à nous les
» deniers publics; nous refusons à Dio-
» pithe ceux qui lui étaient assignés légale-
» ment, et nous le chicanons encore sur
» ceux qu'il se procure, et sur l'emploi
» qu'il en fera: c'est ainsi que nous nous

» conduisons en tout, et que nous persis-
» tons à ne jamais nous charger de nos pro-
» pres affaires. Nous louons, il est vrai,
» tant qu'on veut, ceux qui élevent la voix
» pour l'honneur de la patrie; mais dans
» le fait, nous agissons comme si nous
» étions d'accord avec ses ennemis. Vous
» demandez à ceux qui montent à cette tri-
» bune ce qu'il faut faire; et moi je vous
» interroge à mon tour, et je vous de-
» mande ce qu'il faut vous dire. Car, je
» vous le répete, si vous ne voulez servir
» l'état ni de votre personne ni de votre
» argent; si vous ne voulez ni faire passer
» à Diopithe les fonds qui lui sont dus, ni
» permetttre qu'il en tire d'ailleurs; en un
» mot, si vous ne voulez pas faire vous-
» mêmes vos affaires, Athéniens, je n'ai
» point de conseils à vous donner.

» Eh! de quoi serviraient-ils, quand
» vous souffrez que la licence de la calom-
» nie aille au point de poursuivre Diopithe,
» non pas seulement sur ce qu'il a fait,
» mais même sur ce qu'il fera? Et c'est là
» ce que vous entendez patiemment, Athé-
» niens!... Mais ne faut-il que vous dire
ce qui en arrivera? oh! pour cela du

» moins je vous le dirai, et avec toute li-
» berté; car il n'est pas en moi de parler
» autrement.

» Soyez sûrs d'abord, (et j'y engage ma
» tête) que tous vos commandans de vais-
» seaux, quels qu'ils soient, ne font pas
» autrement que Diopithe, et tirent de l'ar-
» gent de nos alliés, des habitans de Chio,
» d'Erythrée, enfin de tous les Grecs de
» l'Ionie et des îles, les uns plus, les au-
» tres moins, selon le nombre des bâti-
» mens qu'ils commandent. Et pourquoi
» les peuples fournissent-ils ces contribu-
» tions? croyez-vous que ce soit gratuite-
» ment? non, ils ne sont pas si insensés:
» c'est afin que vos amiraux protegent leur
» commerce et leurs possessions: ils achet-
» tent à ce prix la sureté de leurs navires
» et de leur territoire; ils se mettent à l'a-
» bri des pirateries maritimes et des vio-
» lences du soldat, quoiqu'ils assurent,
» comme de raison, que tout ce qu'ils en
» font, n'est que par zele et par attache-
» ment pour vous: peuvent-ils donner un
» autre nom à ces largesses intéressées? Et
» doutez-vous que Diopithe ne fasse comme
» les autres? Oui, les peuples lui donne-

„ront de l'argent; car enfin s'il n'en a pas
„et si vous ne lui en envoyez point, où
„voulez-vous qu'il prenne de quoi payer
„ses soldats? d'où lui viendrait-il de l'ar-
„gent? du ciel? Il vit, et il vivra sur ce
„qu'il pourra prendre et sur ce qu'il pour-
„ra se procurer par tous les moyens, soit
„dons, soit emprunts, il n'importe. Mais
„que font aujourd'hui ceux qui l'accusent
„auprès de vous? ils avertissent tout le
„monde de ne rien donner à un général
„que vous allez mettre en justice et pour
„le passé et pour l'avenir. Voilà où ten-
„dent tous ces discours que j'entends: *il*
„*prendra des villes, il expose et trahit les*
„*Grecs*.... Car vous verrez que ces dis-
„coureurs prennent un grand intérêt aux
„Grecs d'Asie, et qu'ils sont fort empres-
„sés à défendre les autres, eux qui ne son-
„gent pas à sauver leur propre patrie. Ils
„parlent d'envoyer un autre général, et
„contre Diopithe!... Où en sommes-nous,
„grands dieux! S'il est coupable, s'il a
„commis de ces prévarications que les lois
„punissent, c'est aux lois à le punir: il
„ne faut pour cela qu'un décret, et non
„une armée; ce serait le comble de la fo-

„lie. C'est contre nos ennemis, sur qui „nos lois ne peuvent rien, c'est contre „eux qu'il faut envoyer des flottes, des „troupes, de l'argent; c'est contre eux „que cet appareil est nécessaire. Mais con„tre un de nos citoyens! une accusation „et un jugement, cela suffit, cela est d'un „peuple sage; et ceux qui vous parlent „autrement, veulent vous perdre.

„Il est triste, je l'avoue, qu'il y ait de „semblables conseillers parmi vous; mais „ce qui est plus triste encore, c'est que „l'un d'eux n'a qu'à se présenter à cette „tribune, pour vous dénoncer ou Dio„pithe, ou Charès, ou Aristophon, comme „les auteurs de tous nos maux, vous l'ac„cueillez, vous l'applaudissez comme s'il „eût dit des merveilles; mais qu'un citoyen „véridique vienne vous dire: "Vous n'y „pensez pas, Athéniens, ce n'est ni Dio„pithe, ni Charès, ni Aristophon qui vous „font du mal, c'est Philippe; entendez„vous? Sans son ambition, Athènes se„rait tranquille;„ vous ne dites pas non, „vous ne le pouvez pas; mais pourtant „vous l'écoutez avec peine, et il semble „que ce soit lui qui agisse avec vous en-

„ennemi. J'en sais bien la cause; mais par „tous les dieux immortels, ne trouvez donc „pas mauvais qu'on vous parle hardiment, „quand il y va de votre salut.

„Plusieurs de vos orateurs et de vos mi„nistres vous ont depuis long-temps ac„coutumés à n'être à craindre que, dans „vos délibérations, et nullement dans vos „mesures d'exécution ; durs et emportés „dans vos assemblées, faibles et mous „quand il faut agir. Que l'on vous défere „comme coupable de nos malheurs un de „vos citoyens, dont vous savez qu'il ne „tient qu'à vous de vous saisir, vous ne „demandez pas mieux; vous êtes tout prêts. „Mais qu'on vous dénonce le seul ennemi „dont vous ne pouvez avoir raison que par „les armes, alors vous hésitez, vous ne „savez plus quel parti prendre, et vous „souffrez impatiemment d'être convaincus „de la vérité qui vous déplaît. Ce devrait „être tout le contraire, Athéniens : vos „magistrats auraient dû vous apprendre „à être doux et modérés envers vos con„citoyens, terribles envers vos ennemis. „Mais tel est le funeste ascendant qu'ont „pris sur vous vos artificieux adulateurs,

» que vous ne pouvez plus entendre que ce » qui flatte vos oreilles, et c'est ce qui vous » a mis au point de n'avoir plus enfin à dé- » libérer que de votre propre salut.

» Au nom des dieux, Athéniens, je vous » adjure ici tous: si les Grecs aujourd'hui » vous demandaient raison de toutes les oc- » casions que vous avez perdues par votre » indolence, s'ils vous disaient: « Peuple » d'Athènes, vous nous envoyez députés » sur députés pour nous persuader que » Philippe en veut à la liberté de tous les » Grecs, que c'est l'ennemi commun qu'il » faut surveiller sans cesse, et cent autres » discours semblables. Nous le savons » comme vous; mais, ô les plus lâches de » tous les hommes! (ce sont les Grecs qui » vous parlent ainsi) quand Philippe, éloi- » gné de son pays depuis dix mois, arrêté » par la guerre, par l'hiver, par la mala- » die, n'avait aucun moyen de retourner » chez lui, avez-vous saisi ce moment » pour délivrer les Eubéens? Vous n'avez » pas même songé à recouvrer ce qui était » à vous. Lui, au contraire, tandis que » vous étiez chez vous bien tranquilles et » bien sains, (si pourtant on peut appeler

» sains ceux qui montrent tant de faiblesse) » il a établi dans l'île d'Eubée deux tyrans » à ses ordres, l'un à Sciathe, l'autre à » Orée, en face de l'Attique même, et de » maniere à avoir, pour ainsi dire, un pied » chez vous. Et sans parler du reste, avez- » vous du moins fait un pas pour l'en em- » pêcher ? non, comme de concert avec » lui, vous lui avez abandonné vos droits. » Il est clair que quand Philippe mourrait » dix fois pour une, vous ne vous remue- » riez pas davantage. Laissez donc là et vos » ambassades et vos accusations ; laissez- » nous en paix, puisque vous-mêmes ai- » mez tant à y rester. » Eh bien! Athé- » niens, connaissez-vous quelque réponse » à ce discours? quant à moi, je n'en con- » nais pas. «

Vous devez bien imaginer qu'après cette verte réprimande, l'orateur est trop habile pour ne pas verser quelque baume sur les blessures qu'il vient de faire à l'amour-propre. Après l'avoir abattu sous les reproches, il le releve bientôt, non par de grossieres flatteries, mais par de légitimes louanges sur ce qu'il y avait de noble et de généreux dans le caractere national,

quand les Athéniens le suivaient ; sur ce qu'il y avait de glorieux dans leur existence politique, parmi les Grecs accoutumés à regarder Athènes comme le rempart de leur liberté ; enfin sur cette haine même que portait Philippe aux Athéniens, et qui était pour eux un titre d'honneur. Cette seconde moitié de son discours est encore au-dessus de la premiere.

„Je sais que vous avez parmi vous des „hommes qui s'imaginent avoir répondu à „votre orateur, quand ils lui ont dit : que „faut-il donc faire? Je pourrais leur ré„pondre d'un seul mot, et avec autant de „vérité que de justice : il faut faire tout „ce que vous ne faites pas. Mais je ne „crains pas d'entrer dans tous les détails ; „je vais m'expliquer complétement, et je „souhaite que ces hommes si prompts à „m'interroger, ne le soient pas moins à „exécuter, quand j'aurai répondu.

„Commencez par établir, comme un „principe reconnu, comme un fait incon„testable, que Philippe a rompu les trai„tés, qu'il vous a déclaré la guerre, et „cessez de vous en prendre là-dessus les „uns aux autres très-inutilement. Croyez

„qu'il est l'ennemi mortel d'Athènes et „de ses habitans, même de ceux qui „se flattent d'être en faveur auprès de „lui. S'ils doutent de ce que je leur „dis ici, qu'ils regardent le sort des deux „Olynthiens, qui passaient pour ses „meilleurs amis, Eutycrate et Léosthene, „qui, après lui avoir vendu leur patrie, „ont eu une fin si déplorable. Mais ce „que Philippe hait le plus, c'est la li- „berté d'Athènes, c'est notre démocra- „tie. Il n'a rien tant à cœur que de la „dissoudre, et il n'a pas tort. Il sait que „quand même il aurait asservi tous les au- „tres peuples, jamais il ne pourra jouir en „paix de ses usurpations, tant que vous „serez libres; que s'il lui arrivait quel- „qu'un de ces accidens où l'humanité est „sujette, c'est dans vos bras que se jette- „raient tous ceux qui ne sont maintenant „à lui que par contrainte; et il est vrai, „Athéniens, et c'est une justice qu'il faut „vous rendre, que vous ne cherchez point „à vous élever sur les ruines des mal- „heureux; mais que vous faites consister „votre puissance et votre grandeur à em- „pêcher que personne ne se fasse tyran de

» la Gréce, où à renverser celui qui serait » parvenu à l'être. Vous êtes toujours prêts » à combattre ceux qui veulent régner, à sou- » tenir ceux qui ne veulent pas être escla- » ves. Philippe craint donc que la liberté » d'Athènes ne traverse ses entreprises; in- » cessamment il lui semble qu'elle le me- » nace; et il est trop actif et trop éclairé » pour le souffrir patiemment. Il en est » donc l'irréconciliable adversaire; et c'est, » avant tout, ce dont vous devez être bien » convaincus, pour vous déterminer à pren- » dre un parti.

» Ensuite ce qu'il faut que vous sachiez » avec la même certitude, c'est que dans » tout ce qu'il fait aujourd'hui, son prin- » cipal dessein est d'attaquer cette ville, » et que, par conséquent, tous ceux qui » peuvent nuire à Philippe travaillent en » effet à vous servir. Qui de vous serait as- » sez simple pour s'imaginer que ce prince, » capable d'ambitionner jusqu'à de miséra- » bles bicoques de la Thrace, telles que » Mastyre, Drongilie, Cabyre, capable, » pour s'en emparer, de braver les hivers, » les fatigues, les périls, que ce même » homme ne portera pas un œil d'envie sur

» nos ports, nos magasins, nos vaisseaux,
» nos mines d'argent, nos trésors de toute
» espece, qu'il nous en laissera la posses-
» sion paisible, tandis qu'il combat au mi-
» lieu des hivers, pour déterrer le seigle
» et le millet enfouis dans les montagnes
» de Thrace? Non, Athéniens, non, vous
» ne le croyez pas.

» Maintenant donc, que prescrit la sa-
» gesse dans de pareilles conjonctures, et
» quel est votre devoir? De secouer enfin
» cette fatale léthargie qui a tout perdu,
» d'ordonner des contributions publiques
» et d'en demander à nos alliés, de pren-
» dre enfin toutes les mesures nécessaires
» pour conserver l'armée que nous avons.
» Puisque Philippe en a toujours une sur
» pied, pour attaquer et subjuguer les Grecs,
» il faut aussi en avoir une toujours prête à
» les défendre et à les protéger. Tant que
» vous ne ferez qu'envoyer, au besoin, quel-
» ques troupes levées à la hâte, je vous le
» répete, vous n'avancerez rien. Ayez des
» troupes réguliérement entretenues, des
» intendans d'armée, des fonds affectés à
» la paye de vos soldats, un plan d'admi-
» nistration militaire, le mieux entendu

» qu'il sera possible. C'est ainsi que vous » serez à portée de demander compte aux » généraux de leur conduite, et aux ad- » ministrateurs de leur gestion. Si vous » prenez à cœur ce système de conduite » alors vous pourrez retenir Philippe dans » de justes bornes; et goûter une paix » véritable; alors la paix sera vraiment » un bien, et j'avoue qu'en elle-même » la paix est un bien; ou si Philippe » s'obstine encore à vouloir la guerre, » vous serez du moins en mesure contre » lui.

» On va me dire que ces résolutions » exigent de grands frais et de grands tra- » vaux. Oui, j'en conviens; mais considé- » rez quels dangers s'approchent de vous, » si vous ne prenez pas ce parti, et vous » sentirez qu'il vaut mieux vous y porter » de vous-mêmes que d'attendre à y être » forcés. En effet, quand un oracle divin » vous assurerait, ce dont aucun mortel » ne peut vous répondre, que même en » restant dans votre inaction, vous ne se- » rez point attaqués par Philippe, quelle » honte encore ne serait-ce pas pour vous; » (j'en prends tous les dieux à témoins)

» combien ne flétririez-vous pas la gloire » de vos ancêtres et la splendeur de cet » état, si, pour l'intérêt de votre repos, » vous abandonniez les Grecs à la servi- » tude! Qu'un autre vous donne ces in- » dignes conseils; qu'il paraisse, s'il en » est un qui en soit capable; écoutez- » le si vous êtes capables de l'entendre! » quant à moi, plutôt mourir mille fois, » avant qu'un pareil avis sorte de ma » bouche! «

Cette espece de provocation, cet imposant défi, est un de ces mouvemens dont l'effet est sûr, quand l'orateur a établi ses preuves victorieusement : son objet est d'empêcher qu'on ne lui fasse perdre un moment précieux, un moment décisif, par une de ces résistances obliques et déguisées, derniere ressource de ceux qui n'osent plus lutter de front. Ils ont recours alors à des restrictions partielles, à des motions incidentes, prétextes pour prendre la parole, mais qui ne tendent qu'à remettre en discussion ce qu'on n'ose plus combattre, et ce qui semblait convenu. C'est ainsi qu'on parvient à refroidir l'impression générale, à prolonger une déli-

bération qui semblait terminée, jusqu'à ce que les esprits soient revenus de cette commotion, produite par le pouvoir de la vérité, et que toutes les petites passions, étourdies et déconcertées un moment, ayent eu le temps de se reconnaître. C'est ce qu'on a fait si souvent parmi nous par des *motions d'ordre* et des *amendemens*, et ce qu'un habile orateur doit prévenir, ou en réservant ses plus grandes forces pour la réplique, ou (ce qui vaut encore mieux, et ce qui est plus sûr), en fondant, comme Démosthene, la réfutation dans les preuves, de façon à ruiner d'avance, de fond en comble, toutes les objections possibles, à rendre tout avis contraire, ou ridicule, ou odieux, à faire rougir les uns de le proposer, et les autres de l'entendre. Voyez ici comme Démosthene, en deux phrases, a su fermer à-la-fois la bouche des orateurs et l'oreille des Athéniens! Il va multiplier les mouvemens à mesure qu'il en aperçoit l'effet; il va grandir et s'élever à la vue de ses antagonistes, jusqu'à demander contre eux des peines capitales, et à les signaler comme des ennemis de l'état. Aussi resta-t-il maître du champ de

bataille, comme cet athlete que nous a peint Virgile, qui, jetant un ceste énorme au milieu de l'arêne, et montrant à nu ses larges épaules et ses membres musculeux, inspirait l'épouvante aux plus hardis lutteurs, et leur ôtait l'envie de se mesurer avec lui.

» Mais si mes sentimens sont les vôtres, » si vous voyez, comme je le vois, que plus » vous laissez faire de progrès à Philippe, » plus vous fortifiez l'ennemi que tôt ou » tard il vous faudra combattre ; qui peut » donc vous faire balancer? qu'attendez-» vous encore? pourquoi des délais, des » lenteurs? quand voulez-vous enfin agir? » quand la nécessité vous y contraindra? » Et quelle nécessité voulez-vous dire? en » est-il une autre, grands dieux! pour des » hommes libres que la crainte du déshon-» neur? est-ce celle-là que vous attendez? » elle vous assiege, elle vous presse, et de-» puis long-temps. Il en est une autre, il » est vrai, pour les esclaves.... Dieux pro-» tecteurs, éloignez-la des Athéniens.... » la contrainte, la violence, la vue des châ-» timens... Athéniens, je rougirais de vous » en parler.

» Il serait trop long de vous développer » tous les artifices que l'on met en œuvre » auprès de vous; mais il en est un qui » mérite d'être remarqué. Toutes les fois » qu'il est question de Philippe à cette tri- » bune, il ne manque jamais de se trou- » ver des gens qui se levent et qui s'écrient, » *quel trésor que la paix! quel fléau que la* » *guerre! à quoi tendent toutes ces alar-* » *mes, si ce n'est à ruiner nos finances!* » C'est avec de semblables discours qu'ils » vous endorment dans votre sécurité, et » qu'ils assurent à Philippe les moyens » d'achever ses projets. C'est ainsi que cha- » cun a ce qu'il desire: vous restez dans » votre oisiveté chérie; (et plaise au ciel » qu'un jour elle ne vous coûte pas cher!) » votre ennemi s'agrandit, et vos flat- » teurs gagnent votre bienveillance et son » argent. Pour moi, ce n'est pas à vous » que je voudrais persuader la paix; c'est » un soin dont on peut se reposer sur vous- » mêmes; c'est à Philippe que je voudrais la » persuader, parce que c'est lui qui ne » respire que la guerre. A l'égard de nos » finances, prenez garde que ce qu'il y a » de plus fâcheux, ce n'est pas ce que vous

» aurez dépensé pour votre sureté, c'est
„ ce que vous aurez à perdre, et à souffrir,
„ si vous ne voulez rien dépenser. Il con-
„ vient, sans doute, d'empêcher la dissi-
„ pation de vos deniers, mais par le bon
„ ordre et la surveillance, et non par des
„ épargnes prises sur le salut public. Ce
„ qui m'afflige encore, c'est de voir que
„ ces mêmes gens qui crient sans cesse con-
„ tre le pillage de vos finances, qu'il ne
„ tient qu'à vous de réprimer et de punir,
„ trouvent fort bon que Philippe pille tout
„ à son aise et la Grèce et vous. Comment
„ se fait-il en effet que tandis que le Macé-
„ donien renouvelle sans cesse ses inva-
„ sions, tandis que de tous côtés il prend
„ des villes, jamais on n'entende ces gens-
„ là condamner ses injustices et réclamer
„ contre ses agressions; et qu'au con-
„ traire, dès que l'on vous conseille de
„ vous opposer à ses démarches et de veil-
„ ler sur votre liberté, sur-le-champ tous
„ se récrient à-la-fois, que c'est provoquer
„ la guerre? Il n'est pas difficile de l'expli-
„ quer: ils veulent, si la guerre que l'on
„ propose entraîne des inconvéniens (et
„ quelle guerre n'en entraîne pas!) tour-

„ner vos ressentimens non pas contre Phi-
„lippe, mais contre ceux qui vous ont
„donné d'utiles conseils; ils veulent en
„même-temps pouvoir accuser l'innocence
„et s'assurer l'impunité de leurs crimes.
„Voilà le vrai motif de ces éternelles ré-
„clamations contre la guerre; car encore
„une fois, qui peut douter qu'avant même
„que personne eût songé à vous en par-
„ler, Philippe ne vous la fît réellement,
„lui qui envahissait vos places, lui qui,
„tout-à-l'heure, a fourni contre vous ses
„secours aux rebelles de Cardie? Mais
„après tout, quand nous avons l'air de ne
„pas nous en apercevoir, ce n'est pas lui
„qui viendra nous en avertir et nous le
„prouver. Il y aurait de la folie de sa part;
„que dis-je? quand il sera venu jusques
„sur votre territoire, il soutiendra tou-
„jours qu'il ne vous fait pas la guerre. Et
„n'est-ce pas ce qu'il disait aux habitans
„d'Orée, lors même qu'il était sur leurs
„terres; à ceux de Phéres, au moment
„de les assiéger; à ceux d'Olynthe, dans
„le temps qu'il marchait cont[illegible]
„sera de même de nous; et si [illegible]
„lons le repousser, ses hon[illegible]is.

„vous répéteront que c'est nous qui ral-
„lumons la guerre. Eh! bien donc, su-
„bissons le joug: c'est le sort de quicon-
„que ne veut pas se défendre.

„Faites encore attention, Athéniens,
„que vous courez de plus grands risques
„qu'aucun autre peuple de la Gréce. Phi-
„lippe ne pense pas seulement à vous sou-
„mettre, mais à vous détruire. Car il sent
„bien que vous n'êtes pas faits pour servir,
„que quand vous le voudriez, vous ne le
„pourriez pas; vous êtes trop accoutumés
„à commander. Il sait qu'à la premiere oc-
„casion, vous lui donneriez plus de peine
„que toute la Gréce ensemble."

Comme il lui faut peu de mots pour éveiller dans les Athéniens le sentiment de leur force et de leur grandeur! Avec quel air de simplicité il en parle, comme d'une chose convenue, et dont personne ne peut douter! Pour un orateur vulgaire, c'était là un beau sujet d'amplification: en était il un plus agréable à traiter devant de tels auditeurs? Mais quelle amplification vaudrait ces paroles si simples et si grandes, „Philippe sent bien que vous „n'êtes pas faits pour servir; que quand

„vous le voudriez, vous ne le pourriez pas; „vous êtes trop accoutumés à comman„der?“ Un des caracteres de Démosthene, c'est de faire, avec des tournures qui semblent communes, avec une sorte de familiarité noble et mesurée, plus que d'autres avec des termes magnifiques.

„Combattez donc contre lui dès au„jourd'hui, si vous voulez éviter une ruine „entiere. Détestez les traîtres qui le ser„vent, et livrez-les au supplice. On ne „saurait terrasser les ennemis étrangers, „si l'on ne punit auparavant les ennemis „intérieurs qui conspirent avec eux: sans „cela, vous vous brisez contre l'écueil de „la trahison, et vous devenez la proie du „vainqueur.

„Et pourquoi pensez-vous que Phi„lippe ose vous outrager si insolemment? „Pourquoi, lorsqu'il emploie du moins „contre les autres la séduction des pro„messes et même celle des services, n'est„ce que contre vous seuls qu'il ose em„ployer la menace? Voyez tout ce qu'il a „fait en faveur des Thessaliens, pour les „mener jusqu'à la servitude; par combien „d'artifices il abusa les malheureux Olyn„thiens,

„thiens, en leur donnant d'abord Potidée „et quelques autres places; tout ce qu'il „fait aujourd'hui pour gagner les Thébains, „qu'il a délivrés d'une guerre dangereuse, „et qu'il a rendus puissans dans la Phocide. „On sait, il est vrai, de quel prix les uns „ont payé dans la suite ce qu'ils ont reçu, „et quel prix aussi doivent en attendre les „autres. Mais pour vous, sans parler de „ce que vous aviez déjà perdu dans la „guerre, combien, même pendant les né- „gociations de la paix, ne vous a-t-il pas „trompés, insultés, dépouillés? Les pla- „ces de la Phocide, celles de Thrace, „Dorisque, Pyle, Serrio, la personne „même de Cersoblepte, que ne vous a-t-il „pas enlevé? D'où vient cette conduite si „différente envers vous et envers les au- „tres Grecs? c'est que nous sommes les „seuls chez qui nos ennemis ayent impu- „nément des protecteurs déclarés, les seuls „chez qui l'on puisse tout dire en faveur „de Philippe, quand on a reçu son argent, „tandis qu'il prend celui de la république. „Il n'eût pas été sûr de se déclarer le par- „tisan de Philippe chez les Olynthiens, s'il „ne les eût pas séduits en leur donnant

„Potidée: il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Thessaliens, s'il ne les eût pas aidés à chasser leurs tyrans, et s'il ne leur eût pas rendu Pyle: il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Thébains, avant qu'il leur eût assujetti la Béotie, en détruisant les Phocéens. Mais chez nous, mais dans Athènes, quand il s'est approprié Amphipolis et le pays de Cardie, quand il est près d'envahir Byzance, quand il a fortifié l'Eubée de manière à enchaîner l'Attique, on peut en toute sureté élever la voix en sa faveur; et de pauvres et d'obscurs qu'ils étaient, ses amis sont devenus riches et considérables; et nous, au contraire, nous avons passé de la splendeur à l'humiliation, et de l'opulence à la pauvreté. Car, à mes yeux, les vraies richesses d'une république, sont dans le nombre de ses alliés, dans leur attachement, dans leur fidélité, et c'est là ce que nous avons perdu; et pendant qu'avec tant d'insouciance, vous vous laissez ravir [illegible] d'avantages, Philippe est devenu fortuné, rédoutable aux Grecs

„Barbares; Athènes est dans le mépris et „dans l'abandon; riche seulement de ce „qu'elle étale dans les marchés, pauvre „de tout ce qui fait la gloire et la force „d'un peuple libre. "

On a nommé Despréaux, le poëte du bon sens: on peut appeler Démosthene, l'orateur de la raison. Et nous en avons tant de besoin! on a tant perverti l'entendement pour étouffer la conscience! on a faussé à plaisir l'esprit humain; et que faisons-nous ici, si ce n'est de travailler à le redresser? Sans raison, point de justice, et sans justice, point de liberté. Nous avons bien acquis le droit de nous passionner pour la vérité: l'erreur et l'ignorance nous ont fait tant de mal!

Anéantissons la tyrannie des mots, pour rétablir le regne des choses. Vous avez eu la preuve, que le mot de liberté peut être écrit sur toutes les portes, quand l'oppression est sur toutes les têtes. Et quel était alors l'homme libre, même dans les fers, même sur l'échafaud? Celui-là seul qui avait su garder l'indépendance de ses principes. C'est donc par la raison, par la justice que l'homme peut être essentiellement libre. Il

y a cela de grand dans l'homme, qu'il est par la pensée, supérieur à toute puissance qui n'est pas conforme à la raison; et cela seul prouverait que toute vraie grandeur vient de Dieu, à qui nous devons la pensée et la raison. C'est par-là que l'homme juste peut juger la puissance, même quand elle l'opprime: elle ne peut l'opprimer qu'un moment: il la juge pour toujours. Il peut la flétrir d'une parole, la confondre d'un regard, l'humilier même de son silence, ce que ne peut faire la tyrannie avec ses satellites et ses bourreaux.

Honneur donc à la raison, et à l'ordre qui en est l'ouvrage! honneur à l'un et à l'autre, et d'autant plus que leur nom seul a été depuis long-temps parmi nous, d'abord un objet d'insulte, ensuite un titre de proscription. Les remettre à leur place, c'est les venger assez: dès-lors celle de leurs ennemis est marquée: elle l'est sans retour.

Apprenons par l'exemple de Démosthene à ne jamais craindre de dire à nos concitoyens la vérité salutaire. On n'[illegible] mais par la flagornerie démagogique [illegible] influence éphémere et une longue ignominie

nie. Les avantages des démagogues sont fragiles et précaires, et sujets à des retours terribles. Cette vérité, pour être sentie, n'a pas même besoin des exemples sans nombre qui ont frappé vos yeux: ne l'oubliez jamais, et redites-vous sans cesse à vous-mêmes que celui qui trompe le peuple, n'entend pas mieux ses intérêts que ceux de la chose publique, et ne se déshonore que pour se perdre. Je ne connais rien de si abject et de si odieux qu'un flatteur du peuple: il l'est cent fois plus qu'un flatteur des rois. Car naturellement le trône appelle la flatterie et repousse la vérité; le peuple, au contraire, se laisse tromper, il est vrai; mais il ne demande pas qu'on le trompe, il n'en a pas le besoin, et il sent celui d'être instruit. Il aime et accueille la vérité, quand on ose la lui dire; et quand il la rejette, c'est par défaut de lumieres plus que par orgueil et par corruption. Dès qu'il la conçoit, il l'applaudit d'autant plus, qu'on exerce envers lui un droit qui est celui de tous. C'est aussi ce qui rend cette vérité si haïssable et si terrible aux yeux de ceux qui ont tant d'intérêt à ce qu'elle ne parvienne jamais jusqu'à ce

peuple, parce qu'ils en ont tant à l'aveugler; et cette politique ordinaire aux tyrans, a dû être sur-tout celle des nôtres, qui étaient sans talent comme sans courage. Elle a consisté uniquement à donner tout pouvoir de mal faire à cette classe d'hommes qui par-tout est la lie des nations, à ceux qui n'ont rien, ne savent rien, et ne font rien; et de cet assemblage de dénûment, de fainéantise et d'ignorance, se compose, ce qu'il y a de pis dans l'espece humaine: on en peut juger par ce qu'ils ont fait une fois, lorsqu'une fois ils ont régné. Mais observez en même-temps que cette politique, dont le succès en a imposé un moment à ceux que tout succès éblouit, n'était pas moins inepte qu'atroce. Les tyrans qui ont eu du génie n'ont jamais employé que des instrumens dont ils pouvaient toujours être les maîtres; la tyrannie qui n'a que des agens dont elle est l'esclave, est insensée; car elle en est toujours la victime. Et qu'y a-t-il de plus fou que d'envahir tout sans pouvoir rien garder, et de dresser des échafauds pour finir par y monter... Mais ceci appartient à notre histoire, et je reviens à celle de l'é-

quence et des triomphes de Démosthene. (*)

SECTION IV.

Exemples des plus grands moyens de l'art oratoire, dans les deux harangues pour la Couronne, l'une d'Eschyne, l'autre de Démosthene.

Quelques notions préliminaires sont indispensables ici, pour faire connaître l'importance de ce fameux procès, et le rôle considérable que Démosthene soutint si long-temps dans Athènes, où la profession d'orateur était une espece de magistrature, et fut particuliérement pour Démosthene une puissance si réelle, que Philippe, au rapport des historiens, disait que de tous les Grecs il ne craignait que Démosthene.

Après la perte de la bataille de Chéronée, les Athéniens craignant d'être assiégés, firent réparer leurs murailles. Ce fut Démosthene qui donna ce conseil, et ce

(*) On croit devoir encore rappeler ici pour la derniere fois que toutes les réflexions semées dans cet ouvrage, relatives à la révolution, sont de l'année 1794, et ont été prononcées aux écoles Normales et au Lycée.

fut lui qu'on chargea de l'exécution. Il s'en acquitta si noblement, qu'il fournit de son bien une somme considérable, dont il fit présent à la république. Ctésiphon, son ami, proposa de l'honorer d'une couronne d'or, pour récompense de sa générosité. Le décret passa, et portait que la proclamation du couronnement se ferait au théâtre, pendant les fêtes de Bacchus, temps où tous les Grecs se rassemblaient dans Athènes pour assister à ses spectacles. Eschyne était depuis long-temps le rival et l'ennemi de Démosthene. Il avait un grand talent et un très-bel organe, qu'il eut occasion d'exercer, ayant commencé par être comédien. Mais il avait aussi une ame vénale, et il était presque publiquement au nombre des orateurs à gages, que Philippe soudoyait dans toutes les républiques de la Gréce. Démosthene seul, aussi intègre qu'éloquent, était demeuré incorruptible, et les Athéniens ne l'ignoraient pas. Aussi n'était-ce pas la première fois qu'il avait reçu le même honneur que lui décernait Ctésiphon; mais ici la haine crut avoir trouvé une occasion favorable. La fameuse bataille de Chéronée avait abattu

lance d'Athènes et rendu Philippe l'arbitre de la Gréce : c'était Démosthene qui avait fait entreprendre cette guerre, dont l'événement avait été si funeste. Eschyne se flatta de pouvoir le rendre odieux sous ce point de vue, et de lui arracher la couronne qu'on lui offrait. Il attaqua le décret de Ctésiphon, comme contraire aux lois. Son accusation roule sur trois chefs; 1°. une loi d'Athènes défend de couronner aucun citoyen chargé d'une administration quelconque, avant qu'il ait rendu ses comptes, et Démosthene chargé de la réparation des murs et de la dépense des spectacles, est encore comptable : premiere infraction; 2°. une autre loi défend qu'un décret de couronnement, porté par le sénat, soit proclamé ailleurs que dans le sénat même; et celui de Ctésiphon, quoique rendu par le sénat, devait être, selon sa teneur, proclamé au théâtre : seconde infraction. Enfin, (et c'est ici le fond de la cause) le décret porte que la couronne est décernée à Démosthene pour les services qu'il a rendus et qu'il ne cesse de rendre à la république, et Démosthene au contraire n'a fait que du mal à la répu-

blique. Ce dernier chef devait amener la censure de toute la conduite de Démosthene, depuis qu'il s'était mêlé des affaires de l'état, et c'était là le principal but de son ennemi, qui cherchait à lui ravir également et les honneurs qu'on lui accordait, et la gloire de les avoir mérités. La querelle commença deux ans avant la mort de Philippe: mais les troubles politiques de la Gréce, l'embarras des affaires et le danger des conjonctures, retarderent la poursuite du procès, qui ne fut plaidé et jugé que six ans après, et lorsqu'Alexandre était déja maître de l'Asie.

On est tenté de déplorer tout le malheureux talent qu'Eschyne déploya dans une mauvaise cause. A travers son élocution facile et brillante, on démêle à tout moment la faiblesse de ses moyens, l'artifice de ses mensonges. Il donne aux lois qu'il cite un sens faux et forcé, à toutes les actions de Démosthene une tournure maligne et invraisemblable; il l'accuse de tout ce dont il est coupable lui-même; il lui reproche d'être vendu à Philippe, dont il est lui-même le mercenaire; et plus il sent le défaut de

Plus il exagere les expressions, ce qui dans tout genre de calomnie est la méthode des détracteurs, qui esperent ainsi faire aux autres l'illusion qu'ils ne se font pas. A l'égard de Démosthene, sa cause était belle, il est vrai : quel accusé en eut jamais une plus belle à défendre? Il s'agissait de justifier aux yeux de toute la Gréce l'opinion que le peuple d'Athènes avait de lui, et la récompense si flatteuse et si éclatante qu'on avait cru lui devoir. De plus, il a pour lui le plus grand de tous les avantages, la vérité. Il ne rapporte pas un seul fait, sans avoir la preuve en main, et chaque assertion est suivie de la lecture d'un acte public, qui la confirme authentiquement. Mais enfin il plaidait contre l'envie toujours si favorablement écoutée ; et il était obligé de soutenir le rôle, toujours dangereux d'un homme qui parle de lui et qui rappelle le bien qu'il a fait. C'était la plus grande de toutes les difficultés. On verra comme il a su la vaincre ; mais il est juste de citer auparavant quelques endroits du discours de son accusateur.

Quoique il donne une très-mauvaise interprétation, comme cela est toujours très-

facile, aux lois dont il prétend s'appuyer; il lui importe cependant d'établir d'abord que le respect religieux que l'on doit aux lois, doit, sur-tout dans un état libre, l'emporter sur toute autre considération. C'est le fondement de son exorde, et ce morceau est traité avec la noblesse et la gravité convenable au sujet.

» Vous savez, Athéniens, qu'il y a trois » sortes de gouvernemens parmi les hom- » mes, l'empire d'un seul, l'autorité d'un » petit nombre, et la liberté de tous. Dans » les deux premiers tout se fait au gré du » monarque ou de ceux qui ont le pou- » voir en main; dans le dernier, tout est » soumis aux lois. Que chacun de vous se » souvienne donc qu'au moment où il en- » tre dans cette assemblée pour juger de » la violation des lois [illegible] vient prononcer » sur sa propre liberté. C'est [illegible] cela » que le législateur exige de vous ce ser- » ment: *je jugerai suivant les lois*, par- » qu'il a senti que l'observation de ces » lois est le maintien de notre indépen- » dance. Vous devez donc regarder [illegible] » votre ennemi quiconque les viole [illegible] » croire que cette trangression ne [illegible]

mais être un délit de peu d'importance.
» Ne souffrez pas que personne vous enleve
» vos droits. N'ayez aucun égard à la pro-
» tection que vos généraux accordent trop
» souvent à vos orateurs, au grand détri-
» ment de l'état, ni aux prieres des étran-
» gers qui plus d'une fois ont servi à sau-
» ver des coupables. Mais comme chacun
» de vous aurait honte d'abandonner dans
» un combat le poste qui lui aurait été con-
» fié, vous devez aussi avoir honte d'aban-
» donner le poste où la patrie vous a pla-
» cés pour la défense des lois et de la li-
» berté. Souvenez-vous que tous vos con-
» citoyens, et ceux qui sont présens à ce
» jugement, et ceux qui n'ont pu y assis-
» ter, se reposent sur votre fidélité du soin
» de maintenir leurs droits. Souvenez-vous
» de votre serment, et quand j'aurai con-
» vaincu Ctésiphon d'avoir proposé un dé-
» cret contraire à la vérité et à notre légis-
» lation, abrogez ce décret inique, punis-
» sez les trangresseurs des lois, et ven-
» gez et assurez à-la-fois la liberté qu'ils
» ont outragée. «

Passons la discussion juridique et le nar-
re aussi long qu'infidelle de l'administra-

tion de Démosthene, et venons à l'endroit où Eschyne se flattait d'avoir le plus d'avantage. Après la bataille de Chéronée, les Athéniens étaient si loin d'attribuer le mauvais succès de la guerre à l'orateur qui l'avait conseillée, qu'ils lui déférerent d'une commune voix l'honneur de prononcer, suivant l'usage, l'éloge funebre des citoyens qui avaient péri dans cette fatale journée, et à qui l'on avait élevé un monument. Cette fonction était glorieuse; Eschyne et tous les orateurs l'avaient briguée. L'accusateur arrêté à cette époque, la rapproche de celle où Démosthene fit résoudre la guerre et rassemble en cet endroit toutes ses forces, pour l'accabler sous le poids des calamités publiques.

» C'est ici que je dois mes regrets à tous » ces braves guerriers, que Démosthene, » au mépris des augures les plus sacrés, » précipita dans un péril manifeste; et c'est » lui cependant qui a osé prononcer l'éloge » de ses victimes! c'est lui qui de ses pieds » fugitifs, qui servirent sa lâcheté dans les » plaines de Chéronée, a osé toucher le » monument que vous avez élevé aux dé- » fenseurs de l'état! O toi, le plus faible

» et le plus inutile des hommes, dès qu'il
» faut agir, le plus confiant dès qu'il faut
» parler, auras-tu bien le front de soute-
» nir en présence de nos juges que tu
» mérites d'être couronné ? Et s'il l'ose
» dire, le supporterez-vous, Athéniens, et
» cet imposteur pourra-t-il vous ôter le
» jugement et la mémoire, comme il a ôté
» la vie à ses concitoyens? Imaginez-vous
» donc être transportés pour un moment
» de cette assemblée au théâtre; voir s'a-
» vancer le hérault, et entendre pronon-
» cer le décret de Ctésiphon. Représentez-
» vous les larmes que versaient alors les
» parens de tous ces illustres morts, non
» pas sur les infortunes des héros de nos
» tragédies, mais sur leur propre sort et
» sur votre aveuglement. Quel est parmi
» les Grecs qui ont reçu quelque éduca-
» tion, quel est celui qui ne gémira pas,
» en se rappelant ce qui se passait autre-
» fois sur ce même théâtre dans des temps
» plus heureux, et lorsque la république
» était mieux gouvernée? Alors le hérault
» montrant au peuple les enfans dont les
» peres avaient péri dans les combats, les
» revêtait d'armes brillantes en prononçant

» ces paroles qui étaient à-la-fois l'éloge et
» l'encouragement de la vertu : *Ces enfans*
» *dont les peres sont morts courageusement*
» *pour la patrie, ont été élevés aux dé-*
» *pens de l'état jusqu'à l'âge de puberté :*
» *aujourd'hui la patrie leur donne l'ar-*
» *mure des guerriers, et les place au pre-*
» *mier rang dans ses spectacles.* Voilà ce
» qu'on entendait autrefois ; mais que se-
» ra-ce aujourd'hui ? Que dira le hérault,
» quand il sera obligé de produire en pu-
» blic, et en présence de ces mêmes en-
» fans, celui qui les a rendus orphelins ?
» S'il profere les termes qui composent le
» décret de Ctésiphon, croyez-vous que
» sa voix étouffera la vérité et notre honte ?
» Croyez-vous qu'on ne répondra pas par
» une réclamation générale, que cet homme,
» (si pourtant un lâche mérite ce nom)
» que cet homme que l'on couronne pour
» sa vertu, est en effet un mauvais citoyen,
» que celui dont on couronne les services
» a trahi sa patrie dans la tribune et dans
» les combats ? Ah ! par tous les dieux
» Athéniens ! ne vous faites pas cet affront
» à vous-mêmes ; n'élevez pas sur le théâtre
» un trophée si injurieux pour vous

» posez pas Athènes à la risée des Grecs,
» et ne rouvrez pas les blessures de vos
» malheureux alliés, les Thébains, que
» vous avez reçus dans vos murs, bannis
» et fugitifs par la faute de Démosthene, dont
» l'éloquence vénale a détruit leurs tem-
» ples et leurs monumens. Rappelez-vous
» tous les maux qu'ils ont soufferts; voyez
» les vieillards en pleurs et les veuves dans
» la désolation, forcés, au terme de leur
» vie, d'oublier qu'ils ont été libres, vous
» reprocher de mettre le comble à leur mi-
» sere, au lieu de la soulager; vous conju-
» rer de ne pas couronner dans Démos-
» thene et leur destructeur et le fléau de
» la Gréce, et de vous garantir vous-mê-
» mes de l'influence attachée à ce sinistre
» génie, qui a perdu tous ceux qui ont été
» assez malheureux pour s'abandonner à
» ses conseils. Eh! quoi donc! lorsqu'un
» des pilotes qui vous transportent du Pirée
» à Salamine, a eu le malheur d'échouer sur
» le bord, même sans qu'il y ait de sa faute,
» vous lui défendez par une loi de conduire
» désormais aucun navire; vous ne voulez
» pas qu'il mette une seconde fois la vie
» des Grecs en péril, et celui qui a causé

»la ruine de tous les Grecs et la vôtre, »vous lui permettrez encore de gouver»ner!«

On ne peut nier que ce morceau ne présente un contraste habilement imaginé. L'orateur s'y prend aussi bien qu'il est possible pour rendre son adversaire odieux. Il assemble autour de la tribune les ombres de ces infortunés citoyens, il les place entre le peuple et Démosthene, il l'investit de ces mânes vengeurs, et en forme autour de lui un rempart dont il semble lui défendre de sortir. Eh bien! c'est précisément en ce moment que Démosthene l'accablera, dès qu'il aura pris la parole, et qu'il renversera d'une seule phrase tout cet appareil de deuil et de vengeance que son rival avait élevé contre lui.

Mais avant de passer à sa réponse, je crois devoir citer un autre morceau, où peut-être il y a plus d'art encore que dans celui qu'on vient d'entendre, parce qu'il offre un fond de vérité morale et politique très-imposant, et qui n'est faux que dans l'application.

»Je dois vous avertir, Athéniens, que »si vous ne mettez des bornes à cette

» fusion de couronnes et de récompenses
» que vous distribuez si facilement, bien
» loin d'inspirer de la reconnaissance à ceux
» que vous honorez, bien loin de rendre
» la république meilleure, vous ne ferez
» que décourager les bons citoyens et en-
» courager les méchans. En voulez-vous
» la preuve évidente? Si quelqu'un vous
» demandait quelle est l'époque la plus
» glorieuse d'Athènes, celle dont nous
» sommes témoins, ou celle qu'ont vue
» nos ancêtres; dans quel temps il y a eu
» plus de grands hommes, aujourd'hui ou
» autrefois, vous ne pourriez vous empê-
» cher d'avouer que nous sommes infé-
» rieurs en tout à ceux qui nous ont précé-
» dés. Maintenant, à laquelle de ces deux
» époques a-t-on décerné plus de couron-
» nes, de proclamations, de récompenses
» publiques? il faut encore en convenir,
» ces honneurs étaient rares autrefois, et
» le nom de la vertu était cependant beau-
» coup plus véritablement honoré. Au-
» jourd'hui, vous avez tout prodigué, et
» vous décernez des couronnes plutôt par
» habitude que par choix. Croyez-vous que
» si dans les fêtes panathénées, ou dans les

» jeux olympiques, on couronnait, non pas
» l'athlete qui a le mieux combattu, mais
» celui qui a su le mieux faire sa brigue;
» croyez-vous qu'il y eût beaucoup d'athle-
» tes qui voulussent se dévouer à toutes
» les fatigues et à toutes les privations
» qu'exige cette laborieuse profession ?
» Voilà votre histoire, ô Athéniens! A me-
» sure que vous avez accumulé les hon-
» neurs sans choix et sans discernement,
» vous avez eu moins de citoyens capa-
» bles de les mériter. Plus vous avez don-
» né, plus vous avez été mal servis. Com-
» parez-vous à Démosthene, qui a fui du
» champ de bataille de Chéronée, à Thé-
» mistocle, qui a vaincu à Salamine, à Mil-
» tiade, qui a triomphé à Marathon, à
» ceux qui ont sauvé et ramené dans cette
» ville nos concitoyens enfermés dans les
» murs de Pyle, à ce juste Aristide... Je
» m'arrête: les dieux me préservent d'ta-
» blir un parallele si révoltant. Eh bien!
» que Démosthene nous cite un seul de ces
» grands hommes qui ait été honoré d'une
» couronne d'or. Quoi donc! le peuple
» d'Athenes a-t-il été ingrat? Non, il
» été magnanime, et ces illustres cito-

» ont été dignes de lui: ils ont pensé que » ce n'était pas par des décrets qu'ils se- » raient honorés aux yeux de la postérité, » mais par le souvenir de leurs grandes ac- » tions. Ils ne se sont pas trompés, et ce » souvenir est immortel....

» Voulez-vous savoir ce qu'ont obtenu » de vos ancêtres ceux qui vainquirent les » Medes aux bords du Strymon? trois sta- » tues de pierre, placées sous le portique » de Mercure. Allez voir le monument pu- » blic où est représentée la bataille de Ma- » rathon : le nom même de Miltiade n'y » est pas : on permit seulement qu'il fût » peint au premier rang, exhortant ses sol- » dats. Lisez le décret rendu en faveur des » libérateurs de Pyle : que leur décerne-t- » on? une couronne d'olivier. Lisez en- » suite celui de Ctésiphon, en faveur de » Démosthène: une couronne d'or. Pre- » nez-y garde, Athéniens, l'un de ces deux » décrets anéantit l'autre. Si l'un fut ho- » norable, l'autre est honteux; si les pre- » miers ont été récompensés en propor- » tion de leur mérite, il est évident que » celui-ci reçoit une récompense au-dessus » du sien. Et lui-même que devait-il faire?

» paraître devant vous, et vous dire : ce » n'est pas à moi de refuser la couronne » que vous m'offrez; mais ce n'est pas non » plus le temps d'une pareille proclamation. » Il me siérait mal de couronner ma tête, » quand la république est en deuil. Voilà » ce que dirait un homme qui connaîtrait » la véritable vertu et la véritable gloire; » mais Démosthene ne les connaît pas. «

C'est dommage que l'art oratoire ne soit ici autre chose que celui de la calomnie, qui, en ne montrant qu'un côté des objets, se sert du nom de la vertu pour combattre les hommes vertueux.

Les deux points principaux que traite Eschyne, dans la derniere partie de son discours, font trop voir quel effroi inspirait l'éloquence de Démosthene. Il veut absolument lui prescrire la forme de sa défense, et que les juges lui ordonnent d'y mettre le même ordre qu'il a mis dans son accusation. Ensuite il s'efforce de prouver, par toutes sortes de raisons, que c'est à Ctésiphon seul à se défendre lui-même, et qu'au moment où il dira, suivant la formule usitée : *Permettez-vous que j'appelle Démosthene, et qu'il parle?*

moi? on refuse à celui-ci de l'entendre. J'avoue que je ne reconnais plus ici l'art d'Eschyne. Sa demande est révoltante et ne pouvait que lui nuire: il ne faut jamais demander ce qu'on est sûr de ne pas obtenir. Démosthene n'était-il pas attaqué cent fois plus que Ctésiphon? D'un autre côté, Eschyne n'était-il pas également mal-adroit de laisser voir la crainte que Démosthene lui inspirait, et de se persuader que les Athéniens se priveraient du plaisir de l'entendre dans sa propre cause? Heureusement on n'eut aucun égard à cette absurde prétention; Démosthene parla. Il est temps de l'écouter: voici son exorde.

» Je commence par demander aux dieux » immortels qu'ils vous inspirent à mon » égard, ô Athéniens! les mêmes disposi» tions où j'ai toujours été pour vous et » pour l'état: qu'ils vous persuadent, ce » qui est d'accord avec votre intérêt, vo» tre équité, votre gloire, de ne pas pren» dre conseil de mon adversaire pour ré» gler l'ordre de ma défense. Rien ne se» rait plus injuste et plus contraire au ser» ment que vous ayez prêté d'entendre

» également les deux parties ; ce qui ne
» signifie pas seulement que vous ne de-
» vez apporter ici ni préjugé ni faveur,
» mais que vous devez permettre à l'accu-
» sé d'établir à son gré ses moyens de jus-
» tification. Eschyne a déjà dans cette cause
» assez d'avantages sur moi ; oui, Athé-
» niens, et deux sur-tout bien grands. D'a-
» bord nos risques ne sont pas égaux; s'il
» ne gagne pas sa cause, il ne perd rien;
» et moi, si je perds votre bienveillance....
» Mais non, il ne sortira pas de ma bouche
» une parole sinistre, au moment où je
» commence à vous parler. L'autre avan-
» tage qu'il a sur moi, c'est qu'il n'est que
» trop naturel d'écouter volontiers l'accu-
» sation et le blâme, et de n'entendre qu'a-
» vec peine ceux qui sont forcés à lire du
» bien d'eux-mêmes. Ainsi donc, Eschyne
» a pour lui tout ce qui flatte la plupart des
» hommes; il m'a laissé ce qui leur déplaît
» et les blesse. Si, dans cette sainte, je
» me tais sur les actions de ma vie publi-
» que, je paraîtrai me justifier mal; je ne
» serai plus celui que vous avez jugé digne
» de récompense. Si je me étends sur ce
» j'ai fait pour le service de l'état, je

» dans la nécessité de parler souvent de » moi-même. Je le ferai du moins avec » toute la réserve dont je suis capable, et » ce que je serai obligé de dire, ô Athé- » niens, imputez-le à celui qui m'a réduit » à me défendre. «

Il se garde bien de suivre le plan de défense que lui avait prescrit l'artificieux Eschyne, qui prétendait l'obliger à répondre d'abord sur l'infraction des formes légales. Démosthene était trop habile pour donner dans ce piege, il sentait bien que cette discussion juridique, déjà fort longue dans le discours d'Eschyne, le paraîtrait encore bien plus dans le sien, et commencerait par ennuyer son auditoire et refroidir sa harangue. L'essentiel était de prouver qu'il avait mérité la couronne, et de se concilier ses juges en remettant sous leurs yeux tout ce qu'il avait fait pour l'état. Ce tableau de son administration tracé avec tout l'intérêt qu'il était capable d'y mettre devait nécessairement l'agrandir aux yeux des Athéniens en humiliant son adversaire, et placer sa cause dans le jour le plus favorable. C'est aussi par-là qu'il commence. Mais avec quelle adresse il s'en tire ! comme

il sait bien s'insinuer dans l'esprit de ses auditeurs! en se rendant à lui-même le témoignage que se doit un honnête homme accusé, un homme public qui rend compte de sa conduite; comme il évite tout ce qui a l'air de la jactance! Il fait si bien, qu'il met les Athéniens de moitié dans sa cause. Il avait affaire à l'amour-propre, de tous les juges le plus difficile à manier, et c'est aussi celui qu'il gagne d'abord; et si l'écueil de sa cause était le danger de blesser cet amour-propre, il faut avouer que la perfection de son éloquence est d'avoir su le mettre de son parti. Ce sont toujours les Athéniens qui ont tout fait: ses pensées, ses résolutions ont toujours été les leurs; ses avis ont toujours été d'accord avec leurs sentimens; il met toujours sa gloire sous la protection de celle d'Athènes. Qu'on juge à quel point il dut plaire à un peuple naturellement vain, et s'il est étonnant qu'il ait enlevé tous les suffrages.

Il n'est pas au tiers de se
celui de son adversaire est
reste pas la moindre trace
est dans les cieux: Eschy

poussiere; et si l'on ne desirait pas d'entendre un homme qui parle si bien, on le dispenserait d'en dire davantage. Cette premiere partie rend son apologie si complette, met dans une telle évidence tous les mensonges d'Eschyne et tous les services de Démosthene, qu'il semble que le reste soit donné non pas au besoin de la cause, mais à la vengeance de l'accusé: il foule et retourne sous ses pieds un ennemi depuis long-temps terrassé.

Lorsqu'il daigne enfin en venir aux détails juridiques, il pulvérise en quelques lignes les sophismes entassés par Eschyne, sur la prétendue violation des lois dans la forme du couronnement ordonné par le décret de Ctésiphon. Ce n'était qu'un prétexte de chicane pour avoir le droit d'intenter une accusation, ce qui ne pouvait jamais se faire qu'en s'appuyant sur les termes d'une loi bien ou mal interprétée: c'était aux juges à décider de l'application. Il y avait chez les Athéniens, comme partout ailleurs, des ordonnances, qui, à ne considérer que quelques points particuliers, paraissaient contredites par d'autres ordonnances. Eschyne avait saisi, en adroit

chicaneur, ce qui pouvait lui être favorable. Vous avez vu précédemment comme Démosthene s'est tiré de cette partie si sécchement contentieuse, de la comptabilité, et comme il sait relever et animer l'argumentation oratoire.

Je sais que la réfutation est toujours d'autant plus facile que les objections sont plus frivoles ; mais quoiqu'on ait l'évidence de son côté, on ne lui donne pas toujours cette tournure pressante et cette force irrésistible qui est l'éloquence de la discussion.

Il ne lui en coûte pas plus pour réfuter le second chef légal de l'accusation. » Quant à ce qui regarde la proclamation » sur le théâtre, je ne vous citerai pas tant » de citoyens qu'on y a vu couronner ; je » ne vous rappellerai pas que j'y ai été pro» clamé moi-même plus d'une fois ; mais » es-tu si dénué de sens, Eschyne, que tu » ne comprennes pas que par-tout où un » citoyen est couronné, la gloire est la » même, et que c'est pour ceux qui le cou» ronnent, que la proclamation se fait sur » le théâtre? C'est pour tous ceux qui l'en» tendent, une exhortation à bien mériter

» de la patrie, et un sujet de louanges » pour ceux qui distribuent ces récompen- » ses, plus que pour ceux qui les reçoivent. » Tel est l'esprit de la loi qui a été portée » sur cet article. Lisez la loi : *Si quelqu'une* » *de nos villes municipales couronne un ci-* » *toyen d'Athènes, la proclamation se fe-* » *ra dans la ville qui aura décerné la cou-* » *ronne: si c'est le peuple athénien ou le* » *sénat qui la décerne, la proclamation* » *pourra se faire sur le théâtre, aux fêtes* » *de Bacchus.* «

Voilà un texte formel en faveur de Démosthene. Je l'ai cité afin que l'on pût juger de la bonne foi de son ennemi.

Démosthene n'ignorait pas quel avantage il avait sur Eschyne dans l'opinion de ses concitoyens, et il s'en sert en homme supérieur, dès le commencement de son discours, lorsqu'avant de réfuter les différens points de l'accusation intentée contre lui, il expose l'état de la Grèce au moment où il s'approcha de l'administration des affaires, l'ambition et les intrigues de Philippe et la vénalité des orateurs tels qu'Eschyne, qui servaient ce prince aux dépens de leur patrie. » La contagion était générale dans

» les villes de la Grèce ; ceux qui gouver-
» naient, se laissaient corrompre par des pré-
» sens, et la multitude s'abandonnait à
» eux ou par aveuglement sur l'avenir, ou
» par cette faiblesse qui est la suite d'une
» longue indolence. Chacun croyait que le
» malheur n'irait pas jusqu'à lui, ou s'ima-
» ginait même s'élever sur les ruines des
» autres ; et c'est ainsi que l'imprudente
» sécurité des peuples leur a fait perdre
» leur liberté, et que les magistrats qui
» croyaient livrer tout à Philippe, excepté
» eux-mêmes, se sont aperçus trop tard
» qu'ils s'étaient donnés au lui. Ce ne sont
» plus aujourd'hui des *amis* et des *hôtes*,
» comme on les appelait dans le temps
» qu'il fallait les séduire: les choses ont à
» présent leur vrai nom, et ce sont de vils
» flatteurs, détestés des hommes et des
» dieux. Car il ne faut pas s'y tromper; on
» ne donne point d'argent pour enrichir
» un traître, et quand on a obtenu ce
» qu'on voulait, il n'est plus même con-
» sulté: sans cela les traîtres seraient trop
» heureux. Mais non, il n'en est pas ainsi;
» et comment cela pourrait-il être? Quand
» celui qui voulait régner est devenu le mai-

» tre, il l'est de ceux mêmes qui lui ont » vendu les autres. Il connaît leur per- » versité ; il les hait et les méprise. Rap- » pelez-vous ce que vous avez vu et ce » que vous voyez aujourd'hui. Lasthene » a été *l'ami* de Philippe, jusqu'au mo- » ment où il lui a vendu la ville d'O- » lynthe ; Timolaüs, jusqu'à ce qu'il ait » perdu les Thébains ; Eudique et Si- » mos de Larisse, jusqu'à ce qu'ils lui ayent » assujetti la Thessalie. Le monde entier » est plein des mêmes exemples. Que sont » maintenant Aristrate à Sicyone, Périlaüs » à Mégare ? tous sont dans l'abjec- » tion. Et sais-tu ce qui en résulte, Es- » chyne ? c'est que tes pareils et toi, vous » tous qui dans Athènes faites métier de la » trahison, vous avez la plus grande obli- » gation à ceux qui comme moi défendent » de toutes leurs forces la république et la » liberté. C'est là ce qui vous soutient, » c'est là ce qui vous enrichit : sans nous, » il y a long-temps qu'on ne vous paye- » rait plus : sans nous, il y a long-temps » que vous auriez fait tout ce qu'il faut » pour vous perdre.... Cet insensé n'a-t-il » pas dit quelque part que je lui reprochais

» l'amitié d'Alexandre ? Non, je ne me » méprends pas ainsi. Je n'ai jamais dit » que tu fusses l'hôte ni l'ami de Philippe » ni d'Alexandre. Toi, comment? à quel » titre? les esclaves, les mercenaires s'ap- » pellent-ils les hôtes et les amis de leur » maître ? J'ai dit que tu avais été d'abord » le mercenaire de Philippe et que tu étais » aujourd'hui celui d'Alexandre. Je l'ai dit » et tous les Athéniens le disent. Veux-tu » savoir ce qu'ils en pensent? Ose les in- » terroger. Tu ne l'oses pas! Eh bien ! je » vais les interroger moi-même. Athéniens » que vous en semble? Eschyne est-il l'a- » mi d'Alexandre ou son mercenaire? En- » tends-tu leur réponse?«

Il est clair qu'il fallait en être sûr pour faire une pareille demande.

Mais avec quelle noblesse il s'exprime sur cette guerre contre Philippe, qu'on lui reproche d'avoir conseillée ! quel sublime élan d'enthousiasme patriotique ! et que dans ce moment Eschyne paraît petit devant lui! Il rappelle ce jour terrible, où se répandit dans Athènes la nouvelle de la prise d'Elatée, ville de la Phocide, qui ouvrait un passage à Philippe jusques dans

l'Attique. Il n'y avait pas à balancer : il fallait que les Athéniens demeurassent exposés à une invasion, ou se réunissent avec les Thébains leurs anciens ennemis. Rappelons-nous ici que les Grecs regardaient les Macédoniens comme des Barbares, et que les différens états de la Gréce, quoique souvent divisés entre eux, se croyaient liés par une espece de confraternité nationale, dès qu'il s'agissait de combattre tout ce qui n'était pas Grec. Ce n'est qu'après le regne de Philippe, dont l'influence fut si puissante, et sous Alexandre qui se fit nommer généralissime de la Gréce contre les Perses, que les Macédoniens se confondirent réellement avec les autres nations grecques, dans la ligue générale contre leurs communs ennemis.

» Vous vous souvenez quel tumulte rem-
» plit la ville, lorsqu'un courrier vint la nuit
» apprendre aux Prytanes que Philippe était
» dans Elatée. Au point du jour le sénat
» était assemblé ; vous étiez accourus à la
» place publique ; le sénat s'y rend, pro-
» duit devant vous le courrier, vous rend
» compte de la funeste nouvelle. Le hérault
» demande qui veut parler ? Personne ne

» se présente. Tous vos généraux, tous vos » orateurs étaient présens; personne ne ré- » pondait à la voix de la patrie, demandant » un citoyen qui lui indiquât des moyens » de salut; car le hérault prononçant les pa- » roles que la loi met dans sa bouche, est- » il autre chose en effet que l'organe de la » patrie? S'il n'eût fallu pour se lever alors » qu'aimer la république et desirer son sa- » lut, vous l'eussiez fait tous, Athéniens, » tous vous vous seriez approchés de la » tribune; s'il eût fallu être riche, le con- » seil des trois cents se serait levé; ceux qui » réunissant l'amour de la patrie et les » moyens de la servir, vous ont depuis pro- » digué leurs biens, se seraient levés aussi. » Mais un pareil jour, un pareil moment » ne demandait pas seulement un bon ci- » toyen, un homme sage, un homme opu- » lent: il fallait quelqu'un qui connût à » fond le caractere, la politique et les vues » de Philippe. Je fus cet homme, je parus, » je parlai: j'exposai les desseins de Phi- » lippe et ce qu'il fallait faire pour les com- » battre: personne ne contredit: tous ap- » plaudirent. Il fallait un décret: je le ré- » digeai. Le décret ordonnait une ambas-

» sade vers les Thébains : je m'en chargeai.
» L'objet de l'ambassade était de leur per-
» suader qu'ils devaient oublier toute divi-
» sion et se réunir à vous : je les persuadai.
» Eh ! bien, Eschyne, quel fut ton rôle ce
» jour-là ? quel fut le mien ? Tu ne fis rien :
» je fis tout. Si tu avais été en effet un bon
» citoyen, c'était là le moment de parler ;
» il fallait proposer un avis meilleur que le
» mien, et ne pas attendre à ce jour pour
» l'attaquer et m'en faire un crime. Mais
» telle est la différence de celui qui con-
» seille à celui qui calomnie. L'un se mon-
» tre avant l'événement, et s'expose aux
» contradictions, aux revers, aux ressen-
» timens, il prend tout sur lui : l'autre se
» tait quand il faut parler, et attend le mo-
» ment d'un désastre pour élever le cri de
» la censure et de la haine. »

» Mais enfin puisque tu as été muet ce
» jour-là, dis-moi donc du moins aujour-
» d'hui quel autre discours j'ai dû tenir,
» quel était le bien que je pouvais faire et
» que j'ai négligé, quelle autre alliance j'ai
» dû proposer, quelle autre conduite j'ai
conseiller. Car c'est par-là qu'il faut
juger de mon administration et non pas

» par l'événement. L'événement est dans
» la volonté des dieux: l'intention est dans
» le cœur du citoyen. Il n'a pas dépendu
» de moi que Philippe fût vainqueur ou
» non; mais ce qui dépendait de moi, c'é-
» tait de prendre toutes les mesures que
» peut dicter la prudence humaine, de
» mettre dans l'exécution toute la diligence
» possible, de suppléer par le zele à ce qui
» nous manquait de forces, enfin de ne
» rien faire qui ne fût glorieux, nécessaire
» et digne de la république. Prouve que
» telle n'a pas été ma conduite, et alors
» ce sera une accusation et non pas une
» invective. Si le même foudre dont la
» Gréce a été accablée est aussi tombé sur
» Athènes, que pouvais-je faire pour l'é-
» carter? Un citoyen chargé d'équiper un
» vaisseau pour l'état, le fournit de tout
» ce qui est nécessaire à sa défense: la tem-
» pête le renverse: quelqu'un songe-t-il à
» l'en accuser? ce n'est pas moi, dirait-il,
» qui tenais le gouvernail; et ce n'est pas
» moi non plus qui ai conduit l'armée.....
» Si toi seul, Eschyne, devinais alors l'a-
» venir, que ne l'as-tu révélé? Si tu
» pas prévu, tu n'es comme moi ou

» que d'ignorance; et pourquoi m'accuses-
» tu, quand je ne t'accuse pas? Mais puis-
» qu'il me presse là-dessus, Athéniens, je
» dirai quelque chose de plus fort, et je
» vous conjure de ne voir aucune présomp-
» tion dans mes paroles, mais seulement
» l'ame d'un Athénien. Je le dirai donc:
» quand même nous aurions prévu tout ce
» qui est arrivé, quand toi-même, Eschyne,
» qui dans ce temps n'osas pas ouvrir la
» bouche, devenu tout-à-coup prophète,
» tu nous aurais prédit l'avenir, il eût fallu
» faire encore ce que nous avons fait, pour
» peu que nous eussions eu devant les yeux
» la gloire de nos ancêtres et le jugement
» de la postérité. En effet, que dit-on de
» nous aujourd'hui? que nos efforts ont été
» trompés par la fortune qui décide de tout;
» mais devant qui oserions-nous lever les
» yeux, si nous avions laissé à d'autres le
» soin de défendre la liberté des Grecs con-
» tre Philippe? Et qui donc parmi les Grecs
» ou parmi les Barbares, ignore que ja-
» mais dans les siecles passés, Athènes n'a
» préféré une sécurité honteuse à des pé-
» rils glorieux? Que jamais elle n'a con-
» senti à s'unir avec la puissance injuste, mais

» que dans tous les temps elle a combattu
» pour la prééminence et pour la gloire?
» Si je me vantais de vous avoir inspiré
» cette élévation de sentimens, ce serait de
» ma part un orgueil insupportable; mais
» en faisant voir que tels ont été toujours
» vos principes et sans moi et avant moi,
» je me fais un honneur de pouvoir affir-
» mer, que dans cette partie des fonctions
» publiques qui m'a été confiée, j'ai été
» aussi pour quelque chose dans ce que
» votre conduite a eu d'honorable et de
» généreux. Mon accusateur, au contraire,
» en voulant m'ôter la récompense que
» vous m'avez décernée, ne s'aperçoit
» pas qu'il veut aussi vous priver du juste
» tribut d'éloges que vous doit la postérité.
» Car si vous me condamnez pour le con-
» seil que j'ai donné, vous paraîtrez vous-
» mêmes avoir failli en le suivant. Mais,
» non, Athéniens, non, vous n'avez point
» failli, en bravant tous les dangers pour
» le salut et la liberté de tous les Grecs:
» vous n'avez point failli: j'en jure, et par
» les mânes de vos ancêtres qui ont péri
» dans les champs de Marathon, et
» ceux qui ont combattu à Platée, à Sa

» mine, à Artémise, par tous ces grands » citoyens dont la Gréce a recueilli les » cendrés dans des monumens publics. » Elle leur accorde à tous la même sépul- » ture et les mêmes honneurs; oui, Es- » chyne, à tous; car tous avaient eu la » même vertu, quoique la destinée sou- » veraine ne leur eût pas accordé à tous le » même succès. «

C'est là ce serment si célebre dans l'antiquité, et si souvent rappelé de nos jours. Quand on l'entend, il semble que toutes les ombres évoquées tout-à-l'heure par Eschyne, viennent se ranger autour de la tribune de Démosthene et le prennent sous leur protection. Ce n'est pas assez: voyez comme il tourne contre Eschyne cet air de triomphe qu'a eu celui-ci en parlant de la défaite de Chéronée.

» L'avez-vous remarqué, Athéniens, » lorsqu'il a parlé de nos malheurs? il en » parlait sans rien ressentir, sans rien té- » moigner de cette tristesse qui sied si bien » à un citoyen honnête et sensible. Son vi- » sage était rayonnant d'alégresse, sa voix » était sonore et éclatante. Le malheureux! » il croyait m'accuser, et il s'accusait lui-

» même, en se montrant dans nos revers » communs si différent de ce que vous » êtes. «

Eschyne n'avait cessé d'avertir les Athéniens de se défier de la pernicieuse éloquence de Démosthene: il lui avait donné sur son talent ces éloges perfides et meurtriers auxquels la haine se condamne quelquefois elle-même, sincere sur un point pour se rendre plus croyable sur un autre, et faisant servir la vérité à donner du poids à la calomnie: c'est ainsi que les passions souillent tout ce qu'elles touchent, et tournent la louange même en poison. Démosthene qui ne laisse aucun article sans réponse, ne manque pas de relever Eschyne sur celui-ci: il démontre par les faits que le talent de la parole n'a jamais été en lui qu'un moyen de servir la république. Mais il commence par s'exprimer sur ce même talent, avec une réserve et une modestie qui devait flatter l'amour-propre des Athéniens. Il n'y a pas jusqu'à son génie, qu'il ne fasse dépendre d'eux.

„Pour ce qui est de mon éloquence, „(puisqu'enfin Eschyne s'est servi „mot), j'ai toujours vu que cette

„sance de la parole dépendait en grande „partie des dispositions de ceux qui écou- „tent, et que l'orateur paraît habile en „proportion de la bienveillance que vous „lui témoignez. Du moins cette éloquence „qu'il m'attribue a été utile à tous, dans „tous les temps, et jamais nuisible à per- „sonne. Mais la tienne, de quoi sert-elle „à la patrie? Tu viens aujourd'hui nous „parler du passé. Que dirait-on d'un mé- „decin qui, appelé près d'un malade, „n'aurait pu trouver un remede à son mal, „n'aurait pu le garantir de la mort, et en- „suite viendrait troubler ses funérailles, „et crier près de sa tombe qu'il vivrait si „l'on avait suivi d'autres conseils?

Il fonde l'intérêt de sa péroraison sur l'honneur qu'on lui a fait de lui confier l'éloge funebre des citoyens tués à Chéronée. Eschyne s'était efforcé d'en faire contre lui un sujet de reproche, et d'autant plus qu'il avait lui-même inutilement sollicité cette fonction. Démosthene en tire un nouveau triomphe pour lui, et une nouvelle humiliation pour son accusateur.

„La république, Eschyne, a entrepris „et exécuté de grandes choses par mon

„ministere; mais elle n'a pas été ingrate.
„Quand il a fallu choisir, au moment de
„notre disgrace, l'orateur qui devait ren-
„dre les derniers honneurs aux victimes
„de la patrie, ce n'est pas toi qu'on a choi-
„si, malgré ta voix sonore et malgré tes
„brigues; ce n'est pas Démade, qui ve-
„nait de nous obtenir la paix, ni Hégé-
„mon, ni enfin aucun de ceux de ton par-
„ti: c'est moi. On vous vit alors, Pyto-
„clés et toi, vomir contre moi, avec au-
„tant de fureur que d'impudence, les mê-
„mes invectives que tu viens de répéter,
„et ce fut une raison de plus pour les Athé-
„niens de persister dans leur choix. Tu
„en sais la raison aussi bien que moi-
„même; je veux pourtant te la dire: c'est
„qu'ils connaissaient également et tout mon
„amour pour la patrie, et tous les crimes
„que vous avez commis envers elle. Ils sa-
„vaient que vous ne deviez votre impunité
„qu'à ses malheurs; que si vos sentimens
„contre elle n'ont éclaté que dans le temps
„de sa disgrace, c'était un aveu que dans
„tous les temps vous aviez été ses enne-
„mis secrets. Il convenait, sans doute,
„que celui qui devait célébrer la vertu de

„ses concitoyens, n'eût pas été le com-
„mensal de leurs ennemis, n'eût pas fait
„avec eux les mêmes sacrifices et les mê-
„mes libations. On ne pouvait pas défé-
„rer une fonction si honorable à ceux qu'on
„avait vus mêlés avec les vainqueurs, par-
„tager la joie insultante de leurs festins et
„triompher de nos calamités. Enfin ce n'é-
„tait pas avec une voix mensongere qu'il
„fallait déplorer la destinée de ces illustres
„morts. Ces justes regrets ne pouvaient
„être que dans la bouche de celui qui avait
„aussi la douleur dans l'ame; et cette dou-
„leur, on savait qu'elle était dans mon
„cœur et non pas dans le tien. Voilà ce
„qui a déterminé le suffrage du peuple; et
„quand les parens des morts, chargés du
„triste soin de leur sépulture, ont donné
„le festin des funérailles, c'est encore
„chez moi qu'ils l'ont donné, chez moi
„qu'ils regardaient comme tenant de plus
„près que personne à ceux dont nous pleu-
„rions la perte. Ils leur étaient liés de plus
„près par le sang, mais personne ne l'é-
„tait davantage par les sentimens de ci-
„toyen; personne, dans la perte commune,
„n'avait eu à pleurer plus que moi."

Rollin observe, avec raison, que la seule chose qui puisse nous blesser dans cette immortelle harangue, ainsi que dans celle d'Eschyne, c'est la profusion d'injures personnelles, que dans plus d'un endroit se permettent les deux concurrens. Mais il est juste d'observer aussi qu'elles étaient autorisées par les mœurs républicaines, moins délicates sur ce point que les nôtres, et que par conséquent ni l'un ni l'autre n'a manqué au précepte de l'art, qui défend de violer les convenances reçues. Deux citoyens ennemis, deux orateurs rivaux s'attaquaient l'un l'autre sur tous les points, sur la naissance, sur l'éducation, sur la fortune, sur les mœurs, et cette recherche entraînait des détails qui ne sont pas toujours bien nobles pour nous, vu la différence des temps et du langage, mais qui alors avaient leur effet. On les retrouve aussi dans Cicéron, quand il parle contre Antoine, contre Pison, contre Vatinius, qui, de leur côté, ne l'épargnaient pas davantage. Quand ces injures n'étaient que des mensonges, elles ne compromettaient que celui qui les avait proférées; et quand elles étaient fondées, on

pensait qu'un homme libre avait droit de tout dire. Il faut bien pardonner aux citoyens de Rome et d'Athènes, d'avoir cru qu'un honnête homme pouvait sans honte entendre les invectives d'un calomniateur. D'ailleurs, ce n'était pas tout-à-fait sans risque qu'il était permis d'accuser et d'invectiver: dans Athènes l'accusateur devait avoir au moins la cinquieme partie des suffrages: sinon, il était condamné au bannissement. C'est ce qui arriva à Eschyne: il se retira dans l'île de Rhodes, où il ouvrit une école de rhétorique. Sa premiere leçon fut la lecture des deux harangues qui avaient causé sa condamnation. Je ne conçois pas, je l'avoue, comment il eut le courage de lire à ses disciples celle de Démosthene. On peut, sans crime, être moins éloquent qu'un autre; mais comment avouer, sans rougir, qu'on a été si évidemment convaincu d'être un calomniateur et un mauvais citoyen?

Pour Démosthene, un historien, dont l'autorité à cet égard a été justement contestée, d'après le silence de tous les autres, prétend que cette fermeté, si longtemps inébranlable, ce désintéressement

si soutenu, se démentit une fois; qu'après s'être élevé contre Alexandre avec la même force qu'il avait déployée contre Philippe, il se laissa enfin corrompre, et feignit d'être malade pour ne pas monter à la tribune; que cette indigne faiblesse l'obligea de se retirer d'Athènes; mais on peut douter de la faute, et il est sûr que sa mort fut honorable et courageuse. Revenu dans Athènes, après celle d'Alexandre, il ne cessa de parler contre la tyrannie des Macédoniens, jusqu'à ce qu'Antipater, leur roi, eût obtenu, la force en main, qu'on lui livrât tous les orateurs qui s'étaient déclarés ses ennemis. Démosthene prit la fuite; mais se voyant prêt d'être arrêté par ceux qui le poursuivaient, il eut recours au poison qu'il portait toujours avec lui. On a remarqué que Cicéron et lui eurent une fin également tragique, et périrent victimes de la patrie, après avoir vécu ses défenseurs.

Note sur le troisieme chapitre.

On lit dans le *nouveau Dictionnaire historique*, à l'article de Démosthene, et à propos de cet éloge

funebre qu'il prononça, qu'Eschyne ne manqua pas *de relever cette inconséquence.* On peut voir par la réponse victorieuse de Démosthene, que j'ai traduite dans ce chapitre, ce qu'il faut penser de cette prétendue *inconséquence*, qui eût été celle des Athéniens, tout autant que la sienne. Il est bien étrange de citer un reproche injuste, sans dire un mot de la réfutation, sur-tout quand elle est péremptoire, et c'est venir bien tard pour se ranger du côté des détracteurs d'un grand homme et d'un excellent citoyen. On cite encore (et toujours sans réponse) la déclamation d'Eschyne, qui invoque les peres et les meres de ceux qui avaient péri à Chéronée, contre les honneurs qu'on voulait rendre à Démosthene, *que l'on pouvait regarder comme leur assassin*; comme si l'orateur citoyen, qui conseille une guerre légitime et nécessaire était l'*assassin* de ceux qui succombent glorieusement dans la cause de la liberté contre la tyrannie. Il n'est permis de rapporter de semblables reproches, que pour faire voir tout ce qu'ils ont d'odieux et d'absurde. L'auteur de l'article appelle ces clameurs de la haine, *des désagrémens.* Non, ce sont des attaques mal-adroites qui amenent le triomphe de l'accusé: ce sont des titres de gloire.

Dans ce même Dictionnaire, à l'article *Eschyne*, il est dit que les deux harangues pour la Couronne: *pourraient s'appeler des chefs-d'œuvres, si elles n'étaient encore plus chargées d'injures que de traits d'éloquence.* C'est encore un jugement injuste et erroné de toute maniere. D'abord il ne fallait pas mettre sur la même ligne le discours d'Eschyne et celui de Démosthene: quoique le premier ait des beau-

tés réelles, il ne peut pas soutenir la comparaison avec l'autre, qui est en son genre un morceau unique et achevé. Ensuite il n'est nullement vrai que les *injures*, autorisées par la nature des controverses judiciaires et par la liberté républicaine, détruisent dans ces sortes d'ouvrages le mérite de l'éloquence, et qu'un défaut qui n'en est gueres un que pour nous, l'emporte sur tant de beautés.

Fin du tome troisieme.

TABLE DES MATIERES

DU TOME TROISIEME.

CHAP. IX. *De la satyre ancienne.*

SECTION I. *Parallele d'Horace et de Juvenal.* page 1

SECTION II. *De Perse et de Pétrone.* 49

SECTION. III. *De l'épigramme et de l'inscription.* 61

CHAP. X. *De l'élégie et de la poésie érotique chez les Anciens.* 67

OVIDE. 70

TIBULLE. 92

ANCIENS. LIVRE SECOND. ÉLOQUENCE. 101

CHAP. I. *Analyse des Institutions oratoires de Quintilien.* 115

SECTION. I. *Idées générales sur les premieres études, sur l'enseignement, sur les regles de l'art.* page 115

SECTION. II. *Des trois genres d'éloquence, le démonstratif, le délibératif et le judiciaire.* 152

SECTION. III. *De l'élocution et des figures.* 198

CHAP. II. *Analyse des ouvrages de Cicéron sur l'art oratoire.* 250

APPENDICE, ou observations sur les deux chapitres précédens. 298

CHAP. III. *Explication des différens moyens de l'art oratoire, considérés particuliérement dans Demosthene.*

SECTION. I. *Des orateurs qui ont précédé Demosthene, et du caractere de son éloquence.* 311

SECTION. II. *Des diverses parties de l'invention oratoire, et en particulier de la maniere de raisonner oratoirement, telle que l'a employé*

Démosthene, dans la harangue pour la Couronne. ..page 320

SECTION. III. *Application des mêmes principes dans la Philippique de Démosthene, intitulée* de la Chersonese. 342

SECTION. IV. *Exemples des plus grands moyens de l'art oratoire, dans les deux harangues pour la Couronne, l'une d'Eschyne, l'autre de Demosthene.* 391

Fin de la table du tome troisieme.

LYCÉE,

OU

COURS DE LITTÉRATURE.

TOME QUATRIEME.

LYCÉE,

OU

COURS

DE LITTÉRATURE

ANCIENNE ET MODERNE;

PAR J. F. LAHARPE.

Indocti discant, et ament meminisse periti.

TOME QUATRIEME.

A PARIS.

CHEZ TOUS LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1800.

ANCIENS.

LIVRE SECOND.

ÉLOQUENCE.

CHAPITRE IV.

Analyse des ouvrages oratoires de Cicéron.

SECTION PREMIÈRE.

De la différence de caractère entre l'éloquence de Démosthene et celle de Cicéron, et des rapports de l'une et de l'autre avec le peuple d'Athènes et celui de Rome.

Nous avons entendu Démosthene dans les deux genres d'éloquence, le judiciaire et le délibératif, et nous avons vu que, dans l'un et dans l'autre, sa logique était également pressante, et ses mouvemens de la même impétuosité. Cicéron procede en général d'une maniere différente : il donne beaucoup aux préparations ; il

semble ménager ses forces en multipliant ses moyens; il n'en néglige aucun, non-seulement de ceux qui peuvent servir à sa cause, mais même de ceux qui ne vont qu'à la gloire de son art; il ne veut rien perdre, et n'est pas moins occupé de lui que de la chose. C'est sans doute pour cela que Fénelon, dont le tact est si délicat, préférait Démosthene, comme allant plus directement au but. Quintilien, au contraire, paraît préférer Cicéron; et l'on sait qu'entre deux orateurs d'une telle supériorité, la préférence est plutôt une affaire de goût que de démonstration. Telle a toujours été ma maniere de penser sur ces sortes de comparaisons, si souvent ramenées dans les entretiens et dans les discussions littéraires. J'ai toujours cru que ce qui importait le plus n'était pas de décider une prééminence qui sera toujours un problême, attendu la valeur à-peu-près égale des motifs pour et contre, et la diversité des esprits; mais de bien saisir, de bien apprécier les caracteres distinctifs, et les mérites particuliers de chacun.

J'avais toujours préféré Cicéron, et je

je préfere encore comme écrivain ; mais depuis que j'ai vu des assemblées délibérantes, j'ai cru sentir que la maniere de Démosthene y serait peut-être plus puissante dans ses effets que celle de Cicéron.

Remarquez que tous deux ne sont plus pour nous, à proprement parler, que des écrivains ; nous ne les entendons pas, nous les lisons ; ils ne sont plus là pour nous persuader, mais pour nous plaire. Philippe et Eschyne, Antoine et Catilina sont jugés, il y a long-temps ; c'est Cicéron et Démosthene que nous jugeons, et cette différence de point de vue est grande ; car pour les Grecs et pour les Romains, c'était de la chose qu'il s'agissait avant tout, et ensuite de l'orateur. Tous deux ont eu les mêmes succès, et ont exercé le même empire sur les ames ; mais aujourd'hui je conçois très-bien que Cicéron, qui a toutes les sortes d'esprit et toutes les sortes de style, doit être plus généralement goûté que Démosthene qui n'a pas cet avantage. Cicéron est devant des lecteurs ; il leur donne plus de jouissances diverses ; il peut l'emporter : devant des auditeurs nul ne l'emporterait sur Démos-

thene, parce qu'en l'écoutant, il est impossible de ne pas lui donner raison, et certainement c'est là le premier but de l'art oratoire.

Ne pourrait-on pas encore observer d'autres motifs de disparité, tirés de la différence des gouvernemens, et du caractere des peuples à qui tous deux avaient affaire? Il n'y avait dans Athènes qu'une seule puissance, celle du peuple: c'était une démocratie absolue, telle que Rousseau la voulait exclusivement *pour les petits Etats:* il la croyait impossible dans les grands, et il n'y en avait jamais eu d'exemple.

Le peuple athénien était volage, inappliqué, amoureux du repos, idolâtre des plaisirs, confiant dans sa puissance et dans son ancienne gloire. Il avait besoin d'être fortement remué; et quoique la maniere de Démosthene fût, sans doute, le résultat des qualités naturelles de son talent, elle dut aussi être modifiée, jusqu'à un certain point, par la connaissance qu'il avait de ses auditeurs; et cette étude était trop importante pour échapper à un homme d'un aussi excellent esprit

sien. Il songea donc principalement à frapper fort sur cette multitude inattentive, sachant bien que s'il lui donnait le temps de respirer, s'il lui permettait de s'occuper des agrémens de son style et des beautés de sa diction, tout était perdu. Les Athéniens étaient capables d'oublier tout ce qu'il leur disait, pour s'extasier sur ses phrases, et faire parade de leur bon goût, en se récriant sur le sien. Il le savait si bien, qu'à la fin de la *Philippique*, que j'ai traduite, et qui lui attira beaucoup d'applaudissemens, il leur adressa ces derniers mots: »Eh! n'applaudissez pas »l'orateur, et faites ce qu'il vous conseille; »car je ne saurais vous sauver par mes pa»roles: c'est à vous de vous sauver par »des actions.«

Aussi quand il avait entraîné le peuple, il avait tout fait: on le chargeait sur-le-champ de rédiger le décret, suivant la formule ordinaire, qui en laissait à l'orateur et l'honneur et le danger: *De l'avis de Démosthene, le peuple d'Athènes arrête et décrete*, etc. Nous avons encore une foule de ces décrets, conservés chez les historiens et les orateurs de la Grèce.

Il n'en était pas de même à Rome; il y avait une concurrence de pouvoirs et une complication d'intérêts divers à ménager. Quoique la souveraineté résidât de fait dans le peuple, sans être théoriquement établie, comme elle l'a été chez les Modernes, le gouvernement habituel appartenait au sénat, si ce n'est dans les occasions où les tribuns portaient une affaire devant le peuple assemblé, et faisaient passer un plébiscite; et dans ce cas, le sénat même y était soumis. Pour ce qu'on appelait une loi, il fallait réunir le consentement du peuple et du sénat; et de-là ces fréquentes divisions entre les deux ordres, dans lesquelles le peuple eut presque toujours l'avantage, et ce qui est plus remarquable, presque toujours raison. Mais ce qui prouve que la théorie de la souveraineté du peuple n'était pas très-clairement connue, c'est que tous les actes publics portaient textuellement: *Senatus populusque romanus*, ce qui était inconséquent; les principes exigeaient que l'on dît: *Populus senatusque romanus.* Mais cette différence entre la souveraineté et le gouvernement,

suffisamment développée que dans les écrits de Locke, et c'est de-là que Rousseau l'a reportée dans son Livre du *Contrat Social*.

Les affaires étaient donc souvent traitées en même-temps et dans le sénat et devant le peuple; et la différence d'auditoire devait en mettre dans l'éloquence. De plus, il y avait des citoyens si puissans, qu'ils faisaient seuls, et par leur crédit particulier, un poids considérable dans la balance des délibérations publiques; et l'orateur devait avoir égard à toutes ces considérations.

Le peuple romain était beaucoup plus sérieux, plus réfléchi, plus mesuré, plus moral que celui d'Athènes. On peut dire même que de tous les peuples libres de l'antiquité, il n'en est pas un qui puisse lui être comparé. Il a donné des exemples sans nombre de cette modération, qui semble ne pas appartenir à une multitude, dont les mouvemens ont ordinairement d'autant moins de mesure, qu'ils ont par eux-mêmes plus de force; et l'on sait que la modération n'est autre chose que la mesure juste de toutes les affections, de

tous les devoirs et de toutes les vertus. Ce qui est rare dans un individu, doit l'être encore plus dans un amas d'hommes, et c'est pourtant ce qu'on vit sans cesse dans le peuple romain, et ce qui le montre aux yeux observateurs comme particuliérement destiné à commander aux autres. Cette vérité, qui pourrait donner une face nouvelle à l'histoire romaine, si elle était écrite aujourd'hui par quelqu'un qui joignît à l'éloquence des Anciens la philosophie qui leur a souvent manqué, n'est pas très-communément sentie, parce que tous les historiens latins ont plus ou moins de partialité pour le sénat. C'était, sans doute, une compagnie très-sage, sur-tout dans sa politique extérieure, où ses passions ne dominaient pas, du moins jusqu'à l'époque de la corruption; mais dans le gouvernement intérieur, il serait facile de prouver que le peuple montra souvent beaucoup plus de justice et de vertu que lui. Où trouvera-t-on, par exemple, rien qui ressemble aux Romains, lorsque leur armée quitte son camp au bruit de la mort de Virginie (p... crime individuel de la tyrannie d...

virath, et qui fut le dernier) entre dans Rome, enseignes déployées, sans commettre la plus légere violence, se borne à rétablir les autorités légitimes, à traduire Appius devant les tribunaux, et quand il est condamné, reçoit encore son appel au peuple, quoique lui-même eût abrogé ce droit d'appel?

Ce peuple était fier, et il avait raison; il sentait sa force et n'en abusait pas: c'est la véritable énergie: c'est avec celle-là qu'on fait de grandes choses.

La corruption régnait dans Rome au temps de Cicéron; mais il est juste d'avouer encore qu'elle était infiniment plus sensible chez les grands que chez le peuple. L'immoralité des principes n'eût pas été supportée dans la tribune aux harangues: elle le fut quelquefois dans le sénat, et se montra souvent dans sa conduite. Mais aussi dans aucun temps, la fierté du peuple et la sévérité romaine n'auraient pu s'accommoder des objurgations ameres et humiliantes que Démosthene adressait aux Athéniens. Caton seul se les permit quelquefois, et on le pardonnait à son stoïcisme reconnu: on respectait sa vertu,

sans estimer sa politique qui, en effet, était médiocre. Il rendit [illegible] services, parce qu'il manquait de cette mesure dont je parlais tout-à-l'heure, et que Tacite appelle *tenere ex sapientiâ modum*. Cicéron en rendit de très-grands pendant toute sa vie, et mérita d'être appelé pere de la patrie. Je me souviens, à ce propos, qu'un homme qui apparemment ne savait de Cicéron que ce qu'on en sait dans les classes, et ne connaissait pas le Cicéron de l'histoire, me dit, un jour que je lui en faisais l'éloge : *Allez, votre Cicéron n'était qu'un modéré. Ce n'est pourtant pas à ce titre*, lui dis-je, *que les Triumvirs l'assassinerent ; mais c'est qu'apparemment on ne connaissait pas à Rome la faction des modérés.*

D'après ces observations, on ne sera pas étonné des deux caracteres dominans dans l'éloquence délibérative de Cicéron, l'insinuation et l'ornement : l'insinuation, parce qu'il avait à ménager, soit dans le sénat, soit devant le peuple, soit dans les tribunaux une foule de conventions étrangeres à Démosthene ; l'ornement, parce que la politesse du style, qui n'était

introduite à Rome que depuis la conquête de la Grèce, était une sorte d'attrait qui se faisait sentir plus vivement, à mesure que tous les arts de goût et de luxe étaient plus accrédités dans Rome. Au milieu des jouissances de toute espèce, celles de l'esprit et de l'oreille étaient devenues une véritable passion. On attachait un grand prix à la diction, sur-tout dans les tribunaux, où les plaidoiries étaient prolongées comme pour l'amusement des juges, plus encore que pour leur instruction.

Cicéron s'attacha donc extrêmement à l'élégance et au nombre. Il savait que l'on se faisait une fête de l'entendre dans le Forum, que tous ses discours étaient enlevés dans le sénat, par la même méthode que nous employons aujourd'hui, par des *tachygraphes*, que l'on nommait en latin *notarii* et *librarii*. Ainsi, quoique l'élocution fût également regardée par les Grecs et les Romains comme la partie la plus essentielle et la plus difficile de l'art oratoire; parce qu'on y comprenait, dans le langage des rhéteurs, non-seulement toutes les figures de diction, qui en sont

l'ornement, mais toutes les figures de pensée, qui en sont l'ame : je conçois que Cicéron ait pu mettre plus de soin que Démosthene dans ce qu'on appelle le fini des détails, et qu'il ait recherché la parure et la richesse d'expression, en raison de ce qu'on attendait de lui. Cela est si vrai, que ceux qui se piquaient d'être amateurs de l'atticisme, reprochaient à Cicéron d'être trop orné; et Quintilien, son admirateur passionné, s'est cru obligé de le justifier sur ce point, et de réfuter ces prétendus attiques, qui, en effet, allaient trop loin. L'atticisme consistait principalement dans une grande pureté de langage, un entier éloignement de toute affectation, et une certaine simplicité noble qui devait avoir l'aisance de la conversation, quoiqu'elle fût, en effet, beaucoup plus soutenue et plus relevée; c'est en cela qu'excellait Démosthene. Mais cette simplicité n'excluait point les ornemens naturellement amenés, comme le prétendaient ces critiques trop délicats, qui auraient rendu la diction maigre, à force de la rendre simple. La simplicité n'excluait que l'affectation

jamais Cicéron n'a rien affecté! Chez lui tout coule de source, et s'il ne paraît pas, au même point que Démosthene, s'oublier tout-à-fait comme orateur, pour ne laisser voir que l'homme public, il sait cacher son art, et vous ne vous en apercevez que par le charme que son élocution vous fait éprouver.

La gravité des délibérations du sénat, nécessairement différentes de celles du peuple, toujours un peu tumultueuses, ne comportait pas d'ordinaire toute la véhémence, toute la multiplicité de mouvemens qui était nécessaire à Démosthene, pour fixer l'attention et l'intérêt des Athéniens. Aussi les Philippiques de Cicéron sont-elles généralement beaucoup moins vives que celles de l'orateur grec. La seconde, qui est la plus forte de toutes, ne fut pas prononcée: elle n'est pas du même genre que les autres: c'est une violente invective contre Antoine, en réponse à celle que le Triumvir avait vomie contre lui en son absence, au milieu du sénat. Dans les autres, qui ont pour objet de faire déclarer Antoine ennemi de la patrie, et d'autoriser Octave à lui faire la

guerre, Cicéron n'avait pas, à beaucoup près, autant d'obstacles à vaincre que Démosthene. Le sénat, au moins la grande partie, était contre Antoine, et il ne s'agissait gueres que de diriger ses mesures, de lui inspirer de la fermeté et de la résolution, et de le rassurer contre la défiance qu'on pouvait avoir d'Octave. Cicéron fit tout ce qu'il voulut, et rédigea tous les décrets.

S'il se rapprocha quelquefois, dans les délibérations du sénat, de la véhémence de Démosthene, c'est quand il eut en tête des ennemis déclarés, tels que Catilina, Clodius, Pison, Vatinius. Il réservait d'ailleurs les foudres de l'éloquence pour les combats judiciaires: c'est là qu'il avait devant lui une carrière proportionnée à l'abondance et à la variété de ses moyens: c'est là le triomphe de son talent. Mais, en cette partie même, il differe de Démosthene, en ce que celui-ci va toujours droit à l'ennemi, toujours heurtant et frappant, au lieu que Cicéron fait, pour ainsi dire, un siege en forme, s'empare de toutes les issues, et se servant du discours comme d'une armée, enveloppe

son ennemi de toute part, jusqu'à ce qu'enfin il l'écrase. Mais avant d'entrer dans le détail de ses ouvrages, il faut voir ce que l'éloquence romaine avait été jusqu'à lui.

SECTION II.

Des orateurs romains qui ont précédé Cicéron, et des commencemens de cet orateur.

Cicéron dans son traité *des Orateurs célebres*, où ils s'entretient avec Atticus et Brutus, après avoir parlé des Grecs qui se distinguerent dans l'éloquence depuis Périclès jusqu'à Démétrius de Phalère, qui avec beaucoup de mérite commença pourtant à faire sentir quelque altération dans la pureté du goût attique, et marqua le premier degré de la décadence, vient à ceux des Romains qui, dès les premiers temps de la république, s'étaient fait un nom par le talent de la parole. Il en trace une énumération assez étendue pour nous faire comprendre combien cet art avait été long-temps cultivé sans faire de progrès

remarquables, jusqu'au temps de Caton le Censeur et jusqu'aux Gracches, les seuls qu'il caractérise de maniere à laisser d'eux une assez grande idée, non pas celle de la perfection, (ils en étaient encore loin) mais celle du génie qui n'est pas encore guidé par l'art ni poli par le goût. La véhémence et le pathétique étaient le caractere des Gracches; la gravité et l'énergie celui de Caton; mais tous trois manquaient encore de cette élégance, de cette harmonie, de cet art d'arranger les mots et de construire les périodes, toutes choses qui occupent une si grande place dans l'art oratoire, non moins obligé que la poésie de regarder l'oreille comme le chemin du cœur. Les Gracches paraissent avoir été du nombre de ceux qui furent instruits les premiers dans les lettres grecques, que l'on commençait à connaître dans Rome. L'histoire nous apprend qu'ils durent cette instruction, alors assez rare, à l'excellente éducation, qu'ils recur de leur mere Cornélie. Mais la langue latine n'était pas encore perfectionnée; elle ne le fut qu'au septieme siecle de Rome, à l'époque où fleurirent Antoine

Crassus, Scœvola, Sulpitius, Cotta, que nous avons vu tous jouer un grand rôle dans les dialogues de Cicéron *sur l'Orateur*. L'éloge qu'il en fait n'est fondé en partie, que sur une tradition qui se conservait facilement parmi tant d'auditeurs et de juges ; car plusieurs n'avaient rien écrit, et ceux dont les ouvrages étaient entre les mains de Cicéron, n'ont pu échapper à l'injure des temps. Nous ne les connaissons que par le témoignage honorable qu'il leur rend, en sorte que toute l'histoire de l'éloquence romaine, et tous les monumens qui nous en restent, sont pour nous renfermés à-la-fois dans les écrits de Cicéron.

Lorsqu'il parut dans la carrière oratoire, Hortensius y tenait le premier rang : on l'appelait *le roi du barreau*. Cicéron, dès les premiers pas qu'il fit, rencontra cet illustre adversaire, eut la gloire de lutter contre lui avec avantage, et de mériter son estime et son amitié. Mais lui-même nous apprend, (et son impartialité connue le rend très-croyable) qu'Hortensius ne soutint pas sa réputation jusqu'au bout. Il ne s'aperçut pas que l'éclat et l'or-

nement qui étaient le principal mérite de ses discours, son action plus faite pour le théâtre que pour les tribunaux, toutes ces séductions qui avaient fait applaudir sa jeunesse, convenaient moins à un âge plus mûr, dont on exige des qualités plus importantes, et qui doit mettre dans ses paroles tout le poids, toute la dignité qui appartient à l'expérience. On vit Hortensius baisser à mesure que Cicéron s'élevait. Cette concurrence inégale jeta quelques nuages dans leur liaison. Cicéron crut avoir à se plaindre de lui dans le temps de son exil; ce qui ne l'empêcha pas de lui payer, à sa mort, le tribut de regrets qu'un aussi bon citoyen que lui ne pouvait refuser au mérite d'un rival, et à l'interêt de l'état qui les avait souvent réunis dans le même parti.

Le plus beau triomphe qu'il remporta sur lui fut dans l'affaire de Verrès, dont je me propose de parler en détail. Mais il faut observer auparavant, pour la gloire de notre orateur, que dans cette cause, comme dans beaucoup d'autres dont il se chargea, il y avait autant de courage à entreprendre que d'honneur à réussir. Il

était venu dans ces temps de trouble et de corruption : la brigue, le crédit, le pouvoir l'emportaient souvent dans les tribunaux sur l'équité : souvent l'oppresseur était si puissant que l'opprimé ne trouvait point de défenseur. C'est ce qui était arrivé, par exemple, dans le procès de Roscius d'Amerie, qui dans le temps où les proscriptions de Sylla faisaient taire toutes les lois, avait été dépouillé de ses biens par deux de ses parens qui avaient assassiné son pere, quoiqu'il ne fût pas au nombre des proscrits, et qui craignant ensuite que le fils ne revendiquât ses biens, avaient osé le charger du meurtre qu'eux-mêmes avaient commis, et intenter contre lui une accusation de parricide. Ils étaient soutenus du crédit de Chrysogon, qui avait partagé les dépouilles : c'était un affranchi de Sylla, tout puissant auprès de son maître, qui était alors dictateur. Aucun avocat n'avait osé s'exposer aux ressentimens d'un ennemi si formidable. Cicéron, âgé de vingt-six ans, t cette noble hardiesse. Plein de cette lignation qu'inspire l'injustice, et 'une prudence timide refroidit trop

souvent dans l'âge de l'expérience, mais qui allume le sang d'un jeune homme bien né, peut-être aussi emporté par cette ardeur de se signaler, l'un des plus heureux attributs de la jeunesse, il osa seul parler, quand tout le monde se taisait, résolution d'autant plus étonnante, que c'était la premiere cause publique qu'il plaidait. (*)

Un autre mérite non moins admirable, c'est qu'il ait mis dans son plaidoyer toute l'adresse et toute la réserve que le courage n'a pas toujours. En attaquant Chrysogon avec toute la force dont il était capable, en le rendant aussi odieux qu'il était possible, il a pour Sylla tous les ménagemens imaginables, et prend toujours le parti le plus prudent, lorsque l'on combat l'autorité, celui de supposer qu'elle n'est point instruite, et même qu'elle ne saurait l'être. Nous igno-

(*) On appelait causes publiques celles qui étaient portées devant les sénateurs ou les chevaliers, et on les distinguait des causes privées, les tribunaux inférieurs.

rons quel fut l'événement du procès; mais nous savons que peu de temps après il eut encore la même confiance, et défendit le droit de quelques villes d'Italie à la bourgeoisie romaine, contre une loi expresse de Sylla qui la leur ôtait. Plutarque qui écrivait plus d'un siecle après Cicéron; croit que son voyage dans la Gréce, et son absence qui dura deux ans, eurent pour véritable cause, non pas le besoin de rétablir sa santé, comme il le disait, mais la crainte des ressentimens de Sylla. Cette opinion de Plutarque est démentie par d'autres témoignages beaucoup plus authentiques, d'après lesquels on voit que Cicéron demeura un an dans Rome, après le procès de Roscius. La conduite noble et courageuse qui marqua son entrée dans le barreau, fut dans la suite un des plus doux souvenirs qui ayent flatté sa vieillesse. Il en parle à son fils avec complaisance, et lui cite son exemple comme une leçon pour tous ceux qui se destinent au même ministère; et qui doivent être bien convaincus que rien n'est plus propre à leur mériter de bonne heure la considération

publique, que ce dévoûment généreux qui ne connaît plus de danger, dès qu'il s'agit de protéger l'innocence. C'est le sentiment qui l'anime dans l'accusation contre Verrès. Il est vrai qu'il apportait dans cette cause de grands avantages. Il était dans la force de l'âge et dans la route des honneurs. Il avait exercé la questure en Sicile avec éclat, et venait d'être désigné édile. Le peuple romain charmé de son éloquence et persuadé de sa vertu, lui prodiguait dans toutes les occasions la faveur la plus déclarée. Les applaudissemens publics le suivaient par-tout; mais il n'est pas moins vrai qu'en attaquant Verrès, il avait de grands obstacles à vaincre. Verrès, tout coupable qu'il était, se sentait appuyé du crédit de tout ce qu'il y avait de plus puissant dans Rome. Les grands qui regardaient comme un de leurs droits, de s'enrichir dans le gouvernement des provinces par les plus criantes concussions, faisaient cause commune avec lui, et ne voyaient dans la punition qui le menaçait, qu'un exemple à craindre pour eux.

On employait tous les moyens possibles pour le soustraire à la sévérité des lois. Cicéron, à qui les Siciliens avaient adressé leurs plaintes, comme au protecteur naturel de cette province, depuis qu'il y avait été questeur, était allé sur les lieux recueillir les témoignagnes dont il avait besoin contre l'accusé. Il avait demandé trois mois et demi pour ce voyage; mais il apprit qu'on s'arrangeait pour traîner l'affaire en longueur, jusqu'à l'année suivante, où M. Métellus devait être préteur, et Q. Métellus et Hortensius consuls. C'étaient précisément les défenseurs de Verrès, et ce concours des circonstances leur aurait donné trop de moyens de le sauver. Cicéron fit tant de diligence, que son information fut achevée en cinquante jours. Il revint à Rome, au moment où on l'attendait le moins, et considérant que la plaidoirie pouvait occuper un grand nombre d'audiences et consumer un temps précieux, il fit procéder tout de suite à la preuve testimoniale, et ne prononça qu'un seul discours, dans lequel, à chaque fait, il citait les témoins qu'il présentait à son adversaire Horten-

sius, qui devait les interroger. Les preuves furent si claires, les dépositions si accablantes, les murmures de tout le peuple romain qui était présent se firent entendre avec tant de violence, qu'Hortensius atterré n'osa prendre la parole pour combatre l'évidence, et conseilla lui-même à Verrès de ne pas attendre le jugement et de s'exiler de Rome. Quand on lit dans Cicéron le détail de ses crimes atroces et innombrables, dont un seul aurait mérité la mort, on est indigné que la jurisprudence romaine, digne d'éloges à tant d'autres égards, ait eu plus de respect pour le titre de citoyen romain, que pour cette justice distributive qui proportionne le châtiment au délit, et qu'elle ait permis que tout citoyen qui se condamnait lui-même à l'exil, fût regardé comme assez puni. Verrès cependant eut une fin malheureuse; mais ses crimes n'en furent que l'occasion et non pas la cause. Après avoir mené dans son exil une vie misérable, dans l'abandon et le mépris, il revint à Rome dans le temps des proscriptions d'Octave et d'Antoine; mais

ayant eu l'imprudence de refuser à ce dernier les beaux vases de Corinthe et les belles statues grecques qui étaient le reste de ses déprédations en Sicile, il fut mis au nombre des proscrits, et Verrès périt comme Cicéron.

C'est la seule fois que ce grand homme, occupé sans cesse de défendre des accusés, se porta pour accusateur, et c'est aussi par cette remarque intéressante qu'il commence sa première Verrine. La tournure que prit cette affaire fut cause que de sept harangues dont elle est le sujet, il n'y eut que les deux premieres de prononcées. Cicéron écrivit les autres, pour laisser un modele de la manière dont une accusation doit être suivie et soutenue dans toutes ses parties. Les deux dernieres Verrines, regardées généralement comme des chefs-d'œuvres, ont pour objet, l'une les vols et les rapines de Verrès, l'autre ses cruautés et ses barbaries. L'une est remarquable par la ri-
[illegible]se des détails, la variété et l'agré-
[illegible]des narrations, par tout l'art que
[illegible] emploie pour prévenir la sa-
[illegible] racontant une foule de larcins,

dont le fond est toujours le même; l'autre est admirable par la véhémence et le pathétique, par tous les ressorts que l'orateur met en œuvre pour émouvoir la pitié en faveur des opprimés, et exciter l'indignation contre le coupable. C'est cette dernière dont j'ai cru devoir traduire quelques morceaux: en nous faisant sentir l'éloquence de l'orateur, ils ont encore pour nous l'avantage précieux de nous donner une idée du pouvoir arbitraire qu'exerçaient les gouverneurs romains dans les provinces qui leur étaient confiées, et de l'abus horrible qu'ils en firent trop souvent, lorsque la corruption des mœurs l'eut emporté sur la sagesse des lois. C'est en jetant les yeux sur ces tableaux qui révoltent l'humanité, que malgré tout l'éclat dont la grandeur romaine frappe l'imagination, on rend grace au ciel de l'anéantissement d'une puissance si naturellement tyrannique qu'à quelques excès qu'elle se portât, il fallait absolument les souffrir, jusqu'à ce que, le terme du gouvernement étant fini, on pût aller à Rome solliciter une vengeance incertaine, faible, tardive, qui

n'expiait point les forfaits, et ne réparait point les maux. C'est aussi par cette raison, que sans m'arrêter aux discours relatifs à des causes particulieres, et dont les détails ne peuvent guéres nous intéresser en eux-mêmes, j'ai choisi de préférence tous les exemples que je me propose de citer, dans les harangues où l'intérêt public est mêlé, et où l'éloquence et l'histoire se réunissent ensemble pour nous instruire et nous émouvoir.

SECTION III.

Les Verrines.

Au moment où Verrès fut chargé de la préture de Sicile, les pirates infestaient les mers qui baignent cette île et les côtes d'Italie. Son devoir était d'entretenir la flotte que la république armait pour les combattre et protéger son commerce. Mais l'avarice du préteur ne vit dans ces moyens de défense qu'un nouvel objet [illegible] rapines et d'exactions, et faisant [illegible]er leur congé aux soldats et aux ma-

telots qui devaient servir sur les galeres, vendant aux villes alliées et tributaires la dispense de fournir ce qu'elles devaient suivant les traités, et laissant manquer de tout le peu d'hommes qu'il se crut obligé de garder sur le petit nombre de vaisseaux qu'il eut en mer, il ne se mit pas en peine d'exposer la Sicile aux incursions des pirates, pourvu qu'il s'enrichît aux dépens de l'état et de la province. Il mit à la tête de cette misérable escadre, non pas un Romain, mais ce qui était sans exemple, un Sicilien, nommé Cléomene, dont la femme était publiquement la maîtresse du préteur. Il arriva ce qui devait arriver: la flotte romaine s'enfuit à la vue des pirates, et Cléomene le premier s'empressa de débarquer. Les autres commandans de galeres, qui n'avaient que quelques soldats, exténués par le besoin, ne purent faire autre chose que de suivre l'exemple de l'amiral. Les pirates brûlerent les vaisseaux abandonnés, à la vue de Syracuse, et entrerent jusques dans le port. Cet affront fait aux armes romaines, cette alarme portée p[illegible] de

corsaires jusques dans une ville aussi puissante que Syracuse, retentirent bientôt jusqu'à Rome. Verrès craignit les suites d'un si fâcheux éclat, et pour ne pas paraître coupable de ce désastre, il forma le dessein le plus abominable qui soit jamais entré dans la pensée d'un tyran également lâche et cruel. Il imagina d'accuser de trahison les commandans siciliens dont l'innocence était connue, et qui n'avaient pu faire que ce qu'ils avaient fait, et sans la plus légere preuve, il les condamna au dernier supplice. Toute la Sicile frémit de cet attentat. Cicéron en demande vengeance. On va voir de quelles couleurs il a su le peindre, et avec quelle énergie il en détaille toutes les horreurs.

» Verrès sort de son palais, animé de » toutes les fureurs du crime et de la » barbarie. Il paraît dans la place pu- » blique, et fait citer les commandans à » son tribunal. Ils viennent sans soup- » çon et sans crainte. Il fait soudain char- » ger de fers ces malheureux qui se fiaient » à leur innocence, qui réclament la

» justice du préteur, et lui demandent la » raison de ce traitement. C'est leur dit- » il, pour avoir livré par trahison nos » vaisseaux à l'ennemi. Tout le monde » se récrie, tout le monde s'étonne qu'il » ait assez d'impudence pour imputer à » d'autres qu'à lui la cause d'un malheur » qui n'était que l'ouvrage de son ava- » rice; qu'un homme tel que Verrès, mis » par l'opinion publique au rang des bri- » gands et des corsaires, ose accuser » quelqu'un d'être d'intelligence avec eux; » qu'enfin cette étrange accusation n'é- » clate que quinze jours après l'événement. » On demande où est Cléomene, non » pas qu'on le crût plus digne de châti- » ment que les autres: qu'avait-il pu faire » avec des vaisseaux dénués de toute dé- » fense? mais enfin sa cause était la même: » où est Cléomene? On le voit à côté du » préteur, lui parlant familiérement à » l'oreille, comme il avait coutume de » faire. L'indignation est générale, que » les hommes les plus honnêtes, les plus » distingués de leur ville soient mis aux » fers, tandis que Cléomene, pour prix » de ses complaisances infames, est l'ami

» et le confident du préteur. Il se pré-
» sente cependant un accusateur: c'était
» un misérable, nommé Turpion, flétri
» sous les gouverneurs précédens, bien
» fait pour le rôle abject dont on le char-
» geait, et connu pour être l'instrument
» de toutes les iniquités, de toutes les bas-
» sesses, de toutes les extorsions de Ver-
» rès. Les parens, les proches de ces in-
» fortunés accourent à Syracuse, frap-
» pés de cette funeste nouvelle; ils voient
» leurs enfans accablés sous le poids
» des chaînes, portant, ô! Verrès! la
» peine de ton exécrable avarice. Ils
» se présentent, réclament leurs en-
» fans, les défendent à grands cris, im-
» plorent ta foi, ta justice, comme si tu
» en avais eu jamais. C'est là qu'on
» voyait Dexion de Tyndaris, un homme
» de la premiere noblesse qui t'avait logé
» chez lui, que tu avais appelé ton hôte;
» et ni l'hospitalité, ni son malheur, ni le
» rang qu'il tient parmi les siens, ni sa
» vieillesse, ni ses larmes n'ont pu te rap-
» peler un moment à quelque sentiment
» d'humanité. On voyait Eubulide, non
» moins considérable et non moins res-

» pecté, qui, pour avoir dans ses défen-
» ses prononcé le nom de Cléomene, vit
» par tes ordres déchirer ses vêtemens,
» et fut laissé presque nu sur la place.
» Et quel moyen de justification restait-
» il donc? Je défends, dit Verrès, de
» nommer Cléomene. — Mais ma cause
» m'y oblige. — Vous mourrez, si vous
» le nommez. — Mais je n'avais point
» de rameurs sur mon navire. — Vous
» accusez le préteur! Licteurs, que sa tête
» tombe sous la hache. Juges, voilà le
» langage de Verrès. Jamais il ne fit de
» moindres menaces. Ecoutez, au nom
» de l'humanité, écoutez les outrages
» faits à nos alliés: écoutez le récit de
» leurs malheurs. Parmi ces innocens ac-
» cusés paraissait aussi Héraclius de Se-
» geste, Sicilien de la plus haute naissance,
» que la faiblesse de sa vue avait empê-
» ché de s'embarquer sur son vaisseau,
» et qui avait eu ordre de rester à Syra-
» cuse. Certes, Verrès, celui-là n'a pu
» être coupable; il n'a pu ni livrer ni
» abandonner le navire, où il n'était pas.
» N'importe: on met au nombre des cri-
» minels celui qu'on ne peut acc. r

» même faussement d'aucun crime. Enfin » de ce nombre était aussi Furius d'Hé- » raclée, homme célebre pendant sa vie, » et qui l'est devenu bien plus après sa » mort: c'est lui qui eut le courage non- » seulement d'adresser en face à Verrès » tous les reproches qu'il méritait; (sûr » de mourir, il n'avait plus rien à ména- » ger) mais même d'écrire son apologie » dans la prison, en présence de sa mere, » qui, toute en larmes, passait les jours » et les nuits auprès de lui. Toute la Si- » cile l'a lue, cette apologie, l'histoire de » tes forfaits et de tes cruautés: on y » voit combien chaque commandant de » galeres a reçu de matelots de la ville » qui devait les fournir, et combien ont » acheté de toi leur congé, et lorsqu'à » ton tribunal il alléguait ses moyens de » défense, tes licteurs lui frappaient les » yeux à coups de verges, tandis que cet » homme courageux, résolu à la mort et » insensible à ses douleurs, s'écriait qu'il » était indigne que les larmes de sa mere » eussent moins de pouvoir sur toi pour » le sauver, que les caresses d'une prosti- » tuée pour sauver l'infame Cléomene.

» Verrès enfin les condamne tous de l'a-
» vis de son conseil; mais pourtant, dans
» une cause de cette nature, dans une affaire
» capitale, il ne fait venir ni son questeur
» Vettius, ni son lieutenant Cervius. Ce pré-
» tendu conseil n'était que le ramas des bri-
» gands qu'il avait à ses ordres. Juges, re-
» présentez-vous la consternation des Sici-
» liens, nos plus fidelles et nos plus anciens
» alliés, si souvent comblés des bienfaits de
» nos ancêtres. Chacun tremble pour soi,
» personne ne se croit en sureté. On se de-
» mande ce qu'est devenue cette ancienne
» douceur du gouvernement romain,
» changée en cet excès d'inhumanité. Com-
» ment tant d'hommes ont pu être condam-
» nés en un moment, sans être convain-
» cus d'aucun crime; comment ce pré-
» teur indigne a pu imaginer de couvrir
» ses brigandages par le supplice de tant
» d'innocens. Il semble en effet qu'on
» ne puisse rien ajouter à tant de scélé-
» ratesse, de démence et de cruautés.
» Mais Verrès veut se surpasser lui-même;
» il veut enchérir sur ses propres forfaits.
» Je vous ai parlé de Phalargus, excepté
» de la condamnation générale, parce qu'il

» commandait le navire que montait Cléo-
» mene. Timarchide, l'un des agens de
» Verrès, fut instruit que ce jeune homme,
» ne croyant pas sa cause différente de
» celle des autres, avait montré quelque
» crainte. Il va le trouver, lui déclare
» qu'en effet il est à l'abri de la hache,
» mais qu'il court risque d'être battu de
» verges, s'il ne se rachette de ce sup-
» plice; et vous l'avez entendu vous spé-
» cifier la somme qu'il avait comptée
» pour se dérober aux verges des licteurs.
» Mais à quoi m'arrêté-je? sont-ce là
» des reproches à faire à Verrès? Un
» jeune homme noble, un commandant
» de vaisseau se rachette des verges à prix
» d'argent: c'est dans Verrès un trait d'hu-
» manité. Un autre, au même prix, se
» dérobe à la hache: Verrès nous y a ac-
» coutumés; ce n'est pas à lui qu'il faut
» reprocher des crimes usés. Le peuple
» romain attend des horreurs nouvelles,
» des attentats inusités: il sait que ce
» n'est pas un magistrat prévaricateur
» qu'on a mis en jugement devant vous,
» mais le plus abominable des tyrans:
» vous allez le reconnaître. Les innocens

» condamnés, on les traîne dans les ca-
» chots; on prépare leur supplice. Mais
» il faut que ce supplice commence dans
» leurs malheureux parens. On leur inter-
» dit la vue de leurs enfans; on défend
» de leur porter des vêtemens et de la
» nourriture. Ces pères infortunés qui sont
» ici devant vous, étaient étendus sur le
» seuil de la prison; des meres déplora-
» bles y passaient la nuit dans les pleurs,
» sans pouvoir obtenir les derniers em-
» brassemens de leurs enfans; elles de-
» mandaient pour toute grace qu'il leur
» fût permis de recueillir leurs derniers
» soupirs, et le demandaient en vain.
» Là veillait le gardien des prisons, le
» ministre des barbaries de Verrès, la
» terreur des citoyens, le licteur Sestius,
» qui s'établissait un revenu sur les dou-
» leurs et les larmes de tous ces malheu-
» reux. — Tant, pour visiter votre fils,
» tant, pour lui donner de la nourriture,
» personne ne s'y refusait. — Que me
» donnerez-vous pour faire mourir vo-
» tre fils d'un seul coup? pour qu'il ne
» souffre pas long-temps? pour qu'il ne
» soit pas frappé plusieurs fois? Toutes

» ces graces étaient taxées. O condi-
» tion affreuse ! ô insupportable tyran-
» nie ! ce n'était pas la vie que l'on mar-
» chandait, c'était une mort plus prompte
» et moins cruelle. Les prisonniers eux-
» mêmes composaient avec Sestius pour
» ne recevoir qu'un seul coup : ils deman-
» daient à leurs parens, comme une der-
» niere marque de leur tendresse, de
» payer cette faveur à l'inflexible Sestius.
» Est-ce assez de tourmens ? la mort en
» sera-t-elle au moins le terme ? la bar-
» barie peut-elle s'étendre au-delà ? Oui :
» quand ils auront été exécutés, leurs
» corps seront exposés aux bêtes féroces.
» Si c'est pour les parens un malheur de
» plus, qu'ils payent le droit de sépul-
» ture. Vous le savez, vous avez entendu
» Onase de Segeste, vous dire quelle
» somme il avait payée à Timarchide pour
» ensevelir Héraclius. Et qui, dans Sy-
» racuse, ignore que ces marchés pour
» la sépulture, se traitaient entre Timar-
» chide et les prisonniers eux-mêmes ?
» que ces marchés étaient publics, qu'ils
» se concluaient en présence des parens,

» que le prix des funérailles était arrêté
» et payé d'avance?

» Le moment de l'exécution est arrivé:
» on tire les prisonniers de leur cachot:
» on les attache au poteau: ils reçoivent
» le coup mortel. Quel fut alors l'homme
» assez insensible pour ne pas se croire
» frappé du même coup, pour ne pas
» être touché du sort de ces innocens, de
» leur jeunesse, de leur infortune, qui
» devenait celle de tous leurs concitoyens?
» Et toi, dans ce deuil général, au mi-
» lieu de ces gémissemens, tu triomphais
» sans doute; tu te livrais à ta joie in-
» sensée; tu t'applaudissais d'avoir ané-
» anti les témoins de ton avarice. Tu te
» trompais, Verrès, en croyant effacer
» tes souillures et laver tes crimes dans
» le sang de l'innocence. Tu t'accu-
» sais toi-même, en te persuadant que
» tu pourrais, à force de barbarie, t'as-
» surer l'impunité de tes brigandages. Ces
» innocens sont morts; il est vrai, mais
» leurs parens vivent, mais ils poursui-
» vent la vengeance de leurs enfans, mais
» ils poursuivent ta punition. Que dis-je?
» parmi ceux que tu avais marqués pour

» tes victimes, il en est qui sont échappés:
» il en est que le ciel a réservés pour ce jour
» de la justice. Voilà Philarque qui n'a pas
» fui avec Cléomene, qui heureusement
» pour lui a été pris par les pirates, et que sa
» captivité a sauvé des fureurs d'un brigand
» plus inhumain cent fois que ceux qui sont
» nos ennemis. Voilà Phalargus qui a payé
» sa délivrance à ton agent Timarchide.
» Tous deux déposent du congé vendu
» aux matelots, de la famine qui régnait
» sur la flotte, de la fuite de Cléomene.
» Eh! bien, Romains, de quels sentimens
» êtes-vous affectés? qu'attendez-vous
» encore? où se réfugieront vos alliés? à
» qui s'adresseront-ils? dans quelle espé-
» rance pourront-ils encore soutenir la
» vie, si vous les abandonnez?.... C'est
» ici le port, l'asile, l'autel des oppri-
» més. Ils ne viennent pas y redeman-
» der leurs biens, leur or, leur argent,
» leurs esclaves, les ornemens qui ont été
» enlevés de leurs temples et de leurs
» cités. Hélas! dans leur simplicité, ils
» craignent que le peuple romain ne fasse
» plus un crime à ses préteurs de les avoir
» dépouillés. Ils voient que depuis long-

» temps nous souffrons en silence que
» quelques particuliers absorbent les ri-
» chesses des nations ; qu'aucun d'eux
» même ne se met en peine de cacher sa
» cupidité et ses rapines ; que leurs mai-
» sons de campagne sont toutes remplies,
» toutes brillantes des dépouilles de nos
» alliés, tandis que depuis tant d'années
» Rome et le Capitole ne sont ornés que
» des dépouilles de nos ennemis. Où
» sont en effet les trésors arrachés à tant
» de peuples soumis, aujourd'hui dans
» l'indigence ; où sont-ils ? le demandez-
» vous, quand vous voyez Athènes, Per-
» game, Milet, Samos, l'Asie, la Gréce,
» englouties dans les demeures de quel-
» ques ravisseurs impunis ? Mais non, Ro-
» mains ; je le répete ; ce n'est pas là l'ob-
» jet de nos plaintes et de nos prieres.
» Vos alliés n'ont plus de biens à défen-
» dre. Voyez dans quel deuil, dans quel
» dépouillement, dans quelle abjection
» ils paraissent devant vous ! Voyez Sthé-
» nius de Therme, dont Verrès a pillé
» la maison ; ce n'est pas sa fortune qu'il
» lui redemande ; c'est sa propre exis-
» tence que Verrès lui a ravie en le ban-

» nissant de sa patrie, où il tenait le premier
» rang par ses vertus et par ses bienfaits.
» Voyez Dexion de Tyndaris, il ne récla-
» mera point ce que Verrès lui a pris; il ré-
» clame un fils unique; il veut, après avoir
» pris une juste vengeance de son bourreau,
» porter quelque consolation à ses cendres.
» Voyez Eubulide, ce vieillard accablé
» d'années, qui n'a entrepris un pénible
» voyage que pour voir la condamnation
» de ce monstre, après avoir vu le supplice
» de son fils. Vous verriez ici avec eux, si
» Métellus, le successeur et le protecteur
» de Verrès, l'eût permis, vous verriez les
» meres, les femmes, les sœurs de ces mal-
» heureux. L'une d'elles, je m'en souviens,
» comme j'approchais d'Héraclée, au mi-
» lieu de la nuit, vint à ma rencontre,
» suivie de toutes les meres de famille,
» à la clarté des flambeaux, et m'appe-
» lant son sauveur, appelant Verrès son
» bourreau, répétant le nom de son fils,
» elle restait prosternée à mes pieds, comme
» si j'avais pu le lui rendre et le rappeler
» à la vie. J'ai été reçu de même dans
» toutes le autres villes, où la vieillesse
» et l'enfance, également dignes de pitié,

» ont également sollicité mes soins, mon » zele et ma fidélité. Non, Romains, cette » cause n'a rien de commun avec aucune » autre. Ce n'est pas un vain desir de » gloire qui m'a conduit comme accusa- » teur à ce tribunal; j'y suis venu, ap- » pelé par des larmes; j'y suis venu pour » empêcher qu'à l'avenir les injustices de » l'autorité, la prison, les chaînes, les » haches, les supplices de vos fidelles alliés, » le sang des innocens, enfin la sépul- » ture même des morts et le deuil des pa- » rens, ne soient, pour les gouverneurs » de nos provinces, l'objet d'un trafic » abominable; et si par la condamnation » de ce scélérat, par l'arrêt de votre jus- » tice, je délivre la Sicile et vos alliés de » la crainte d'un semblable sort, j'aurai » satisfait à leurs vœux et à mon devoir. «

Cicéron, fidelle aux regles de la progression oratoire, réserve pour la fin de ses différens plaidoyers le plus grand des crimes de Verrès, celui d'avoir fait mourir ou battre de verges des citoyens romains; ce qui était sévérement défendu par les lois, à moins d'un jugement du peuple, ou d'un décret du sénat, qui donnait aux

consuls un pouvoir extraordinaire. L'orateur s'étend principalement sur le supplice de Gavius. On ne conçoit pas, après ce qu'on vient d'entendre, qu'il trouve encore des expressions nouvelles contre Verrès; mais on peut se fier à l'inépuisable fécondité de son génie. Il semble se surpasser dans son éloquence, à mesure que Verrès se surpasse lui-même dans ses attentats. Souvenons-nous seulement, pour avoir une juste idée de l'indignation qu'il devait exciter, souvenons-nous du respect profond, de la vénération religieuse qu'on portait dans toutes les provinces de l'empire, et même dans presque tout le monde connu, à ce nom de citoyen romain. C'était un titre sacré qu'aucune puissance ne pouvait se flatter de violer impunément. On avait vu plus d'une fois la république entreprendre des guerres lointaines et périlleuses, seulement pour venger un outrage fait à un citoyen romain: politique sublime, qui nourrissait cet orgueil national, qu'il est toujours si utile d'entretenir, et qui de plus en imposait aux nations étrangeres, et faisait respecter par-tout le nom romain.

» Que dirai-je de Gavius, de la ville
» municipale de Cosano? où trouverai-je
» assez de paroles, assez de voix, assez
» de douleur?... Ma sensibilité n'est pas
» épuisée, Romains, mais je crains que
» mes expressions n'y répondent pas. Moi-
» même, la premiere fois qu'on me parla
» de ce forfait, je crus ne pouvoir le faire
» entrer dans mon accusation. Je savais
» qu'il n'était que trop réel; mais je sen-
» tais qu'il n'était pas vraisemblable. En-
» fin, cédant aux pleurs de tous les ci-
» toyens romains qui font le commerce en
» Sicile, appuyé du témoignage de toute
» la ville de Rhége et de plusieurs cheva-
» liers romains, qui, par hasard, étaient
» alors à Messine, j'ai exposé le fait dans
» mon premier plaidoyer, et de manière
» à porter la vérité jusqu'à l'évidence.
» Mais que puis-je faire aujourd'hui? il y
» a déjà si long-temps que je vous entre-
» tiens des cruautés de Verrès! je n'ai pas
» prévu, je l'avoue, les efforts qu'il me
» faudrait faire pour soutenir votre atten-
» tion, et ne pas vous fatiguer des mêmes
» horreurs. Il ne me reste qu'un moyen:
» c'est de vous dire simplement le fait: il

» est tel que le seul récit suffira. Ce Ga-
» vius, jeté, comme tant d'autres, dans
» les prisons souterraines de Syracuse,
» bâties par Denis le tyran, trouva, je ne
» sais comment, le moyen de s'échapper
» de ce gouffre et vint à Messine. Là, près
» des murs de Rhége et des côtes d'Italie,
» sorti des ténebres de la mort, il se sen-
» tait renaître en revoyant le jour pur de
» la liberté; il était comme ranimé par ce
» voisinage bienfaisant qui lui rappelait
» Rome et les lois. Il parla tout haut dans
» Messine, se plaignit qu'un citoyen ro-
» main eût été jeté dans les fers. Il allait,
» disait-il, droit à Rome; il allait de-
» mander justice contre Verrès. Le mal-
» heureux ne se doutait pas que s'exprimer
» ainsi devant les Messinois, c'était comme
» s'il eût parlé dans le palais du préteur.
» Je vous l'ai dit, et vous le savez, Ro-
» mains, qu'il avait choisi les Messinois
» pour être les complices de tous ses cri-
» mes, les receleurs de ces vols, les asso-
» ciés de son infamie. Gavius est conduit
» aussitôt devant les magistrats de Messine,
» et par malheur, Verrès y vint lui-même
» ce jour-là. On l'informe qu'un citoyen

» romain se plaint d'avoir été plongé dans
» les cachots de Syracuse; qu'au moment
» où il mettait le pied dans le vaisseau,
» en proférant des menaces contre Verrès,
» il avait été arrêté; qu'on le gardait afin
» que le préteur décidât de son sort. Il
» les remercie de leur zele et de leur fidé-
» lité, et transporté de fureur, arrive à la
» place publique: ses yeux étincelaient;
» tous ses traits exprimaient la rage et la
» cruauté. Tout le monde était dans l'at-
» tente de ce qu'il allait faire, quand tout-
» à-coup il ordonne qu'on saisisse Ga-
» vius, qu'on le dépouille, qu'on l'attache
» au poteau, et que les licteurs préparent
» les instrumens du supplice. L'infortuné
» s'écrie qu'il est citoyen romain, qu'il a
» servi avec Prétius, chevalier romain, en
» ce moment à Palerme, et qui peut ren-
» dre témoignage à la vérité. Verrès ré-
» pond qu'il est bien informé que Gavius
» est un espion, envoyé en Sicile par les
» esclaves fugitifs, restes de l'armée de
» Spartacus; imputation absurde, dont il
» n'existait pas le moindre soupçon, le
» moindre vestige. Il ordonne aux licteurs
» de l'entourer et de le frapper. Dans la

» place publique de Messine, on battait » de verges un citoyen romain, tandis » qu'au milieu des douleurs, au milieu » des coups dont on l'accablait, il ne fai- » sait entendre d'autre cri, d'autre gémis- » sement que ce seul mot: *Je suis citoyen* » *romain.* Il pensait que ce seul nom de- » vait écarter de lui les tortures et les » bourreaux; mais bien loin de l'obtenir, » loin d'arrêter la main des licteurs, pen- » dant qu'il répétait en vain le nom de » Rome, une croix, une croix infame, » l'instrument de la mort des esclaves, » était dressée pour ce malheureux, qui » jamais n'avait cru qu'il existât au monde » une puissance dont il pût craindre ce » traitement. O doux nom de la liberté! » ô droits augustes de nos ancêtres! loi » Porcia! loi Sempronia! puissance tribu- » nitienne si amérement regrettée, et qui » vient enfin de nous être rendue! est-ce » là votre pouvoir! avez-vous donc été » établie pour que dans une province de » l'empire, dans le sein d'une ville alliée, » un citoyen romain fût livré aux verges » des licteurs par le magistrat même, qui » ne tient que du peuple romain ses lic-

» teurs et ses faisceaux? Que dirai-je des » feux, des fers brûlans dont on se servait » pour le tourmenter? Et cependant Ver- » rès n'était touché ni de ses plaintes, ni » des larmes de tout ce qu'il y avait à » Messine de nos citoyens, présens à cet » affreux spectacle! Toi, Verrès, toi, tu » as osé attacher à un gibet celui qui se » disait citoyen romain! Je n'ai pas voulu, » vous m'en êtes témoins, je n'ai pas » voulu, le premier jour, me livrer à ma » juste indignation; j'ai craint celle du » peuple qui m'écoutait; j'ai craint le sou- » lévement général qui s'annonçait de » toutes parts; je me suis contenu, de » peur que la fureur publique, assouvie » sur ce monstre, ne le dérobât à la ven- » geance des lois. J'ai applaudi à la pru- » dence du préteur Glabrion, qui voyant » ce mouvement général, fit promptement » écarter de l'audience le témoin qu'on » venait d'entendre. Mais aujourd'hui, » Verrès, que tout le monde sait l'état de » la cause, et quelle en doit être l'issue, » je me renferme avec toi dans un seul » point: je m'en tiens à ton propre aveu: » cet aveu est ta sentence mortelle. Vous

» vous souvenez, juges, qu'au moment
» de l'accusation, Verrès effrayé des cris
» qu'il entendait autour de lui, se leva
» tout-à-coup, et dit que Gavius n'avait
» prétendu être un citoyen romain que
» pour retarder son supplice; mais qu'en
» effet ce Gavius n'était qu'un espion. Il
» ne m'en faut pas davantage: je laisse de
» côté tout le reste. Je ne te demande pas
» sur quoi tu fondes cette imputation; je
» récuse mes propres témoins; mais tu le
» dis toi-même, tu l'avoues qu'il criait:
» je suis citoyen romain. Eh bien! ré-
» ponds-moi, misérable! si tu te trouvais
» parmi des nations barbares, aux extré-
» mités du monde, prêt à être conduit au
» supplice, que dirais-tu, que crierais-tu,
» si ce n'est, je suis citoyen romain? Et
» s'il est vrai que par-tout où le nom de
» Rome est parvenu, ce titre sacré suffirait
» pour ta sureté, comment cet homme,
» quel qu'il fût, invoquant ce titre invio-
» lable, l'invoquant devant un préteur
» romain, n'a-t-il pu, je ne dis pas
» échapper au supplice, mais même le re-
» tarder d'un moment?

» Otez cet appui à nos citoyens, ôtez-
» leur ce garant de leur salut; et les pro-
» vinces, les villes libres, les royaumes,
» le monde entier où ils voyagent avec
» sécurité, va désormais être fermé pour
» eux.... Mais pourquoi m'arrêter sur Ga-
» vius, comme si tu n'avais été l'ennemi
» que de lui seul, et non pas celui du nom
» romain, des droits de Rome, des droits
» des nations et de la cause commune de la
» liberté! En effet, cette croix que les Mes-
» sinois, suivant leur usage, avaient fait
» dresser dans la voie Pompeia, pourquoi
» l'as-tu fait arracher? pourquoi l'as-tu fait
» transporter à l'endroit qui regarde le
» détroit qui sépare la Sicile et l'Italie?
» pourquoi? c'était, tu l'as dit toi-même,
» tu ne peux le nier, tu l'as dit publique-
» ment, c'était afin que Gavius, qui se
» vantait d'être citoyen romain, pût, du
» haut de son gibet, regarder en expirant
» sa patrie. Cette croix est la seule, de-
» puis la fondation de Messine, qui ait
» été placée sur le détroit. Tu as choisi
» ce lieu, afin que cet infortuné mou-
» rant dans les tourmens, vît, pour com-
» ble d'amertume, quel espace étroit sé-

» parait le séjour où la liberté regne, et » celui où il mourait en esclave; afin que » l'Italie vît un de ces enfans attaché au » gibet, périr dans le supplice honteux » réservé pour la servitude.

» Enchaîner un citoyen romain est un » attentat; le battre de verges est un crime: » le faire mourir est presque un parricide: » que sera-ce de l'attacher à une croix! » L'expression manque pour cette atrocité, » et pourtant ce n'a pas été assez pour » Verrès: qu'il meure, dit-il, en regar- » dant l'Italie; qu'il meure à la vue de la » liberté et des lois. Non, Verrès, ce » n'est pas seulement Gavius, ce n'est pas » un seul homme, un seul citoyen que tu » as attaché à cette croix, c'est la liberté » elle-même, c'est le droit commun de » tous; c'est le peuple romain tout entier. » Croyez tous, croyez, que s'il ne l'a pas » dressée au milieu du Forum, dans l'as- » semblée des comices, dans la tribune » aux harangues, s'il n'en a pas menacé » tous les citoyens romains, c'est qu'il ne pouvait pas. Mais au moins il a fait ce » qu'il pouvait; il a choisi le lieu le plus fréquenté de la province, le plus voisin

» de l'Italie, le plus exposé à la vue; il a » voulu que tous ceux qui naviguent sur » ces mers, vissent à l'entrée même de la » Sicile, et comme aux portes de l'Italie, » le monument de son audace et de son » crime. «

La péroraison fait voir de quelle fermeté Cicéron s'armait contre l'orgueil et la tyrannie des grands, jaloux de la fortune et de l'élévation de ceux qu'ils appelaient des hommes nouveaux, c'est-à-dire qui n'avaient d'autre recommandation que leur mérite. Cicéron qui devait tout au sien, et à la justice que lui rendait le peuple romain, ne croyait pas pouvoir mieux lui marquer sa reconnaissance, qu'en soutenant avec courage cette guerre naturelle et interminable, qui subsiste entre l'homme de bien et les méchans. Il menace hautement les juges de les traduire devant le peuple, s'ils se laissent corrompre par l'argent de Verrès. Cet audacieux brigand avait dit publiquement qu'il avait fait le partage des trois années de son gouvernement de Sicile, qu'il y en avait une pour lui, une pour ses avocats, une pour ses juges. Il avait compté beau

coup non-seulement sur l'éloquence, mais sur le crédit d'Hortensius, qui n'était pas à beaucoup près aussi délicat que Cicéron sur les moyens qu'il employait pour gagner ses causes. Cicéron s'adresse à lui, et l'avertit qu'il aura les yeux ouverts sur sa conduite, et qu'il lui en fera rendre compte. Il faut se souvenir que ces harangues, quoiqu'elles n'ayent pas été prononcées, furent rendues publiques, et que par conséquent l'orateur n'ignorait pas à combien de ressentimens et de dangers l'exposait son incorruptible fermeté.

»Mais quoi! me dira-t-on, voulez-»vous donc vous charger du fardeau de »tant d'inimitiés? Je réponds qu'il n'est »ni dans mon caractere ni dans mon in-»tention de les chercher; mais qu'il ne »m'est pas permis d'imiter ces nobles qui »attendent dans le sommeil de l'oisiveté »les bienfaits du peuple romain. Ma »condition est toute autre que la leur. »J'ai devant les yeux l'exemple de Caton, »de Marius, de Fimbria, de Cœlius, qui »ont senti comme moi que ce n'était qu'à »force de travaux supportés, à force de

» périls surmontés, qu'ils pouvaient par-
» venir aux mêmes honneurs où ces no-
» bles, heureux favoris de la fortune, sont
» portés sans qu'il leur en coûte rien.
» Voilà les modeles que je fais gloire d'imi-
» ter. Je vois avec quel œil d'envie on re-
» garde l'avancement des hommes nou-
» veaux, qu'on ne nous pardonne rien,
» qu'il nous faut toujours veiller, toujours
» agir. Et pourquoi craindrais-je d'avoir
» pour ennemis déclarés ceux qui sont se-
» crétement mes envieux, ceux qui par
» la différence des intérêts et des prin-
» cipes, sont nécessairement mes adver-
» saires et mes détracteurs! Je le déclare
» donc: si j'obtiens la réparation due au
» peuple romain et à la Sicile, je renonce
» au rôle d'accusateur; mais si l'événe-
» ment trompe l'opinion que j'ai de mes
» juges, je suis résolu à poursuivre jusqu'à
» la derniere extrémité, et les corrupteurs
» et les corrompus. Ainsi, que ceux qui
» voudraient sauver le coupable, quel-
» ques moyens qu'ils emploient, artifice,
» audace, ou vénalité, soient prêts à ré-
» pondre devant le peuple romain, et
» s'ils ont vu en moi quelque chaleur,

» quelque fermeté, quelque vigilance, » dans une cause où je n'ai d'ennemi que » celui que m'a fait l'intérêt de la Sicile, » qu'ils s'attendent à trouver en moi bien » plus de vivacité et d'énergie, quand je » combattrai les ennemis que m'aura faits » l'intérêt du peuple romain. «

Il finit par une apostrophe, aussi brillante que pathétique, à toutes les divinités dont Verrès avait pillé les temples. Cette énumération religieuse, dont l'effet est fondé sur les idées que ces noms réveillaient chez les Romains, ne peut être du même poids auprès de nous, qui ne sommes pas accoutumés à respecter Jupiter et Junon. Je me contenterai donc d'en citer les dernières phrases.

» Et vous, déesses vénérables, qui pré- » sidez aux fontaines d'Enna, aux bois » sacrés de la Sicile, dont la défense m'a » été confiée! vous à qui Verrès a déclaré » une guerre impie et sacrilege, vous dont » les temples et les autels ont été dépouil- » lés par ses brigandages! je vous atteste » et vous implore. Si dans cette cause je » n'ai eu en vue que le salut de nos pro- » vinces et la dignité du peuple romain;

» si j'ai rapporté à ce seul devoir tous mes » soins, toutes mes pensées, toutes mes » veilles ; faites que mes juges, en pro- » nonçant leur sentence, ayent dans le » cœur les sentimens qui ont toujours été » dans le mien ; que Verrès, convaincu » de tous les crimes que peuvent com- » mettre la perfidie, l'avarice et la cruauté » réunies ; que Verrès condamné par les » lois, comme il l'est par sa conscience, » trouve une fin digne de ses forfaits ; que » la république, contente de mon zele » dans cette accusation, n'ait pas à m'im- » poser une seconde fois le même devoir ; » et qu'il me soit permis désormais de » m'occuper plutôt à défendre les bons » citoyens, qu'à poursuivre les méchans. «

Il était d'usage chez les Romains, comme parmi nous, que la partie plaignante fixât l'estimation des dommages qu'elle répétait : apparemment aussi que les juges avaient coutume, ainsi qu'aujourd'hui, de rabattre beaucoup de cette estimation, qu'il est assez naturel de supposer un peu exagérée. Ce qui est certain, c'est que, selon le rapport d'Asconius, auteur contemporain dont nous avons

d'excellens commentaires sur les Harangues de Cicéron, Verrès ne fut condamné à restituer aux Siciliens qu'une somme qui équivaut à-peu-près à cinq millions de notre monnaie actuelle ; et que suivant l'évaluation de Cicéron, qui avait demandé douze millions cinq cent mille livres, les dommages qu'il obtint n'étaient pas la moitié de ce que Verrès avait volé dans la Sicile.

SECTION IV.

Les Catilinaires.

Qui croirait que de nos jours Cicéron eût encore je ne dis pas des critiques, (la gloire de l'homme supérieur est d'occuper l'opinion dans tous les siecles) mais des ennemis, des détracteurs, qui calomnient son caractere et déprécient ses talens, avec une injustice également odieuse et absurde? Je sais qu'heureusement pour nous on pourra me répondre, quels ennemis! quels détracteurs! leur nom seul est une réponse à leurs injures. Il est vrai,

mais pourtant c'est une triste observation à faire sur l'humanité, que cette espece de perversité bizarre, qui fait que l'on s'acharne après deux mille ans contre un grand homme, sans autre intérêt, sans autre motif que cette haine pour la vertu, qui semble être l'instinct des méchans. Sans doute ils se disent à eux-mêmes en lisant ses écrits, si nous avions vécu du temps de cet homme, il eût été notre ennemi. (Car les ouvrages et les actions de l'homme de bien accusent la conscience de celui qui ne l'est pas.) Peut-être aussi affecte-t-on aujourd'hui plus que jamais cette déplorable singularité, de démentir ce qu'il y a de plus généralement reconnu. Comment expliquer autrement ce qu'on imprima, il y a quelque temps, que *la conjuration de Catilina était une chimere, que la vanité de Cicéron avait fait croire aux Romains?* Certes, depuis le P. Hardouin, qui, à force de se lever matin, pour travailler à ses recherches d'érudition, parvint à rêver tout éveillé, et crut un jour avoir découvert que la plupart des ouvrages des Anciens avaient été fabriqués par les moines du moyen âge;

depuis ce ridicule fou qui fut le scandale et la risée du monde littéraire, on n'a rien imaginé de plus étrange, de plus incompréhensible, que ce démenti donné à tous les historiens de l'antiquité et en particulier à Salluste, auteur contemporain, ennemi de Cicéron, et qui apparemment s'est amusé à écrire tout exprès l'histoire d'une conjuration imaginaire. On ne sait quel nom donner à ce genre de démence; mais ce qui est remarquable et consolant, c'est qu'on est aujourd'hui si accoutumé à cette folie des paradoxes, qu'on n'y fait plus même attention. Celui-ci que m'ont rappelé les Catilinaires de Cicéron qui vont nous occuper, a passé sans qu'on y prît garde; et à force d'abuser de tout, nous avons du moins obtenu cet avantage, que l'extravagance même n'est plus un moyen de faire du bruit.

Des quatre harangues de Cicéron contre Catilina, il y en a deux qui sont d'autant plus admirables, qu'on voit, par la nature des circonstances, que l'orateur qui les prononça n'avait guères pu s'y préparer; et quoiqu'en les publiant il les ait, sans doute, revues avec le soin qu'il

mettait à tout ce qui sortait de sa plume, le grand effet qu'elles produisirent dès le premier moment, ne doit nous laisser aucun doute sur le mérite qu'elles avaient, lors même que l'auteur n'y avait pas mis la derniere main. On demandera peut-être comment il pouvait se souvenir des discours que son génie lui dictait sur-le-champ dans les occasions importantes, discours qui ne laissaient pas d'avoir quelque étendue. Les historiens nous apprennent de quel moyen Cicéron se servait. Il avait distribué dans le sénat des copistes, qu'il exerçait à écrire par abréviation presque aussi vîte que la parole. Cet art fut perfectionné dans la suite, et l'on voit que cette invention long-temps perdue, et renouvelée de nos jours, appartient à Cicéron, quoique nous ne sachions pas précisément quel procédé il employait.

Quand l'audacieux Catilina parut inopinément au milieu de l'assemblée du sénat dans le moment même où le consul y rendait compte de la conjuration, qui pouvait s'attendre qu'il eût l'impudence de paraître? On le conçoit d'autant moins que cette bravade désespérée n'avait au-

cun objet, qu'il ne pouvait se flatter d'en imposer ni au sénat, ni au consul, et que cette folle témérité ne pouvait tourner qu'à sa confusion. L'historien Salluste, dont le témoignage ne saurait être suspect, dit en propres termes: » C'est alors que » Cicéron prononça cet éloquent dis- » cours qu'il publia dans la suite. » S'il y avait eu une différence marquée entre le discours prononcé et le discours écrit, est-ce ainsi qu'un ennemi se serait exprimé? Les termes de Salluste sont un éloge d'autant moins récusable, que dans ce même endroit, il lui échappe un trait de malignité qui décele son inimitié: *Soit*, dit-il, *qu'il craignît la présence de Catilina, soit qu'il fût ému d'indignation.* Le second motif est si évident, qu'il y a de la mauvaise foi à supposer l'autre. Quand toute la conduite du consul, aussi ferme qu'éclairée et vigilante, ne prouverait pas suffisamment qu'il ne craignit jamais le scélérat qu'il combattait, était-ce au milieu du sénat, que les chevaliers romains entouraient l'épée à la main, était-ce sur le siege de sa puissance et de son autorité, que Cicéron

pouvait craindre Catilina? On va voir qu'il ne craignait pas même les dangers trop manifestes où sa fermeté patriotique l'exposait pour l'avenir, qu'il connaissait l'envie et s'attendait à l'ingratitude, et qu'il brava l'une et l'autre. Aussi, dans un bel ouvrage, où cette grande ame est fidellement peinte, où l'exagération n'est jamais à côté de la grandeur, ni la déclamation près du sublime, dans la tragédie de *Rome sauvée*, Cicéron paraît avoir dicté lui-même ce vers admirable dans sa simplicité:

Et sauvons les Romains, dussent-ils être ingrats.

En effet, pour bien apprécier ces harangues, dont je vais extraire quelques morceaux, il faut se mettre devant les yeux l'état où était alors la république. L'ancien esprit de Rome n'existait plus: la dégradation des ames avait suivi la corruption des mœurs. Marius et Sylla avaient fait voir que les Romains pouvaient souffrir des tyrans, et il ne manquait pas d'hommes dont cet exemple éveillait l'ambition et les espérances. L'amour de la

liberté et de la patrie, fondé sur l'égalité et les lois, ne pouvait plus subsister avec cette puissance monstrueuse et ces richesses énormes, dont la conquête de tant de pays avait mis les Romains en possession. César, déjà soupçonné d'avoir eu part à une conspiration, blessé de la prééminence de Pompée et de la prédilection qu'avait pour lui le sénat, ne songeait qu'à faire revivre le parti de Marius. Pompée sans aspirer ouvertement à la tyrannie, aurait voulu que les troubles et les désordres, nés de l'esprit factieux qui régnait par-tout, réduisissent les Romains au point de se mettre sous sa protection, en le nommant dictateur. Les grands, à qui les dépouilles des trois parties du monde pouvaient à peine suffire pour assouvir leur luxe et leur cupidité, redoutaient tout ce qui pouvait relever l'autorité des lois et réprimer leurs exactions et leurs brigandages. Un petit nombre de bons citoyens, et Cicéron à leur tête, soutenaient la république sur le penchant de sa ruine, et c'en était assez pour être l'objet de la haine secrette ou déclarée de tout ce qui était intéressé au renverse-

ment de l'Etat. C'est dans ces conjonctures que Catilina, dont Cicéron avait fait échouer les prétentions au consulat, perdu de dettes et de débauches, chargé de crimes de toute espece, et dont l'impunité prouvait à quel excès de licence et de corruption l'on était parvenu, s'associe tout ce qu'il y avait de citoyens aussi déshonorés que lui, aussi dénués de ressources, forme le projet de mettre le feu à Rome et d'égorger tout le sénat et les principaux citoyens, envoie Mallius, un des meilleurs officiers qui eussent servi sous Sylla, soulever les vétérans, à qui le dictateur avait distribué des terres, et qui ne demandaient qu'un nouveau pillage. Mallius en forme un corps d'armée entre Fésules et Arezzo, et promet de s'avancer vers Rome, au jour marqué pour le meurtre et l'incendie, de se joindre à Catilina pour mettre tout à feu et à sang, renverser le gouvernement et partager les dépouilles. Ces affreux complots commençaient à éclater de toutes parts : on n'ignorait pas les engagemens de Mallius avec Catilina; on savait que les vétérans avaient pris les armes, que les conjurés

avaient des intelligences dans Préneste, l'une des villes qui couvraient Rome. Ce n'était plus le temps, où, sur de bien moindres alarmes, on avait fait périr, sans forme de procès, un Melius, un Cassius, parce qu'alors la première des lois était le salut de la patrie. La consternation était dans Rome: chacun s'exagérait le péril; et Cicéron seul s'occupait de le prévenir. Armé de ce décret du sénat dont la formule, réservée pour les dangers extrêmes, donnait aux consuls un pouvoir extraordinaire, il veillait à la sureté de la ville, fortifiait les colonies menacées, faisait lever des troupes dans l'Italie, opposait à Mallius le peu de forces qu'on avait pu rassembler; car il faut avouer que Catilina et les conjurés avaient choisi le moment le plus favorable à leur entreprise. Il n'y avait en Italie aucun corps d'armée considérable: les légions étaient en Asie, sous les ordres de Pompée. Ces circonstances, les alarmes déjà répandues, les précautions déjà prises, tout avertissait Catilina qu'il fallait précipiter l'exécution. Il convoque une assemblée nocturne de ces complices les plus

affidés, et leur donne ses derniers ordres. A peine étaient-ils séparés, que Cicéron fut instruit de tout par Fulvie, maîtresse de Curius, un des conjurés, qui, pour se faire valoir auprès d'elle, lui avait confié tout le détail de la conjuration. Cette femme en eut horreur et vint la révéler à Cicéron, qui assembla aussitôt le sénat dans le temple de Jupiter Stator, bien fortifié: c'est là que Catilina, qui était loin de se douter que le consul eût appris ses dernieres démarches, osa se présenter. Quand on n'est pas très-instruit des mœurs romaines et de l'histoire de ce temps-là, on s'étonne que le consul ne le fît pas arrêter: le décret du sénat lui en donnait le pouvoir; mais il aurait révolté tout le corps des nobles et même beaucoup de citoyens, jaloux à l'excès de leurs privileges, s'il eût voulu se servir de toute sa puissance pour faire arrêter un patricien, qui n'était pas convaincu, ni même accusé. Ce procédé extrajudiciaire était donc très dangereux. Cicéron lui-même va nous exposer les autres motifs, non moins importans, qui devaient régler sa conduite, et nous reconnaîtrons, dans sa véhémente

apostrophe, l'orateur, le consul et l'homme d'Etat.

» Jusqu'à quand, Catilina, abuseras-
» tu de notre patience? combien de temps
» encore ta fureur osera-t-elle nous insul-
» ter? quel est le terme où s'arrêtera cette
» audace effrénée? Quoi donc! ni la garde
» qui veille la nuit au mont Palatin, ni
» celles qui sont disposées par toute la
» ville, ni tout le peuple en alarmes, ni
» le concours de tous les bons citoyens,
» ni le choix de ce lieu fortifié, où j'ai
» convoqué le sénat, ni même l'indigna-
» tion que tu lis sur le visage de tout ce
» qui t'environne ici, tout ce que tu vois
» enfin ne t'a pas averti que tes complots
» sont découverts, qu'ils sont exposés au
» grand jour, qu'ils sont enchaînés de
» toute part! Penses-tu que quelqu'un de
» nous ignore ce que tu as fait la nuit der-
» niere et celle qui l'a précédée, dans
» quelle maison tu as rassemblé tes con-
» jurés, quelles résolutions tu as prises!
» O temps! ô mœurs! le sénat en est ins-
» truit, le consul le voit, et Catilina vit
» encore! Il vit! que dis-je? il vient dans
» le sénat! il s'assied dans le conseil de

» la république ! il marque de l'œil ceux
» d'entre nous qu'il a désignés pour ses
» victimes, et nous, sénateurs, nous
» croyons avoir assez fait, si nous évitons
» le glaive dont il veut nous égorger ! Il y
» a long-temps, Catilina, que les ordres
» du consul auraient dû te faire conduire
» à la mort.... Si je le faisais, dans ce
» même moment, tout ce que j'aurais à
» craindre, c'est que cette justice ne pa-
» rût trop tardive et non pas trop sévere.
» Mais j'ai d'autres raisons pour t'épar-
» gner encore. Tu ne périras que lorsqu'il
» n'y aura pas un seul citoyen, si mé-
» chant qu'il puisse être, si abandonné,
» si semblable à toi, qui ne convienne
» que ta mort est légitime. Jusques-là tu
» vivras, mais tu vivras comme tu vis au-
» jourd'hui, tellement assiégé, (grace à
» mes soins) de surveillans et de gardes,
» tellement entouré de barrieres, que tu
» ne puisses faire un seul mouvement,
» seul effort contre la république. Des
» yeux toujours attentifs, des oreil
» toujours ouvertes me répondront
» toutes tes démarches, sans que tu puis-
» ses t'en apercevoir. Et que peux-tu

» espérer encore, quand la nuit ne peut
» plus couvrir tes assemblées criminelles,
» quand le bruit de ta conjuration se fait
» entendre à travers les murs où tu crois
» te renfermer? Tout ce que tu fais est
» connu de moi comme de toi-même.
» Veux-tu que je t'en donne la preuve?
» Te souvient-il que j'ai dit dans le sénat
» qu'avant le 6 des calendes de novem-
» bre, Mallius, le ministre de tes forfaits,
» aurait pris les armes et levé l'étendard
» de la rebellion? Eh! bien, me suis-je
» trompé, non-seulement sur le fait, tout
» horrible, tout incroyable qu'il est, mais
» sur le jour? J'ai annoncé en plein sénat
» quel jour tu avais marqué pour le meur-
» tre des sénateurs: te souviens-tu que
» ce jour-là même, où plusieurs de nos
» principaux citoyens sortirent de Rome,
» bien moins pour se dérober à tes coups
» que pour réunir contre toi les forces de
» la république, te souviens-tu que ce
» jour-là je sus prendre de telles précau-
» tions, qu'il ne te fut pas possible de
» rien tenter contre nous, quoique tu eus-
» ses dit publiquement que malgré le dé-
» part de quelques-uns de tes ennemis,

» il te restait encore assez de victimes?
» et le jour même des calendes de novem-
» bre, où tu te flattais de te rendre maî-
» tre de Préneste, ne t'es-tu pas aperçu
» que j'avais pris mes mesures pour que
» cette colonie fût en état de défense?
» Tu ne peux faire un pas, tu n'as pas
» une pensée, dont je n'aye sur-le-champ
» la connaissance. Enfin, rappelle-toi
» cette derniere nuit, et tu vas voir que
» j'ai encore plus de vigilance pour le sa-
» lut de la république que tu n'en as pour
» sa perte. J'affirme que cette nuit tu t'es
» rendu, avec un cortege d'armuriers,
» dans la maison de Lecca: est-ce parler
» clairement? Qu'un grand nombre de
» ces malheureux que tu associes à tes cri-
» mes, s'y sont rendus en même-temps.
» Ose le nier: tu te tais! parle: je puis
» te convaincre. Je vois ici, dans cette
» assemblée, plusieurs de ceux qui étaient
» avec toi. Dieux immortels! où sommes-
» nous? dans quelle ville, ô ciel! vivons-
» nous? dans quel état est la républiq
» Ici, ici même, parmi nous, peres cons-
» cripts, dans ce conseil, le plus auguste
» et le plus saint de l'univers, sont assis

» ceux qui méditent la ruine de Rome et
» de l'empire; et moi, consul, je les vois,
» et je leur demande leur avis; et ceux
» qu'il faudrait faire traîner au supplice,
» ma voix ne les a pas même encore atta-
» qués! Oui, cette nuit, Catilina, c'est
» dans la maison de Lecca que tu as dis-
» tribué les postes de l'Italie, que tu as
» nommé ceux des tiens que tu amenerais
» avec toi, ceux que tu laisserais dans ces
» murs, que tu as désigné les quartiers
» de la ville où il faudrait mettre le feu.
» Tu as fixé le moment de ton départ: tu
» as dit que la seule chose qui pût t'arrê-
» ter, c'est que je vivais encore. Deux
» chevaliers romains ont offert de te dé-
» livrer de moi, et ont promis de m'é-
» gorger dans mon lit avant le jour. Le
» conseil de tes brigands n'était pas sé-
» paré, que j'étais informé de tout. Je
» me suis mis en défense; j'ai fait refuser
» l'entrée de ma maison à ceux qui se
» sont présentés chez moi comme pour
» me rendre visite, et c'était ceux que
» j'avais nommés d'avance à plusieurs de
» nos plus respectables citoyens, et
» l'heure était celle que j'avais marquée.

» Ainsi donc, Catilina, poursuis ta ré-
» solution : sors enfin de Rome : les por-
» tes sont ouvertes : pars. Il y a trop long-
» temps que l'armée de Mallius t'attend
» pour général. Amene avec toi tous les
» scélérats qui te ressemblent ; purge
» cette ville de la contagion que tu y ré-
» pands ; délivre-la des craintes que ta
» présence y fait naître ; qu'il y ait des
» murs entre nous et toi. Tu ne peux
» rester plus long-temps : je ne le souf-
» frirai pas : je ne le supporterai pas : je
» ne le permettrai pas. Hésites-tu à faire,
» par mon ordre, ce que tu faisais de
» toi-même? Consul, j'ordonne à notre
» ennemi de sortir de Rome. Et qui pour-
» rait encore t'y arrêter? Comment peux-
» tu supporter le séjour d'une ville où il
» n'y a pas un seul habitant, excepté tes
» complices, pour qui tu ne sois un objet
» d'horreur et d'effroi? Quelle est l'infa-
» mie domestique dont ta vie n'ait pas
» été chargée? quel est l'attentat dont
» mains n'ayent pas été souillées? en
» quelle est la vie que tu menes? car je
» veux bien te parler un moment, non
» pas avec l'indignation que tu mérites,

mais

» mais avec la pitié que tu mérites si peu.
» Tu viens de paraître dans cette assem-
» blée: eh bien! dans ce grand nombre
» de sénateurs, parmi lesquels tu as des
» parens, des amis, des proches, quel
» est celui de qui tu ayes obtenu un salut,
» un regard? Si tu es le premier qui ait
» essuyé un semblable affront, attends-
» tu que des voix s'élevent contre toi,
» quand le silence seul, quand cet arrêt
» le plus accablant de tous, t'a déjà con-
» damné, lorsqu'à ton arrivée les sieges
» sont restés vides autour de toi, lorsque
» les consulaires, au moment où tu t'es
» assis, ont aussitôt quitté la place qui
» pouvait les rapprocher de toi? Avec
» quel front, avec quelle contenance
» peux-tu supporter tant d'humiliations?
» Si mes esclaves me redoutaient comme
» tes concitoyens te redoutent, s'ils me
» voyaient du même œil dont tout le
» monde te voit ici, j'abandonnerais ma
» propre maison; et tu balances à aban-
» donner ta patrie, à fuir dans quelque
» désert, à cacher dans quelque solitude
» éloignée, cette vie coupable et réservée
» aux supplices! Je t'entends me répon-

» dre que tu es prêt d'aller en exil, si le
» sénat en prononce l'arrêt. Non, je ne
» le proposerai pas au sénat; mais je vais
» te mettre à portée de connaître ses dis-
» positions à ton égard, de maniere que
» tu n'en puisses douter. Catilina, sors
» de Rome, et puisque tu attends le mot
» d'exil, exile-toi de ta patrie. Eh! quoi!
» Catilina, remarques-tu ce silence! et
» t'en faut-il davantage? Si j'en disais au-
» tant à Sextius, à Marcellus, tout con-
» sul que je suis, je ne serais pas en su-
» reté dans le sénat. Mais c'est à toi que
» je m'adresse, c'est à toi que j'ordonne
» l'exil, et quand le sénat me laisse par-
» ler ainsi, il m'approuve; quand il se
» tait, il prononce; son silence est un
» décret.

» J'en dis autant des chevaliers romains,
» de ce corps honorable qui entoure le
» sénat en si grand nombre, dont tu as
» pu, en entrant ici, reconnaître les sen-
» timens et entendre la voix, et dont j'ai
» peine à retenir la main prête à se por-
» ter sur toi. Je te suis garant qu'ils te
» suivront jusqu'aux portes de cette ville,
» que depuis si long-temps tu brûles de

» détruire.... Pars donc: tu as tant dit
» que tu attendais un ordre d'exil qui pût
» me rendre odieux. Sois content: je l'ai
» donné: acheve, en t'y rendant, d'ex-
» citer contre moi cette inimitié dont tu
» te promets tant d'avantages. Mais si tu
» veux me fournir un nouveau sujet de
» gloire, sors avec le cortege de brigands
» qui t'est dévoué; sors avec la lie des
» citoyens; va dans le camp de Mallius;
» déclare à l'Etat une guerre impie; va
» te jeter dans ce repaire où t'appelle de-
» puis long-temps ta fureur insensée. Là,
» combien tu seras satisfait! Quels plai-
» sirs dignes de toi tu vas goûter! A quelle
» horrible joie tu vas te livrer, lorsqu'en
» regardant autour de toi tu ne pourras
» plus ni voir ni entendre un seul homme
» de bien?... Et vous, peres conscripts,
» écoutez avec attention, et gravez dans
» votre mémoire la réponse que je crois
» devoir faire à des plaintes qui semblent,
» je l'avoue, avoir quelque justice. Je
» crois entendre la patrie, cette patrie
» qui m'est plus chere que ma vie, je crois
» l'entendre me dire: Cicéron, que fais-
» tu? Quoi! celui que tu reconnais pour

» mon ennemi, celui qui va porter la
» guerre dans mon sein, qu'on attend
» dans un camp de rebelles, l'auteur du
» crime, le chef de la conjuration, le cor-
» rupteur des citoyens, tu le laisses sor-
» tir de Rome! tu l'envoies prendre les
» armes contre la république! tu ne le
» fais pas charger de fers, traîner à la
» mort! tu ne le livres pas au plus affreux
» supplice? Qui t'arrête? est-ce la disci-
» pline de nos ancêtres? mais souvent
» des particuliers même ont puni de mort
» des citoyens séditieux. Sont-ce les lois
» qui ont borné le châtiment des citoyens
» coupables? mais ceux qui se sont dé-
» clarés contre la république, n'ont ja-
» mais joui des droits de citoyen. Crains-
» tu les reproches de la génération sui-
» vante?. mais le peuple romain qui t'a
» conduit de si bonne heure par tous les
» degrés d'élévation, jusqu'à la première
» de ses dignités, sans nulle recommen-
» dation de tes ancêtres, sans te co-
» tre autrement que par toi-même,
» peuple romain obtient donc de toi bien
» peu de reconnaissance, s'il est quelque
» considération, quelque crainte, qui te

» fasse oublier le salut de ses citoyens. »
» A cette voix sainte de la république,
» à ces plaintes qu'elle peut m'adresser,
» peres conscripts, voici quelle est ma
» réponse. Si j'avais cru que le meilleur
» parti à prendre fût de faire périr Cati-
» lina, je ne l'aurais pas laissé vivre un
» moment. En effet, si les plus grands
» hommes de la république se sont hono-
» rés par la mort de Flaccus, de Satur-
» ninus, des deux Gracches, je ne devais
» pas craindre que la postérité me con-
» damnât pour avoir fait mourir ce bri-
» gand, cent fois plus coupable, et meur-
» trier de ses concitoyens ; ou s'il était
» possible qu'une action si juste excitât
» contre moi la haine, il est dans mes
» principes de regarder comme des titres
» de gloire les ennemis qu'on se fait par
» la vertu. Mais il est dans cet ordre
» même, il est des hommes qui ne voient
» pas tous nos dangers et tous nos maux,
» ou qui ne veulent pas les voir. Ce sont
» eux qui en se montrant trop faibles,
» ont nourri les espérances de Catilina;
» ce sont eux qui ont fortifié la conjura-
» tion en refusant de la croire. Entraînés

» par leur autorité, beaucoup de citoyens » aveuglés ou méchans, si j'avais sévi » contre Catilina, m'auraient accusé de » cruauté et de tyrannie. Aujourd'hui, » s'il se rend, comme il l'a résolu, dans » le camp de Mallius, il n'y aura personne » d'assez insensé pour nier qu'il ait cons- » piré contre la patrie. Sa mort aurait ré- » primé les complots qui nous menacent, » et ne les aurait pas entiérement étouffés. » Mais s'il emmene avec lui tout cet exé- » crable ramas d'assassins et d'incendiaires, » alors non-seulement nous aurons dé- » truit cette peste qui s'est accrue et nour- » rie au milieu de nous, mais même nous » aurons anéanti jusqu'aux semences de » la corruption.

» Ce n'est pas d'aujourd'hui, peres cons- » cripts, que nous sommes environnés » de pieges et d'embûches; mais il sem- » ble que tout cet orage de fureur et de » crimes ne se soit grossi depuis long- » temps que pour éclater sous mon co- » sulat. Si parmi tant d'ennemis, nous » ne frappions que Catilina seul, sa mort » nous laisserait respirer, il est vrai; mais » le péril subsisterait, et le venin serait

» renfermé dans le sein de la république.
» Ainsi donc, je le répete, que les mé-
» chans se séparent des bons; que nos
» ennemis se rassemblent en une seule
» retraite; qu'ils cessent d'assiéger le con-
» sul dans sa maison, les magistrats sur
» leur tribunal, les peres de Rome dans
» le sénat, d'amasser des flambeaux pour
» embraser nos demeures; enfin qu'on
» puisse voir écrits sur le front de cha-
» que citoyen ses sentimens pour la ré-
» publique. Je vous réponds, peres cons-
» cripts, qu'il y aura dans vos consuls
» assez de vigilance, dans cet ordre assez
» d'autorité, dans celui des chevaliers
» assez de courage, parmi tous les bons
» citoyens assez d'accord et d'union, pour
» qu'au départ de Catilina, tout ce que
» vous pouvez craindre de lui et de ses
» complices, soit à-la-fois découvert,
» étouffé et puni.

» Va donc, avec ce présage de notre
» salut et de ta perte, avec tous les satel-
» lites que tes abominables complots ont
» réunis avec toi, va dis-je, Catilina,
» donner le signal d'une guerre sacrilege.
» Et toi, Jupiter Stator, dont le temple à

» été élevé par Romulus, sous les mêmes » auspices que Rome même! toi, nommé » dans tous les temps le soutien de l'em- » pire romain! tu préserveras de la rage » de ce brigand tes autels, ces murs, et » la vie de tous nos citoyens; et tous » ces ennemis de Rome, ces dépréda- » teurs de l'Italie, ces scélérats liés » entre eux par les mêmes forfaits, seront » aussi, vivans et morts, réunis à jamais » par les mêmes supplices. »

Ce fut sans doute la première punition de Catilina, d'avoir à essuyer cette foudroyante harangue. En venant au sénat, il s'exposait à cette tempête. Il n'y avait aucun moyen d'interrompre un consul parlant au milieu des sénateurs, et l'usage ne permettait pas même d'interrompre un sénateur opinant. Cependant ni la voix de Cicéron ni celle de la conscience, ne purent intimider assez Catilina pour lui ôter le courage de répliquer. Il prit une contenance hypocrite, et se leva pour répondre; mais à peine eut-il dit quelques phrases vagues, que Salluste nous a conservées, et qui portent sur l'opinion que doit

donner de lui sa naissance opposée à celle de Cicéron, que les murmures s'élevant de tous côtés, lui firent bien voir qu'on ne reconnaissait plus en lui les privileges d'un sénateur. Bientôt un cri général l'empêcha de poursuivre; les noms de parricide et d'incendiaire retentissaient à ses oreilles; il fallut alors jeter le masque, et n'étant plus maître de lui, il laissa pour adieux au sénat ces paroles furieuses, citées par plusieurs historiens, et dont l'énergie est remarquable: »Puisque je suis poussé à »bout par les ennemis qui m'environ»nent, j'éteindrai sous des débris l'in»cendie qu'on allume autour de moi. «

L'événement justifia la politique de Cicéron. La nuit suivante, Catilina sortit de Rome avec trois cents hommes armés, et alla se mettre à la tête des troupes de Mallius. On sait quelle fut l'issue de cette guerre, et que dans cette sanglante bataille, où il fut défait, ses soldats se firent presque tous tuer, et délivrerent Rome et l'Italie de ce qu'elles avaient de plus vicieux et de plus à craindre pour leur repos. Si l'on demande pourquoi

Catilina, devant qui Cicéron avait manifesté ses intentions et ses vues, prend précisément le parti que le consul désirait qu'il prît; c'est qu'il n'y en avait pas un autre pour lui; c'est que tout étant découvert, et Rome si bien gardée qu'il ne lui était gueres possible d'y rien entreprendre, il n'avait plus de ressource que la force ouverte et l'armée de Mallius.

Dès qu'il fut parti, Cicéron monta à la tribune aux harangues, et rendit compte au peuple romain de tout ce qui s'était passé: c'est le sujet de la seconde Catilinaire. L'orateur s'y propose principalement de dissiper les fausses et insidieuses alarmes que les partisans secrets de Catilina affectaient de répandre, en exagérant ses ressources et le danger de la république. Cicéron oppose à ces insinuations aussi lâches que perfides, le tableau fidelle des forces des deux partis, et le contraste de la puissance romaine et d'une armée de brigands désespérés. En effet, il était évident qu'on ne pouvait craindre de Catilina qu'un coup de main, qu'un de ces attentats subits et imprévus qui peuvent bouleverser une ville. Ce n'était que dans

Rome qu'il était vraiment redoutable: réduit à faire la guerre, il devait succomber. Ainsi tout concourt à faire voir que les vues de Cicéron furent aussi justes que sa conduite fut noble et patriotique.

Celle des conjurés fut si imprudente, qu'elle précipita leur perte long-temps avant celle de leur chef. Il avait laissé dans Rome Lentulus et Cethegus, et quelques autres de ses principaux confidens, pour épier le moment de se défaire, s'il était possible, de cet infatigable consul, le plus grand obstacle à tous leurs desseins, pour mettre le feu dans Rome, et attaquer le sénat à l'instant où Catilina se montrerait aux portes avec son armée, enfin pour grossir jusques-là leur parti par tous les moyens imaginables. Ils essayerent d'y entraîner les députés des Allobroges, et leur remirent un plan de la conjuration avec leur signature. Tout fut porté sur-le-champ à Cicéron. Muni de ces pieces de conviction, il convoque le sénat, mande chez lui Lentulus, Cethegus, Céparius, Gabinius et Statilius, qui ne se doutant pas qu'ils fussent trahis, se rendent à ses ordres. Il s'empare de

leur personne et les mene avec lui au sénat, où il fait introduire d'abord les députés des Allobroges. On entend leur déposition; on ouvre les dépêches; les preuves étaient claires. Les coupables sont forcés de reconnaître leur seing et leur cachet. C'est à cette occasion que l'on rapporte une bien belle parole de Cicéron à Lentulus. Ce conjuré était de la famille des Cornéliens, la plus illustre de Rome. Lui-même était alors préteur. Son cachet représentait la tête de son aïeul, qui avait été un excellent citoyen. *Le reconnaissez-vous ce cachet?* lui dit le consul. *C'est l'image de votre aïeul, qui a si bien mérité de la république. Comment la seule vue de cette tête vénérable ne vous a-t-elle pas arrêté, au moment où vous alliez vous en servir pour signer le crime?*

Le sénat décerne des récompenses aux Allobroges, des actions de grace et des honneurs sans exemple au consul; on ordonne les fêtes appelées *supplications*, qui après le triomphe étaient le prix le plus honorable des victoires. Cicéron harangue le peuple, lui expose tout ce qui

s'est fait dans le sénat, et de quel péril Rome vient d'être délivrée: c'est la troisième Catilinaire. Enfin, il ne s'agissait plus que de décider du sort des coupables. Silanus désigné consul pour l'année suivante, opine à la mort. Son avis est suivi de tous ceux qui parlent après lui, jusqu'à César qui opine à la prison perpétuelle et à la confiscation des biens. Il avait déjà un grand crédit, et son opinion pouvait entraîner d'autant plus de voix, que ceux même qui étaient les plus attachés à Cicéron, craignant que quelque jour on ne lui demandât compte du sang des citoyens, qui, dans les formes ordinaires, ne pouvaient être condamnés à mort que par le peuple, paraissaient incliner à l'indulgence, pour ne pas exposer un grand homme qu'ils chérissaient. Ils semblaient chercher dans ses yeux l'avis qu'ils devaient ouvrir. Cicéron s'aperçut du danger nouveau que courait la république dans ce moment de crise: il savait que les amis et les partisans des conjurés ne s'occupaient qu'à se mettre en état de forcer leur prison; et si le sénat eût molli dans une délibéra-

tion si importante, c'en était assez pour relever la parti de Catilina. L'intrépide consul prit la parole, et c'est dans cette harangue, qui est la quatrieme Catilinaire, qu'il a le plus manifesté l'élévation de ses sentimens, et ce dévouement d'une ame vraiment romaine, qui n'ignorait pas ses propres périls, et qui les bravait pour le salut de l'état.

» Je m'aperçois, peres conscripts, que » tous les yeux sont tournés sur moi, que » vous êtes occupés non-seulement des » dangers de la république, mais des miens. » Cet intérêt particulier qui se mêle au » sentiment de nos malheurs communs, » est sans doute un témoignage bien doux » et bien flatteur; mais je vous en conjure » au nom des dieux, oubliez-le entiére- » ment, et laissant à part ma propre sureté, » ne songez qu'à la vôtre et à celle de vos » enfans. Si telle est ma condition, que » tous les maux, toutes les afflictions, tous » les revers doivent se rassembler sur moi » seul, je les supporterai non-seulement » avec courage, mais avec joie, pourvu que » par mes travaux j'assure votre dignité et » le salut du peuple romain. Depuis qu'il

» n'a décerné le consulat, vous le savez,
» les tribunaux, sanctuaire de la justice et
» des lois, le champ de Mars, consacré
» par les auspices, l'assemblée du sénat,
» qui est le refuge des nations, l'asile des
» dieux pénates, regardé comme invio-
» lable, le lit domestique où tout citoyen
» repose en paix, enfin ce siege d'honneur,
» cette chaire curule, ont été pour moi
» un théâtre de dangers renaissans et d'a-
» larmes continuelles : c'est à ces condi-
» tions que je suis consul. J'ai souffert,
» j'ai dissimulé, j'ai pardonné : j'ai guéri
» plusieurs de vos blessures en cachant les
» miennes; et si les dieux ont arrêté que
» ce serait à ce prix que je sauverais du
» fer et des flammes, de toutes les hor-
» reurs du pillage et de la dévastation,
» Rome et l'Italie, vos femmes, vos en-
» fans, les prêtresses de Vesta, les tem-
» ples et les autels; quel que soit le sort
» qui m'attend, je suis prêt à le subir.
» Lentulus a bien pu croire que la destruc-
» tion de la république était attachée à sa
» destinée et au nom Cornélien : pour-
» quoi ne m'applaudirais-je pas que l'épo-
» que de mon consulat ait été fixée par les

» destins pour sauver la république? Ne
» pensez donc qu'à vous-mêmes, peres
» conscripts, et cessez de penser à moi.
» D'abord je dois espérer que les dieux,
» protecteurs de cet empire, m'accorde-
» ront la récompense que j'ai méritée;
» mais s'il en arrivait autrement, je mour-
» rai sans regret; car jamais la mort ne
» peut être ni honteuse pour un homme
» courageux, ni prématurée pour un con-
» sulaire, ni à craindre pour le sage. Ce
» n'est pas que je me fasse gloire d'être
» insensible aux larmes de mon frere qui
» est ici présent, à la douleur que vous
» me témoignez tous; que ma pensée ne
» se reporte souvent sur la désolation où
» j'ai laissé chez moi une épouse et une
» fille, également cheres, également
» frappées de mes dangers, un fils encore
» enfant que Rome semble porter dans
» son sein comme un garant de ce que lui
» doit mon consulat; que mes yeux ne se
» retournent sur un gendre qui dans cette
» assemblée attend, ainsi que vous, avec
» inquiétude l'événement de cette jour-
» née. Je suis touché de leur situation et
» de leur sensibilité, je l'avoue; mais

» c'est une raison de plus pour que j'aime
» mieux les sauver tous avec vous, même
» quand je devrais périr, que de les voir
» enveloppés avec vous dans une même
» ruine. En effet, peres conscripts, re-
» gardez l'orage qui vous menace, si vous
» ne le prévenez. Il ne s'agit point ici
» d'un Tibérius Gracchus, qui ne voulait
» qu'obtenir un second tribunat; d'un
» Caïus qui ameutait dans les comices les
» tribus rustiques; d'un Saturninus qui
» n'était coupable que du meurtre d'un
» seul citoyen, de Memmius: vous avez
» à juger ceux qui ne sont restés dans
» Rome que pour l'incendier, pour y re-
» cevoir Catilina, pour vous égorger tous;
» vous avez dans vos mains leurs lettres;
» leurs signatures, leur aveu. Ils ont voulu
» soulever les Allobroges, armer les es-
» claves, introduire Catilina dans nos
» murs; en un mot, leur dessein était
» qu'après nous avoir fait périr tous, il ne
» restât pas un seul citoyen qui pût pleu-
» rer sur les débris de l'état. Voilà ce qui
» est prouvé, ce qui est avoué; voilà sur
» quoi, peres conscripts, vous avez déjà
» prononcé vous-mêmes. Et que faisiez-

» vous en effet quand vous avez porté en
» ma faveur un décret d'action de grâces,
» pour avoir découvert et prévenu une
» conspiration de scélérats armés contre la
» patrie; quand vous avez forcé Lentulus
» à se démettre de la préture; quand vous
» l'avez mis en prison lui et ses complices;
» quand vous avez ordonné une *supplica-*
» *tion* aux dieux, honneur qui jusqu'à moi
» n'a jamais été accordé qu'aux généraux
» vainqueurs; enfin, quand vous avez
» honoré des plus grandes récompenses la
» fidélité des Allobroges? Tous ces actes
» si solennels, si multipliés, ne sont-ils
» pas la condamnation des conjurés? Ce-
» pendant puisque j'ai cru devoir mettre
» l'affaire en délibération devant vous,
» puisqu'il s'agit de statuer sur la peine
» due aux coupables, je vais vous dire,
» avant tout, ce qu'un consul ne doit pas
» vous laisser ignorer. Je savais bien qu'il
» régnait dans les esprits une sorte de ver-
» tige et de fureur, que l'on cherchait à
» exciter des troubles, que l'on avait de
» pernicieux desseins; mais je n'avais ja-
» mais cru, je l'avoue, que des citoyens
» romains pussent former de si abomi-

» nables complots. Si vous croyez que peu » d'hommes y ayent trempé, peres cons- » cripts, vous vous trompez. Le mal est » plus étendu que vous ne le croyez. Il a » non-seulement gagné l'Italie, il a passé » les Alpes, il s'est glissé sourdement » dans les provinces ; les lenteurs et les » délais ne peuvent que l'accroître ; vous » ne sauriez trop tôt l'étouffer, et quelque » parti que vous choisissiez, vous n'avez » pas un moment à perdre : il faut prendre » votre résolution avant la nuit. «

Il discute en cet endroit l'avis de Silanus et celui de César, toujours avec les plus grands ménagemens pour ce dernier. Il a même l'adresse de faire sentir qu'il ne faut pas croire que son avis ait été dicté par une indulgence criminelle. Il entre habilement dans la pensée de César, qui ne voulant pas avoir l'air d'épargner les conjurés, avait paru regarder la captivité perpétuelle comme une peine beaucoup plus sévere que la mort, qui n'est que la fin de tous les maux. Il appuie sur cette idée, et n'insiste sur la peine de mort, que parce que les circonstances et l'intérêt de l'Etat la rendent nécessaire.

Après ce détail, il semble prendre de nouvelles forces, pour donner au sénat tout le courage dont il est lui-même animé, et cette derniere partie de son discours inspire cet intérêt mêlé d'admiration, qui est un des plus beaux effets de l'éloquence.

„Je ne dois pas vous dissimuler ce que „j'entends tous les jours: de tout côté „viennent à mes oreilles les discours de „ceux qui semblent craindre que je n'aye „pas assez de moyens, assez de forces „pour exécuter ce que vous aurez résolu. „Ne vous y trompez pas, peres conscripts; „tout est préparé, tout est prévu, tout „est assuré, et par mes soins et ma vigi„lance, et plus encore par le zele du peu„ple romain, qui veut conserver son em„pire, ses biens et sa liberté. Vous avez „pour vous tous les ordres de l'état: des „citoyens de tout âge ont rempli la place „publique et les temples, et occupent „toutes les avenues qui conduisent au lieu „de cette assemblée. C'est qu'en effet „cette cause est la premiere depuis la fon„dation de Rome, où tous les citoyens „n'ayent eu qu'un même sentiment, qu'un

„même intérêt, excepté ceux qui, trop
„sûrs du sort que leur réservent les lois,
„aiment mieux tomber avec la république
„que de périr seuls. Je les excepte volon-
„tiers, je les sépare de nous; ce ne sont
„pas nos concitoyens; ce sont nos plus
„mortels ennemis. Mais tous les autres,
„grands dieux! avec quelle ardeur, avec
„quel courage, avec quelle affluence ils
„se présentent pour assurer la dignité et
„le salut de tous! Vous parlerai-je des
„chevaliers romains, qui, vous cédant le
„premier rang dans l'état, ne disputent
„avec vous que de zele et d'amour pour
„la patrie? Après les longs débats qui
„vous ont divisés, ce jour de danger, la
„cause commune, vous les a tous atta-
„chés; et j'ose vous répondre que toutes
„les parties de l'administration publique
„ne doivent plus redouter aucune atteinte,
„si cette union établie pendant mon con-
„sulat, peut être à jamais affermie. Je
„vois ici parmi vous, je vois remplis du
„même zele, les tribuns de l'épargne, ces
„dignes citoyens qui, dans ce même jour,
„pour concourir à la défense générale,
„ont quitté les fonctions qui les appe-

» laient, ont renoncé au profit de leurs » charges, et sacrifié tout autre intérêt à » celui qui nous rassemble. Et quel est en » effet le Romain à qui l'aspect de la patrie » et le jour de la liberté ne soient des » biens chers et précieux? N'oubliez pas » dans ce nombre les affranchis, ces hom- » mes qui par leurs travaux et leur mérite » se sont rendus dignes de partager vos » droits, et dont Rome est devenue la » mere, tandis que ses enfans les plus il- » lustres par leur nom et leur naissance, » ont voulu l'anéantir. Mais, que dis-je, » des affranchis? Il n'y a pas même un » esclave, pour peu que son maître lui » rende la servitude supportable, qui n'ait » les conjurés en horreur, qui ne desire » que la république subsiste, et qui ne » soit prêt à y contribuer de tout son pou- » voir. N'ayez donc aucune inquiétude, » peres conscripts, de ce que vous avez » entendu dire, qu'un agent de Lentulus » cherchait à soulever les artisans et le pe- » tit peuple. Il l'a tenté, il est vrai, mais » vainement; il ne s'en est pas trouvé un » seul assez dénué de ressources ou assez » dépravé de caractere, pour ne pas desi-

„rer de jouir tranquillement du fruit de „son travail journalier, de sa demeure et „de son lit. Toute cette classe d'hommes „ne peut même fonder sa subsistance que „sur la tranquillité publique: leur gain „diminue quand leurs ateliers sont fer„més: que serait-ce s'ils étaient embra„sés! Ne craignez donc pas que le peu„ple romain vous manque: craignez vous„mêmes de manquer au peuple romain. „Vous avez un consul que les dieux, en „l'arrachant aux embûches et à la mort, „n'ont pas conservé pour lui-même, mais „pour vous. La patrie commune, mena„cée des glaives et des flambeaux par une „conjuration impie, vous tend des mains „suppliantes; elle vous recommande le „Capitole, les feux éternels de Vesta, ga„rans de la durée de cet empire; elle vous „recommande ses murs, ses dieux, ses „habitans. Enfin, c'est sur votre propre „vie, sur celle de vos femmes et de vos „enfans, sur vos biens, sur la conserva„tion de vos foyers, que vous avez à pro„noncer aujourd'hui. Songez combien il „s'en est peu fallu que cet édifice de la „grandeur romaine, fondé par tant de

„travaux, élevé si haut par les dieux, n'ait „été renversé dans une nuit. C'est à vous „de pourvoir à ce que désormais un sem„blable attentat ne puisse, je ne dis pas „être commis, mais même être médité. „Si je vous parle ainsi, peres conscripts, „ce n'est pas pour exciter votre zele, qui „va sans doute au-devant du mien; c'est „afin que ma voix qui doit être la pre„miere entendue, s'acquitte en votre pré„sence des devoirs de votre consul. Je „n'ignore pas que je me fais autant d'en„nemis implacables qu'il existe de con„jurés, et vous savez quel en est le nom„bre; mais ils sont tous, à mes yeux, „vils, faibles et abjects; et quand même „il arriverait qu'un jour, leur fureur ex„citée et soutenue par quelque ennemi „plus puissant, prévalût contre moi sur „vos droits et sur ceux de la république, „jamais je ne me repentirai de mes ac„tions ni de mes paroles. La mort, dont „ils me menacent, est réservée à tous les „hommes; mais la gloire dont vos dé„crets m'ont couvert, n'a été réservée „qu'à moi. Les autres ont été honorés „pour avoir servi la patrie; mais vos dé-

„crets

„crets n'ont attribué qu'à moi seul l'hon-
„neur de l'avoir sauvée. Qu'il soit à ja-
„mais célebre dans vos fastes, ce Scipion
„qui arracha l'Italie des mains d'Annibal;
„cet autre Scipion qui renversa Carthage
„et Numance, les deux plus cruelles en-
„nemies de Rome; ce Paul Emile dont
„un roi puissant suivit le char de triom-
„phe; ce Marius qui délivra l'Italie des
„Cimbres et des Teutons; que l'on mette
„au-dessus de tout le grand Pompée,
„dont les exploits n'ont eu d'autres bor-
„nes que celles du monde; il restera en-
„core une place assez honorable à celui
„qui a conservé aux vainqueurs des na-
„tions une patrie où ils puissent venir
„triompher. Je sais que la victoire étran-
„gere a cet avantage sur la victoire do-
„mestique, que dans l'une les vaincus
„deviennent des sujets soumis ou des al-
„liés fidelles, dans l'autre ceux qu'une fu-
„reur insensée a rendus ennemis de
„l'état, ne peuvent, quand vous les avez
„empêchés de nuire, être réprimés par
„les armes ni fléchis par les bienfaits. Je
„m'attends donc à une guerre éternelle
„avec les méchans. Je la soutiendrai avec

„le secours de tous les bons citoyens, et „j'espere que la réunion du sénat et des „chevaliers sera, dans tous les temps, „une barriere qu'aucun effort ne pourra „renverser.

„Maintenant, peres conscrits, tout „ce que je vous demande en récompense „de ce que j'ai sacrifié pour vous, du gou„vernement d'une province et du com„mandement d'une armée où j'ai renoncé, „pour veiller à la sureté de l'état, de „tous les honneurs et de tous les avanta„ges que j'ai négligés pour ce seul motif, „de tous les soins que j'ai pris, de tout le „fardeau dont je me suis chargé; tout ce „que je vous demande, c'est de garder „un souvenir fidelle de mon consulat. Ce „souvenir, tant qu'il sera présent à votre „esprit, sera le plus ferme rempart que „je puisse opposer à la haine et à l'envie. „Si mes espérances sont trompées, si les „méchans l'emportent, je vous recom„mande l'enfance de mon fils, et je n'au„rai rien à craindre pour lui, rien ne doit „manquer un jour ni à sa sureté, ni même „à sa dignité, si vous vous souvenez qu'il „est le fils d'un homme qui, à ses propres

„périls, vous a garantis de ceux qui vous „menaçaient.

„Ce qui vous reste à faire en ce mo„ment, c'est de statuer avec promptitude „et fermeté sur la cause de Rome et de „l'empire ; et quoi que vous puissiez dé„cider, croyez que le consul saura main„tenir votre autorité, faire respecter vos „décrets et en assurer l'exécution."

C'est avec ce langage qu'on intimide les méchans, qu'on rassure les faibles, qu'on encourage les bons ; en un mot, que l'ame d'un seul homme devient celle de toute une assemblée, de tout un peuple. La sentence de mort fut prononcée d'une voix presque unanime, et exécutée sur-le-champ. Cicéron, un moment après, trouva les partisans, les amis, les parens des conjurés, encore attroupés dans la place publique : ils ignoraient le sort des coupables, et n'avaient pas perdu toute espérance. *Ils ont vécu*, leur dit le consul en se tournant vers eux ; et ce seul mot fut un coup de foudre qui les dissipa tous en un moment. Il était nuit : Cicéron fut reconduit chez lui aux acclamations de tout le peuple, et suivi des principaux du sé-

nat. On plaçait des flambeaux aux portes des maisons, pour éclairer sa marche. Les femmes étaient aux fenêtres pour le voir passer, et le montraient à leurs enfans. Quelque temps après, Caton devant le peuple, et Catulus dans le sénat, lui décernèrent le nom de Pere de la patrie, titre si glorieux que dans la suite la flatterie l'attacha à la dignité impériale, mais que Rome libre, dit heureusement Juvenal, n'a donné qu'au seul Cicéron.

Roma patrem patriæ Ciceronem libera dixit.

JUVEN.

Tous ces faits sont si connus, nous sont si familiers dès nos premieres études, que je ne les aurais pas même rappelés, s'ils ne faisaient une partie nécessaire de l'objet qui nous occupe et des ouvrages que nous considérons; et j'ai pu m'y refuser d'autant moins, qu'il est plus doux, en faisant l'histoire du génie, de faire en même-temps celle de la vertu.

SECTION V.

Des autres harangues de Cicéron.

Dans le temps même où les dangers de la république occupaient tous les momens, toutes les pensées de Cicéron; lorsqu'après avoir forcé Catilina de sortir de Rome, il observait tous les pas des conjurés, et cherchait à s'assurer des preuves du crime, il se chargea dans les tribunaux d'une affaire très-importante, et dont le succès intéressait à-la-fois son amitié, son éloquence et sa politique. On aurait peine à concevoir comment chez lui les soins de l'administration laissaient place encore aux affaires du barreau, comment parmi tant de fatigues, qui lui permettaient à peine quelques heures de sommeil, le consul eut encore le loisir d'être avocat, et de composer un plaidoyer aussi bien travaillé que celui dont je vais parler, si l'on ne savait quelle prodigieuse facilité de travail il tenait de la nature et de l'habitude, et ce que peut l'homme qui s'est accoutumé à faire un usage continuel de son temps et de son génie. D'ailleurs le

premier de tous les intérêts pour Cicéron, celui de l'état, l'appelait à la défense de Licinius Muréna, désigné consul pour l'année suivante, mais alors accusé de brigue, et à qui une condamnation juridique pouvait faire perdre la dignité qu'il avait obtenue. C'était un citoyen plein d'honneur et de courage, qui avait servi avec la plus grande distinction sous Lucullus, et très-attaché à Cicéron et à la patrie. Dans le trouble et le désordre où étaient les affaires publiques, il était de la derniere importance que la bonne cause ne perdît pas un tel appui, que Muréna entrât en charge au jour marqué, et qu'on ne fût pas exposé aux dangers d'une nouvelle élection. Les circonstances rendaient la défense difficile et délicate. Cicéron lui-même, à la priere de tous les honnêtes gens, révoltés de la corruption qui régnait dans les comices, avait porté contre la brigue une loi plus sévere que les précédentes. Muréna avait pour accusateur l'un de ses compétiteurs au consulat, Sulpicius, jurisconsulte renommé, et compté aussi parmi les amis de Cicéron. Mais ce qui donnait le plus de poids à

l'accusation, elle était soutenue par un homme dont le caractere était généralement respecté, par Caton, qui dans ce même temps était près d'obtenir le tribunat. Pressé de faire un exemple, il avait dit publiquement que l'année ne se passerait pas sans qu'il accusât un consulaire. On peut croire que l'excès de son zele mit un peu de précipitation et d'humeur dans ses poursuites; car au rapport des historiens, Muréna, sans être absolument irréprochable, n'était pas dans le cas de la loi, et ne s'était permis que cette espece de sollicitation passée en usage, et que les plus honnêtes gens ne rougissaient pas d'employer. On ne pouvait lui imputer aucune transgression formelle, et ce n'était pas l'exemple qu'il fallait choisir: aussi fut-il absous par tous les suffrages. Nous avons entendu l'orateur romain tonnant contre Verrès et Catilina avec toute la véhémence, tout le pathétique, toute l'énergie de l'éloquence animée par la vertu et la patrie. Nous allons voir son talent et son style se plier à un ton tout différent. Nous passons ici du sublime au simple, et nous verrons comme il saisit

habilement tous les caracteres propres à ce genre de composition oratoire, l'art de la discussion, le choix des exemples, l'agrément des tournures, la finesse, la délicatesse et même la gaîté, celle du moins que la nature de la cause peut comporter.

Cicéron, après avoir établi, dans un exorde aussi noble qu'intéressant, les rapports et les liaisons qui l'attachent à Muréna, après avoir réfuté les imputations de Sulpicius, poursuit ainsi:

„Il est temps d'en venir au plus grand „appui de nos adversaires, à celui qu'on „peut regarder comme le rempart de nos „accusateurs, à Caton; et quelque gra„vité, quelque force qu'il apporte dans „cette cause, je crains beaucoup plus, je „l'avoue, son autorité que ses raisons. „Je demanderai d'abord que la dignité „personnelle de Caton, l'espérance pro„chaine du tribunat, la gloire de sa vie „ne soient point des armes contre nous, „et que les avantages qu'il n'a reçus que „pour être utile à tous, ne servent pas „à la perte d'un seul. Scipion l'Africain „avait été deux fois consul, avait ren-

„versé Carthage et Numance, les deux „terreurs de cet empire, quand il accusa „Lucius Cotta: il avait pour lui une „grande éloquence, une grande réputa„tion de probité et d'intégrité, une au„torité telle que devait l'avoir un homme „à qui le peuple romain devait la sienne. „J'ai souvent ouï dire à nos vieillards „que rien n'avait tant servi Cotta auprès „de ses juges, que cette prééminence „même de Scipion. Ces hommes si sages „ne voulurent pas qu'un citoyen succom„bât dans les tribunaux, de maniere à „faire croire qu'il avait été opprimé par „l'excessive prépondérance de son accu„sateur. Ne savons-nous pas aussi, Caton, „que le jugement du peuple romain sauva „Sergius Galba des poursuites d'un de „vos ancêtres, citoyen très-courageux et „très-considéré, mais qui semblait trop „s'acharner à la perte de son adversaire. „Toujours, dans cette ville, le peuple en „corps, et en particulier les juges éclai„rés et qui regardent dans l'avenir, ont „résisté aux trop grandes forces de ceux „qui accusaient. Je ne veux point qu'un „accusateur fasse sentir dans les tribu-

„naux une supériorité trop marquée, „trop de pouvoir, trop de crédit : em„ployez tous ces avantages pour le salut „des innocens, pour le soutien des fai„bles, pour la défense des malheureux, „oui; mais pour le péril et la ruine des „citoyens, jamais. Qu'on ne vienne donc „point nous dire qu'en se présentant ici „contre Muréna, Caton a jugé la cause: „ce serait poser un principe trop injuste, „et faire aux accusés une condition trop „dure et trop malheureuse, si l'opinion „de leur accusateur était regardée comme „leur sentence. Pour moi, Caton, le cas „singulier que je fais de votre vertu ne „me permet pas de blâmer votre conduite „et vos démarches en cette occasion; mais „peut-être puis-je y trouver quelque chose „à réformer. Vous ne commettez point „de fautes, et l'on ne peut pas dire de „vous que vous avez besoin d'être cor„rigé; mais seulement qu'il y a quelque „chose en vous qui peut être adouci et „tempéré. La nature elle-même vous a „formé pour l'honnêteté, la gravité, la „tempérance, la justice, la fermeté d'ame. „Elle vous a fait grand dans toutes les

» vertus : mais vous y avez ajouté des prin-
» cipes de philosophie où l'on voudrait
» plus de modération, plus de douceur,
» qui sont enfin, pour dire ce que j'en
» pense, plus séveres et plus rigoureux que
» la nature et la vérité ne le comportent;
» et puisque je ne parle pas ici devant une
» multitude ignorante, vous me permet-
» trez, juges, quelques réflexions sur ce
» genre d'études philosophiques, qui par
» lui-même n'est éloigné ni de votre goût
» ni du mien.

» Sachez donc que tout ce que nous
» voyons dans Caton d'excellent, de divin
» est à lui, lui appartient en propre; au
» contraire ce qui nous laisse quelque
» chose à desirer n'est pas de lui, mais
» du maître qu'il a choisi, de la secte qu'il
» a embrassée. Il y a eu parmi les Grecs
» un homme d'un grand esprit, Zénon,
» dont les sectateurs s'appellent Stoïciens.
» Voici quelques-uns de leurs principes:
» Que le sage n'a point d'égard pour quel-
» que titre de faveur que ce soit; qu'il ne
» pardonne jamais aucune faute; que la
» compassion et l'indulgence ne sont que
» légéreté et folie; qu'il n'est point digne

» d'un homme de se laisser toucher ni » fléchir; que le sage, même s'il est con- » trefait, est le plus beau des hommes, le » plus riche, même en demandant l'au- » mône, roi, même dans l'esclavage, et que » nous tous, qui ne sommes pas des sages, » nous ne sommes que des esclaves et des » insensés; que toutes les fautes sont éga- » les; que tout délit est un crime; que » celui qui tue un poulet, quand il n'en » a pas le droit, est aussi coupable que » celui qui étrangle son pere; que le » sage ne se repent jamais, ne se trompe » jamais, ne change jamais d'avis.

„Telles sont les maximes que Caton, » dont vous connaissez l'esprit et les lu- » mieres, a puisées dans de très-savans » auteurs, et qu'il s'est appropriées, non » pas comme tant d'autres, pour en faire » un sujet de controverse, mais pour » en faire la regle de sa vie. Les fer- » miers de la république demandent » quelque remise: prenez garde, dit Ca- » ton: n'accordez rien à la faveur — » Des malheureux supplient. — C'est » un crime d'écouter la compassion. — » Un homme avoue qu'il a commis une

„faute et demande grace. — C'est se ren-
„dre coupable que de pardonner. — Mais
„la faute est légere. — Toutes les fautes
„sont égales. — Avez-vous dit quelque
„chose sans réflexion, il ne vous est plus
„permis d'en revenir. — Mais j'ai été
„entraîné par l'opinion. — Le sage ne
„connaît que la certitude et nullement
„l'opinion. — Vous êtes-vous trompé
„involontairement sur un fait. — Ce n'est
„point une erreur, c'est un mensonge,
„une calomnie. De-là une conduite
„parfaitement conforme à cette doctrine.
„Pourquoi Caton est-il ici accusateur?
„C'est qu'il a dit dans le sénat qu'il ac-
„cuserait un consulaire. — Mais vous
„l'avez dit dans la colere. — Le sage
„ne se met point en colere. — Mais c'é-
„tait un propos du moment qui ne vous
„engageait à rien. — Le sage ne peut
„sans honte changer d'avis. Il ne peut
„sans crime se laisser fléchir; toute com-
„passion est une faiblesse: toute indul-
„gence un forfait.

„Et moi aussi, dans ma premiere jeu-
„nesse, me défiant de mes propres lu-
„mieres, j'ai recherché, comme Caton,

„celles des philosophes; mais les maîtres „que j'ai suivis, Platon et Aristote, ont des „principes. Leurs disciples, hommes me„surés dans leurs opinions, pensent que le „sage même peut accorder quelque chose „aux circonstances, aux considérations „particulieres; que l'homme de bien peut „céder à la pitié; qu'il y a des degrés „dans les délits et dans les peines; que „la vertu et la fermeté peuvent faire grace; „que le sage lui-même peut être quel„quefois entraîné par l'opinion, emporté „par la colere, touché par la compassion; „qu'il peut sans honte revenir sur ce qu'il „a dit, et changer d'avis, s'il en trouve „un meilleur; qu'enfin, toutes les vertus „ont besoin de mesure et doivent crain„dre l'excès.

„Si avec le caractere que vous avez, Ca„ton, le hasard vous eût adressé aux mêmes „maîtres que moi, vous ne seriez pas plus „homme de bien, plus courageux, plus „tempérant, plus juste; cela ne se peut „pas; mais vous seriez un peu plus enclin „à la douceur; vous ne vous seriez pas „rendu gratuitement l'agresseur et l'en„nemi d'un homme plein de modestie

„dans ses mœurs, plein d'honneur et de „noblesse dans ses sentimens. Vous auriez „pensé que la fortune vous ayant tous „les deux préposés dans le même temps „à la garde de la république, lui comme „consul et vous comme tribun, il de„vait y avoir entre vous une sorte de „liaison patriotique. Vous auriez sup„primé, vous auriez oublié ce que vous „aviez dit dans le sénat avec trop de vio„lence, ou vous auriez vous-même tiré „de vos paroles une conséquence moins „rigoureuse. Croyez-moi: vous êtes main„tenant dans le feu de l'âge, dans toute „l'ardeur de votre caractere, dans tout „l'enthousiasme de la doctrine que vous „avez adoptée; mais le temps, l'usage, „l'expérience, doivent, sans doute, quel„que jour vous calmer, vous modérer, „vous fléchir. En effet, ces législateurs „de vertu, ces précepteurs que vous avez „suivis, ont porté, ce me semble, les „devoirs de l'homme au-delà des bor„nes de la nature. Nous pouvons en spé„culation aller aussi loin qu'il nous plaît; „nous élever jusqu'à l'infini; mais dans „la pratique, dans la réalité il est un

„terme où il faut s'arrêter. Ne pardon-
„nez rien, nous dit-on. — Et moi je ré-
„ponds: pardonnez, quand il y a lieu à
„l'indulgence. — N'écoutez aucune con-
„sidération personnelle. — Et je dis
„qu'il ne faut y avoir égard qu'autant que
„le devoir et l'équité le permettent. —
„Ne vous laissez pas toucher à la com-
„passion. — Jamais sans doute, au point
„d'affaiblir l'autorité des lois, mais autant
„que le prescrit la premiere de toutes,
„l'humanité. — Soyez fermes dans vos
„sentimens. — Oui, si l'on ne vous en
„propose pas de meilleurs. Ainsi parlait
„ce grand Scipion, qui eut comme vous,
„Caton, la réputation d'un homme très-
„instruit, d'un homme presque divin dans
„la discipline domestique; mais que la
„philosophie dont il faisait profession,
„puisée dans les mêmes sources que la
„vôtre, n'avait point rendu plus sévere
„qu'il ne faut l'être, et qui au contraire
„a toujours passé pour le plus doux de
„tous les hommes. Lælius avait pris ces
„mêmes leçons; et qui jamais a eu plus
„d'aménité dans ses mœurs et a rendu la
„sagesse plus aimable? J'en puis dire au-

„tant de Gallus, de Philippe; mais j'aime „mieux prendre des exemples dans votre „maison. Qui de nous n'a pas entendu „parler de Caton le censeur, l'un de vos „plus illustres aïeux? Et qui jamais a été „plus mesuré dans sa conduite et dans „ses principes: plus traitable, plus facile „dans le commerce de la vie? Quand „vous l'avez loué dans votre plaidoyer „avec autant de justice que de dignité, „vous l'avez cité comme un modele do- „mestique que vous vous proposiez d'i- „miter. Les liens du sang, les rapports du „caractere vous y autorisent, il est vrai, „plus qu'aucun de nous; mais pourtant je „le regarde comme un exemple pour moi „autant que pour vous-même; et si vous „pouviez aussi à votre sévérité naturelle „mêler un peu de sa facilité et de sa dou- „ceur, toutes les qualités que vous possé- „dez n'en seraient pas meilleures, mais „en deviendraient plus aimables.

„Ainsi, pour en revenir à ce que j'ai „dit d'abord, que l'on écarte de cette „cause le nom de Caton; que l'on mette „à part son autorité qui doit être nulle „dans un jugement légal, ou n'avoir de

„ crédit que pour faire le bien; que l'on „nous attaque par des faits. Que voulez-„ vous Caton? que demandez-vous? sur „ quoi porte votre accusation? Vous vous „ élevez contre la brigue: je ne la défends „pas. Vous me reprochez de justifier „ dans les tribunaux ce que j'ai proscrit „par mes lois: j'ai proscrit la brigue et „je défends l'innocence. N'accusez-vous „ que le crime? Je me joins à vous. Prou-„ vez que Muréna l'a commis, et j'avoue-„ rai que mes propres lois le condamnent.«

Ce seul morceau, parmi tant d'autres, suffirait pour nous faire sentir toute la flexibilité du talent de Cicéron. Il était nécessaire d'écarter de la balance de la justice ce poids que pouvait y mettre un nom tel que celui de Caton. Il ose employer contre lui le ridicule; mais pour peu qu'il n'eût pas su en émousser la pointe, on n'aurait pas souffert qu'il s'en servît contre un homme si révéré. La cause de Caton serait devenue celle de tous les honnêtes gens, et même de ceux qui ne l'étaient pas: car lorsque la vertu est généralement reconnue, ceux mêmes qui ne l'aiment point, veulent qu'on la res-

pecte: c'est un hommage qui coûte peu et qui n'engage à rien. Avec quelle habileté, avec quelle adresse, il sépare la personne de Caton de sa doctrine! comme il se joue doucement de l'une sans affaiblir en rien la vénération que l'on doit à l'autre! ses traits, en tombant sur le stoïcisme de Caton, ne vont jamais jusqu'à lui; c'est en le comblant d'éloges, qu'il lui ôte, sans qu'on s'en aperçoive, toute l'autorité de son opinion. Car dès qu'une fois il est parvenu à faire rire, sans le blesser, la gravité n'a plus de pouvoir: il n'y a plus de place pour elle. Aussi lui-même ne put la garder; il ne put s'empêcher de sourire au portrait que trace Cicéron du rigorisme stoïque; et moitié riant, moitié grondant, il dit au sortir de l'audience: *En vérité, nous avons un consul très-plaisant.*

C'étaient d'ailleurs ces morceaux, par lesquels l'orateur tempérait, autant qu'il le pouvait, l'austérité du genre judiciaire; c'étaient ces sortes d'épisodes toujours heureusement placés, qui délassaient les juges de la fatigue des querelles du barreau, de l'amertume des controverses ju-

ridiques, et de la criaillerie des avocats. Voilà ce qui rendait l'éloquence de Cicéron si agréable aux Romains, et faisait recueillir avec tant d'avidité toutes ses harangues, dès qu'il les avait prononcées. Nul ne possédait au même degré que lui cet art de répandre de l'agrément sur les matieres les plus seches; et la vraie marque de la supériorité, c'est de pouvoir ainsi se rendre maître de tous les sujets, et de savoir, en traitant tous les genres, avoir le ton et la mesure de tous.

C'est encore ce qu'il fit en plaidant la cause d'Archias, célebre poëte grec, à qui l'on contestait fort mal-à-propos le titre de citoyen romain. Il était né à Antioche; mais il avait reçu le droit de cité à Héraclée, ville alliée, qui jouissait des privilege de la bourgeoisie romaine. Les archives de cette ville avaient été brûlées dans le temps de la guerre sociale; et vingt-huit ans après, un nommé Gratius, ennemi d'Archias, voulut tourner contre lui cet accident qui lui enlevait la preuve de son titre. Heureusement il avait pour lui le témoignage de Lucullus, dont la

protection lui avait procuré cette faveur des habitans d'Héraclée. Il fut défendu par Cicéron, et l'orateur nous apprend dans son exorde les droits qu'avait le poëte à son amitié et même à sa reconnaissance. C'est une observation à faire, que Cicéron, dans chaque cause qu'il plaide, commence par établir les motifs personnels qui l'ont déterminé à s'en charger; et l'importance qu'il met à les bien fonder, prouve qu'indépendamment de la cause même, il y avait des convenances particulières à garder, pour se charger, avec l'approbation générale, du rôle d'accusateur ou de défenseur. C'était pour les hommes considérables une fonction publique, souvent liée aux intérêts de l'état, bien différentes de cette foule de petits procès particuliers que les orateurs de réputation et les hommes en place abandonnaient aux avocats subalternes, à ceux qui sont désignés en latin par un mot qui signifie *plaideurs de causes, causidici.* Le procès d'Archias semblait devoir être de ce dernier genre. Il n'offrait que la discussion d'un fait très-simple, qui dépendait sur-tout de la

preuve testimoniale, et n'exigeait que quelques minutes de plaidoirie. Le discours de Cicéron n'est tout au plus que d'une demi-heure de lecture, et le fait lui-même n'occupe pas quatre pages. Le reste est un éloge de la poësie et des lettres, des avantages et des agrémens qu'on en retire, et des honneurs qu'on leur doit. Il semble que Cicéron, qui par-tout fait profession d'aimer extrêmement la poësie et ceux qui la cultivent, ait été bien aise d'avoir l'occasion de leur rendre un hommage. C'en était un bien flatteur pour Archias, que de prendre sa défense. Nous allons voir que cette démarche ne fait pas moins d'honneur au caractere de Cicéron qu'au mérite de son client.

Il y avait loin d'un consul romain à un poëte grec, et la cause ne demandait pas les efforts d'un orateur. Aussi le plaidoyer n'a-t-il presque rien de commun avec le genre judiciaire. Il tient beaucoup plus du démonstratif; et après avoir vu Cicéron dans le sublime et dans le simple, je choisis chez lui ce morceau comme un exemple du style tempéré, que caractérisent la grace, la douceur et l'ornement.

» Si j'ai quelque talent, juges, (et je » sens combien j'en ai peu) quelque ha- » bitude de la parole, (et j'avoue qu'elle » est en moi assez médiocre) quelque con- » naissance de l'art oratoire, puisés dans » l'étude des lettres, qui ne m'ont été » étrangeres en aucun temps de ma vie; » tous ces avantages, quels qu'ils soient, » je les dois à Licinius Archias, qui a » droit d'en réclamer le fruit et la récom- » pense. Aussi loin que ma mémoire peut » remonter dans le passé et revenir sur » mes premieres années, je le vois diri- » geant mes premieres études et m'intro- » duisant dans la carriere que j'ai par- » courue; et si ma voix affermie et encou- » ragée par ses leçons, a été quelquefois » utile à mes concitoyens, je dois, sans » doute, autant qu'il est en moi, servir » celui qui m'a mis en état de servir les » autres. Ce que je dis, peut étonner » ceux qui ne feraient attention qu'à la » différence qu'ils trouvent dans le genre » de mes travaux et de ceux d'Archias; » mais l'éloquence n'a pas été ma seule » étude, et tous les arts qui tiennent à la » culture de l'esprit, ont entre eux comme

» un lien de parenté, et forment pour » ainsi dire une même famille.

» Peut-être aussi sera-t-on surpris que » dans une question de droit, dans un » procès qui se plaide publiquement, de- » vant un préteur si distingué et des juges » si graves, en présence d'une si nom- » breuse assemblée, j'emploie un langage » tout différent de celui du barreau; » mais c'est une liberté que j'attends de » l'indulgence de mes juges, et j'espere » qu'elle ne leur déplaira pas. Le carac- » tere de l'accusé, homme de lettres, ex- » cellent poëte, dont le loisir et le travail » ont toujours été également éloignés des » altercations et du bruit des tribunaux; » le concours d'hommes lettrés qu'attire » ici sa cause; votre goût pour les beaux- » arts qu'il cultive, et celui du magistrat » qui préside à ce jugement; tout m'au- » torise à croire que vous me permettrez » de m'écarter un peu de la méthode or- » dinaire; et si j'obtiens de vous cette » grace, je me flatte de vous démontrer » que non-seulement Archias ne doit » point être retranché du nombre de » nos concitoyens, mais même que s'il

» n'en

» n'en était pas, il mériterait d'y être » admis.

» Né d'une famille noble d'Antioche, » ville anciennement célebre et opulente, » remplie de savans hommes, et floris- » sante par les arts et les lettres, Ar- » chias était à peine sorti des études de » l'enfance, que ses écrits le placerent au » premier rang. Bientôt il devint si cé- » lebre dans l'Asie et dans la Gréce, que » son arrivée dans chaque ville était une » fête; l'attente et la curiosité qu'il exci- » tait allaient encore au-delà de sa renom- » mée; et quand on l'avait entendu, » cette attente même était surpassée par » l'admiration.

» Les lettres grecques étaient alors » répandues dans l'Italie, cultivées dans » les villes latines plus qu'elles ne le sont » aujourd'hui, et favorisées dans Rome » même par la tranquillité dont jouissait la » république. Les peuples de Tarente, de » Rhége et de Naples s'empresserent d'ho- » norer Archias du droit de cité et de ré- » compenses de toute espéce; et tous ceux » qui aient faits pour juger des talens,

» le regarderent comme un homme dont » l'adoption leur faisait honneur.

» Marius et Catulus étaient consuls, » lorsqu'il vint à Rome, où sa réputation » l'avait devancé. Il y trouvait deux grands » hommes, dont l'un pouvait lui fournir » de grandes choses à célébrer, et l'autre, » joignant à la gloire des exploits mili- » taires le bon goût et les connaissances, » était digne d'entendre celui qui pouvait » le chanter. Archias, encore revêtu de » la robe prétexte, fut reçu dans la mai- » son de Lucullus; et il doit non-seule- » ment à son génie et à ses écrits, mais » encore à son caractere et à ses mœurs, » cet avantage honorable, que la maison » où sa jeunesse fut accueillie, est encore » aujourd'hui, l'asile de sa vieillesse. Il » était bien venu de Métellus le Numi- » dique et de son fils; Emilius l'écoutait » avec plaisir; il vivait avec les deux Ca- » tulus, pere et fils; Lucius Crassus le » cultivait; il était étroitement lié avec » toute la famille de Lucullus, d'Horten- » sius, d'Octavius, avec Drusus et Caton; » et c'est encore un honneur pour lui que » parmi ceux qui le recherchaient, les uns

» le faisaient par goût et parce qu'ils sa-
» vaient l'apprécier et jouir de son talent,
» les autres voulaient seulement s'en faire
» un mérite. «

Suit un détail très-court et très-clair sur le fond de la cause, et Cicéron pouvait s'en tenir là, s'il n'eût voulu que la gagner: elle était évidente; mais il avait promis dans son exorde de faire autre chose qu'un plaidoyer; il tient parole, et s'adressant à l'accusateur, il continue ainsi.

» Vous me demanderez pourquoi je pa-
» rais si attaché à Licinius Archias: parce
» que c'est à lui que je dois chaque jour
» le délassement le plus doux des travaux
» du Forum et du tumulte des affaires. Et
» croyez-vous que je pusse trouver dans
» mon esprit de quoi suffire à tant d'ob-
» jets différens, si je ne puisais sans cesse
» de nouvelles richesses dans l'étude des
» lettres, ou que je pusse supporter tant
» de travaux, si les agrémens de cette
» même étude ne servaient à me récréer
» et à me soutenir? J'avoue que je m'y
» livre le plus qu'il m'est possible. Que
» ceux-là s'en cachent qui n'en savent

» rien retirer qui appartienne à l'utilité » commune, ou qui puisse être produit au » grand jour; mais pourquoi ne l'avoue- » rai-je pas, moi, qui depuis tant d'an- » nées ai vécu de manière que jamais ni » mon loisir, ni mes intérêts, ni mes plai- » sirs, ni même mon sommeil, n'ont re- » fusé un seul de mes momens aux besoins » de mes concitoyens ? Qui pourrait me » savoir mauvais gré de donner à ce genre » d'occupation le temps que d'autres don- » nent aux spectacles, aux voluptés, aux » jeux, aux festins, à l'oisiveté ? L'on » doit d'autant plus me le permettre, que » cet art même dont je fais profession, et » qui a été le refuge de mes amis dans » tous leurs périls, ce talent de la parole » fait partie de ces études que j'ai tou- » jours aimées; et si l'on trouve que c'est » peu de chose, il est des avantages bien » plus grands dont je leur ai obligation. » Et en effet, si tout ce que j'ai lu, tout ce » que j'ai appris ne m'avait bien persuadé, » dès ma jeunesse, que rien n'est plus » desirable dans cette vie que la gloire et » la vertu, qu'il faut leur sacrifier tout, » et ne compter pour rien les tourmens,

» l'exil et la mort, me serais-je exposé » pour le salut public à tant de combats » et aux attaques continuelles des mé- » chans ? Mais tous les livres, tous les » monumens de l'antiquité, toutes les pa- » roles des sages répetent cette grande » leçon, et toutes ces instructions seraient » ensevelies dans les ténebres, si le génie » ne leur avait prêté sa lumiere. Combien » d'excellens modeles se présentent à nous » dans ces portraits des grands hommes » qu'ont tracés les écrivains de la Gréce et » de l'Italie ! C'est eux que j'ai toujours » eus devant les yeux dans l'administration » des affaires publiques ; c'est en pensant » à eux que mon ame s'élevait et se for- » mait à leur ressemblance.

» Quelqu'un me dira : ces hommes dont » les lettres nous ont conservé la gloire et » les vertus, étaient-ils eux-mêmes let- » trés ? je ne puis l'affirmer de tous : je » pense qu'il y en a eu plusieurs d'un na- » turel assez heureux pour se porter d'eux- » mêmes à tout ce qui était honnête et » glorieux, sans avoir besoin de leçon ; » et j'ajouterai encore que la nature sans » l'instruction a communément plus de

» pouvoir que l'instruction sans la nature. » Mais aussi quand on joint à ce qu'on a » reçu de l'une tout ce que peut ajouter » l'autre, c'est alors qu'il en résulte ce » qu'il y a de plus beau, de plus grand, » de plus admirable dans l'humanité.

» De ce nombre était Scipion l'Africain, » que nos peres ont vu, Lælius, Furius, » ces hommes dont la sagesse avait maî- » trisé toutes les passions, ce Caton l'an- » cien, le citoyen le plus courageux et le » plus éclairé de son temps; et si tous ces » illustres personnages avaient cru la cul- » ture des lettres inutile à la connaissance » et à la pratique de la vraie vertu, en » auraient-ils fait une de leurs occu- » pations?

» Mais quand on ne la considérerait pas » par son utilité et son importance; quand » on n'y verrait que l'agrément et le plai- » sir, ce serait encore celui de tous qui » conviendrait le mieux à l'homme bien » élevé. Les autres, en effet, ne sont ni » de tous les temps, ni de tous les lieux, » ni faits pour tout âge: les lettres sont à- » la-fois l'instruction de la jeunesse, le » charme de l'âge avancé, l'ornement de

» la prospérité, la consolation de l'infor-
» tune; elles nous amusent dans la retraite,
» ne sont point déplacées dans la société;
» elles veillent avec nous, elles nous ac-
» compagnent dans nos voyages; elles
» nous suivent dans les campagnes; enfin
» quand nous n'en aurions pas le goût,
» nous ne pourrions leur refuser notre
» estime et notre admiration.

» Pour ce qui regarde la poësie en par-
» ticulier, nous avons entendu dire aux
» meilleurs juges que les autres talens s'ac-
» quierent par les préceptes, mais que
» celui de la poésie est un don de la na-
» ture, une faculté de l'imagination, une
» sorte d'inspiration divine. Aussi notre
» vieil Ennius appelle les poëtes des *hom-*
» *mes saints*, parce qu'ils sont distingués
» à nos yeux par les présens de la Divi-
» nité. Qu'il soit donc saint parmi vous,
» parmi des hommes aussi instruits que
» vous l'êtes, ce nom de poëte, que les
» Barbares même n'ont jamais violé. Les
» rochers et les déserts semblent répondre
» à la voix du poëte; les bêtes même pa-
» raissent sensibles à l'harmonie, et nous
» y serions insensibles! Les peuples de

» Colophon, de Chio, de Salamine, de » Smyrne, et d'autres encore se dispu- » tent Homere et lui élevent des autels: » ils veulent, long-temps après sa mort, » l'avoir pour concitoyen, parce qu'il a » été grand poëte; et celui qui est réelle- » ment le nôtre par sa volonté et par nos » lois, nous pourrions le rejeter! Nous » rejetterions celui qui a employé son gé- » nie à chanter la gloire du peuple ro- » main! Oui, dès sa premiere jeunesse, il » a composé un poëme sur la guerre des » Cimbres, et cet hommage flatta Marius » même, qui était, vous le savez, assez » étranger au commerce des muses. C'est » qu'il n'est personne, si dur et si fa- » rouche qu'il puisse être, qui ne soit » flatté de voir son nom porté par la poésie » aux générations à venir. On demandait à » ce célebre Athénien, Thémistocle, quelle » était la voix qu'il entendrait avec le plus » de plaisir: *Celle* dit-il, *qui chantera le* » *mieux ce que j'ai fait.* Ce même Archias » a célébré dans un autre ouvrage les vic- » toires de Lucullus sur Mithridate, et » cette guerre si fertile en révolutions, qui » a ouvert aux armes romaines des con-

» trées que la nature semblait leur avoir » fermées, ces batailles mémorables où » Lucullus, avec peu de soldats, a défait » des troupes innombrables, ce siege de » Cyzique où il a sauvé une ville, notre » alliée, des fureurs de Mithridate, cet » incroyable combat de Ténédos où les » forces navales de ce puissant roi ont été » anéanties avec les généraux qui les com- » mandaient. La gloire de Lucullus est la » nôtre; ce qu'on a fait pour lui, on l'a » fait pour nous; et dans les chants d'Ar- » chias, consacrés à Lucullus, seront per- » pétués les trophées, les monumens et » les triomphes de Rome.

» Et qui de nous ignore combien En- » nius fut cher à notre fameux Scipion » l'Africain? La statue de ce poëte est éle- » vée en marbre dans le tombeau des Sci- » pions. Son poëme de *la Guerre punique* » est regardé comme un hommage rendu au » nom romain: c'est là que les Fabius, les » Marcellus, les Fulvius, les Caton sont » comblés de louanges honorables que nous » partageons avec eux, sont couverts d'un » éclat qui rejaillit sur nous. Aussi nos an- » cêtres donnerent à ce poëte, né dans la-

» Calabre, le titre de citoyen romain, et » nous le refuserions à Archias, à qui nos » lois l'ont accordé ! Et qu'on n'imagine » pas que ses travaux doivent nous inté- » resser moins, parce qu'il écrit en vers » grecs : ce serait se tromper beaucoup. » La langue grecque est répandue dans » tout le monde; la nôtre est renfermée » dans les limites de notre empire; et si » notre puissance est bornée aux pays que » nous avons conquis, ne devons-nous » pas souhaiter que notre gloire parvienne » jusqu'où nos armes n'ont pu parvenir? » Si cette espece d'illustration est agréable » et chere aux peuples même dont le » poëte raconte les exploits, de quel prix » ne doit-elle pas être, quel encourage- » ment ne doit-elle pas donner aux chefs, » aux généraux, aux magistrats, qui n'en- » visagent que la gloire dans leurs travaux » et leurs périls ! Alexandre avait à sa » suite un grand nombre d'écrivains, » chargés de composer son histoire ; mais » quand il vit le tombeau d'Achille, il » s'écria : *Heureux Achille, qui as trouvé* » *un Homere pour te chanter!* Et en effet » sans cette immortelle Iliade, le même

» tombeau qui couvrit les restes du vain-
» queur de Troye, aurait enseveli sa mé-
» moire. Que dirai-je de notre grand
» Pompée, dont la fortune extraordi-
» naire a égalé la valeur, et qui en pré-
» sence de son armée, a proclamé citoyen
» romain Théophane de Mitylene, l'his-
» torien de ses exploits? Et nos soldats,
» ces hommes sans lettres, la plupart
» rustiques et grossiers, sensibles pour-
» tant aux honneurs de leur général et
» croyant les partager, ont répondu par
» leurs acclamations à l'éloge qu'il faisait
» de Théophane.

» Avouons-le, Romains, osons dire
» tout haut ce que chacun de nous pense
» tout bas: nous aimons tous la louange,
» et ceux qu'elle touche le plus vivement,
» sont aussi ceux qui savent le mieux la
» mériter. Les philosophes qui écrivent
» sur le mépris de la gloire, mettent leurs
» noms à leurs écrits, et sont encore oc-
» cupés d'elle, même en paraissant la mé-
» priser. Décimus Brutus, aussi grand ca-
» pitaine que bon citoyen, grava sur les
» monumens qu'il avait élevés, les vers
» d'Accius son ami. Fulvius, que notre

» Ennius accompagnait lorsqu'il triompha » des Etoliens, consacra aux Muses les » dépouilles qu'il avait remportées. Est-» ce donc la toge romaine qui se décla-» rera leur ennemie, quand les généraux » d'armée les réverent, et qui refusera » aux poëtes la protection et les récom-» penses que leur accordent les guerriers?

» J'irai plus loin, et s'il m'est permis » de parler de mon propre intérêt, si » j'ose montrer devant vous cet amour » de la gloire, trop passionné peut-être, » mais qui ne peut jamais être qu'un sen-» timent noble et louable, je vous avouerai » qu'Archias a regardé comme un sujet » digne de ses vers les événemens de mon » consulat, et tout ce que j'ai fait avec » vous pour le salut de la patrie. L'ou-» vrage est commencé, je l'ai entendu, » j'en ai été touché, et je l'ai exhorté à » l'achever. Car la vertu ne desire d'autre » récompense de ses travaux et de ses » dangers; que ce témoignage glorieux » qui doit passer à la postérité; et si on » veut le lui ôter, que restera-t-il dans » cette vie si rapide et si courte, qui » puisse nous dédommager de tant de sa-

» crifices ! Certes, si notre ame ne pres-
» sentait pas l'avenir, s'il fallait que ses
» pensées s'arrêtassent aux bornes de notre
» durée, qui de nous pourrait se consumer
» par tant de fatigues, se tourmenter par
» tant de soins et de veilles, et faire si
» peu de cas de la vie? Mais il y a dans
» tous les esprits élevés une force inté-
» rieure, qui leur fait sentir jour et nuit
» les aiguillons de la gloire, un sentiment
» qui les avertit que notre souvenir ne
» doit pas périr avec nous, et qu'il doit
» s'étendre et se perpétuer dans tous les
» âges. Eh! nous tous, victimes dévouées
» à la défense de la république, nous ra-
» baisserions-nous au point de nous per-
» suader qu'après avoir vécu de manière à
» n'avoir pas un seul moment de repos et
» de tranquillité; nous devons encore pé-
» rir tout entiers? Si les plus grands hom-
» mes sont jaloux de laisser leur ressem-
» blance dans des images et des statues
» périssables, combien ne devons-nous
» pas attacher un plus grand prix à ces
» monumens du génie, qui transmettent à
» nos derniers neveux l'empreinte fidelle
» de notre ame, de nos sentimens, de nos

» pensées! Pour moi, Romains, en fai-
» sant ce que j'ai fait, je croyais dès ce
» moment en répandre le souvenir dans
» toute la terre et dans l'étendue des sie-
» cles; et soit que le tombeau doive m'ô-
» ter le sentiment de cette immortalité,
» soit, comme l'ont cru tous les sages,
» qu'il doive rester quelque partie de nous
» qui soit encore capable d'en jouir, au-
» jourd'hui du moins, l'on ne peut m'ôter
» cette pensée, qui est mon plaisir et ma
» récompense.

» Conservez donc, Romains, un citoyen
» d'un mérite également prouvé, et par
» la qualité et par l'ancienneté des liaisons
» les plus respectables, un homme d'un
» génie tel que nos concitoyens les plus
» illustres ont desiré de se l'attacher et
» d'en recueillir les fruits, un accusé dont
» le bon droit est attesté par le bienfait
» de la loi, par l'autorité d'une ville mu-
» nicipale, par le témoignage d'un Lucul-
» lus, par les registres d'un Métellus.
» Faites que celui qui a travaillé pour
» ajouter, autant qu'il est en lui, à votre
» gloire, à celle de vos généraux et du
» peuple romain, qui promet encore de

» consacrer à la mémoire ces orages ré-
» cens et domestiques dont vous venez de
» sortir, qui est du nombre de ces hom-
» mes dont la personne est regardée com-
» me inviolable chez toutes les nations;
» faites qu'il n'ait pas été amené devant
» vous pour y recevoir un affront cruel,
» mais pour obtenir un gage de votre jus-
» tice et de votre bonté.

On aime, en lisant ce discours, à voir l'auteur s'y peindre tout entier, à reconnaître en lui cette sensibilité franche, cet enthousiasme de gloire, que traitent de vanité et de faiblesse des hommes qui, à la vérité, ne seraient pas capables d'en avoir une semblable. Je sais qu'on peut dire qu'il est beaucoup plus beau de faire de grandes choses sans songer à la louange et à la gloire; mais il est un peu plus aisé d'en donner le précepte que d'en trouver l'exemple; et cette espece de vertu sera toujours si rare et si difficile à prouver, qu'il vaut bien mieux, pour l'intérêt commun, ne pas décrier ce mobile, au moins le plus noble de tous, qui a produit tant de bien, et qui en produira toujours. Il serait bien mal-adroit de décourager

ceux qui, en faisant tout pour nous, ne nous demandent que des louanges. Si c'est une vanité, puisse-t-elle devenir générale! c'est, ce me semble, le vœu le plus utile et le plus sage qu'on puisse former pour le bonheur des hommes.

Peut-être en traduisant ce morceau ai-je cédé, sans m'en apercevoir, au plaisir de vous montrer combien Cicéron avait honoré l'art de la poésie. Mais j'ai eu un autre motif pour entreprendre la traduction de ce discours et de plusieurs autres morceaux choisis dans les harangues de Cicéron; c'est qu'il n'y a gueres d'auteurs dont les ouvrages soient moins connus de ceux qui n'entendent pas sa langue. Il n'en existe point de traduction qui soit répandue. On ne lit guères dans le monde que ses lettres, qui ont été assez bien traduites par l'abbé Mongault. La version des Catilinaires par l'abbé d'Olivet est très-médiocre, et je n'en ai fait aucun usage, non plus que de celles que Toureil et Auger ont données de Démosthène et d'Eschyne.

Il m'est doux de pouvoir excepter de cette condamnation, avouée par tous les

bons juges, la traduction de quelques harangues de Cicéron, formant un volume, qui parut, il y a quelques années, composée par deux maîtres de l'université de Paris, qui ont prouvé leur modestie en venant siéger aujourd'hui parmi nous (*) sous le titre d'éleves, après avoir prouvé leur talent pour écrire et pour enseigner, les deux frères Guéroult, que le goût des mêmes études unit autant que la fraternité naturelle et civique. Leur ouvrage atteste une égale connaissance des deux langues et du style oratoire, et ne laisse rien à desirer, si ce n'est la continuation d'un travail qui sera toujours un titre honorable et précieux auprès des amateurs des lettres et de l'antiquité. Pour moi, desirant de faire connaître par des exemples l'éloquence des deux plus grands orateurs de Rome et d'Athènes, je n'ai voulu m'en rapporter qu'à ce que leur lecture m'inspirait, et mon zele n'a point été arrêté par la difficulté de faire parler dans notre

(*) Aux écoles Normales.

langue des écrivains si supérieurs, et particuliérement Cicéron, dont la singuliere élégance et l'inexprimable harmonie ne peuvent gueres être conservées tout entieres dans une traduction. Malgré tout ce qui peut manquer à la mienne, au moins en aurai-je retiré ce fruit, que vous pourrez aisément apercevoir combien cette maniere d'écrire des Anciens est différente de celle qui malheureusement est aujourd'hui trop à la mode. Il n'y a, dans tout ce que vous avez entendu, rien qui sente le moins du monde la recherche, l'affectation, l'enflure; rien de faux, rien de tourmenté, rien d'entortillé. Tout est sain, tout est clair, tout est senti; tout coule de source et va au but. Ils n'ont point la misérable prétention d'écrire pour montrer de l'esprit, ce qui, comme a si bien dit Montesquieu, *est bien peu de chose.* Ils nous occupent toujours de leur objet et jamais des efforts de l'auteur. Ce ne sont point de ces éclairs multipliés, semblables à ceux des feux d'artifice, qui, après avoir ébloui un moment, ne laissent après eux que l'obscurité et la fumée; c'est la lumiere d'un beau jour, qui plaît

aux yeux sans les fatiguer, qui éclaire sans éblouir, et s'épanche d'elle-même sans s'épuiser.

Si le talent de la parole est un glaive contre le crime, c'est aussi le bouclier de l'innocence, et Cicéron savait se servir de l'un et de l'autre avec la même force et le même succès. Nous l'avons vu poursuivre des scélérats: il faut le voir défendre des citoyens purs et courageux. Au reste, les deux especes de guerre, l'offensive et défensive, se confondent souvent dans l'ordre civil et politique, comme dans la science militaire, et il faut être également prêt à l'une et à l'autre, quand on a dévoué son talent à la cause commune. Car l'ami de la vertu est nécessairement l'ennemi du crime, et celui qui croirait pouvoir séparer deux choses inséparables, se tromperait beaucoup et les méconnaîtrait toutes deux. Qui ne hait point assez le crime, n'aime point assez la vertu: c'est un axiôme de morale; et c'en est un autre en politique, qu'il n'y a point de traité avec les méchans, à moins qu'ils ne soient absolument hors d'état

de nuire. Jusques-là leur devise est toujours la même : » Qui n'est pas pour nous » est contre nous. « Voilà leur principe, et leur conduite y est conséquente. On peut être sûr que dès qu'ils se croient les plus forts, ils n'épargnent pas plus l'homme faible qu'ils méprisent, que l'homme ferme qu'ils redoutent. La faiblesse d'ailleurs (qu'il faut bien distinguer de la prudence : l'une est l'absence de la force, l'autre n'en est que la mesure) la faiblesse (on ne saurait trop le redire,) soit dans l'autorité publique, soit dans le caractere particulier, est le plus grand de tous les défauts et le plus mortel de tous les dangers. Voltaire l'a caractérisée dans ce vers :

Tyran qui cede au crime et détruit les vertus.

Tyran est une expression juste ; car la faiblesse, comme la tyrannie, anéantit les droits naturels de l'homme et lui ôte ses facultés. Cicéron qui fut généralement très-prudent, fut aussi quelquefois faible : il est si naturel et si commun d'avoir le défaut qui est le plus près de nos bonnes qualités ! Caton et Brutus com-

mirent des fautes par un excès d'énergie, et Cicéron en commit par un excès de circonspection; mais Cicéron du moins ne fut jamais faible comme homme public; il ne le fut que comme particulier. Aussi ses fautes ne nuisirent gueres qu'à sa gloire, et celles de Brutus et de Caton nuisirent à la chose commune. Je ne connais qu'une occasion, où Cicéron, pour avoir eu un moment de pusillanimité, perdit la cause d'un citoyen généreux, d'un de ses meilleurs amis, de Milon. S'il eût montré autant de fermeté que dans celle de Sextius, il eût triomphé de même. Ce sont ces deux causes qui vont nous occuper aujourd'hui.

Un des plus beaux plaidoyers de Cicéron est celui qu'il prononça pour le tribun Sextius. Qu'on juge s'il devait se porter à sa défense avec chaleur; c'était en quelque sorte sa propre cause qu'il plaidait. Il satisfaisait à-la-fois deux sentimens très-légitimes, sa haine pour Clodius, le plus furieux de tous ses ennemis, et sa reconnaissance envers Sextius, l'un de ses plus ardens défenseurs. Il faut se rappeler que Cicéron, quatre ans après

son consulat, éprouva le sort qu'il avait prévu. Il fut obligé de céder à la faction de Clodius, soutenu assez ouvertement par César, qui voulait dompter la liberté républicaine de Cicéron, et secrétement par Pompée lui-même, qui était jaloux de la réputation et du crédit de l'orateur. Il prit le parti de s'éloigner, et fut rappelé seize mois après avec tant d'éclat, qu'on peut dire qu'il dut à sa disgrace le plus beau jour de sa vie; mais il en coûta du sang pour obtenir son retour. Quoiqu'alors tous les ordres de l'état fussent réunis en sa faveur, quoique toutes les puissances de Rome se déclarassent pour lui, le féroce Clodius que rien n'intimidait, s'étant mis à la tête d'une troupe de gladiateurs salariés et de brigands échappés à la déroute de Catilina, assiégeait le Forum, et prétendait, à force ouverte, empêcher les tribuns de convoquer l'assemblée du peuple, où devait se proposer le rappel de Cicéron. Milon et Sextius, voyant qu'il fallait absolument repousser la force par la force, se mirent en défense, et bientôt les rues de Rome et la place publique devinrent le théâtre du

carnage. Dans une de ces rencontres tumultueuses, Sextius fut laissé pour mort, et le frere de Cicéron courut risque de la vie.

Vous jugez par-là quelle espece de désordre anarchique s'était introduit dans Rome depuis les guerres de Marius et de Sylla, et imposait de temps en temps silence aux lois. J'en indiquerai tout-à-l'heure la cause, quand je parlerai du procès de Milon. Mais on peut observer dès ce moment que ces querelles sanglantes ne ressemblaient en rien à ces horreurs des premieres journées de Septembre, qui, parmi tant de circonstances inimaginables n'offrent rien de plus extraordinaire que leur longue impunité. (*). Vous voyez que ce Clodius était du moins un brave scélérat, marchant à la tête de bandits déterminés, comme lui, accoutumés au fer et aux combats, qui risquaient tout en osant tout, attaquaient, les armes à la main, des gens armés, et exposaient

(*) Cette impunité dont s'indignait l'auteur avec toute la France en 1793, est encore la même au moment de l'impression de cet ouvrage, en 1797.

leur vie en menaçant celle d'autrui. L'asile domestique ne fut jamais violé; le sexe, l'enfance, la vieillesse ne furent pas même insultés. Clodius salariait de vieux soldats devenus brigands, des gladiateurs devenus assassins; mais il ne s'avisa pas de mettre en œuvre un bataillon de femmes pour proclamer le massacre et le pillage au nom de la liberté; il n'eut pas recours à ce lâche moyen, pour que la force répressive, ménageant la faiblesse du sexe, même dans celles qui en ont perdu tous les droits en l'abjurant, permît au désordre et à la révolte de s'accroître et de s'enhardir, et d'essayer sans danger ce qu'on serait capable de supporter. Quand les lois sont sans pouvoir, la pire espece de scélérats n'est pas celle qui peut tout braver; c'est celle qui ne rougit de rien. Mais aussi c'est la plus facile à réprimer dès que la loi reprend son glaive. Ceux qui se vantent d'avoir fatigué leurs bras à tuer des malheureux sans défense, ne croiseraient pas le fer contre le fer, et ceux qui boivent du sang ne risquent gueres le leur; ou plutôt ce n'est pas du sang qui est dans leurs veines, c'est de

la

la boue; et dès que la force publique les signale et les environne, elle n'a pas même besoin de les frapper, et la mort ne doit les atteindre qu'à l'échafaud.

Toutes les violences de Clodius n'empêcherent pas le retour de Cicéron, parce que l'autorité légale se rendit bientôt assez forte pour rétablir l'ordre et en imposer à Clodius. Mais ce forcené eut l'impudence, un an après, de faire accuser Sextius de *violence*, (*) par Albinovanus, un de ses affidés: tandis que lui-même se préparait à accuser Milon. Il n'en eut pas le temps, et périt misérablement, comme il le méritait; mais auparavant il eut encore la douleur de se voir arracher par Cicéron une victime qu'il n'avait pu égorger de son propre glaive, et qu'il voulait faire périr par celui des lois. Si jamais Cicéron parut égaler la véhémence impétueuse de Démosthene, c'est dans cette harangue, et surtout dans l'endroit où il rappelle le combat qui pensa être si fatal à Sextius. Il

(*) *De vi.*

peint des couleurs les plus vives un tribun du peuple percé de coups, et n'échappant à ses meurtriers que parce qu'ils le croient mort. » Et c'est Sextius, c'est » lui qui est accusé de violence! Pour- » quoi? quel est son crime? c'est de vi- » vre encore. Mais Clodius ne peut pas » même le lui reprocher. S'il vit, c'est » qu'on ne lui a pas porté le dernier coup, » le coup qui devait être mortel. A qui t'en » prends-tu, Clodius? Accuse donc le gla- » diateur Lentidius, qui n'a pas frappé où il » fallait. Accuse ton satellite, Sabinius de » Réate, qui cria si heureusement, si à pro- » pos pour Sextius, il est mort. Mais lui, » que lui reproches-tu? s'est-il refusé au » glaive? ne l'a-t-il pas reçu dans ses » flancs, comme les gladiateurs du cirque, » à qui l'on ordonne de recevoir la mort? » De quoi donc est-il coupable, Romains? » est-ce de n'avoir pu mourir? d'avoir cou- » vert du sang d'un tribun les marches du » temple de Castor? est-ce de ne pas s'être » fait reporter sur la place, lorsqu'il fut ren- » du à la vie, de ne s'être pas remis sous » le glaive? Mais je vous le demande, Ro- » mains, s'il eût péri dans ce malheur, si

» cette troupe d'assassins eût fait ce qu'elle » voulait faire, si Sextius que l'on crut » mort, fût mort en effet, n'auriez-vous » pas tous pris les armes pour venger le » sang d'un magistrat dont la personne » est inviolable et sacrée, pour venger la » république des attentats d'un brigand? » Verriez-vous tranquillement Clodius » paraître devant votre tribunal? et celui » dont la mort vous eût fait pousser un » cri de vengeance, pour peu que vous » vous fussiez souvenus de vos droits et » de vos ancêtres, peut-il craindre quel- » que chose de vous, quand vous avez » à prononcer entre la victime et l'as- » sassin? «

On a plus d'une fois mis en question (car ces grands événemens nous intéressent encore comme s'ils venaient de se passer,) si le parti que prit Cicéron de quitter Rome, lorsqu'il fut poursuivi par Clodius, était en effet le meilleur; si se voyant soutenu par tout le sénat qui avait pris le deuil, par tout le corps des chevaliers qui avait pris les armes, il devait abandonner le champ de bataille. Sans doute, s'il n'avait eu à le disputer

qu'à Clodius, il eût pu compter sur le succès. Mais lui-même va nous faire entendre assez clairement ce qu'on aperçoit en lisant l'histoire avec un peu de réflexion; que Clodius n'était pas pour lui l'ennemi le plus à craindre. César prêt à partir pour les Gaules, était aux portes de la ville avec une armée; et si dans ces circonstances le carnage eût commencé dans Rome, si l'on eût versé le sang d'un tribun, peut-on douter que César ne se fût bientôt mêlé de la querelle, et n'eût saisi une si belle occasion de prendre les armes et de se rendre maître de la république? Rome eût été asservie dix ans plutôt. Voilà le danger dont la préserva le généreux dévoûment de Cicéron, qui s'applaudit avec raison dans cette harangue d'avoir sauvé deux fois la patrie. Il faut l'entendre lui-même nous développer ses motifs.

»Je vais vous rendre compte, Ro»mains, de ma conduite et de mes pen»sées, et je ne manquerai pas à ce qu'at»tend de moi cette assemblée, la plus »nombreuse que j'aye vue jamais entourer »ces tribunaux. Si dans la meilleure de

» toutes les causes, quand le sénat me » montrait tant d'attachement, tous les » bons citoyens tant de zele et d'union, » quand l'Italie entiere était prête à tout » faire, à tout risquer pour ma défense, » si avec tant d'appuis j'ai pu craindre » les fureurs d'un tribun, le plus vil des » hommes, et la folle audace de deux » consuls, aussi méprisables que lui, j'ai » manqué sans doute à-la-fois et de sa- » gesse et de fermeté. Métellus s'exila » lui-même, il est vrai; mais quelle dif- » férence! sa cause était bonne, je l'a- » voue, et approuvée par tous les hon- » nêtes gens; mais le sénat ne l'avait pas » solennellement embrassée; tous les or- » dres de l'état, toute l'Italie ne s'étaient » pas déclarés pour lui par des décrets » publics . . . Il avait affaire à Marius, au » libérateur de l'empire, alors dans son » sixieme consulat, et à la tête d'une ar- » mée invincible, à Saturninus, tribun » factieux, mais magistrat vigilant et po- » pulaire, et de mœurs irréprochables... » Et moi qui avais-je à combattre? Ce » n'était pas une armée victorieuse; c'é- » tait un ramas d'artisans stipendiés qu'ex-

» citait l'espoir du pillage. Qui avais-je
» pour ennemi? Ce n'était point Marius,
» la terreur des Barbares, le boulevard
» de la patrie; c'étaient deux monstres
» odieux, qu'une honteuse indigence et
» une dépravation insensée avaient faits
» les esclaves de Clodius; c'était Clodius
» lui-même, un compagnon de débauche
» de nos baladins, un adultere, un in-
» cestueux, un ministre de prostitution,
» un fabricateur de testamens, un bri-
» gand, un assassin, un empoisonneur;
» et si j'avais employé les armes pour
» écraser de tels adversaires, comme je
» le pouvais aisément, et comme tant
» d'honnêtes gens m'en pressaient, je n'a-
» vais pas à craindre qu'on me reprochât
» d'avoir opposé la force à la force, ni
» que quelqu'un regrettât la perte de si
» mauvais citoyens, ou plutôt de nos en-
» nemis domestiques; mais d'autres rai-
» sons m'arrêterent. Ce forcené Clodius,
» cette furie ne cessait de répéter dans ses
» harangues que tout ce qu'il faisait contre
» moi, c'était de l'aveu de Pompée, de
» ce grand homme, aujourd'hui mon ami
» et qui l'aurait toujours été, si on lui

» avait permis de l'être. Clodius nommait » parmi mes ennemis Crassus, citoyen » courageux, avec qui j'avais les plus étroi- » tes liaisons, César, dont jamais je n'a- » vais mérité la haine. Il disait que c'é- » taient là les moteurs de toutes ses actions, » les appuis de tous ses desseins; que l'un » avait une armée puissante dans l'Italie, » que les deux autres pouvaient en avoir » une dès qu'ils le voudraient, et qu'ils » l'auraient en effet; enfin ce n'étaient » pas les lois, les jugemens, les tribunaux » dont il me menaçait, c'étaient les ar- » mes, les généraux, les légions, la guerre. » Mais quoi! devais-je faire si grand cas » des discours d'un ennemi, qui nommait » si témérairement les plus illustres des » Romains? Non, je n'ai pas été frappé de » ses discours, mais de leur silence; et quoi- » qu'ils eussent d'autres raisons de le garder, » cependant aux yeux de tant d'hommes » disposés à tout craindre, en se taisant » ils semblaient se déclarer; en ne désa- » vouant pas Clodius, ils semblaient l'ap- » prouver.... Que devais-je faire alors? » combattre? Eh bien! le bon parti l'aurait » emporté: je le veux. Qu'en serait-il

» arrivé? Avez-vous oublié ce que disait
» Clodius dans ses insolentes harangues,
» qu'il fallait me résoudre à périr ou à vain-
» cre deux fois? Et qu'était-ce qu'avoir à
» combattre deux fois? N'était-ce pas avoir
» à combattre, après ce tribun insensé,
» deux consuls aussi méchans que lui, et
» ceux qui étaient tout prêts à se décla-
» rer ses vengeurs? Ah! quand le danger
» n'eût menacé que moi seul, j'aurais
» mieux aimé mourir que de remporter
» cette seconde victoire, qui était la perte
» de la république. C'est vous que j'en
» atteste, ô! dieux de la patrie! dieux
» domestiques! C'est vous qui m'êtes té-
» moins, que pour épargner vos temples
» et vos autels, pour ne pas exposer la
» vie des citoyens qui m'est plus chere
» que la mienne, je n'ai pu me résoudre
» à cet horrible combat. Etait-ce donc la
» mort que je pouvais craindre? Et lors-
» qu'au milieu de tant d'ennemis je m'é-
» tais dévoué pour le salut public, n'a-
» vais-je pas devant les yeux l'exil et la
» mort? n'avais-je pas dès-lors prédit
» moi-même tous les périls qui m'at-
» tendaient?... Mon éloignement vo-

„lontaire a écarté de vous les meurtres, „l'incendie et l'oppression. J'ai sauvé „deux fois la patrie, la premiere fois „avec gloire, la seconde avec douleur. „Car je ne me vanterai point d'avoir pu „me priver, sans un mortel regret, de „tout ce qui m'était cher au monde, de „mes enfans, de mon épouse, de l'as„pect de ces murs, de la vue de mes „concitoyens qui me pleuraient, de cette „Rome qui m'avait honoré. Je ne me „défendrai pas d'être homme et sensi„ble; et quelle obligation m'auriez-vous „donc, si tout ce que j'abandonnais „pour vous, j'avais pu le perdre avec „indifférence? Je vous ai donné, Ro„mains, la preuve la plus certaine de mon „amour pour la patrie, lorsque me ré„signant au plus douloureux sacrifice, „j'ai mieux aimé l'achever que de vous „livrer à vos ennemis. "

Ce plaidoyer eut le succès qu'avaient ordinairement ceux de l'orateur: Sextius fut absous d'une voix unanime.

Il semblait qu'il fût de la destinée de Cicéron, d'avoir à défendre tous ceux qui l'avaient défendu lui-même; mais il fut

moins heureux pour Milon qu'il ne l'avait été pour tant d'autres. Ce n'est pas que sa cause fût plus mauvaise ; mais il faut avouer d'abord que les circonstances politiques qui avaient tant d'influence sur les affaires judiciaires, ne lui furent pas favorables. J'ai déjà parlé de la guerre ouverte que Clodius et Milon se faisaient au milieu de Rome : on ne doutait pas que l'un des deux ne dût périr. Cicéron dans plus d'un endroit parle de Clodius comme d'une victime qu'il abandonne à Milon. Celui-ci demandait le consulat, et Clodius la préture ; et ce dernier qui avait tant d'intérêt à ne pas voir son ennemi revêtu d'une magistrature supérieure, avait dit publiquement, avec son audace ordinaire, que dans trois jours Milon ne serait pas en vie. Milon paraissait déterminé à ne pas l'épargner davantage. Ce fut pourtant le hasard, et non aucun projet de part ni d'autre, qui amena la rencontre où périt Clodius. Il revenait de la campagne, avec une suite d'environ trente personnes ; il était à cheval, et Milon qui allait à Lanuvium, était dans un chariot avec sa femme ; mais sa suite était

plus nombreuse et mieux armée. La querelle s'engagea : Clodius blessé et se sentant le plus faible, se retira dans une hôtellerie, comme pour s'en faire un asile. Mais Milon ne voulut pas manquer une si belle occasion : il ordonna à ses gladiateurs de forcer la maison et de tuer Clodius. Dans un état tranquille et bien policé, ce meurtre n'aurait pas été excusable ; mais quand les lois ne sont pas assez fortes pour protéger la vie des citoyens, chacun rentre dans les droits de la défense naturelle, et c'était là le cas de Milon. Cependant celui qu'il avait tué était un homme trop considérable, pour que ses parens et ses amis ne poursuivissent pas la vengeance de sa mort. Milon fut accusé, et ce procès fut, comme tout le reste, une affaire de parti. Pompée qui était alors le citoyen le plus puissant de Rome, n'était pas fâché, qu'on l'eût défait de Clodius qui ne ménageait personne ; mais en même-temps il laissa voir qu'il serait bien aise aussi qu'on le défît de Milon, dont le caractere ferme et incapable de plier ne pouvait manquer de déplaire à quiconque affectait la domina-

tion. Ce fut donc d'abord cette disposition de Pompée, trop bien connue, qui nuisit beaucoup à Milon. Cette cause fut plaidée avec un appareil extraordinaire, et devant une multitude innombrable qui remplissait le Forum. Le peuple était monté jusques sur les toits, pour assister à ce jugement, et des soldats armés, par l'ordre du consul Pompée, entouraient l'enceinte où les juges étaient assis. Les accusateurs furent écoutés en silence; mais dès que Cicéron se leva pour leur répondre, la faction de Clodius, composée de la plus vile populace, poussa des cris de fureur. L'orateur accoutumé à des acclamations d'un autre genre, se troubla : il fut quelque temps à se remettre, et parvint avec peine à se faire écouter; mais il ne put jamais revenir de cette première impression, qui affaiblit toute sa plaidoirie et ne lui permit pas de déployer tous ses moyens.

De cinquante juges, Milon n'en eut que treize pour lui; tous les autres le condamnerent à l'exil. Il est vrai que parmi les voix qui lui furent favorables, il y en eut une qui valait seule plus que toutes celles

qu'il n'eut pas. Caton fut d'avis de l'absoudre; et si quelquefois on accusa Caton de trop de sévérité, jamais on ne lui a reproché trop d'indulgence. Il pensait que Milon avait rendu service à la république, en la délivrant d'un si mauvais citoyen. Ce fut aussi l'opinion de Brutus, qui publia un mémoire, où il soutenait que le meurtre de Clodius était légitime. Il avait même conseillé à Cicéron de ne désavouer ni le fait ni l'intention, et de soutenir que Milon, en voulant tuer Clodius et en le tuant, n'avait fait que ce qu'il devait faire. Cicéron trouva cette défense trop hasardeuse, et dans l'état des choses, il avait raison. Il prit donc une autre tournure, et se servit habilement de toutes les circonstances de l'action, pour prouver que Clodius avait tendu des embûches à Milon sur la voie Appienne, et pour rejeter tout l'odieux du meurtre sur les esclaves qui avaient agi sans l'ordre de leur maître. Son discours passe pour un de ses chefs-d'œuvres; mais celui que nous avons n'est pas celui qu'il prononça. Il était trop intimidé pour avoir tant d'énergie. Aussi lorsque Milon, qui soutenait son exil

avec beaucoup de courage, reçut le plaidoyer que Cicéron lui envoyait, tel qu'il nous a été transmis, il lui écrivit: *Je vous remercie de n'avoir pas fait si bien d'abord; si vous aviez parlé ainsi, je ne mangerais pas à Marseille de si bon poisson.* Un homme qui prenait son parti avec tant de résolution, méritait le suffrage de Caton et de Brutus.

Quoique Cicéron n'eût pas voulu établir sa défense sur le plan qu'on lui avait proposé, cependant il ne le rejette pas tout entier, et après avoir démontré, autant qu'il le peut, dans la premiere partie de son discours, que c'est Clodius qui était intéressé à faire périr Milon, et qui en a eu le dessein; dans la seconde, il va plus loin, et se servant de tous ses avantages, et rappelant tous les forfaits de Clodius, il soutient que quand même Milon l'eût poursuivi ouvertement comme un ennemi public, bien loin d'être puni par les lois, il mériterait la reconnaissance du peuple romain. Mais il me semble avoir choisi ses moyens en orateur habile lorsqu'il a préféré de mettre cette assertion en hypothese et non pas en fait:

elle en a bien plus de force. Il y avait quelque chose de trop dur à dire crûment: j'ai voulu le tuer et je l'ai tué; au lieu qu'après avoir présenté son adversaire comme l'agresseur, comme l'insidiateur, on est reçu bien plus favorablement à dire: quand même j'aurais voulu sa mort, il m'en avait donné le droit. On parle alors à des esprits préparés, qui peuvent se laisser plus aisément persuader ce qui aurait pu les révolter d'abord. Cette progression dans les idées qu'on présente et dans les impressions qu'on veut produire, est un des secrets de l'art oratoire. On obtient avec des ménagemens et des préparations ce qu'on ne pourrait pas emporter de vive force. Mais après toutes les précautions qu'il a prises, Cicéron paraît triompher lorsqu'il dit: »Si dans ce même »moment Milon, tenant en sa main l'épée »encore sanglante, s'écriait: Romains, »écoutez-moi; écoutez-moi, citoyens; »oui, j'ai tué Clodius; c'est avec ce bras, »c'est avec ce fer que j'ai écarté de vos »têtes les fureurs d'un scélérat que nul »frein ne pouvait plus retenir, que les »lois ne pouvaient plus enchaîner; c'est

» par sa mort que vos droits, la liberté,
» l'innocence, l'honneur sont en sureté;
» si Milon tenait ce langage, aurait-il
» quelque chose à craindre? Et en effet,
» aujourd'hui qui ne l'approuve pas? qui
» ne le trouve pas digne de louange? qui
» ne pense pas, qui ne dit pas tout haut
» que jamais homme n'a donné au peuple
» romain un plus grand sujet de joie? De
» tous les triomphes que nous avons vus,
» nul, j'ose le dire, n'a répandu dans ces
» murs une plus vive alégresse, et n'a
» promis des avantages plus durables. Je
» me flatte, Romains, que vous et vos
» enfans êtes destinés à voir dans la répu-
» blique les plus heureux changemens:
» persuadez-vous bien que vous ne les
» verriez jamais, si Clodius vivait encore.
» Tout nous autorise à espérer qu'avec un
» consul tel que le grand Pompée, cette
» même année verra mettre un frein à la
» licence, verra la cupidité réprimée, les
» lois affermies; et ces jours de salut que
» nous attendons, quel homme assez in-
» sensé se flatterait de les voir luire du vi-
» vant de Clodius? Que dis-je! quelle est
» celle de vos possessions domestiques

» dont vous eussiez pu vous promettre une » jouissance assurée et paisible, tant que » ce furieux aurait pu faire sentir sa domi- » nation? Je ne crains pas qu'on impute » à mes ressentimens particuliers de mettre » dans mes accusations plus de violence » que de vérité. Quoique j'eusse, plus » que tout autre, le droit de le haïr, ce- » pendant ma haine personnelle ne pour- » rait pas être au-dessus de l'horreur uni- » verselle qu'il inspirait..... Enfin, juges, » je vous le demande: il s'agit de prononn- » cer sur le meurtre de Clodius: imaginez- » vous donc, (car la pensée peut nous » représenter un moment les objets comme » si l'on en voyait la réalité) imaginez- » vous, dis-je, que l'on me promet d'ab- » soudre Milon, sous la condition que » Clodius revivra. Vous frémissez tous! » Eh quoi! si cette seule idée, tout mort » qu'il est, vous a frappés d'épouvante, » que serait-ce donc s'il était vivant? «

On regarde assez généralement la péroraison de ce discours comme la plus belle qu'ait faite Cicéron. L'objet le plus ordinaire de cette derniere partie des plaidoyers, est, comme on sait, d'exciter la

pitié des juges en faveur de l'accusé, et cette méthode est celle des Modernes comme des Anciens. Si l'on avait une idée exacte de la justice et du ministere de ceux qui la rendent, on ne verrait pas les orateurs de tous les temps et de toutes les nations se mettre, avec les accusés, aux pieds des juges, et employer, pour les émouvoir, tout l'art des supplications. N'est-ce pas en effet une espece d'outrage à des juges, de les supplier d'être justes? Est-il permis de demander à la compassion ce qu'on ne doit attendre que de l'équité; de faire parler ses pleurs comme si l'on se défiait de ses raisons; d'oublier enfin que le ministre de la loi, celui dont le premier devoir est d'être impassible comme elle, ne doit point venger l'innocent, parce qu'il le plaint, mais parce qu'il le juge? Voilà ce que pourrait dire une philosophie rigoureuse. Mais l'éloquence a trop bien entendu ses intérêts pour les fonder sur une perfection presque absolument idéale. L'orateur a pensé que si la philosophie, dans ses spéculations, peut sans risque ne voir dans les juges que la loi vivante, il était bien

plus sûr pour lui et pour sa cause de n'y voir autre chose que des hommes. Il s'est souvenu qu'il est dans notre nature, d'aimer à n'accorder que comme une grace ce qu'on peut exiger comme une justice ; qu'on se rend à la conviction comme à la force, mais qu'on cede à l'attendrissement comme à son plaisir ; qu'un peu de sensibilité est plus facile et plus commun que beaucoup d'équité et de lumieres ; que l'on dispute contre son cœur beaucoup moins que contre sa raison, et que quand tous les deux peuvent décider du sort de l'accusé, le défenseur ne peut mieux faire que de s'assurer de tous les deux.

C'est ce que Cicéron entendait mieux que personne, mais ce que le caractere et la conduite de Milon rendaient très-difficile. Il ne fallait pas que l'avocat parût en contradiction avec son client, et le fier Milon, intrépide dans le danger, n'avait rien fait de ce qu'avaient coutume de faire les accusés pour se rendre leurs juges favorables. Il n'avait point pris le deuil, n'avait fait aucune sollicitation, ne témoignait aucune crainte. Il y avait là de

quoi déranger beaucoup le pathétique d'un orateur vulgaire : le nôtre s'y prend si bien qu'il tourne en faveur de son client cette sécurité qui pouvait indisposer contre lui en ressemblant à l'orgueil.

» Que me reste-t-il à faire, si ce n'est » d'implorer en faveur du plus courageux » des hommes la pitié que lui-même ne » demande point, et que je demande » même malgré lui? Si vous ne l'avez pas » vu mêler une larme à toutes celles qu'il » vous fait répandre, si vous n'avez re- » marqué aucun changement dans sa con- » tenance ni dans ses discours, vous ne » devez pas pour cela prendre moins d'in- » térêt à son sort; peut-être même est-ce » une raison pour lui en devoir davantage. » Si dans les combats de gladiateurs, quand » il s'agit du sort de ces hommes de la der- » niere classe, nous ne pouvons nous em- » pêcher d'avoir de l'aversion et du mépris » pour ceux qui se montrent timides et » supplians, et qui nous demandent la vie; » si au contraire nous nous intéressons au » salut de ceux qui font voir un grand cou- » rage et s'offrent hardiment à la mort; si

» nous croyons alors devoir notre com-
» passion à ceux qui ne l'implorent pas;
» combien cette disposition est-elle en-
» core plus juste et mieux placée, quand
» il s'agit de nos meilleurs citoyens? Pour
» moi, je l'avoue, je suis pénétré de dou-
» leur, quand j'entends ce que Milon
» me répete tous les jours, quand j'en-
» tends les adieux qu'il adresse à ses
» concitoyens. Qu'ils soient heureux, me
» dit-il; qu'ils vivent dans la paix et
» la sécurité; que la république soit flo-
» rissante; elle me sera toujours chere,
» quelque traitement que j'en reçoive. Si
» je ne puis jouir avec elle du repos que
» je lui ai procuré, qu'elle en jouisse sans
» moi et par moi. Je me retirerai, je m'é-
» loignerai, content de trouver un asile
» dans la premiere cité libre et bien gou-
» vernée, que je rencontrerai sur mon
» passage. O travaux inutiles et mal ré-
» compensés! s'écrie-t-il; ô espérances
» trompeuses! ô trop vaines pensées!
» Moi, qui, dans ces temps déplorables,
» marqués par les attentats de Clodius,
» quand le sénat était dans l'abattement,
» la république dans l'oppression, les

» chevaliers romains sans pouvoir, tous » les bons citoyens sans espérance, leur » ai dévoué, leur ai consacré tout ce que » le tribunat me donnait de puissance, me » serais-je attendu à être un jour aban- » donné par ceux que j'avais défendus? » moi, qui t'ai rendu à ta patrie, Cicéron, » (car c'est à moi qu'il s'adresse le plus » souvent) devais-je croire qu'il ne me fût » pas permis d'y demeurer? Où est main- » tenant ce sénat dont nous avons pris en » main la cause? où sont ces chevaliers » romains qui devaient toujours être à toi? » où sont ces secours que nous promet- » taient les villes municipales, ces recom- » mandations de toute l'Italie? enfin, où » est ta voix, ô Cicéron, qui a sauvé tant » de citoyens? ta voix ne peut donc rien » pour mon salut, après que j'ai tout ris- » qué pour le tien?

» Ce que je ne puis répéter ici qu'avec » des gémissemens, il le dit avec le même » visage que vous lui voyez. Il ne croit » point ses concitoyens capables d'ingra- » titude; il ne les croit que faibles et ti- » mides. Il ne se repent point d'avoir pro- » digué son patrimoine pour s'attacher

» cette partie du peuple que Clodius ar-
» mait contre vous; il compte parmi les
» services qu'il vous a rendus, ses libéra-
» lités dont le pouvoir ajoutant à celui de
» ses vertus, a fait votre sureté. Il se sou-
» vient des marques d'intérêt et de bien-
» veillance que le sénat lui a données
» dans ce môment même, et dans quelque
» endroit que son destin le conduise, il
» emporte avec lui le souvenir de vos em-
» pressemens, de votre zele et de vos re-
» grets.... Il ajoute, et avec vérité, que
» les grandes ames n'envisagent dans leurs
» actions que le plaisir de bien faire, sans
» songer au prix qui les attend; qu'il n'a
» rien fait dans sa vie que pour l'honneur;
» que si rien n'est plus beau, plus desi-
» rable que de servir sa patrie et de la dé-
» livrer du danger, ceux-là, sans doute,
» sont heureux envers qui elle s'est acquit-
» tée par des honneurs publics; mais qu'il
» ne faut pas plaindre ceux envers qui
» leurs concitoyens demeurent redevables;
» que si l'on apprécie les récompenses de
» la vertu, la gloire est le premier de
» tous; que c'est elle qui console de la
» brieveté de la vie par la pensée de

» l'avenir, qui nous reproduit quand nous » sommes absens, nous fait revivre quand » nous ne sommes plus, et sert aux hom- » mes comme de degré pour s'élever jus- » qu'aux cieux.

» Dans tous les temps, dit-il, le peu- » ple romain, toutes les nations, parle- » ront de Milon; son nom ne sera jamais » oublié; aujourd'hui même que tous les » efforts de mes ennemis se réunissent » pour irriter l'envie contre moi, par-tout » la voix publique me rend hommage; » par-tout où les hommes se rassemblent, » ils me rendent des actions de graces. Je » ne parle pas des fêtes que l'Etrurie a » célébrées et établies en mon honneur: » il y a maintenant plus de trois mois que » Clodius a péri, et le bruit de sa mort, » en parcourant toutes les provinces de » l'empire, y a répandu la joie et l'alé- » gresse. Et qu'importe où je sois désor- » mais, puisque mon nom et ma gloire » sont par-tout?

» Voilà ce que tu me dis souvent, Mi- » lon, en l'absence de ceux qui m'écou- » tent, et voici ce que je te réponds en » leur présence. Je ne puis refuser des éloges

» éloges à ce grand courage; mais plus je » l'admire, plus ta perte me devient amere » et douloureuse. Si tu m'es enlevé, si » l'on t'arrache de mes bras, je n'aurai » pas même cette consolation de pouvoir » haïr ceux qui m'auront porté un coup si » sensible. Ce ne sont pas mes ennemis » qui me priveront de toi; ce sont ceux » mêmes que j'ai le plus chéris, ceux qui » m'ont fait à moi-même le plus de bien. » Non, Romains, quelque chagrin que » vous me causiez, (et vous ne pouvez » m'en causer un plus cruel) jamais vous » ne me forcerez à oublier ce que vous » avez fait pour moi; mais si vous l'avez » oublié vous-mêmes, si quelque chose » en moi a pu vous offenser, pourquoi » ne pas m'en punir plutôt que Milon? » quoi qu'il m'arrive, je m'estimerai heu- » reux, si je ne suis pas le témoin de sa » disgrace.

» La seule consolation qui puisse me » rester, Milon, c'est qu'au moins j'aurai » rempli envers toi tous les devoirs de » l'amitié, du zele et de la reconnaissance. » Pour toi j'ai bravé l'inimitié des hom- » mes puissans; j'ai exposé ma vie à tout

» les traits de tes ennemis; pour toi j'ai
» pu même les supplier; j'ai regardé ton
» danger comme le mien, et mon bien
» et celui de mes enfans comme le tien
» propre. Enfin, s'il est quelque violence
» qui menace ta tête, je ne crains pas de
» l'appeler sur la mienne. Que me reste-
» t-il encore? que puis-je dire? que puis-
» je faire, si ce n'est de lier désormais
» mon sort au tien, quel qu'il soit, et de
» suivre en tout ta fortune? J'y consens,
» Romains; je veux bien que vous soyez
» persuadés que le salut de Milon mettra
» le comble à tout ce que je vous dois, ou
» que tous les bienfaits que j'ai reçus de
» vous seront anéantis dans sa disgrace.
» Mais pour lui, toute cette douleur dont
» je suis pénétré, ces pleurs que m'arra-
» che sa situation, n'ébranlent point son
» incroyable fermeté. Il ne peut se résou-
» dre à regarder comme un exil quelque
» lieu que ce soit où puisse habiter la
» vertu; la mort même ne lui paraît que
» le terme de l'humanité, et non pas une
» punition. Qu'il reste donc dans ces sen-
» timens qui lui sont naturels; mais nous,
» Romains, quels doivent être les nôtres?

» voulez-vous ne garder de Milon que son » souvenir, et le bannir en le regrettant? » Est-il au monde quelque asile plus » digne de ce grand homme que le pays » qui l'a produit? Je vous appelle tous, » ô vous, braves Romains, qui avez ré- » pandu votre sang pour la patrie, cen- » turions, soldats, c'est à vous que je » m'adresse dans les dangers de ce ci- » toyen courageux. Est-ce devant vous, » qui assistez à ce jugement, les armes à » la main, est-ce sous vos yeux que la » vertu sera bannie, sera chassée, sera re- » jetée loin de nous? Malheureux que je » suis! C'est avec le secours de ces mêmes » Romains, ô Milon! que tu as pu me » rappeler dans Rome, et ils ne pourront » m'aider à t'y retenir! Que répondrai-je » à mes enfans qui te regardent comme » un second pere, à mon frere aujourd'hui » absent, mais qui a partagé autrefois tous » les maux dont tu m'as délivré? Je leur » dirai donc que je n'ai rien pu pour ta » défense, auprès de ceux qui t'ont si bien » secondé pour la mienne! et dans quelle » cause! dans celle qui excite un intérêt » universel. Devant quels juges! devant

» ceux à qui la mort de Clodius a été le
» plus utile. Avec quel défenseur? avec
» Cicéron. Quel si grand crime ai-je donc
» commis, de quel forfait inexpiable me
» suis-je chargé, quand j'ai recherché, dé-
» couvert, étouffé cette fatale conjuration
» qui nous menaçait tous, et qui est de-
» venue pour moi et pour les miens une
» source de maux et d'infortunes? Pour-
» quoi m'avez-vous rappelé dans ma pa-
» trie? est-ce pour en chasser sous mes
» yeux ceux qui m'y ont rétabli? voulez-
» vous donc que mon retour soit plus dou-
» loureux que mon exil, ou plutôt com-
» ment puis-je me croire en effet rétabli,
» si je perds ceux à qui je dois mon salut?
» Plût aux dieux que Clodius (pardonne,
» ô ma patrie! pardonne: je crains que
» ce vœu que m'arrache l'intérêt de Milon
» ne soit un crime envers toi:) plût aux
» dieux que Clodius vécût encore, qu'il
» fût préteur, consul, dictateur, plutôt
» que de voir l'affreux spectacle dont on
» nous menace! O dieux immortels! ô
» Romains! conservez un citoyen tel que
» Milon! — Non, me dit-il, que Clodius
» soit mort comme il le méritait, et que

» je subisse le sort que je n'ai pas mérité.
» — C'est ainsi qu'il parle; et cet homme
» né pour la patrie, mourrait ailleurs que
» dans sa patrie! Sa mémoire sera gravée
» dans vos cœurs, et lui-même n'aura pas
» un tombeau dans l'Italie! et quelqu'un
» de vous pourra prononcer l'exil d'un
» homme que toutes les nations vont appe-
» ler dans leur sein! O trop heureuse la
» ville qui le recevra! O Rome ingrate, si
» elle le bannit; malheureuse si elle le
» perd! Mes larmes ne me permettent pas
» d'en dire davantage, et Milon ne veut
» pas être défendu par des larmes! Tout
» ce que je vous demande, c'est d'oser,
» en donnant votre suffrage, n'en croire
» que vos sentimens. Croyez que celui
» qui a choisi pour juges les hommes les
» plus justes et les plus fermes, les plus
» honnêtes gens de la république, s'est
» engagé d'avance plus particulièrement
» que personne à approuver ce que vous
» auront dicté la justice, la patrie et la
» vertu. «

Plus je relis cette admirable harangue, plus je me persuade, comme Milon, que si en effet Cicéron avait paru dans cette

cause aussi ferme qu'il avait coutume de l'être, il l'aurait emporté sur toutes les considérations timides ou intéressées qui pouvaient agir contre l'accusé. C'est un coup de l'art, un trait unique que cette péroraison, où l'orateur ne pouvant appeler la pitié sur celui qui la dédaignait, prend le parti de l'implorer pour lui-même, prend pour lui le rôle de suppliant, afin d'en répandre l'intérêt sur l'accusé, et rend à Milon toutes les ressources qu'il refusait, en lui laissant tout l'honneur de sa fermeté.

Si l'orateur manqua de résolution dans cette conjoncture, il en montra beaucoup contre Antoine, qui n'était pas moins l'ennemi de la république que le sien ; et ce double intérêt lui dicta les fameuses harangues, publiées sous le titre de *Philippiques*. Il les appela ainsi, parce qu'elles ont pour objet d'animer les Romains contre Antoine, comme Démosthene animait les Athéniens contre Philippe. Elles sont au nombre de quatorze, et toutes d'une grande beauté. Mais la seconde sur-tout était fameuse chez les Romains; elle passait pour une *œuvre divine;* c'est

ainsi que l'appelle Juvenal. Elle ne fut pourtant jamais prononcée; mais elle fut répandue dans Rome et dans l'Italie, et lue avec avidité. Antoine ne la pardonna jamais à l'auteur, et ce fut la principale cause de sa mort. Antoine cependant avait été l'agresseur; lui-même avait provoqué cette terrible représaille, en venant dans le sénat déclamer avec violence contre Cicéron qui était absent. L'orateur n'avait pas coutume d'endurer ces sortes d'injures; il était trop sûr de ses armes. Ce n'est pas que ce genre d'éloquence soit le plus difficile, à beaucoup près: l'improbation et le reproche ont naturellement de la véhémence, et les peintures satyriques piquent la malignité. Mais ce genre acquiert de l'importance et de la gravité, quand il s'agit d'intérêts publics. La guerre contre les méchans est alors la mission de l'homme honnête, et il appartient à l orateur citoyen de parler aux ennemis de la patrie de maniere à les intimider, et de les peindre avec des traits qui les fassent rougir d'eux-mêmes. C'est ce que fait Cicéron dans cette immortelle *Philippique*, où il trace l'exposé de la

vie d'Antoine depuis ses premieres années. Ces sortes d'exécutions morales sont une vengeance publique que le talent seul peut exercer, quand il est joint au courage. On ne peut reprocher à Cicéron d'en avoir manqué à cette époque vraiment périlleuse, puisqu'alors Antoine était tout puissant. » Jeune encore, j'ai » défendu la république; je ne l'abandon- » nerai pas dans ma vieillesse. J'ai bravé » les glaives de Catilina; je ne redouterai » pas les tiens » C'est ainsi qu'il s'exprime à la fin de son discours; et ce n'était pas une vaine jactance; c'était un sentiment vrai. Il paraît que dès ce moment Cicéron s'était dévoué à la mort. Pendant toute la guerre de Modene, il fut l'ame de la république, et gouverna entiérement le sénat, dont tous les décrets furent rédigés sur ses avis. On sait que cette guerre finit par la réconciliation d'Antoine et d'Octave, et qu'une des premieres conditions fut la mort de Cicéron qui fut aussi glorieuse que sa vie.

Les autres *Philippiques* sont du genre qu'on appelle délibératif, et la plupart ne sont que les avis que Cicéron énonçait

dans le sénat, lorsqu'on y délibérait sur la conduite que l'on devait tenir à l'égard d'Antoine, qui assiégeait alors Décimus Brutus dans Modene. Pour bien saisir le mérite de ces discussions politiques, il faut avoir la connaissance la plus exacte et la plus détaillée de l'histoire du temps; et l'extrait qu'on en pourrait faire exigerait des commentaires trop fréquens pour ne pas affaiblir l'effet oratoire, qui ne peut être senti vivement quand le sujet a besoin d'explication. D'ailleurs il faut bien se borner, et je finirai cette analyse par quelques morceaux tirés du discours adressé devant le sénat, à César dictateur, au moment où il venait d'accorder le rappel de Marcellus, qui avait été un de ses plus violens ennemis. Une partie de ce discours n'est autre chose que l'éloge de la clémence de César. Il est fait avec intérêt et noblesse, sans exagération et sans flatterie, et ce que dit l'orateur en finissant est la meilleure réponse qu'on puisse faire à ceux qui lui ont reproché trop de complaisance pour César.

» C'est avec regret, César, que j'ai entendu souvent de votre bouche ce mot

» qui par lui-même est plein de sagesse et » de grandeur : *J'ai assez vécu soit pour » la nature, soit pour la gloire.* Assez » pour la nature, si vous voulez, assez » même pour la gloire, j'y consens; mais » non pas pour la patrie qui est avant » tout. Laissez donc ce langage aux phi- » losophes qui ont mis leur gloire à mé- » priser la mort : cette sagesse ne doit » point être la vôtre : elle coûterait trop » à la république. Sans doute vous auriez » assez vécu, si vous étiez né pour vous » seul; mais aujourd'hui que le salut de » tous les citoyens et le sort de la republi- » que dépendent de la conduite que vous » tiendrez, vous êtes bien loin d'avoir » achevé le grand édifice qui doit être vo- » tre ouvrage : vous n'en avez pas même » jeté les fondemens. Est-ce donc à vous » à mesurer la durée de vos jours sur le » peu de prix que peut y attacher votre » grandeur d'ame, et non pas sur l'intérêt » commun? Et si je vous disais que ce » n'est pas assez pour cette gloire même, » que de votre propre aveu, et malgré » tous vos principes de philosophie, vous » préférez à tout? Quoi donc? me direz-

» vous: en laisserai-je si peu après moi?
» Beaucoup, César, et même assez pour
» tout autre; trop peu pour vous seul;
» car à vos yeux rien ne doit être assez
» grand, s'il reste quelque chose au-des-
» sus. Or, prenez garde que si toutes vos
» grandes actions doivent aboutir à laisser
» la république dans l'état où elle est, vous
» n'ayez plutôt excité l'admiration que
» mérité la véritable gloire, s'il est vrai
» que celle-ci consiste à laisser après soi
» le souvenir du bien qu'on a fait aux siens,
» à la patrie et au genre-humain. Voilà
» ce qui vous reste à faire: voilà le grand
» travail qui doit vous occuper. Donnez
» une forme stable à la république, et
» jouissez vous-même de la paix et de la
» tranquillité que vous aurez procurée à
» l'état.... N'appelez pas votre vie celle
» dont la condition humaine a marqué les
» bornes, mais celle qui s'étendra dans
» tous les âges et qui appartiendra à la
» postérité. C'est à cette vie immortelle
» que vous devez tout rapporter. Elle a
» déjà dans vous ce qui peut être admiré;
» mais elle attend ce qui peut être ap-
» prouvé et estimé. On entendra, on lira

» avec étonnement vos triomphes sur le » Rhin, sur le Nil, sur l'Océan. Mais si » la république n'est pas affermie sur une » base solide par vos soins et votre sagesse, » votre nom se répandra au loin, mais ne » vous donnera pas dans l'avenir un rang » assuré et incontestable. Vous serez chez » nos neveux, comme vous avez été parmi » nous, un sujet de division et de dis- » corde; les uns vous éleveront jusqu'au » ciel; les autres diront qu'il vous a man- » qué ce qu'il y a de plus glorieux, de » guérir les maux de la patrie; ils diront » que vos grands exploits peuvent appar- » tenir à la fortune, et que vous n'avez » pas fait ce qui n'aurait appartenu qu'à » vous. Ayez donc devant les yeux ces » juges sévères qui prononceront un jour » sur vous, et dont le jugement, si j'ose » le dire, aura plus de poids que le nôtre, » parce qu'ils seront sans intérêt, sans » haine et sans envie. «

Maintenant, je le demande à tous ceux qui ont fait un crime à Cicéron des louanges qu'il a données à César: est-ce là le langage d'un adulateur, d'un esclave? n'est-ce pas celui d'un homme également

sensible aux vertus de César et aux intérêts de la patrie, et qui rend justice à l'un, mais qui aime l'autre; qui, en louant l'usurpateur de l'usage qu'il fait de sa puissance, l'avertit que son premier devoir est de la soumettre aux lois? Fallait-il qu'il fût insensible à cette clémence qui nous touche encore aujourd'hui? Je sais qu'un républicain rigide, qu'un Brutus, un Caton répondra qu'il ne faut rien louer dans un tyran, que sa clémence même est un outrage, que le premier de ses crimes est de pouvoir pardonner. Je conçois cette fierté dans des hommes nés libres, en qui l'amour de la liberté, sucé avec le lait, étouffe tout autre sentiment. Mais ce dernier excès de l'inflexibilité républicaine est-il un devoir indispensable? ne tient-il pas plutôt au caractere qu'à la morale? ne peut-on y mettre quelque restriction, quelque mesure, sans se rendre vil ou coupable? ne peut-on aimer la liberté et son pays, sans fermer entiérement son ame aux impulsions de la sensibilité et de la reconnaissance? Tous ces sénateurs qui bientôt après assassinerent César, se jetaient alors à ses pieds pour

en obtenir la grace de Marcellus. S'il était coupable à leurs yeux de pouvoir l'accorder, pourquoi la lui demandaient-ils? Il faut être conséquent: si tout ce qu'on reçoit d'un tyran déshonore, il est abject de lui rien demander. Mais il est bien difficile de s'accorder avec soi-même dans des principes outrés et excessifs. Cicéron que l'on a taxé d'inconséquence, ne me paraît pas avoir mérité comme eux ce reproche. Quand on l'entendit dans la suite applaudir aux meurtriers de César, comme aux vengeurs de Rome et de la liberté, était-ce donc, comme on l'a dit, se démentir? Il pouvait répondre: j'ai loué dans un grand homme ce qu'il avait de louable. J'ai blâmé sa tyrannie publiquement, et l'ai exhorté lui-même à y renoncer. Je voulais qu'il fût meilleur s'il eût vécu: on l'a immolé à la liberté de Rome: je suis Romain: je remercie nos vengeurs. Mais quand César me rendait mon ami, j'étais homme, et je remerciais celui qui faisait le bien, avec le pouvoir de faire le mal.

On voit avec plaisir, dans l'histoire, les témoignages multipliés de cet attrait

réciproque que César et Cicéron eurent toujours l'un pour l'autre. Ces deux grandes ames devaient se connaître et s'entendre, quoique César ne pût aimer dans Cicéron le défenseur des lois et de la république, et que Cicéron ne pût aimer dans César leur ennemi et leur oppresseur. Ils se rapprochaient par le caractere, quoiqu'ils s'éloignassent par les principes. Ils avaient le même amour pour la gloire, le même goût pour les lettres, le même fond de douceur et de bonté. Il y a sans doute une autre sorte de mérite, une autre espece de grandeur: je ne prétends rien ôter à Caton et à Brutus: je les révere; mais s'ils ont eu quelquefois besoin d'excuse dans leurs vertus rigides, pourquoi n'en accorder aucune à Cicéron dans ses vertus modérées, et même à César dans ses fautes héroïques et éclatantes? Rien n'est parfait dans l'humanité: tout a été donné à l'homme avec mesure: gardons-la dans nos jugemens. N'exaltons pas une vertu pour en humilier une autre. Toutes sont plus ou moins précieuses: toutes honorent la nature humaine, et c'est l'honorer

soi-même que de leur rendre à toutes le respect qui leur est dû.

L'apologie de Cicéron m'a entraîné: je reviens à ses talens. Ce que vous avez entendu de lui le fait mieux connaître et le loue mieux que tout ce que j'en pourrais dire, et d'ailleurs pour bien louer Cicéron, a dit Tite-Live, il faut un autre Cicéron. A son défaut, écoutons Quintilien, qui, dans un résumé sur les orateurs latins, s'exprime ainsi: »C'est sur-tout dans l'éloquence que Rome »peut se vanter d'avoir égalé la Grèce. »En effet, à tout ce que celle-ci a de »plus grand, j'oppose hardiment Cicé»ron. Je n'ignore pas quel combat j'au»rai à soutenir contre les partisans de »Démosthene; mais mon dessein n'est »pas d'entreprendre ici ce parallele inu»tile à mon objet, puisque moi-même »je cite par-tout Démosthene, comme un »des premiers auteurs qu'il faut lire, ou »plutôt qu'il faut savoir par cœur. J'ob»serverai seulement que la plupart des »qualités de l'orateur sont au même de»gré dans tous les deux, la sagesse, la »méthode, l'ordre des divisions, l'art

» des préparations, la disposition des preu-
» ves, enfin tout ce qui tient à ce qu'on
» appelle l'invention. Dans l'élocution il
» y a quelque différence. L'un serre
» de plus près son adversaire, l'au-
» tre prend plus de champ pour combat-
» tre. L'un se sert toujours de la pointe
» de ses armes, l'autre en fait souvent sen-
» tir aussi le poids. On ne peut rien
» ôter à l'un, rien ajouter à l'autre. Il y
» a plus de travail dans Démosthene, plus
» de naturel dans Cicéron. Celui-ci
» l'emporte évidemment pour la plaisan-
» terie et le pathétique, deux puissans
» ressorts de l'art oratoire. Peut-être
» dira-t-on que les mœurs et les lois
» d'Athènes ne permettaient pas à l'ora-
» teur grec les belles péroraisons du nô-
» tre; mais aussi la langue attique lui don-
» nait des avantages et des beautés que
» la nôtre n'a pas. Nous avons des let-
» tres de tous les deux: il n'y a nulle
» comparaison à en faire. D'un autre
» côté, Démosthene a un grand avantage,
» c'est qu'il est venu le premier, et qu'il
» a contribué en grande partie à faire Ci-
» céron ce qu'il est. Il s'était attaché à

» imiter les Grecs, et nous a représenté,
» ce me semble, en lui seul, la force de
» Démosthene, l'abondance de Platon
» et la douceur d'Isocrate. Mais ce n'est
» pas l'étude qu'il en a pu faire, qui lui
» a donné ce qu'il y a dans chacun d'eux:
» il l'a tiré de lui-même et de cet heu-
» reux génie, né pour réunir toutes les
» qualités. On dirait qu'il a été formé
» par une destination particuliere de la
» providence, qui voulait faire voir aux
» hommes jusqu'où l'éloquence pouvait
» aller. En effet, qui sait mieux déve-
» lopper la vérité? qui sait émouvoir plus
» puissamment les passions? quel écrivain
» eut jamais autant de charme? Ce qu'il
» arrache de force, il semble l'obtenir de
» plein gré, et quand il vous entraîne
» avec violence, vous croyez le suivre
» volontairement. Il y a dans tout ce
» qu'il dit une telle autorité de raison, que
» l'on a honte de n'être pas de son avis.
» Ce n'est point un avocat qui s'émporte;
» c'est un témoin qui dépose, un juge
» qui prononce; et cependant tous ces
» différens mérites, dont chacun coûterait
» un long travail à tout autre que lui, sem-

» blent ne lui avoir rien coûté, et dans » la perfection de son style il conserve » toute la grace de la plus heureuse faci- » lité. C'est donc à juste titre que parmi » ses contemporains il a passé pour le do- » minateur du barreau, et que dans la » postérité son nom est devenu celui de » l'éloquence. Ayons-le donc toujours de- » vant les yeux, comme le modele que l'on » doit se proposer; et que celui-là soit » sûr d'avoir profité beaucoup, qui ai- » mera beaucoup Cicéron. «

J'ai cité cet excellent morceau d'autant plus volontiers qu'il semble exprimer fidellement ce que la lecture de Cicéron nous a fait éprouver à tous. Il paraît qu'il en était du temps de Quintilien comme du nôtre, où l'on dit un Cicéron pour un homme éloquent, comme nous disons aussi un César pour donner l'idée de la plus grande bravoure. Ces sortes de dénominations devenues populaires après tant de siecles, n'appartiennent qu'à une prééminence bien généralement reconnue et sentie. Fénelon donne cependant l'avantage à Démosthene sur Cicéron, et il n'est pas,

comme on voit, le seul de cet avis, puisqu'au temps où Quintilien écrivait, bien des gens pensaient de même. Voici le passage de Fénelon qui mérite d'être cité.

» Je ne crains pas de dire que Démosthene me paraît supérieur à Cicéron. » Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je fais. Il embellit tout » ce qu'il touche; il fait honneur à la parole: il fait des mots ce qu'un autre » n'en saurait faire; il a je ne sais combien de sortes d'esprit. Il est même » court et véhément toutes les fois qu'il » veut l'être, contre Catilina, contre Verrès, » contre Antoine; mais on remarque quelque parure dans son discours. L'art y » est merveilleux; mais on l'entrevoit. » L'orateur, en pensant au salut de la république, ne s'oublie pas, et ne se » laisse point oublier. Démosthene paraît sortir de soi, et ne voir que la patrie. Il ne cherche point le beau; il le » fait sans y penser: il est au-dessus de » l'admiration. Il se sert de la parole, » comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il fou-

» droie. C'est un torrent qui entraîne tout. » On ne peut le critiquer, parce qu'on » est saisi. On pense aux choses qu'il dit, » et non à ses paroles. On le perd de » vue: on n'est occupé que de Philippe » qui envahit tout. Je suis charmé de ces » deux orateurs; mais j'avoue que je suis » moins touché de l'art infini et de la » magnifique éloquence de Cicéron, que de » la rapide simplicité de Démosthene. «

Démosthene et Cicéron sont deux grands orateurs; Quintilien et Fénelon, deux grandes autorités: qui oserait se rendre leur juge? assurément ce ne sera pas moi. Je crois même qu'il serait difficile de réduire en démonstration la préférence qu'on peut donner à l'orateur de Rome ou à celui d'Athènes. C'est ici que le goût raisonné n'a plus de mesure bien certaine, et qu'il faut s'en rapporter au goût senti. Quand le talent est dans un si haut degré de part et d'autre, on ne peut plus décider; on ne peut que choisir. Car enfin chacun peut suivre son penchant, pourvu qu'il ne le donne pas pour regle, et loin de mettre, comme on fait trop souvent, la moindre humeur

dans ces sortes de discussions, il faut seulement se réjouir qu'il y ait dans tous les arts des hommes assez supérieurs pour qu'on ne puisse pas s'accorder sur le droit de primauté. Et qu'importe en effet qui soit le premier, pourvu qu'il faille encore admirer le second? Je les admire donc tous les deux, mais je demande qu'il me soit permis, sans offenser personne, d'aimer mieux Cicéron. Il me paraît l'homme le plus naturellement éloquent qui ait existé: et je ne le considere ici que comme orateur; je laisse à part ses écrits philosophiques et ses lettres: j'en parlerai ailleurs; mais n'eût-il laissé que ses harangues, je le préférerais à Démosthene. Non que je mette rien au-dessus du plaidoyer pour *la Couronne*, de ce dernier; mais ses autres ouvrages ne me paraissent pas en général de la même hauteur; ils ont de plus une sorte d'uniformité de ton qui tient peut-être à celle des sujets: car il s'agit presque toujours de Philippe: Cicéron sait prendre tous les tons; et je ne saurais sans ingratitude refuser mon suffrage à celui qui me donne tous les plaisirs. Ce n'est pas qu'il me paraisse non

plus sans défauts: il abuse quelquefois de la facilité qu'il a d'être abondant: il lui arrive de se répéter; mais ce n'est pas comme Sénèque, dont chaque répétition d'idées est un nouvel effort d'esprit; on pourrait dire de Cicéron qu'il déborde quelquefois parce qu'il est trop plein. Ses répétitions ne nous fatiguent point, parce qu'elles ne lui ont pas coûté. Il est toujours si naturel et si élégant qu'on ne sait ce qu'il faudrait retrancher: on sent seulement qu'il y a du trop. On a remarqué aussi qu'il affectionne certaines formes de construction ou d'harmonie qui reviennent souvent; qu'excellant dans la plaisanterie, il la pousse quelquefois jusqu'au jeu de mots: on abuse toujours un peu de ce dont on a beaucoup. Ces légeres imperfections disparaissent dans la multitude des beautés; et à tout prendre, Cicéron est à mes yeux le plus beau génie dont l'ancienne Rome puisse se glorifier.

APPENDICE (*),

OU

NOUVEAUX ÉCLAIRCISSEMENS,

Sur l'éloquence ancienne, sur l'érudition des quatorzieme, quinzieme et seizieme siecles, sur le dialogue de Tacite, de causis corruptæ eloquentiæ, *sur Démosthene et Cicéron, etc.*

Lu aux Ecoles normales en 1794.

LA discussion contradictoire met la vérité dans un nouveau jour. J'ai promis de répondre à des objections que le temps ne m'avait pas permis de résoudre entiérement, et de vous montrer de nouveaux exemples de cette liberté à-la-fois décente et courageuse qui est, dans Démosthene, le

(*) On a cru devoir remettre ici ce morceau comme un développement utile pour tout ce qui précede. Il fut la suite d'une *conférence*, usitée aux Ecoles normales, et qui avait été interrompue.

le vrai modele des orateurs républicains, ainsi que de la maniere noble et franche dont il peut leur être permis de parler d'eux-mêmes, quand les circonstances les y obligent. Les bornes d'une séance ne m'avaient pas laissé les moyens de remplir ces différens objets; et vous allez d'abord retrouver le dernier dans ce qui me reste à traduire de la harangue sur la Chersonèse, que je n'eus pas le loisir de vous lire toute entiere. C'est à-la-fois un combat entre Démosthene et ses adversaires, auxquels il porte les derniers coups; et le résumé des mesures qu'il propose aux Athéniens, et qui furent toutes adoptées dans le décret qu'il rédigea.

» J'admire l'inconséquence de vos ora-» teurs: ils ne vous permettent pas de vous » défendre quand on vous attaque; ils » vous prescrivent de rester en repos, et » ils ne s'y tiennent pas eux-mêmes, quand » on ne leur fait aucun mal. J'entends » d'ici le premier d'entre eux qui va mon-» ter à la tribune: — vous ne voulez pas, » me dit-il, prendre sur vous un décret » en votre nom? Etes-vous donc si faible » et si timide? — Je n'ai pas du moins

» leur audace importune et insolente;
» mais j'ose dire que j'ai plus de courage
» que ces indignes ministres qui se mêlent
» de la chose publique pour la perdre.
» Certes, il ne faut aucun courage pour
» prodiguer les accusations, les calom-
» nies, la corruption, aux dépens de vos
» intérêts. Ils savent se procurer auprès de
» vous un gage certain de leur sécurité; il
» leur suffit pour ne courir aucun danger,
» de ne vous dire jamais que ce qui peut
» vous flatter, et de ne se mêler en rien
» de ce qui peut péricliter dans la répu-
» blique. Mais l'homme courageux, c'est
» celui qui pour la défendre, ose à tout
» moment contrarier vos erreurs, qui ne
» cherche pas à vous plaire, mais à vous
» servir, qui ne craint pas de traiter de-
» vant vous les parties de l'administration
» les plus dépendantes des caprices de la
» fortune, et qui veut bien s'exposer à ce
» qu'un jour on lui en demande compte.
» Voilà le vrai citoyen, et non pas ces
» charlatans de popularité, qui pour ob-
» tenir une faveur d'un jour, ont fait tom-
» ber les plus grands appuis de votre li-
» berté. Je suis si loin de vouloir me com-

» parer à ceux qui m'apostrophent, si loin
» de les regarder comme dignes du nom
» de citoyens, que s'ils me disaient: qu'as-
» tu fais pour la république? je ne citerais
» pas les navires que j'ai équipés, les som-
» mes que j'ai données pour les contribu-
» tions, pour les jeux publics, pour la
» rançon des prisonniers, et autres cho-
» ses semblables qui entrent dans les de-
» voirs de l'humanité: non, je dirais: j'ai
» fait tout ce que vous ne faites pas, et
» n'ai rien fait de ce que vous faites. Je
» pourrais, comme tant d'autres, accu-
» ser, proscrire, corrompre; mais ce n'est
» ni l'ambition, ni la cupidité qui m'ont
» amené dans les affaires publiques.
» Quand je monte à cette tribune, Athé-
» niens, ce n'est pas pour augmenter mon
» crédit auprès de vous par des paroles
» complaisantes; c'est pour augmenter
» votre puissance par des avis salutaires.
» C'est un témoignage que j'ai droit de me
» rendre, et dont l'envie ne peut pas s'of-
» fenser. Je serais un mauvais citoyen, si
» je vous parlais de maniere à devenir le
» premier parmi vous, tandis que vous
» seriez les derniers parmi les Grecs. J'ai

» pour principe qu'il faut que l'état et
» ceux qui le gouvernent, s'élevent et s'a-
» grandissent ensemble et par les mêmes
» moyens ; qu'il s'agit ici de vous dire,
» non pas ce qu'il y a de plus favorable
» auprès de vous, car chacun y est assez
» porté, mais ce qui vous est le plus utile ;
» car pour vous le conseiller, il faut de
» la sagesse, et de l'éloquence pour vous
» le persuader. N'ai-je pas entendu un de
» ces hommes s'écrier : » Vos conseils sont
» excellens, mais on n'a jamais de vous
» que des discours et non pas des ac-
» tions. « Il se trompe : ce n'est pas à moi
» qu'il doit adresser cette parole ; c'est à
» vous. Quand l'orateur vous a montré le
» meilleur parti qu'il y ait à prendre, il a
» fait tout ce qu'on doit exiger de lui.
» Lorsque Thimothée vous disait : Athé-
» niens, vous délibérez, et les Thébains
» sont dans l'île d'Eubée ! Levez-vous,
» armez une flotte, montez sur vos vais-
» seaux : » on le crut, on suivit ses con-
» seils : il avait bien parlé, vous agites
» bien ; chacun fit son devoir, et l'Eubée
» fut sauvée. Mais si vous fussiez restés
» oisifs, les paroles de Timothée et les

» affaires de la république étaient égale-
» ment perdues.

» Je me résume, et je conclus qu'il faut
» ordonner des contributions, entretenir
» une armée dans la Chersonese, y réfor-
» mer les abus, s'il y en a eu, ne rien
» détruire, et ne pas donner aux calom-
» niateurs le plaisir de vous voir travailler
» vous-mêmes à votre ruine; qu'il faut
» envoyer des ambassadeurs dans toutes
» les contrées de la Gréce, pour préparer,
» discuter, hâter les mesures nécessaires
» au salut de la république; mais princi-
» palement et avant tout, punir les trai-
» tres salariés par vos ennemis pour vous
» enchaîner ici par leurs perfides manœu-
» vres: leur châtiment fera détester leur
» exemple, et encouragera les bons ci-
» toyens. Si vous prenez sérieusement ces
» résolutions, si l'exécution les suit sans
» délai, vous avez toute espérance de réus-
» sir; mais si vous vous contentez d'ap-
» plaudir l'orateur, sans rien faire de ce
» qu'il vous conseille; je vous le déclare
» encore, il n'est pas en moi de vous sau-
» ver par mes paroles, quand vous ne
» voulez pas vous sauver vous-mêmes.«

Je viens à présent à la distinction que m'a proposée un de mes collegues, (*) entre l'éloquence et l'art oratoire, distinction qui ne m'a point paru, je l'avoue, avoir l'importance qu'il semblait y mettre. On sait assez en effet que l'éloquence considérée en elle-même, est une faculté naturelle, et que l'art oratoire est la théorie des moyens que l'étude et l'expérience ajoutent à cette faculté. Je me suis donc contenté d'indiquer en commençant cette différence suffisamment connue, et j'ai suivi d'ailleurs l'usage reçu, même dans le langage didactique, de dire indifféremment ou l'éloquence, ou l'art oratoire, parce qu'on sait qu'il s'agit ici de cette espece d'éloquence qui fortifie les dons de la nature par le secours des préceptes.

Mon collegue avait remarqué, et avec raison, qu'il y avait des ouvrages où l'éloquence se trouvait sans l'art oratoire, et d'autres où était l'art oratoire sans l'éloquence. Il en résulte seulement que le talent naturel se manifeste quelquefois sans le secours de l'art, et que l'art ne donne pas le talent. Mais il faut convenir aussi

(*) M. Garat.

que le talent sans culture ne produit gueres que quelques morceaux épars et imparfaits, et que la réunion de l'un et de l'autre peut seule faire éclore les chefs-d'œuvres qui sont ici l'objet de nos études: c'est encore une vérité reconnue.

J'avais dit que la grande éloquence, celle que les Anciens appelaient par excellence, l'éloquence des orateurs, *eloquentiam oratoriam*, celle qui se signale dans les assemblées politiques et dans les tribunaux, n'avait pu fleurir parmi nous, comme à *Rome* et dans *Athènes*, avant l'époque de notre révolution; mais j'avais rappelé, en même-temps, les beaux élans que l'esprit de liberté avait produits, depuis trente ans, sous la plume de nos célebres écrivains, et j'avais remarqué spécialement l'influence qu'eut sur l'esprit public l'éloquence du panégyrique, lorsque l'académie française mit au concours l'éloge des grands hommes. Si je n'ai pas insisté là-dessus, autant que l'a fait ensuite mon collegue, c'est que plusieurs raisons de circonstance m'engageaient à passer rapidement sur ce genre de mérite, qui me paraissait aujourd'hui fort

oublié; et d'ailleurs, je l'avais développé plus d'une fois dans mes écrits, lorsque j'ai cru devoir défendre l'académie française contre des détracteurs ignorans ou envieux, et montrer qu'il entrait dans leurs reproches, non-seulement de l'injustice, mais même de l'ingratitude; comme peu de temps auparavant, dans le sein de cette même académie, j'avais relevé les abus de son institution. Ces faits sont publics, et ils déposeront, au besoin, de l'invariable égalité de mes principes; mais aujourd'hui qu'il n'y a plus d'académie, j'avais cru ne pas devoir même prononcer un nom qui avait été long-temps un titre de proscription, et qui est encore un texte d'injures pour des aboyeurs forcenés, qui ne la nomment jamais qu'avec une horreur stupide, ou un mépris fort ridicule. Je ne passerai pas mon temps à les réfuter, mais j'observerai seulement, comme une vérité générale, dont on profitera, si l'on veut, que, si la nature du gouvernement conseille, ou même prescrit l'abolition de sociétés littéraires, dont les formes ne paraissent plus convenables, quoique le fond n'en soit pas vicieux, on

n'est pas obligé de fouler aux pieds ce qu'on a cru devoir abattre, que l'équité, la premiere des lois, défend d'oublier et de méconnaître ce qui a été utile dans un temps, et a cessé de l'être; qu'on ne détruit pas le mérite, en l'oubliant, et qu'on n'étouffe pas la vérité, en la forçant au silence: car l'oppression est passagere, et la vérité éternelle. L'histoire ira plus loin, sans doute, quand elle peindra de sa main indépendante et incorruptible, ce qu'ont été, sous tous les rapports, et spécialement sous celui du patriotisme, les gens de lettres de l'académie, et leurs calomniateurs, et leurs assassins; mais ici j'en ai dit assez, et ce n'est pas devant vous qu'il est besoin de plaider la cause des talens et du génie.

Quant à ce qu'ajoutait mon collegue, de *Thomas* en particulier, qu'en réclamant les droits de l'homme, il avait parlé comme du haut d'une tribune; ce qui pourrait se dire de même de *Rousseau* et de *Raynal*, de l'un, quand il n'est pas sophiste, de l'autre, quand il n'est pas déclamateur, et ce qu'on pourrait dire encore de plusieurs écrivains de nos

jours, éloquemment patriotes; j'observerai que leur composition modifiée et limitée par la nature des objets qu'ils ont traités, était plutôt celle de moralistes éloquens, que de véritables orateurs, si nous ne donnons ce titre, avec les Anciens, qu'à ceux qui se signalent dans la lice brillante et périlleuse des délibérations et des jugemens publics; qui soutiennent des combats corps à corps; et après avoir terrassé leurs adversaires, entraînent les hommes rassemblés, à la suite de leurs triomphes.

Un autre objet m'a paru mériter aussi quelque attention, c'est celui où nous sommes restés à la fin de ma séance, et qui regardait le regne de l'érudition. Mon collegue a prétendu qu'il avait plus contribué à étouffer le génie qu'à le développer. Cette opinion paraît plausible à quelques égards : il est sûr que la culture assidue des langues grecque et latine a dû conduire à une sorte de prédilection pour ces mêmes langues, et le latin en particulier devint celle de la plupart des écrivains de l'Europe. Allemands, Français, Espagnols, tous écrivirent en latin.

Mon collegue a cru y voir une des causes principales qui ont retardé les progrès du génie : j'avoue que cette opinion n'est pas la mienne. Voici les objections que je voulais lui faire, que la réflexion n'a fait que confirmer, et dont vous jugerez. D'abord il y a un fait remarquable, c'est que le *Dante*, *Bocace* et *Pétrarque*, ceux qui, parmi les Italiens, donnerent les premiers l'essor à leur talent, dans leur propre langue, avaient beaucoup écrit en latin ; et c'est même en latin que *Pétrarque* a composé le plus grand nombre de ses écrits. Il est donc à présumer que l'étude des langues anciennes, bien loin d'étouffer leur talent, n'a servi qu'à le développer. On sait qu'ils florissaient tous trois au quatorzieme siecle, au temps de la prise de Constantinople, lorsque tout ce qui restait des lettres anciennes reflua vers l'Italie. *Pétrarque* fut même un des Modernes qui s'occupa le plus laborieusement de la recherche des anciens manuscrits, et à qui l'ont ait en ce genre le plus d'obligations. Maintenant, si *Bembo*, *Sadolet*, *Sannazar*, *Ange-Politien*, *Pontanus* et autres,

ne furent gueres que des humanistes latins, et s'ils n'ont eu de réputation qu'à ce titre, n'est-il pas extrêmement probable que le génie a manqué à leur science, puisqu'avec les mêmes moyens que le Dante, Bocace et Pétrarque, ils n'ont pas eu les mêmes succès ? On en peut dire autant de *Muret*, notre plus fameux latiniste, et de ceux qui l'ont suivi.

Si nous passons aux Anglais, les querelles de religion et les troubles politiques paraîtront avoir retardé chez eux la littérature et la langue; sans qu'on puisse s'en prendre à la culture des langues anciennes, qui n'a fleuri chez eux qu'au moment où le génie national prenait l'essor; et ce génie même ne s'est poli que par un commerce plus habituel avec les Anciens et avec nous, au temps de Charles II.

Chez les Espagnols, *Lope-de-Vega*, *Cervantes*, ce dernier sur-tout, n'étaient rien moins qu'étrangers à l'érudition.

Pour ce qui regarde les Allemands, une disposition d'esprit particuliere, qui les attache exclusivement aux sciences, a dû les détourner long-temps des lettres et

des arts de l'imagination, et depuis qu'ils s'y sont essayés, on convient que leurs progrès y ont été médiocres.

Pour ce qui nous concerne, *Amyot* et *Montaigne*, qui n'attendirent pas pour écrire que leur langue fût formée, et qui imprimerent à leurs écrits un caractere que le temps n'a pu effacer, étaient des hommes très-versés dans la littérature ancienne. Les écrits de Montaigne sont enrichis par-tout, et même chargés des dépouilles des Anciens, et *Amyot* ne s'est immortalisé, qu'en traduisant un historien grec, précisément à la même époque où *Ronsard* s'efforçait si ridiculement de transporter en français le grec et le latin. La vogue passagere de ce poëte put égarer un moment ceux qui auraient peut-être été capables de contribuer aux progrès de leur propre langue; mais cette contagion fut de peu d'effet et de peu de durée, puisqu'un moment après, *Malherbe* découvrit notre rythme poétique; d'où il suit que *Malherbe* eut assez de génie pour bien sentir celui de sa langue, et que ce génie manquait à *Ronsard* et

aux poëtes qui composaient alors ce qu'on appelle la *Pléiade française.*

Je me résume, et je conclus de l'examen des faits, qui doivent guider tous les raisonnemens et éclairer toutes les spéculations, que les hommes supérieurs en France et en Italie, qui, les premiers, dégrossirent le langage encore brut, lui donnerent les premieres beautés d'expression, les premieres formes heureuses, les premiers procédés réguliers, non-seulement ne trouverent pas d'obstacles, mais trouverent même de grands secours dans l'érudition. Sans doute, ils faisaient exception par rapport au reste de leurs contemporains, qui étaient si loin d'eux: les bons ouvrages ne parurent en foule, surtout parmi nous, que lorsque la langue se forma. C'est une vérité reconnue, qu'a rappelée mon collegue, quand il a dit avec Condillac, que le génie des écrivains ne se déploie tout entier que dans une langue qui est déjà fixée. Mais pour arriver jusques-là, je persiste à croire que l'étude des langues anciennes, non-seulement n'a pu nuire à ce progrès, mais y a été utile et nécessaire; que le génie

n'étend ses vues et ses moyens, qu'autant qu'il a devant lui un grand nombre d'objets de comparaison; que l'étude des langues qui ne paraît d'abord que celle des mots, conduit par une suite naturelle à celle des choses; qu'en un mot l'érudition, si elle n'entre pas communément dans le temple du goût, du moins en aplanit le chemin et en ouvre le vestibule.

L'antiquité a donc été et a dû être notre véritable nourrice; son lait est fort et nourrissant, et il ne faut pas s'étonner si des hommes d'une constitution faible ne pouvaient pas le digérer; aussi demeurerent-ils languissans et infirmes; mais des nourrissons d'un tempérament plus heureux y ont puisé la santé, la force et la beauté. Et qui peut ignorer que Port-Royal, cette fameuse école, héritiere des Anciens, où se formerent *Pascal, Racine, Despréaux*, fut celle qui, parmi nous, commença le regne du bon goût? Je sais que des hommes supérieurs, en France et en Italie, s'étaient élevés seuls au-dessus de leur siecle, comme ces jets hardis et abondans qu'une végétation spontanée pousse quel-

quefois dans un sol inculte et désert; mais dans l'ordre général, il faut que le long travail du défrichement et de la culture dompte le terrain, le féconde par degrés, pour en faire sortir ces récoltes régulieres, ces riches moissons qui nourrissent des peuples entiers, et ces forêts soignées et renaissantes, qui préparent d'éternels ombrages à une longue suite de générations.

Voyons maintenant ce dialogue qui a été cité ici, à l'occasion de la question élevée sur la ligne de démarcation entre les Anciens et les Modernes; question qui n'en est pas une pour nous, puisqu'à notre égard, les Anciens sont évidemment les Grecs et les Latins, dont nous avons tout appris et tout emprunté.

Je dois remercier mon collegue de m'avoir rappelé ce dialogue et de m'avoir donné par-là l'occasion de le lire; car je l'ai relu avec un très-grand plaisir. Il n'est pas complet, il y a des lacunes, et ce que nous en avons fait regretter ce que nous avons perdu. Les uns l'attribuent à Quintilien, les autres à Tacite: l'opinion la plus générale l'a laissé à ce

dernier. Mais la question qui regarde les Anciens et les Modernes, n'y est traitée qu'épisodiquement, et sous un point de vue tout autre. On y compare les Romains aux Romains, et un âge des lettres latines à un autre âge, comme nous pourrions comparer le siecle présent au siecle dernier, ou bien le siecle dernier à celui de *Marot*, de *Montaigne*, de *Ronsard*. Ce dialogue présente quatre interlocuteurs, un amateur de la poésie, un amateur de l'éloquence, un détracteur des Anciens, représenté comme un homme qui fait de ses opinions un jeu d'esprit, et un quatrieme, Messala, qui vient vers le milieu du dialogue, et qui se range du côté des deux premiers. Mon collegue, qu'apparemment sa mémoire a trompé, nous disait que la question incidemment traitée dans ce dialogue, n'y était pas résolue. Il m'a paru qu'elle l'était, c'est-à-dire, réduite à sa juste valeur, et écartée en fort peu de mots, pour revenir à ce qui fait proprement le sujet du dialogue. Je vais lire ce passage, et ensuite quelques autres, comme un objet d'instruction et d'agrément; car

il est souvent question, dans cet écrit, de matieres qui se sont présentées ici, ou qui peuvent s'y présenter; et il s'y rencontre des vérités applicables dans tous les temps.

»Je vous demande d'abord, (c'est »Aper qui parle, l'antagoniste des An»ciens,) ce que vous entendez par An»ciens, quel âge de l'éloquence vous pré»tendez marquer par cette dénomina»tion; car pour moi, lorsque j'entends »parler d'Anciens, je me représente ceux »qui sont nés dans des siecles reculés, »et je me figure aussitôt Ulysse et Nes»tor, qui existaient, il y a environ treize »cents ans; et vous, vous nous parlez »d'abord d'un Démosthene, d'un Hypé»ride, qui ne nous sont antérieurs que »d'environ quatre siecles, etc.«

On voit que ceci n'est qu'une espece de badinage, un abus de mots fort bien placé dans la bouche d'un interlocuteur, que l'on donne comme un homme à paradoxes. Il passe tout de suite aux Latins, dont il s'agit spécialement dans ce dialogue, puisque l'auteur avait pour objet de prouver que l'éloquence romaine

était extrêmement dégénérée depuis la mort de Cicéron; et ceci m'oblige d'entrer dans quelques éclaircissemens nécessaires pour l'intelligence de ce qui va suivre.

On comptait ordinairement, au temps où ce dialogue fut composé, trois âges dans les lettres latines: celui d'Ennius, d'Accius, de Pacuvius, de Caton le censeur, etc., lorsque la langue était encore rude et grossiere; celui des Gracches, qui, les premiers, tempérerent un peu la gravité romaine par la politesse des lettres grecques; enfin celui de Cicéron, dans lequel on comprend Crassus, Antoine, César, Cœlius, Hortensius; et Cicéron, qui les surpassa tous, donna son nom à cette époque, que depuis on regarda généralement comme celle du bon goût. Mais lorsque Tacite écrivait ce dialogue, sous le regne de Vespasien, le goût était extrêmement corrompu, et Séneque y avait contribué plus que personne. Il avait séduit presque toute la jeunesse romaine par l'attrait de la nouveauté et le piquant de son style, dont elle ne sentait pas tous les défauts: la suite de ce cours nous

mettra à portée de les développer. Aper se montrait partisan zélé de ce nouveau goût, qu'il met ici au-dessus de l'ancien, comme beaucoup plus agréable et plus amusant. Il traite fort durement les orateurs qu'on nommait alors Anciens, et ne ménage pas même Cicéron. Il regne dans sa discussion, comme on doit s'y attendre, un esprit de controverse plutôt qu'un esprit de critique. Il n'oublie pas de chicaner sur les mots, et c'est ce qui amene la question épisodique sur ce qu'on entend par *Anciens*. Il ne manque pas d'intéresser, autant qu'il le peut, l'amour-propre de ses adversaires, Maternus et Secundus, qui cultivaient, en effet, l'éloquence et les lettres avec beaucoup de succès. Mais les louanges qu'il leur donne n'égarent point leur jugement, et Maternus dit à Messala, en l'invitant à réfuter Aper :

» Nous ne vous demandons pas pré-» cisément de défendre les Anciens ; car » quelque mal qu'en ait dit Aper, et » quelques louanges qu'il nous ait don-» nées, nous persistons à ne leur compa-» rer personne de nos contemporains, et

» Aper lui-même, au fond, n'est pas d'un » autre avis ; mais suivant la méthode » usitée dans les écoles de philosophie, il » a pris pour lui le rôle de contradic- » teur. Ne vous étendez donc pas sur » leur renommée ; mais expliquez-nous » pourquoi nous nous sommes si fort éloi- » gnés de leur éloquence, lorsqu'il ne » ne s'est pas écoulé plus de cent vingt » ans depuis la mort de Cicéron jusqu'à » nous. «

MESSALA répond :

» Je suivrai le plan que vous me tra- » cez ; je ne combattrai point ce qu'a dit » Aper, qui n'a, ce me semble, élevé » qu'une dispute de mots, comme si l'on » ne pouvait pas appeler Anciens ceux qui » sont morts, il y a plus d'un siecle. Je » ne contesterai point sur l'expression ; » ceux dont il s'agit seront ou nos aïeux » ou nos Anciens, comme on voudra, » pourvu que l'on convienne que l'élo- » quence de leur temps fut la meilleure » qui ait jamais été parmi nous. «

Voilà donc la question réduite à ses véritables termes, et par conséquent ré-

solue pour les Romains, qui avaient raison de donner le nom d'Anciens aux orateurs et aux écrivains, qui, plus d'un siecle auparavant, avaient formé tous ensemble cette grande époque où la littérature romaine atteignit une perfection dont on avait depuis descendu par degrés, jusqu'à la corruption dont se plaignaient tous les bons esprits.

MESSALA continue:

» Parmi les Athéniens on donne le premier rang à Démosthene; Eschyne, Hypéride, Lysias, Lycurgue, sont ceux » qui passent les premiers après lui, et » l'on s'accorde à regarder cet âge de l'éloquence comme celui des vrais modeles. De même parmi nous, Cicéron » passe dans l'opinion générale tous les » orateurs de son temps, et si on le préfere à Calvus, à César, à Brutus, à » Cœlius, à Asinius, on préfere ceux-ci » à tous les orateurs qui les ont précédés » ou suivis. Ce n'est pas que chacun d'eux » n'ait eu sa maniere propre, mais tous » se sont accordés sur les principes du » bon goût; ainsi Calvus est plus serré,

» Asinius plus nombreux, César plus brillant, Cœlius plus amer, Brutus plus » grave, et Cicéron plus véhément, plus » abondant, plus vigoureux ; mais tous » ont une éloquence pure et saine ; de façon qu'en lisant leurs ouvrages, on reconnaît entre eux, malgré la diversité » naturelle des esprits, comme une sorte » de parenté, qui consiste dans la ressemblance de jugement et de dessein. «

Et voilà aussi ce que l'on peut répondre à ceux qui opposent la disparité des esprits à l'unité des principes. Oui, sans doute, les principes sont les mêmes quoique les esprits soient différens, comme les regles du chant et de la musique sont les mêmes, quoique chacun ne puisse chanter que selon ce qu'il a de voix et d'expression. J'en dis autant des regles du goût : elles sont universelles, puisqu'elles sont fondées sur la nature, qui est toujours la même ; mais chacun les applique suivant son caractere et ses moyens. Leur observation n'est point l'imitation servile des auteurs qui les ont le mieux pratiquées : ne faites pas ce qu'ils ont fait, mais pénétrez-vous bien

des mêmes préceptes, si vous voulez faire aussi bien qu'eux. Ils ont marqué la bonne route; mais chacun y marche suivant ses forces, s'avance plus ou moins loin, suivant ses facultés, et choisit différens sentiers, selon son caractere et ses dispositions.

Messala en vient aux causes de la décadence, et il en assigne quatre.

» Qui peut ignorer (dit-il) que l'élo-» quence et les arts sont fort déchus de » leur ancienne gloire, non par la di-» sette de talens, mais par la paresse » des jeunes gens, la négligence des pa-» rens, l'incapacité des maîtres, et l'ou-» bli des mœurs antiques? «

Il détaille ces quatre causes, mais il oublie, comme de raison, la premiere de toutes, la perte de la liberté: ce dialogue était écrit sous un empereur.

Cependant, s'il n'ose pas tout dire, il fait tout entendre. En effet, dans le dernier morceau que je vais lire, il présente la concurrence des intérêts politiques, la rivalité des deux ordres de la république romaine; leur lutte continuelle, l'importance des délibérations du sénat,

sénat, les débats des tribunaux, la majesté de la tribune aux harangues, comme les mobiles et les instrumens de la grande éloquence. » Elle est comme le feu (dit-» il) qui a besoin d'alimens, que le mou-» vement allume, et qui brille en em-» brâsant. C'est ce qui l'a portée si haut » dans l'ancienne république. Elle a eu, » de nos jours, tout ce que peut com-» porter un gouvernement réglé, tran-» quille et heureux. Mais elle a été bien » plus redevable aux troubles, et même à » la licence de ces temps où tout était, » pour ainsi dire, pêle-mêle, et où n'ayant » point de modérateur unique, chaque » orateur avait de l'autorité en raison » de ses moyens de persuasion sur une » multitude égarée; de-là, ces lois mul-» tipliées, ces réputations populaires, ces » harangues des magistrats, qui passaient » la nuit à la tribune, ces accusations » contre les puissances, ces inimitiés hé-» réditaires dans les familles, ces factions » des grands, ces discordes continuelles » du sénat et du peuple, toutes choses qui » remplissaient la république d'agitations, » mais qui exerçaient l'éloquence, et lui

» offraient des mobiles puissans et de » grands intérêts. «

Il est triste, sans doute, pour les amis des lettres, comme l'étaient les interlocuteurs de ce dialogue, d'être obligés d'avouer que ce qui trouble un état est ce qui favorise le plus l'éloquence; mais enfin c'est une vérité: telle est la nature des choses humaines; et, comme il est dit dans la suite de cet écrit, la médecine ne serait pas un art, s'il n'y avait pas de maladies. L'éloquence peut servir les passions, mais il faut de l'éloquence pour les combattre, et l'on sait que le bien et le mal se confondent dans tout ce qui est de l'homme.

Au reste, sur ce tableau des désordres politiques de Rome, il ne faut pas croire qu'il y ait jamais eu dans cette ville, ni dans celle d'Athènes, rien de semblable à ce que nous avons vu pendant trop long-temps. L'art oratoire n'était pas exempt de dangers, mais il ne connaissait ni obstacles ni entraves. Les Gracches et Cicéron finirent par une mort violente, parce qu'un des partis qui se combattaient finit par écraser l'autre. Mais outre que ces

accidens tragiques ont été très-rares, et sont de nature à ne devoir pas entrer dans les calculs de la prudence, et encore moins de ceux du courage, nous voyons dans l'histoire qu'un certain ordre légal, toujours conservé dans toute nation policée, et une certaine décence de mœurs qui ne fut jamais violée chez les Anciens, laisserent en tout temps un champ libre au talent oratoire; au lieu que ce talent a dû disparaître parmi nous, quand la parole même a été interdite: il est à croire qu'elle ne peut plus l'être.

J'ai promis de répondre à d'autres difficultés que l'on m'a proposées par écrit; et je vais m'acquitter de cet engagement.

Je parlerai d'abord de ceux qui rappelant les abus de l'éloquence, ont mis en question si elle faisait plus de bien que de mal, et s'il ne fallait pas la proscrire plutôt que l'encourager; et j'observerai qu'il ne faudrait jamais poser de ces questions absolument oiseuses et résolues d'avance, il y a long-temps, par ce principe bien connu de tous les hommes qui ont réfléchi, que l'abus possible des meilleures choses est un vice attaché à la nature

humaine, et même que l'abus est d'autant plus dangereux, que la chose en elle-même est meilleure, suivant cet axiome des Anciens, *corruptio optimi pessima*. Ainsi, dans le moral, on a abusé de la religion, de la philosophie, de la liberté, de l'éloquence, toutes choses excellentes en elles-mêmes; ainsi, dans le physique, on abuse de la force, de la santé, de la beauté, toutes choses excellentes en elles-mêmes. Souvenons-nous de ce qu'a dit Rousseau, en commençant son Emile: »tout est bien, sortant des mains de »l'auteur des êtres: tout se dégrade »et se dénature entre les mains de »l'homme.«

En effet, si vous y prenez garde, le mal n'est pas dans la chose: laissez-lui sa destination et sa mesure: tout sera bien. Le mal est dans l'homme qui abuse. Ainsi, (pour appliquer le principe) la religion, c'est-à-dire, la communication entre le créateur et la créature qui lui doit hommage et reconnaissance, est non-seulement bonne en elle-même, mais le besoin universel de tous les peuples, et il n'y en a pas une qui n'enseigne une bonne

morale: l'abus est dans le prêtre, quand il est superstitieux, fanatique et ambitieux. La philosophie, qui n'est que la recherche du vrai, est une étude digne de l'homme: l'artifice ou l'orgueil du sophiste en font un abus détestable; mais le mal est dans le sophiste. Qu'y a-t-il de plus précieux que la liberté, qui consiste à n'obéir qu'aux lois? Et qu'y a-t-il de plus exécrable que l'hypocrisie démagogique, qui flatte une partie du peuple aux dépens de l'autre, pour les asservir et les dévorer toutes deux? Mais le mal est dans les démagogues. Quoi de plus beau que le talent de la parole, qui donne à la raison et à la vérité toute la force dont elles sont susceptibles? Tant pis pour qui le fait servir à l'erreur et au mensonge. Mais en conclura-t-on qu'il faut que parmi les hommes il n'y ait plus ni religion, ni philosophie, ni autorité légale, ni instruction? Si la Providence eût permis qu'un si monstrueux délire eût existé une fois chez un peuple, ce ne pourrait être que pour faire voir, par les monstrueux effets qui en auraient résulté, ce qui doit arriver à l'homme quand il veut sortir de sa

nature, quand il prétend anéantir ou créer, oubliant que l'un et l'autre lui est également impossible, et qu'il doit tendre sans cesse à régler et à mesurer ce qui est à jamais de l'homme, au lieu de vouloir refaire l'homme; et l'histoire et la philosophie profiteraient sans doute, pour l'instruction des races futures, de cette leçon terrible, donnée une fois à l'orgueil humain.

Que faut-il donc faire pour obvier, autant du moins qu'on le peut, à ces abus de ce qui est bon? D'abord renoncer à l'idée folle de détruire ou la chose ou l'abus: l'un et l'autre est également hors de notre pouvoir: ensuite diriger l'usage de la chose, de maniere à ce que l'abus, nécessaire et inévitable, soit le moindre qu'il se pourra. La sagesse humaine ne va pas plus loin. Vous craignez l'abus de la religion: vous avez raison. Faites que le prêtre n'ait de pouvoir que sur le spirituel, et de richesses que pour les pauvres: ce qui a été pendant plusieurs siecles peut encore être aujourd'hui. Vous craignez les abus de la liberté: elle en aura toujours; vous devez y compter; mais

elle n'en aura que de très-supportables, si sous quelque prétexte que ce soit, vous ne permettez jamais l'arbitraire; si vous vous souvenez que le comble de l'extravagance est d'attenter à la liberté pour mieux l'établir; si l'autorité légale est rigoureusement conséquente dans ses actes, comme la logique dans ses procédés; c'est-à-dire, si le glaive ne frappe, que quand la loi a parlé, et ne frappe jamais autrement. C'est au crime à menacer, parce qu'il tremble: l'autorité légale qui ne doit rien craindre, ne menace point: elle agit, dès que la loi a prononcé.

Quant aux abus de la philosophie et de l'éloquence; la source en est inépuisable: c'est à la raison de les combattre sans cesse: l'erreur et la raison se disputent le monde, depuis son origine; et cette lutte durera autant que le monde. Le partage de l'une et de l'autre a varié suivant les siecles. Le nôtre, qui s'était extrêmement vanté de ses lumieres, est parvenu en ce moment, il faut l'avouer, au *maximum* de la démence. Les extrêmes se touchent: qui sait si nous n'atteindrons pas au *ma-*

ximum de la raison? Cela dépend du gouvernement et de l'éducation, qui influent puissamment sur les mœurs publiques, comme les mœurs publiques influent sur l'art de penser et de parler. Mais d'ailleurs on ne peut ni ordonner ni défendre d'être éloquent, comme on ne peut ni ordonner ni défendre de raisonner bien ou mal. On nous cite l'Aréopage qui avait interdit aux avocats les moyens oratoires. Je réponds que nous ne pouvons pas savoir à quel point une pareille défense était observée. Car où fixer précisément la limite qui sépare la simple discussion de l'éloquence? Un de ceux qui m'ont écrit me demande si l'éloquence est autre chose que la raison elle-même? Oui, assurément; sans quoi tout homme raisonnable serait orateur: l'éloquence est la raison armée; et la raison a besoin d'armes: elle a tant d'ennemis! Il prétend que la raison suffit pour conduire les hommes; et il oublie que les hommes ont des passions, et que le but de l'éloquence est d'exciter les passions nobles contre les passions basses. Le méchant fait le contraire, je l'avoue; mais vous ne pouvez

pas plus empêcher l'un que l'autre. Au reste, j'ai peine à comprendre l'à-propos de cette question, soit en général, soit en particulier. En général, dans ce que nous connaissons des orateurs anciens ou modernes, le bon usage de l'éloquence l'emporte de beaucoup sur l'abus; et pour ce qui nous regarde depuis la révolution, s'il croit que l'éloquence est pour quelque chose dans la masse de nos maux, il est loin de la vérité. Mais si d'un autre côté, elle n'a pas fait, là où elle s'est rencontrée, tout le bien qu'elle pouvait faire, si elle n'a pas empêché tout le mal qu'ont fait la scélératesse et l'ignorance; c'est que l'éloquence seule ne suffit pas. Cicéron, s'il n'eût été qu'orateur, n'eût pas triomphé de Catilina. Il fut homme d'état: il eut à-la-fois, et de la fermeté et de la politique; il mit dans ses actions et dans ses moyens la même énergie que dans ses paroles, et Rome fut sauvée.

L'article le plus important de nos dernieres discussions regarde la personne de Cicéron. Je ne prétends surement pas qu'il n'y ait aucun reproche à lui faire; mais tous les griefs articulés ici contre

lui, sont si peu conformes à la vérité historique, que la meilleure manière d'y répondre doit être un exposé clair et précis des faits véritables. Chacun pourra connaître alors facilement ce qu'on peut blâmer dans la conduite de Cicéron, ce qu'on peut excuser, ce qu'on doit louer: chacun sera dès-lors à portée de prononcer en connaissance de cause, et de fonder son jugement sur des résultats positifs. Cette courte discussion, qui entre naturellement dans un cours de littérature, peut à-la-fois nous intéresser et nous instruire.

Il ne fallait pas dire que c'est à l'époque la plus éclatante de la vie de Cicéron, celle où il fut nommé pere de la patrie, *que commencent ses fautes et que sa gloire se ternit.* Depuis cette époque jusqu'à son exil, dans un intervalle de quatre années, je ne crois pas qu'il ait commis aucune *faute;* et celles qu'on lui attribue ici sont des suppositions gratuites.

Il ne fallait pas demander si un homme aussi habile que lui avait démêlé les vues ambitieuses de César : de moins clairvoyans que lui ne s'y trompaient pas : là-

dessus tous les historiens sont d'accord. On demande ensuite *pourquoi il n'épia point ce jeune ambitieux, pourquoi il ne s'opposa point à ses prétentions?* Voyons donc si ce qu'il a fait n'était pas tout ce qu'il pouvait faire.

On paraît oublier ici que César n'était pas encore alors celui qui menaçait de plus près la liberté : c'était Pompée tout puissant dans Rome, Pompée qui aurait pu, au retour de la guerre de Mithridate, s'emparer sans obstacle de tout le pouvoir qu'avait eu Sylla. Il ne le voulut pas. Son ambition affectait le titre de premier citoyen de Rome et redoutait celui de tyran ; il congédia son armée, et cette démarche le rendit d'abord l'idole du sénat et du peuple. Il n'avait contre lui que le parti républicain, ceux qu'on appelait *optimates*, mot qui répondait à l'expression grecque d'*aristocrates*. C'est pour nous un étrange blasphême; mais en parlant des Anciens, nous sommes obligés d'adopter leur langue et leurs idées. Parmi nous un *aristocrate* est un partisan d'une noblesse proscrite, et par conséquent un ennemi de notre *démocratie*.

Chez les Romains, où le gouvernement était entre les mains d'un sénat permanent, quoique la souveraineté fût dans le peuple, chez les Romains qui avaient conservé le patriciat, quoique les plébéiens fussent susceptibles de toutes les charges sans exception, les aristocrates étaient les amis et les soutiens de la constitution, les ennemis de toute puissance arbitraire, soit qu'on y parvînt en flattant le peuple comme Marius, soit qu'on s'en emparât en s'attachant au sénat comme Sylla. Les *optimates* étaient, au temps dont nous parlons, les meilleurs et les plus illustres citoyens de Rome, les Catulus, les Domitius, les Marcellus, les Hortensius, etc., et Cicéron à leur tête, depuis son consulat, quoiqu'il ne fût pas patricien. Mais Caton ne l'était pas non plus, et je suis sûr que la plupart de ceux qui citent le plus souvent ces deux grands noms de Caton et de Brutus, seraient bien étonnés si on leur apprenait, ce que du moins tout le monde doit savoir ici (*), que Caton et

(*) Les Ecoles normales étaient composés de douze cents instituteurs de profession.

Brutus étaient les plus déterminés *aristocrates* qui ayent jamais existé. La raison n'a pu que rire de pitié, de voir pendant long-temps des gens qui savaient à peine lire, vouloir jeter toutes les nations du monde dans un même moule politique, et injurier même celles qui prétendaient être libres et républicaines à leur maniere. On est enfin revenu, quoiqu'un peu tard, de cette démence inouïe, qui malheureusement a été quelque chose de pis qu'un ridicule ; on s'est aperçu que ceux qui avaient proclamé les *droits de l'homme*, devaient respecter ceux des peuples, qui tous ont le droit de se gouverner comme il leur plaît, et que s'il y a un moyen légitime d'influer sur les autres gouvernemens, c'est de donner dans le sien l'exemple de la sagesse et du bonheur.

Crassus, ennemi de Pompée, parce qu'il n'avait que des richesses à opposer à sa gloire, ne laissait pas de balancer à un certain point son crédit par une opulence énorme, qui offrait tant de ressources dans une république corrompue, où tout était vénal. Leurs divisions troublaient un peu l'état, mais maintenaient

du moins la liberté. César qui en savait plus qu'eux deux, César que sa haute naissance et ses grands talens faisaient déjà remarquer, et qui s'était rendu agréable à la multitude, par ses profusions et son popularisme, et qui s'était conduit dans son gouvernement d'Espagne de maniere à mériter un triomphe; César sentit qu'il avait besoin de ces deux hommes, qui lui étaient supérieurs par l'âge et le crédit, et il se rendit médiateur entre eux, pour s'en servir, les tromper et les renverser. Apprenons des historiens les motifs qu'il employa auprès d'eux. „ *Que faites-vous* „ (leur disait-il) *par vos dissentions éter-* „ *nelles, si ce n'est d'augmenter la puis-* „ *sance de Cicéron et de Caton? Liguons-* „ *nous ensemble: nous subjuguerons tout,* „ *nous ferons disparaître toute autre au-* „ *torité et nous serons seuls maîtres de la* „ *république.* "

Cicéron en effet depuis son consulat avait dans le gouvernement une influence assez prépondérante, pour que Pompée lui-même en fût jaloux. Les détracteurs de Cicéron, c'est-à-dire, les restes impurs de la conspiration de Catilina, tous ceux

qui en avaient été les fauteurs secrets, en un mot tous les mauvais citoyens traitaient de tyrannie cette autorité que Cicéron ne devait qu'à ses talens, à ses vertus, à ses services, et dont l'exercice était toujours légal ; et remarquons en passant que les méchans traitent toujours la loi de tyrannie, et ne donnent jamais le nom de liberté qu'à l'anarchie, parce que sous le regne de la loi, ils ont tout à craindre, et dans l'anarchie tout à gagner. Il semblerait qu'on ne dût plus se laisser prendre à des pieges connus depuis tant de siecles, et que l'application de ces vieilles vérités dût être un sûr préservatif contre des abus si grossiers. Mais la plupart des gouvernés ignorent ces vérités ; la plupart des gouvernans manquent de courage pour les appliquer ; et c'est ainsi que se vérifie le mot de Fontenelle, que *les sottises des peres sont perdues pour les enfans.*

Cicéron et Caton virent venir le coup, et réunirent leurs efforts pour s'y opposer. Cicéron sur-tout qui aimait Pompée, et dont Pompée faisait profession d'être l'ami, n'oublia rien pour lui ouvrir les yeux sur la politique de César, et sur les suites

funestes qu'elle pouvait avoir, si Pompée et Crassus s'unissaient à lui pour le porter au consulat. Pompée ne voulut rien entendre : cet homme qui n'eut rien dans un haut degré, si ce n'est les talens militaires, trop exaltés d'abord en lui, parce que sa fortune fut encore au-dessus, trop rabaissés ensuite, parce qu'elle l'abandonna devant César qui était supérieur à tout; cet homme plein de petites passions qui lui faisaient oublier de grands intérêts, dissimulé sans être fin, et toujours dupe de sa vanité infiniment plus que Cicéron, à qui peut-être on ne l'a tant reprochée que parce qu'elle se mêlait en lui à l'amour de la véritable gloire ; Pompée ne vit que l'assurance de ne plus trouver d'obstacles à ses volontés, et repoussa toute idée de danger par la confiance présomptueuse d'être toujours à portée d'arrêter César quand il le voudrait. Ainsi se forma le premier triumvirat : on sait quelles en furent les suites. Pompée ne pardonna pas à Cicéron d'avoir voulu l'empêcher : César lui en sut très-mauvais gré. Devenu consul, il fit passer, avec l'appui de Pompée et des tribuns, les lois les plus

pernicieuses, et obtint enfin ce qu'il desirait comme le grand moyen de domination, le commandement d'une armée dans une province à conquérir, dans les Gaules. Tous deux abandonnerent aux fureurs du tribun Clodius, Cicéron qu'ils voulaient absolument éloigner de Rome, ainsi que Caton, pour y dominer sans résistance. Cicéron alla en exil, pour ne pas exciter une guerre civile, et n'ayant point de prétexte contre Caton, ils s'en défirent en lui donnant le gouvernement de l'île de Chypre.

Quon nous dise maintenant que Cicéron *devait éclater, tonner, sonner le tocsin dans Rome*, etc.; cela prouve seulement qu'on ne connaît pas assez les mœurs de Rome et l'histoire. Quelques observations en donneront une plus juste idée. Il faut se souvenir qu'à Rome tous les grands pouvoirs, tous les moyens d'action étaient dans les magistratures, dans l'usage ou l'abus plus ou moins étendu que l'on pouvait faire d'une autorité qui n'avait de frein que le danger d'être mis en jugement, en sortant de charge; danger que ces magistratures mêmes met-

taient souvent en état de prévenir. Tout se faisait donc par des formes légales, si ce n'est qu'and on recourait ouvertement aux armes, ce qui depuis Sylla n'arriva que lorsque César passa le Rubicon. On nous dit: *que faisait Cicéron, quand César se perpétuait dans son commandement, au mépris des lois?* Point du-tout ce n'est pas *au mépris des lois.* C'est en vertu des lois, en vertu d'un décret rendu par le sénat, et soutenu par les tribuns et par Pompée, que César se fit renouveler pour cinq ans le commandement dans les Gaules. Et que pouvait faire Cicéron contre l'autorité du sénat et du peuple? Son accusateur a l'air de croire qu'il en était de Rome comme de la petite république d'Athènes, où le peuple peu nombreux traitait par lui-même toutes les grandes affaires, où le crieur public, disait au nom du peuple: qui veut parler? Il a l'air de croire en conséquence que Cicéron pouvait faire avec la parole tout ce qu'a fait Démosthene. Nullement: à Rome, tout était subordonné aux magistrats. Au sénat, tout dépendait primitivement des consuls; dans l'assemblée

du peuple, tout dépendait des tribuns. Ces magistrats pouvaient convoquer ou dissoudre à leur gré les assemblées: les tribuns particulièrement pouvaient empêcher qui que ce fût de parler au peuple, sans leur permission: c'était un des droits de leur charge. Ainsi quand les triumvirs étaient assurés des consuls et des tribuns, (et ils en avaient les moyens) rien ne pouvait leur résister. Caton voulut une fois s'opposer à une loi de César, alors consul: César qui était à la tribune aux harangues avec les tribuns, fit conduire Caton en prison. Il y a plus: les consuls et les tribuns étaient les maîtres de suspendre toute espèce d'assemblée, et par conséquent toute élection de magistrats. C'est ce qui arriva quand Pompée voulut forcer les Romains à le nommer dictateur. La faction dont il disposait arrêta toute élection, et l'on finit par le nommer seul consul, ce qui était sans exemple, et ce que Caton lui-même approuva, parce qu'un gouvernement irrégulier, disait-il valait encore mieux que l'anarchie.

Vous concevez maintenant que l'éloquence et la vertu même ne pouvait pas

tout faire, et qu'il fallait de la politique. Quelle était celle de Cicéron? de balancer et de contenir, les uns par les autres, ces citoyens ambitieux qui se disputaient le pouvoir; et certes il n'y avait rien de mieux à faire. Il connaissait parfaitement Pompée et César; il vit bien que ce dernier voulait aller plus loin que l'autre; que l'un voulait dominer dans la république sans la renverser, mais que l'autre foulerait aux pieds toutes les lois, et voulait décidément régner. Il resta donc attaché constamment à Pompée, quoiqu'il eût beaucoup à s'en plaindre. Il ne cessa de le mettre en garde contre l'ambition de César; il prévit parfaitement tout ce qui arriverait, jugea parfaitement les hommes et les choses; ses lettres que nous avons en font foi. Quand César eut levé le masque et passé le Rubicon, Cicéron ne *fléchit* point *le genou devant l'idole*, comme on le lui reproche ici. Il s'en faut de tout: voici ce qui se passa.

Convaincu que la guerre civile finirait par donner un maître à Rome, il avait tout fait pour prévenir la rupture entre César et Pompée, comme il avait tout fait

auparavant pour empêcher leur coalition. En effet le triumvirat laissait du moins une apparence de gouvernement légal et républicain; et la guerre civile devait infailliblement amener le pouvoir absolu. Quand les maux sont inévitables, la prudence ne peut que choisir le moindre. *Minima de malis* est sa devise. La jactance et l'imprévoyance de Pompée, également insensées, avaient tout perdu. Il se vit obligé de quitter en fugitif Rome et l'Italie, et pourtant l'autorité légale était de son côté, et tous les républicains le suivirent en le condamnant. Cette époque est une de celles qui ont attiré le plus de reproches à Cicéron, sur les irrésolutions dont ses lettres nous ont rendus confidens avec Atticus. Je ne crois pas qu'ils soient fondés; car l'irrésolution n'est pas toujours de la faiblesse. Cicéron n'hésitait pas sur le parti qu'il devait prendre; mais il eût voulu le prendre le plus tard possible, parce qu'il en prévoyait l'issue. Il apprécie les deux partis en deux mots: *d'un côté*, (dit-il,) *sont tous les droits; de l'autre toutes les forces.* César qui affectait autant de modération que Pompée

affectait d'orgueil, faisait des propositions de paix assez plausibles, et Cicéron eût desiré qu'on s'y prêtât; mais Pompée ne voulait rien entendre. César avançait toujours vers Rome, et se proposait de convoquer ce qui était resté dans la ville de sénateurs et de magistrats, afin de donner à sa cause cette apparence de légalité, toujours si importante dans les mœurs romaines. Il se détourne de sa route, et va, suivi de quatre ou cinq cents hommes, demander à souper à Cicéron, retiré dans une de ses maisons de campagne. Vous allez juger par cette visite et par le résultat qu'elle eut, de quelle haute considération jouissait Cicéron, sans autre puissance que celle de son nom, de ses talens, de ses vertus, et en même-temps si cette faiblesse dont on l'accuse alla jamais jusqu'au sacrifice de ses devoirs. César qui lui rendait plus de justice que nous, n'essaya même pas de l'engager dans son parti; il se bornait à lui demander de garder la neutralité, qui convenait, (disait-il,) à l'âge et à la dignité d'un homme tel que lui, seul en état de se rendre médiateur entre les deux partis, s'il y avait lieu

à un accommodement. Il promettait d'en faire les ouvertures au sénat, et pressait Cicéron de s'y trouver. *Mais si j'y vais*, dit l'orateur, *me sera-t-il permis de dire ma pensée?* — *Sans doute.* Alors Cicéron énonça un avis directement contraire aux vues de César. Celui-ci s'écrie: *Voilà précisément ce que je ne veux pas qu'on dise. Je n'irai donc pas au sénat*, reprend froidement Cicéron, *car je n'y saurais dire autre chose.* César répliqua aigrement et même avec menace; tous deux se quittèrent fort mécontens l'un de l'autre, et peu de jours après, Cicéron se rendit au camp de Pompée.

Que ceux qui le taxent de faiblesse se supposent eux-mêmes dans une pareille conférence avec César, et qu'ils n'oublient pas son cortege, qui au rapport de Cicéron et des historiens, faisait frémir. Il était tel que peut-être on eût excusé celui qui en aurait eu quelque effroi. Cicéron en eut horreur, et conclut qu'il valait encore mieux être vaincu avec Pompée que de vaincre avec ces gens-là.

Passons à ce qui suivit la journée de Pharsale, et d'abord écoutons l'accusa-

teur, qui s'écrie : » *Vous viviez, Cassius et Brutus, et vous viviez pour Rome ; vous aviez reçu la vie du tyran, mais la mort était le prix dont vous vouliez payer son odieux bienfait.* «

Ne croirait-on pas sur ces expressions, que Brutus et Cassius ne s'étaient résolus à vivre que pour tuer César? nullement. Ouvrez l'histoire et vous verrez que tous deux s'étaient empressés de se réconcilier avec lui de très-bonne foi, que tous deux étaient au rang de ses amis et particulièrement Brutus; que tous deux lui avaient écrit après la défaite de Pharsale *pour prendre ses ordres* et se rendre auprès de lui ; que Brutus même pressa beaucoup Cicéron, pour en faire autant : celui-ci du moins attendit que César lui écrivît le premier. Rien de tout cela ne doit nous étonner. Aucun d'eux ne désespérait encore de la chose publique, et tous voulaient voir comment César userait de sa victoire. On n'avait pas oublié l'abdication de Sylla : César était capable de faire plus. Sa conduite dans les premiers momens fut si magnanime, qu'elle dut relever toutes les espérances. Brutus et Cas-

sius

sius s'y livrerent plus que personne ; ils ne quittaient presque point le dictateur. Ils en reçurent toutes sortes de bienfaits, et jouirent d'un grand crédit auprès de lui. Cicéron que l'âge et l'expérience rendaient plus défiant, s'était renfermé chez lui, et n'alla qu'une fois chez César pour rendre service à un ami. La foule était si grande qu'on fit attendre Cicéron quelque temps dans une antichambre. César sortit un moment, l'aperçut, lui fit des excuses, et rentrant chez lui, dit ces paroles très-remarquables : *Comment essayez-vous de me persuader que ma puissance est agréable aux Romains, quand je vois un consulaire tel que Cicéron, que l'on fait attendre dans mes antichambres?* Dans les assemblées du sénat, il garda un profond silence, jusqu'à l'affaire de Marcellus. Qu'on reproche ici à Cicéron, comme *la derniere des bassesses*, d'avoir partagé en cette occasion la sensibilité et la reconnaissance du sénat, et d'avoir prodigué les louanges *au tyran* : voici ma réponse.

Jugeons toujours les choses à leur place ; voyons les temps, les mœurs et les

hommes. Pour accuser Cicéron, il faut ou condamner ici le sénat entier, sans excepter ceux qu'on nous oppose sans cesse, Brutus et Cassius; ou pouvoir citer quelqu'un dont la conduite fît un contraste avec celle de Cicéron; car enfin puisqu'il y avait des républicains, et entre autres les soixante sénateurs qui conspirerent quelque temps après; pourquoi ne s'en serait-il pas trouvé un seul qui se conduisît autrement que Cicéron? pourquoi au contraire en fit-il beaucoup moins que tous les autres, comme le prouve le détail de cette séance qui nous a été conservé? C'est que nous confondons tout, faute d'attention. La maniere dont César se comporta ce jour-là, à l'égard du plus déterminé républicain et de son plus mortel ennemi, Marcellus, dont il accorda le retour aux instances et aux supplications du sénat, enchanta tous les esprits, et confirma l'opinion où l'on était encore, que César pouvait être assez grand pour rétablir la république. Cicéron sensible également et comme citoyen et comme ami, ne se défendit pas de cet enthousiasme général. Il rompit pour

la premiere fois le silence; il loua non pas *le tyran*, puisqu'il faut le dire, mais César, mais un grand homme; ce titre n'était pas contesté; l'autre était encore douteux, et César n'exerçait qu'une magistrature légale. Et pourquoi donc Cicéron n'aurait-il pas remercié et loué César, quand le sénat entier avait demandé et obtenu le retour de Marcellus? C'est ici qu'il faut répondre sur le motif de *l'amitié*, que l'accusateur rejette entiérement. Sans doute, elle ne peut jamais autoriser ni un crime, ni une bassesse. Mais d'abord, il est clair que dans les idées et les mœurs de ce temps-là, nul ne se croyait avili en adressant des prieres et des remercîmens au premier magistrat de Rome: on sait jusqu'où l'on descendait quelquefois en ce genre et sans rougir, devant les juges. Je n'examine point ici ces mœurs; ce n'est pas la question; j'en rends un compte fidelle, et personne n'ignore que par-tout les actions des particuliers sont jugées en raison des mœurs publiques. J'ajoute que les devoirs de l'amitié allaient chez les Romains beaucoup plus loin que parmi nous; et quel-

que opinion qu'on puisse en avoir, il est constant qu'il faut juger un Romain sur les mœurs de son pays.

A présent voulez-vous voir dans ce même remerciment pour Marcellus, la preuve des intentions et des espérances de Cicéron? voulez-vous voir de quel ton il parle au vainqueur de Pharsale, et au maître du monde? Relisez un morceau de cette harangue, sur laquelle heureusement le temps n'a point passé l'éponge de l'oubli; et dans ce morceau sublime vous verrez que l'orateur dit aux héros en propres termes, qu'il n'a rien fait de vraiment grand, s'il ne rétablit pas la liberté publique sur des fondemens solides. (*) Est-ce là le langage d'un esclave et d'un adulateur? Jusqu'à ce qu'on me cite quelqu'un qui ait parlé ainsi à César, on me permettra d'admirer Cicéron. Je sais qu'il donne à la vérité des formes douces et attirantes; mais quand on veut rappeler à la véritable gloire un homme que l'on en croit digne, doit-on se servir de paroles dures? Voltaire dont on a cité des vers

(*) Voyez ce morceau dans le chapitre précédent.

sur lesquels je vais m'expliquer tout-à-l'heure, en a fait d'autres où il semble avoir deviné l'ame et les intentions de Cicéron : c'est dans la tragédie de Rome sauvée, où Cicéron dit à Caton, qui voudrait que l'on traitât César comme Catilina :

Apprends à distinguer l'ambitieux du traître :
S'il n'est pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indompté dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands héros, ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné des exemples ;
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples ;
Et Catilina même, à tant d'horreurs instruit,
Eût été Scipion, si je l'avais conduit.

Cicéron se trompa dans son espoir : tous les autres se tromperent. Pourquoi l'accuser seul ? C'est après cette séance, où le sénat avait paru si satisfait de la déférence de César et de ses dispositions pour la république, que Cicéron écrivait à Atticus, qu'il commençait à espérer pour elle, puisqu'elle avait paru reprendre quelque chose de son ancienne dignité. Ce fut alors qu'il parla pour Ligarius et Déjotarus, et il était impossible qu'il s'en dispensât. Qu'aurait-on dit de

lui, s'il eût refusé de parler pour un ami et pour un client, quand César paraissait s'étudier à lui complaire, et pour me servir des termes d'Atticus, semblait courtiser Cicéron? Mais quel fut donc le moment où ces espérances s'évanouirent, et où se forma la conspiration? Tous les historiens sont d'accord là-dessus: c'est lorsque César enivré de sa fortune, fit rendre ou du moins accepta des décrets honorifiques qui allerent bientôt jusqu'à la plus basse adulation, quand il permit que sa statue fût portée avec celles des dieux, quand il blessa la fierté du sénat, en ne se levant pas devant une députation de cette compagnie, enfin quand il eut laissé apercevoir ses prétentions à la royauté, le jour qu'Antoine eut la lâcheté de vouloir essayer le diadême sur son front: dès ce moment sa mort fut résolue. Des billets adressés à Brutus lui avaient déjà rappelé ce que Rome attendait d'un homme de son nom, et ce fut Cassius qui le détermina. Comment l'accusateur de Cicéron peut-il dire que s'il ne fut pas du complot, c'est que ses complaisances pour le dictateur le leur avaient

rendu suspect? Comment sur un pareil motif, Brutus et Cassius auraient-ils pu suspecter ou méconnaître le républicanisme de Cicéron, sans s'accuser eux-mêmes, puisque leur conduite avait été beaucoup moins réservée que la sienne? Depuis que César avait laissé voir en lui un tyran, les sentimens de Cicéron furent très-connus; la liberté de ses discours alarma ses amis, et l'on sut que César en était offensé. Cicéron avait tout récemment publié un éloge de Caton, l'homme que le tyran haïssait le plus; cet éloge fit la sensation la plus vive, et César crut devoir y répondre, par un écrit intitulé *l'Anti-Caton*. Les vers d'une tragédie (*) où l'on fait parler Brutus, ne sont nullement une autorité contre Cicéron. Brutus en effet lui sut très-mauvais gré dans la suite, de ses liaisons avec le jeune Octave; mais au temps dont nous parlons, il était fort attaché à Cicéron. On croit avec raison que si les conjurés ne le mirent pas dans leur secret, c'est qu'il ne leur parut pas qu'un homme de son âge

(*) La mort de César.

(et il avait soixante-quatre ans) fût propre pour un coup de main, et qu'il craignirent ou que la timidité d'un vieillard ne nuisît à la vigueur de leurs mesures, ou que son expérience ne le mît naturellement à la tête d'une entreprise dont ils ne voulaient pas lui laisser l'honneur.

Au reste, ceux qui voudront approfondir tous ces détails, n'ont qu'à lire le précieux recueil de sa correspondance avec Atticus: on y voit son ame à nu; on pourra juger si ses vertus ne l'emportaient pas sur ses faiblesses. Il se les reproche plus sévérement que personne, celles du moins qui touchent à la chose publique; car pour ce qui est de son abattement dans l'exil, et de son excessive douleur de la mort de sa fille, il ne veut pas se rendre sur ces deux articles, et oppose sa sensibilité à tous les reproches; ce qui n'empêche pas que je ne sois de l'avis de ses contemporains, qui penserent avec raison que les sentimens les plus justes ont leur mesure; et que rien ne doit ôter à l'homme le courage qui sied à l'homme. Je condamne aussi avec eux et avec lui-même les complaisances que lui arracha

la funeste amitié de Pompée, qui le compromit plus d'une fois, sur-tout lorsqu'elle l'engagea à défendre en justice deux hommes aussi méchans que Gabinius et Vatinius, que dans plusieurs de ses harangues il avait couverts d'opprobres.

Il reste à le justifier sur le jeune Octave, et c'est ce qui sera le plus facile et le plus court. Je n'ai besoin que de la vérité historique, que l'accusateur a violée à toutes les lignes d'une maniere vraiment étrange. Il fait mourir Brutus et Cassius avant Cicéron, et la guerre n'était pas même commencée, quand ce grand homme fut la premiere victime du glaive triumviral. Il le fait *tranquille spectateur des grands débats qui suivirent la mort de César*, et il y fut le premier acteur, le plus ferme appui de la liberté, l'ame du sénat, et le plus terrible ennemi d'Antoine. C'est là qu'il redevint ce qu'il avait été contre Catilina, et que ces derniers travaux, couronnant une vie glorieuse, furent couronnés par une belle mort.

Je conclus en affirmant, l'histoire à la main, que Cicéron, quoiqu'en général la politique ait dominé dans son caractère

plus que l'énergie, quoique sa conduite ait offert des inégalités, n'a jamais trahi un moment la cause publique; et sans vouloir répéter ici tous les éloges que les Anciens lui ont prodigués en prose et en vers sur ses vertus patriotiques, je m'en tiendrai au témoignage d'un homme qui ne pouvait pas être soupçonné de flatter la mémoire d'un républicain, dont la mort devait le faire rougir. Ce même Octave, devenu empereur sous le nom d'Auguste, surprit un jour son petit-fils Drusus, lisant les ouvrages de Cicéron. Le jeune homme voulut cacher le livre sous sa robe, craignant de faire mal sa cour à César en lisant les écrits d'un républicain. *Lisez-le*, mon fils, lui dit Auguste: *c'était un beau génie et un excellent citoyen, qui aimait bien sa patrie.*

Vous avez dû voir qu'une des sources les plus fécondes de ces préventions aujourd'hui si communes contre tant de grands hommes, et de cet esprit détracteur que l'on signale contre eux, comme à l'envi, c'est une ignorance de l'histoire qui prouve combien toute espece d'étude est négligée et toute espece d'instruction de-

venue rare. Il en résulte souvent des conséquences bien autrement graves que celles que je viens de relever, puisqu'à tout moment l'erreur et le mensonge sont cités comme des autorités, et dans des occasions de la plus haute importance. Ce même Cicéron dont nous venons de nous occuper, m'en rappelle un exemple aussi déplorable que honteux. Lorsqu'il s'agissait d'établir ces tribunaux sanguinaires que l'on déteste aujourd'hui tout haut, depuis qu'on les a vus tomber, mais qu'alors on osait à peine censurer, qui croirait que, sur quelques représentations qui s'élevèrent contre ce code inouï qui permettait de condamner sans preuves, un membre de la Convention cita du ton le plus imposant la conduite de Cicéron dans le jugement des complices de Catilina? » Cicéron, s'écriait-il, eut-il besoin de » preuves pour envoyer à la mort Catilina » et ses complices? «

Je veux croire que si personne ne releva cette grossière imposture, c'est qu'on n'osait pas même démentir les tyrans sur un fait historique aussi connu que celui-là devait l'être; et pourtant j'ai vu depuis

cette même fausseté répétée dans des écrits qui n'étaient pas voués au mensonge. C'est un des motifs qui m'engagerent à répéter aussi devant des hommes faits, ce que savent au college des écoliers de douze ans; que jamais la conviction juridique n'a pu aller plus loin que dans l'affaire dont il s'agit, puisque le sénat romain prononça sur la signature et l'aveu des conjurés. Pour ce qui est de Catilina lui-même, qui ne fut jamais mis en jugement, et qui périt les armes à la main, l'erreur au moins est indifférente, et je n'en parlerais même pas, si tout-à-l'heure encore on n'avait pas entendu parler dans la Convention de *l'échafaud* de Catilina.

Mais ceci me ramene au dernier engagement que j'ai pris de tirer de Cicéron, comme j'ai fait de Démosthene, quelques rapprochemens des exemples anciens avec ceux de la tyrannie, heureusement enfin abattue. Ceux qui observent la théorie du crime dans tous les temps et dans tous les pays, et qui surmontent le dégoût de cette pénible étude, en faveur de l'utilité dont elle peut être pour connaître et trai-

ter les maladies morales et politiques, comme la médecine interroge les poisons et jusqu'aux excrémens pour y chercher des remèdes aux maladies du corps; ceux-là remarqueront quelques rapprochemens sensibles entre les moyens de rapine et d'oppression que tira Verrès de la guerre des Pirates, et ceux que la guerre de la Vendée a fourni si long-temps aux tyrans de la France. Il est vrai que Verrès n'avait du moins aucune part à cette piraterie maritime qui existait long-temps avant lui, qu'il ne l'avait ni excitée ni entretenue, non plus que celle de Spartacus, dont les faibles restes servirent aussi de prétexte à ses cruautés. Mais au lieu d'employer la force publique qu'il avait entre les mains, à combattre et repousser les corsaires, il prit pour lui l'argent de l'état, dépouilla ses défenseurs, et après les avoir mis hors d'état d'agir, les assassina juridiquement de peur qu'ils ne déposassent contre lui. Notre histoire dira aussi que dans cette abominable guerre de la Vendée, qui n'a existé que parce qu'on l'a voulu, dans cette guerre qu'on a soigneusement nourrie, parce qu'elle servait à

tout, nos tyrans ne choisirent gueres pour commandans que des complices ; qu'ils les envoyerent moins pour combattre des ennemis armés, que pour piller et massacrer nos concitoyens fidelles et paisibles. Nous avons lu dans les Verrines que le proconsul romain, qui avait juré une *guerre à mort* aux négocians, faisait arrêter tous les commerçans riches et tous les commandans de navires, qui apportaient des denrées dans les ports de Sicile, et qu'il confisquait leurs marchandises, parce qu'ils étaient, (disait-il,) du parti des esclaves fugitifs, et qu'ils leur avaient fourni des vivres ; qu'il fit même périr une foule de ces innocens, éloigna des côtes de sa province tous les marchands épouvantés du bruit de ses fureurs, mit la famine sur la flotte, et l'aurait mise dans sa province, s'il l'eût gouvernée plus long-temps ; et c'est ainsi que parmi nous, l'opulent commerce de Lyon, de Nantes, de Bordeaux, de Marseille, etc. qui faisait envie au reste de l'Europe, a été anéanti par ceux qui avaient proscrit le *négociantisme*, crime aussi nouveau que le terme, et le seul crime de ces hommes

laborieusement utiles, dont l'active industrie approvisionne un empire, qui généralement ne peuvent s'enrichir qu'en faisant du bien, ne peuvent établir leur crédit que par une réputation de probité, ne peuvent gagner qu'en raison de ce qu'ils risquent, dont la profession et les talens sont honorés par-tout, encouragés par-tout où l'on a les premieres notions de gouvernement; qui d'ailleurs sont naturellement les premiers amis de la liberté et des lois, puisque la liberté et les lois sont les premiers appuis de leur commerce et de leurs travaux; enfin qui dans tous les temps et chez toutes les nations ont été mis par la philosophie au nombre des bienfaiteurs du genre humain.

Cicéron n'a pas dédaigné de faire mention d'un Sestius, d'un geolier des prisons de Verrès, d'un des derniers satellites du préteur; et pourquoi? C'est qu'il savait que le caractere des commandans devient celui des subalternes, et qu'on peut juger des uns par les autres. Il y a dans l'esprit de tyrannie une bassesse naturelle, une abjection particuliere qui peut dépraver jusqu'aux

bourreaux; et un homme qui n'aurait vu que nos échafauds et nos prisons aurait pu juger alors de notre gouvernement. Mais Cicéron ne parle que d'un Sestius; et nous en avons eu des milliers, dont l'histoire ne dédaignera pas non-plus de faire mention; et combien ils ont surpassé Sestius! Ce misérable rançonnait l'infortune, il est vrai; il faisait payer la sépulture, et ce genre de commerce était interdit à nos Sestius, puisqu'il n'y avait plus même de sépulture parmi nous; mais on ne nous dit point qu'il se fit un devoir et un plaisir d'insulter à tout moment le sexe, la vieillesse, le besoin, la maladie, l'agonie, les cadavres ... Que de détails affreux que je ne fais qu'indiquer à vos souvenirs et à vos réflexions! Ici je n'en dois pas faire davantage, et je connais la mesure de mes fonctions et de mes paroles. Mais ces détails ne seront pas perdus pour l'instruction de la postérité. Non, ils ne le seront pas: j'en jure (*) par l'humanité outra-

(*) On croira sans peine que ce n'est pas par amour-propre que je rappelle ici les acclamations multipliées qui suivirent ce serment prononcé aux

gée, comme elle ne l'avait été jamais; si la nature a donné quelque force à mes crayons, si un profond sentiment des droits de l'homme peut suppléer à ce qui manque au talent, tous ces traits toujours divers et toujours les mêmes, épars jusqu'ici dans quelques feuilles accusatrices, seront rassemblés et coloriés pour en former un tableau d'horreur et de vérité, où les yeux ne s'arrêteront pas sans laisser tomber quelques larmes. Ces larmes ne seront pas inutiles: montrer tout ce qu'a pu faire l'immoralité populairement érigée en principe dans un langage nouveau, c'est avertir l'homme de ne jamais dénaturer les expressions de la morale, sous peine de tout dénaturer à-la-fois. Quelle leçon contre les brigands et les oppresseurs, qui ont fait de ce travestissement monstrueux, une arme si terrible, graces à l'ignorance et aux vices de la multitude! Et c'est bien en vain qu'ils prétendraient arrêter la main capable de les présenter au monde entier dans

Ecoles normales et au Lycée. De l'amour-propre, bon Dieu! dans un pareil sujet! j'attestais l'humanité, et l'humanité me répondait.

toute leur épouvantable difformité. Le glaive même des assassins viendrait trop tard: le tableau déjà tracé repose dans l'ombre en attendant le jour de toutes les vérités; et si le peintre n'est pas à l'abri de leurs coups, l'ouvrage est à l'abri de leurs atteintes.

Vous avez applaudi avec transport, dans le beau plaidoyer pour Archias, le magnifique éloge des lettres et des arts, digne du sujet et de Cicéron; et vos applaudissemens étaient une sorte d'hommage expiatoire que vous leur rendiez, après le regne de l'ignorance et de la barbarie. Mais quand Cicéron, dix-huit siecles avant le nôtre, parlait avec tant d'intérêt et d'élévation, de ce respect universel pour les talens de l'esprit, comme d'un caractere naturel à toutes les nations policées, quand il citait la poësie en particulier comme l'objet d'une espece de consécration, même chez des peuples barbares, quand le monde entier attestait la vérité de ses paroles; si on lui eût dit qu'au bout d'une longue suite de siecles, et dans un temps où cette lumiere des arts, alors renfermée chez les

Grecs et les Romains, se serait répandu dans l'Europe entiere, ces mêmes arts, ces mêmes talens, chez une nation qui en aurait porté le goût et la perfection plus loin qu'aucune autre, seraient solennellement déclarés un titre de proscription, dévoués à l'opprobre, aux fers, aux supplices, leurs monumens foulés aux pieds, traînés dans la boue, mutilés par le fer, livrés aux flammes, dans toute l'étendue d'un grand empire, sans la moindre réclamation; qu'aurait-il pensé de cette prophétie? Ne l'eût-il pas regardée comme une chimere qui ne pouvait jamais se réaliser, à moins que des extrémités du globe il n'arrivât quelque horde sauvage et dévastatrice, qui mît tout à feu et à sang chez cette nation subjuguée, ou que la colere du ciel ne la frappât toute entiere d'un noir esprit de vertige, d'un délire atroce, dernier terme de la dégradation de l'espece, et avant-coureur de sa destruction? Et si on lui eût dit encore que ces extravagantes horreurs, se commettraient au nom de la *philosophie*, au nom de la *liberté*, au nom de l'*égalité*, au nom de l'*huma-*

nité, au nom des *droits de l'homme*; ne se serait-il pas tenu plus que jamais à cette seconde supposition d'une démence absolue et d'une punition divine, comme à la seule qui pût expliquer ce bouleversement inouï de toutes les idées humaines?

Nous l'avons vu!... et peu d'années auparavant, nous étions aussi loin de le prévoir et de l'imaginer que Cicéron lui-même, il y a près de deux mille ans. Nous l'avons vu!... et nous nous demandons encore s'il est bien vrai que nous l'ayons vu: que sera-ce de la postérité? Nous savons aujourd'hui que dans les pays étrangers on a d'abord refusé toute croyance à ce que l'on racontait de nous; qu'on imagina, non sans vraisemblance, que ces récits incroyables étaient semés par les plus furieux ennemis de la France; et c'étaient bien eux en effet qui avaient inventé, non pas les récits, mais les crimes. Il a bien fallu se rendre enfin à la quantité, à l'uniformité, à l'authenticité des témoignages: ils étaient malheureusement pour nous trop publics: il en sera de même des âges suivans: l'incrédulité la plus déterminée ne pourra for-

mer le moindre doute, quand on verra tous les crimes revêtus de l'appareil des formes légales, dont les monumens originaux sont trop nombreux pour périr jamais; quand on lira les actes publics de toutes les autorités quelconques, les discours, légalement imprimés, de tous les agens du pouvoir, depuis ceux qui s'appelaient les *représentans du peuple*, jusqu'aux derniers bandits des *sociétés populaires;* quand on lira seulement ces paroles que je transcris textuellement d'une lettre écrite à la Convention par un de ses membres et consignée dans les bulletins, datée d'une des villes jadis les plus florissantes de la France, et qui n'est plus qu'un monceau de ruines: » *L'esprit public est remonté dans ce département,* » *les savans, les beaux esprits, les plumes* » *élégantes ne sont plus;* « quand on lira la réponse d'un autre de ces *représentans,* solennellement attestée par une administration toute entiere, qui avouait qu'elle n'avait fait arrêter personne, parce qu'elle n'avait trouvé personne de *suspect:* « Eh quoi! » vous n'avez donc chez vous *ni propriétaires, ni hommes instruits?* «

Le travail de l'historien sera donc d'une espece toute nouvelle: ordinairement il consiste à établir la vérité des faits, quand ils sortent un peu de l'ordre commun, ou que les circonstances en ont été peu connues ou mal exposées. Ici la difficulté sera de fonder la vraisemblance, malgré la plus éclatante publicité, et malgré le nombre et la clarté des témoignages. On n'y parviendra que par un esprit d'observation, propre à marquer l'enchaînement et la progression des causes et des effets, et capable de remonter jusqu'au premier principe, sans lequel encore on ne pourrait rien expliquer.

Vous avez vu enfin avec quel plaisir Cicéron s'abandonne à l'encourageante idée, à la consolante perspective d'un avenir; avec quel ravissement il embrasse cette immortalité qui appartient à l'être qui pense; et il est tout simple qu'une ame telle que la sienne, telle que celle d'un Platon, d'un Socrate, d'un Marc-Aurele (car je ne veux citer que des païens) ne cherche pas à démentir le sentiment intime de son excellence, l'instinct de sa grande destination, et que de la nuit

même de sa demeure terrestre, elle s'avance, à la clarté des idées morales et divines, jusques dans l'avenir immense et dans les années éternelles. Celui qui n'a pas déshonoré son origine et son espece, ne cherche pas un terme à son existence; celui qui ne craint pas les regards du ciel, ne demande pas à la terre de le couvrir pour jamais. Mais pourquoi l'athéisme a-t-il fait en peu de temps de si affreux ravages, et devient-il un symbole de croyance, même pour l'ignorance la plus grossiere? Auparavant du moins la plupart des athées ne l'étaient gueres qu'en paroles; et la conviction, si elle existait chez des hommes instruits, n'était qu'un de ces traits de folie particuliere, dont une tête d'ailleurs raisonnable peut devenir susceptible à force de vanité, comme on devient un illuminé, un prophête, un thaumaturge, à force d'exaltation ou de curiosité. Car toute passion forte peut donner à l'esprit un trait de démence; nous en avons des preuves fréquentes, et la folie en elle-même n'est gueres que l'extrême préoccupation d'une seule idée

qui brouille toutes les autres: c'est ainsi du moins que j'ai toujours expliqué l'athéisme réel, qui de toute autre manière me semble impossible. Mais aujourd'hui si cette funeste doctrine est presque devenue vulgaire, c'est qu'en détruisant toute moralité en actions et en paroles, on a fait tomber la base de toute morale raisonnée, la croyance d'un Dieu: c'est qu'en accoutumant les hommes à se jouer, sans scrupule et sans pudeur, des mots de crime et de vertu, toujours employés en sens inverse, on leur a enfin persuadé que tout ce que la nature et l'éducation leur avait appris sur les devoirs de l'homme, n'était qu'une illusion et un mensonge. Et avec quelle avidité des ames qu'on a déjà corrompues, doivent-elles se saisir d'une doctrine qui met le dernier sceau à toute corruption, achève d'étouffer toute conscience et de justifier tous les forfaits! Que peut-il en coûter à des hommes de cette trempe, pour vouloir mourir comme des brutes, après avoir vécu comme des monstres? Des scélérats peuvent-ils envisager un autre asile, un autre espoir, un autre partage que le néant?

D'ailleurs

D'ailleurs il faut l'avouer, tous ces millions de brigands dominateurs, qui en peu d'années ont plus ravalé la nature humaine que n'ont jamais pu faire les tyrans de tous les siecles, ont bien pu croire que, puisque la terre était à eux, ils n'avaient point de maître dans le ciel: ce raisonnement est à leur portée et très-digne d'eux. Il y a plus: cette *fête* abominable, réellement consacrée à Robespierre, sous le nom de l'*Etre suprême*, a pu les persuader plus que tout le reste, que cette proclamation si étrange n'était qu'une de ces farces révolutionnaires que la tyrannie étalait tous les jours en spectacle; et ce qui était vrai et trop vrai de cette prétendue *fête*, ils l'ont cru du Dieu qu'on y outrageait: et en effet fut-il jamais plus outragé? Je ne parle pas seulement de l'opprobre que ce vil charlatan répandait sur la France entiere, en lui ordonnant d'avertir l'univers que la nation française, au dix-huitieme siecle, reconnaissait encore un Dieu. Il était juste que le même homme mît la Divinité en écriteau à la porte des églises, comme il avait mis *la liberté* en enseigne à la porte des maisons:

il était fait pour croire à l'une comme à l'autre, et pour les traiter de même toutes les deux. Je baisse les yeux de honte et d'horreur, toutes les fois que j'aperçois en passant, sur ces édifices qui furent autrefois des temples, ces inscriptions qui ne subsistent (*) que pour déshonorer la nation. Mais qu'est-ce encore que ce scandale, si on le compare à l'appareil sacrilege dont Paris fut forcé d'être le témoin et le complice, quand un Robespierre (car le mépris ne peut rien trouver de plus abject que son nom) osa élever insolemment l'autel de son orgueil vis-à-vis l'échafaud de ses victimes, osa présenter au Dieu qu'il blasphémait, une nation esclave et flétrie qu'il égorgeait chaque jour, et lever ses regards vers le ciel en foulant sous ses pieds le sang innocent? Sans doute ces innombrables agens se dirent alors qu'apparemment il n'y avait point de Dieu qui l'entendît, puisqu'il n'y en avait point qui le foudroyât.

(*) Elles subsistaient alors au commencement de 94, et l'auteur est le premier qui devant douze cents auditeurs, se soit élevé contre cet excès de ridicule et de scandale qui avait encore des partisans.

Je sais qu'au moment de sa chûte et de son supplice, on lui criait de toute part qu'*il y avait un Dieu;* mais il ne faut pas s'y tromper: ceux qui le lui disaient alors, n'en avaient jamais douté. Au contraire ceux qui voudraient lui succéder, malgré cet exemple, disent seulement que la fortune lui a manqué enfin, et qu'il n'a eu d'autre tort que de ne pas répandre assez de sang.

On ne saurait trop le redire: la plaie la plus profonde que la tyrannie ait faite à la France, c'est cette perversité avouée, cette immoralité épidémique, qui a rompu tous les liens de l'ordre social. C'est là le grand mal qu'il faut guérir avant tout, et c'est au zele ardent pour la morale qu'on peut reconnaître désormais les amis de la chose publique. C'est à nos tyrans qu'il appartenait de détruire les mœurs; c'est aux amis de l'ordre à les rétablir, et à faire d'abord des hommes pour avoir des citoyens.

CHAPITRE V.

Des deux Pline.

L'ÉLOQUENCE romaine entraînée dans la chûte de la liberté publique, perdit tout ce qu'elle en avait emprunté, sa dignité, son élévation, son énergie, son audace, son importance. Elle ne pouvait plus se montrer la même dans les assemblées du peuple qui n'avait plus de pouvoir: dans les délibérations d'un sénat esclave, elle devait rester muette, ou ne s'exercer qu'à l'adulation et à la bassesse: les tribunaux n'étaient plus dignes de sa voix, depuis que les jugemens publics avaient perdu leur crédit et leur majesté, qu'on n'y discutait plus que de petits intérêts, et que tout le reste dépendait de la volonté d'un seul. C'est quand il s'agit de subjuguer toutes les volontés que l'orateur triomphe: quand tout est soumis à un maître, le talent de flatter devient le premier de tous; car les talens des hommes tiennent tou-

jours plus ou moins à leurs intérêts. Un état libre est le vrai champ de l'éloquence: il lui faut des adversaires, des combats, des dangers, des triomphes. C'est alors que ses efforts sont en proportion de ses espérances, que le génie trouve naturellement sa place; il aime à écarter la foule pour arriver à son but, à marcher au milieu des obstacles et des difficultés, en voyant de loin les récompenses et les honneurs. C'est ainsi que les hommes sont tout ce qu'ils peuvent être, qu'ils prennent leur rang à différens degrés selon leurs facultés et leur mérite; mais dans l'esclavage tout est sur la même ligne, tout se range au même niveau: l'on ne peut s'en écarter sans trouver un précipice. La vie civile et politique n'est plus une carriere immense, ouverte de tous côtés, où chacun cherche à devancer ses concurrens; c'est un défilé étroit et escarpé où tout le monde marche en silence et les yeux baissés. Telle était la condition des Romains depuis Auguste, dont le regne, il est vrai, a donné son nom à cette époque brillante de la perfection du goût, dans le langage et dans

les arts de l'imagination; mais qui vit aussi périr la véritable éloquence avec la république et Cicéron.

La poésie, quoiqu'elle ait comme tous les arts besoin de liberté, en est pourtant un peu moins dépendante que l'éloquence; elle est moins effrayée des tyrans, parce qu'elle-même les effraie un peu moins. Sa voix moins austere est plus consacrée au plaisir qu'à l'instruction, aux illusions qu'à la vérité, et le charme de ses jeux et de ses fables peut se faire sentir aux tyrans mêmes, s'ils ne sont pas stupides; encore faut-il qu'elle ait soin d'écarter de son langage et de ses inventions tout ce qui pourrait alarmer de trop près la conscience des méchans. Virgile, dans aucun de ses ouvrages n'a fait l'éloge de la liberté: Lucain l'a osé faire; mais on sait comme il a fini. Ce n'est donc pas l'asservissement des Romains qui a porté le coup fatal à la poésie comme à l'éloquence: c'est seulement cette décadence presque inévitable qui suit de près la perfection; c'est cette corruption de goût et de principes, effet nécessaire de l'inquiétude et de la faiblesse naturelle à l'esprit

humain, qui ne pouvant se fixer dans le bien, s'égare en cherchant le mieux.

Cependant lors même que l'éloquence et la poésie étaient déjà fort dégénérées, plusieurs hommes de mérite leur conserverent encore quelque gloire, et formerent comme le troisieme âge des lettres chez les Romains : en vers, Perse, Juvenal, Silius Italicus, Stace, Martial, et sur-tout Lucain : dans la prose, Quintilien, Séneque et les deux Pline. Je ne parle pas ici de Tacite, homme bien supérieur à tous ceux que je viens de nommer, homme à part, et qui seul dans ce dernier âge fut digne d'être comparé aux plus beaux génies de celui d'Auguste : j'en parlerai à l'article des historiens. Quintilien a déjà passé sous nos yeux : nous avons vu les poëtes : il reste à nous occuper des deux Pline, et d'abord de Pline le jeune, parce que son *Panégyrique de Trajan* est le seul monument qui nous reste de ce siecle, et le seul qui puisse servir d'objet de comparaison avec le siecle précédent. Il se plaint souvent dans ses ouvrages de la décadence des lettres et du goût, ainsi que Tacite son ami, qui même écri-

vit sur ce sujet un ouvrage en dialogue, dont nous avons perdu une partie. Mais Tacite a l'avantage de n'être inférieur à personne dans le genre où il a travaillé? Pline à qui l'on reprochait de son temps son admiration pour Cicéron et sa sévérité pour ses contemporains, Pline qui s'était proposé Cicéron pour modele, est bien loin de l'égaler. Nous ne pouvons pas apprécier ses plaidoyers que nous n'avons plus; mais à juger par son *Panégyrique*, s'il suivait son goût en admirant Cicéron, il avait en composant une maniere toute différente, et qui a déjà l'empreinte d'un autre siecle. Il a infiniment d'esprit; on ne peut même en avoir davantage; mais il s'occupe trop à le montrer, et ne montre rien de plus. Il cherche trop à aiguiser toutes ses pensées, à leur donner une tournure piquante et épigrammatique, et ce travail continuel, cette profusion de traits saillans, cette monotonie d'esprit produit bientôt la fatigue. Il est, comme Sénèque, meilleur à citer par fragmens qu'à lire de suite. Ce n'est plus, comme dans Cicéron, ce ton naturellement noble et élevé, cette abon-

dance facile et entraînante, cet enchaînement et cette progression d'idées, ce tissu où tout se tient et se développe, cette foule de mouvemens, ces constructions nombreuses, ces figures heureuses qui animent tout; c'est un amas de brillans, une multitude d'étincelles qui plaît beaucoup pendant un moment, qui excite même une sorte d'admiration ou plutôt d'éblouissement, mais dont on est bientôt étourdi. Il a tant d'esprit et il en faut tant pour le suivre, qu'on est tenté de lui demander grace et de lui dire, en voilà assez. On s'est souvent étonné que Trajan ait eu la patience d'entendre ce long discours où la louange est épuisée; mais on oublie ce que Pline nous apprend lui-même, que celui qu'il prononça dans le sénat, lorsque Trajan l'eut déclaré consul, n'était qu'un remercîment fort court, adapté au lieu et aux circonstances. Ce n'est qu'au bout de quelques années qu'il le publia aussi étendu que nous l'avons. Si quelque chose pouvait rendre cette longueur excusable, c'est qu'il louait Trajan et son bienfaiteur; mais il faut de la mesure dans tout, et principalement

dans la louange. Au reste, s'il a excédé les bornes, il n'a pas été au-delà de la vérité. Il a le rare avantage de louer par des faits, et tous les faits sont attestés. L'histoire est d'accord avec le Panégyrique, et ce qu'il y a de plus heureux, au portrait d'un bon prince il oppose celui des tyrans qui l'avaient précédé, et particuliérement de Domitien. On conçoit ce double plaisir que doit sentir une ame honnête, à faire justice du crime en rendant hommage à la vertu, et à comparer le bonheur présent aux malheurs passés : ce contraste est le plus grand mérite de son ouvrage. Je citerai les morceaux qui m'ont paru les mieux faits, les plus intéressans, et qui offrent des leçons et des exemples utiles à présenter dans tous les temps. Mais il faut voir auparavant de quelle maniere l'auteur lui-même parle de son ouvrage dans les lettres qu'il nous a laissées. » Un des devoirs de mon consu-» lat était de rendre des actions de graces » à l'empereur au nom de la république; » et après m'en être acquitté suivant la » convenance du lieu et du moment, j'ai » cru qu'il était digne d'un bon citoyen

» de développer dans un ouvrage plus » étendu ce que je n'avais fait qu'effleurer » dans un remercîment; d'abord pour » rendre à un grand prince l'hommage » qu'on doit à ses vertus; ensuite afin de » présenter à ses successeurs, non pas des » regles de conduite, mais un modele qui » leur apprenne à mériter la même gloire » par les mêmes moyens. En effet, dire » aux souverains ce qu'ils doivent être est » beau sans doute; mais c'est une tâche » pénible et même une sorte de préten- » tion; au lieu que louer celui qui fait » bien, de maniere que son éloge soit une » leçon pour les autres, et comme une » lumiere qui leur montre le chemin, est » une entreprise non moins utile et plus » modeste. «

L'auteur du Panégyrique, après avoir rappelé la bassesse et la lâcheté de ces vils empereurs, qui n'arrêtaient les incursions des Barbares qu'en leur donnant de l'argent, et en achetaient des captifs pour en faire l'ornement d'un triomphe illusoire, fait voir dans son héros une conduite bien différente. » Maintenant on a ren- » voyé chez les ennemis de l'empire la ter-

» reur et la consternation. Ils apprennent
» de nouveau à être dociles et soumis : ils
» croient revoir dans Trajan un de ces
» héros de l'ancienne Rome, qui n'obte-
» naient le titre d'empereurs qu'après avoir
» couvert les champs de carnage et les
» mers de leurs triomphes. Nous recevons
» aujourd'hui des ôtages et nous ne les
» achetons pas. Ce n'est point par des lar-
» gesses honteuses qui épuisent et avilis-
» sent la république, que nous marchan-
» dons le faux titre de vainqueurs ; ce sont
» les ennemis qui demandent, qui sup-
» plient ; c'est nous qui accordons ou re-
» fusons, et l'un et l'autre est digne de la
» majesté de l'empire. Ils nous rendent
» graces de ce qu'ils ont obtenu ; ils n'o-
» sent se plaindre de ce qu'ils n'obtien-
» nent pas. L'oseraient-ils, quand ils se
» souviennent de vous avoir vu camper
» près des nations les plus féroces, dans la
» saison la plus favorable pour elles, la
» plus périlleuse pour nous, lorsque les
» glaces amoncelées rejoignaient les deux
» rives du Danube, lorsque ce fleuve pou-
» vait à tout moment nous apporter la
» guerre sur ses eaux endurcies par les hi-

» vers, lorsque nous avions contre nous
» non-seulement les armes de ces peu-
» ples sauvages, mais le ciel et leurs fri-
» mats? Il semblait alors que notre pré-
» sence eût changé l'ordre des saisons;
» c'étaient eux qui se renfermaient dans
» leurs retraites; et nos troupes tenaient
» la campagne, parcouraient les rivages,
» et n'attendaient que vos ordres pour sai-
» sir l'occasion de fondre sur eux, en pas-
» sant sur ces mêmes glaces qui faisaient
» jusqu'alors leur force et leur défense...
» Mais votre modération est d'autant plus
» digne de louanges, que nourri dans la
» guerre, vous aimez la paix, qu'ayant
» pour pere un triomphateur dont les lau-
» riers ont été consacrés dans le Capitole,
» le jour même de votre adoption, ce n'a
» pas été une raison pour vous de recher-
» cher avidement toutes les occasions de
» triompher. Vous ne redoutez pas la
» guerre, et vous ne la provoquez pas. Il
» est beau de camper sur les rives du Da-
» nube, sûr de vaincre, si vous le passez,
» et de ne pas forcer au combat des enne-
» mis qui le refusent. L'un est l'ouvrage
» de votre valeur, l'autre celui de votre

» sagesse : celle-ci fait que vous ne vou-
» lez pas combattre, celle-là que vos en-
» nemis ne l'osent pas. Le Capitole verra
» donc enfin non pas un triomphe fantas-
» tique, ni un vain simulacre de victoire,
» mais un empereur nous rapportant une
» gloire véritable, la paix et la tranquil-
» lité, et de la part de nos ennemis une
» telle soumission qu'il n'a pas été besoin
» de les vaincre. Voilà ce qui est plus
» beau que tous les triomphes ; car jamais
» nous n'avons pu vaincre que ceux qui
» avaient d'abord méprisé notre empire.
» Si quelque roi barbare porte son au-
» dace insensée jusqu'à s'attirer votre
» courroux et votre indignation, c'est
» alors qu'il sentira que l'intervalle des
» mers, la largeur des fleuves, la barriere
» des montagnes, seront de si faibles obs-
» tacles contre vous, que les monts, les
» fleuves, les mers sembleront avoir dis-
» paru pour laisser passer, je ne dis pas
» vos armées, mais Rome entiere avec
» vous. «

Chaque empereur à son avénement avait coutume de faire au peuple romain une distribution d'argent appelée *con-*

giarium. L'orateur s'exprime, ce me semble, avec noblesse et intérêt sur les circonstances qui accompagnerent cette libéralité de Trajan.

» A l'approche du jour marqué pour » cette distribution, on voyait ordinaire- » ment le peuple en foule et une multi- » tude d'enfans remplir les rues et atten- » dre le prince à son passage. Leurs pa- » rens s'empressaient de les lui faire voir, » les portaient dans leurs bras, leur ap- » prenaient à lui adresser des prieres flat- » teuses et des caresses suppliantes. Ces » enfans répétaient ce qu'on leur avait » appris, le plus souvent à des oreilles » sourdes et insensibles. Chacun ignorait » ce qu'il pouvait espérer; vous, au con- » traire, vous n'avez pas même voulu » qu'on vous priât; et quoique le spec- » tacle de toute cette génération naissante » eût de quoi flatter votre sensibilité, vos » dons leur étaient assurés, leur partage » était réglé avant que vous les eussiez » vus ou entendus. Vous avez voulu que » dès leur enfance ils s'aperçussent que » tous avaient en vous un pere, qu'ils » pussent croître par vos bienfaits en crois-

» sant pour vous, qu'ils fussent vos éleves
» avant d'être vos soldats, et que chacun
» d'eux vous fût aussi redevable qu'à ses
» propres parens. Il est digne de vous,
» César, de nourrir de votre trésor l'es-
» pérance du nom romain. Il n'y a point
» de dépense plus convenable à un prince
» qui veut être immortel, que les bien-
» faits répandus sur la postérité. Les ri-
» ches ont par eux-mêmes tout à gagner
» en élevant des enfans, et trop à perdre
» quand ils n'en ont pas; mais les pau-
» vres, pour en avoir et en élever, n'ont
» qu'un motif d'encouragement, la bonté
» du souverain. C'est à lui de leur inspi-
» rer cette confiance, de les soutenir par
» ses dons, s'il ne veut hâter la ruine de
» l'état. Les grands n'en sont que la tête,
» et quand les soins du prince ne s'éten-
» dent que sur eux, elle chancelle et tombe
» bientôt avec un corps affaibli et languis-
» sant. Aussi quelle a dû être votre joie,
» quand vous avez été accueilli par les ac-
» clamations réunies des peres, des enfans,
» des vieillards, quand vous avez entendu
» les premiers cris de cet âge débile, à qui
» les largesses impériales n'ont point fait

» de grace plus marquée que de le dis-
» penser même des demandes et des sup-
» plications. Le comble de votre gloire
» est de vous montrer tel, que sous votre
» regne, tout citoyen desire d'être pere,
» et se trouve heureux de l'être. Nul au-
» jourd'hui ne craint autre chose pour son
» fils que les accidens inséparables de l'hu-
» manité : l'oppression arbitraire n'est
» plus comptée parmi les maux inévita-
» bles ; et s'il est doux de voir dans ses en-
» fans l'objet des libéralités du prince, il
» est encore plus doux de les élever pour
» être libres et tranquilles. Que l'empe-
» reur même ne donne rien ; c'est assez,
» pourvu qu'il n'ôte pas ; qu'il ne se charge
» pas de nourrir, n'importe, pourvu qu'il
» ne détruise pas. Mais s'il enleve d'un
» côté pour donner de l'autre, s'il nourrit
» ceux-ci et frappe ceux-là, la vie devient
» pour tous une charge importune. Ainsi
» donc, ô César! ce que je loue le plus
» dans votre magnificence, c'est que vous
» ne donnez que ce qui est à vous : on ne
» dira pas de vous que vous nourrissez
» nos enfans, comme les petits des bêtes
» féroces, de sang et de carnage ; et c'est

» là ce qui fait le plus de plaisir à ceux qui » reçoivent vos dons. Ce que vous leur » donnez, ils savent que vous ne l'avez » pris à personne ; ils savent, quand vous » les enrichissez, que vous n'appauvris- » sez que vous seul ; que dis-je? pas même » vous ; car celui de qui tous les autres » tiennent ce qu'ils ont, possede lui-même » ce qui est à tous les autres. «

Un autre objet de la magnificence des empereurs, c'étaient les jeux et les spectacles qu'ils donnaient au peuple romain, qui en était toujours idolâtre, au point de justifier ce mot si connu de Juvenal, *que faut-il aux maîtres du monde? du pain et des spectacles.* Si quelque chose avait pu les en dégoûter, c'eût été la démence atroce des tyrans nommés Césars, qui trouvaient jusques dans ces amusemens du théâtre, dans ces combats du cirque, une occasion de plus de faire sentir leur despotisme et d'exercer leur cruauté. Ils se passionnaient pour un cocher ou un gladiateur, au point de faire périr ceux qui ne pensaient pas comme eux et favorisaient un parti opposé. On sait que sous les empereurs grecs, cette

rage insensée fut poussée à un tel excès que la faction des *Bleus* et des *Verts*, appelée ainsi de la livrée des cochers du cirque, occasionna plus d'une fois d'horribles massacres dans Constantinople. Avant le temps où écrivait Pline, Caligula, Néron, Domitien avaient signalé leur folle passion pour les gladiateurs ou les pantomimes par les excès les plus monstrueux. On pense bien que les jeux donnés par Trajan avaient un autre caractere, et ce morceau du Panégyrique, suivi du tableau de la punition des délateurs, est d'une telle beauté, que si Pline avait toujours écrit de ce style, on pourrait peut-être le comparer à Cicéron. Mais je choisis ce qu'il y a de meilleur, et après avoir marqué les défauts dominans, j'aime mieux vous présenter les beautés que les fautes. Celles-ci même, dans un discours latin, tenant en partie à la diction, ne peuvent gueres être senties que par ceux qui entendent la langue, et les beautés peuvent l'être par tout le monde.

» Nous avons eu des spectacles, non de » mollesse et de corruption et faits pour » énerver les courages, mais pour inspirer

» un généreux mépris de la mort, en mon-
» trant les blessures honorables, l'amour
» de la gloire et l'ardeur de vaincre jus-
» ques dans des esclaves fugitifs et des
» criminels condamnés. Et quelle no-
» blesse vous avez fait voir, César, dans
» ces fêtes populaires! quelle justice! com-
» bien vous avez fait sentir que toute par-
» tialité était au-dessous de vous! Le
» peuple a obtenu en ce genre tout ce
» qu'il demandait: on lui a même offert
» ce qu'il ne demandait pas. Vous l'avez
» invité vous-même à desirer et à choisir,
» et vous avez rempli ses vœux sans les
» avoir prévus. Quelle liberté dans les
» suffrages des spectateurs! avec quelle
» sécurité chacun a pu suivre son goût et
» ses inclinations! Personne n'a passé
» pour impie, n'a été criminel pour s'être
» déclaré contre un gladiateur; personne
» n'a expié par les supplices de miséra-
» bles amusemens, et de spectateur qu'il
» était, n'est devenu lui-même un spec-
» tacle. O insensé et ignorant du véritable
» honneur, le souverain qui peut cher-
» cher jusques dans l'arène des crimes de
» leze-majesté, qui se croit méprisé et avili,

» si l'on ne respecte pas ses histrions, qui
» regarde leurs injures comme les siennes,
» qui croit la divinité violée dans leur per-
» sonne, et qui s'estimant autant que les
» dieux, estime ses gladiateurs autant que
» lui ! Combien ces affreux spectacles
» étaient différens de celui que vous nous
» avez donné ! Assez long-temps nous
» avions vu une troupe de délateurs
» exercer dans Rome leurs brigandages:
» abandonnant les grands chemins et les
» forêts à des brigands d'une autre es-
» pece, ceux-là assiégeaient les tribunaux
» et le sénat. Il n'y avait plus de pa-
» trimoine assuré, plus de testament res-
» pecté; qu'on eût des enfans ou qu'on
» n'en eût pas le danger était le même,
» et l'avarice du prince encourageait ces
» ennemis publics. Vous avez tourné
» vos regards sur ce fléau de l'état, et
» après avoir rendu la paix et la séré-
» nité à nos armées, vous l'avez ramenée
» dans le Forum; vous avez extirpé cette
» peste qui le désolait, et votre sévé-
» rité prévoyante a empêché qu'une ré-
» publique fondée sur les lois ne fût renver-
» sée par l'abus de ces mêmes lois. Aussi

» quoique votre fortune et votre généro-
» sité vous ayent mis à portée de nous
» faire voir dans le cirque ce que la force
» et le courage ont de plus remarquable,
» des monstres indomptables ou appri-
» voisés, et ces merveilles du monde avant
» vous rares et cachées, et graces à vous
» devenues communes; rien n'a paru plus
» agréable au peuple romain, ni plus
» digne de votre regne, que de voir l'in-
» solent orgueil des délateurs renversé
» dans la poussiere. Nous les reconnais-
» sions tous, nous jouissions tous en
» voyant ces victimes expiatoires des alar-
» mes publiques, passer dans le cirque
» sur les cadavres sanglans des criminels,
» pour être traînés à un supplice plus lent
» et plus terrible. Jetés pêle-mêle dans
» de mauvaises barques, on les a livrés
» aux flots et aux tempêtes. Qu'ils s'é-
» loignent, qu'ils fuient de ces contrées
» que désola leur méchanceté. Si les
» vagues les rejettent sur des rochers, qu'ils
» habitent des terres sauvages et inhos-
» pitalieres; qu'ils y vivent dans les tour-
» mens de l'inquiétude et du besoin, et
» que pour comble de douleur, ils regar-

» dent autour d'eux le genre humain qu'ils » sont forcés de laisser tranquille. Quel » spectacle mémorable que cette flotte » chargée de coupables, abandonnée à » tous les vents, sans guide et sans se- » cours, et forcée d'obéir aux flots irri- » tés, sur quelque plage inhabitée qu'il » plaise à la mer de les porter! Avec quelle » joie nous avons vu tous ces frêles bâti- » mens dispersés en sortant du port, comme » si la mer eût voulu rendre graces à l'em- » pereur qui la chargeait du supplice de » ces misérables qu'il dédaignait de punir » lui-même! Alors on a pu connaître quel » changement s'était fait dans la ré- » publique, quand les méchans n'ont eu » pour asile que ces mêmes rochers sur » lesquels auparavant tant d'innocens » étaient relégués; quand les déserts au- » paravant peuplés de sénateurs, ne l'ont » plus été que par leurs délateurs et leurs » bourreaux.«

Tout le monde doit reconnaître ici les deux vers de Racine dans Britannicus:

Les déserts autrefois peuplés de sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.

C'est une traduction littérale de ce passage de Pline. Il continue et félicite Trajan d'avoir aboli les accusations de leze-majesté qui mettaient le couteau dans la main des plus vils scélérats pour égorger les plus honnêtes gens, et qui grossissaient le trésor impérial de la dépouille des victimes. » Comment se fait-il que vos prédécesseurs » qui dévoraient tout, qui ne laissaient » rien à personne, ayent été pauvres au » milieu de leurs rapines, et que vous » qui donnez tout et ne ravissez rien, » vous soyez riche au milieu de vos libé- » ralités ? Sans cesse autour d'eux des » conseillers sinistres veillaient avec un » front sévere et sourcilleux aux intérêts » du fisc ; les princes eux-mêmes, tout » avides, tout rapaces qu'ils étaient, et » quoiqu'ils eussent si peu besoin de pa- » reils maîtres, apprenaient cependant de » nous tout ce qu'on pouvait faire contre nous. Mais vous, César, vous avez » fermé votre oreille à toute espece d'a- » dulations et sur-tout à celles qui s'adressent à la cupidité. La flatterie est muette, » et il n'y a plus personne pour donner

» de

» de mauvais conseils, depuis que le » prince ne les écoute plus; en sorte que » nous vous sommes également redevables » et pour les mœurs que vous avez, et » pour le bien que vous avez fait aux » nôtres. C'était sur-tout ce crime unique » et extraordinaire de leze-majesté, in- » venté pour perdre ceux qui étaient » exempts de tout crime, c'est là ce qui » enrichissait le fisc. Vous nous avez dé- » livrés de cette crainte, content de cette » grandeur réelle que n'eurent jamais » ceux qui s'attribuaient une majesté ima- » ginaire. Par-là vous avez rendu la fi- » délité aux amis, la piété filiale aux en- » fans, la soumission aux esclaves. Nos » esclaves ne sont plus les amis de Cé- » sar: c'est nous qui le sommes, et le » pere de la patrie ne croit plus qu'il » leur soit plus cher qu'à nous. Vous » nous avez délivrés tous d'un accusa- » teur domestique; vous avez élevé un » signe de salut qui a détruit parmi nous » la guerre des maîtres et des esclaves; » vous leur avez rendu un service égal, » en rendant les uns tranquilles et les » autres fidelles. Vous ne voulez cepen-

» dant pas qu'on vous loue de cette » justice, et peut-être en effet ne le doit- » on pas; mais du moins c'est une pensée » bien douce pour ceux qui se rappel- » lent celui de vos prédécesseurs qui su- » bornait lui-même les esclaves contre les » maîtres, et leur fournissait des accusa- » tions, pour avoir un prétexte de punir » les crimes qu'il avait inventés, desti- » née affreuse et inévitable qu'il fallait » subir toutes les fois qu'il se trouvait » un esclave aussi méchant que l'empe- » reur. «

Trajan avait vécu long-temps dans une condition privée; il avait vu le regne abominable et la fin tragique de Domitien. Adopté par Nerva qui avait remplacé Domitien et qui régna peu, il lui avait bientôt succédé. Un homme qui avait autant d'esprit que Pline, ne pouvait manquer de saisir cette circonstance si heureuse et les réflexions qu'elle fait naître.

» Combien est utile de passer par l'ad- » versité pour arriver aux grandeurs! » Vous avez vécu avec nous, vous avez » partagé nos périls; vous avez comme

» nous vécu dans les alarmes; c'était alors
» le sort de l'innocence. Vous avez su
» par vous-même combien les méchans
» princes sont détestés, même de ceux
» qui contribuent à les rendre plus mé-
» chans. Vous vous souvenez des vœux
» et des plaintes que vous formiez avec
» nous. Ainsi les lumieres du particu-
» lier servent en vous à éclairer le prince,
» et vous avez fait plus même que vous
» n'auriez desiré d'un autre; et nous dont
» tous les vœux se bornaient à n'avoir
» pas pour empereur le pire des hommes,
» vous nous avez accoutumés à ne pou-
» voir en supporter un qui ne serait pas
» le meilleur de tous. C'est ce qui fait
» qu'il n'y a personne qui vous connaisse
» assez peu, et se connaisse assez peu
» lui-même, pour desirer votre place.
» Il est plus aisé de vous succéder que
» de s'en croire capable. Qui voudrait
» en effet supporter le même fardeau!
» qui ne craindrait pas de vous être com-
» paré? qui sait mieux que vous quelle
» charge on s'impose en remplaçant un
» bon prince? Et cependant vous aviez
» l'excuse de votre adoption. Quel regne

» à imiter que celui sous lequel per-
» sonne n'ose fonder sa sureté sur son
» abjection? Nul aujourd'hui ne craint
» rien ni pour sa vie ni pour sa dignité,
» et l'on ne regarde plus comme un trait
» de sagesse de se cacher dans les téne-
» bres. Sous un prince tel que vous, la
» vertu a les mêmes récompenses et les
» mêmes honneurs que dans un état li-
» bre, et ce n'est plus le temps où elle
» n'avait d'autre prix que le témoignage
» de la conscience. Vous aimez la fer-
» meté dans les citoyens; vous ne cher-
» chez pas, comme on faisait autrefois,
» à étouffer le courage, à intimider la
» droiture; vous l'excitez, vous l'animez.
» Ce serait assez qu'il n'y eût pas de
» danger à être homme de bien; il y
» a même de l'avantage. C'est aux hon-
» nêtes gens que vous offrez les dignités,
» les sacerdoces, les gouvernemens: vo-
» tre amitié, votre suffrage les distingue.
» Les fruits qu'ils recueillent de leur in-
» tégrité et de leurs travaux, encoura-
» gent ceux qui leur ressemblent, et in-
» vitent à leur ressembler. Car il n'en
» faut pas douter; les hommes sont bons

» ou méchans, selon le prix qu'ils en at-
» tendent. Il en est peu d'une ame assez
» élevée pour ne pas juger par le succès
» de ce qui est honnête ou honteux. La
» plupart, quand ils voient donner à
» l'indolence le prix du travail, au luxe
» celui de la frugalité, cherchent à se pro-
» curer les mêmes avantages par la même
» voie; ils veulent être tels que ceux qui
» les ont obtenus, et dès qu'ils le veulent,
» ils le deviennent. Vos prédécesseurs,
» si l'on excepte votre pere et avant lui
» un ou deux tout au plus, aimaient mieux
» les vices des citoyens que leurs vertus,
» d'abord parce que chacun est porté à
» aimer son semblable, et de plus parce
» qu'ils pensaient que ceux-là supportaient
» le plus patiemment la servitude, qui
» étaient en effet dignes d'être esclaves.
» C'est dans leur sein qu'ils déposaient
» tout; quant aux bons citoyens, ils les
» reléguaient dans l'obscurité et l'inac-
» tion; et ce n'était que les délations et
» les dangers qui les faisaient connaître.
» Vous, César, vous choisissez pour amis
» les hommes les plus estimés; et vérita-
» blement il est juste que ceux qui étaient

»les plus odieux aux tyrans soient les »plus chers à un bon prince. Vous le »savez, César: comme rien n'est si dif»férent que l'autorité et la tyrannie, l'on »est d'autant plus attaché à l'une, qu'on »déteste plus l'autre. C'est donc les bons »que vous élevez, que vous montrez au »reste de l'empire, comme les garans »des principes que vous avez embrassés »et des choix que vous savez faire.«

L'orateur compare l'affabilité de Trajan, toujours ouvert et accessible, à l'effrayante et impénétrable retraite où vivaient les tyrans de Rome. »Avec quelle bonté vous »accueillez, vous entendez tout le mon»de! Comme au milieu de tant de travaux »vous semblez être presque toujours de »loisir! Nous venons dans votre palais, »non plus comme autrefois tremblans »d'être venus trop tard aux ordres de l'em»pereur, mais joyeux et tranquilles, et à »l'heure qui nous convient. Il nous est »permis, même quand vous êtes prêt à »nous recevoir, de nous refuser à cet »honneur, si nous avons autre chose à »faire. Nous sommes toujours excusés à »vos yeux; et nous devons l'être sans

» doute; car vous savez assez que chacun
» de nous s'estime d'autant plus qu'il vous
» voit, vous fréquente davantage, et c'est
» encore une raison pour vous de vous
» prêter plus volontiers à ce desir. Ce n'est
» pas un instant d'audience suivi de la
» désertion et de la solitude ; nous res-
» tons, nous vivons avec vous, dans ce
» palais qu'un peu auparavant une bête
» féroce environnait de la terreur, lorsque
» retirée comme dans une caverne, elle
» s'abreuvait du sang de ses proches, ou
» n'en sortait que pour dévorer nos plus
» illustres citoyens. Alors veillaient aux por-
» tes la menace et l'épouvante: alors trem-
» blaient également ceux qui étaient admis
» et ceux qu'on éloignait. Lui-même ne
» se présentait que sous un aspect formi-
» dable ; l'orgueil était sur son front, la
» fureur dans ses yeux; personne n'osait
» l'aborder ni lui parler dans les ténebres
» où il se renfermait, et il ne sortait de sa
» solitude que pour la retrouver par-tout.
» Mais pourtant dans ces mêmes murailles
» dont il se faisait un rempart, il enferma
» avec lui la vengeance et la mort, et le
» dieu qui punit les crimes. Le châtiment

» alla jusqu'à lui, à travers les barrieres
» dont il s'entourait. Que lui servit alors
» sa divinité prétendue, et le secret de
» cette demeure inaccessible où l'exilaient
» son orgueil et sa haine pour le genre hu-
» main? Combien cette même demeure
» est aujourd'hui plus assurée et plus tran-
» quille, depuis qu'on n'y voit plus les
» satellites de la tyrannie et de la cruauté,
» depuis qu'elle n'a plus de garde que
» notre amour, et de défense que la mul-
» titude qu'elle reçoit! Quel exemple peut
» mieux vous convaincre que la garde la
» plus sûre et la plus fidelle des princes,
» c'est leur propre vertu, ou plutôt que
» jamais ils ne sont mieux défendus que
» lorsqu'ils n'ont pas besoin de défense? «

Il justifie avec beaucoup d'élévation et d'énergie la maniere dont il parle des tyrans qui avaient opprimé Rome avant que Trajan la rendît heureuse. » Tout ce
» que j'ai dit, peres conscripts, des autres
» princes que nous avons eus, n'a d'autre
» but que de vous faire voir combien notre
» pere commun a changé et corrigé l'es-
» prit du gouvernement, si long-temps
» corrompu et dépravé. Cette comparai-

» on sert à mieux marquer et le mérite et
» la reconnaissance. De plus, le premier
» devoir des citoyens envers un empereur
» tel que le nôtre, c'est de flétrir ceux qui
» ne lui ressemblent pas. On n'aime point
» assez les bons princes, quand on ne hait
» pas les mauvais. Enfin une des plus
» grandes obligations que nous ayons à
» notre digne empereur, c'est la liberté
» de tout dire contre les tyrans. Pourrions-
» nous oublier que tout récemment Do-
» mitien a voulu venger Néron? Est-ce
» donc le vengeur de sa mort qui aurait
» permis qu'on fît justice de sa vie? Il
» prendrait pour lui-même tout ce qu'on
» dirait contre son modele. Pour moi,
» César, je regarde comme un de vos plus
» grands bienfaits, que nous puissions à-
» la-fois, et nous venger du passé et in-
» fluer sur l'avenir, qu'il nous soit permis
» d'annoncer par avance aux méchans
» princes, qu'en aucun temps, en aucun
» lieu, leurs mânes coupables ne seront
» à l'abri des reproches et des exécrations
» de la postérité. Croyez-moi donc, peres
» conscripts, montrons avec confiance et
» fermeté nos douleurs et notre joie. Gé-

» missons sur ce que nous avons souffert
» autrefois : jouissons de ce que nous
» voyons aujourd'hui. Voilà ce que nous
» devons faire en public, comme en se-
» cret, dans des actions de graces solen-
» nelles comme dans les conversations
» particulieres. Souvenons-nous que le
» mal que nous dirons de nos tyrans est
» l'éloge de notre bienfaiteur. Lorsqu'on
» n'ose pas parler des mauvais princes,
» c'est une preuve que celui qui regne leur
» ressemble. «

Nous avons de Pline, outre ce Panégyrique, un recueil de lettres, composé de dix livres, que l'auteur mit en ordre et publia, nous dit-il, à la priere de ses amis : c'est dire que ces lettres sont un ouvrage, et c'en est un en effet. Il ne faut donc pas s'attendre à y trouver cette aisance familiere, cet épanchement intime, cet abandon qui est du genre épistolaire proprement dit. Ce ne sont point ici des lettres qui n'étaient pas faites pour être lues, et dont le charme tient sur-tout à cette curiosité naturelle à l'esprit humain, qui aime beaucoup à entendre ceux qui ne croient pas qu'on les écoute. Madame de Sevigné

nous plaît dans ses lettres, parce qu'elle donne de l'intérêt aux plus petites choses; Cicéron, parce qu'il révele le secret des grandes. Pline est auteur dans les siennes; mais il l'est avec beaucoup d'agrément et de variété. Tous ses billets sont écrits pour la postérité; mais elles les a lus, et cette lecture fait aimer l'auteur.

Si les lettres de Pline font honneur à son esprit par la maniere dont elles sont écrites, les noms de ceux à qui elles sont adressées suffiraient pour faire l'éloge de son caractere. Ce sont les plus honnêtes gens et les hommes les plus célebres par leurs talens, leur mérite et leurs vertus; et les sentimens qu'il exprime sont dignes de ces liaisons. Il intéresse également et par les amis dont il regrette la perte, tels qu'un Helvidius, un Arulénus, un Sénecion, les victimes de Domitien, et par ceux qui jouissent avec lui du regne de Trajan, tels que Tacite, Quintilien, Macer, Suétone, Martial, etc. Il ne peut pas nous attacher comme Cicéron par le détail des intrigues et des révolutions du siecle le plus orageux de la république. Un regne heureux et tranquille ne peut

fournir cette espece d'attrait à l'imagination, et cet aliment à la curiosité. En ce genre tout ce qu'on peut faire du bonheur, c'est d'en jouir ; car il en est de l'histoire à-peu-près comme du théâtre, où rien n'intéresse moins que les gens heureux. Mais on trouve du moins dans Pline des traits et des anecdotes qui peignent les mœurs et les caracteres. On y voit particuliérement la malignité cruelle des délateurs sous Domitien, et leur bassesse rampante sous Trajan ; car rien n'est si lâche et si vil que le méchant dès qu'il ne peut plus faire du mal ; c'est une bête féroce à qui l'on a arraché les griffes et les dents, et qui leche, quand elle ne peut plus mordre. Tel était un certain Régulus sur lequel Pline s'exprime ainsi dans une de ses lettres, qui présente un tableau frappant de vérité, qu'on voit toujours avec plaisir, celui de l'humiliation d'un méchant homme.

» Avez-vous vu quelqu'un plus humble » et plus timide que Régulus depuis la » mort de Domitien, sous lequel il n'a » pas commis moins de crimes que sous » Néron, mais avec plus de précaution et

» le secret? Il a eu peur que je n'eusse du » ressentiment contre lui, et il ne se trom- » pait pas : j'en avais. Je l'avais vu » échauffer la persécution contre Arulé- » nus, et triompher de sa mort, au point » de réciter et de répandre dans le public » un libelle où il l'appelait *un singe des* » *Stoïciens qui portait encore les stigmates* » *de Vitellius.* Vous reconnaissez là le » style de l'homme. Il y déchire aussi » Sénecion, et avec tant de fureur que » Métius Carus, (autre homme de la » même trempe) lui dit à cette occasion : » *Quel droit avez-vous sur mes morts?* » *est-cè que je vais remuer les cendres de* » *votre Crassus et de votre Camérinus?* » deux victimes des délations de Régulus » sous Néron? «

On est forcé de s'arrêter pour admirer l'énergique impudence et l'atrocité de ce mot, *mes morts.* Ce sont là de ces expressions de métier, qui en représentent toute l'horreur. Ces misérables regardaient ceux qu'ils avaient fait périr, comme des possessions et des titres : on croirait entendre des fossoyeurs se disputer un cadavre. Poursuivons.

» Régulus craignait donc que sa con-
» duite ne m'eût vivement blessé ; aussi
» s'était-il donné de garde de me mettre
» au nombre de ses auditeurs, lorsqu'il fit
» la lecture de son libelle. De plus, il se
» resouvenait dans quel péril il m'avait mis
» moi-même devant les centumvirs. Il n'y
» allait de rien moins que de ma vie. A la
» priere d'Arulénus, j'étais venu témoi-
» gner pour Arrionilla, femme de Timon,
» et j'avais en tête Régulus. Je m'appuyais,
» dans un des points de la défense, sur
» l'avis de Modestus, alors exilé par Do-
» mitien. Régulus m'interrompt, *que pen-*
» *sez-vous* me dit-il, *de Modestus?* Si
» j'avais dit, *du bien*, vous voyez quel
» danger ; si j'avais dit, *du mal*, quelle
» honte. Tout ce que je puis dire, c'est
» que les dieux vinrent à mon secours, et
» m'inspirerent. *Je répondrai*, lui dis-je,
» *à votre question, si les centumvirs la re-*
» *gardent comme un des points du procès.*
» Il insiste. *Il me semble*, poursuivis-je,
» *que la coutume est d'interroger les té-*
» *moins sur les accusés et non pas sur ceux*
» *qui sont déjà condamnés. Je demande,*
» reprend Régulus, *ce que vous pensez*

» *non pas précisément de Modestus, mais*
» *de son attachement pour le prince. Et*
» *moi*, dis-je alors, *je crois qu'il n'est pas*
» *même permis de faire une question sur*
» *ce qui a déjà été jugé.* Il se tut, et tout
» le monde me félicita de ce que, sans
» rien dire pour ma sureté qui pût com-
» promettre mon honneur, je m'étais dé-
» barrassé de son insidieuse interrogation.
» Aujourd'hui, que Régulus ne se sent pas
» la conscience nette, il a été trouver
» d'abord Cécilius Céler et Fabius Justus,
» pour les prier de le réconcilier avec moi.
» Non content de cela, il s'est adressé à
» Spurinus, et d'un ton suppliant, (vous
» savez comme il est bas quand il craint) *je*
» *vous conjure*, lui a-t-il dit, *de voir Pline*
» *demain matin, mais de grand matin;*
» *car je ne puis vivre dans l'inquiétude où*
» *je suis; et de quelque maniere que ce*
» *soit, faites en sorte qu'il ne soit plus*
» *fâché contre moi.* Je venais de me lever;
» on vient me dire que Spurinus envoie
» chez moi m'annoncer sa visite. *Non,*
» dis-je, *je vais chez lui.* Comme nous
» allions l'un vers l'autre, je le rencontre
» sous le portique de Livie. Il m'expose sa

» commission, et ajoute quelques prières, » mais avec beaucoup de réserve, et » comme il convient à un honnête homme » parlant pour celui qui ne l'est pas. *C'est* » *à vous de voir*, lui dis-je, *ce que vous* » *devez répondre à Régulus. Il ne faut* » *pas vous tromper. J'attends Maurice:* » (il n'était pas encore revenu d'exil) *je* » *ne peux vous rien dire sans l'avoir vu,* » *ni rien faire sans son consentement. C'est* » *à lui de me guider, et à moi de le suivre.* » Quelques jours après, Régulus lui-même » vient me trouver dans la salle du préteur, » et après m'avoir suivi quelque temps, il » me tire à l'écart. *Je crains*, me dit-il, » *que vous n'ayez sur le cœur la ma-* » *niere dont je me suis expliqué devant les* » *centumvirs, lorsqu'en plaidant contre* » *vous et Satrius Rufus, il m'échappa de* » *dire: Satrius Rufus, et cet orateur qui* » *se pique d'imiter Cicéron, et qui n'est* » *pas content de l'éloquence de notre* » *siecle.* Je lui répondis que c'était lui qui » m'apprenait qu'il y avait de la mauvaise » intention dans ses paroles; que sans son » aveu, j'aurais pu les prendre pour une » louange. *Car*, ajoutai-je, *je me pique*

» *en effet d'imiter Cicéron, et ne goûte pas*
» *infiniment l'éloquence de notre siecle.*
» *Je crois qu'il est insensé de ne pas se*
» *proposer pour modele en tout genre ce*
» *qu'il y a de mieux. Mais puisque vous*
» *vous souvenez si bien de cette plaidoirie*
» *devant les centumvirs, comment avez-*
» *vous oublié celle où vous m'interrogea-*
» *tes sur Modestus?* Ici mon homme de-
» vint plus pâle encore qu'il n'avait cou-
» tume de l'être, et tout en balbutiant, me
» dit que ce n'était pas à moi qu'il en vou-
» lait alors, mais à Modestus. Vous voyez
» le caractere du personnage, qui avoue
» l'envie qu'il a eue de nuire à un malheu-
» reux exilé. Au surplus, il m'en donna
» une excellente raison: *Modestus*, dit-il,
» *avait écrit de moi, dans une lettre qui*
» *fut lue à Domitien, ces propres mots:*
» *Régulus, le plus méchant des bipedes.*
» Vous verrez que Modestus avait grand
» tort. Ce fut à-peu-près là toute notre
» conversation: je ne voulus pas m'en-
» gager plus avant, pour me réserver toute
» ma liberté jusqu'au retour de mon ami
» Maurice. Je sais fort bien qu'un Régulus
» n'est pas un homme aisé à détruire. Il

» est riche et intrigant; bien des gens le » considerent; la plupart le craignent, et » la crainte est un sentiment souvent plus » fort que l'amitié même. Cependant il » peut arriver que toute cette fortune » déjà ébranlée tombe entièrement; car le » pouvoir et le crédit des méchans est » aussi trompeur qu'eux-mêmes. Mais, » comme je vous le dis, j'attends Maurice: » c'est un homme de poids, un homme de » sens, instruit par l'expérience, et que le » passé peut éclairer sur l'avenir. C'est » d'après ses conseils que je prendrai le » parti d'agir ou de rester tranquille. Je » vous ai fait tout ce détail, parce que » notre amitié mutuelle exige que je vous » fasse part, non-seulement de mes ac- » tions, mais de mes pensées. «

Dans une de ses lettres à Tacite, il peint avec des traits aussi nobles que touchans l'union qui regne entre eux, et qui devrait régner entre tous ceux que les talens réndent supérieurs aux autres hommes, et ne rendent pas toujours supérieurs à l'envie.

» J'ai lu votre ouvrage, et j'ai marqué » avec le plus de soin qu'il m'a été possible

» ce qui m'a paru devoir être ou changé
» ou retranché. J'ai coutume de dire la
» vérité, et vous aimez à l'entendre; car
» personne ne souffre plus patiemment la
» critique que ceux qui méritent la louange.
» A présent c'est votre tour, et j'attends
» vos remarques sur l'ouvrage que je vous
» ai confié. O l'honorable et le charmant
» commerce que cette réciprocité de lu-
» mieres et de secours! Qu'il m'est doux
» de penser que si la postérité s'occupe
» de nous, on saura à jamais combien il y
» a eu entre nous d'union, de confiance
» et de franchise! Ce sera un exemple rare
» et remarquable, que deux hommes, à-
» peu-près du même âge et du même rang,
» et de quelque nom dans les lettres (car
» il faut bien que je parle modestement de
» vous, puisque je parle en même-temps
» de moi) se soient aidés et soutenus mu-
» tuellement dans leurs études. Dans ma
» premiere jeunesse, et lorsque vous aviez
» déjà de la réputation et de la gloire,
» toute mon ambition était de suivre vos
» traces, de loin, il est vrai, mais du
» moins de plus près que tout autre. Il y
» avait d'autres hommes célebres par leur

» génie; mais vous me paraissiez, par un » rapport naturel entre nous deux, celui » que je pouvais et que je devais imiter. » C'est ce qui fait que je m'applaudis tant » de ce que mon nom est cité avec le » vôtre, lorsqu'il est question des gens de » lettres, de ce qu'on pense à moi lors- » qu'on parle de vous. Ce n'est pas qu'il » n'y ait des écrivains qu'on nous préfere; » mais il m'importe peu dans quel rang » on nous mette ensemble, parce qu'à » mon gré, le premier de tous est celui » qui vient après vous. Il y a plus; vous » devez avoir remarqué que dans les tes- » tamens on nous laisse des legs sembla- » bles, à l'un et à l'autre, à moins que le » testateur n'ait été l'ami particulier de » l'un des deux. Je conclus que nous de- » vons nous en aimer davantage, puisque » les études, les mœurs, la réputation, et » enfin les dernieres volontés des hommes » nous unissent par tant de liens. «

Quelquefois ces lettres ne contiennent que des anecdotes plaisantes, telles que celle-ci: » Vous n'avez pas été témoin » d'une assez singuliere aventure, ni moi » non plus; mais on m'en a parlé comme

» elle venait de se passer. Polliénus Pau-
» lus, chevalier romain des plus distin-
» gués et des plus instruits, compose des
» élégies : c'est chez lui un talent de
» famille ; car il est de la même ville
» municipale que Properce, et il le compte
» parmi ses ancêtres. Il récitait publique-
» ment ses élégies, dont la premiere com-
» mence ainsi : *Vous m'ordonnez, Pris-*
» *cus*.... Javolénus Priscus, l'un de ses
» meilleurs amis, qui était présent, se mit
» à dire tout-d'un-coup : *Moi, je n'or-*
» *donne rien.* Imaginez les ris et les plai-
» santeries. Ce Priscus n'a pas la tête bien
» saine ; mais pourtant il remplit les de-
» voirs publics, il est admis dans les con-
» seils, il professe même le droit civil,
» en sorte que cette saillie n'en fut que
» plus ridicule et plus remarquable, et re-
» froidit beaucoup la lecture de Paulus.
» Avouez que ceux qui lisent en public
» ont bien des soins à prendre : il faut
» qu'ils répondent, non-seulement de
» leur bon sens, mais aussi de celui de
» leurs auditeurs. «

Une autre lettre contient un acte de bienfaisance, également honorable pour

celui qui en était l'auteur et pour celui qui en était l'objet. Elle est de la plus grande simplicité, et c'est ce qui en fait le mérite. Pline écrit à Quintilien: » Quoique vous soyez très-simple et très-» modeste dans votre manière de vivre, » et que vous ayez élevé votre fille dans » les vertus convenables à la fille de Quin-» tilien et à la petite fille de Tutilius, ce-» pendant aujourd'hui qu'elle épouse No-» nius Céler, homme de distinction, et » à qui ses emplois et ses charges impo-» sent la nécessité de vivre dans un cer-» tain éclat, il faut qu'elle regle son train » et ses habits sur le rang de son mari. Ces » dehors n'augmentent pas notre dignité » réelle, mais ils la relevent aux yeux du » public. Je sais que vous êtes très-riche » des biens de l'ame, et beaucoup moins » des biens de la fortune. Je prends donc » sur moi une partie de vos obligations, » et comme un second pere, je donne à » notre chere fille 50,000 sesterces. Je » ne me bornerais pas là, si je n'étais per-» suadé que la modicité du présent sera » pour vous la seule raison de le recevoir.«

Le récit de la mort volontaire de son

ami Corellius Rufus, offre des circonstances intéressantes, et la peinture d'un caractère mâle et [illegible] des anciens Romains.

» J'ai fait une cruelle perte, si c'est dire » assez pour exprimer le malheur qui nous » enleve un si grand homme. Corellius » Rufus est mort; et ce qui m'accable » davantage, il est mort parce qu'il l'a » voulu. Ce genre de mort que l'on ne » peut reprocher, ni à l'ordre de la na- » ture, ni au caprice de la fortune, me » semble le plus affligeant de tous. Lors- » que la maladie emporte nos amis, ils » nous laissent au moins un sujet de con- » solation, dans cette inévitable nécessité » qui menace tous les hommes. Mais ceux » qui se livrent eux-mêmes à la mort ne » nous laissent que l'éternel regret de pen- » ser qu'ils auraient pu vivre long-temps. » Une souveraine raison qui tient lieu de » destin aux sages, a déterminé Corel- » lius Rufus. Mille avantages concou- » raient à lui faire aimer la vie; le té- » moignage d'une bonne conscience, une » haute réputation, un crédit des mieux » établis, une femme, une fille, un petit-

» fils, des sœurs très-aimables, et ce » qui est encore plus précieux, de véri- » tables amis. Mais ses maux duraient » depuis si long-temps; ils étaient deve- » nus si insupportables, que les raisons de « mourir l'emporterent sur tant d'avanta- » ges qu'il trouvait à vivre. A trente- » trois ans, il fut attaqué de la goute: je » lui ai ouï dire plusieurs fois qu'il l'a- » vait héritée de son pere; car les maux » comme les biens nous viennent souvent » par succession. Tant qu'il fut jeune, » il trouva des remedes dans le régime et » dans la continence; plus avancé en » âge et plus accablé, il se soutint par sa » vertu et par sa constance. Un jour que » les douleurs les plus aiguës n'attaquaient » plus les pieds seuls, comme auparavant, » mais se répandaient sur tout le corps, » j'allai le voir à sa maison près de Rome: » c'était du temps de Domitien. Dès que » je parus, les valets de Corellius se reti- » rerent; il avait établi cet ordre chez » lui, que quand un ami de confiance » entrait dans sa chambre, tout en sortait, » jusqu'à sa femme, quoique d'ailleurs » très-capable du secret. Après avoir

jeté

» jeté les yeux de tous côtés : *Savez-vous*
» *bien*, dit-il, *pourquoi je me suis obs-*
» *tiné à vivre si long-temps, malgré des*
» *maux insupportables? C'est pour survi-*
» *vre au moins d'un jour à ce monstre de*
» *Domitien.* Pour faire lui-même ce
» qu'il desirait qu'on fît, je suis sûr qu'il
» ne lui manqua que des forces égales à
» son courage. Mais les dieux du moins
» exaucerent son vœu, et le tyran fut tué.
» Alors satisfait et tranquille, sûr de mou-
» rir libre, il fut en état de rompre les
» liens nombreux, mais plus faibles, qui
» l'attachaient encore à la vie. Il avait es-
» sayé d'adoucir par la diete les douleurs
» qui étaient redoublées ; mais comme
» elles continuaient, sa fermeté sut y
» mettre un terme. Quatre jours s'étaient
» passés sans qu'il prît aucune nourriture,
» quand Hispala, sa femme, envoya no-
» tre ami commun, C. Geminius, m'ap-
» porter la triste nouvelle, que Corel-
» lius avait résolu de mourir ; que les lar-
» mes d'une épouse, les supplications de
» sa fille, ne gagnaient rien sur lui ; que
» j'étais le seul qui pût le rappeler à la
» vie. J'y cours : j'arrivais, lorsque Julius

»Atticus, de nouveau dépêché vers moi »par Hispala, me rencontre, et m'an- »nonce que l'on avait perdu toute espé- »rance, même celle que l'on avait en »moi, tant Cornélius paraissait affermi »dans sa résolution. Ce qui désespérait, »c'était la réponse qu'il avait faite à »son médecin, qui le pressait de prendre »des alimens. *L'arrêt est prononcé:* pa- »role qui me remplit tout-à-la fois d'ad- »miration et de douleur. Je ne cesse de »penser, quel homme, quel ami j'ai perdu. »Il avait passé soixante et sept ans, terme »assez long même pour les hommes ro- »bustes. Il est délivré de toutes les dou- »leurs d'une maladie continuelle: il a »eu le bonheur de laisser florissante et »sa famille et la république, qui lui était »plus chere encore que sa famille. Je me »le dis; je le sais; je le sens; cependant »je le regrette comme s'il m'eût été ravi »dans la fleur de son âge, et dans la »plus brillante santé. Mais, (dussiez- »vous m'accuser de faiblesse) je le re- »grette, particuliérement pour l'amour »de moi. J'ai perdu le témoin, le guide, »le juge de ma conduite. Vous ferai-je

» un aveu que j'ai déjà fait à notre ami
» Calvisius dans les premiers transports
» de ma douleur? Je crains de vivre désor-
» mais avec moins d'attention sur moi-
» même: vous voyez quel besoin j'ai que
» vous me consoliez. Il ne s'agit pas de
» me représenter que Corellius était vieux,
» qu'il était infirme. Il me faut d'autres
» consolations; il me faut de ces raisons
» que je n'aye point encore trouvées, ni
» dans le commerce du monde ni dans
» les livres. Tout ce que j'ai entendu
» dire, tout ce que j'ai lu me revient
» assez dans l'esprit; mais mon affliction
» n'est pas d'une nature à se rendre à des
» considérations communes. «

Si cette lettre est triste, en voici une qui peut amuser; car les histoires d'apparitions et de fantômes amusent toujours, même ceux à qui elles font peur. Celle du spectre d'Athènes, que Pline rapporte le plus sérieusement du monde, paraît être l'original de tous ces contes de revenans, répétés et retournés en mille manieres, attendu que chacun peut raconter à sa fantaisie ce qui n'est jamais arrivé. Quoi qu'il en soit, les mauvais plaisans ne

pourront pas dire cette fois que c'est ici une histoire d'esprit, faite par quelqu'un qui n'en a point. C'est Pline qui parle: écoutons.

» Le loisir dont nous jouissons vous permet d'enseigner et me permet d'apprendre. Je voudrais donc bien savoir si les » fantômes ont quelque chose de réel, » s'ils ont une vraie figure, si ce sont des » génies, ou seulement de vaines images » qui se tracent dans l'imagination troublée par la crainte. Ce qui me ferait » pencher à croire qu'il y a de véritables » spectres, c'est ce qu'on m'a dit être arrivé à Curtius Rufus. Dans le temps qu'il » était encore sans fortune et sans nom, » il avait suivi en Afrique celui à qui le » gouvernement en était échu. Sur le déclin du jour, il se promenait sous un » portique, lorsqu'une femme d'une taille » et d'une beauté plus qu'humaine, se » présente à lui: la peur le saisit. *Je suis,* » dit-elle, *l'Afrique; je viens te prédire* » *ce qui doit t'arriver. Tu iras à Rome,* » *tu rempliras les plus grandes charges, et* » *tu reviendras ensuite gouverner cette* » *province où tu mourras.* Tout arriva

» comme elle l'avait prédit. On conte
» même qu'abordant à Carthage, et sor-
» tant de son vaisseau, la même figure se
» présenta devant lui, et vint à sa ren-
» contre sur le rivage. Ce qu'il y a de vrai,
» c'est qu'il tomba malade, et que ju-
» geant de l'avenir par le passé, et du
» malheur qui le menaçait par la bonne
» fortune qu'il avait éprouvée, il déses-
» péra de sa guérison, malgré la bonne
» opinion que tous les siens en avaient
» conçue. Mais voici une autre histoire
» qui ne vous paraîtra pas moins surpre-
» nante, et qui est bien plus horrible; je
» vous la donnerai telle que je l'ai reçue.
» Il y avait à Athènes une maison fort
» grande et fort logeable, mais décriée et
» déserte. Dans le plus profond silence
» de la nuit, on entendait un bruit de fer
» qui se choquait contre du fer, et si l'on
» prêtait l'oreille avec plus d'attention, un
» bruit de chaînes qui paraissait d'abord
» venir de loin, et ensuite s'approcher.
» Bientôt on voyait un spectre fait comme
» un vieillard très-maigre, très-abattu,
» qui avait une longue barbe, des che-
» veux hérissés, des fers aux pieds et aux

» mains, qu'il secouait horriblement. De-
» là des nuits affreuses et sans sommeil
» pour ceux qui habitaient cette maison :
» l'insomnie à la longue amenait la ma-
» ladie, et la maladie, en redoublant la
» frayeur, était suivie de la mort. Car
» pendant le jour, quoique le spectre ne
» parût plus, l'impression qu'il avait faite
» le remettait toujours devant les yeux, et
» la crainte passée en donnait une nou-
» velle. A la fin la maison fut abandonnée
» et laissée toute entiere au fantôme. On
» y mit pourtant un écriteau pour avertir
» qu'elle était à louer, ou à vendre, dans
» la pensée que quelqu'un peu instruit
» d'un inconvénient si terrible, pourrait
» y être trompé. Le philosophe Athéno-
» dore vient à Athènes : il aperçoit l'é-
» criteau ; en demande le prix ; la modi-
» cité le met en défiance. Il s'informe : on
» lui dit l'histoire, et loin de lui faire
» rompre le marché, elle l'engage à le con-
» clure sans remise. Il s'y loge, et sur le
» soir, il ordonne qu'on lui dresse son lit
» dans l'appartement sur le devant, qu'on
» lui apporte ses tablettes, sa plume et de
» la lumiere, et que ses gens se retirent

» au fond de la maison. Lui, de peur que
» son imagination libre n'allât au gré d'une
» crainte frivole se figurer des fantômes,
» il applique son esprit, ses yeux et sa
» main à écrire. Au commencement de la
» nuit un profond silence regne dans cette
» maison, comme par-tout ailleurs; en-
» suite il entend des fers s'entrechoquer,
» des chaînes qui se heurtent; il ne leve
» pas les yeux, il ne quitte point sa plume;
» ne songe qu'à bien affermir son cœur, et
» et à se garantir de l'illusion de ses sens.
» Le bruit s'augmente, s'approche : il
» semble qu'il se fasse près de la porte et
» bientôt dans la chambre même. Il re-
» garde, il aperçoit le spectre, tel qu'on
» le lui avait dépeint: ce spectre était de-
» bout et l'appelait du doigt. Athénodore
» lui fait signe de la main d'attendre un
» peu, et continue à écrire comme si de
» rien n'était. Le spectre recommence
» son fracas avec ses chaînes, qu'il fait
» sonner aux oreilles du philosophe. Ce-
» lui-ci regarde encore une fois, et voit
» que l'on continue à l'appeler du doigt.
» Alors sans tarder davantage, il se leve,
» prend la lumiere et suit. Le fantôme

» marche d'un pas lent, comme si le poids
» des chaînes l'eût accablé. Mais après
» qu'il est arrivé dans la cour de la mai-
» son il disparaît tout-à-coup et laisse-là
» notre philosophe, qui ramasse des feuil-
» les et des herbes, et les place à l'endroit
» où il avait été quitté, pour le pouvoir
» reconnaître. Le lendemain il va trouver
» les magistrats, et les supplie d'ordonner
» que l'on fouille en cet endroit. On le fait;
» on y trouve des os encore enlacés dans
» des chaînes; le temps avait consumé les
» chairs. Après qu'on les eut soigneuse-
» ment rassemblés, on les ensevelit publi-
» quement; et depuis que l'on eut rendu
» au mort les derniers devoirs, il ne trou-
» bla plus le repos de cette maison. Ce
» que je viens de dire, je le crois sur la
» foi d'autrui; mais voici ce que je puis
» assurer aux autres sur la mienne. J'ai
» un affranchi, nommé Marcus, qui n'est
» point sans instruction. Il était couché
» avec son jeune frere; il lui sembla voir
» quelqu'un assis sur le lit, et qui appro-
» chait des ciseaux de sa tête, et même
» lui coupait des cheveux au-dessus du
» front. Quand il fut jour, on aperçut

» qu'il avait le haut de la tête rasé, et ses
» cheveux furent trouvés répandus près
» de lui. Peu après pareille aventure ar-
» rivée à un de mes gens, ne me permit
» plus de douter de la vérité de l'autre.
» Un de mes jeunes esclaves dormait avec
» ses compagnons dans le lieu qui leur
» est destiné. Deux hommes vêtus de
» blanc (c'est ainsi qu'il le racontait) vin-
» rent par les fenêtres, lui raserent la tête
» pendant qu'il était couché, et s'en re-
» tournerent comme ils étaient venus. Le
» lendemain lorsque le jour parut, on le
» trouva rasé comme on avait trouvé l'au-
» tre, et les cheveux qu'on lui avait coupés,
» épars sur le plancher. Ces aventures n'eu-
» rent aucune suite, si ce n'est peut-être
» que je ne fus point accusé devant Domi-
» tien, sous l'empire de qui elles arrive-
» rent. Je ne l'eusse pas échappé, s'il eût
» vécu; car on trouva dans son porte-
» feuille une requête donnée contre moi
» par Metius Carus. De-là on peut con-
» jecturer que comme la coutume des ac-
» cusés est de négliger leurs cheveux et
» de les laisser croître, ceux que l'on avait
» coupés à mes gens marquaient que j'é-

» tais hors de danger. Je vous supplie » donc de mettre ici toute votre érudition » en œuvre. Le sujet est digne d'une pro- » fonde méditation, et peut-être ne suis- » je pas indigne que vous me fassiez part » de vos lumieres. Si, selon votre cou- » tume, vous balancez les deux opinions » contraires, faites pourtant que la ba- » lance penche de quelque côté pour me » tirer de l'inquiétude où je suis; car je » ne vous consulte que pour n'y plus » être. «

La premiere réflexion qui se présente sur ce récit, (car on ne peut pas entendre des histoires de revenans, sans en dire son avis) c'est qu'il n'y a qu'un seul fait, celui des cheveux coupés, dont Pline se rende le garant, sans qu'on sache pourquoi; car il ne le rapporte que sur la foi d'un affranchi et d'un esclave, et quand l'un et l'autre auraient été trompés par la frayeur, ou auraient eux-mêmes trompé leur maître, il n'y aurait rien de merveilleux; cela même est un peu plus facile à supposer qu'il ne l'est de croire qu'un esprit vêtu de blanc vienne faire l'office de barbier. Il se présente un autre objet

de réflexion : la consultation très-sérieuse que Pline demande à son ami, le ton dont il s'exprime, l'apparition du mauvais génie de Brutus rapportée par le grave et judicieux Plutarque, plusieurs endroits du penseur Tacite, nous font voir que de très-grands esprits, des écrivains philosophes n'ont pas cru les apparitions impossibles. Voilà un beau texte à commenter; mais comme après avoir parlé long-temps, on pourrait bien n'en pas savoir davantage, comme d'ailleurs ce sujet, selon la maniere dont on l'envisage, peut paraître ou trop frivole pour être mêlé à des objets sérieux, ou trop sérieux pour être traité légérement, ces raisons m'imposent silence, et cet article de Pline finira comme toutes les conversations sur les esprits, où chacun fait son histoire et écoute celle des autres, sans que personne soit obligé d'en rien croire. J'observerai seulement que dans une lettre suivante, Pline écrivant à son ami Tacite, commence ainsi : » J'augure, (et cet augure-là n'est pas trompeur) que vos ouvrages se» ront immortels. « Assurément la prédiction s'est bien vérifiée jusqu'ici. Je serais

tenté d'en conclure que Pline raisonnait mieux sur les écrits de Tacite que sur les histoires de revenans.

Une autre lettre fort courte roule sur une observation morale dont l'application n'est pas si générale, il est vrai, que Pline semble le croire, mais qui le plus souvent est fondée : quiconque a été gravement malade peut en juger.

» Ces jours passés, la maladie d'un de » mes amis me fit faire cette réflexion, que » nous sommes fort gens de bien quand » nous sommes malades. Car quel est le » malade que l'avarice ou l'ambition tour- » mente? Il n'est plus enivré d'amour, en- » têté d'honneurs ; il néglige le bien ; » quelque peu qu'on en ait, il y en a tou- » jours assez quand on se croit prêt de le » quitter. Le malade croit des dieux, et » se souvient qu'il est homme ; il n'envie, » il n'admire, il ne méprise la fortune de » personne. Les médisances ne lui font ni » impression, ni plaisir; toute son imagination n'est occupée que de bains et » de fontaines. Tout ce qu'il se propose, » (s'il en peut échapper) c'est de mener à » l'avenir une vie douce et tranquille, une

» vie innocente et heureuse. Je puis donc » nous faire ici à tous deux, en peu de » mots, une leçon dont les philosophes » font des volumes entiers. Persévérons à » être pendant la santé ce que nous nous » proposons de devenir, quand nous som- » mes malades. »

Une lettre à Maxime, qui allait commander dans la Gréce, nous fait connaître combien Pline chérissait cette contrée, qui avait été le berceau des arts, et dont le nom seul a dû être cher dans tous les temps à quiconque était né avec le goût des lettres. Ce morceau d'ailleurs montre un homme pénétré de ces principes d'humanité et de douceur qui convenaient à un philosophe, à un ami de Trajan, et qui peuvent servir de leçons à tous ceux que leurs charges et leurs emplois mettent au-dessus des autres. Il est peu de lettres où Pline ait fait voir un caractere plus aimable, et où la raison s'exprime avec plus de grace et de délicatesse.

» L'amitié que je vous ai vouée, m'o- » blige, non pas à vous instruire, (car vous » n'avez pas besoin de maître) mais à vous » avertir de ne pas oublier ce que vous

» savez déjà, de le pratiquer, ou même
» de le savoir encore mieux. Songez que
» l'on vous envoie dans l'Achaïe, c'est-à-
» dire dans la véritable Grèce, dans la
» Grèce par excellence, où la politesse, les
» lettres, l'agriculture même ont pris nais-
» sance; que vous allez gouverner des
» hommes libres, dont les vertus, les ac-
» tions, les alliances, les traités, la reli-
» gion ont eu pour principal objet la con-
» servation du plus beau droit que nous te-
» nions de la nature. Respectez les dieux
» leurs fondateurs, respectez l'ancienne
» gloire de cette nation, et cette vieillesse
» des états qui est sacrée, comme celle
» des hommes est vénérable. Faites hon-
» neur à leur antiquité, à leurs exploits
» fameux, à leurs fables même. N'entre-
» prenez rien sur la dignité, sur la liberté,
» ni même sur la vanité de personne.
» Ayez continuellement devant les yeux,
» que nous avons puisé notre droit dans
» ce pays; que nous n'avons pas imposé
» des lois à ce peuple après l'avoir vaincu,
» mais qu'il nous a donné les siennes après
» que nous l'en avons prié. C'est Athènes
» où vous allez, c'est à Lacédémone que

» vous devez commander. Il y aurait de
» l'inhumanité, de la cruauté, de la bar-
» barie, à leur ôter l'ombre et le nom de
» liberté qui leur restent. Voyez comme
» en usent les médecins : quoique par rap-
» port à la maladie il n'y ait point de dif-
» férence entre les hommes libres et les
» esclaves, ils traitent pourtant les pre-
» miers plus doucement et plus humaine-
» ment que les autres. Souvenez-vous de
» ce que fut autrefois chaque ville, mais
» que ce ne soit pas pour insulter à ce
» qu'elle est aujourd'hui. Ne croyez point
» vous rendre méprisable, en ne vous
» montrant pas dur et altier. Celui qui est
» revêtu de l'autorité et armé de la puis-
» sance, ne peut jamais être méprisé, à
» moins qu'il ne soit sordide et vil, et qu'il
» ne se méprise le premier. C'est faire une
» mauvaise épreuve de son pouvoir que
» de s'en servir pour offenser. La terreur
» est un moyen peu sûr pour s'attirer la
» vénération ; et l'on obtient beaucoup
» plus par l'amour que par la crainte. Car
» pour peu que vous vous éloigniez, la
» crainte s'éloigne avec vous ; mais l'a-
» mour reste ; et comme la première se

» change en haine, le second se tourne » en respect....

Je terminerai cet extrait par l'aventure d'un enfant d'Hippone, fort agréablement racontée, et qui prouve cet instinct que l'on attribue aux dauphins pour l'espece humaine. Pline raconte le fait à un poëte de ses amis, nommé Carinius, parce qu'il croit le sujet susceptible des couleurs de la poésie, et il n'a pas tort.

» J'ai découvert un sujet de poëme: » c'est une histoire, mais qui a tout l'air » d'une fable. Il mérite d'être traité par » un homme comme vous, qui ait l'esprit » agréable, élevé, poétique. J'en ai fait » la découverte à table, où chacun con- » tait à l'envi son prodige. L'auteur passe » pour très-fidelle, quoiqu'à vrai dire, » qu'importe la fidélité à un poëte? Ce- » pendant c'est un auteur tel que vous ne » refuseriez pas de lui ajouter foi, si vous » écriviez l'histoire. Près de la colonie » d'Hippone, qui est en Afrique, [illegible] » bord de la mer, on voit un étang navi- » gable, d'où sort un canal qui, comme » un fleuve, entre dans la mer ou retourne » à l'étang même, selon que le flux l'en-

» traîne, ou que le reflux le repousse. La
» pêche, la navigation, le bain y sont des
» plaisirs de tous les âges, sur-tout des
» enfans, que leur inclination porte au
» divertissement et à l'oisiveté. Entre eux
» ils mettent l'honneur et le mérite à lais-
» ser le rivage bien loin derriere eux; et
» celui qui s'en éloigne le plus, et qui de-
» vance tous les autres, en est le vain-
» queur. Dans cette sorte de combat, un
» enfant plus hardi que ses compagnons,
» s'étant fort avancé, un dauphin se pré-
» sente, et tantôt le précede, tantôt le
» suit, tantôt tourne autour de lui, enfin
» charge l'enfant sur son dos, puis le re-
» met à l'eau, une autre fois le reprend et
» l'emporte tout tremblant, d'abord en
» pleine mer, mais peu après il revient à
» terre et le rend au rivage et à ses com-
» pagnons. Le bruit s'en répand dans la
» colonie; chacun y court, chacun re-
» garde cet enfant comme une merveille;
» on ne peut se lasser de l'interroger, de
» l'entendre, de raconter ce qui s'est
» passé. Le lendemain tout le monde court
» à la rive; ils ont tous les yeux sur la
» mer, ou sur ce qu'ils prennent pour elle;

» les enfans se mettent à la nage, et parmi
» eux celui dont je vous parle, mais avec
» plus de retenue. Le dauphin revient à
» la même heure, et s'adresse au même
» enfant. Celui-ci prend la fuite avec les
» autres: le dauphin, comme s'il voulait
» le rappeler et l'inviter, saute, plonge, et
» fait cent tours différens. Le jour sui-
» vant, celui d'après et plusieurs autres
» de suite, même chose arrive, jusqu'à ce
» que ces gens nourris sur la mer se font
» une honte de leur crainte. Ils appro-
» chent du dauphin, ils l'appellent, ils
» jouent avec lui, ils le touchent, il se
» laisse manier. Cette épreuve les encou-
» rage, sur-tout l'enfant qui le premier
» en avait couru le risque; il nage auprès
» du dauphin et saute sur son dos. Il est
» porté et rapporté; il se croit reconnu et
» aimé, il aime aussi; et ni l'un ni l'autre
» ne ressent ni n'inspire la frayeur. La
» confiance de celui-là augmente et en
» même-temps la docilité de celui-ci; les
» autres enfans l'acompagnent en nageant,
» et l'animent par leurs cris et par leurs
» discours. Avec ce dauphin on en voyait
» un autre (et ceci n'est pas moins mer-

» veilleux) qui ne servait que de compa-
» gnon et de spectateur. Il ne faisait, il ne
» souffrait rien de semblable, mais il me-
» nait et ramenait l'autre dauphin comme
» les enfans menaient et ramenaient leur
» camarade. L'animal de plus en plus ap-
» privoisé par l'habitude de jouer avec l'en-
» fant et de le porter, avait coutume de
» venir à terre; et après s'être séché sur
» le sable, lorsqu'il venait à sentir la cha-
» leur, il se rejetait à la mer. Octavius
» Avitus, lieutenant du proconsul, em-
» porté par une vaine superstition, prit le
» temps que le dauphin était sur le rivage
» pour faire répandre sur lui des parfums:
» la nouveauté de cette odeur le mit en
» fuite et le fit sauter dans la mer. Plu-
» sieurs jours s'écoulerent depuis sans qu'il
» parût. Enfin il revint, d'abord languis-
» sant et triste; et peu après ayant repris
» ses premieres forces, il recommença
» ses jeux et ses tours ordinaires. Tous les
» magistrats des lieux circonvoisins s'em-
» pressaient d'accourir à ce spectacle; leur
» arrivée et leur séjour engageaient cette
» ville qui n'est pas déjà trop riche, à de
» nouvelles dépenses qui achevaient de

» l'épuiser. Ce concours de monde y » troublait d'ailleurs et y dérangeait tout. » On prit donc le parti de tuer secrète- » ment le dauphin qu'on venait voir. Ne » pleurez-vous pas son sort? De quelles » expressions, de quelles figures vous en- » richirez cette histoire, quoiqu'il ne soit » pas besoin de votre art pour l'embellir, » et qu'il suffise de ne rien ôter à la vé- » rité! «

Pline qu'on a nommé *le naturaliste* pour le distinguer du précédent, appartient plus, comme ce titre l'indique assez, à la physique et aux sciences naturelles qu'à la littérature; mais à ne le considérer même que comme écrivain, l'éloquence qu'il a répandue dans son ouvrage, l'imagination qui anime et colorie son style, lui donnent une place éminente parmi les auteurs du dernier âge des lettres romaines. On ne peut douter, et c'est son plus grand éloge, qu'il n'ait servi de modèle au célèbre auteur de notre Histoire naturelle, qui par la noblesse et l'élévation des idées, l'énergie de la diction, la richesse des peintures et la variété des détails, semble avoir voulu lutter contre

lui. Lisez dans Pline la description de l'éléphant et du lion, et vous croirez lire Buffon. Mais l'écrivain français l'emporte par la pureté du goût : l'on ne peut lui reprocher, comme à l'auteur latin, de tomber dans la déclamation, et d'être quelquefois dur et obscur en cherchant la précision et la force : ce sont là les défauts de Pline *le naturaliste*. Son livre d'ailleurs est un monument précieux à tous égards, et on l'a nommé avec raison l'encyclopédie des Anciens. Il a servi à marquer pour nous le terme de leurs connaissances. Tout s'y trouve, astronomie, géométrie, physique générale et particulière, botanique, médecine, anatomie, minéralogie, agriculture, arts mécaniques, arts de luxe. La seule nomenclature des ouvrages que l'auteur cite, le nombre de ceux qu'il dit avoir lus, la plupart perdus aujourd'hui et qui forment des milliers de volumes, suffit pour donner une idée effrayante de son travail ; et quand on pense qu'il avait composé une foule d'autres ouvrages que nous n'avons plus, que ce même homme fut toute sa vie occupé des affaires publiques, fit la

guerre, fut chargé pendant plusieurs années du gouvernement d'une province; et qu'il mourut à 56 ans, on ne concevrait pas comment il a pu suffire à tant d'objets, de lectures, de recherches et de fatigues, si Pline le jeune, en traçant le plan de vie que suivait son oncle, ne nous eût fait voir en lui l'homme le plus laborieux qui ait jamais existé. Il faut jeter les yeux sur ce tableau pour apprendre ce que c'est que le travail, et l'on ne sera pas étonné que celui qui le traçait s'accusât lui-même de paresse, en comparaison d'un semblable modele. Assurément peu d'hommes seront capables des travaux de l'oncle et des scrupules du neveu. Voici comme ce dernier s'explique dans une de ses lettres.

» Vous me faites un grand plaisir de » lire avec tant de passion les ouvrages » de mon oncle et de vouloir les connaître » tous. Je ne me contenterai pas de vous » les indiquer: je vous marquerai encore » dans quel ordre ils ont été faits: c'est » une connaissance qui n'est pas sans » agrément pour les gens de lettres. Lors » qu'il commandait une brigade de cava-

» lerie, il a composé un livre *de l'art de* » *lancer le javelot à cheval*; et dans ce li- » vre l'esprit et l'exactitude se font égale- » ment remarquer: deux autres, de *la vie* » *de Pomponius Secundus*. Il en avait été » singuliérement aimé, et il crut devoir » cette marque de reconnaissance à sa mé- » moire de son ami. Il nous en a laissé » vingt autres des *guerres d'Allemagne*, » où il a renfermé toutes celles que nous » avons eues avec les peuples de ces pays. » Un songe lui fit entreprendre cet ou- » vrage. Lorsqu'il servait dans cette pro- » vince, il crut voir en songe Drusus Né- » ron, qui après y avoir fait de grandes » conquêtes, y était mort: ce prince le » conjurait de ne le pas laisser enseveli » dans l'oubli. Nous avons encore de lui » trois livres intitulés *l'Homme de lettres*, » que leur grosseur obligea mon oncle de » partager en six volumes: il prend l'ora- » teur au berceau, et ne le quitte point, » qu'il ne l'ait conduit à la plus haute per- » fection: huit livres sur *les façons de par-* » *ler douteuses*: il fit cet ouvrage pendant » les dernieres années de l'empire de Né- » ron, où la tyrannie rendait dangereux

» tout genre d'étude plus libre et plus
» élevé : trente-un pour servir de suite à
» l'histoire qu'Aufidius Bassus a écrite :
» trente-sept de l'*Histoire naturelle*. Cet
» ouvrage est à la fois étendue et d'une éru-
» dition infinie, et presque aussi varié que
» la nature elle-même. Vous êtes surpris
» qu'un homme dont le temps était si
» rempli, ait pu écrire tant de volumes,
» et y traiter tant de différens sujets, la
» plupart si épineux et si difficiles. Vous
» serez bien plus étonné, quand vous sau-
» rez qu'il a plaidé pendant quelque temps
» et qu'il n'avait que cinquante-six ans
» quand il est mort. On sait qu'il en a
» passé la moitié dans les travaux que les
» plus importans emplois et la confiance
» des princes lui ont imposés. Mais c'était
» une pénétration, une application, une
» vigilance incroyable. Il commençait ses
» veilles aux fêtes de Vulcain, dans le mois
» d'août, non pas pour chercher dans le
» ciel des présages ; mais pour étudier. Il
» se mettait à l'étude, en été, dès qu'il
» était nuit close ; en hiver à une heure
» du matin, au plus tard à deux, souvent
» à minuit. Il n'était pas possible de moins

» donner

» donner au sommeil, qui quelquefois le » prenait et le quittait sur ses livres. Avant » le jour il se rendait chez l'empereur Ves- » [illegible] qui faisait aussi un bon usage » des nuits. De-là il allait s'acquitter de » tout ce qui lui avait été ordonné. Ses » affaires faites, il retournait chez lui, et » ce qui lui restait de temps était encore » pour l'étude. Après le dîner, (toujours » très-simple et très-léger, suivant la cou- » tume de nos peres) s'il se trouvait quel- » ques momens de loisir, en été, il se cou- » chait au soleil. On lui lisait quelques » livres, il en tirait des remarques et des » extraits; car jamais il n'a rien lu sans » extraire. Aussi avait-il coutume de dire » qu'il n'y a si mauvais livre où l'on ne » puisse apprendre quelque chose. Après » s'être retiré du soleil, il se mettait le plus » souvent dans le bain d'eau froide. Il » mangeait un morceau et dormait très- » peu de temps. Ensuite, et comme si un » nouveau jour eût recommencé, il repre- » nait l'étude jusqu'au souper. Pendant » qu'il soupait, nouvelle lecture, nouveaux » extraits, mais en courant. Je me sou- » viens qu'un jour le lecteur ayant mal

» prononcé quelques mots, un de ceux qui » étaient à table l'obligea de recom- » mencer. *Quoi ne l'avez-vous pas en-* » *tendu ?* (dit mon oncle) *par-* » *moi ;* (reprit son ami) *pourquoi donc* » (reprit-il) *le faire répéter ? votre inter-* » *ruption nous coûte plus de dix lignes.* » Voyez si ce n'était pas être bon ménager » du temps. L'été, il sortait de table avant » que le jour nous eût quittés ; en hiver » entre sept et huit ; et tout cela, il le » faisait au milieu du tumulte de Rome, » malgré toutes les occupations que l'on » y trouve, et le faisait comme si quelque » loi l'y eût forcé. A la campagne, le seul » temps du bain était exempt d'étude ; je » veux dire le temps qu'il était dans l'eau ; » car pendant qu'il en sortait et qu'il se » faisait essuyer, il ne manquait pas de » lire ou de dicter. Dans ses voyages, c'é- » tait sa seule application : comme si alors » il eût été plus dégagé de tous les autres » soins, il avait toujours à ses côtés son » livre, ses tablettes et son copiste. Il lui » faisait prendre ses gants en hiver, afin » que la rigueur même de la saison ne pût » dérober un moment à l'étude. C'était

» par cette raison qu'à Rome il n'allait ja-
» mais qu'en chaise. Je me souviens qu'un
» jour il me reprit de m'être promené.
» *Il vous souviez* (dit-il) *mettre ces heures à*
» *profit*. Car il comptait pour perdu tout
» le temps que l'on n'employait pas aux
» sciences. C'est par cette prodigieuse
» assiduité qu'il a su achever tant de volu-
» mes, et qu'il m'a laissé cent soixante
» tomes remplis de ses remarques, écrites
» sur la page et sur le revers en très-pe-
» tits caracteres, ce qui les multiplie beau-
» coup. Il me contait qu'il n'avait tenu
» qu'à lui, pendant qu'il était procurateur
» en Espagne, de les vendre à Lartius Li-
» cinius quatre cent mille sesterces, et
» alors ces mémoires n'étaient pas tout-à-
» fait en si grand nombre. Quand vous
» songez à cette immense lecture, à ces
» ouvrages infinis qu'il a composés, ne
» croiriez-vous pas qu'il n'a jamais été ni
» dans les charges, ni dans la faveur des
» princes? Et quand on vous dit tout le
» temps qu'il a ménagé pour les belles-
» lettres, ne commencez-vous pas à croire
» qu'il n'a pas encore assez lu et assez
» écrit? Car d'un côté quels obstacles les

» charges et la cour ne forment-elles
» point aux études? et de l'autre, que ne
» peut point une si constante applic[illegible]ion?
» C'est donc avec raison que je m[illegible]ue
» de ceux qui m'appellent studi[illegible]oi
» qui en comparaison de lui suis un vrai
» fainéant. Cependant je donne à l'étude
» tout ce que les devoirs et publics et par-
» ticuliers me laissent de temps. Eh! qui
» parmi ceux-mêmes qui consacrent toute
» leur vie aux belles-lettres, pourra sou-
» tenir cette comparaison et ne pas rougir,
» comme si le sommeil et la mollesse par-
» tageaient ses jours? Je m'aperçois que
» mon sujet m'a emporté plus loin que je
» ne m'étais proposé. Je voulais seule-
» ment vous apprendre ce que vous desi-
» riez savoir, quels ouvrages mon oncle a
» composés. Je m'assure pourtant que ce
» que je vous ai mandé, ne vous fera
» gueres moins de plaisir que leur lecture.
» Non-seulement cela peut piquer encore
» davantage votre curiosité, mais vous pi-
» quer vous-même d'une noble ému-
» lation. «

Nous avons une traduction complette de *l'histoire naturelle* de Pline, traduc-

tion médiocre en elle-même, mais précieuse par les recherches d'érudition et de phys[illegible]ue dont elle est accompagnée, et qu[illegible] en partie le fruit des veilles de pl[illegible]s savans, encouragés, il y a environ trente ans, à cette tâche pénible, par un de nos plus respectables magistrats (*), qui chargé alors de présider à la littérature, semblait être placé dans le département que son goût aurait choisi et que la nature lui aurait indiqué; et qui appelé aux grandes places par la renommée et par le choix du monarque, leur a préféré ce loisir noble et studieux, cette liberté à-la-fois paisible et active, qui pour les ames douces et pures, sensibles à l'amitié, à la nature et aux arts, est la source de jouissances que rien ne peut corrompre, et d'un bonheur que rien ne peut troubler.

Cette traduction en 12 vol. *in*-4°. est plus faite pour les savans et les littérateurs que pour les gens du monde. Mais heureusement c'est à ceux-ci qu'on a songé, lorsqu'on nous a donné un volume composé des morceaux les plus curieux de

(*) M. de Malesherbes.

Pline *le naturaliste*, choisis avec goût, classés avec méthode, et traduits avec une pureté, une élégance et une noblesse qui prouvent une connaissance réfléchie des deux langues. Cet ouvrage qui est un véritable service rendu aux amateurs, est de M. l'abbé Guéroult, professeur de rhétorique au college d'Harcourt, et fait honneur à l'Université qui compte l'auteur parmi ses membres les plus distingués. On y trouve cette foule de détails instructifs sur les mœurs domestiques des Romains, sur leurs arts, sur leur luxe, et cette multitude de particularités historiques qui donnent un si grand prix à ce vaste monument que Pline nous a transmis. Les bornes qui me sont prescrites ne me permettent pas d'en rien citer; je ne puis que renvoyer à l'abrégé dont je viens de parler les curieux d'antiquités, et je me contenterai de transcrire un ou deux morceaux, qui peuvent donner quelque idée des beautés de Pline et en même-temps de ses défauts; car ceux-ci se trouvent quelquefois à côté des beautés mêmes, et le traducteur n'a pas dû les faire disparaître. Je choisis, par exemple, l'en-

droit du premier livre où Pline parle de la terre.

» La terre est le seul des élémens à qui » nous ayons donné, pour prix de ses » bienfaits, un nom qui offre l'idée respec- » table de la maternité. Elle est le do- » maine de l'homme, comme le ciel est » le domaine de dieu. Elle le reçoit à sa » naissance, le nourrit quand il est né, et » du moment où il a vu le jour, elle ne » ne cesse plus de lui servir de soutien et » d'appui. Enfin nous ouvrant son sein, » quand déjà le reste de la nature nous a » rejetés, mere alors plus que jamais, elle » couvre nos dépouilles mortelles, nous » rend sacrés, comme elle l'est elle-même; » et c'est sur-tout à ce titre qu'elle est pour » nous un objet saint et vénérable. Elle » fait plus encore; elle porte nos titres et » nos monumens, étend la durée de no- » tre nom et prolonge notre mémoire au- » delà des bornes étroites de la vie. C'est » la derniere divinité qu'invoque notre co- » lere; nous la prions de s'appesantir sur » ceux qui ne sont plus, comme si nous » ne savions pas qu'elle seule ne s'irrite » jamais contre l'homme. Les eaux s'éle-

» vent pour retomber en pluies orageuses,
» elles se durcissent en grêle, se gonflent
» en vagues, se précipitent en torrens;
» l'air se condense en nuées, se déchaîne
» en tempêtes; mais la terre est bienfai-
» sante, douce, indulgente, toujours em-
» pressée à servir les mortels. Que de tri-
» buts nous lui arrachons! que de présens
» elle nous offre d'elle-même! quelles cou-
» leurs! quelles saveurs! quels sucs! quels
» touchers! quelles odeurs! Comme elle
» est fidelle à payer l'intérêt du dépôt
» qu'on lui confie! combien d'êtres elle
» nourrit pour nous! S'il existe des ani-
» maux venimeux, l'air qui leur donne la
» vie en est seul coupable. Elle est con-
» trainte d'en recevoir le germe et de les
» soutenir lorsqu'ils sont éclos; mais elle
» répand en tous lieux les herbes salu-
» taires: toujours elle est en travail pour
» l'homme, et peut-être les poisons même
» sont-ils un don de sa pitié. «

Ce morceau est d'un ton absolument oratoire et même poétique. Il est brillant; mais toutes les idées en sont-elles bien justes? est-il vrai que la terre, (en lui attribuant tout le pouvoir que l'auteur lui

donne figurément), ne fasse jamais de mal à l'homme? Et quand les volcans ouvrent leur sein pour y engloutir des villes entieres? quand les tremblemens de terre bouleversent un royaume? De plus, tout le bien qu'elle fait lui appartient-il exclusivement? Sans ces pluies dont parle Pline pour s'en plaindre fort injustement, sans le soleil dont il ne parle pas, que deviendrait cette terre si bienfaisante? Avouons-le: il fallait laisser aux poëtes exalter la divinité de la terre aux dépens de quelques autres; mais un philosophe devait plutôt nous faire voir cette harmonie des élémens qui ne pouvant rien pour nous l'un sans l'autre, se combinent pour nous être utiles, et dont la concorde éternelle produit l'éternelle fécondité. Je n'étendrai pas plus loin la critique sur ce morceau qui a de l'intérêt et de l'éclat, mais qui n'est pas exempt, comme on le voit, de déclamation; car on appelle ainsi tout ce qui tend à agrandir les objets aux dépens de la vérité.

Cicéron nous a fait tant de plaisir, que nous devons en trouver aussi à voir quel hommage lui a rendu Pline, lorsqu'en par-

lant des honneurs que les lettres et les talens de l'esprit ont reçus des Romains, il lui adresse cette éloquente apostrophe: »Pourrai-je sans crime passer ton nom »sous silence, ô Cicéron? Que célébrerai-je »en toi comme le titre distinctif de »ta gloire? Ah! sans doute, il suffira »d'attester cet hommage flatteur qu'un »peuple entier, qu'un peuple tel que »celui de Rome, rendit à tes sublimes ta»lens, et de choisir dans toute la suite »d'une si belle vie les seules actions qui »signalerent ton cónsulat. Tu parles, et »les tribus romaines renoncent à la loi »agraire, à cette loi qui leur assurait les »premiers besoins de la vie. Tu conseil»les: elles pardonnent à Roscius, auteur »de la loi qui réglait les rangs au spec»tacle, et consentent à une distinction »injurieuse pour elles. Tu persuades, et »les enfans des proscrits se condamnent »eux-mêmes à ne plus prétendre aux hon»neurs. Catilina fuit devant ton génie: »c'est toi qui proscris Marc Antoine. Re»çois mon hommage, ô toi qui le pre»mier fus nommé pere de la patrie, toi »qui le premier méritas le triomphe sans

» quitter la toge, et le premier obtins les
» lauriers de la victoire avec les seules ar-
» mes de la parole; toi le pere de l'élo-
» quence et des lettres latines; toi enfin,
» pour me servir des expressions de César,
» autrefois ton ennemi, toi qui remportas
» le plus beau de tous les triomphes, puis-
» qu'il est plus glorieux d'avoir étendu
» pour les Romains les limites du génie,
» que d'avoir reculé les bornes de leur
» empire. «

Fin du second Livre.

ANCIENS.

LIVRE TROISIEME.

HISTOIRE, PHILOSOPHIE ET LITTÉRATURE MÊLÉE.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire.

SECTION PREMIÈRE.

Historiens grecs et romains de la premiere classe.

L'HISTOIRE, dans les premiers temps, paraît n'avoir été confiée qu'à la poésie qui parlait à l'imagination, et se gravait dans la mémoire, ou aux monumens publics qui semblaient propres à perpétuer le souvenir des grands événemens. On les déposait sur l'airain, sur la pierre, sur les statues, sur les tombeaux, sur les médail-

les; et c'est ce qui fait que ces dernières, dont un grand nombre a échappé aux ravages du temps, sont devenues un objet de recherche pour les curieux d'antiquité, et ont servi souvent à éclaircir ou à constater les faits et les époques des siecles les plus reculés. L'ouvrage le plus anciennement rédigé en forme d'histoire, que la littérature grecque nous ait transmis, (car il n'est ici question ni des livres sacrés, ni des écrivains orientaux) est celui d'Hérodote, nommé par cette raison *le pere de l'histoire.*

C'est à lui que l'on doit le peu que nous connaissons des anciennes dynasties des Medes, des Perses, des Phéniciens, des Lydiens, des Grecs, des Egyptiens, des Scythes. Il vivait environ cinq siecles avant l'ère chrétienne, et avait voyagé dans l'Asie mineure, dans la Gréce et dans l'Egypte. Les noms des neuf Muses, donnés par ses contemporains aux neuf livres qui composent son histoire, sont un témoignage de l'estime qu'en faisaient les Grecs, à qui l'auteur en fit la lecture dans l'assemblée des jeux Olympiques, et cet honneur qu'on lui rendit, doit aussi

leur donner un caractere d'autorité; non qu'il faille en conclure que tous les faits qu'il rapporte sont incontestables: puisque nos histoires modernes ne sont pas elles-mêmes à l'abri de la critique, à plus forte raison ce qui n'est fondé que sur des traditions si éloignées, est-il soumis à la discussion et susceptible de laisser des doutes. D'ailleurs le goût si connu des Grecs pour le merveilleux et pour les fables, goût qui leur a été si souvent reproché par les écrivains latins, peut rendre suspecte leur véracité. Mais aussi l'on est tombé dans un autre excès, en rejetant trop légérement tout ce qui ne nous a pas paru conforme à des regles de vraisemblance qu'il n'est pas possible de déterminer d'une maniere bien positive; car dans l'histoire, comme dans le drame,

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Nous sommes trop portés à régler la mesure des probabilités sur celles de nos idées communes et de nos connaissances imparfaites. La distance des temps et des lieux, et la diversité des religions, des

mœurs, des coutumes et des préjugés, ont placé les Anciens et les Modernes à un si grand éloignement les uns des autres, que les derniers ne doivent prononcer qu'avec beaucoup de précaution, quand il s'agit de se rendre juges de ce que les premiers ont pu faire ou penser. L'expérience doit ici, comme en tout, servir de leçon: plus d'une fois elle a démontré réel ce qui ne semblait pas croyable, et en dernier lieu des voyageurs très-instruits ont vérifié sur les lieux ce qu'Hérodote avait écrit de l'Egypte, et ce qu'on avait regardé comme fabuleux. Il peut y avoir autant d'ignorance à tout rejeter qu'à tout croire, et la différence alors n'est que de la simplicité à la présomption. Il faut se défier également de toutes deux: celui qui sait beaucoup doute souvent, et le doute conduit à l'examen et à l'instruction; celui qui sait peu, est prompt à nier, et manque l'occasion de s'instruire. Au reste, cet examen n'est pas de mon sujet, et je dois sur-tout considérer les historiens comme écrivains et hommes de lettres. Je ne puis donc offrir qu'un aperçu très-rapide sur ceux des historiens de la Gréce et de

Rome, que le suffrage de tous les siecles a mis au nombre des auteurs classiques.

Après Hérodote dont on estime la clarté, l'élégance et l'agrément, mais en qui l'on desirerait plus de méthode, plus de développemens, plus de critique, parut Thucydide, qui a écrit cette fameuse guerre du Péloponese entre Athènes et Lacédémone, qui dura vingt-sept ans. Il en a rapporté la plus grande partie comme témoin et même comme acteur; car il fut chargé d'un commandement, et les Athéniens qui le bannirent pour avoir mal fait la guerre, honorerent ensuite et récompenserent comme historien, celui qu'ils avaient puni comme général. On lui reproche deux défauts assez opposés l'un à l'autre: il est trop concis dans sa narration, et trop long dans ses harangues. Il a beaucoup de pensées, mais elles sont quelquefois obscures; il a dans son style la gravité d'un philosophe; mais il en laisse un peu sentir la sécheresse. Aussi le lit-on avec moins de plaisir que Xénophon, qui écrivit quelque temps après lui, et qu'on a surnommé *l'abeille attique*, pour désigner la douceur de son style.

Ce fut lui qui publia et continua l'histoire de Thucydide, à laquelle il ajouta sept livres. Il avait été disciple de Socrate, et commandait dans cette mémorable retraite des Dix-mille, l'une des merveilles de l'antiquité, et dont il était digne d'écrire l'histoire. Il fut comme César, l'historien de ses propres exploits: comme lui, il joignit le talent de les écrire à la gloire de les exécuter: comme lui, il mérite une entiere croyance, parce qu'il avait des témoins pour juges. Ce dernier mérite n'est pas celui de la *Cyropédie*, dans laquelle, au jugement de Cicéron, il a moins consulté la vérité historique que le desir de tracer le modele d'un prince accompli et d'un gouvernement parfait. Si les gens de l'art l'étudient comme général dans la retraite des Dix-mille, on l'admire comme philosophe et comme homme d'Etat dans ce livre charmant de la *Cyropédie*, qu'on peut comparer à notre *Télémaque*. On a dit de Xénophon que les graces reposaient sur ses levres; on peut ajouter qu'elles y sont près de la sagesse.

Depuis lui jusqu'à Fénelon, nul homme

n'a possédé au même degré le talent de rendre la vertu aimable. Les Anciens ne parlent de lui qu'avec vénération, et l'on sait que Scipion et Lucullus faisaient leurs délices de ses ouvrages. Cet homme qui eut dans ses écrits tout le charme de l'éloquence attique, avait dans l'ame la force d'un Spartiate. Il sacrifiait aux dieux, la tête couronnée de fleurs: tout-à-coup on vient lui apprendre que son fils a été tué à la bataille de Mantinée. Il ôte ses couronnes et verse des larmes; mais lorsqu'on ajoute que ce fils, combattant jusqu'au dernier soupir, a blessé mortellement le général ennemi, il reprend ses couronnes: *Je savais*, dit-il, *que mon fils était mortel, et sa gloire doit me consoler de sa mort.*

Nous avons de lui beaucoup d'autres ouvrages, entre autres un *Eloge d'Agésilas*, roi de Lacédémone, un *Recueil de paroles mémorables de Socrate, et l'Apologie* de ce philosophe. Mais ses deux chefs-d'œuvres sont la *Retraite des Dix-mille* et la *Cyropédie*.

Quintilien compare Tite-Live à Hérodote et Salluste à Thucydide. Je serais

tenté de croire que l'admiration des Romains pour la littérature grecque qui avait servi de modèle à la leur, et ce vieux respect que l'on conserve pour ses maîtres, mettaient un peu de préjugé dans cet avis de Quintilien, d'ailleurs si judicieux et si éclairé. Quant à nous autres Modernes, qui avons une égale obligation aux Grecs et aux Latins, il me semble que nous préférerions Tite-Live à Hérodote, et Salluste à Thucydide, par la raison que les deux historiens latins sont bien plus grands coloristes et meilleurs orateurs que les deux historiens grecs. Les couleurs de Tite-Live sont plus douces; celles de Salluste sont plus fortes. L'un se fait admirer par sa facilité brillante; l'autre par sa rapidité énergique. Le goût de Tite-Live est si parfait, que Quintilien le cite à côté de Cicéron, en indiquant ces deux auteurs comme ceux qu'il faut mettre de préférence entre les mains des jeunes gens. » Sa narration, dit-il, est singuliérement » agréable et de la clarté la plus pure. Ses » harangues sont d'une éloquence au-des- » sus de toute expression. Tout y est par- » faitement adapté aux personnes et aux

» circonstances. Il excelle sur-tout à expri-
» mer les sentimens doux et touchans, et
» nul historien n'est plus pathétique. «

Cet éloge est juste dans tous les points, et l'on peut ajouter que le génie de Tite-Live, sans jamais laisser voir le travail ni l'effort, paraît s'élever naturellement jusqu'à la grandeur romaine. Il n'est jamais au-dessus ni au-dessous de ce qu'il raconte. Ses harangues, que les Anciens admiraient, et que les Modernes lui ont reprochées, sont si belles que leur censeur le plus sévere regretterait sans doute qu'elles n'existassent pas, et je prouverai tout-à-l'heure que ce n'était pas des beautés hors de place, et qu'on ne peut pas lui appliquer le bon mot si connu de Plutarque: *Tu as tenu hors de propos un très-beau propos.*

Sa réputation s'étendit fort loin, même de son vivant, s'il est vrai, comme on le dit, qu'un habitant de Cadix, qui dans ce temps était pour les Romains une extrémité du monde, partit de son pays pour voir Tite-Live, et s'en retourna aussitôt après l'avoir vu. Saint Jérôme dans une lettre qu'il écrit à Paulin, dit très-heureu-

sement à ce sujet. » C'était sans doute une » chose bien extraordinaire, qu'un étran- » ger entrant dans une ville telle que » Rome, y cherchât autre chose que Rome » même. «

On sait que dans son ouvrage, composé de cent quarante livres, il avait embrassé toute l'étendue de l'histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Drusus, petit-fils d'Auguste. Il ne nous en reste que trente-cinq livres, et le temps n'a pas épargné davantage Tacite et Salluste. Ces pertes si déplorables pour ceux dont les lettres font le bonheur, ne seront probablement jamais réparées.

Il fut très-aimé d'Auguste, ce qui ne l'empêcha pas de donner dans ses écrits les plus grandes louanges au parti républicain, à Brutus, à Cassius, et particuliérement à Pompée, au point qu'Auguste l'appelait le *Pompéien*. Sous Tibere, l'historien Crémutius-Cordus fut accusé devant le sénat du crime de lese-majesté, pour avoir appelé Brutus *le dernier des Romains*, et fut obligé de se donner la mort. On peut juger par ce seul trait, quel

progrès d'un regne à l'autre avait fait la servitude.

L'abbé Desfontaines a reproché à Tite-Live de s'être laissé trop éblouir par la grandeur de Rome, et d'avoir parlé de cette ville naissante comme de la capitale du monde: je ne crois pas ce reproche fondé. Rome n'eut jamais plus de véritable grandeur que dans ses premiers siecles qui furent ceux de la vertu, du courage et du patriotisme, et ce n'est pas quand son empire fut le plus étendu qu'elle eut plus de gloire réelle. C'est en effet lorsqu'elle combattait pour ses foyers contre Pyrrhus et contre Carthage, que le peuple romain se montra le premier peuple de l'univers, et ce grand caractere qui annonçait ce qu'il devint dans la suite, c'est-à-dire, le dominateur des nations, devait se retrouver sous la plume de Tite-Live.

On l'accuse de faiblesse et de superstition, parce qu'il rapporte très-sérieusement une foule de prodiges. Je ne sais s'il en faut conclure qu'il les croyait. Le plus souvent il ne les donne que pour des traditions reçues, et il ne pouvait se dispen-

ser d'en parler. Ces prodiges étaient une partie essentielle de l'histoire, dans un empire où tout était présage et auspice, où l'on ne faisait pas une démarche importante sans observer l'heure du jour et l'état du ciel. Je crois bien que du temps d'Auguste et même avant lui, on commençait à être moins superstitieux; mais le peuple l'était toujours, et la politique savait et devait tirer parti de ce puissant ressort de la croyance générale, dont les effets sont généralement bons dans tout gouvernement, même quand la croyance est erronée. Il n'y a que l'irréligion qui soit essentiellement ennemie de tout ordre social et moral. Aussi de tout temps le sénat avait plié la religion et les auspices aux intérêts publics. Les livres des Sybilles que l'on ouvrait de temps en temps, étaient évidemment comme les centuries de Nostradamus, où l'on trouve tout ce que l'on veut: mais on se moque de Nostradamus, et l'on révérait les Sybilles. Ces notions suffisent pour nous persuader que Tite-Live et les autres historiens se croyaient obligés de ne rien témoigner de ce qu'ils pensaient de ces prodiges, et

se souciaient fort peu de détromper personne. Ce n'est pas pourtant que je voulusse assurer que Tite-Live n'eût sur ce point aucune crédulité: je dis simplement que ce qu'il a écrit, ne peut pas être regardé comme une preuve de ce qu'il pensait. Il est très-possible qu'avec un beau génie, on croie à la fatalité et à la divination. On soupçonnerait volontiers, en lisant Tacite, qu'il croyait à l'une et à l'autre.

Salluste paraît s'être proposé pour modèle la précision et la gravité de Thucydide, et l'on dit même qu'il avait beaucoup emprunté de cet auteur. Salluste, dit Quintilien, a beaucoup traduit du grec. Il faut apparemment que ce soit dans les autres ouvrages qu'il avait composés, et que nous avons perdus; car on ne voit aucune trace de ces traductions dans ce qui nous est resté. Il avait écrit une grande partie de l'histoire romaine; mais en imitant la brièveté de Thucydide, il lui donna encore plus de nerf et de force: un passage de Séneque fait sentir cette différence. »Dans l'auteur grec (dit-»il,) quelque serré qu'il soit, vous pourriez

» riez encore retrancher quelque chose,
» non pas sans rien diminuer du mérite
» de la diction, mais du moins sans rien
» ôter de la plénitude des pensées. Dans
» Salluste, un mot supprimé, le sens est
» détruit, et c'est ce que n'a pas senti Tite-
» Live qui lui reprochait de défigurer les
» pensées des Grecs et de les affaiblir, et
» qui lui préférait Thucydide, non qu'il
» aimât davantage ce dernier, mais parce
» qu'il le craignait moins; et qu'il se flat-
» tait de se mettre plus aisément au-des-
» sus de Salluste, s'il mettait d'abord Sal-
» luste au-dessous de Thucydide. «

Ce morceau fait voir que Tite-Live dont on croit volontiers les mœurs aussi douces que le style, était pourtant capable des injustices de la jalousie; tant il est vrai que pour se mettre au-dessus de ce vice attaché à l'imperfection humaine, il ne suffit pas d'un grand talent qui est rare; il faut une grande ame, qui est plus rare encore.

Aulugelle appelle Salluste un auteur *savant en brièveté, un novateur en fait de mots*, ce qui ne veut pas dire qu'il inventait de nouveaux termes, mais qu'il en fai-

sait un usage nouveau. »L'élégance de »Salluste, dit-il ailleurs, la beauté de ses »expressions, et son application à en »chercher de nouvelles, trouverent beau»coup de censeurs, même parmi des hom»mes d'une classe distinguée; mais dans »un grand nombre de remarques critiques »qu'ils ont faites sur ses ouvrages on en »trouve quelques-unes de bien fondées, »et beaucoup où il y a plus de malignité »que de justesse. «

Il ne faut pas compter Lénas affranchi de Pompée, qui appelait Salluste *un très-maladroit voleur des expressions de Caton l'Ancien:* ce n'était qu'une injure grossiere d'un ennemi et d'un ennemi vil. Mais d'ailleurs ce n'étaient pas en effet des hommes médiocres qui reprochaient à Salluste de l'obscurité dans le style, et l'affectation de rajeunir de vieux termes; c'était Jules-César qui l'aimait et qui fit sa fortune; c'était le célebre Asinius Pollion, cet homme d'un goût si fin et si délicat, ce protecteur d'autant plus cher aux gens de lettres, qu'il était homme de lettres lui-même. Il avait eu le même maître que Salluste: ce maître était un gram-

mairien nommé Pretextatus, qui voyant que son élève Salluste montrait de la disposition pour le genre historique, lui donna un précis de toute l'histoire romaine, afin qu'il y choisît la partie qu'il voudrait traiter. Il écrivit d'abord la guerre de Catilina, et ensuite celle de Jugurtha: il avait été témoin de la premiere. Il composa l'histoire des guerres civiles de Marius et de Sylla, jusqu'à la mort de Sertorius, et des troubles passagers excités par Lépide après la mort du dictateur Sylla, et étouffés par Catulus. Tout ce morceau qui, sans doute, était précieux, a péri presque entiérement; il n'en reste plus que quelques lambeaux.

Si les censeurs ont poussé trop loin la critique à l'égard de Salluste, d'autres ont exagéré la louange. Martial l'appelle le premier des historiens romains (*), et il n'est pas le seul de cet avis. J'avoue que je lui préférerais Tite-Live et Tacite, l'un pour la perfection du style, l'autre pour la profondeur des idées. Sans vouloir prononcer sur le choix de ses termes, dont nous ne sommes pas juges assez

(*) *Crispus romanâ primus in historiâ.*

compétens, on ne peut se dissimuler qu'il y a quelque affectation dans son style, et toute affectation est un défaut. On ne peut excuser non plus ses longs préambules et ses digressions morales, qui ne tiennent pas assez au sujet principal, et dont l'objet est vague et le fond trop commun. Il s'en faut bien que sa morale et sa politique vaillent celle de Tacite, qui dans ce genre n'a rien au-dessus de lui. Un autre grief contre Salluste, c'est sa partialité à l'égard de Cicéron. Ce grand homme a marqué les deux principaux devoirs de l'historien, de ne rien dire de faux et de ne rien omettre de vrai. Salluste est irréprochable sur le premier article, et comment ne le serait-il pas? Il parlait d'événemens publics dont tous ses lecteurs avaient été témoins. Mais il est une autre espece de mensonge, très-familier à la haine, le mensonge de réticence, et celui-là, moins choquant que l'imposture formelle, est aussi coupable et plus lâche, parce que la méchanceté se cache pour ne pas rougir. Le sénat décerne des actions de graces à Cicéron, conçues dans les termes les plus hono-

rables, pour avoir délivré la république du plus grand danger, sans effusion de sang. C'est un acte public et solennel, dont tous les historiens font mention: Salluste n'en parle pas. Catulus et Caton, dans une assemblée du sénat, donnent à Cicéron le nom glorieux de pere de la patrie, que Pline, Juvénal et tant d'autres écrivains ont rappelé, et que la postérité lui a conservé: Salluste n'en parle pas. Les magistrats de Capoue, la premiere ville municipale d'Italie, décernent à Cicéron une statue pour avoir sauvé Rome pendant son consulat: Salluste n'en parle pas. Enfin le sénat lui accorde un honneur dont il n'y avait point d'exemple: il ordonne ce qu'on appelait des *supplications* dans les temples, et ce qui n'avait jamais lieu que pour les triomphateurs. Cette distinction inouïe est assez remarquable: Salluste n'en parle pas. Il y a plus: qu'on lise son histoire de la guerre de Catilina: tout y est parfaitement détaillé, excepté ce que fit Cicéron, sans lequel rien ne se serait fait. Est-ce là la fidélité de l'histoire? Est-ce là remplir son objet le plus utile et le plus respectable,

celui de montrer la punition du crime et la récompense de la vertu? Mais comme la passion raisonne mal! Comment Salluste n'a-t-il pas senti que ce silence, qui dans un homme indifférent, serait une omission condamnable, dans un ennemi était une bassesse odieuse? En se taisant sur des faits publics, croyait-il les faire oublier? Croyait-il que d'autres ne les écriraient pas? N'a-t-il pas dû prévoir que ces réticences perfides n'auraient d'autre effet, si ce n'est qu'on saurait a jamais que ces honneurs avaient été décernés à Cicéron, et que Salluste n'en avait rien dit?

Au reste, le caractere d'un ennemi tel que tous les Anciens nous ont peint Salluste, fait honneur à Cicéron. Les témoignages sont aussi unanimes sur la perversité de ses mœurs, que sur la supériorité de ses talens. Il fallait que le déréglement de sa conduite, dont parle Horace dans ses satires, allât jusqu'à l'infamie, puisqu'il fut chassé du sénat par le préteur Appius Pulcher, dans un temps où la censure, autrefois sévere comme les mœurs publiques, s'était relâchée elle-

même et corrompue comme tout le reste. Des auteurs dignes de foi s'accordent à dire qu'il n'a voulu qu'en imposer à ses lecteurs, et tromper la postérité, en affectant dans ses ouvrages le langage le plus austere, et en étalant une morale qui n'était pas celle de son cœur; qu'il ne recherchait les expressions anciennes que pour faire croire que ses principes se sentaient, ainsi que son style, de la sévérité des premiers âges de la république; qu'enfin il n'empruntait les termes dont Caton le Censeur s'était servi dans son livre *des Origines*, que pour paraître ressembler en quelque chose à ce modele de la vertu, que d'ailleurs il était si loin d'imiter.

Il dut son élévation et sa fortune à César, qui, en qualité de chef de parti, ne pouvait pas être délicat sur le choix des hommes: c'est un principe et un malheur de l'ambition de se servir des vices d'autrui. Ce fut César qui le fit rentrer dans le sénat, et lui procura par son crédit la dignité de préteur. Salluste le servit bien dans la guerre d'Afrique, et après la victoire, il obtint pour récompense le gouvernement de Numidie, avec le titre de

propréteur. C'est là que par toutes sortes de brigandages, il amassa des richesses immenses, dont il jouit avec d'autant plus de plaisir, que la dissipation de son patrimoine l'avait réduit à la pauvreté. Il acheta ces jardins fameux connus depuis sous le nom de jardins de Salluste, et une maison de campagne délicieuse, auprès de Tivoli. Le cri fut général, et les peuples de sa province l'accuserent de concussion, auprès de César alors dictateur. Mais comment celui qui, aux yeux de tous les Romains, avait enlevé le trésor public du temple où il était renfermé, pouvait-il punir un concussionnaire? La guerre civile n'est pas le temps de la justice. Salluste fut dispensé de répondre, en donnant au maître qu'il avait servi, une partie de l'argent qu'il avait volé, et s'assura une possession paisible pour le reste de sa vie. Tel est l'homme qui dans ses écrits, invective contre la dépravation générale, et rappelle sans cesse les mœurs antiques.

On ne peut pas dire de Tacite comme de Salluste, que ce n'est qu'un parleur de vertu: il la fait respecter à ses lecteurs,

parce que lui-même paraît la sentir. Sa diction est forte comme son ame, singuliérement pittoresque sans jamais être trop figurée, précise sans être obscure, nerveuse sans être tendue. Il parle à-la-fois à l'ame, à l'imagination, et à l'esprit. On pourrait juger des lecteurs de Tacite, par le mérite qu'ils lui trouvent, parce que sa pensée est d'une telle étendue, que chacun y pénetre plus ou moins, selon le degré de ses forces. Il creuse à une profondeur immense, et creuse sans effort. Il a l'air bien moins travaillé que Salluste, quoiqu'il soit sans comparaison plus plein et plus fini. Le secret de son style qu'on n'égalera peut-être jamais, tient non-seulement à son génie, mais aux circonstances où il s'est trouvé.

Cet homme vertueux dont les premiers regards au sortir de l'enfance, se fixerent sur les horreurs de la cour de Néron, qui vit ensuite les ignominies de Galba, la crapule de Vitellius et les brigandages d'Othon, qui respira ensuite un air plus pur sous Vespasien et sous Titus, fut obligé dans sa maturité, de supporter la tyrannie ombrageuse et hypocrite de Do-

mitien. Obscur par sa naissance, élevé à la questure par Titus, et se voyant dans la route des honneurs, il craignit, pour sa famille, d'arrêter les progrès d'une illustration dont il était le premier auteur, et dont tous les siens devaient partager les avantages. Il fut contraint de plier la hauteur de son ame et la sévérité de ses principes, non pas jusqu'aux bassesses d'un courtisan, mais du moins aux complaisances, aux assiduités d'un sujet qui espere, et qui ne doit rien condamner, sous peine de ne rien obtenir. Incapable de mériter l'amitié de Domitien, il fallut ne pas mériter sa haine, étouffer une partie des talens et du mérite d'un sujet, pour ne pas effaroucher la jalousie du maître; faire taire à tout moment son cœur indigné, ne pleurer qu'en secret les blessures de la patrie et le sang des bons citoyens, et s'abstenir même de cet extérieur de tristesse qu'une longue contrainte répand sur le visage d'un honnête homme, et toujours suspect à un mauvais prince, qui sait trop que dans sa cour il ne doit y avoir de triste que la vertu.

Dans cette douloureuse oppression,

Tacite obligé de se replier sur lui-même, jeta sur le papier tout cet amas de plaintes et ce poids d'indignation dont il ne pouvait autrement se soulager : voilà ce qui rend son style si intéressant et si animé. Il n'invective point en déclamateur : un homme profondément affecté ne peut pas l'être ; mais il peint avec des couleurs si vraies tout ce que la bassesse et l'esclavage ont de plus dégoûtant ; tout ce que le despotisme et la cruauté ont de plus horrible, les espérances et les succès du crime, la pâleur de l'innocence et l'abattement de la vertu ; il peint tellement tout ce qu'il a vu et souffert, que l'on voit et que l'on souffre avec lui. Chaque ligne porte un sentiment dans l'ame : il demande pardon au lecteur des horreurs dont il l'entretient, et ces horreurs mêmes attachent au point qu'on serait fâché qu'il ne les eût pas tracées. Les tyrans nous semblent punis quand il les peint. Il représente la postérité et la vengeance, et je ne connais point de lecture plus terrible pour la conscience des méchans.

On a dit qu'il voyait par-tout le mal, et qu'il calomniait la nature humaine ; mais

pouvait-il calomnier le siecle où il a vécu? Et peut-on dire que celui qui nous a tracé les derniers momens de Germanicus, de Barea, de Thraseas, qui a fait le panégyrique d'Agricola, ne voyait pas la vertu où elle était? Ce dernier morceau, cette vie d'Agricola est le désespoir des biographes; c'est le chef-d'œuvre de Tacite, qui n'a fait que des chefs-d'œuvres. Il l'écrivit dans un temps de calme et de bonheur. Le regne de Nerva qui le fit consul, et ensuite celui de Trajan le consolaient d'avoir été préteur sous Domitien. Son style a des teintes plus douces et un charme plus attendrissant: on voit qu'il commence à pardonner. C'est là qu'il donne cette leçon si belle et si utile à tous ceux qui peuvent être condamnés à vivre dans des temps malheureux. »L'exemple d'Agricola, (dit-il), »nous apprend qu'on peut être grand »sous un mauvais prince, et que la sou»mission modeste, jointe aux talens et à »la fermeté, peut donner une autre gloire »que celle où sont parvenus des hommes »plus impétueux, qui n'ont cherché »qu'une mort illustre et inutile à la patrie.«

Il n'y a pas bien long-temps que le mérite supérieur de Tacite a été senti parmi nous. Les Modernes ne lui avaient pas rendu d'abord toute la justice que lui rendaient ses contemporains. Des écrivains philosophes ont fait revenir la multitude des préjugés de quelques rhéteurs outrés dans leurs principes, et d'une foule de pédans scolastiques, qui ne voulant reconnaître d'autre maniere d'écrire que celle de Cicéron, comme si le style des orateurs devait être celui de l'histoire, nous avaient accoutumés dans notre jeunesse à regarder Tacite comme un écrivain du second ordre et d'une latinité suspecte, comme un auteur obscur et affecté. C'est à de pareils gens qu'il faut citer Juste-Lipse, un des critiques du seizieme siecle, que d'ailleurs je n'aurais pas choisi pour garant. Voici ce qu'il dit en assez mauvais style, mais fort sensément. « Chaque page, chaque ligne de » Tacite est un trait de sagesse, un conseil, » un axiôme. Mais il est si rapide, et si » concis, qu'il faut bien de la sagacité » pour le suivre et pour l'entendre. Tous » les chiens ne sentent pas le gibier, et

» tous les lecteurs ne sentent pas Tacite. «

Si quelque chose peut faire voir combien, avant l'invention de l'imprimerie, toutes les précautions possibles étaient peu sûres pour garantir des injures du temps les plus beaux ouvrages de l'esprit humain, c'est ce qui est arrivé à ceux de Tacite. Plusieurs siecles après lui, un homme de son nom fut élevé au trône des Césars; et se glorifiant de lui appartenir, quoiqu'on en doutât, il fit transcrire avec le plus grand soin tout ce qui était sorti de la plume de cet inimitable historien, et le fit déposer dans les bibliotheques publiques. Il ordonna de plus que tous les dix ans on en renouvelât les copies. Tous ces soins n'ont pu nous conserver ses écrits, dont la plus grande partie est encore l'objet de nos regrets.

Parmi les historiens de la premiere classe, on peut encore placer Quinte-Curce, quoique inférieur à ceux dont je viens de parler. On ne sait pas bien précisément dans quel temps il a écrit: il est très-vraisemblable que c'était sous Vespasien. Il a renfermé dans un volume assez court la vie d'Alexandre, divisée en dix

livres. Fréinshemius a suppléé les deux premiers, et une partie du dernier. Le style de Quinte-Curce est très-orné et très-fleuri; mais il convient à son sujet: il écrivait la vie d'un homme extraordinaire. Il excelle dans les descriptions des batailles: sa harangue des Scythes est un morceau fameux. Il a de la noblesse et du feu, quand il raconte; mais lorsqu'il fait parler ses personnages, il laisse trop paraître l'auteur. On l'accuse aussi, et avec raison, de plusieurs erreurs de dates et de géographie, et en tout il est beaucoup moins exact qu'Arrien qui a servi à le rectifier. Mais je ne sais si l'on est bien fondé à croire qu'il s'est permis, dans l'histoire de son héros, beaucoup d'embellissemens romanesques. Alexandre, chez les autres historiens qui ont parlé de lui, ne paraît pas moins singulier, moins outré en tout que dans Quinte-Curce, et il y a des hommes dont l'histoire véritable ressemble fort à un roman, seulement parce que ces hommes-là ne ressemblent pas aux autres. Dans ce siecle même, Charles XII l'a suffisamment prouvé. Quinte-Curce ne dissimule et n'a aucun

intérêt de dissimuler aucune des fautes ni des mauvaises qualités d'Alexandre. Il dit le bien et le mal, et n'a point le ton d'un enthousiaste ni même d'un panégyriste. Quant à la vérité des faits, si l'on consulte une dissertation de Tite-Live sur le succès qu'aurait pu avoir Alexandre, s'il eût porté ses armes en Italie, on verra que les Romains s'étaient procuré de très-bons mémoires sur ce prince, lorsqu'ils conquirent la Macédoine.

SECTION II.

Des harangues, et de la différence de systéme entre les histoires anciennes et la nôtre.

Il me reste à justifier les Anciens sur ces harangues que l'on regarde comme des efforts de l'art oratoire, plutôt que comme des monumens historiques. Il se peut en effet que Fabius et Scipion n'ayent pas dit dans le sénat précisément les mêmes choses que Tite-Live leur fait dire; mais s'il est très-probable qu'ils ont dû et qu'ils ont pu parler à-peu-près dans le même

sens, je ne vois pas de fondement au reproche que l'on fait à l'historien. En ce genre, ce me semble, il est permis d'embellir sans être accusé de controuver. Si l'auteur faisait parler avec éloquence des hommes qui n'eussent pas été faits pour en avoir, qui n'eussent jamais eu aucune habitude du talent de la parole, c'est alors que l'historien ferait le rôle de romancier. Mais c'est ici qu'il faut se rappeler l'observation que j'ai déjà eu lieu de faire, que nos mœurs et notre éducation ne sont pas à beaucoup près celles des anciennes républiques. Il est reconnu qu'Athènes était gouvernée par ses orateurs; que rien d'important ne se décidait sans eux; que dans toute la Gréce, excepté peut-être Lacédémone, l'art de parler était une des connaissances les plus essentielles, les plus nécessaires à un citoyen, une de celles que l'on cultivait avec le plus de soin dans la premiere jeunesse, et la partie la plus importante des études. A Rome, quiconque aspirait aux charges, devait être en état de s'énoncer avec facilité et avec grace devant trois ou quatre cents sénateurs, de savoir motiver et de sou-

tenir un avis que l'on attaquait avec toute la liberté républicaine, et quelquefois de pérorer devant l'assemblée du peuple romain, composée d'une multitude innombrable et tumultueuse. Les accusations et les défenses judiciaires étant un des grands moyens d'illustration, les membres les plus considérables de l'Etat cherchaient à se signaler en dénonçant des coupables ou en les défendant. Leur but était de se faire connaître au peuple, et l'ambition cherchait des inimitiés éclatantes. Toutes les petites discussions contentieuses étaient portées à des tribunaux subalternes, tels que celui du préteur et des centumvirs; mais toutes les grandes causes se plaidaient devant un certain nombre de chevaliers romains choisis par la loi, et assujettis à un serment, dans un vaste *Forum*, rempli d'une foule attentive; et celui qui s'exposait à cette périlleuse épreuve, devait être bien sûr de ses talens et de sa fermeté. C'était là qu'un homme était jugé pour la vie : ses espérances et son élévation dépendaient de l'opinion qu'il donnait de lui, en se montrant dans cette lice aussi brillante que

dangereuse. Les enfans de famille y assistaient assidûment, et c'est ce qu'on appelait les exercices du *Forum;* c'étaient ceux de toute la jeunesse, ainsi que les travaux du champ de Mars.

Il n'est donc pas étonnant que des hommes élevés ainsi, haranguassent beaucoup plus souvent et plus facilement que nous ne l'imaginons. L'éloquence qui, dans nos monarchies, semble n'être le partage que de ceux qui par état, doivent en avoir fait une étude particuliere, était chez les Grecs et les Romains, une des qualités communes, dans un degré plus ou moins éminent, à tout homme public, à tout citoyen constitué en dignité. Les Gracques, César, Caton, Scipion, étaient de très-grands orâteurs, c'est-à-dire, dans la langue républicaine, de très-grands hommes d'Etat. Dans le pays de la liberté, la persuasion est un genre de puissance qu'on ne soupçonne pas dans les pays où il ne doit y en avoir d'autre que l'autorité.

On peut donc croire, sur ce que je viens d'exposer, que les grands hommes que Tite-live et Salluste font parler dans

leurs histoires, ont souvent puisé dans leur ame d'aussi beaux traits que ceux que leur attribue l'historien, et ont dû même produire de plus grands effets de vive voix qu'il n'en produit sur le papier; et ce qui prouve encore l'importance qu'on attachait à ces discours, c'est que la plupart du temps, on en conservait des copies. Cicéron cite à tout moment des harangues prononcées dans le sénat, plus d'un siecle avant lui, par des hommes qui ne les gardaient pas comme des monumens littéraires, mais comme des pieces justificatives de leur conduite et de leurs travaux dans l'administration des affaires publiques.

Il se présente une autre différence dans la maniere dont nous considérons aujourd'hui l'histoire; et dont les Anciens la considéraient. Tite-Live, Salluste, Tacite, Quinte-Curce, croyaient avoir rempli tous leurs devoirs quand ils étaient éloquens et vrais. Nous nous plaignons de ne pas trouver chez eux assez de lumieres et de détails sur les mœurs publiques et particulieres, sur la police intérieure, sur les lois, sur les finances, sur

les impôts, sur les subsistances, sur l'art militaire, etc. C'est dans des traités faits exprès, dans des ouvrages d'une autre espece que nous allons chercher sur tous ces points, la connaissance de l'antiquité. Depuis que les esprits se sont tournés parmi nous vers la législation et l'économie politique, ce qui nous paraît le plus important dans l'histoire, c'est la recherche de ces deux grands objets, et la comparaison de ce qu'ils étaient autrefois et de ce qu'ils sont aujourd'hui. Cette comparaison est vraiment intéressante; mais pourquoi ne trouvons-nous pas, à cet égard, à satisfaire entiérement notre curiosité, dans les historiens grecs et romains les plus célebres? Et d'un autre côté, pourquoi ce genre d'histoire philosophique nous paraît-il aujourd'hui nécessaire dans les annales de l'Europe moderne? En voici peut-être la raison. Nous avons été long-temps barbares; long-temps nous n'avons su ni ce que nous étions, ni ce que nous devions être. L'Europe entiere livrée au mélange bizarre des constitutions féodales interprétées par la tyrannie, et de quelques lois romaines

interprétées par l'ignorance; l'Europe n'offre jusqu'au seizieme siecle, qu'un chaos, un labyrinthe, où se perd cette foule de nations échappées aux fers des Romains, pour tomber dans ceux des Barbares du Nord, devenues aussi grossieres que leurs nouveaux vainqueurs, et sur lesquelles l'œil de la raison ne se fixe qu'avec peine, jusqu'au moment où la lumiere des arts vient les éclairer. La curiosité de ces nations est donc aujourd'hui de connaître leurs ancêtres dont elles n'ont rien conservé, de chercher des traces de ce qui n'est plus, de voir à quel point elles sont différentes de leurs peres. Mais les Romains, mais les Grecs ont été toujours, à la corruption près, ce que leurs peres avaient été. Les lois des douze tables étaient en vigueur sous Auguste, comme au temps des guerres des Samnites; la distribution des tribus romaines était la même; les magistratures étaient les mêmes. Le sénat pendant sept cents ans avait eu la même forme, depuis les premiers consuls, jusqu'aux premiers Césars. La discipline militaire, la tactique, la légion subsisterent sans aucun change-

ment considérable, depuis Pyrrhus jusqu'à Théodose. Le luxe augmentait sans doute avec les richesses, et la table de Lucullus n'était pas celle de Numa ni de Fabricius; mais la robe consulaire de Cicéron était la même que celle de Brutus; il avait les mêmes droits, les mêmes prérogatives; au lieu qu'aujourd'hui, l'habillement de ce qu'on appelle un grand seigneur dans les monarchies de l'Europe, ne ressemble pas plus à celui de ses ayeux, que son existence civile et politique ne ressemble à celle des Leudes de Charlemagne et des Barons de Philippe Auguste, et qu'un régiment d'infanterie ne ressemble à une compagnie d'hommes d'armes de Charles V.

Il n'est donc pas étonnant qu'on ait beaucoup à nous apprendre sur nos ancêtres, et que les Romains et les Grecs ne voulussent savoir de leurs peres que leurs exploits: tout le reste leur était suffisamment connu. Tout citoyen se promenant à Rome sur la place publique, du temps des Césars, pouvait montrer la tribune aux harangues où avait parlé le premier tribun du peuple. S'il prétendait

au même honneur, il lui fallait faire les mêmes démarches, et obtenir les mêmes suffrages. Mais un brave homme qui chercherait aujourd'hui quelqu'un qui l'armât chevalier, ou une belle dame qui lui ceignît l'épée et lui chaussât les éperons, paraîtrait aussi fou que D. Quichotte.

Je ne dirai qu'un mot des historiens qui n'ont pas été des écrivains éloquens. Nous trouvons d'abord parmi les Grecs, Polybe et Denys d'Halycarnasse: l'un, précieux pour ceux qui étudient l'art militaire, et se plaisent à comparer ce qu'il est parmi nous à ce qu'il était chez les Anciens, a le mérite particulier de nous avoir donné dans ce qui nous reste de lui, les meilleures instructions sur la tactique romaine, et sur l'art de la guerre en général, avec la supériorité de lumières qu'on peut attendre d'un élève de Philopémen, et de l'un des meilleurs officiers du second des Scipions: l'autre nous a laissé son recueil d'*Antiquités romaines*, le livre où l'on trouve le plus de ces détails de mœurs, et de coutumes dont nous sommes devenus avides, et qui paraissant aux historiens latins un objet d'érudition plus que de talent,

talent, tiennent beaucoup moins de place chez eux que chez les écrivains grecs, pour qui c'était un objet de recherche et de curiosité. Diodore de Sicile, Appien, Arrien, Dion Cassius, sont au rang de ces écrivains médiocres qu'on ne laisse pas de lire avec quelque plaisir, seulement pour la connaissance des faits; car l'histoire, a fort bien dit Cicéron, de quelque maniere qu'elle soit écrite, nous amuse toujours. *Historia quoquo modo scripta delectat.* Diodore de Sicile a écrit sur les anciens empires; Appien, les guerres civiles de Rome, Arrien, celles d'Alexandre. Le moindre de tous est Dion, auteur d'une histoire romaine, où la narration n'est pas sans agrément, mais où les harangues sont aussi prolixes que faibles, et les préventions de toute espece extrêmement marquées. Son acharnement contre tous les hommes célebres et particuliérement contre Cicéron, a beaucoup infirmé son autorité. Il est naturellement détracteur, et pourtant peu lu et peu connu, ce qui suffit pour apprécier et son caractere et son talent.

Parmi la foule des historiens du bas-

empire, ou de ceux dont les écrits sont connus sous le nom d'*historiæ Augustæ*, on a distingué Ammien Marcellin et Hérodien, l'un estimable par son impartialité et assez instructif dans le récit des faits pour faire pardonner la dureté rebutante de son style à peine latin; l'autre, remarquable par une élégance qui déjà devenait rare chez les Grecs, même avant la translation de l'empire à Constantinople.

SECTION III.

Historiens de la seconde classe.

Venons aux historiens de la seconde classe, les abréviateurs et les biographes. Les trois plus distingués dans le premier genre, sont Justin, Florus, et Patercule: je cite Justin le premier, à cause de l'étendue et de l'importance de son ouvrage. Il vivait sous les Antonins. Nous avons de lui l'abrégé d'une *Histoire universelle* de Trogue-Pompée, qui est perdue, et qui, si nous l'avions, nous apprendrait comment les Anciens concevaient le plan d'une histoire universelle. A n'en juger que par cet abrégé, ce n'est pas ce que nous vou-

drions aujourd'hui. Justin n'est pas un peintre de mœurs; mais c'est un fort bon narrateur. Son style en général est sage, clair et naturel, sans affectation, sans enflure, et semé de morceaux fort éloquens. Il n'y faut pas chercher beaucoup de méthode ni de chronologie: c'est un tableau rapide des plus grands événemens arrivés chez les nations conquérantes, ou qui ont fait quelque bruit dans le monde. Plusieurs traits de ce tableau sont d'une grande beauté, et peuvent donner une idée de cette maniere antique, de ce ton de grandeur si naturel aux historiens grecs et romains, et de l'intérêt de style qui anime leurs productions. Citons quelques exemples. Il s'agissait de peindre le moment où Alcibiade, long-temps exilé de sa patrie, y rentre enfin après avoir été tour-à-tour la terreur et l'appui, le vainqueur et le sauveur de ses concitoyens.

» Les Athéniens se répandent en foule au-devant de cette armée triomphante: ils regardent avec admiration tous les guerriers qui la composent, et sur-tout Alcibiade; c'est sur lui que la république

a les yeux, que tous les regards s'attachent avidement: ils le contemplent comme un envoyé du ciel, comme le dieu de la victoire. On se rappelle avec éloge tout ce qu'il a fait pour sa patrie, et même ce qu'il a fait contre elle. Ils se souviennent de l'avoir offensé, et ils excusent ses ressentimens. Tel a donc été, disent-ils, l'ascendant de cet homme, qu'il a pu lui seul renverser un grand empire et le relever, que la victoire a toujours passé dans le parti où il était, et qu'il semble qu'il y ait eu un accord inviolable entre la fortune et lui. On lui prodigue tous les honneurs, même ceux qu'on ne rend qu'à la Divinité. On veut que la postérité ne puisse décider s'il y a eu dans son bannissement plus d'ignominie, que d'éclat dans son retour. On porte au-devant de lui, pour orner son triomphe, ces mêmes dieux dont on avait autrefois appelé la vengeance sur sa tête dévouée. Athènes voudrait placer dans le ciel celui à qui elle avait fermé tout asile sur la terre. Les affronts sont réparés par les honneurs, les pertes compensées par les largesses, les imprécations expiées par [illegible]ux. On

ne parle plus des désastres de Sicile qu'il a causés, mais des succès qui l'ont signalé dans la Gréce. On oublie les vaisseaux qu'il a fait perdre, pour ne se souvenir que de ceux qu'il vient de prendre sur les ennemis. Ce n'est plus Syracuse que l'on cite, c'est l'Ionie, l'Hellespont, tant il était impossible à ce peuple de se modérer jamais à l'égard d'Alcibiade, ou dans sa haine, ou dans son amour. »

Je citerai encore le portrait de Philippe de Macédoine, et le parallele de ce prince avec son fils Alexandre.

» Philippe mettait beaucoup plus de recherche et de plaisir dans les apprêts d'un combat que dans l'appareil d'un festin. Les trésors n'étaient pour lui qu'une arme de plus pour faire la guerre. Il savait mieux acquérir les richesses que les garder, et fut toujours pauvre en vivant de brigandages. Il ne lui en coûtait pas plus pour pardonner que pour tromper, et il n'y avait point pour lui de maniere honteuse de vaincre. Sa conversation était douce et séduisante: il était prodigue de promesses qu'il ne tenait pas, et soit qu'il fût sérieux ou gai, il avait toujours un

dessein. Il eut des liaisons d'intérêt, et aucun attachement. Sa maxime constante était de caresser ceux qu'il haïssait, de brouiller ceux qui s'aimaient, et de flatter séparément ceux qu'il avait brouillés: d'ailleurs éloquent, donnant à tout ce qu'il disait un tour remarquable, plein de finesse et d'esprit, et ne manquant ni de promptitude à imaginer, ni de grâce à s'énoncer. Il eut pour successeur son fils Alexandre, qui eut de plus grandes vertus et de plus grands vices que lui. Tous deux triompherent de leurs ennemis, mais diversement: l'un n'employait que la force ouverte; l'autre avait recours à l'artifice; l'un se félicitait quand il avait trompé ses ennemis, l'autre quand il les avait vaincus. Philippe avait plus de politique, Alexandre plus de grandeur; le pere savait dissimuler sa colere, et quelquefois même la surmonter; le fils ne connaissait dans ses vengeances, ni délais ni bornes. Tous deux aimaient trop le vin; mais l'ivresse avait en eux différens effets. Philippe, au sortir d'un repas, allait chercher le péril, et s'y exposait témérairement. Alexandre tournait sa colere contre ses propres su-

jets: aussi l'un revint souvent du champ de bataille, couvert de blessures; l'autre se leva de table, souillé du sang de ses amis. Ceux de Philippe n'étaient point admis à partager son pouvoir; ceux d'Alexandre sentaient le poids de sa domination: le pere voulait être aimé, le fils voulait être craint. Tous deux cultivaient les lettres, mais Philippe par politique, Alexandre par penchant. Le premier affectait plus de modération avec ses ennemis, l'autre en avait réellement davantage, et mettait dans sa clémence plus de grace et de bonne foi. C'est avec ces qualités diverses, que le pere jeta les fondemens de l'empire du monde, et que le fils eut la gloire d'achever ce grand ouvrage.«

Nous avons d'aussi beaux parallèles dans nos orateurs; mais pour en trouver de semblables dans nos historiens, il faut ouvrir l'histoire de Charles XII, l'un des morceaux de notre langue le plus éloquemment écrits, et lire les portraits du roi de Suede et du Czar mis en opposition.

Florus qui a composé l'Abrégé de l'histoire romaine jusqu'au regne d'Auguste, sous lequel il vivait, a le mérite d'avoir

resserré en un très-petit volume les annales de sept siecles, sans omettre un seul fait important. Il y a dans son style quelques traces de déclamation, mais en général de la rapidité et de la noblesse. La conjuration de Catilina est racontée en deux pages, et rien d'essentiel n'y est oublié. Patercule, qui a comme lui le mérite de la briéveté, et qui en traitant le même sujet s'est renfermé dans des bornes non moins étroites, a plus de génie que lui et que Justin, mais il est plus souvent rhéteur, et toujours adulateur. Il ne parle de la maison des Césars qu'avec le ton d'une admiration passionnée. Ce n'est pas un Romain qui écrit, c'est l'esclave de Tibere: il lui prodigue les louanges les plus exagérées: il insulte à la mémoire de Brutus. Cependant son ouvrage est un morceau précieux par le style, et par le talent de semer des réflexions rapides et des pensées fortes dans le tissu de sa narration. Le président Hénault l'a nommé avec justice le modele des abréviateurs. Il y a dans son abrégé beaucoup plus d'idées et d'esprit que dans celui de Florus, et ses portraits sur-tout, tracés en [illegible] ou

six lignes, sont d'une force et d'une fierté de pinceau qui le rendent en ce genre supérieur à tous les Anciens, peut-être même à Salluste, si admirable en cette partie. » Mithridate (dit-il) qu'il n'est pas » permis de passer sous silence, mais dont » il est difficile de parler dignement, in- » fatigable dans la guerre, terrible par sa » politique autant que par son courage, » toujours grand par le génie, quelquefois » par la fortune, soldat à-la-fois et capi- » taine, et pour les Romains un autre An- » nibal: » et ailleurs, » Caton, l'image de » la vertu, qui fut en tout plus près de la » divinité que de l'homme, qui jamais ne fit le bien pour paraître le faire, mais » parce qu'il n'était pas en lui de faire » autrement, qui ne croyait raisonnable » que ce qui était juste, qui n'eut aucun » des vices de l'humanité et fut toujours » supérieur à la fortune. «

Quoique l'Abrégé de Paterculе n'ait que deux livres, une grande partie du premier nous manque: ce qui regarde les Romains commence à la guerre de Persée, et l'auteur avait commencé son ouvrage à la fondation de Rome, en remontant même

aux temps antérieurs, et résumant en quelques pages l'histoire de l'Asie et de la Gréce. A la naissance de Romulus s'offre une lacune qui n'a pas été remplie, et tout l'intervalle entre cette époque et la conquête de la Macédoine par Paul Emile, est resté vide. Une circonstance particuliere distingue cet Abrégé. L'auteur y adresse souvent la parole à Vinicius son parent, et paraît avoir écrit pour lui. Cette forme peu usitée dans l'histoire a été suivie par Voltaire dans son *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations*, adressé à une femme célebre, que son esprit et ses connaissances rendaient très-digne de cet hommage.

Parmi les biographes latins on distingue Cornélius Népos et Suétone. Le premier écrit avec autant d'élégance que de précision. *Les Vies des hommes illustres* qu'il nous a laissées, sont, à proprement parler, des sommaires de leurs actions principales, semés de réflexions judicieuses. Mais en rapportant les événemens, il a négligé les détails qui peignent les hommes, et ces traits caractéristiques dont la réunion forme leur phys-

nie : Rome n'a point eu de Plutarque.

Suétone s'est jeté dans l'excès contraire. Il est exact jusqu'au scrupule et rigoureusement méthodique. Il n'omet rien de ce qui concerne l'homme dont il écrit la vie; il rapporte tout, mais il ne peint rien. C'est proprement un anecdotier, si l'on peut se servir de ce terme, mais fort curieux à lire et à consulter. On rit de cette attention dont il se pique dans les plus petites choses; mais souvent on n'est pas fâché de les trouver; d'ailleurs il cite des ouï-dire et ne les garantit pas. S'il abonde en détails, il est fort sobre de réflexions. Il raconte sans s'arrêter, sans s'émouvoir: sa fonction unique est celle de narrateur. Il résulte de cette indifférence un préjugé bien fondé en faveur de son impartialité. Il n'aime ni ne hait personnellement aucun des hommes dont il parle; il laisse au lecteur à les juger. Suétone était secrétaire de l'empereur Adrien.

Mais le plus justement estimé, le plus relu et le meilleur à relire, parmi les biographes de tous les pays, c'est sans contredit Plutarque. D'abord le plan de ses *Vies parallèles*, établi sur le rapproche-

ment de deux personnages célebres chez les deux nations qui ont donné le plus de modeles au monde, Rome et la Gréce, est en morale et en histoire une idée de génie. Aussi l'histoire n'est-elle nulle part aussi essentiellement morale que dans Plutarque. Si l'on peut desirer quelque chose dans sa narration, qui n'est pas toujours aussi claire, aussi méthodique qu'elle pourrait l'être, il faut se souvenir d'abord qu'elle suppose toujours la connaissance antérieure de l'histoire générale. C'est de l'homme qu'il s'occupe plus que des choses; son sujet est particuliérement l'homme dont il écrit la vie, et sous ce point de vue, il le remplit toujours aussi bien qu'il est possible, non pas en accumulant les détails, comme Suétone, mais en choisissant les traits. Quant aux *paralleles* qui en sont le résultat, ce sont des morceaux achevés: c'est là sur-tout qu'il est supérieur, et comme écrivain et comme philosophe. Jamais personne ne s'est montré plus digne de tenir la balance, où la justice des siecles pese les hommes, et leur assigne leur véritable valeur. Personne ne s'est moins laissé séduire

éblouir par ce qu'il y a de plus éclatant, et n'a mieux saisi et même fait valoir le solide. Il examine et apprécie tout, et confronte le héros avec lui-même, les actions avec les motifs, les succès avec les moyens, les fautes avec les excuses, et la justice, la vertu, l'amour du bien sont toujours ce qui détermine son jugement, qu'il prononce toujours avec autant de réserve que de gravité. Ses réflexions sont d'ailleurs un trésor de sagesse et de vraie politique ; c'est la meilleure école pour ceux qui veulent diriger leur vie publique et même privée sur les regles de l'honnêteté.

Ce n'est pas qu'on ne lui ait fait quelques reproches plus ou moins fondés. Je ne sais si nous sommes assez savans en grec pour censurer son style, aussi durement que l'a fait Dacier, qui apparemment a craint pour cette fois de donner dans l'excès de complaisance attribué aux traducteurs, et qui peut-être est tombé dans l'excès contraire. Il le trouve dépourvu de *toutes les graces de sa langue, de nombre, d'harmonie, d'arrangement, de regle dans ses périodes.* C'est beaucoup;

je ne suis pas assez helléniste pour être si sévere; mais je doute que Dacier ait été assez mesuré dans sa critique. Je suis sûr au moins qu'il en est de Plutarque, pour la diction, comme des autres auteurs grecs, qui tous ont des tournures et des constructions qu'ils affectionnent, et qui sont comme les élémens de leur style, de façon qu'en passant d'un auteur à l'autre, il faut dans les vingt premieres pages, faire une sorte d'apprentissage des tours de phrase qui sont familiers à chacun. Il se peut aussi que le Béotien Plutarque n'ait pas la pureté attique; mais il m'a paru que son style, autant que je puis le juger, ne manque ni de dignité ni de force, ni même de clarté. Il y a des endroits obscurs; et où n'y en a-t-il pas? L'altération inévitable dans les anciens manuscrits suffit pour faire comprendre que ces obscurités ne sont pas de l'auteur lui-même, quand sa pensée est ordinairement claire ainsi que son expression.

On a pu lui reprocher avec plus de justice des endroits trop poétiques et trop figurés, qui ne sont pas du ton de l'histoire, et l'espece de bigarrure que fo-

ment quelquefois les fragmens des poëtes et des philosophes qu'il insere dans son texte, sans en avertir. Lui-même se laisse aller aussi de temps en temps à des excursions philosophiques trop étendues et trop abstraites, suite naturelle de son goût dominant pour les recherches et les réflexions en tout genre. Il porte cet esprit dans l'érudition historique, et l'on se passerait bien du travail qu'il prodigue un peu en dissertations mythologiques, géographiques, généalogiques, critiques, qui seraient mieux dans Pausanias que chez lui. On voit qu'en total ce n'est pas un écrivain d'un goût pur. Mais sans vouloir dire avec Dacier que la plume de Plutarque *est toujours trempée dans le bon sens*, je mettrai volontiers cette plume au premier rang parmi celles des biographes, parce qu'elle est toujours celle de la raison, et que dans ses *paralleles* des grands hommes elle est non-seulement sage, mais éloquente.

A l'égard de son autorité dans le détail des faits, elle est plus sûre dans la vie des Grecs que dans celle des Romains; non pas qu'il veuille jamais tromper; mais

lui-même nous a indiqué d'avance la cause de quelques erreurs dont il a été notoirement convaincu. Il avoue avec candeur qu'il n'a qu'une très-médiocre connaissance du latin; aussi lui arrive-t-il de traduire mal les auteurs qu'il cite, d'après le texte de cette langue, et de-là viennent les méprises évidentes qu'on a relevées dans ses écrits, et qui par cela même n'étaient pas d'une dangereuse conséquence.

Maintenant je croirais n'avoir pas achevé l'apologie de ces harangues dont on a fait un sujet de reproche, si je ne faisais voir qu'elles ne doivent être qu'un sujet de gloire; en montrant par quelques exemples, combien elles sont parfaitement adaptées aux caracteres et aux circonstances, et avec quelle habileté les historiens ont su se mettre à la place des personnages qu'ils faisaient parler. L'étendue qu'il convenait de donner à ces citations, aurait interrompu l'examen critique qui nous occupait: c'est par là que je le terminerai. Je vous rapporterai une harangue de Tite-Live, une de Salluste, une de Tacite, une de Quinte-Curce: c'est un moyen de plus de comparer la

maniere et le génie de chacun d'eux.

Je choisis dans Tite-Live, le discours que Quintius-Capitolinus, un des plus grands hommes de son temps, et ce qui alors signifiait la même chose, un des meilleurs citoyens, adressa au peuple romain dans un de ces momens où la discorde et l'animosité réciproque des deux ordres de l'état faisait oublier les intérêts et les dangers communs, pour ne s'occuper que des dissentions domestiques. Les peuples ennemis de Rome avaient profité de l'occasion favorable pour s'avancer jusqu'aux portes, sans que personne se mît en devoir de les repousser. Le consul Quintius monte à la tribune et parle ainsi:

» Quoique je ne me sente coupable » d'aucune faute, Romains, je me sens » pénétré de honte en paraissant devant » vous. Quoi! vous savez, et la postérité » l'apprendra, que les Eques et les Vols- » ques, qui tout-à-l'heure pouvaient à » peine résister aux Herniques, sont venus » en armes jusqu'aux portes de Rome, » sous le quatrieme consulat de Quintius, » et y sont venus impunément! Quoique » dès long-temps les choses en soient au

» point de ne présager rien que de triste,
» cependant si j'avais cru que cette année
» dût être l'époque d'une semblable igno-
» minie, je m'y serais dérobé par l'exil ou
» par la mort même, si c'eût été le seul
» moyen de sauver mon honneur. Donc,
» si vos ennemis avaient été vraiment des
» hommes, si des guerriers dignes de ce
» nom avaient eu entre les mains ces ar-
» mes qui ont menacé nos remparts, Ro-
» me pouvait être prise, lorsque Quintius
» était consul! Ah! j'avais assez d'ans et
» d'honneurs: je devais mourir dans mon
» dernier consulat. Qui donc ces lâches
» ennemis ont-ils méprisé? est-ce nous,
» consuls? est-ce vous, Romains? Si la
» faute est à nous, ôtez-nous une dignité
» que nous ne méritons pas, et si ce n'est
» pas assez, ajoutez-y des punitions: si
» la faute est à vous seuls, que les dieux
» et les hommes ne vous en punissent ja-
» mais: il suffit de vous en repentir. Non,
» vos ennemis n'ont pas compté sur leur
» courage, encore moins sur votre timi-
» dité. Tant de fois vaincus et mis en fuite,
» forcés dans leur camp, dépouillés de
» leurs biens, passés sous le joug, ils vous

» connaissent assez: ils se connaissent
» eux-mêmes. La division des deux ordres,
» les querelles du sénat et du peuple, voilà
» la maladie de l'état, voila le poison qui
» nous dévore et nous consume. Tandis
» que nous ne pouvons nous accorder en-
» semble ni sur les bornes de l'autorité ni
» sur celles de la liberté, que vous ne pou-
» vez souffrir la magistrature patricienne,
» ni le sénat, les magistrats du peuple,
» le courage est revenu à nos ennemis.
» Mais par les dieux immortels! que vous
» faut-il encore? Vous avez voulu des tri-
» buns: pour avoir la paix, nous y avons
» consenti. Vous avez desiré qu'on élût
» des décemvirs: ils ont été créés: les dé-
» cemvirs vous ont déplu: nous les avons
» forcés d'abdiquer. Devenus particuliers,
» votre ressentiment les a poursuivis: nous
» avons laissé condamner à l'exil et à la
» mort les plus nobles et les plus distin-
» gués des citoyens. Vous avez redemandé
» vos tribuns: ils vous ont été rendus.
» Vous avez prétendu au consulat, et quoi-
» que cette prétention nous parût con-
» traire à nos droits, nous avons laissé
» passer au peuple les distinctions patri-

» ciennes. Le droit de protection accordé
» à vos tribuns; l'appel au peuple; la loi
» qui soumet le sénat aux plébiscites; tous
» nos privileges détruits sous le prétexte
» de rétablir l'égalité; nous avons sup-
» porté, nous supportons tout: quel sera
» le terme de ces longs débats? Quand
» pourrons-nous avoir une commune pa-
» trie et ne faire qu'un seul et même peu-
» ple? Vaincus, nous sommes plus pa-
» tiens et plus paisibles que vous qui êtes
» les vainqueurs. N'est-ce pas assez pour
» vous de nous avoir réduits à vous crain-
« dre? C'est contre nous qu'on s'empare
» du Mont-Aventin; contre nous que l'on
» se saisit du Mont-Sacré! Mais quand le
» Volsque était prêt à forcer la porte Es-
» quiline, prêt à monter sur nos remparts,
» personne ne l'a repoussé. Vous n'avez
» des armes, vous n'avez des forces que
» contre nous. Eh bien! donc, quand vous
» aurez assiégé le sénat, quand vous au-
» rez rempli la place publique de vos fu-
» reurs séditieuses, rempli les prisons de
» sénateurs; allez donc avec ce même em-
» portement et cette même fierté, allez
» jusqu'à la porte Esquiline, sortez de

„vos murs, ou si vous ne l'osez pas, re-
„gardez du haut des remparts, regardez
„vos campagnes ravagées par le fer et par
„le feu, vos dépouilles enlevées par l'en-
„nemi; voyez fumer vos toits embrâsés;
„et dans ce désordre commun, quand
„Rome est menacée, quand l'ennemi
„triomphe, en quel état croyez-vous que
„soient vos fortunes particulieres? En-
„core un moment, et chacun de vous
„apprendra les pertes qu'il a faites. Et
„qu'avez-vous ici qui vous en dédom-
„mage? Vos tribuns peut-être vous ren-
„dront ce que vous aurez perdu. Oui,
„sans doute, en déclamations, en invec-
„tives, en accumulant les lois sur les lois,
„les harangues sur les harangues. En ce
„genre, vous pouvez tout attendre d'eux;
„mais quelqu'un de vous en est-il revenu
„plus riche chez lui? En a-t-il rapporté
„à sa femme et à ses enfans autre chose
„que des haines, des animosités, des que-
„relles publiques et particulieres, dont
„les suites vous auraient déjà été funestes,
„si la sagesse d'autrui ne vous défendait
„de vos propres fautes. Ah! quand vous
„serviez sous vos consuls, et non pas sous

» vos tribuns, dans les camps et non pas
» dans le *Forum*, quand vos cris faisaient
» frémir l'ennemi dans les batailles, et
» non pas le sénat romain dans vos assem-
» blées, alors chargés de butin, posses-
» seurs des terres de l'ennemi, riches de
» ses dépouilles, couverts de la gloire de
» l'état et de la vôtre, vous retourniez
» triomphans dans vos foyers. Mais au-
» jourd'hui c'est vous, vous, Romains,
» qui laissez l'ennemi emporter vos dé-
» pouilles. Demeurez donc, puisque vous
» le voulez; restez ici pour écouter vos
» harangueurs; passez votre vie dans la
» place publique. Vous croyez vous dé-
» rober à la nécessité des combats; elle
» vous poursuit: vous n'avez pas voulu
» vous mettre en campagne contre les
» Eques et les Volsques: ils sont au pied
» des murs. Si vous ne les en chassez pas,
» tout-à-l'heure ils seront dans cette en-
» ceinte, ils monteront au Capitole, ils
» vous suivront jusques dans vos maisons.
» Deux ans sont écoulés depuis que le sé-
» nat ordonne de lever des troupes, et de
» conduire une armée au Mont-Algidè; et
» cependant nous restons oisifs, occupés

„à nous quereller comme des femmes, et „jouissant de notre loisir, sans songer „que ce loisir d'un moment va multiplier „les guerres et les dangers. Je sais qu'on „peut vous tenir des discours plus agréa- „bles; mais quand mon caractere ne me „porterait pas à vous dire des choses uti- „les et vraies, plutôt que des choses flat- „teuses, la nécessité m'en ferait une loi. „Je voudrais vous plaire, Romains, mais „j'aime encore mieux vous sauver, et à „ce prix, je n'examine pas même si vous „m'en saurez gré. Il est dans la nature „que celui qui ne songe qu'à son propre „intérêt en parlant à la multitude, trouve „le moyen de paraître plus populaire que „celui qui ne voit rien que l'intérêt de „l'état. Vous imaginez peut-être que tous „ces flatteurs du peuple, ces harangueurs „éternels qui ne vous permettent ni de „combattre au-dehors, ni d'être tranquil- „les au-dedans, sont fort occupés de vos „intérêts. Quelle erreur! Leur élévation „et leur profit; voilà ce qu'ils cherchent „en vous soulevant contre nous. Ils sont „nuls quand nous sommes tous d'accord; „ils sont puissans dans le trouble et le dé-

„sordre! et ils aiment encore mieux faire „le mal, que de ne pouvoir rien. Mais si „vous pouvez enfin vous lasser de tant de „discordes, vous dégoûter de ces mœurs „nouvelles, et redevenir semblables à vos „ancêtres et à vous-mêmes, je m'engage, „(et si je manque à cet engagement, je „dévoue ma tête à tous les supplices,) je „m'engage à vous venger dans peu de „jours de ces déprédateurs de vos cam„pagnes, à les mettre en fuite, à m'em„parer de leur camp, et à reporter jus„ques dans leurs villes cette terreur de la „guerre qui est venue jusqu'à nos portes, „et ce bruit des armes qui retentit autour „de nous.„

On remarque dans ce discours l'art vraiment oratoire de rassembler tous les motifs de persuasion, de s'insinuer dans les esprits, d'échauffer les ames: le ton en est noble et pathétique, le style plein de mouvemens; la diction élégante et nombreuse. En voici un d'une tournure toute différente. Salluste avait à faire parler Marius qui faisait gloire de n'être que soldat, et de n'avoir aucune teinture des lettres. Il fallait une éloquence inculte,

agreste

agreste et militaire. Marius, homme sans naissance, élevé par son seul mérite, ennemi des nobles, et nommé malgré eux pour commander en Afrique, et faire la guerre à Jugurtha, remercie en ces termes le peuple romain.

» Je n'ignore pas, Romains, que la plu-
» part de ceux qui briguent les honneurs,
» se montrent, quand ils les ont obtenus,
» bien différens de ce qu'ils étaient lors-
» qu'ils les ont demandés; d'abord actifs,
» modestes, supplians, ensuite indolens
» et orgueilleux. Ce ne sont pas là mes
» principes: la république est plus que le
» consulat, et il convient de mettre plus
» de soin à servir l'une qu'à obtenir l'au-
» tre. Je n'ignore pas non plus que si j'ai
» reçu de vous un grand bienfait, vous
» m'avez chargé d'un grand fardeau. Pour-
» voir aux dépenses de la guerre en ména-
» geant le trésor public, forcer les ci-
» toyens au service sans se faire d'enne-
» mis, veiller à tout au-dedans et au-de-
» hors, et tout cela, au milieu des obs-
» tacles, de l'envie et des factions, est
» plus difficile qu'on ne l'imagine. D'au-
» tres, s'ils commettent des fautes, ont

» pour eux leur ancienne noblesse, la
» gloire de leurs ancêtres, le crédit de
» leurs parens et de leurs alliés, l'appui de
» nombreux cliens. Je n'ai pour moi que
» moi seul: toutes mes ressources sont
» dans moi-même, dans mon courage,
» dans ma conduite irréprochable: tout le
» reste me manquerait. Je vois que tout
» le monde a les yeux sur moi, que les
» bons citoyens me sont favorables, parce
» que mes actions sont utiles à la répu-
» blique; mais que les nobles n'attendent
» que l'occasion de m'attaquer. Je dois
» donc redoubler d'efforts, pour qu'ils ne
» puissent pas vous en imposer; et pour
» ne pas donner prise sur moi. Je me suis
» comporté, depuis mon enfance jusqu'à
» ce jour, de maniere à être accoutumé à
» tous les travaux, à tous les dangers: si
» je me suis conduit ainsi de moi-même,
» avant de vous être redevable, je n'ai
» pas envie de changer ma conduite après
» que vous m'en avez payé le prix. Que
» ceux à qui l'ambition apprit à se contre-
» faire, ayent de la peine à régler l'usage
» de leur pouvoir, cela doit être; pour
» moi, qui ai passé ma vie à remplir mes

» devoirs, l'habitude de bien faire m'est » devenue naturelle. Vous m'avez chargé » de faire la guerre à Jugurtha, et la no- » blesse en murmure. C'est à vous de voir » si un autre choix serait préférable; s'il » vaut mieux envoyer à cette expédition » quelqu'un choisi dans cette foule de no- » bles, quelque homme de vieille race, qui » compte beaucoup d'ancêtres et point » d'années de services, à qui la tête tourne » dans un commandement si considérable, » et qui soit réduit à chercher dans ce » même peuple un subalterne qui lui ap- » prenne son métier. Car c'est ce qui ar- » rive le plus souvent, vous le savez, et » celui que vous avez choisi pour général » s'en choisit un autre pour lui-même. » J'en connais, Romains, qui parvenus » au consulat, ont commencé à se faire » lire les actions de leurs ancêtres, et les » livres des Grecs sur l'art militaire; fort » mal-à-propos, ce me semble; car si » dans l'ordre des choses on est élu avant » de commander; dans l'ordre de la rai- » son, il faut apprendre à commander » avant d'être élu. Comparez à ces anciens » nobles si altiers un homme nouveau tel

» que moi. Ce qu'ils lisent ou ce qu'ils en-
» tendent dire, je l'ai vu ou je l'ai fait. Ce
» que l'étude leur apprend, je le sais par
» l'expérience : lequel vaut le mieux des
» paroles ou des actions? Je vous en fais
» juges, Romains. Ils méprisent ma nais-
» sance, et moi leur lâcheté. Ils me re-
» prochent la faute de la fortune : je leur
» reproche leurs vices, ou plutôt je pense
» que tous les hommes sont égaux par la
» nature, mais que celui-là est le plus no-
» ble qui est le meilleur et le plus brave.
» Demandez aux parens d'un Albinus, d'un
» Bestia, s'ils aiment mieux être les peres
» de pareils fils, que d'un Marius : ils vous
» répondront qu'ils voudraient avoir pour
» fils celui qui a le plus de mérite. Si les
» nobles ont raison de me mépriser, qu'ils
» méprisent donc leurs ancêtres qui ont
» commencé comme moi par n'avoir d'au-
» tre noblesse que la vertu. Ils m'envient
» mes honneurs; qu'ils m'envient donc
» aussi mes fatigues, mes périls, ma pro-
» bité : car c'est l'un qui m'a valu l'autre.
» Mais ces hommes corrompus par l'or-
» gueil, vivent comme s'ils méprisaient
» les honneurs, et les demandent comme

„s'ils les avaient mérités. Certes, ils s'a-
„busent beaucoup, de prétendre à-la-fois
„à deux choses si opposées, aux plaisirs
„de l'oisiveté, et aux récompenses du
„courage. Ces mêmes hommes, quand
„ils parlent dans le sénat ou devant vous,
„élevent jusqu'aux cieux le mérite de leurs
„ancêtres, et croient par-là s'agrandir
„dans l'opinion: c'est tout le contraire:
„leur lâcheté paraît d'autant plus coupa-
„ble, que les actions de leurs aïeux ont
„été plus éclatantes. La gloire des peres
„éclaire la honte des enfans. Je ne peux
„pas, comme eux, citer ce qu'ont fait les
„autres, mais ce qui vaut beaucoup
„mieux, je puis dire ce que j'ai fait; et
„cependant, voyez comme ils sont in-
„justes. Ils ne me permettent pas de m'ap-
„plaudir de ce qui m'appartient, tandis
„qu'ils se vantent de ce qui ne leur ap-
„partient pas; apparemment parce que je
„n'ai pas comme eux, des portraits de fa-
„mille à étaler devant vous, et que ma
„noblesse ne date que de moi; comme
„s'il ne valait pas mieux s'en faire une
„à soi-même, que de flétrir celle dont on
„a hérité. Je sais que s'ils veulent me ré-

„pondre, ils ne manqueront pas de pa-
„roles éloquentes et bien arrangées, mais
„comblé de vos bienfaits, et tous les
„jours, ainsi que vous, outragé par leur
„haine, je n'ai pas cru devoir me taire,
„de peur qu'on ne prît le silence de la
„modestie pour un aveu de la conscience.
„Car d'ailleurs je ne crois pas pouvoir
„être blessé par leurs discours. S'ils sont
„vrais, ils doivent me rendre justice;
„s'ils sont faux, ma conduite les réfute.
„Mais puisqu'ils accusent votre choix, qui
„m'a chargé d'une commission également
„importante et honorable; voyez encore
„une fois si vous devez vous en repentir.
„Je ne saurais vous donner pour mes ga-
„rans les triomphes et les consulats de
„mes peres; mais s'il le faut, je puis mon-
„trer les décorations militaires que j'ai
„reçues, les enseignes que j'ai prises à
„l'ennemi, les cicatrices dont je suis cou-
„vert. Romains, voilà mes titres de no-
„blesse: ils ne me sont pas venus par suc-
„cession; ils sont le prix des fatigues, des
„services et des dangers.

„Je ne parle pas bien; je ne suis pas
„éloquent, je le sais: c'est un art dont je

„fais peu de cas. Je le laisse à ceux qui
„en ont besoin pour couvrir par de belles
„paroles des actions qui ne le sont pas;
„mais la vertu, quand elle se montre,
„n'a besoin que d'elle-même. Je n'ai pas
„étudié les lettres grecques: j'ai cru cette
„étude bien inutile, puisqu'elle n'a pas
„servi à rendre meilleurs ceux qui nous
„les ont enseignées. J'ai appris ce qui im-
„porte davantage à la république, à frap-
„per l'ennemi, à défendre mes compa-
„triotes, à ne rien craindre que l'infamie,
„à souffrir le froid et le chaud, à reposer
„sur la dure, à supporter la soif et la faim.
„Voilà ce que j'enseignerai à mes soldats.
„Je ne me traiterai pas délicatement en
„les traitant avec rigueur: je ne veux
„pas que ma gloire ne soit que le
„fruit de leurs peines; c'est ainsi que
„l'on commande à des citoyens; c'est
„ainsi qu'il est utile de commander. Vi-
„vre soi-même dans la mollesse, et faire
„vivre son armée dans les privations, est
„d'un maître et non pas d'un général.
„C'est en pensant, en agissant comme
„moi que nos peres ont été grands, et

» ont illustré la république. La noblesse
» d'aujourd'hui qui ne leur ressemble guè-
» res, nous insulte parce que nous vou-
» lons leur ressembler: elle brigue les hon-
» neurs comme s'ils lui étaient dûs. Ils se
» trompent ces hommes superbes: leurs
» ancêtres leur ont laissé tout ce qu'ils
» pouvaient leur transmettre, des riches-
» ses, des titres, un grand nom: ils ne
» leur ont pas laissé la vertu: ils ne le pou-
» vaient pas. Ce n'est pas un présent qu'on
» puisse faire, ni qu'on puisse recevoir.
» Ils disent que je suis grossier et sans
» éducation, parce que je n'entends rien
» à préparer un festin, parce que je ne
» paye pas un cuisinier, un histrion plus
» cher qu'un fermier. J'en conviens, Ro-
» mains. J'ai appris de mon pere, et j'ai
» entendu dire aux honnêtes gens, que le
» luxe est pour les femmes, et le travail
» pour les hommes, qu'il faut à un bon ci-
» toyen plus de gloire que de richesse,
» que les ornemens d'un guerrier, ce sont
» ses armes et non pas ses meubles. Quant
» à eux, qu'ils s'occupent des seules cho-
» ses dont ils fassent cas, des plaisirs et
» de la table; qu'ils passent leur vieillesse

» comme ils ont passé leurs premieres an-
» nées, dans les festins, dans les débau-
» ches et la dissolution, et qu'ils nous
» laissent la sueur et la poussiere des
» camps, à nous qui en faisons plus de
» cas que de leurs voluptés. Mais non:
» quand ils se sont déshonorés par toutes
» sortes d'infamies, ils viennent ravir les
» récompenses des honnêtes gens. Ainsi
» par la plus criante injustice, le luxe, la
» mollesse, les vices ne nuisent pas à ceux
» qui en sont coupables, et nuisent à la
» république qui en est innocente. Main-
» tenant que je leur ai répondu, non pas
» en proportion de leur indignité, mais
» convenablement à mes mœurs; je dirai
» un mot de la chose publique. D'abord
» pour ce qui regarde la Numidie, soyez
» tranquilles, Romains, vous avez écarté
» tout ce qui jusqu'à présent avait défendu
» Jugurtha; l'avarice, l'ignorance, l'or-
» gueil de vos généraux. Vous avez sur les
» lieux une armée qui connaît le pays,
» mais jusqu'ici plus brave qu'heureuse, et
» affaiblie en grande partie par l'avidité et
» la témérité de ses chefs. Vous tous donc
» qui êtes en état de porter les armes,

» préparez-vous à défendre la république
» avec moi. Que le malheur passé et la du-
» reté des commandans ne vous effraient
» plus; vous avez un général qui dans les
» marches et les combats, sera votre guide
» et votre compagnon, et qui ne s'épar-
» gnera pas plus que vous. Avec le secours
» des dieux, vous pouvez tout vous pro-
» mettre, la victoire, le butin, l'honneur;
» et quand tous ces avantages seraient
» douteux ou éloignés, il conviendrait en-
» core que les bons citoyens vinssent au
» secours de la république; car la lâcheté
» ne sauve personne de la mort, et jamais
» pere n'a desiré que ses enfans vécussent
» toujours, mais qu'ils fussent estimés et
» honorés. J'en dirais davantage, Ro-
» mains, si les paroles donnaient du cou-
» rage à ceux qui n'en ont pas; mais pour
» les braves, j'en ai dit assez. «

A cette vigueur mâle et guerriere, à cette austérité brusque, à cette âpreté de style, à cette jactance soldatesque, tous ceux qui ont lu l'histoire ne reconnaissent-ils pas Marius? Ne croient-ils pas l'entendre lui-même? Qu'on lise les lettres et les mémoires du grand Villars; qu'on voie

de quelle manière il parle de lui, et de ceux qu'il appelle des *généraux de cour*, et on s'apercevra qu'aux formes près, nécessairement différentes dans un consul romain et dans un général français, les hommes placés dans les mêmes situations, ont dans tous les temps à-peu-près le même langage. C'est dire assez combien Salluste connaissait les hommes, et quand on les connaît bien, on a le droit de les faire parler.

Les harangues dans Tacite sont ordinairement courtes, mais toujours substantielles, et dans sa précision il ne manque point de mouvemens, quoiqu'il en ait moins que Tite-Live dans son abondance. Je prends chez Tacite le discours de Crémutius Cordus, accusé dans le sénat sous le regne de Tibere, d'avoir appelé dans ses écrits Brutus et Cassius *les derniers des Romains*.

» On m'inculpe dans mes paroles, peres » conscripts, tant je suis innocent dans » mes actions. Cependant mes paroles » mêmes n'ont attaqué ni César ni ses pa- » rens, les seuls qui soient compris dans » les accusations de lese-majesté. On me

» reproche d'avoir loué Brutus et Cassius : » beaucoup d'auteurs en ont écrit l'his- » toire, aucun ne les a nommés sans élo- » ges. Tite-Live distingué entre tous les » écrivains par son éloquence et sa véra- » cité, a donné tant de louanges à Pom- » pée, qu'il en eut d'Auguste le nom de » Pompéïen, sans en être moins aimé. » Nulle part chez lui, Scipion, Afranius, » ni ce même Cassius, ni ce même Bru- » tus, ne sont traités de brigands et de » parricides, comme on les appelle au- » jourd'hui, et souvent il les appelle de » grands hommes. Asinius Pollion, dans » ses écrits, rend hommage à leur mé- » moire : Messala Corvinus dans les siens, » célébrait Cassius comme son général, et » tous les deux furent en crédit et en » honneur auprès d'Auguste. Quand Cicé- » ron publia l'ouvrage (*) où il éleve Ca- » ton jusqu'aux cieux, le dictateur César » lui répondit-il autrement qu'en le réfu- » tant comme il aurait fait devant des ju- » ges? Les lettres d'Antoine, les haran-

(*) Celui qui avait pour titre *Caton*, auquel César répondit par l'*Anti-Cato* : tous les deux sont perdus.

» gues de Brutus sont remplies de repro-
» ches contre Auguste, injustes, il est vrai,
» mais très-amers; et on lit encore les vers
» de Bibaculus et de Catulle, pleins de sa-
» tires contre les Césars. Mais Jules-César
» et le divin Auguste les souffrirent et les
» oublierent, avec autant de modération
» que de prudence. Car les satires s'effa-
» cent si on les méprise; mais si l'on s'en
» irrite, on paraît s'y reconnaître. Je ne
» parle pas des Grecs, chez qui non-seu-
» lement la liberté, mais même la licence
» des paroles n'a jamais été punie, ou n'a
» été repoussée qu'avec les mêmes armes.
» Mais sur-tout il a toujours été libre et in-
» nocent de dire sa pensée sur les morts;
» pour eux il n'y a plus ni faveur ni haine.
» Mes écrits sont-ils des harangues incen-
» diaires, des trompettes de guerre civile
» en faveur de Brutus et de Cassius, ar-
» més dans les champs de Philippes? Il y
» a soixante et dix ans qu'ils ne sont plus;
» et comme on les retrouve dans leurs ima-
» ges, que le vainqueur lui-même n'a pas
» détruites, leur mémoire garde sa place
» dans l'histoire. La postérité rend à cha-
» cun l'honneur qui lui est dû: et s'il faut

» que je sois condamné, il ne manquera » pas d'écrivains qui se souviendront, non- » seulement de Brutus et de Cassius, mais » aussi de moi. «

J'ai déjà cité la harangue des Scythes à Alexandre comme un des morceaux qu'on a le plus remarqués dans Quinte-Curce. On a su gré à l'auteur d'y avoir parfaitement saisi le ton sentencieux et figuré de l'éloquence propre à ces peuples, qui s'énoncent volontiers en maximes et en paraboles, comme on a toujours fait dans l'Orient et dans le Nord.

» Si les dieux avaient proportionné ta » stature à ton ambition, le monde ne te » contiendrait pas. Tu toucherais l'orient » d'une main, le couchant de l'autre, et » tu voudrais encore savoir où vont s'en- » sevelir les feux de l'astre divin qui nous » éclaire. C'est ainsi que tu desires tou- » jours plus que tu ne peux embrasser. Tu » passes d'Europe en Asie, tu repasses » d'Asie en Europe, et si tu avais soumis » tout le genre humain, tu ferais la guerre » aux forêts, aux montagnes, aux fleuves » et aux bêtes sauvages. Quoi donc! igno- » res-tu que les grands arbres sont long-

» temps à croître, et sont déracinés en un
» moment? Insensé celui qui ne regarde
» que leurs fruits, sans mesurer leur hau-
» teur. Prends garde, en voulant parvenir
» au sommet, de tomber avec les branches
» que tu aurais saisies. Quelquefois le lion
» a servi de pâture aux plus petits oiseaux,
» et la rouille consume le fer. Il n'y a rien
» de si fort qui ne puisse craindre même ce
» qui est faible. Qu'y a-t-il entre toi et
» nous? nous n'avons jamais approché de
» ton territoire. Dans les vastes forêts où
» nous vivons, ne nous est-il pas permis
» d'ignorer qui tu es et d'où tu viens?
» Nous ne pouvons pas servir, et nous ne
» voulons pas commander. Veux-tu con-
» naître la nation des Scythes? un attelage
» de bœufs, une charrue, une fleche, une
» coupe, voilà ce qui nous a été donné, ce
» qui est à notre usage pour nos amis et
» contre nos ennemis. A nos amis nous
» donnons les fruits de la terre, produits
» par le travail de nos bœufs, et ces amis
» partagent le vin dont nous faisons avec
» eux des libations. Pour nos ennemis,
» nous les combattons de loin avec la
» fleche, et de près avec la pique. C'est

» avec ces armes que nous avons battu le
» roi de Syrie, celui des Perses et des Me-
» des, et le chemin nous a été ouvert jus-
» qu'en Egypte. Mais toi qui te vantes de
» faire la guerre aux brigands, es-tu autre
» chose que le voleur de tant de pays usur-
» pés? Tu as pris la Lydie, la Syrie, tu
» t'es emparé de la Perse et de la Bactriane;
» tu as attaqué l'Inde, et voilà enfin que
» tu étends tes mains avares et insatiables
» jusqu'à nos troupeaux. Et qu'as-tu besoin
» de tant de richesses, pour n'y trouver
» que la disette? Tu es le premier pour
» qui la satiété ait produit la faim, puis-
» qu'à mesure que tu as plus, tu desires
» davantage. Mais ne vois-tu pas depuis
» combien de temps la Bactriane seule te
» tient arrêté? Pendant que tu la soumets,
» la Sogdiane s'arme contre toi, et pour
» toi la guerre naît de la victoire. Car que
» tu sois plus grand et plus vaillant que
» tout autre, personne cependant ne veut
» souffrir un maître étranger. Passe seule-
» ment le Tanaïs: tu verras jusqu'où s'é-
» tendent les Scythes, et tu ne les atteins
» dras pas. Notre pauvreté sera plus agile
» que l'opulence de ton armée, qui traîne

» la dépouille de tant de nations; et lors-
» qu'ensuite tu nous croiras bien loin, tu
» nous verras aux portes de ton camp;
» car nous fuyons et poursuivons l'ennemi
» avec la même vîtesse. On dit que dans
» vos adages grecs on se moque des soli-
» tudes des Scythes; mais nous aimons
» mieux des déserts incultes que des villes
» et de riches campagnes. Pour toi, serre
» à deux mains ta fortune: elle glisse, et
» on ne la retient pas en dépit d'elle. C'est
» l'avenir plus que le présent qui donne
» un bon conseil. Mets un mors à ton bon-
» heur: tu le maîtriseras plus aisément.
» On dit chez nous que la fortune est sans
» pieds: elle n'a que des mains et des ailes;
» et quand elle nous présente les unes, elle
» ne laisse pas prendre les autres. Enfin si
» tu es un dieu, tu dois faire du bien aux
» hommes, et non pas leur ravir le leur:
» si tu n'es qu'un homme, songe toujours
» que tu es un homme. Il y a de la folie à
» ne se souvenir que de ce qui nous porte
» à nous oublier. Tu n'auras pour vrais
» amis que ceux à qui tu n'auras point fait
» la guerre; car entre égaux l'amitié est
» ferme, et ceux-là sont censés égaux qui

» avec ces armes que nous avons battu le
» roi de Syrie, celui des Perses et des Me-
» des, et le chemin nous a été ouvert jus-
» qu'en Egypte. Mais toi qui te vantes de
» faire la guerre aux brigands, es-tu autre
» chose que le voleur de tant de pays usur-
» pés? Tu as pris la Lydie, la Syrie, tu
» t'es emparé de la Perse et de la Bactriane;
» tu as attaqué l'Inde, et voilà enfin que
» tu étends tes mains avares et insatiables
» jusqu'à nos troupeaux. Et qu'as-tu besoin
» de tant de richesses, pour n'y trouver
» que la disette? Tu es le premier pour
» qui la satiété ait produit la faim, puis-
» qu'à mesure que tu as plus, tu desires
» davantage. Mais ne vois-tu pas depuis
» combien de temps la Bactriane seule te
» tient arrêté? Pendant que tu la soumets,
» la Sogdiane s'arme contre toi, et pour
» toi la guerre naît de la victoire. Car que
» tu sois plus grand et plus vaillant que
» tout autre, personne cependant ne veut
» souffrir un maître étranger. Passe seule-
» ment le Tanaïs: tu verras jusqu'où s'é-
» tendent les Scythes, et tu ne les atteins
» dras pas. Notre pauvreté sera plus agile
» que l'opulence de ton armée, qui traîne

TABLE DES MATIERES

DU TOME QUATRIEME.

ANCIENS. Livre II. *Eloquence.*

CHAP. IV. *Analyse des ouvrages oratoires de Cicéron.*

Section I. *De la différence de caractere entre l'éloquence de Démosthene et celle de Cicéron, et des rapports de l'une et de l'autre avec le peuple d'Athènes et celui de Rome.* page 1

Section II. *Des orateurs romains qui ont précédé Cicéron, et des commencemens de cet orateur* . 15

Section III. *Les Verrines.* . . . 27.

Section IV. *Les Catilinaires.* . . 57

Section V. *Des autres harangues de Cicéron.* 101

APPENDICE, ou nouveaux éclaircissemens sur l'éloquence

ancienne, sur l'érudition des XIV, XV et XVI siecles, sur le dialogue de Tacite, de causis corruptæ eloquentiæ, *sur Démosthene et Cicéron, etc.* 192

CHAP. V. *Des deux Pline.* . . . 268

ANCIENS. LIVRE III.

Histoire, *philosophie et littérature mêlée.*

CHAP. I. *Histoire.*

SECTION I. *Historiens grecs et romains de la premiere classe.* . . 314

SECTION II. *Des harangues, et de la différence de système entre les histoires anciennes et la nôtre.* . 376

SECTION III. *Historiens de la seconde classe.* 386

Fin de la table du tome quatrieme.

00064913

Digitized with financial assistance from
Government of Maharashtra
on 30 January, 2020